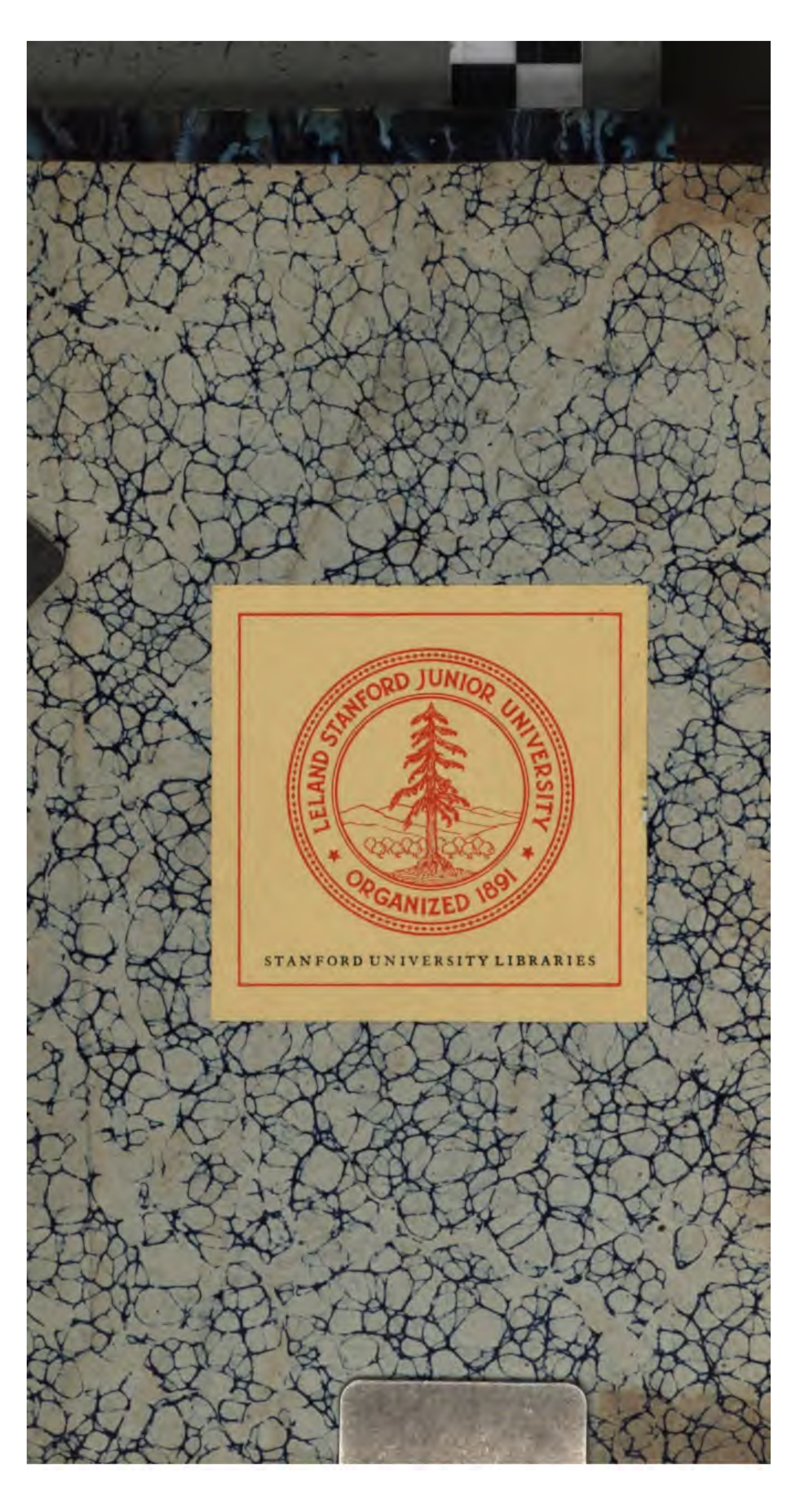
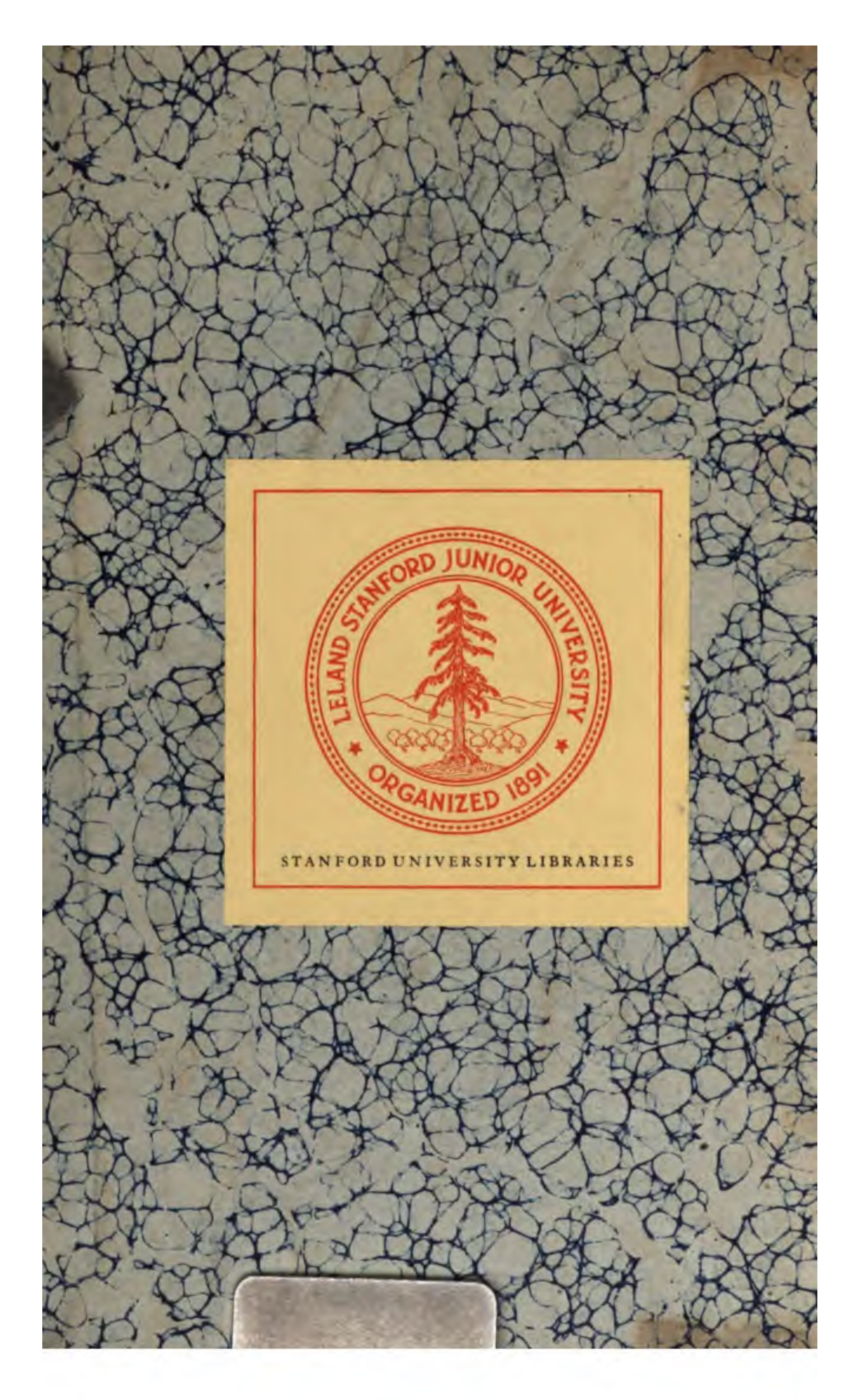
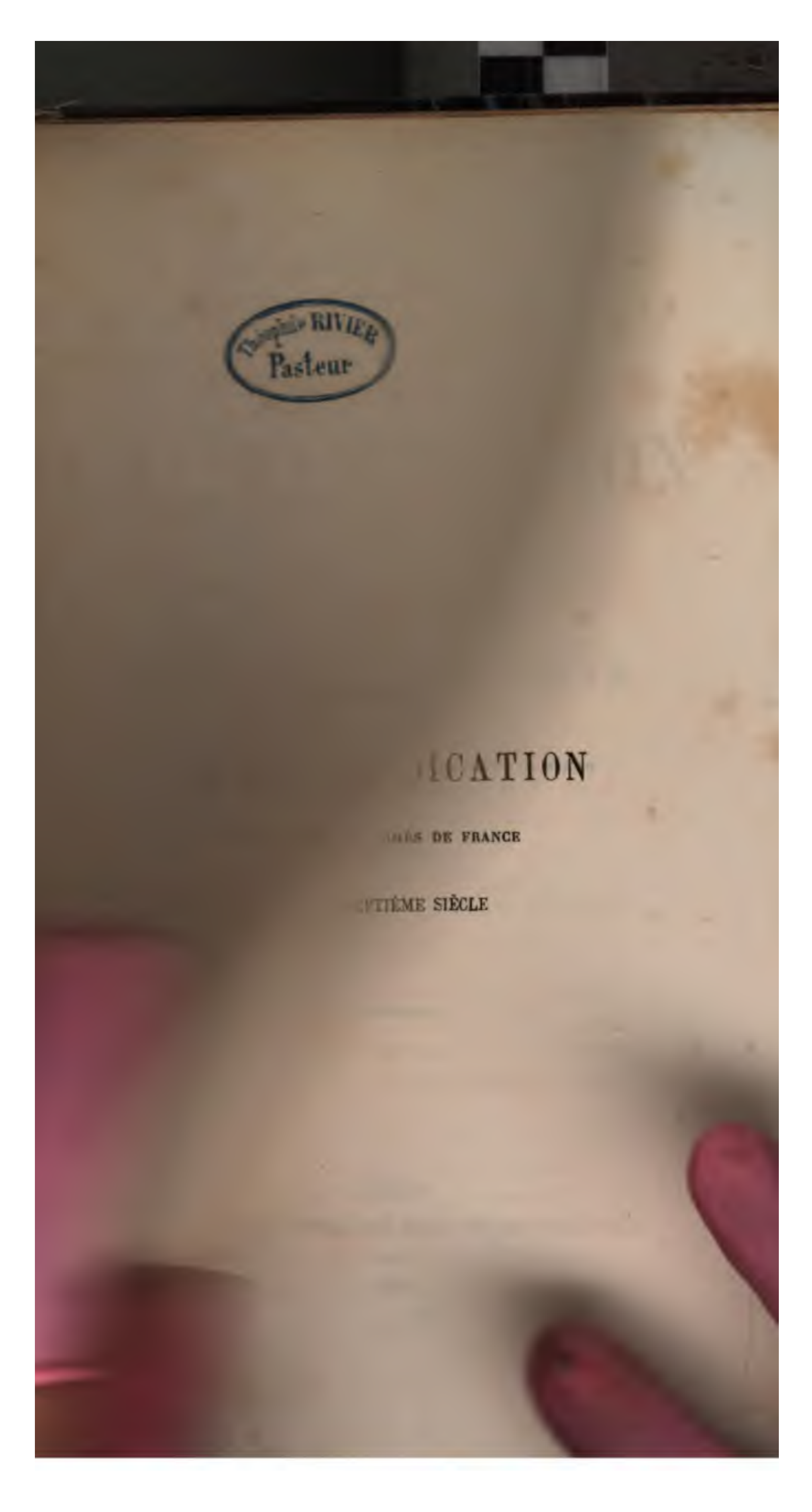



LELAND STANFORD JUNIOR UNIVERSITY
ORGANIZED 1891
STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES




LELAND STANFORD JUNIOR UNIVERSITY
ORGANIZED 1891
STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES



…ICATION

…ÉS DE FRANCE

…PTIÈME SIÈCLE


Théophile RIVIER
Pasteur

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE CH. MEYRUEIS ET Cie
RUE DES GRÈS, 11

HISTOIRE

DE

LA PRÉDICATION

PARMI LES RÉFORMÉS DE FRANCE

AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

PAR

A. VINET.

PARIS
CHEZ LES ÉDITEURS, RUE DE RIVOLI, 174

1860

AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS

Le travail que nous publions aujourd'hui comble une lacune de notre littérature religieuse. Les prédicateurs de la Réforme française au dix-septième siècle tombent peu à peu dans un oubli qu'ils ne méritent pas. Leurs sermons deviennent d'une rareté extrême, et bientôt ces volumes, qui ont contribué pour une large part à maintenir la foi, l'espérance et l'amour parmi les protestants persécutés, ne se trouveront plus que dans les collections des bibliophiles. M. Vinet nous montre que tous, et les pasteurs et leurs troupeaux, peuvent y puiser édification et instruction.

Pour ceux qu'effrayeraient la longueur de ces discours dont la forme est vieillie, et qui ne voudraient pas s'astreindre au travail d'une moisson parfois laborieuse, ils trouveront à glaner abondamment dans les nombreuses citations que renferme ce volume. Elles suffiraient seules à le recommander, indépendamment des observations dont le professeur les

accompagne et qui doivent les rendre particulièrement utiles aux étudiants.

Cet ouvrage n'est pas un simple cours d'homilétique appliquée. C'est bien, comme son titre l'indique, une histoire de la prédication parmi les réformés de France au dix-septième siècle; c'est en même temps une histoire des prédicateurs. Il fait bon contempler ces nobles figures, ces « grands chré« tiens, ces héros, » comme M. Vinet les appelle. Nous pouvons apprendre d'eux comment on conserve la charité tout en défendant sans faiblesse les droits de la vérité, comment on prie pour les persécuteurs, comment on bénit ceux qui maudissent, comment on peut garder la fidélité la plus loyale au gouvernement le plus tyrannique. C'est un beau spectacle aussi que de voir, au milieu de la vie la plus occupée et la plus agitée, ces hommes infatigables préparant toutes leurs prédications avec un soin qui semble supposer les loisirs les plus tranquilles. On ne dirait pas, en les voyant si calmes dans leur chaire, qu'ils viennent de quitter la brèche. « L'é« meute gronde autour du sanctuaire; mais au dedans tout « est tranquille, et l'on y étudie en paix un texte minutieu« sement disséqué. Ces discours deviennent éloquents par ce « contraste même, qui nous remplit d'émotion et de respect : « c'est une éloquence de contre-coup (1). » Les citations que renferme ce volume montrent, d'ailleurs, suffisamment que ce n'était pas là toute leur éloquence.

Quant au cours lui-même, il a été donné deux fois : d'abord pendant l'hiver de 1841 à 1842. M. Vinet parla des prédicateurs catholiques au dix-septième siècle (cette partie a été retranchée), puis des protestants jusqu'à Daillé. Pendant l'année 1843, il reprit le cours sur les protestants, et le donna tout entier cette fois, depuis Du Moulin jusqu'à Saurin. Si quelques pasteurs éminents du dix-septième siècle, qui ont publié des sermons, n'y figurent pas, c'est ou bien parce qu'il n'y aurait eu rien d'autre à dire de leur prédication que

(1) Page 344.

de celle des prédicateurs de la même époque dont M. Vinet s'est occupé; ou bien c'est qu'ils se sont moins distingués comme prédicateurs que comme écrivains. On ne connaît guère aujourd'hui Drelincourt que comme controversiste, Samuel Bochart que comme savant, Abbadie que comme apologiste, quoique chacun d'eux ait laissé plusieurs volumes de sermons. On ne peut en dire autant de Morus. C'est comme prédicateur essentiellement qu'on se souvient encore de lui. Peut-être ne serait-il pas difficile de deviner les raisons que M. Vinet a eues pour ne pas étudier ses discours aussi bien que ceux de ses collègues les plus célèbres. Nous ne nous croyons pas appelés à les rechercher ici; mais nous pensons que les personnes qui regretteront cette lacune trouveront qu'elle est suffisamment remplie par quelques lettres inédites, mises à notre disposition, que nous publions dans l'Appendice. Écrites au célèbre pasteur de Metz, Paul Ferry, par un jeune proposant, nommé Gondreville, pendant un séjour d'une année que celui-ci fit à Paris, elles contiennent une appréciation remarquable du talent de Morus, et des détails pleins d'intérêt sur les relations des proposants avec les pasteurs de Charenton.

Nous avons dû, pour cette *Histoire de la Prédication*, comme précédemment pour l'*Histoire de la littérature française au dix-huitième siècle*, puiser largement dans les cahiers des étudiants. Le manuscrit de M. Vinet, complétement rédigé dans un assez grand nombre de passages, entre autres dans la plupart des analyses de sermons, n'offrait ailleurs que des indications fort brèves. Nous nous sommes attachés, avec un soin scrupuleux, à ne donner que la pensée du professeur, et pour l'avoir de la manière la plus exacte, nous avons comparé parfois une dizaine de cahiers différents entre eux.

Malgré cela, des imperfections de forme que M. Vinet aurait certainement fait disparaître, ont dû nous échapper. Nous ne craignons pas qu'on les fasse remonter jusqu'à lui,

et nous sommes assurés d'agir dans l'esprit de celui nous sommes appelés à recueillir l'héritage, en faisant p avant sa gloire celle du Dieu qu'il servait, le bien des É qui lui étaient chères et la mémoire des fidèles témoir la vérité qu'il a voulu nous faire connaître.

HISTOIRE

DE

LA PRÉDICATION

PARMI LES RÉFORMÉS DE FRANCE

AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

I.

INTRODUCTION.

La grandeur du protestantisme est un des traits de la grandeur générale du dix-septième siècle, et cela même en France, bien qu'il y vécût en proscrit, exilé en dehors de ce qui fit la principale gloire du siècle de Louis XIV. Plus tard, on put méconnaître cette grandeur; mais les principaux orateurs catholiques contemporains, les Bossuet, les Bourdaloue, ne parlaient qu'avec considération de l'Église persécutée.

Dans le sein de cette Église, on voit abonder alors les grands théologiens, les grands controversistes,

les grands diplomates, et surtout les grands chrétiens. Il faut même imputer au protestantisme une partie de la grandeur du catholicisme. Au point où en était venu le catholicisme, l'Europe entière allait s'abîmant dans l'impiété; et le sacerdoce romain, bien loin de la retenir, la précipitait. En persévérant dans ses traditions, l'Église, au lieu de rien conserver, élargissait la voie à la destruction; le progrès des lumières et des études la battait en brèche; et ses vrais réformateurs, à défaut de Luther et de Calvin, eussent été Rabelais, Montaigne et Charron. La Réformation a été le salut du christianisme; sans elle le catholicisme, non-seulement ne se serait point épuré ou n'aurait eu aucune halte dans la dégénération, non-seulement c'est à la Réformation que le dix-septième siècle a dû Bossuet, Fénelon, Pascal, comme il lui a dû Abbadie et Saurin, mais je dis davantage, sans elle le catholicisme n'existerait plus, parce que les branches, telles quelles, auraient péri avec le tronc (1).

Les premiers talents en prédication se trouvent, il est vrai, parmi les catholiques; mais, au fond, l'Église protestante a été plus riche que sa rivale. La supériorité d'une époque n'est pas dans la grande prééminence de quelques hommes, pas plus que la prospérité d'un pays ne consiste dans l'énorme richesse de quelques-uns. Le catholicisme, au-dessous des grands noms, avait bien moins de bons prédica-

(1) Voir, sur ce sujet, les *Études sur la littérature française au dix-neuvième siècle*, tome III, pages 566-569.

teurs que le protestantisme. Dans son ensemble, la prédication réformée au dix-septième siècle est très remarquable; aucune époque peut-être n'a produit à la fois en ce genre tant d'hommes dignes d'être étudiés.

Mais leur infériorité littéraire est évidente. Avant même qu'il y eût des réfugiés, il y eut un style réfugié; et les prédicateurs qui, comme Du Moulin, Le Faucheur, Mestrezat, écrivaient encore en France, manquent déjà d'un certain sentiment du vrai langage français. Ils ne furent pas dans des circonstances aussi favorables que leurs émules pour se former le goût; ils ne furent pas, comme eux, au centre du bon langage, dans la lumière de la cour. L'Église protestante formait une république à part, avec ses habitudes, sa tradition et jusqu'à son langage, langage grave et simple, comme il convient à une Église persécutée. Ses prédicateurs suivaient la recommandation de d'Aubigné : « Rendons vénérable notre « manière d'écrire. » C'est mieux qu'une beauté; mais, il faut l'avouer, la beauté manque. Bossuet disait de Calvin : « Son style est triste. » Il aurait pu le dire de la plupart des prédicateurs réformés. Mais Calvin est en même temps éloquent, et ils ne le sont pas toujours. Leur gravité est nue, dépouillée des fleurs de l'imagination : rien dans leur situation, rien dans leur passé ni dans leur avenir n'était propre à égayer leur style.

Une autre cause de leur infériorité, c'est qu'ils ne pouvaient éviter la controverse et l'abus de la dog-

matique. Hommes de lutte, ils apportent dans la chaire la poussière de l'arène. La théologie, dans leurs discours, l'emporte sur la religion, et la partie applicative y est souvent trop réduite (1). Sans doute le dogme est le fondement de la morale; mais néanmoins beaucoup de dogmatique se concilie difficilement avec beaucoup de spiritualité. Ajoutons que l'abondance de la substance morale dans l'ensemble de la prédication est une condition de l'éloquence. Les catholiques étaient, sous ce rapport, dans une position beaucoup plus favorable : ils n'avaient pas à établir le dogme, et comme leur intérêt était de faire oublier les protestants, ils évitaient la controverse autant que possible; ayant moins à dogmatiser, ils moralisaient davantage, et l'ensemble de leur prédication y gagnait. Si la morale n'est forte que par son union avec le dogme, celui-ci manque d'intérêt sans la morale, qui en est comme la pulpe ou la moelle. C'est ce qu'on remarque chez les prédicateurs réformés du dix-septième siècle : leur morale est plus vraie et plus solidement fondée que celle des catholiques; mais les développements en sont moins riches, moins beaux, moins intéressants. Ils l'envisagent aussi volontiers, et presque exclusivement, dans le point de vue de l'intérêt de l'Église et comme acte de fidélité : deux points de vue vrais, mais en deçà de la spiritualité proprement dite.

Ce qui rachète le défaut que nous venons de signa-

(1) Il faut excepter ici Du Moulin, qui fait, dans ses sermons, une large place à la morale.

ler, c'est la solidité et la sévérité de leur doctrine; elle est éminemment biblique, orthodoxe et chrétienne; elle est identique, pour le fond, à ce qu'on appelle chez nous méthodisme, mais elle en diffère néanmoins à quelques égards. Les prédicateurs du dix-septième siècle posent solidement les bases, les méthodistes d'aujourd'hui tirent vigoureusement les conséquences; les premiers ont surtout en vue l'Église, les derniers l'individu. La vie d'Église se faisait mieux sentir alors, parce que l'Église souffrait, de même qu'un organe intérieur de notre corps n'accuse sa présence que lorsqu'il est malade.

Un trait qui distingue les prédicateurs réformés du dix-septième siècle, non-seulement des catholiques, mais de leurs successeurs dans la Réforme, c'est leur caractère scripturaire. Leurs sermons ne sont souvent qu'une exégèse développée du texte ; ils l'épèlent, le pressent, ou plutôt le pressurent : c'est là d'ordinaire tout leur plan. Il y a chez eux peu d'invention, mais une analyse judicieuse et exacte, parfois pourtant un peu minutieuse.

Leur prédication est supérieure encore à celle de leurs successeurs sous le rapport de la force de la contexture, de la solidité compacte, de l'exactitude, de la correction, de la science. Elle s'adressait à des auditoires difficiles à contenter : auditoires de théologiens, quelquefois de martyrs. Quelle force ne devait-il pas y avoir dans les troupeaux pour supporter une prédication semblable ! Mais ils faisaient sans doute plus que la supporter, ils l'aimaient. C'est à

cette hauteur qu'était placée toute une Église. Ces marchands, ces artisans étudiaient leur religion avec le plus grand soin. Peut-être étaient-ils un peu trop théologiens; mais nous, nous ne le sommes pas assez. La prédication d'aujourd'hui descend vers les ignorants, et c'est un bien, mais elle ne les élève pas assez à la science, sans laquelle ils demeurent exposés aux fascinations de toute doctrine spécieuse.

Nous remarquons encore chez ces prédicateurs un respect du savoir et un amour des lettres, que plus tard on a crus incompatibles avec la fidélité pastorale. Ils y voyaient un moyen, une force, et aussi une bienséance. C'est au point que l'un d'eux fut déposé à cause de son ignorance des bonnes-lettres. Quelques-uns même les ont cultivées au delà de ce qu'on pourrait imaginer; ainsi Le Faucheur, le plus véhément de tous, a composé un *Traité de l'action de l'orateur*, qui est évidemment le fruit d'études approfondies. Ces ministres étaient, d'ailleurs, entre les plus savants hommes de leur temps; ils voulaient au moins égaler les plus instruits de leurs troupeaux.

A travers les différences qui les séparent des catholiques et qui les distinguent entre eux, un caractère commun se montre partout, c'est le génie français, le style français : la marche directe, la méthode, la clarté. Ce n'est pas par cela qu'on est grand, mais sans cela on n'est pas grand. Ils ont tous aussi, plus ou moins, ce qu'on appelle de l'esprit.

L'étude de ces prédicateurs n'offre pas seulement un intérêt historique. En remontant à eux, on remon-

terait à la source de mainte idée et de mainte forme qui sont devenues du domaine commun. Ils nous donneraient aussi de bonnes leçons et de bons exemples. On en pourrait lire plusieurs pour l'édification, et, sauf le langage, on les trouverait peu vieillis (1). Dans la pureté et la solidité de leur doctrine, ils ont quelque chose de frais et de vert, tandis que les prédicateurs qui sont venus un siècle plus tard ne présentent dans leurs sermons que le feuillage flétri d'une doctrine abâtardie. Les premiers nous paraissent plus jeunes et, au fond même, ils ont moins vieilli que les grands modèles de la chaire catholique. S'ils n'ont pas, comme ceux-ci, les avantages de la forme, ils n'en ont pas non plus les inconvénients. La forme a toujours quelque chose de temporaire. Les prédicateurs réformés n'étaient pas à la mode du temps, et c'est en partie pour cela qu'aujourd'hui nous ne les trouvons pas surannés. Le plus ancien de tous, Du Moulin, est même celui qui nous paraît le plus jeune.

Ce que nous avons dit jusqu'ici se rapporte essentiellement aux prédicateurs de la première moitié du dix-septième siècle. L'influence littéraire du grand siècle se fait sentir davantage chez leurs successeurs. Les prédicateurs de la première période, qui va de Du Moulin à Claude, exclusivement, se distinguent par ces trois caractères :

(1) M. Vinet ajoute dans ses notes : « Il est à souhaiter qu'on fasse un choix « de leurs plus beaux discours. Nécessité, pour un siècle, d'extraire ou de résumer « ses devanciers, qui s'en vont oubliés. »

1° Le système analytique de leurs sermons;

2° Le peu de place qu'y occupe la morale descriptive;

3° Leur caractère peu littéraire, et même peu oratoire.

II.

PIERRE DU MOULIN.

1568—1658.

Pierre Du Moulin, né en Normandie en 1568, mort à Sedan en 1658, fit ses études en Angleterre. Il fut professeur de philosophie à Leyde pendant quelques années. De retour en France en 1599, il devint chapelain de Catherine de Bourbon, sœur de Henri IV, alors qu'il était déjà pasteur de l'église de Paris, à laquelle il fut attaché en cette qualité pendant vingt-deux ans. Devenu célèbre par ses écrits, il fut appelé en Angleterre en 1615 par le roi Jacques Ier, qui espérait opérer par son moyen la réunion des deux branches de l'Église protestante. Ses relations avec le monarque anglais furent plus tard, vers 1620, l'occasion de son exil. « Il avait « écrit à Jacques Ier, dans la vaine espérance de le « pousser à quelque acte de vigueur dans la dé- « fense du Palatinat, et dans sa lettre il avait parlé « comme si l'Europe protestante voyait en ce prince « son chef suprême. Soit accident, soit trahison, cette « lettre tomba au pouvoir de la cour de France et « parut si criminelle que, si Du Moulin n'eût été

« averti à temps, il l'aurait payée de sa vie. Il prit la « fuite, au moment où l'ordre de son arrestation était « déjà rendu (1). » Il se réfugia auprès du duc de Bouillon (2), à Sedan, où il professa la théologie, sans abandonner la prédication. Il y mourut, à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

Du Moulin a composé plus de soixante-quinze ouvrages, la plupart de controverse et de circonstance. La position de l'Église réformée exigeait beaucoup de ses ministres. Jusqu'à la prise de La Rochelle en 1628, elle avait été forcément un parti politique, et, malgré ses tendances intérieures qui la poussaient vers la démocratie, elle était, à certains égards, aristocratique. La démocratie était dans sa constitution, dans son calvinisme, l'aristocratie dans ses circonstances. Elle avait eu jusqu'alors des chefs empruntés la plupart à la caste féodale, pour qui la Réforme était le dernier refuge de la féodalité. Depuis la prise de La Rochelle, l'Église réformée n'est plus qu'un parti religieux, quoique l'habitude lui soit restée de se rattacher aux grands noms et aux personnages considérables. Elle se montre, d'ailleurs, éminemment loyale et française, attachée par patriotisme au gouvernement du roi. Depuis cette époque, les ministres sont plus ostensiblement ses chefs. Ils avaient eu déjà auparavant de l'influence; mais leurs attribu-

(1) Smedley, *History of the reformed religion in France*, tome III, page 173.

(2) Le duc de Bouillon était le père de Turenne. Du Moulin dédie à ce dernier la septième décade de ses sermons et, dans son épître dédicatoire, le met en garde contre les séductions qui devaient, vingt ans plus tard, amener son abjuration.

tions s'étendent, et ils font eux-mêmes désormais ce qu'auraient fait autrefois leurs patrons. Ils ne sont pas seulement pasteurs, mais hommes d'État de *la religion*. Les affaires partagent leur temps avec la théologie, et leur théologie est encore de l'action, étant presque toute polémique. La polémique envahit, pénètre leurs sermons. Il ne s'agit pas purement d'édifier, mais de combattre. On peut rappeler ici Néhémie IV, 17 : « Ceux qui bâtissaient la mu« raille et ceux qui chargeaient les portefaix, tra« vaillaient d'une main et de l'autre tenaient l'épée. » A ne considérer que la masse et l'intensité du travail, c'étaient des héros.

Néanmoins, la précipitation du travail se fait peu sentir dans ces ouvrages, qui, bien qu'oubliés pour la plupart, ont été pour l'Église de ce temps de puissants boulevarts. Leur crédit fut de longue durée. Plus de soixante ans après la publication du livre de Du Moulin sur *la Vocation des pasteurs*, Fénelon le jugeait digne d'une réfutation en forme. Ce livre est plein de force et de verve. L'Église catholique regarda longtemps Du Moulin comme son adversaire le plus redoutable, et l'Église réformée lui aurait dû sans doute un grand accroissement s'il avait converti tous ceux qu'il avait convaincus. Racan nous a naïvement révélé la raison de ce peu de succès dans cette épigramme, où sans doute il exprime la secrète pensée d'un très grand nombre de catholiques :

Bien que Du Moulin, dans son livre,
Semble n'avoir rien ignoré,

Le meilleur est toujours de suivre
Le prône de notre curé, etc.

C'est à Sedan que Du Moulin a publié successivement ses dix décades de sermons. La dixième a paru cinq ans avant sa mort. Chacun de ces recueils est précédé d'une dédicace, suivant l'usage du temps et l'esprit de la Réforme, qui, dès son origine, s'est attachée aux princes et aux personnages haut-placés, dont elle regardait l'appui comme une protection providentielle. Ces dédicaces n'épargnent pas les louanges ; mais Du Moulin y mêle parfois de bonnes et vertes leçons.

Une des plus remarquables est celle de la huitième décade, adressée à ses trois fils, Pierre, Louis et Cyrus, dont deux étaient ministres de l'Évangile. C'est moins une dédicace qu'un testament moral, un adieu, que Du Moulin, âgé de plus de quatre-vingts ans et sortant d'une maladie très grave, pouvait bien croire le dernier. Il vécut pourtant encore neuf ans. Cette pièce est fort belle. En voici quelques extraits :

« Dieu m'a visité depuis peu d'une maladie extrême « et désespérée selon le jugement des hommes. J'ai « cru qu'en brief vous n'auriez plus de père en la « terre. En cette extrémité j'étais plein de joie et de « fiance en la promesse de Dieu. Ce néanmoins ce « m'était un regret de mourir sans vous voir et vous « donner en présence ma bénédiction. Mais mon « heure n'était point encore venue. Dieu m'a relevé, « contre toute apparence, et m'a rendu la vie, en « sorte toutefois que mon corps, affaibli par la gran-

« deur du mal, me fait espérer que bientôt Dieu me « délivrera. C'est pourquoi, pendant qu'il me reste « encore quelque reste de vigueur, j'ai cru être de « mon devoir de vous faire mes dernières exhorta- « tions, afin de parler encore à vous après ma mort.

« Vous êtes enfants d'une mère qui a été un rare « exemple de piété, de zèle et de charité envers le « pauvre. Elle vivait comme il faut mourir.

« ... Pour dormir doucement, il n'y a point « d'oreiller plus doux que de remettre ses soucis « et ses craintes sur la providence de Dieu, en « disant : Dieu y pourvoira. Il veille pour nous « pendant que nous dormons. Il nous couvre de « sa main. *Lui qui n'a point épargné son propre* « *Fils*, *mais l'a livré à la mort pour nous tous*, *com-* « *ment ne nous élargirait-il aussi toutes choses avec* « *lui?*... Dieu aime une probité gaie, une joie non « insolente, une simplicité prudente; une piété « franche et sans feintise, qui ne tâche point de « complaire aux hommes, mais tâche de plaire à « Dieu, par laquelle un homme est bon en dedans « et en dehors, comme une étoffe à deux endroits.

« ... Pensez souvent à la mort, de peur qu'elle « ne vous surprenne, et afin que, quand elle « viendra, elle vous trouve préparés. En bien vi- « vant, vous apprendrez à bien mourir. Vous quit- « terez volontiers cette terre, si vous en avez « quitté l'amour avant la mort; à l'exemple d'Élie, « vous laisserez avec joie tomber à terre cet habit, « pour monter à Dieu.

« En attendant cette dernière heure, travaillez « et vous occupez avec fidélité et diligence à la vo« cation à laquelle Dieu vous a appelés. *Rache« tez le temps, car les jours sont courts et mauvais.* « N'y ayant rien plus cher que le temps, il n'y a « rien dont les hommes soient plus prodigues. Ils « reculent et retardent leur amendement, estimant « qu'il y a assez de temps de reste pour y penser; « comme s'ils disaient à Dieu : Tu nous presses « trop; il n'est pas encore temps de penser à ton « service.

« Or, pource que vous êtes déjà avancés en âge, et « êtes pères de plusieurs enfants, vous devez con« duire vos familles avec piété et prudence, vous « donnant garde de faire ou dire devant vos enfants « chose en laquelle Dieu soit offensé. Sans doute « ils se formeraient sur votre exemple. Il n'y a « rien qui s'imprime si avant ès esprits tendres « que ce qu'ils ont ouï et vu en leurs pères et « mères. Faut que ces enseignements entrent les « premiers qui doivent demeurer les derniers... « Plusieurs forment la contenance de leurs enfants, « sans former leur conscience à la piété et vertu; « plusieurs travaillent à amasser des biens à leurs « enfants, mais ne leur enseignent pas à se servir « de ces biens comme il faut et à les perdre volon« tiers pour la cause de Dieu.

« Surtout est nécessaire d'imprimer ès esprits de « vos enfants la haine du mensonge; car le men« songe sert de couverture à tous les autres vices.

« L'Apôtre, disant : *Dépouillez le mensonge* (1), parle « du mensonge comme d'un manteau. Celui qui « s'astreint à ne mentir jamais s'abstiendra de toutes « actions qu'il faudrait couvrir en mentant...

« Faut aussi tâcher de rabattre l'orgueil de vos « enfants ; car de tous les vices l'orgueil est le plus « naturel, et où l'homme a une plus forte inclina« tion... Faut empêcher vos enfants d'être oisifs ; « car par l'oisiveté les esprits s'engourdissent et le « corps se relâche d'une paralysie volontaire, et ce « mal va toujours en croissant. Les hommes oisifs « deviennent pervers et insolents, comme chevaux « trop reposés qui deviennent indomptables. N'ayant « rien à faire chez eux, ils s'enquièrent des affaires « d'autrui et en médisent.

« Faut aussi nourrir vos enfants sobrement. Ils en « seront plus vigoureux et propres au travail. S'ils « tombent en pauvreté, ils seront accoutumés à se « passer à peu.

« Faites qu'en vos familles la lecture de l'Écri« ture soit ordinaire, que les louanges de Dieu y « retentissent, que la prière y soit comme le par« fum du soir et du matin... Bref, il faut que vos « familles soient des petites Églises, et vos maisons « comme petits temples, où Dieu soit soigneusement « servi...

« Mais pource que de vous trois il y en a deux « que Dieu a honorés du saint ministère de l'Évan-

(1) Version moderne : *Renonçant au mensonge.* (Ephés. IV, 25.)

« gile, j'ai aussi particulièrement des conseils sur
« ce sujet à vous donner.

« Vous savez que la pauvreté et le mépris et la
« haine des adversaires sont attachés à cette voca-
« tion. Vous digérerez aisément toute cette amer-
« tume par la considération de l'honneur que Dieu
« vous fait de vous employer à une œuvre si sainte
« et si salutaire, à laquelle rien n'est comparable en
« la terre, et que le Fils de Dieu même a exercée.
« Si vous n'êtes soutenus de cette sainte gloire, votre
« vie vous sera déplaisante, et serez les plus misé-
« rables d'entre les hommes.

« Par une sérieuse et soigneuse étude, tâchez
« d'acquérir le savoir qui vous est nécessaire pour
« l'intelligence des saintes Écritures, la connais-
« sance de la langue hébraïque est fort utile. L'A-
« pôtre veut que l'évêque ne soit point nouvel
« apprenti, de peur qu'il ne soit exposé au mépris
« et à la médisance des adversaires. Ce saint apôtre
« avait une science infuse et acquise sans étude,
« laquelle toutefois il tâchait d'augmenter par l'é-
« tude, car il avait des livres et des parche-
« mins. (2 Tim. IV, 13.) Timothée avait reçu des
« dons extraordinaires par l'imposition des mains de
« saint Paul (2 Tim. I, 6); ce néanmoins ce même
« apôtre lui dit : *Sois attentif à la lecture.* (1 Tim. IV,
« 13.) Les dons de Dieu ne doivent pas être cause
« de négligence. Nous sommes en un temps auquel
« un grand savoir est requis, et auquel les adver-
« saires ne nous laissent point sans exercice. Dieu

[redacted]

« ne se sert plus d'une mâchoire d'âne pour vaincre
« les adversaires.

« Je ne fais pas consister le vrai savoir à élaborer
« et embellir son langage de beaucoup d'ornements.
« La simplicité est plus persuasive et a plus d'effi-
« cace. Les paroles qui ont plus de lustre et d'éclat
« ont ordinairement moins de solidité. La vraie élo-
« quence en paroles s'apprend de celui qui est la
« Parole même, à savoir du Fils de Dieu, qui a
« parlé en toute simplicité. Un père aurait mauvaise
« grâce qui exhorterait et tancerait ses enfants en
« termes figurés et avec fleurs de rhétorique. Or
« nous devons parler au peuple que nous instrui-
« sons comme un père parle à ses enfants, et être
« touchés envers lui d'une affection paternelle. Vous
« devez avoir pour but, non pas de vous faire admi-
« rer, mais de sauver les âmes qui vous sont com-
« mises et former les cœurs à l'obéissance de Dieu.

« Notre devoir est, non pas de chatouiller les
« oreilles, mais de poindre les consciences, ce que
« vous ferez si à une saine doctrine et conforme aux
« saintes Écritures, vous ajoutez des vives exhorta-
« tions et répréhensions, lesquelles sont la pointe
« de cette épée de l'Esprit, qui est la Parole de
« Dieu. Celui qui enseigne sans exhorter et tancer
« les vicieux rend ses auditeurs plus savants, mais
« ne les rend pas meilleurs. Il les apprend à parler
« et non pas à bien vivre. Il ressemble à un qui
« verse de l'huile en une lampe, mais ne l'allume
« pas, et à la lune qui éclaire sans échauffer.

« Mais en vain parlons-nous, et nos exhortations « sont sans fruit, si notre vie et nos actions ne s'ac- « cordent avec nos enseignements. Jamais le peuple « ne croira que nous parlons à bon escient, si nous « lui montrons un chemin et en prenons un autre.

« Ne vous mêlez point des affaires d'État. Dieu ne « vous a point appelés à cela. Votre vocation de- « mande un homme tout entier... Travaillez à votre « vocation sans bruit, remettant les événements sur « la providence de Dieu, le suppliant que parmi les « confusions civiles, son Église soit conservée et son « pur service maintenu. Si vous faisiez autrement, « vous nuiriez à vous-mêmes et à vos amis et ne « profiteriez à personne.

« Ce sont là, mes chers enfants, les choses que « je demande à Dieu pour vous, toutes et quantes « fois que par mes prières je fais de vous une of- « frande à Dieu, lui disant avec Ésaïe : ***Me voici et* « *les enfants que tu m'as donnés*.** Et crois que Dieu « m'a exaucé en mes demandes; car, autant que je « puis connaître, nul de vous ne s'est abandonné « aux vices, nul de vous n'a tant soit peu varié en « la profession de la vraie religion; et Dieu vous « ayant épars et écartés en divers lieux, vous n'a- « vez laissé de vous entr'aimer. L'éloignement n'a « point relâché les liens de votre union fraternelle, « ce qui me fait espérer que Dieu continuera envers « vous le cours de ses grâces et qu'après mon décès « vous serez des exemples de son soin paternel.

« Au reste, ne pensez pas qu'en vous faisant ces

« exhortations je me propose pour exemple; car je « me confesse être fort éloigné des perfections que « je requiers en vous; mais il vaut mieux nous con- « damner nous-mêmes en proposant des règles aux- « quelles nous ne pouvons atteindre, que de nous « flatter en diminuant notre tâche, et dissimuler ou « rogner quelque chose des devoirs que Dieu re- « quiert de nous.

« Je sais aussi que vous n'ignorez rien des choses « que je vous ai proposées, et que vous pouvez ap- « prendre d'ailleurs choses pareilles ou meilleures; « mais l'amour que je vous porte m'a dicté ces « choses : en cela j'ai satisfait à l'affection pater- « nelle plus qu'à votre besoin et nécessité. Joint « que nous goûtons avec plus de plaisir les fruits « cueillis en notre jardin que ceux qu'on nous a « apportés d'ailleurs.

« Vous recevrez donc avec gré ce présent, qui « vous est fait par votre père, qui vous aime cor- « dialement, pource que vous êtes ses enfants, mais « beaucoup plus pource que vous êtes enfants de « Dieu; et qui, étant rassasié de jours, étant entré « en l'an octante-deuxième de sa vie, n'a plus rien « à faire en ce monde qu'à penser à en sortir, et à « mourir en la grâce de Dieu. C'est à quoi j'aspire « de tout mon cœur. Après que Dieu nous aura sé- « parés, il nous rassemblera et nous mettra au lieu « où les liens charnels ne seront plus et les affections « paternelles et filiales seront éteintes et englouties « par la force et ardeur de l'amour de Dieu, qui

« rassasiera tous nos désirs et exclura toutes nos « craintes, et nous remplira de lumière par l'irra- « diation de sa face. En attendant ce temps, Dieu « vous couvrira de l'ombre de ses ailes, vous adres- « sera par son Esprit et par sa providence, et vous « ayant délivrés de toute mauvaise œuvre, vous « sauvera en son royaume céleste. A lui soit louange « et gloire ès siècles des siècles! »

Il est impossible de ne pas remarquer que cette sagesse, si vivement empreinte de christianisme, est en même temps humaine, plus humaine que celle qu'on nous prêche aujourd'hui au nom du christianisme le plus pur. Il s'y mêle ce qu'on pourrait appeler de la philosophie pratique, une sorte de stoïcisme naturel, sanctifié par la piété. Ce n'est pas du tout le puritanisme. Ces héros chrétiens savaient vivre comme ils savaient mourir.

Le grand controversiste Du Moulin se montre dans ses sermons tout autre qu'on ne s'y attendait. Il y apporte peu de la poussière de l'école. Cependant la controverse n'y manque pas; elle remplit même quelquefois des sermons entiers (1); mais elle n'y vient guère que sous la forme de conclusions anti-catholiques des doctrines précédemment exposées : « Telle chose est ainsi enseignée dans l'Écriture, « ou se déduit de l'Écriture; donc... » Ou bien : « L'Écriture enseigne telle chose, or voici ce que

(1) Par exemple, le sixième de la deuxième décade, sur ce texte : *Vous serez bienheureux quand on vous aura injuriés et persécutés.* Du Moulin en fait son point de départ pour réfuter les calomnies des catholiques.

« font ceux de Rome;... elle ordonne telle chose, or « voici comme ils lui obéissent... »

Citons un exemple de cette controverse, tiré du cinquième sermon de la deuxième décade :

« Ceci nous donne occasion de vous dire quelque « chose touchant la façon d'ensuivre l'exemple de « Dieu qui se pratique en l'Église romaine. Pour « imiter Dieu, qui a créé l'homme, les prêtres, par « cinq paroles prononcées tout bas, sous une oublie « ronde prétendent créer Dieu, et les docteurs disent « que le prêtre crée son Créateur (1). Dieu a fait « l'homme à son image et semblance. Pour imiter « Dieu et lui rendre la pareille, les hommes font « Dieu à l'image et semblance de l'homme, pei- « gnant Dieu le Père en vieillard habillé en pape, « tellement que Dieu devient imitateur du pape, « puisqu'il emprunte son habit. »

Cette controverse est toujours animée, édifiante; elle n'est jamais aride. Du reste, Du Moulin tend constamment à l'instruction positive et à l'édification, et y arrive par le plus court chemin.

Ses sermons n'affectent point la forme qui a été usitée depuis. Il ne prêche pas, il parle. Ses plans ne sont pas savants, mais très simples et peu variés. Il ne cherche pas l'art de multiplier ou d'étendre la matière par une analyse subtile : un entretien sérieux, mais familier, d'un père avec son fils ne serait pas autrement ordonné.

(1) Du Moulin renvoie ici à Gabriel Biel, première et quatrième leçons sur le canon de la messe. (*Éditeurs.*)

Voici l'analyse d'un de ses sermons, le cinquième de la deuxième décade, sur ce texte : *Soyez saints, car je suis saint.* (1 Pierre, I, 16.)

Il entre en matière par cette idée : Dieu étant parfait, c'est une chose excellente que de lui ressembler; mais on ne peut lui ressembler qu'en l'imitant, et c'est à quoi nous exhorte l'Apôtre en ce passage, qui se trouve aussi plusieurs fois au livre du Lévitique. Du Moulin, à son sujet, parlera de deux choses :

I. De la sainteté de Dieu.

II. De son imitation.

I. Le nom de *saint*, appliqué à différentes personnes ou à différents objets, s'applique d'une manière excellente à Dieu. Dieu est appelé *le Saint*, parce qu'il est pur, juste et véritable, et aussi parce qu'il est la source et l'origine de toute sainteté en ses créatures. — Un coup, en passant, à l'évêque de Rome, « qui ne se contente pas d'être appelé *le* « *Saint-Père*, mais aussi se fait appeler *la Sainteté*. »

Ce nom de Saint, donné à Dieu, nous avertit de plusieurs choses :

1. Que c'est avec respect qu'il faut penser à lui et parler de lui. — Excursion sur les blasphèmes et les blasphémateurs.

2. Que nous devons nous appuyer sur Dieu. Lorsque l'Église est opprimée, l'homme craignant Dieu se dit : « Dieu est saint, partant il ne souf« frira point que la profanité règne à toujours. »

(*Voilà* un chef de subdivision que l'analyse n'a pas donné.)

II. Mais Dieu est surtout appelé saint, pour que nous imitions sa sainteté. Et l'auteur entre dans sa seconde partie.

L'Écriture nous propose plusieurs exemples à imiter. Il en cite quelques-uns : « Tout ainsi qu'on « conseille aux femmes enceintes d'avoir devant « leurs yeux des portraits de beaux petits enfants, « afin que l'enfant qu'elles ont conçu en tire de la « ressemblance, ainsi il faut que nous ayons assi- « duellement devant nos yeux les exemples des saints « serviteurs de Dieu, afin d'en concevoir de saintes « pensées et produire de semblables actions. »

Mais nous ne devons les imiter que parce qu'ils imitent Dieu, et nous devons nous-mêmes l'imiter. C'est pour cette fin que l'Écriture sainte nous appelle enfants de Dieu.

On ne peut imiter Dieu en toutes choses. Ainsi, par exemple, en ce qu'il lance le tonnerre, etc. Mais on peut l'imiter dans sa sainteté. Ainsi celui qui hait le mensonge imite Dieu; ainsi l'homme charitable imite Dieu. Longue suite d'exemples plus ou moins développés. Du Moulin mêle à l'imitation proprement dite l'imitation par analogie ou par emblèmes. Il pose même en principe, page 113, que toutes les œuvres de Dieu dans la nature offrent des leçons dans ce genre.

En recommandant cette imitation, Du Moulin reconnaît qu'elle est nécessairement imparfaite. « Nous

« imitons la sainteté de Dieu en même façon que « les aiguilles des cadrans, par leur mouvement « tardif, imitent le mouvement du soleil, duquel la « vitesse est incompréhensible. »

Il est cependant des choses où Dieu agit saintement et justement et où nous ne pouvons point suivre son exemple.

1. Ainsi, Dieu veut que nous pardonnions à ceux qui nous ont offensés, chose que lui-même ne fait pas toujours.

2. La règle de faire aux autres ce que nous voudrions qu'ils nous fissent est bonne entre les hommes, non de Dieu à nous.

3. Dieu permet les maux du monde qu'il pourrait empêcher; nous ne pouvons ni ne devons l'imiter en cela.

(Ici agression contre l'Église romaine, qui veut bien que le pape permette la paillardise à Rome, pour éviter les adultères; — qui confère au prêtre la puissance de créer Dieu, comme Dieu a créé l'homme (1); — qui appelle le pape Sainteté.)

« Mais pource que la perfection de Dieu est infi« niment au-dessus de la portée de nos esprits, et « que, quand nous nous proposons sa parfaite sain« teté en exemple, sa justice vengeresse des péchés « nous vient au-devant et nous effraye, Dieu a mis « devant nos yeux un exemple de sainteté familier « et accessible, et où Dieu se montre favorable et « clément, à savoir l'exemple de la sainteté de

(1) Voir la citation de ce morceau, page 21

« Jésus-Christ. » C'est celui que les apôtres ont voulu imiter. « Saint Paul appelle Jésus-Christ « *l'image de Dieu invisible*, pource qu'en lui appa« raissent clairement toutes les vertus de Dieu qui « sont salutaires. »

L'auteur énumère tous les exemples que nous trouvons en Jésus-Christ : obéissance, charité, humilité, patience, clémence, mépris du monde, assiduité à la prière, usage de la Parole de Dieu contre les tentations, soumission aux autorités même païennes, soumission à l'Église, soumission à son père putatif. — Outre ces exemples, qui sont pour tous les hommes, il en a donné de particuliers aux ministres : « Ajoutez que Jésus-Christ, prêchant en « une nacelle parmi l'agitation des vagues, pendant « que les pharisiens enseignaient au temple de Jé« rusalem, est un exemple de notre condition. Car « pendant que les pharisiens de ce siècle prêchent « sous des voûtes azurées et en des temples su« perbes, nous avons à prêcher parmi l'agitation « et la contradiction des peuples, que l'Écriture « sainte compare à des grosses eaux, au soixante« cinquième Psaume et au dix-septième de l'Apo« calypse. »

« Mais la superstition, semblable aux limaçons « qui souillent les roses de leur écume, a cor« rompu l'imitation des œuvres du Rédempteur par « des imitations absurdes et extravagantes, aux« quelles la Parole de Dieu ne nous oblige pas. » Ici la controverse est un peu chicanière : imitation

du jeûne de quarante jours; lavement des pieds par le pape, « pource que Jésus-Christ a lavé les « pieds à ses disciples; mais il n'imite pas Jésus-« Christ en faisant baiser ses pieds aux rois; » crosse, en forme de houlette, portée par les évêques, parce que Jésus-Christ a dit : *Je suis le bon berger;* autel de pierre, parce qu'il est écrit que *la pierre était Christ;* cierges allumés, parce que Jésus-Christ a dit : *Je suis la lumière du monde;* titres que le pape emprunte ou dérobe à Jésus-Christ.

L'auteur termine par une exhortation. Dieu, en nous appelant ses enfants, nous oblige à imiter sa sainteté. Soyons donc saints, c'est-à-dire séparés pour un usage saint. Représentons de jour en jour mieux l'image de Dieu dans notre conduite. Sans cela, le titre de *saints*, que nous avons en qualité de chrétiens, nous tournerait à déshonneur, « comme un « manteau royal mis sur les épaules d'un mendiant. »

Du Moulin a traité une grande variété de sujets; mais, chose remarquable chez un controversiste de profession, les particularités de la morale et le détail de la vie commune l'attirent et le retiennent facilement. Il leur consacre des discours entiers; il y revient souvent dans les autres. C'est ainsi que, faisant un sermon sur la vision de Jacob, il s'arrête longuement et d'une manière intéressante sur la simplicité de mœurs du patriarche, qui couche sur la dure et dort à la belle étoile (1) :

(1) Neuvième sermon de la quatrième décade.

« Voilà donc Jacob, fils d'un père riche et opu-
« lent, qui sort comme fugitif de la maison de son « père, avec un bâton en la main, sans train, sans « serviteurs, sans commodité, pour faire à pied un « chemin de quelques quatre cents lieues, et passer « par un pays où courent les lions et qui est infâme « de brigandages. Chose de quoi s'ébahir, qu'Abra- « ham, envoyant son serviteur en Mésopotamie, « pour trouver une femme à son fils, l'envoya avec « train de chameaux, suivi de serviteurs et chargé « de riches présents; et qu'Isaac, qui n'était point « inférieur à son père en richesses, ait envoyé « loin de soi son fils, héritier de la promesse, en « si pauvre équipage, comme si c'eût été quelque « pauvre étranger.

« On pourrait dire que Jacob est sorti à la déro- « bée, pour se cacher de son frère, lequel, comme « aîné et violent, avait plus de puissance en la « maison d'Isaac. Mais j'estime plutôt qu'Isaac en « cela a suivi le conseil de Dieu, et ne l'a point « fait sans consulter la bouche de l'Éternel, Dieu « voulant par ce moyen humilier Jacob, afin de « l'élever puis après, et le faire passer par de « grandes difficultés, pour lui rendre plus sensible « son assistance, afin que, Dieu l'ayant béni après « cela, il ne pût dire : C'est mon père Isaac qui « m'a amassé ces biens, mais qu'il les tînt sim- « plement et nûment de la bénédiction de Dieu. « Comme de fait, retournant du pays où il avait « été serviteur et étranger, et figure de Jésus-

« Christ, lequel, en servant comme étranger, s'est « acquis une épouse, à savoir son Église, il parle « ainsi à Dieu : *J'ai passé ce Jourdain avec un bâton; « mais maintenant je suis avec deux bandes.* (Ge- « nèse XXXII, 10.)

« S'étant donc mis en chemin, à peine étant éloi- « gné de quinze ou dix-huit lieues de la maison de « son père, il s'endort au soir, étant harassé du « chemin. Il était couché sur la dure; pour re- « muer son lit, il eût fallu un tremblement de « terre; son chevet était une pierre, le ciel sa cou- « verture, et outre cette couverture, une autre « meilleure, à savoir la providence de Dieu. Alors « on ne savait que c'est de coucher sur trois ma- « telas, et toutes les délicatesses qui ont affaibli « les corps et amolli les courages n'étaient encore « inventées. Dont ne se faut ébahir si des per- « sonnes endurcies à la peine étaient excellentes « en vertu; car la vertu s'accommode mieux avec « l'austérité et avec la simplicité. Elle endurcit le « corps par abstinence; elle néglige les curiosi- « tés; elle se contente de satisfaire à la nature, la- « quelle se contente de peu; mais la convoitise n'a « point de limites et va à l'infini. C'est un grand « mal quand la curiosité et vanité a rendu néces- « saires les choses superflues; car par ce degré les « choses mauvaises deviennent enfin nécessaires.

« Lorsque Boos, abondant en richesses, cou- « chait au bout d'un tas de blé, et que les filles « de Jéthro, prince et sacrificateur de Madian, me-

« paient abreuver les troupeaux, et qu'un patriar-« che avait une pierre pour son chevet, c'était le « temps auquel Dieu parlait du ciel aux hommes, « et de ce siècle-là se prennent les grands exemples « de vertu et de familière communication avec « Dieu. Jamais tels songes que celui de Jacob ne « sont advenus à un homme couché sur le duvet. « Ainsi, en l'histoire romaine, on appelle ce siècle-« là le siècle des vertus, lorsqu'on prenait de la « charrue les généraux d'armée, lesquels avaient « des durillons aux mains, comme s'ils eussent « marché sur les mains. Alors la terre était plus « fertile, comme se glorifiant d'être labourée par « une charrue triomphale et par des dictateurs « couronnés de victoires. La vertu ne peut vivre « sous l'empire des voluptés, ni entrer en un esprit « qui sert à son ventre, et qui discerne mieux les « vins et les sauces que les bonnes doctrines. Un « père et une mère qui accoutument leurs enfants « à délicatesse, et qui leur donnent tout ce qu'ils « demandent, en recevront en fin de l'affliction.

« Ce que je dis, non pas que j'estime qu'un « homme soit plus agréable à Dieu pour être mal « couché, ou mal vêtu, ou mal nourri. Je sais « qu'il est loisible de se servir des commodités « que Dieu donne, et que tous les corps ne souf-« frent pas un pareil traitement. Dieu ne requiert « point de nous que nous traitions nos corps avec « cruauté. Celui serait insensé ou hypocrite qui, « pouvant coucher en un lit, aime mieux coucher

« sur la dure, ou qui se ceint d'une corde, pou-
« vant avoir une courroie, ou qui, comme font
« quelques moines, couche sur des planches et a
« une tête de mort pour son chevet; car en telles
« austérités artificielles, les païens peuvent sur-
« monter les chrétiens, et toutes les disciplines des
« Capucins et Feuillants n'approchent point de celles
« des prophètes de Baal, qui s'ensanglantaient et se
« déchiquetaient le corps de lancettes pour le ser-
« vice de leur Dieu. Seulement je dis que la sim-
« plicité et austérité en la vie est louable quand
« elle procède du mépris de ce monde et du désir
« de mater sa chair et tenir en bride sa convoi-
« tise, et non point de scrupule superstitieux, ou
« d'affectation et ostentation, et quand l'homme se
« sert avec sobriété des biens que Dieu donne, sans
« y apporter artifice, ni délicatesse, ni curiosité,
« et quand il est aussi content de coucher sur la
« paille en cas de nécessité que s'il était couché
« en un bon lit. L'homme qui craint Dieu est aussi
« content d'être vêtu de drap que de soie; il se
« sert de vaisselle d'argent avec autant de mépris
« que si elle était de terre, et de vaisselle de terre
« avec autant de contentement que si elle était
« d'argent. Par exercice il a endurci son corps, et
« par sobriété il l'a accoutumé à s'accommoder à
« tout et à se passer à peu. Ayant parmi les ri-
« chesses imité la pauvreté, quand la pauvreté
« vient, il la reçoit gaiement; car il s'est déjà fa-
« miliarisé avec elle, se souvenant de Jésus-Christ

« qui n'avait pas où reposer son chef, et de Jean « Baptiste, né en une illustre maison, qui vivait de « sauterelles et de miel sauvage, et de saint Paul, « qui, gagnant sa vie à coudre des pavillons, n'eût « pas voulu changer de condition avec l'empereur « romain.

« Or Jacob étant ainsi mal couché et logé à l'en« seigne de l'étoile, ne laisse pas de dormir pro« fondément et de jouir d'un doux sommeil. Au « contraire, vous trouverez des hommes qui ne « peuvent dormir en un bon lit. D'où vient cette « différence? Cela vient de ce que Jacob avait la « conscience à repos et se fiait en Dieu, sur lequel il « déchargeait ses soucis avant que s'endormir, ayant « Dieu pour conducteur et cheminant en sa vocation. »

Tout ce passage, qui nous retient si longtemps au pied de l'échelle de Jacob, peut bien passer pour disproportionné en un tel sujet : c'est proprement une digression; mais cela tient au genre de Du Moulin, qui ne fait pas tant des sermons selon toutes les règles, que des discours familiers et libres. Quelquefois il a l'air de diviser et de distinguer, et vous voyez, sous des chiffres plus ou moins nombreux, se succéder des analogies ou des similitudes, qui ne sont au fond que les différentes formes d'une même idée. Ces similitudes lui plaisent, et il en donne autant qu'il en trouve; souvent ainsi une vérité présente à l'esprit ses différentes faces et finit par être entièrement connue. C'est la méthode du Sauveur.

Par l'attention qu'il donne aux choses de la nature, Du Moulin se rattache au seizième siècle. Le dix-septième siècle semble se renfermer dans le monde social; son langage devient beaucoup moins métaphorique, et les métaphores se meuvent dans un cercle beaucoup plus étroit.

Du Moulin avait, au reste, converti sa méthode en système : « Que si nous passons la vue sur « toutes les créatures, dit-il, nous trouverons que « Dieu a empreint ès créatures des images de ver- « tus, et parle à nous par les choses inanimées, « desquelles si nous ensuivons les enseignements, « nous sommes imitateurs de Dieu en quelque « façon. Pour exemple, Dieu a fait que nous per- « dons la clarté du soleil par l'interposition de la « lune, pour nous enseigner que les âmes perdent « la clarté du Soleil de justice par l'interposition « des choses inférieures sujettes à changement. Il « a fait que le soleil échauffe beaucoup plus les « basses vallées que le sommet des montagnes, « pour nous enseigner qu'il fait sentir beaucoup « plus sa grâce salutaire aux humbles qu'aux hau- « tains. Il a créé l'homme la stature droite pour « élever ses pensées en haut (1). »

Du Moulin considère donc la nature comme une vaste parabole; elle n'est pas seulement pour lui une chose, mais un livre, dont chaque ligne nous instruit. En voici un exemple, tiré du cinquième

(1) *Deuxième décade de sermons.* Sermon V.

sermon de la quatrième décade, sur la prudence chrétienne :

« La prudence humaine sera une bonne servante « quand, ès choses qui concernent le salut et le « service de Dieu, elle ne parlera jamais la pre- « mière. Après que le fidèle aura appris de la « Parole de Dieu la fin où il doit tendre et les « moyens légitimes pour y parvenir, la prudence « humaine pourra apporter ses conseils, qui servi- « ront à éviter les empêchements et à s'aplanir le « chemin; mais si cette servante veut contrôler sa « maîtresse et parler avec autorité, il faut faire « ce que Sara fit à Agar et la chasser de la mai- « son et lui dire : *Va arrière de moi, Satan, car « tu comprends les choses qui sont des hommes et non « celles qui sont de Dieu.*

« Qui plus est, tout ainsi que les Israélites con- « sacrèrent à la structure et à l'ornement du taber- « nacle les vaisseaux d'or et d'argent qu'ils avaient « emportés d'Égypte, ainsi la prudence chrétienne « se pourra utilement servir des conseils de la pru- « dence humaine et des exemples des païens dont « la prudence est louée, les faisant servir à l'édi- « fication de l'Église et à l'œuvre de notre salut.

« Pour exemple, l'homme prudent, qui cherche « à colloquer son argent, tâche de le mettre en « main sûre et où il y ait du profit. L'homme crai- « gnant Dieu se servira de ce conseil, et pour s'in- « citer à charité envers le pauvre; car il dira en « soi-même : *Celui qui donne au pauvre prête à usure*

« *à Dieu*. Pourrais-je consigner mon argent en meilleure main et où il profite davantage qu'ès mains de Dieu, qui se constitue soi-même débiteur de nos aumônes, qui est fidèle débiteur, et qui tire le bien qu'il nous fait d'un trésor inépuisable? De tout le bien que nous avons au monde, rien n'est nôtre que ce que nous aurons ainsi donné.

« Voici encore un autre conseil de prudence humaine : c'est qu'en matière d'acquérir des héritages, on aime mieux acheter des prés que des vignes, pource que la prairie ne craint point la gelée blanche, ni la coulure, ni le fracassement qui se fait par la grêle, et est sujette à beaucoup moins d'inconvénients. Tout homme doué de prudence chrétienne imitera cet exemple; car, reconnaissant l'incertitude des biens de ce monde, il tâchera d'acquérir des biens qui ne puissent être ravis par la guerre, qui ne soient point sujets à être dérobés, qui ne puissent être évincés par procès, qui ne soient sujets à confiscation, qui entrent avec nous en prison, et que nous puissions emporter ès pays étrangers, quand nous sommes bannis du nôtre. Telles sont les vertus chrétiennes, à savoir l'amour et crainte de Dieu, la charité envers nos prochains, le mépris de ce monde, le zèle pour la cause de Dieu, qui sont ornements spirituels que nous ne dépouillerons pas quand même nous dépouillerons ce corps, et, pour parler avec l'Écriture, aurons nos âmes pour dépouille.

« C'est aussi un conseil de prudence humaine de « ne se mêler point de beaucoup de métiers, mais en « avoir un bon et qu'on entende bien. C'est le con- « seil que Jésus-Christ donnait à Marthe, sœur de « Lazare, au dixième chapitre de saint Luc, disant : « *Marthe, Marthe, tu as souci et te travailles après « beaucoup de choses; mais une chose est nécessaire. « Marie a choisi la bonne part qui ne lui sera point « ôtée.* Ce qu'il disait pource que, pendant que « Marthe était active au ménage, Marie, sa sœur, « était assise aux pieds de Jésus écoutant sa parole.

« Cette même prudence humaine donne conseil « aux voyageurs de ne se charger pas de fardeaux « inutiles, et de se hâter et gagner pays pendant « qu'il fait jour, de peur d'être surpris par la « nuit, et de ne s'amuser point à ivrogner ès hô- « telleries, mais se servir du temps pour avancer « chemin. Tous ces conseils sont utiles aux fidèles; « car aussi ils se reconnaissent voyageurs et pas- « sants, tendant et aspirant au ciel, où est le vrai « pays et la demeure des enfants de Dieu. Auquel « chemin quiconque veut s'avancer, il se doit don- « ner garde de se charger de sollicitudes terrien- « nes, qui sont fardeaux qui retardent et empê- « chent l'homme de s'avancer en ce chemin et « rabattent son allégresse. Ce sont lambeaux de « cet habit que l'Apôtre veut que nous dépouil- « lions, disant : *Dépouillez le vieil homme quant à « la conversation précédente;* car les convoitises char- « nelles et les soucis de ce monde sont comme

« lambeaux de ce vieil habit traînant, par lesquels « Satan arrête les hommes, pour les empêcher de « s'avancer au chemin de salut.

« A cela même tend le conseil de se hâter en « ce chemin et d'employer le temps pendant que « la Parole de Dieu nous éclaire; car le temps de « la vie est court et le jour de la mort incertain, « sinon qu'il est certain qu'il ne peut être guère « éloigné; et la tâche de notre régénération est « pénible, en laquelle nous avons à résister à « nous-mêmes; et Satan est perpétuellement en « embûches, et le monde nous est contraire et fait « un grand bruit tout à l'entour de nous; et la « nuit de l'ignorance s'avance et un siècle téné-« breux nous talonne de près : ce qui nous oblige « à nous hâter et à racheter le temps, car les jours « sont mauvais, et à tâcher à fortifier notre foi par « la méditation de la Parole de Dieu et par la « prière assiduelle et par l'exercice des bonnes « œuvres, faisant un trésor d'aumônes, pendant « que nous avons le temps, disant à Jésus-Christ, « avec ces deux disciples dont est parlé au der-« nier chapitre de saint Luc : *Seigneur, demeure « avec nous, car le soir approche et le jour est dé-« cliné*.

« Ceci aussi est de la prudence d'un qui entre-« prend un voyage en pays éloigné, d'envoyer de-« vant soi son argent. C'est ce que doit faire tout « homme craignant Dieu, et c'est un des princi-« paux conseils de la prudence chrétienne; car

[redacted]

« nous faisons tous profession de tendre et aspirer « au royaume des cieux, qui est un voyage long et « plein de difficulté. Cependant nous mettons tout « notre travail à amasser des richesses et nous « charger d'espèces qui n'ont point de cours au « royaume de Dieu. Mais l'amour de Dieu et sa « vraie connaissance, la pureté de conscience, le « mépris de ce monde, la charité envers les pau- « vres, sont biens qu'il faut envoyer devant nous « et que Dieu met en réserve, et dont il est le ré- « munérateur, et que nous retrouverons après la « mort, selon que Jésus-Christ dit, au seizième « chapitre de saint Luc : *Faites-vous des amis des « richesses iniques, lesquels, quand vous défaudrez, « vous reçoivent ès tabernacles éternels.* »

Du Moulin est le plus populaire des orateurs protestants de son époque, et sa popularité ne se montre pas seulement dans les images, mais dans les tours et dans les mouvements, dans les idées et dans les raisonnements. Il a la parole franche, incisive, jamais véhémente ni emportée, et nul ne tombe moins dans l'exagération. Sa rondeur, son âpreté (*Derbheit*) se contiennent toujours dans le vrai, et il est remarquable par un bon sens, souvent spirituel, *cum grano salis*. Sa phrase généralement assez brève, vive, pressée (1), arrêtée court, a une forme de saillie et une honnête brusquerie, sans affectation, qui sent son seizième siècle, et

(1) « Légère et court vêtue, elle allait à grands pas. » (LA FONTAINE.)

qui rappelle parfois Montaigne et Charron, dont la vieillesse fut contemporaine de sa jeunesse. On aime à entendre dans la chaire, qui va devenir polie et rhétoricienne chez les uns, sévère et triste chez les autres, ces derniers accents de la langue gauloise qui s'en va (1); car personne, après Du Moulin, ne parlera comme lui. Il a encore le caractère viril et quelque peu rétif de la langue qu'on parlait avant lui. Ses successeurs immédiats auront déjà la phrase cicéronienne, telle du moins que le dix-septième siècle la comprenait; ils auront de la grandeur, mais une grandeur soumise : la soumission atteint le style avant le caractère.

La liberté du langage de Du Moulin, liberté toute gauloise, est généralement honnête. Il ne passe point, ce nous semble, les bornes de l'honnêteté, lorsqu'il dit : « Combien se trouveront « en cette ville de familles où les maris sont oisifs, « débauchés et ivrognes, dont les femmes travail« lent incessamment pour nourrir des ventres et « des hommes inutiles, lesquelles ne reçoivent « autre salaire de leur travail que des battures et « des outrages? Ce mal est si commun parmi le « menu peuple de ce lieu, qu'il semble que le ter« roir le porte et que, par une constellation si« nistre, ce pays soit le pays des mauvais maris, « tellement que si quelqu'un hors d'ici a été bon « mari, il est à craindre qu'étant arrivé en ce lieu « il ne change d'humeur, étant atteint de cette

(1) « Entendez les derniers accents de notre liberté mourante. »

« contagion (1). » Ou encore : « Là-dessus le mari, « irrité de ses crieries, la charge de coups ou d'in- « jures; en ce seul point il fait du courageux, « étant au reste lâche à toutes bonnes actions (2). »

Je ne voudrais pas en dire autant de ce passage du même sermon : « De vrai, il y a des femmes « perverses et impudentes et déloyales à leurs « maris, et y en a de si inventives en malices que « le diable, par manière de dire, y serait ap- « prenti (3). »

On doit attribuer, non à l'auteur, mais à son siècle, la grossièreté de certaines images :

« Un tel homme (le blasphémateur) ressemble à « celui qui souffle dans la poussière et se remplit les « yeux, ou à celui qui crache contre le ciel, et « le crachat lui retombe sur la face (4). »

« Une plus forte crainte chasse les moindres « craintes, comme quand une fièvre ardente fait « sécher les gratelles (5). »

« Les évêques portent une croix d'or flottante « sur le ventre, pource que Jésus-Christ a porté « sa croix sur ses épaules; mais ce ventre est « ennemi de la croix de Christ (6). »

« Tout ainsi qu'il est malaisé d'habiter avec des « meuniers sans être enfariné, ainsi les vices se « communiquent par la hantise (7). »

« Tout ainsi que pour guérir la fièvre on ap-

(1) *Première Décade de Sermons*. Sermon V.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*
(4) *Deuxième Décade*. Sermon V.
(5) *Première Décade*. Sermon III.
(6) *Deuxième Décade*. Sermon V.
(7) *Troisième Décade*. Sermon V.

« plique des herbes au poignet, ou des épithèmes « et applications extérieures sur la région du foie; « mais ces remèdes sont légers au prix d'une sai- « gnée ou d'une potion de rhubarbe, pource qu'elles « déchargent et purgent l'intérieur et prennent le « mal par la racine : il est le même des remèdes « qu'on emploie pour détourner l'homme des vices. « La sapience humaine se sert d'applications exté- « rieures et a égard à la réputation et à la bien- « séance et aux incommodités que les vices appor- « tent en la société civile; mais la crainte de Dieu « purge l'intérieur, change les cœurs et apaise le « brasier des convoitises, plantant en l'homme « d'autres affections, de nouvelles pensées et des « inclinations contraires à notre corruption natu- « relle (1). »

Mais ces images, qui du reste ne choquaient point alors, sont moins nombreuses chez Du Moulin que les traits d'un style énergique et noble en même temps, tels que ceux-ci :

« Faut aussi considérer le lieu où nous sommes, « à savoir la maison de Dieu, où il se communique « à nous et nous informe de sa volonté : un lieu « que les anges environnent, que le monde hait, « que les diables circuissent comme loups autour « de la bergerie du Seigneur (2). »

« En sa mort, il a laissé son argent à Judas, « son corps à la terre et son âme à son Père, pour « nous apprendre à avoir, en mourant, moins de

(1) *Première Décade.* Sermon III. (2) *Première Décade.* Sermon I.

[redacted]

« soin de notre argent et de notre sépulture que « du salut de nos âmes (1). »

« Semblable est la déception de ceux qui, ayant « outragé leur prochain de fait ou de parole, disent, « pour se justifier, que leur prochain les a pre- « mièrement offensés. Pource que leur prochain les « a offensés, ils se vengent contre Dieu en violant « ses commandements (2). »

Il nous semble que les traits énergiques et touchants se suivent et se lient de manière à faire un tableau saisissant dans le passage suivant :

« Avant que, par l'induction de Satan, le péché « fût entré au monde, il y avait une paix générale : « l'homme jouissait en paix de la faveur de Dieu, « le ciel riait à la terre, les animaux obéissaient à « l'homme par un instinct et inclination naturelle, « et toutes les créatures servaient à l'homme par « un concert et accord général. Mais depuis que « par le péché le mauvais ménage s'est mis entre « Dieu et l'homme, tout cela s'est changé. Car « l'homme alors a commencé de trembler à la voix « de Dieu et d'être effrayé par sa présence. Le ciel « a commencé à brûler l'homme, et l'air à le mor- « fondre et le battre d'orages. Les astres regardent « la terre d'un sinistre aspect. La mer s'émeut de « tempêtes. La terre ingrate se hérisse le dos d'é- « pines contre le labeur de l'homme. Les bêtes sau- « vages cherchent sa vie, les domestiques tâchent « à secouer son joug et se rebellent contre lui ;

(1) *Deuxième Décade.* Sermon V. (2) *Quatrième Décade.* Sermon II.

« laquelle rébellion est fort juste, car il est juste « que les créatures se rebellent contre celui qui « s'est rebellé contre Dieu. Elles vengent la que- « relle de leur maître et de leur créateur. Les « vassaux ne doivent plus d'hommage à leur sei- « gneur féodal, quand il est coupable de crime « de lèse-majesté (1). »

Terminons par l'analyse d'un sermon de Du Moulin. Nous choisissons le neuvième de la seconde décade, sur ce texte : ***Éternel, toutes tes œuvres te célébreront, et tes bien-aimés te béniront.*** (Psaume CXLV, 10.) Ce sermon nous fera connaître la théologie de l'auteur et celle de l'époque.

Analyse. — Nous ne pouvons connaître Dieu, si lui-même ne nous éclaire. Or il le fait de deux manières, par ses œuvres et par sa Parole : par ses œuvres, qui nous révèlent son caractère, et par sa Parole, qui nous déclare sa volonté. L'orateur traitera :

I. De la vertu de Dieu, qui reluit en toutes ses créatures;

II. Des effets de son amour, qu'il fait sentir à ceux qu'il aime et qui l'aiment.

« Le fondement de cette méditation est que « Dieu, étant souverainement bon et parfait, s'aime « soi-même d'un amour infini. Cet amour qu'il se « porte à soi-même est la première source de tout « le bien qu'il a fait à sa créature. Étant souve-

(1) *Deuxième Décade.* Sermon I.

« rainement beau, il a voulu se représenter soi-
« même au monde comme en un grand tableau où
« il a tiré les linéaments et imprimé les traces de
« sa vertu. Étant souverainement bon, il a jugé
« convenable qu'il y eût des créatures auxquelles
« il fît sentir les effets de sa bonté. Tout ainsi
« qu'un grand roi, ayant bâti tout de neuf une
« grande ville et superbe, plante au milieu de la
« place publique sa statue en bronze : ainsi Dieu,
« ayant bâti le monde, a posé au beau milieu une
« créature formée à son image, à savoir l'homme.
« Non pas une image immobile et inanimée, comme
« celle des rois, mais une image parlante et mou-
« vante, qui a des yeux pour contempler ses
« œuvres, et un entendement pour les compren-
« dre, et une langue pour publier et annoncer sa
« vertu. »

I. « Toutes les créatures nous enseignent, et
« n'y a rien de muet en la nature..... Nous que
« Dieu instruit par sa Parole, ne devons point être
« honteux d'être disciples du ciel et de la terre.....
« Que si Adam n'eût point péché, c'eût été là la
« seule étude de l'homme. »

Ici vient, mais sans beaucoup d'ordre, une contemplation des merveilles de Dieu dans la nature. Il s'arrête d'abord au détail des créatures répandues sur la surface de la terre, puis à la terre dans son ensemble; de là il passe aux cieux et à l'univers. Il relève le parfait rapport de toutes ces choses entre elles. « Les astres tempèrent les élé-

« ments; les éléments nourrissent les plantes; les « plantes nourrissent les animaux; les animaux « nourrissent l'homme et lui servent, afin que « l'homme serve à Dieu. » Et ce qui met le comble à l'admiration, c'est que Dieu a tiré tout cela de rien. La cause même qui éteint notre admiration est un nouveau motif à l'admiration, c'est que ces merveilles se voient tous les jours. Non-seulement Dieu a créé, mais il gouverne (1) et fait tout concourir à un même but.

Toutes ces merveilles ont surtout un sens et du prix pour les bien-aimés de Dieu, à qui sa Parole sert de lunettes pour lire dans le livre de la nature.

Combien ces merveilles ne sont-elles pas plus merveilleuses à celui qui les considère du point de vue de l'Évangile : « Le prophète David ayant con« sidéré la providence de Dieu, qui a préparé la « mamelle aux petits enfants, qui a formé la lune « et les étoiles, et a assujetti à l'homme les oiseaux « et les poissons, prend de là occasion d'humilier « l'homme, disant : *Qu'est-ce que l'homme, que tu aies « souvenance de lui?* et d'exalter la bonté de Dieu, « lequel a couronné l'homme d'honneur et l'a éta« bli sur les œuvres de ses mains. Combien plus « eût-il admiré la bonté de Dieu, s'il eût consi« déré, non-seulement l'homme, mais aussi sa per« versité; s'il eût parlé, non-seulement de la créa« tion des cieux, mais aussi de la possession des « cieux que Dieu a préparée à ses enfants; s'il eût

(1) « Il pait les mondes, » dit saint Bernard.

« considéré, non les fontaines des mamelles, mais « la source de vie éternelle; s'il eût arrêté son « esprit, non sur la domination sur les bêtes, mais « sur la société avec les anges? »

La terre soutenue par la parole puissante de Dieu, la succession régulière des jours et des nuits, le soin général que Dieu prend de ses créatures, sa libéralité envers les plus vils animaux, deviennent autant de gages de sa fidélité et de sa sollicitude envers ses bien-aimés.

La contemplation de la nature aide aussi au disciple de l'Évangile à reconnaître la petitesse de l'homme au prix de toute la terre : « Il est comme « une fourmi en un grand pays. Et cette terre est « fort peu de chose au prix de la grandeur du so« leil. Et le soleil est fort petit, au prix de la gran« deur de son ciel. Et le ciel du soleil est peu de « chose, au prix de la grandeur du ciel souverain. « Et tout cela ramassé ensemble est comme un rien « en la présence de Dieu; car du fini, quelque « grand qu'il soit, à l'infini, il n'y a nulle propor« tion. Après cela l'homme est si dépourvu de « sens que de venir à s'enorgueillir en la présence « de Dieu, comme quand un vermisseau se reco« quille devant le soleil. »

L'admiration des fidèles s'accroît par cette considération : « C'est que eux seuls possèdent en bonne « conscience les biens terriens, eux seuls en sont « justes possesseurs, eux seuls mangent le pain de « leur père. »

Enfin, pour eux surtout, la nature est un ample recueil d'images instructives et de sérieuses leçons. Après une énumération : « Plût à Dieu, s'écrie l'ora« teur, que ces créatures servissent seulement à nous « enseigner, et non à nous accuser! »

II. Outre ces enseignements, tirés de la nature, Dieu en donne, par sa Parole, de plus clairs et de plus exprès à ses enfants. A quoi se rapportent ces paroles du texte : *Ses biens-aimés le béniront.*

1. Différences entre l'amour de Dieu pour ses enfants et les amours humains :

a) Ceux-ci sont mêlés de trouble : ce sont des passions ;

b) Notre amour pour nos amis ne les rend pas meilleurs ;

c) Nous aimons les choses que nous croyons bonnes, et parce que nous les croyons bonnes ;

d) Le fondement des amitiés humaines n'est pas ferme, ni toujours légitime. « Dieu aime ses bien-ai« més à cause de soi-même. »

2. Effets de cet amour :

a) C'est à cause de son Église que Dieu a créé le monde ;

b) A cause d'elle qu'il le conserve (jusqu'à ce que le nombre des élus soit accompli, et alors il n'y aura plus de motif de conserver le monde) ;

c) A cause de son Église que Dieu a évangélisé à Adam ;

d) A cause de ses bien-aimés que Dieu a envoyé son Fils au monde ;

« A cause d'eux qu'il a envoyé ses apôtres et qu'il envoie ses anges.

« Quoi plus? Dieu en son conseil a jugé ce ciel « tant luisant et magnifique n'être pas assez beau « pour y loger ses enfants; il renversera ces cieux « pour bâtir à ses bien-aimés une plus belle maison. « Il viendra, au dernier jour, parmi l'embrasement « du monde, pour nous mettre à sauveté, comme « quand un père entre en une maison qui brûle pour « en arracher ses enfants. »

Outre ce qui est commun à tous les fidèles, preuves particulières d'amour, données à chacun selon son besoin particulier.

La source de cet amour, c'est l'élection.

Nous en sentirons les derniers et suprêmes effets, lorsque Dieu, le combat étant achevé, couronnera ses enfants de gloire et d'immortalité. « Là les bien- « aimés de Dieu le béniront d'une tout autre façon « que nous le bénissons en cette vie. » — Explication de ce que c'est que *bénir*, selon que c'est Dieu qui bénit l'homme, ou l'homme qui bénit Dieu.

Mais c'est peu de chose de bénir Dieu par nos paroles, si nous ne le bénissons par nos œuvres. « Tout « homme qui s'adonne à choses saintes, justes et « honnêtes, glorifie Dieu, quand même il ne parlerait « point. »

En résumé, quel est notre jugement sur Du Moulin, considéré comme prédicateur? — Ce n'est pas un orateur du premier rang. Le génie lui manque. Il

a une doctrine ferme, une piété solide, vraie, simple ; la piété des vieux âges, ni subtile, ni roide, ni sentimentale; mais il n'a ni des pensées bien profondes, ni beaucoup de sensibilité, ni beaucoup d'onction. Sa logique, quoique en général irréprochable, n'est pas parfaite pour la méthode. Son style n'est pas très correct, mais il a de la verve et de la couleur. Du Moulin a aussi prodigieusement d'esprit.

Il est, du reste, plus éloquent là où la circonstance l'a animé; ainsi dans le livre du *Combat chrétien*, épître de consolation et d'exhortation adressée de Sedan, où il venait d'arriver, à son Église de Paris, alors sous le coup de la persécution qui suivit la rupture du traité de Montauban. Il n'y a rien de bien original dans cet ouvrage; mais tout y est excellent, et le style en est plein de vigueur et de verve.

Les sermons et les écrits de Du Moulin paraissent plus éloquents lorsqu'on connaît sa vie. Il n'a rien écrit qu'il n'ait fait, rien recommandé qu'il n'ait pratiqué. S'il manque un peu, la plume à la main, de suavité et d'onction, au moins n'a-t-on pas à lui reprocher d'en avoir mis dans ses écrits plus qu'il n'y en avait dans sa vie. Il nous présente un exemplaire complet de ces champions de l'Évangile au dix-septième siècle, de ces membres de l'Église militante qui, s'ils n'ont pas toutes les grâces que le christianisme produit dans les temps paisibles, possèdent à un haut degré la fidélité, l'intégrité et la charité. C'est un héros. Au moment de mourir, à quatre-vingt-dix ans, épuisé par une longue maladie, qui

éteignait même ses affections pieuses : « Éveillez-« moi, dit-il à ses amis, éveillez-moi ! » Ainsi, mourir est pour lui une action. Un empereur veut mourir debout, un chrétien veut mourir vivant. C'est un de ces mots qui suffisent à garantir toute une vie (1).

Ajoutons ici, en forme d'appendice, quelques extraits du livre intitulé : *Le Combat chrétien* (2).

Voici le commencement de la dédicace :

« A l'Église de Dieu, qui est à Paris, et à tous « ceux qui aiment Jésus-Christ et souffrent pour « son nom. Grâce vous soit et paix de par Dieu « notre Père, et de par le Seigneur Jésus-Christ.

« Messieurs et frères, nous commençons ordi-« nairement à reconnaître combien valent les choses « quand nous les avons perdues. C'est ce que vous « expérimentez en ce temps calamiteux, auquel, vos « saintes assemblées étant dissipées, vous reconnais-« sez l'excellence des biens que Dieu vous a ôtés, « et regrettez avec une sainte altération cette grâce « inestimable.

« C'est ce qui m'a incité à vous départir ce que « je puis de consolations spirituelles, et à tâcher

(1) Du Moulin a rappelé lui-même le mot de Vespasien, « qu'il faut qu'un em-« pereur meure debout. » Il l'applique au pasteur fidèle, dont la mort, dit-il, doit « servir à sa vocation. » (*Première décade.* Sermon IV.)

(2) *Du Combat chrestien, ou des Afflictions. A Messieurs de l'Église réformée de Paris*, par Pierre Du Moulin, *ministre de la Parole de Dieu à Sedan et professeur en théologie.* — La première édition est de Sedan, 1622 ; les suivantes ont été revues et augmentées. La septième est de Genève, 1670.

« de contribuer quelque chose à alléger votre douleur. Car combien que la tristesse rebouche la pointe de l'esprit et rende les conceptions plus languissantes, si est-ce que j'ai espéré que Dieu subviendrait à ce défaut par l'assistance de son Esprit, et que le manquement que la tristesse m'apporte serait suppléé par l'affection et par l'amour cordial qu'un fidèle pasteur porte à son troupeau.

« Car Dieu m'est témoin combien vos afflictions me cuisent, combien elles m'arrachent de soupirs à toutes heures, combien ma vie m'est amère depuis ma séparation, m'étant impossible d'avoir la main ailleurs que sur cette plaie et de penser à autre chose qu'à votre affliction. C'est cette tristesse qui m'a mû à vous tracer ce traité de consolations, écrites de larmes et interrompues de soupirs. »

Dans un premier livre, l'auteur traite *des afflictions communes à tous les hommes*. L'homme craignant Dieu ne s'y comportera pas comme les autres. « Il déchargera ses larmes au sein de son Père, et sera attristé, non du mal qu'il sent, mais du mal qu'il a fait, et pleurera ses péchés d'un pleur de repentance (1). »

Après avoir parlé des maladies et des infirmités corporelles, l'auteur en vient à la pauvreté. Il cite d'abord l'exemple de Jésus et des apôtres; puis il ajoute : « Le fidèle aussi reconnaîtra que par la

(1) Livre I, chapitre II.

[redacted]

« pauvreté Dieu le retire des débauches et l'éloigne « des tentations et le réduit à sobriété..... Il dira « donc en soi-même : Dieu sait ce qui m'est salu- « taire, il sait que si j'étais riche je deviendrais « insolent. Ayant plus à distribuer, j'aurais un plus « grand compte à lui rendre. Comme aux riches il « propose la couronne de charité chrétienne, aussi « à moi il réserve la couronne de patience : *L'Éter- « nel l'a donné, l'Éternel l'a ôté; le nom de l'Éternel « soit béni*. (Job, I, 21.)

« Certainement quiconque a la crainte de Dieu « trouvera en icelle un trésor inestimable, et des « richesses qui élèvent la pauvreté par-dessus toute « abondance..... Celui qui a la vraie piété, se re- « connaissant voyageur et étranger en la terre, ne « se souciera pas en quel équipage il passe ce « chemin, pourvu qu'il parvienne au royaume de « Dieu.....

« Il dira donc à part soi : Je n'ai qu'un corps à « nourrir et à vêtir. Peu de terre suffit à nourrir « un homme en sa vie, et moins encore à le cou- « vrir après sa mort. Peu d'argent suffit à vivre « honnêtement, mais encore moins à mourir heu- « reusement. De tant de linceuls dont les coffres « du riche sont pleins, un seul suffira pour l'enve- « lopper après sa mort. Car nous sommes venus « nus au monde, et en sortirons nus, et n'empor- « terons rien de tous nos biens que ce que nous « aurons donné au pauvre; car *celui qui donne au « pauvre prête à usure à Dieu*. (Proverbes, XVII, « 19.)

« En quoi la nature même nous enseigne; car « que nous chaut-il si nous buvons d'un grand ou « d'un petit ruisseau, pourvu que nous soyons ras- « sasiés? si nous prenons d'un grand ou d'un petit « tas d'argent, pourvu que nous soyons nourris?

« Quiconque pèsera bien ces choses reconnaîtra « que la misère des pauvres n'est pas en ce qu'ils « portent envie aux riches, et ne se peuvent accom- « moder avec la pauvreté. Car nous avons de mal « qu'en matière de vertus, nous nous comparons à « ceux que nous pensons nous être inférieurs, et « en devenons présomptueux; mais en matière de « richesses nous nous comparons avec ceux qui « nous surpassent, et en devenons envieux..... Au « lieu qu'il fallait regarder à ceux qui sont plus « vertueux que nous, afin de les ensuivre, et à « ceux qui sont plus pauvres que nous, afin de « rendre à Dieu action de grâces..... Tellement que « quiconque assujettit son jugement aux règles de « la Parole de Dieu, au lieu de porter envie aux « riches, rendra à Dieu action de grâces pour sa « pauvreté. Car comme un homme de libre con- « dition, qui est simplement habillé, ne portera « jamais envie à des laquais couverts de broderies « et de livrées magnifiques, pource que cette « grande magnificence est marque de leur servi- « tude, ainsi un homme craignant Dieu, réduit à « une petite condition, ne portera point envie aux « richesses des hommes mondains, pource que par « ces mêmes richesses Satan les tient en servitude,

« les enlace en ses filets, et les traîne par leurs « convoitises.

« Il plaît à Dieu de traiter ainsi ses enfants, et « les réduire au petit pied, pendant que les mé- « chants vivent en abondance, faisant en cela « comme les pères soigneux de la santé de leurs « enfants; car en une grande maison souvent il « advient que les valets s'enivrent et font grande « chère, pendant que le père de famille fait faire « diète à son fils, pour prévenir une maladie.

« Nous avons un autre mal : c'est que bien sou- « vent nous appelons pauvreté ce que plusieurs « excellents serviteurs de Dieu eussent estimé abon- « dance. Tel s'estime pauvre qui a plus d'argent « que n'avaient tous les apôtres ensemble, dont le « plus pauvre s'estimait être riche. Car nous mesu- « rons les richesses à l'aune de la convoitise, laquelle « n'a point de bout, au lieu de les mesurer à l'aune « de la nature, laquelle est courte et se contente de « peu. Et encore de ce que la nature requiert, la « piété en rogne quelquefois, quand il plaît à Dieu de « réduire ses enfants à se passer des choses qu'on « estime nécessaires, afin de les accoutumer à se « passer plus aisément des superflues (1). »

Après avoir parlé encore de la perte des proches, et donné des « conseils et consolations générales « contre toutes sortes d'afflictions, » l'auteur, dans un second livre, traite *des afflictions propres aux enfants de Dieu* :

(1) Livre I, chapitre III.

..... « Depuis que Dieu a dit qu'il mettrait inimitié entre la semence de la femme et celle du serpent, l'Église a toujours été persécutée. Ses souffrances ont commencé en Abel et finiront au jour du jugement. Sitôt que Dieu a restreint son alliance à la famille d'Abraham, de deux enfants qu'il avait, celui qui était né selon la chair haïssait celui qui était né selon l'esprit. Jacob et Ésaü, représentant deux peuples contraires, s'entrepoussaient dans le ventre, et leur querelle a commencé devant leur vie. Dont aussi l'Église, au Psaume CXXIX, se plaint d'avoir été souvent tourmentée dès sa jeunesse. Maintenant donc qu'elle est parvenue à sa vieillesse, espérerait-elle de la prospérité au monde, vu que Satan n'a point changé de naturel et que le monde est plutôt empiré?

« Par ce chemin ont passé les prophètes et les apôtres, et toute cette nuée de fidèles témoins, desquels le monde n'était pas digne, dont parle l'Apôtre aux Hébreux, en l'onzième chapitre. L'Évangile ne nous propose que la croix. Et l'Apocalypse n'est qu'un tissu allégorique des combats de l'Église de Dieu. Celui ne se scandalisera point des tribulations de l'Église, qui se souviendra que Jésus-Christ nous a prédit : *Vous pleurerez et lamenterez, et le monde s'éjouira.* (Jean, XVI, 20.) Vrai est que les persécuteurs pleureront à leur tour. Mais toujours la sentence de l'apôtre saint Pierre demeure ferme, que *les juge-*

« *ments de Dieu commencent par sa maison.* (2 Pierre, « IV, 17.) Tellement qu'au lieu de nous ébahir de « nous voir affligés et persécutés, nous devrions « plutôt nous ébahir s'il arrivait autrement. Comme « le voyageur auquel on aurait dit : Votre chemin « sera par un pays pierreux et par des haliers, « croirait s'être fourvoyé s'il ne trouvait que des « prairies et un chemin uni (1). »

Du Moulin indique trois causes pour lesquelles l'Église de Dieu est sujette à être affligée. La première est la sagesse et la justice de Dieu; la seconde, la nature du monde et du diable.

« L'Écriture sainte nous parle de ce monde « comme d'un pays où l'Église est étrangère. Tout « homme craignant Dieu est ici-bas semblable à « une plante étrangère apportée d'un pays éloigné, « qui a bien de la peine à croître; mais les mé« chants ressemblent aux orties, qui croissent sans « arroser, pource que la terre est leur propre mère. « *Le règne de Jésus-Christ n'est point de ce monde;* « or son règne, c'est l'Église de Dieu.

..... « Il y a plus, c'est que ce pays étranger, « par lequel nous avons à passer, est le règne du « diable; car Jésus-Christ, appelant le diable *Prince* « *de ce monde* (Jean, XVI, 11), appelle par consé« quent ce monde le règne du diable. Or ce serait « mal prendre ses mesures que de s'imaginer que « les enfants de Dieu puissent vivre longtemps en « paix dans le règne du diable. Et certainement

(1) Livre II, chapitre II.

« toutes et quantes fois que l'Écriture sainte nous « appelle enfants de Dieu, elle nous prépare taci- « tement à la persécution. Et qui doute que, quand « Jésus-Christ voudra chasser le diable d'un pays « par la prédication de l'Évangile, le diable ne « fasse tous ses efforts pour lui résister?

« Nous pouvons à bon droit comparer un état où « l'idolâtrie règne à un corps possédé par l'esprit « malin. Tout ainsi donc que quand Jésus-Christ « commandait à un esprit immonde de sortir d'un « corps, ce malin esprit tordait et déchirait ce corps « de tout son pouvoir, ainsi quand Jésus-Christ, par « la prédication de sa Parole, veut chasser l'idolâ- « trie d'un pays et déposséder le diable de quelque « coin de son empire, cet esprit immonde déchire « le pays de guerres civiles, suscite des troubles, « émeut des scandales, afin que, s'il ne peut ac- « cabler l'Église, au moins il rende odieuse parmi « les peuples la doctrine de salut, comme cause « de ces confusions (1). »

« La troisième cause des afflictions de l'Église est « la nature de l'Église même, et les vices qui s'y « glissent par la paix et la prospérité. Car comme « les douces pluies, en faisant croître les blés, font « naître quant et quant force mauvaises herbes, et « comme le soleil, au renouveau, avec les belles « fleurs, amène aussi plusieurs sortes de vermine, « ainsi la paix rendue à l'Église après la persécu-

(1) Livre II, chapitre III.

[redacted]

« tion, nous ayant rendu la prédication de sa Pa-
« role, a aussi amené plusieurs vices.

« Après les massacres qui nous ont diminués, « et les bannissements qui nous ont écartés, Dieu « nous avait rétablis par une excellente délivrance, « et étions un exemple miraculeux de la faveur de « Dieu devant les yeux des peuples étrangers, qui « étaient ravis en admiration de voir qu'à la vue « d'une cour, et ès grandes villes du royaume où « notre sang a été si souvent épandu, l'Église était « relevée avec splendeur, et l'Évangile prêché avec « tant de liberté. Ils disaient ce qui est dit au « Psaume CXXVI : Certainement, *l'Éternel fait choses* « *grandes à ceux-ci.*

« Mais rien ne nous défaillant, nous nous sommes « défaillis à nous-mêmes, et n'avons pas bien re- « connu le temps de notre visitation. Car peu se « sont souciés de relever les ruines de la maison « de Dieu, mais chacun s'est mis à rebâtir la « sienne. On s'est mis à amasser des biens, au lieu « de faire provision de bonnes œuvres. L'avarice et « l'insolence se sont accrues, mais la piété s'est « diminuée. Les querelles se sont allumées, et le « zèle s'est refroidi. Les habits ont été somptueux, « et les aumônes chiches. Nous avons été impa- « tients en nos injures, mais peu sensibles ès in- « jures contre l'honneur de Dieu. Au lieu de nous « encourager mutuellement en l'œuvre du Sei- « gneur, nous avons été envieux l'un de l'autre.

..... « Cette généreuse noblesse, qui, du temps

« de nos pères, brûlait de zèle et était le support
« et l'ornement de l'Église de Dieu, dont la vertu
« soutient encore nos vies, qui était sobre, honnête
« et courageuse, estimant que perdre pour Jésus-
« Christ était un grand gain, tant libérale de son
« sang, tant chiche de la gloire de Dieu, a laissé
« une postérité qui, pour la plupart, n'est ardente
« qu'aux voluptés, n'est courageuse que pour les
« querelles, mais lâche et faible contre les vices,
« pleine d'une ignorance arrogante, prête de vendre
« ses frères pour peu d'argent, et tourner le dos
« à Dieu pour un morceau de pain.

« La hantise des adversaires a corrompu nos
« mœurs, et n'étions quasi distingués d'avec eux
« que par la diversité de profession; comme si Sa-
« tan avait arraché de nuit les bornes qui nous sé-
« paraient, ou comme si nous étions sortis des
« persécutions pour entrer dans les vices.

« Les répréhensions des fidèles pasteurs ont été
« mal reçues, et on s'est irrité à l'encontre, comme
« si une personne difforme cassait le miroir dans
« lequel elle a vu sa laideur. Et la Parole de Dieu
« n'a pas eu son efficace ordinaire : comme si ce
« glaive spirituel avait perdu sa pointe, ou s'était
« rebouché contre la dureté des cœurs; comme si
« la menace que Dieu fait par ses prophètes tou-
« chant le pain corporel, de rompre sa force et sa
« vertu nutritive, était advenue au pain spirituel
« de sa Parole (1). »

(1) Livre II, chapitre III.

[redacted]

Après d'assez longs développements sur le même sujet, l'auteur montre *les effets et fruits que Dieu tire des afflictions*, — et d'abord pour les hypocrites :

« En premier lieu, notre Dieu, par les afflictions, « a accoutumé de nettoyer son Église, et en faire « sortir les hypocrites. Il crible son Église pour en « séparer l'ordure. Il prend le van en sa main « pour repurger son aire, afin que la paille et les « esprits légers soient emportés par le vent de la « persécution..... Saurait-on que c'est que la vraie « foi s'il n'y avait de rudes épreuves? Pourrait-on « discerner les vrais fidèles d'avec les hypocrites, « s'ils n'étaient éprouvés au creuset d'affliction? « Alors paraît combien ce sont choses différentes « que parler et que bien faire. Alors on reconnaît « la différence entre la foi et la sécurité charnelle, « entre le zèle et la violence affectée, entre être « de la vraie religion par coutume ou par nais- « sance, et l'être par affection; comme disait Si- « méon à la mère du Seigneur : *Une épée percera « ta propre âme, afin que les pensées de plusieurs « cœurs soient découvertes.* (Luc, II, 35.) Car il est « aisé de suivre Jésus-Christ aux noces ou quand « il distribue du pain; mais le suivre jusques à la « croix n'appartient qu'à la vierge Marie, et à « saint Jean, et à peu de fidèles qui brûlent de « zèle, et que Dieu fortifie par son Esprit. Dieu « met telles personnes en vue, éprouvant contre eux « la pointe des afflictions. Il secoue l'arbre qu'il a « planté, pour faire tomber les fruits qui ont le

« cœur gâté, et qui ne tiennent à l'Église de Dieu « que par considérations humaines, et non par une « ferme fiance en la promesse de l'Évangile. Et « semble que Dieu nous veuille amener un temps « auquel nul ne persévérera en la profession de « la vraie religion, que celui qui aura plus gros « grain de moutarde de foi.

« Si on dit : Mais l'Église perd à ces révoltes et « s'affaiblit, je réponds qu'un corps ne s'affaiblit « point pour vider mauvaises humeurs, ni une ré- « publique pour perdre des traîtres, et que la paix « en corrompait beaucoup plus que l'affliction n'en « renverse (1). »

L'auteur parle ensuite du fruit des persécutions pour les fidèles :

« Dieu, par ce moyen, les retient en crainte, ré- « veille leur zèle qui languissait, arrache des cœurs « des soupirs ardents, tire des larmes de leurs « yeux, embrase leurs prières par la douleur. Que « si, ayant reconnu que la cause du mal est en « eux, et que leurs péchés ont ému cette tempête, « ils jettent ce Jonas en la mer, Dieu apaisera la « tourmente et leur rendra la tranquillité.

« Tout ainsi que Dieu donne des racines plus « fortes aux arbres qu'il a plantés sur les cimes « des hauts rochers, pource qu'ils sont plus rude- « ment battus des vents, ainsi Dieu donne plus « de force aux personnes qu'il expose aux rudes « tentations, et donne la foi selon la tentation. Il

(1) Livre II, chapitre IV.

« ne jette point ses enfants dans le combat pour
« les abandonner au besoin; car aussi nous n'en-
« trons point en ce combat fondés sur nos forces,
« mais sur son assistance (1). »

Après avoir parlé du fruit des persécutions pour ceux qui en sont les témoins, l'auteur traite *des consolations que la Parole de Dieu fournit contre la persécution*. La première est la joie qu'on doit éprouver de marcher sur les traces de Jésus; la seconde est l'exemple des prophètes, des apôtres et des martyrs.

« Nous sommes enrôlés en une même guerre, et
« soutenons une même cause, quoique avec moins
« de vigueur; et combien que nous leur soyons
« beaucoup inférieurs en vertu, si est-ce que Dieu
« nous fait l'honneur de nous mettre de leur bande
« et nous propose une même couronne. Qui est-ce
« qui n'aimerait mieux être en prison avec l'apôtre
« saint Paul que d'être avec Néron sur le trône?
« Ou qui n'estime la condition de Jean-Baptiste
« plus heureuse que celle d'Hérode, esclave de sa
« convoitise? Par l'exemple de ces excellents ser-
« viteurs de Dieu, Jésus-Christ nous encourage :
« *Vous serez*, dit-il, *bien heureux quand on vous aura*
« *injuriés et persécutés, et dit toute mauvaise parole*
« *en mentant, à cause de moi : éjouissez-vous et vous*
« *égayez, car votre loyer est grand ès cieux ; car*
« *ainsi ont-ils persécuté les prophètes qui ont été de-*
« *vant vous.*

(1) Livre II, chapitre IV.

..... « Qui est-ce qui ne brûle de zèle en lisant « le livre des Martyrs? qui ne se sent piqué au vif « par l'exemple de Hiérôme de Prague, tançant « le bourreau qui voulait mettre le feu derrière « lui, et disant : Mets le feu devant moi, car si « je craignais le feu, je ne serais pas ici? Ou par « l'exemple de cette femme qui, du temps de Va- « lens, courut toute déchevelée, tenant son enfant « entre ses bras, vers le lieu où on exécutait des « martyrs; enquise où elle courait, répondit : On « donne aujourd'hui les couronnes, et j'y veux « participer!

« Mais ce à quoi principalement Jésus-Christ « nous prépare par ces paroles sus-alléguées, est à « souffrir des calomnies et injures atroces pour « l'amour de lui, à l'exemple des prophètes. Ne « trouvez point étrange si on persuade aux rois « que notre doctrine est injurieuse contre les sou- « verains, et tend à la diminution de leur auto- « rité; car ainsi a été traité le prophète Amos par « un prêtre idolâtre, qui l'accusa envers le roi Jé- « roboam, disant : *Amos a conspiré contre toi au « milieu de la maison d'Israël; le pays ne pourrait « porter toutes ses paroles.* (Amos, VII, 10.)

« Ne trouvez point étrange si, sur ces calomnies, « ceux qui servent Dieu en pureté sont chassés de « la maison du roi; car ce commandement fut in- « continent fait au même prophète : *Ne poursuis plus « à prophétiser en Béthel, car c'est le sanctuaire du « roi et la maison du royaume.* (Verset 31.)

« Ne vous ébahissez non plus si aujourd'hui les « fidèles sont accusés de sédition et d'être cause « des troubles du royaume, et les rois incités à les « persécuter et à couper le bras droit avec le « gauche; car c'est cela même dont l'apôtre saint « Paul a été accusé par Tertulle : *Nous avons trouvé « cet homme pestilentieux et émouvant sédition.* (Actes, « XXIV, 5.)

« Et ce qui est le plus intolérable est que ceux « qui nous mettent ces blâmes à sus, sont ceux « qui ont les mains teintes du sang de nos rois, « qui de fraîche mémoire ont incité les Français à « rébellion, de l'école desquels sont sortis les par- « ricides, et qui, par livres exprès, brûlés en pu- « blic par la main du bourreau, enseignent que le « Pape peut ôter la vie et la couronne à nos rois « et disposer de leur royaume. Nous aurions mau- « vaise opinion de nous-mêmes si telles gens di- « saient du bien de nous. Jà n'advienne qu'ils « nous louent pendant qu'ils médisent de la Parole « de Dieu, lequel est outragé avec nous et est joint « avec nous en cette querelle (1). »

La troisième consolation provient de la grandeur du salaire :

« Pour nous encourager à porter l'opprobre de « Christ, l'Écriture sainte nous propose aussi la gran- « deur du salaire. *Éjouissez-vous et vous égayez, car « votre salaire est grand ès cieux.* (Matthieu, V, 12.) « Si Jésus-Christ nous déclare que celui-là ne per-

(1) Livre II, chapitre VI.

« dra point son salaire qui aura versé un verre
« d'eau froide à un pauvre en sa nécessité, celui
« qui aura versé tout son sang pour la Parole de
« Dieu demeurerait-il sans salaire? *Si nous souf-*
« *frons avec lui, nous régnerons aussi avec lui.* (2 Ti-
« mothée, II, 12.) C'est lui qui nous dit : *Sois fidèle*
« *jusques à la mort, et je te donnerai la couronne de*
« *vie.* (Apocalypse, II, 10 et III, 10.) *Ici est la foi*
« *et la patience des saints.* Si on nous ravit nos biens,
« nous avons une meilleure chevance ès cieux. Si
« les hommes nous déchassent, Jésus-Christ nous
« reconnaît pour ses frères. Si nous sommes ban-
« nis, aussi bien sommes-nous étrangers en ce
« monde, et n'y a plus loin d'ici au ciel que du
« lieu dont on nous a chassés. Si on nous fait pleu-
« rer, Jésus-Christ essuie nos larmes, et la pro-
« messe de Dieu nous console. Si on nous fait
« mourir, par cela même on nous fait vivre. Vou-
« loir perdre un fidèle en le faisant mourir, c'est
« comme qui voudrait noyer un poisson; car c'est
« le mettre au lieu où seulement est sa vie. Que
« nous importe si nous finissons cette vie par une
« fièvre ou par une épée?

« Je confesse voirement qu'à nous qui sommes
« charnels et attachés aux choses présentes, les afflic-
« tions sont amères; que c'est chose bien griève à
« cette chair de quitter sa maison, sa terre et ses
« amis, pour fuir en pays étranger; que c'est chose
« bien dure à digérer quand on se représente que la
« profession de l'Évangile est propre à tailler une

[redacted]

« besace à ses enfants et à épouser une pauvreté per-
« pétuelle; que si Dieu veut nous éprouver plus avant, « et nous appeler au martyre et à mettre notre vie « pour la Parole de Dieu, alors la chair émeut de « grands combats et a de la peine à se résoudre; — « vu même que Jésus-Christ rend ce témoignage à « saint Pierre, que quand on le mènerait au supplice, « un autre le ceindrait et le mènerait où il ne vou- « drait pas, et qu'il se fût volontiers exempté de ce « tourment s'il l'eût pu faire sans offenser Dieu. « (Jean, XXI, 8.) Mais aussi c'est lorsque Dieu opère « puissamment ès cœurs de ses serviteurs, et à mesure « qu'abondent les afflictions, aussi abondent les con- « solations en plus grande mesure. Et Dieu n'aban- « donne point ses enfants, ains il leur fait sentir ses « puissances secrètes, et que c'est que ce sceau de « l'esprit, ce caillou blanc, ce témoignage intérieur, « cet arrhe de notre héritage, cet esprit d'adoption « qui parle ès cœurs des enfants de Dieu, qui leur « rend présents les biens futurs, et leur donne en ce « corps un goût de la gloire à venir (1). »

La quatrième consolation est tirée de la faiblesse des ennemis de l'Église :

« Les persécuteurs peuvent nous chasser du pays « de notre naissance, mais ne peuvent nous exclure « de la bourgeoisie des cieux. Ils peuvent démolir « nos temples, mais malgré eux nos cœurs sont tem- « ples du Saint-Esprit. Ils peuvent nous ôter notre « argent, mais ne peuvent nous ôter nos richesses.

(1) Livre II, chapitre VII.

« Ils peuvent nous ôter nos honneurs mondains, mai
« non l'honneur d'être enfants de Dieu. Ils peuven
« nous ôter la vie, mais non pas le salut. Et le bour-
« reau, qui a coupé la tête à saint Paul, ne lui
« point ôté la couronne. Dieu tient le diable enchaîné
« de la chaîne de sa providence, laquelle il allonge
« selon sa volonté : il permet quelquefois à ce lion
« d'étendre ses ongles jusques à nos habits, quelque-
« fois jusques à nos corps ; mais défense lui est faite
« de toucher à nos âmes. Nos ennemis ne feront rien
« que par la permission de Dieu, qui nous aime : ils
« ne se meuvent et ne respirent que par l'assistance
« de notre Père. Et quand ils auront fait le mal qu'ils
« ont pu, Dieu est puissant pour faire, et bon pour
« vouloir tourner le tout à notre bien et salut (1). »

Du Moulin présente aux persécutés une dernière consolation, tirée de la promesse de Dieu ; puis il les exhorte à être joyeux dans l'affliction, et leur donne quelques conseils pour pouvoir la supporter avec persévérance. Un de ces conseils est d'avoir *un abrégé du papisme* : « C'est aussi un conseil qui aide fort à « la persévérance, de bien considérer la grandeur de « l'erreur et des ténèbres de la papauté et d'avoir « un abrégé et comme un tableau raccourci, qui « nous représente au vrai la face de l'Église ro- « maine (2). » L'auteur esquisse lui-même ce tableau en quelques traits énergiques ; puis il ajoute :

« Tout homme craignant Dieu regardera ces choses
« avec une horreur mêlée de compassion, et consi-

(1) Livre II, chapitre VIII. (2) Livre II, chapitre XIII.

« dérera avec douleur des millions de peuples que « le prince de ce siècle a aveuglés, et qu'il traîne « les yeux bandés en perdition, liés par la coutume « et par une superstition tremblante ; et là-dessus, « retournant sa vue sur soi-même, admirera la grâce « singulière que Dieu lui a faite de l'avoir détourné « de ce précipice, en illuminant ses yeux par sa Pa- « role, et l'avoir délivré d'une si horrible servitude. « Semblable à celui qui, du sommet d'une montagne, « regarde un déluge et un grand débordement d'une « grosse rivière, qui entraîne les hommes, les trou- « peaux, les maisons, et emporte en un jour le labeur « de plusieurs siècles ; duquel ravage lui-même étant « emporté, s'est sauvé avec difficulté.

« Cette pensée animera le courage de l'homme « craignant Dieu à prendre une sainte résolution, et « à dire en soi-même : Serais-je bien si misérable « que de méconnaître les grâces inestimables que j'ai « reçues de mon Dieu? Viendrais-je, pour une vie « courte et misérable, me détourner du chemin du « salut éternel?... Que la terre se fonde sous moi, « et que les hommes éprouvent contre moi toute leur « cruauté, plutôt qu'une si méchante pensée me « monte en l'esprit, ou que je prête tant soit peu « l'oreille à une si pernicieuse tentation (1). »

Parlant ensuite de ceux qui succombent à cette tentation, Du Moulin représente leur vie « comme une « angoisse continuelle et une géhenne de conscience. »

..... « Ainsi Origène, qui avait exhorté les autres

(1) Livre II, chapitre XIII.

« au martyre, ayant lui-même fléchi sous la persé-
« cution, ne put jamais plus ouvrir la bouche pour
« annoncer l'Évangile, quoiqu'il en fût fort requis.
« Seulement un jour, ayant pris pour son texte le
« verset du Psaume L : *Dieu a dit au méchant :*
« *Qu'as-tu que faire de réciter mes statuts et prendre*
« *mon alliance en ta bouche?* il épandit multitude de
« larmes et ne put parler davantage. Et les histoires
« de ce temps nous fournissent des exemples de
« personnes qui, tombées en maladie, après s'être
« révoltées, ont refusé en la mort toute consolation.

« Non pas que je voulusse désespérer du salut
« d'un homme tombé par crainte et par infirmité.
« Seulement je dis que d'une chute si lourde peu
« de gens se relèvent, et qu'à une si grande faute il
« faut une fort grande repentance, et que la crainte
« et l'infirmité n'excusent pas, puisque l'Esprit de
« Dieu, au XXI[e] de l'Apocalypse, met les craintifs
« avec les meurtriers, empoisonneurs et idolâtres,
« et les envoie pareillement en l'étang de feu et de
« soufre. Car c'est une espèce de rébellion à un fils
« de craindre moins son père que les valets de la
« maison (1). »

Puis viennent une *Prière et méditation de l'âme fidèle, sur l'affliction présente de l'Église*, un *Sermon de la prière en temps d'affliction*, et un *Conseil fidèle et salutaire sur les mariages entre personnes de contraire religion*. Nous citerons quelques traits de ce dernier article :

(1) Livre II, chapitre XIII.

« Nous ne devons point disputer sur les mots, « afin d'ignorer ou corrompre les choses. Car si en « l'Église romaine l'idolâtrie est plantée, si le béné- « fice de Jésus-Christ y est renversé, cela n'est-il « pas suffisant pour fuir cette alliance, de peur que « nos enfants ne deviennent idolâtres et ne soient « détournés du chemin de salut, vu qu'il est écrit « que *les idolâtres n'hériteront point le royaume de* « *Dieu* (1 Cor., VI, 10), et que hors de Jésus-Christ, « tel qu'il est proposé en l'Évangile, il n'y a point « de salut. Qu'importe sous quel titre Satan dévoie « ou nous ou nos enfants de l'alliance de Dieu, soit « qu'on appelle ce mal infidélité, soit qu'on l'appelle « idolâtrie, puisqu'en l'une et en l'autre façon, c'est « toujours le chemin de perdition?

..... « Que si tout ce que nous faisons doit être « fait à la gloire de Dieu, combien plus une action « la plus importante de la vie, par laquelle on entre « en un lien indissoluble, dont dépend la piété en « la conservation domestique et le salut et instruc- « tion de nos enfants? Que si la noblesse estime lui « être un déshonneur de se mésallier, vous qui êtes « enfants du Roi des cieux, voudriez-vous déroger « à votre noblesse spirituelle, en vous alliant hors « l'alliance de Dieu?

..... « Ceux-là ne sont non plus excusables qui par- « tagent leurs enfants, et font un accord entre eux, « que le père instruira les fils en sa religion, et la mère les filles en la sienne : qui est entrer en partage avec Satan et diviser avec lui la chose qu'on

« a la plus chère au monde. C'est faire pis que cette « fausse mère et impudique, laquelle consentait que « l'enfant fût divisé ; car elle consentait au partage « de l'enfant d'autrui, mais ceux-ci divisent les « leurs : bien loin de l'exemple du bon pasteur qui « laisse quatre-vingt-dix-neuf brebis pour chercher « une brebis égarée, puisqu'ils partagent volontaire- « ment avec le loup.

..... « Que si quelquefois tels mariages mêlés ont « réussi, et si quelquefois il advient que la partie fi- « dèle réduise finalement la partie contraire à la vraie « religion, il faut dire alors que Dieu a fait ce bien, « et nous le mal ; que Dieu a fait comme en la « création, où des ténèbres il tira la lumière, et que « les événements ne sont pas règles de nos actions, « mais le commandement de Dieu... Mais tout bien « compté, il en arrive trois fois plus de mal que de « bien.

..... « Bref, on dit que les mariages se font au « ciel ; mais tels mariages se bâtissent en enfer et s'y « punissent. Le diable ayant formé un homme à son « image, lui donne un aide semblable à lui. Qui- « conque donc aime l'accroissement de l'Église de « Dieu ; quiconque désire engendrer des enfants à « Dieu, quiconque veut qu'en sa famille Dieu soit « soigneusement servi, que la prière y soit ordinaire, « que la Parole de Dieu y soit lue, que ses louanges « y retentissent et que sa maison soit une petite « Église, qui est le titre excellent que saint Paul « donne à la famille de Philémon ; bref, quiconque

« voudra attirer la bénédiction de Dieu sur sa fa-
« mille, éviter les tentations et ne s'enferrer point
« soi-même de ceps et de liens indissolubles, qu'il
« prenne, en se mariant, la Parole de Dieu pour
« conseillère; qu'il se détourne du chemin auquel
« Satan tend ses filets, et où plusieurs sont surpris.
« C'est un grand heur que d'être sage aux dépens
« d'autrui, joignant les règles de piété avec l'expé-
« rience.

« *Éternel, tu nous dresseras la paix, car aussi tu*
« *nous as fait toutes nos affaires. Éternel, notre Dieu,*
« *d'autres seigneurs que toi nous ont maîtrisés, mais*
« *c'est par toi seul que nous ramentevons ton nom.*
« (Ésaïe, XXVI, 12, 13.)

« *Viens, mon peuple, entre en tes cabinets et ferme*
« *ton huis sur toi; cache-toi pour un petit moment, jus-*
« *qu'à ce que l'indignation soit passée.* » (Verset 20.)

C'est ainsi que se termine la première partie du livre de Du Moulin. Dans une seconde partie, il traite du combat chrétien contre les mauvaises convoitises.

III.

MICHEL LE FAUCHEUR.

1585 — 1657.

Michel Le Faucheur naquit vers l'an 1585, à Genève, et mourut à Paris en 1657. Il fut d'abord ministre à Annonay et à Montpellier; puis il fut appelé à Paris (1), où il eut pour collègues Mestrezat et Daillé. Bien que sa prédication se distinguât par plusieurs traits de celle de ses contemporains, et que sa réputation fût immense, il ne fit pas école.

Il est essentiellement prédicateur. Son *Traité de l'Action de l'Orateur* montre qu'il a étudié à fond la théorie de son art; mais il faut en être averti, car l'art, et c'est un mérite, ne se montre nulle part chez lui.

Il a payé son tribut à la controverse par un livre sur l'eucharistie, en réponse au cardinal Du Perron. Dans ses sermons, il y a moins de controverse que chez Du Moulin; mais elle est plus vive et mieux appropriée, sinon à la chaire, du moins au genre oratoire.

(1) Il n'est, à l'exception de Du Bosc, aucun ministre célèbre de cette époque, qui n'ait commencé ou fini par être ministre à Paris.

Une chose nous surprend chez les prédicateurs de cette époque, c'est la violence de leur langage quand ils parlent de l'Église catholique. Attaquer la religion de l'État, c'était attaquer l'État, et il fallait un grand courage aux membres d'une Église qui n'était tolérée qu'avec peine, pour élever ainsi la voix. En les entendant parler publiquement avec horreur des rites du catholicisme, on est saisi d'étonnement de leur hardiesse, et on est forcé de l'admirer, car elle n'était pas sans danger. Mais on voudrait que leur polémique fût aussi équitable et indulgente qu'elle est ardente, sincère et solide, et il faut reconnaître qu'elle manque quelquefois de ces qualités. Ils ne croient pas que l'erreur puisse être adoptée, encore moins prêchée de bonne foi.

Voici un exemple de cette controverse, emprunté à Le Faucheur. Il est tiré d'un sermon sur ces paroles d'Ésaïe, VIII, 20 : *A la loi et au témoignage.*

« Et de fait, quelle meilleure règle saurions-nous
« avoir que ce livre céleste et divin, dont toutes les
« paroles, depuis le commencement jusques à la fin,
« ne sont que pure vérité, comme immédiatement
« émanées de cet Esprit de vérité, qui ne peut ni
« être trompé ni tromper personne, ou quelle adresse
« plus certaine que cette loi et ce témoignage que
« Dieu nous a donnés lui-même, pour servir *de lampe*
« *à nos pieds et de lumière à nos sentiers?*

« A cela que répliquent nos adversaires? J'aurais
« horreur de vous le dire. Mais puisqu'ils n'en ont
« point eux-mêmes, et que, publiant leur péché

« comme Sodome, ils blasphèment sans aucune honte
« contre la Parole du Dieu vivant, nous ferons
« comme Ézéchias aux blasphèmes de Rabsaké.
« Nous les déploierons dans ce temple en la pré-
« sence de l'Éternel. Ils nous disent premièrement :
« Qui vous a dit que c'est la Parole de Dieu? O Dieu !
« en quel temps sommes-nous, et à quelles gens
« avons-nous affaire! Des deux principes univer-
« sels sur lesquels toute la religion chrétienne est
« fondée, à savoir qu'il y a un Dieu et que la Bible
« est sa Parole, les athées nous disent de l'un : Qui
« vous a dit qu'il y a un Dieu? et ceux de la com-
« munion de Rome nous disent de l'autre : Qui vous
« a dit que la Bible soit sa Parole? Et son âme ne
« haïrait-elle point une nation qui est telle? Et le
« juge de toute la terre ne fera-t-il point justice, un
« jour, de ces moqueries qui sont lancées contre son
« nom et contre sa Parole? Ils diront peut-être que
« ce n'est point par moquerie qu'ils le disent, mais
« qu'ils le demandent pour leur instruction. Et véri-
« tablement, leur dirons-nous, pour des gens qui
« vous faites si anciens, vous êtes bien nouveaux, et
« vous en êtes encore aux premiers principes! Et
« vous doutez encore si c'est là la Parole de Dieu?
« Ils vous diront sans doute qu'ils n'en doutent point.
« Eh! misérables, dites-leur, pourquoi donc nous
« faites-vous ces questions profanes? Ou donnez gloire
« à Dieu, en avouant ingénument que c'est là sa
« Parole, et consentez que nos différents soient vidés
« par elle; ou, passant la main sur le front, pour

[redacted]

« essuyer le peu de honte qui vous reste, dites ou-
« vertement que ce n'est point là sa Parole, et nous
« vous prouverons que ce l'est certainement. Encore
« qu'il soit aussi absurde de demander des preuves
« de cela, que d'en demander de ce que cette lu-
« mière qui nous éclaire est la lumière du soleil.
« Car ce que la lumière est en la vie, cela même est
« l'Écriture en la religion. Celle-là est la première
« des choses visibles, car par elle toutes les autres
« se voient, et elle n'est vue que par elle-même;
« et celle-ci est la première des vérités, appréhen-
« dée par la foi; car par elle toutes les autres sont
« crues, et elle n'est crue que par elle-même. S'il
« fallait prouver les premiers principes, on irait à
« l'infini, et il n'y aurait aucune science assurée. Mais
« en effet, voyons un peu pourquoi ils font cette de-
« mande. C'est, sans doute, pour nous faire dire que
« nous le tenons de l'Ecriture. Mais quand nous au-
« rons dit cela mille fois, ont-ils si peu de sens que
« de s'imaginer qu'on leur passe cette conséquence,
« que donc il ne se faut point arrêter à l'Écriture
« sainte comme à l'Écriture? Qui a dit à saint Pierre
« que Jésus était le Messie? Ça été saint André. Qui
« l'a dit aux Samaritains? Ça été la Samaritaine.
« Est-ce à dire pourtant, ou que l'autorité de Christ
« et la foi de saint Pierre aient été fondées sur saint
« André, ou que les Samaritains aient eu, non la
« parole de Jésus-Christ, mais celle de la femme sa-
« maritaine pour règle et pour maîtresse? Qui que ce
« soit qui connaît de visage le roi le peut montrer e

« donner à connaître à un qui ne le connaît pas.
« Est-ce à dire pourtant que cet homme-là parce
« qu'il ne connaît le roi que par son moyen, lui
« doive autant de respect qu'au roi même?

« J'insisterais plus longtemps là-dessus si je n'é-
« tais persuadé que vous voyez assez clairement,
« par ce peu que je vous ai dit, et l'impiété de leur
« demande, et l'impertinence de leur illation. Mais
« poursuivons à les ouïr, car leurs blasphèmes ne
« sont pas encore épuisés. L'Écriture, disent-ils, ne
« saurait être la règle de notre foi et le moyen pour
« décider les différents de la religion, car elle est
« difficile, obscure, ambiguë; en un mot, c'est un
« nez de cire qu'on tourne du côté qu'on veut. Mais
« n'ont-ils pas bonne raison? Parce qu'ils ne peu-
« vent trouver leur religion dans l'Écriture après
« s'y être bien tourmentés, donc l'Écriture est fort
« obscure; parce que, pour éviter le vrai sens de
« cette divine Parole, par lequel ils se voient ma-
« nifestement convaincus, ils en inventent tous les
« jours de nouveaux, elle est donc fort ambiguë.
« Parce qu'ils font métier de la tordre à leur propre
« perdition, donc c'est un nez de cire qu'on tourne
« du côté qu'on veut. Car c'est là le respect que
« ces gens-là portent à l'Écriture. Mais ici, mes
« frères, il faut que je vous fasse voir leur mau-
« vaise foi. Qu'on oye leurs sermons, qu'on lise leurs
« livres, quand ils traitent les controverses par l'É-
« criture sainte. Ils se vantent ordinairement qu'il
« n'est rien de plus clair que les passages qu'ils

« allèguent pour la confirmation de leurs dogmes : « si là elle est si claire, pourquoi la font-ils ici si « obscure? Particulièrement encore lorsqu'il s'agit de « l'eucharistie, pour fonder leur exposition littérale, « voici la maxime qu'ils donnent : quand l'Écriture « sainte parle de sacrements, de dogmes et de lois, « elle s'explique en termes propres, sans aucune am- « biguïté ni figure. Si en ces choses-là elle est claire, « elle n'est donc point obscure, ni ambiguë aux « choses nécessaires à notre salut. Car quelles sont « les choses nécessaires sinon les lois, les dogmes et « les sacrements? ce que nous devons croire, ce que « nous devons faire, et les gages que Dieu nous « donne de son amour et de la béatitude qu'il nous « prépare? Y a-t-il apparence, disent-ils, que cette « grande sagesse du Fils de Dieu ait voulu user de « paroles qui aient pu servir de pierre d'achoppe- « ment pour faire broncher l'Église? Ce grand amour « qu'il nous porte peut-il souffrir ces obscurités? « Mais, je vous prie, que je vous éclaircisse sur cette « obscurité prétendue.

« Certes, si vous considérez l'Écriture, à l'égard « de certaines personnes, les choses les plus claires « qu'elle contient leur sont obscures; mais c'est par « accident, c'est-à-dire par leur défaut, et non de « sa nature. Ce soleil qui nous paraît si clair est « obscur aux aveugles. Ainsi notre Évangile est un « Évangile de gloire, où nous voyons la face de « Christ toute rayonnante d'une merveilleuse lu- « mière, et néanmoins il est couvert à ceux qui pé-

« rissent, auxquels le Dieu de ce siècle a aveuglé
« les entendements. Mais il ne faut point le consi-
« dérer à cet égard-là ; il le faut regarder en lui-
« même et à l'égard des enfants de Dieu, pour les-
« quels il est fait, et non pour les profanes et les
« réprouvés. S'il est obscur, c'est ou pour les choses
« ou pour les paroles. Pour ce qui est des choses,
« il est vrai qu'il nous en propose de très ardues
« et de très difficiles à entendre ; mais aussi Dieu ne
« nous oblige pas, pour être sauvés, à en comprendre
« la nature : il veut seulement que nous en croyions
« la vérité. Or que ces choses-là soient, l'Écriture
« nous l'enseigne parfaitement ; mais comment elles
« sont, elle ne nous l'apprend pas ; et là-dessus les
« hommes travaillent inutilement leurs esprits, et la
« blâment d'obscurité, parce qu'elle ne satisfait pas
« à la vanité de leurs esprits téméraires et curieux.
« Pour celles qu'il faut faire, comme de craindre
« Dieu, d'aimer son prochain, d'être saint de corps
« et d'esprit, de croire en Jésus-Christ, de confesser
« son nom, de se résigner à sa conduite, de lui être
« fidèle jusqu'à la mort, elles y sont plus claires que
« le jour.

« Quant au style, il y est aussi clair, dans les choses
« nécessaires, que le salut des hommes le requiert,
« selon les divers âges et les diverses conditions de
« l'Église. Je dis : aux choses nécessaires ; car, pour
« les autres, il y peut avoir plusieurs lieux obscurs,
« et qu'on ne peut entendre qu'avec peine. Même
« plusieurs de ceux qui traitent des choses néces-

« saires à notre salut, il y en a de difficiles; mais les « mêmes choses qu'ils traitent ainsi obscurément, « sont exposées ailleurs plus clairement. J'ai ajouté : « selon les divers âges et selon les diverses condi- « tions de l'Église, parce que, sous le Vieux Testa- « ment, l'héritier étant encore enfant, le mystère « de piété lui était représenté obscurément et sous « des figures; c'était *un livre clos*, comme il est dit « au vingt-neuvième chapitre de cette prophétie, « un *témoignage cacheté*, comme il nous est repré- « senté en ce chapitre même. Le voile était encore « sur la face de Moïse. Mais, au Nouveau Testa- « ment, ce même mystère est déclaré fort clairement: « Christ, pendant en la croix, a fendu le voile, si « bien que maintenant *nous contemplons* en son Évan- « gile *la gloire de Dieu à face découverte;* et tant s'en « faut que cet Évangile puisse avec raison être appelé « obscur, que toutes les lumières des autres livres « ne sont que des rayons de la sienne.

« Assurez-vous d'une chose, mes frères · que si « l'Évangile était aussi obscur qu'ils disent, ils ne le « défendraient pas comme ils font, parce qu'ils ne « craindraient point qu'on y vît leurs erreurs con- « vaincues, et leurs idolâtries condamnées. De pa- « role, ils en décrient l'obscurité; mais en effet, ils « en redoutent la lumière, et c'est pourquoi ils ne « le veulent point pour règle. S'ils en permettaient « la lecture et s'ils consentaient que tous nos diffé- « rents fussent jugés par lui, l'accord serait bien- « tôt fait. Mais ils perdraient par ce moyen, le pape,

« sa triple couronne ; les cardinaux, leur pourpre ; « et tous ceux du clergé, le gain qui leur revient « tous les jours de leur grande Diane (1). »

Citons encore un exemple de cette controverse, tiré d'un sermon sur Romains, VI, 23 :

« Christ nous ayant acquis la vie éternelle par « ses mérites, c'est justement que son apôtre lui en « fait l'hommage en ce lieu, et qu'au quatrième de « l'Apocalypse, les vingt-quatre anciens assis à l'en- « tour de son trône jettent à ses pieds leurs cou- « ronnes, pour protester qu'elles leur ont été ac- « quises par son mérite seul. Et partant, ce serait « à nous un grand sacrilége d'en vouloir attribuer « l'acquisition, soit aux nôtres propres, soit à ceux « de quelque créature que ce puisse être. Aussi « n'est-ce pas notre intention, disent les adversaires « de cette doctrine, en établissant nos mérites, d'ôter « à Jésus-Christ la gloire des siens ; car nous confes- « sons franchement que toute la gloire de nos mé- « rites dépend des siens, qui leur donnent tout ce « qu'ils ont de poids et de valeur. Mais, je vous « prie, qu'est-ce qu'ils veulent dire par là ? Est-ce, « que les mérites de Christ soient mêlés avec les « nôtres, et que par ce mélange ils leur donnent un « prix qu'ils n'avaient point d'eux-mêmes, comme « qui mêlerait des grains d'or avec des grains de « sable, et qui dirait que ces grains d'or donnent « un grand prix à ces grains de sable ? Non certes,

(1) *Sermons sur divers textes de l'Écriture sainte. Genève*, 1660. Tome I, pages 285-294.

« car le sable, avec quoi qu'on le mêle, est tou-
« jours du sable, de nulle considération et de
« nulle valeur. L'or seul est celui qui a du prix,
« et tout le sable qu'on y joint n'ajoute rien à
« sa valeur. Est-ce, que nos mérites n'ayant pas
« une suffisante valeur devant Dieu pour satisfaire
« à ce que nous lui devons, le mérite de notre
« Sauveur y doive être ajouté, pour leur donner le
« juste prix qu'ils doivent avoir; comme si nous
« devions mille écus et que nous n'en pussions four-
« nir que cent de notre propre argent, un autre en
« ajoutait du sien neuf cents pour achever le paye-
« ment? Nullement; car si cela était, nos mérites,
« considérés en eux-mêmes, auraient leur propre prix
« devant Dieu, pour le moins à proportion de ce
« qu'il les emploierait en notre compte, et les mé-
« rites de Christ le leur, quoique beaucoup plus
« grand; et bien qu'il contribuât beaucoup plus que
« nous à l'œuvre de notre salut, toujours serait-il
« vrai de dire que nous serions nos propres sauveurs
« en partie. Il aurait, pour exemple, les neuf parties
« de la gloire de nous avoir mérité le salut, et nous
« en aurions la dixième, et ainsi il ne l'aurait pas
« tout entière. Ou bien entendent-ils que nos méri-
« tes soient parfumés de l'odeur de celui de Christ,
« comme une masse, qui d'elle-même ne sent rien,
« prend la senteur de l'ambre gris qu'on y aura
« mêlé; ou comme une eau, insipide et inefficace de
« sa nature, prend la teinture et la vertu d'une
« drogue médicinale qu'on y aura infusée? Je ne

« crois pas qu'ils le voulussent dire. Car, outre que les « mérites de Jésus-Christ ne sont pas des choses maté- « rielles, qui se puissent ainsi mêler et incorporer en « nos œuvres, pour leur influer et leur imprimer quel- « que qualité inhérente qu'elles n'eussent pas d'elles- « mêmes, si ses mérites devaient rendre nos œuvres « méritoires, il faudrait qu'ils leur imprimassent la « dignité infinie de sa personne et la sainteté immacu- « lée de toutes ses affections, qui sont les choses sur « lesquelles est proprement fondé son mérite. Or est-il « qu'ils ne communiquent ni ne peuvent communi- « quer ni l'une ni l'autre à nous ni à nos œuvres; « car autrement, ils nous feraient dieux et égaux à « notre Seigneur Jésus-Christ, et nos œuvres divines « et égales aux siennes. On ne peut donc dire avec « raison, qu'ils rendent nos œuvres méritoires.

« Quoi donc enfin ? Est-ce que des mérites de Christ « naissent ceux des fidèles, parce que Jésus-Christ « est leur cep et qu'ils sont ses sarments? C'est bien « ce qu'ils peuvent dire de plus spécieux ; mais qui « ne voit que cela ruine leur cause? Car, comme les « sarments ne peuvent pas dire qu'ils fructifient, « partie par la vertu de leur cep, partie par la leur « propre, vu que tout ce qu'ils ont de séve et tout « ce qu'ils portent de fruits procède de leur cep, au- « quel en est due toute la gloire, aussi ne peuvent « les fidèles s'attribuer, en tout ni en partie, l'hon- « neur et la louange de leurs bonnes œuvres, ni en « prétendre du mérite, puisqu'elles procèdent toutes « de Christ et non pas d'eux-mêmes.

« Reste une seule manière en laquelle on pourrait « prendre ce qu'ils disent, à savoir en les concevant « en ce sens, que les mérites de Christ sont imputés « aux nôtres, afin que la justice de Dieu les accepte « comme bons et valables, encore qu'ils ne le soient « point. Mais ils ne le peuvent entendre en cette « façon; car si les œuvres de notre obéissance n'é- « taient mérites que par l'imputation de celles de « Christ, elles ne le seraient donc pas en elles- « mêmes, mais seulement par une acceptation gra- « tuite. Et si elles l'étaient par une acceptation gra- « tuite, comment seraient-elles vrais mérites? Ce sont « donc là, comme vous voyez, des excuses frivoles « et des paroles illusoires et qui n'ont point de sens. « Combien plus sûr est-il de nous dépouiller franche- « ment de toutes ces prétentions orgueilleuses de « nos propres mérites, pour donner gloire à ceux « de notre bon Sauveur et pour reconnaître, avec le « grand apôtre, que les tourments de la mort éter- « nelle sont bien les gages que méritent ceux qui « rendent service au péché, mais que, quant à la « vie et à la béatitude éternelle, c'est un pur don « de Dieu, qui nous a été procuré, acquis et mérité « par notre Seigneur Jésus-Christ seul (1). »

Il y a de la théologie dans les sermons de Le Faucheur, et beaucoup plus que nous n'en mettrions dans les nôtres; mais elle est différente de la théologie de Du Moulin. Les vérités fondamentales y sont clairement exposées; mais certaines doctrines, sur

(1) *Sermons sur divers textes*, tome II, pages 155-160.

lesquelles Du Moulin revient sans cesse, entre autres celles de l'élection et de l'assurance du salut, sont plutôt supposées qu'exposées chez Le Faucheur. Depuis Du Moulin, ces deux doctrines tiennent moins de place dans la prédication.

Nous avons de Le Faucheur, sans parler de quelques petits recueils publiés pendant sa vie, deux volumes de *Sermons sur divers textes*, *Vingt Sermons sur divers psaumes*, *Treize Sermons sur le premier chapitre de la première Épître aux Thessaloniciens*, et quatre volumes de *Sermons sur les onze premiers chapitres des Actes*. Il paraît n'avoir destiné à l'impression que les deux premiers volumes de ces œuvres posthumes. Les autres ont été péniblement mis au net, d'après un manuscrit fort défectueux et rendu obscur par une espèce de chiffre dont Le Faucheur se servait souvent pour écrire ses sermons en abrégé.

Ses sujets sont mixtes : il n'a point de sermons de pure théologie et en a peu de morale proprement dite. Des détails assez particuliers arrivent à propos des idées générales ; mais il n'aborde pas directement le détail et ne s'y arrête pas. Ce sont, en général, des sermons de répréhension et d'exhortation ; il prend dans le vif du dogme et court à l'application. C'est le genre des prophètes, auxquels Le Faucheur emprunte volontiers ses textes.

Sa méthode consiste à expliquer le texte; il le fait quelquefois avec un peu de minutie, ordinairement avec justesse et intelligence. Il a peu de sermons synthétiques et sur des textes courts. Il s'est interdit ainsi

de traiter à fond certaines idées ; il traverse aussi trop rapidement celles sur lesquelles il faudrait s'arrêter. (Ainsi, dans le sermon sur Ésaïe, LV, 6, 7, tout ce qui concerne le danger de ne plus trouver Dieu, quand on a, pendant un temps, négligé de le chercher.) L'idée reste dans son abstraction et sa généralité ; pas de tableaux d'ensemble ; rien n'est vu jusqu'au fond et sous ses différents aspects. Cela vient de ce que Le Faucheur traite rarement des sujets, mais presque exclusivement des textes. Nous sommes pleinement d'avis qu'il faut traiter des textes et développer toute la richesse qu'ils contiennent ; mais il peut y avoir quelque superstition à ne jamais vouloir subordonner la forme du texte au sujet qu'on est appelé à traiter. Au bout du compte, les apôtres, nos modèles, prêchaient sur des sujets et non sur des textes.

Les plans de Le Faucheur sont naturels et simples. Ils sont souvent fournis par le texte, qu'il suit de verset en verset. Il fait peu de frais d'invention ; mais quand il invente, il invente bien.

Deux exemples nous feront mieux comprendre sa méthode.

Au commencement du *Sermon sur l'échelle de Jacob* (Genèse, XXVIII, 12-17), il nous indique lui-même comme suit la division de la matière : « En ces pa-« roles, comme en toutes les autres de l'Écriture, il « n'y a rien d'inutile et qui ne mérite une bien ex-« presse et bien attentive considération, soit pour le « *temps* auquel Dieu a fait voir cette vision à Jacob, « soit pour la *façon* en laquelle il la lui a proposée,

« soit pour la *vision même*, soit pour l'*oracle* que Dieu « lui a lui-même prononcé, soit pour les *saintes et* « *religieuses émotions* qu'il en a ressenties à son ré- « veil (1). » — Voilà une analyse attentive.

De même dans le sermon sur Romains, VI, 23 : « Pour vous faire bien entendre cette sentence, mes « frères, je vous la démonterai pièce à pièce, afin de « vous les faire considérer distinctement l'une après « l'autre. Vous verrez donc premièrement quels sont « les divers maîtres au service desquels les hommes « s'engagent, qui sont, d'un côté, le péché, et de l'au- « tre, Dieu même; ensuite, quelles sont les récompen- « ses que ces maîtres donnent à ceux qui les servent, « à savoir, d'un côté, la mort que le péché donne « aux méchants, et de l'autre, la vie éternelle dont « notre bon Dieu couronne les saints; et finalement, « quelle est la qualité de ces récompenses (2). »

Pour donner une idée de la composition de Le Faucheur, prenons quelques-uns de ses sermons, et d'abord celui sur Ésaïe, LV, 6, 7 : *Cherchez l'Éternel pendant qu'il se trouve, invoquez-le tandis qu'il est près. Que le méchant délaisse son train et l'homme outrageux ses pensées, et qu'il retourne à l'Éternel, et il aura pitié de lui, et à notre Dieu, car il pardonne tant et plus* (3).

Exorde : Efforts du malin, après nos chutes, pour

(1) *Sermons sur divers textes*, tome I, page 5.
(2) *Sermons sur divers textes*, tome II, pages 128-129.
(3) *Sermons sur divers textes*, tome I, pages 302-352.

nous engager à retarder notre repentance, ou pour nous engager à nous contenter d'une repentance superficielle et tout extérieure. A cela Dieu oppose les paroles de notre texte.

En considérant ces paroles comme adressées aux Juifs, elles répondent bien au système général de Dieu à l'égard de ce peuple. Dieu les excite souvent à jalousie, en leur montrant les païens prêts à les devancer.

Mais elles s'appliquent à tous ceux à qui Dieu se révèle par sa grâce, comme il s'est révélé aux Juifs par ses miracles; ainsi à nous aussi.

Le Faucheur considère successivement (voir le texte) :

I. Le devoir requis de nous,

II. La récompense promise.

I. L'orateur donne l'explication des mots *chercher* et *invoquer*, et la résume ainsi : « Il nous exhorte « par ces mots de nous adonner au service de Dieu « et à la vraie piété, cherchant premièrement, et « avant toutes choses, ce qui est de son royaume « et de sa justice. » Puis vient l'explication des mots: *pendant qu'il se trouve*, ou *qu'il est près* : « Il est dit « plus spécialement qu'il est près de nous et en « état d'être trouvé, lorsqu'il se manifeste à nous « en sa grâce, par la prédication publique de sa Pa« role, et que, par l'établissement et par la conser« vation de la vraie religion au milieu de nous, il « y choisit particulièrement sa demeure. Et c'est « alors que nous sommes plus étroitement obligés

« à le chercher et à l'invoquer, parce qu'alors il ne « nous faut pas *monter au ciel ni descendre en l'a-« bîme* pour apprendre sa vérité, ou pour nous in-« former de sa volonté, mais que *sa parole est près « de nous, en notre bouche et en notre cœur, à savoir « la parole de foi qui nous est prêchée.* »

Il faut chercher Dieu pendant qu'il est près, parce que plus tard on ne le trouvera pas, ou on ne le trouvera qu'à travers mille difficultés.

De quelle manière il faut le chercher. Ce n'est pas par des actes extérieurs; c'est par le *renoncement au péché* et le *retour à Dieu.*

1. *Renoncement au péché :* non-seulement aux actions de péché, que le mot *train* semble désigner, mais aux pensées de péché :

« Il ne s'agit pas ici de quelque léger change-« ment. Il est question de refaire et de refondre tout « l'homme, d'en faire, comme dit l'Apôtre, *une nou-« velle créature*, et de le remettre en état d'agréer à « son Créateur. C'est un holocauste où il faut que « toute la victime soit consumée, et la principale « partie qu'il en demande, c'est le cœur, qui est le « siége des pensées, des passions et des convoitises « de péché, et là où est ce *mauvais trésor*, d'où, « comme dit notre Seigneur Jésus, *l'homme mauvais « tire choses mauvaises.* C'est ce cœur-là, avec tous « ses desseins, toutes ses affections et toutes ses in-« clinations perverses, que nous devons quitter, pour « recevoir de lui un cœur net, avec lequel nous puis-« sions voir sa face, entre les esprits bienheureux.

« Car par les *pensées* il n'entend pas seulement ce « qu'on entend vulgairement par ce mot de *pensées*, « mais la volonté, le consentement, et toutes les « mauvaises intentions, et les inclinations à offenser « Dieu, lesquelles il exprime par la *pensée*, comme « par celle qui est la racine et le premier acte du « péché; pour nous montrer quelle est et la sain« teté du législateur auquel nous avons à rendre « compte, et celle qu'il requiert de nous, quand il « nous ordonne de retrancher le vice et le péché de « nos cœurs, jusques aux premières et aux moindres « fibres. Les Juifs charnels, comme ils étaient tou« jours enclins à se flatter en leurs péchés, s'imagi« naient que la pensée et même le dessein formé « de pécher, s'il ne venait à l'acte extérieur, n'était « pas un péché, comme nous le voyons en Josèphe, « qui, au douzième livre de ses Antiquités, reprend « Polybe d'avoir écrit qu'Antiochus avait été puni « pour avoir eu dessein de piller le temple de « Diane, parce, dit-il, que ce n'était pas être sa« crilége que d'en avoir eu seulement le dessein « et de ne l'avoir pas accompli : ce qui n'est pas « excusable en un sacrificateur comme lui, qui lisait « tous les jours et qui faisait métier d'exposer aux « autres la loi et les prophètes; comme si la loi ne « disait pas en termes exprès : *Tu ne convoiteras point;* « comme si les prophètes ne disaient pas : *Jérusalem,* « *nettoie ton cœur de ta malice, afin que tu sois déli*« *vrée. Jusques à quand séjourneront en toi les pensées* « *de nuisance?* et comme si la sainteté même, qui

« déteste si fort le péché en nos bouches et en nos « mains pouvait l'approuver en nos cœurs, ou s'irri- « ter des désordres de notre vie, et ne s'offenser « point de la corruption de notre âme. Contre une « opinion si fausse et si pernicieuse, le prophète « nous dit ici : *Que le méchant délaisse son train et* « *l'homme inique ses pensées.* Notre Seigneur Jésus, « semblablement, quand, voyant les pensées des « scribes, il leur dit, au neuvième chapitre de « saint Matthieu : *Pourquoi pensez-vous mal en vos* « *cœurs?* Et au sixième du même Évangile, compa- « rant l'entendement de notre âme à l'œil de notre « corps, il dit que *si l'œil est malin, tout le corps sera* « *ténébreux*, c'est-à-dire que si l'entendement est « enveloppé et offusqué de pensées charnelles, toute « l'âme s'en sentira et ira errant dans les ténèbres « de l'ignorance et du péché, et de tous les malheurs « que l'un et l'autre apportent aux hommes. Les « saints apôtres tout de même, comme quand saint « Pierre dit à Simon : *Repens-toi de cette tienne malice,* « *et prie Dieu si possible cette pensée de ton cœur te* « *serait pardonnée.* Pensée! n'y avait-il donc rien en « son fait qu'une simple pensée? N'y avait-il pas « affection et consentement? N'y avait-il pas résolu- « tion, parole et action? Quoi donc! ce grand apô- « tre veut-il exténuer le péché de cet organe du « diable? Nullement. Mais c'est pour lui montrer à « quel législateur il avait à faire, qui ne regarde « pas seulement aux actions et aux paroles, mais « aux affections et même aux pensées. C'est là la ra-

« cine du mal, et c'est là aussi qu'il met la cognée. « C'était aussi pour lui apprendre qu'il n'était pas « question, en sa repentance, de réformer seulement « ses paroles et d'amender ses actions, mais de pur- « ger son cœur du fiel dont il était rempli. C'était « lui dire, c'était dire à chaque pécheur ce que dit « le Sage dans ses Proverbes, ce que chaque fidèle « se doit dire à soi-même : *Garde ton cœur, car c'est « la source de la vie.* »

2. Mais cela ne suffit pas; il faut de plus *retourner à l'Éternel.*

« Car, encore qu'il y en ait qui disent, pensant « fort bien dire en cela, que la repentance n'est « autre chose que pleurer les péchés que nous avons « commis et n'en commettre plus que nous ayons « encore à pleurer, si est-ce qu'à dire vrai, ce « n'est qu'une partie de ce qu'il faut faire. Car ce « n'est pas assez de ne point faire de péchés, il faut « faire de bonnes œuvres. *Qui ne recueille point avec « Christ, il épard.* Et Dieu ne hait pas moins l'omis- « sion des devoirs qu'il nous a ordonnés que la com- « mission des iniquités qu'il nous a défendues. *Tout « arbre*, dit saint Jean-Baptiste, non-seulement qui « fait de mauvais fruits, mais *qui n'en porte point de « bons, sera jeté au feu.* Et notre Seigneur Jésus ne « dit pas : Si votre iniquité surpasse celle des scribes « et des pharisiens, vous n'entrerez point au royaume « de Dieu; mais : *Si votre justice ne surpasse la leur.* « C'est pourquoi le prophète dit : *Que le méchant se « détourne de son mauvais train et qu'il se retourne à*

« *son Dieu*. Il veut dire que, comme il est passé de
« la vertu au vice, de la dévotion au libertinage,
« de la sobriété à l'intempérance, de la chasteté à la
« luxure, de l'intégrité à la tromperie, de la bonté
« à la malice et de la justice à l'outrage, il repasse
« de l'outrage à la justice, de la malice à la bonté,
« de la tromperie à l'intégrité, de la luxure à la
« chasteté, de l'intempérance à la sobriété, du liber-
« tinage à la dévotion, et généralement de l'exer-
« cice de tous ses vices à celui des vertus con-
« traires. »

Voyons maintenant ce que l'Éternel promet.

II. L'orateur développe successivement : *Il a pitié de nous*, et *il pardonne tant et plus :*

Application : Il invite ses auditeurs à recueillir les pièces du pain qu'il vient de leur rompre, et leur fait remarquer le passage du pluriel : *Cherchez*, au singulier : *Que le méchant délaisse son train*. C'est pour que chacun se fasse l'application de ce qui est adressé à tous; car chacun est coupable et chacun a besoin de pardon. « Que nul donc ne se flatte « en soi-même, pour renvoyer aux autres ou la cen- « sure des péchés ou la menace des jugements de « Dieu. Tel se croit le plus innocent, que, si on « vient à le fouiller, comme Benjamin, on trouvera « le larcin en son sac. Moïse même, s'il met la main « en son sein, l'en tirera lépreuse. Il n'y a nul qui « puisse dire : *J'ai purgé mon cœur de péché*. » — Voluptueux, avare, moqueur, hypocrite, n'espérez point vous cacher, vous sauver, pour ainsi dire, dans

la foule, et vous soustraire à la nécessité de chercher Dieu. Jeune homme, cherche Dieu :

« Lorsque tu lis en sa loi, si au moins tu y lis, « qu'il voulait qu'on lui offrît des victimes jeunes « et entières, et que les Juifs ne s'en étant pas ac- « quittés, il leur en fait des reproches si amers par « Malachie, fais cette réflexion en toi-même : Com- « ment ? Dieu a-t-il soin des bêtes, ou a-t-il fait ces « lois pour en tirer de l'avantage pour soi-même, « en choisissant l'élite des troupeaux ? N'est-ce point « plutôt pour m'apprendre à lui offrir la fleur de « mon âge et non le rebut de ma vie ? Pense quel « plaisir tu lui fais de donner à Satan la force et de « ton corps et de ton âme, et de lui réserver, à lui « à qui tu te dois tout entier, ton âge décrépit, au- « quel ton corps se trouvera *plein des folies de ta* « *jeunesse*, et ton esprit, de chagrin et d'infirmité. « Un prince te saurait-il gré si, après avoir employé « tout le temps de ta vie au service de ses ennemis, « quand ils ne voudraient plus de toi, parce que tu « serais devenu vieux, malade, aveugle, estropié, « tu lui venais offrir ton service. Veux-tu qu'il l'ac- « cepte et qu'il l'agrée, présente-le lui de bonne « heure, pendant que tu es en état de le lui pouvoir « rendre dans le cours de ta vocation.

« Vous, hommes faits, qui êtes en la grande vi- « gueur de votre âge, en état de servir à Dieu, à « l'Église et à vos prochains, et qu'il exhorte au- « jourd'hui par ma bouche à quitter votre mauvais « train et à vous convertir à lui, songez à votre

« conscience et à votre salut, et vous armez de cette « pensée que, comme Jésus-Christ, en qui vous « croyez, a été crucifié pour vous en la chair, vous « aussi, pour l'amour de lui, devez crucifier votre « chair avec ses convoitises, afin que *le temps qui « vous reste en chair, vous ne viviez plus selon les con- « voitises des hommes, mais selon la volonté de Dieu. « Le temps passé vous doit avoir suffi pour accomplir « la volonté des enfants de ce monde, lorsque vous con- « versiez avec eux en insolences et en convoitises*. Main- « tenant il est temps, au lieu de courir avec eux « en un même abandon de dissolution, de penser à « bon escient au compte que vous avez à rendre *à « celui qui est prêt à juger les vivants et les morts*. Vous « ne savez quel loisir vous en aurez pour l'avenir. « Usez donc du présent, et faites bien pendant que « vous en avez le temps; car qu'est-ce de cette vie, « que l'Écriture sainte accompare à un vent, à une « nuée, à une vapeur, à une fumée, à une ombre, « à un songe, voire qu'elle appelle la vanité même? « Si elle est courte, elle est encore plus incertaine.

« Et vous, vieillards, qui durant tant d'années « avez joui de la lumière de son soleil et du béné- « fice de sa parole, et qui, après tant de bienfaits « que vous avez reçus de sa main et tant de prédi- « cations que vous avez ouïes de sa bouche, êtes « aussi stériles en bonnes œuvres que si vous n'en « aviez jamais ouï ni reçu, semblables à ces vaches « maigres du songe de Pharaon, qui, après avoir « mangé les sept grasses, étaient aussi maigres

[redacted]

« qu'auparavant : si jusqu'ici vous n'avez point ap-
« pliqué votre cœur, comme vous deviez, à le re-
« chercher et à le servir, pensez-y au moins à cette
« heure, et employez utilement ce peu qui vous
« reste de vie. N'attendez pas, comme le mauvais
« riche, à regarder au ciel lorsque vous serez en
« enfer, et ne vous flattez point en cette imagi-
« nation que ce sera assez d'y penser à l'heure de
« la mort, et que, pourvu que vous disiez alors au
« Seigneur Jésus, comme le brigand converti : *Sei-*
« *gneur, aie souvenance de moi*, il vous dira à l'heure
« même : *Aujourd'hui tu seras avec moi en paradis.*
« Car premièrement cet exemple ne vous convient
« point du tout, vu que celui-là se convertit à Christ
« dès la première fois que Christ parla à lui, et que
« vous, qui l'avez ouï mille fois, ne vous êtes point
« encore convertis. Et puis, c'est une grâce extraor-
« dinaire que Jésus-Christ lui a faite, qu'on ne doit
« point tirer à conséquence. Les rois, au jour de leur
« couronnement, pardonnent quelquefois des crimes
« lesquels ils ne pardonnent jamais dans le cours de
« leur justice ordinaire. Ainsi le Fils de Dieu, en ce
« jour de sa passion, a voulu faire en la personne de
« cet homme une extraordinaire démonstration de
« sa miséricorde ; mais ce n'est pas à dire qu'il en
« doive user ainsi d'ordinaire. Outre que, si son
« exemple vous flatte, celui de son compagnon vous
« doit faire peur. Car, comme vous le pouvez voir
« en l'histoire de l'Évangile, ni son propre supplice,
« ni la charité de notre Sauveur priant Dieu pour

« ses ennemis, ni l'exhortation de son compagnon
« mourant avec lui, ni l'exemple notable de sa con-
« version à Christ, ni les ténèbres épandues mira-
« culeusement sur la terre, ni les pierres fendues,
« ni l'exemple de ceux qui s'en retournaient frap-
« pant leurs poitrines, ne purent émouvoir ce mal-
« heureux homme à se repentir. Son cœur, comme
« celui de Nabal, fut en lui ainsi qu'une pierre.
« Ainsi devez-vous craindre que, quand même à
« cette heure-là vous auriez au chevet de votre lit,
« non un ministre de Jésus-Christ pour vous exhorter
« et vous consoler, mais Jésus-Christ même vous
« montrant ses mains, ses pieds et son côté percé,
« et vous conjurant par ses plaies de vous récon-
« cilier avec lui, votre cœur, que vous aurez si
« longtemps endurci contre ses avertissements et ses
« inspirations, ne se trouve saisi d'une pareille in-
« sensibilité.

« Nous tous en général, mes frères, *si nous oyons*
« *aujourd'hui sa voix, n'endurcissons point notre cœur*,
« mais cherchons l'Éternel pendant qu'il se trouve;
« tâchons à rappeler, par notre repentance, sa bé-
« nédiction et sa paix, que nous avons éloignées de
« nous par nos fautes. » — Que les châtiments qui
sont tombés sur d'autres Églises nous avertissent; il
pourrait bien nous arriver comme à elles, « comme
« à Jérusalem, pour les péchés par lesquels elle
« avait provoqué sa colère, non dans les rues pu-
« bliques ou dans les maisons particulières, mais
« dans son temple même, et même dans son sanc-

« tuaire. Souvenons-nous de la vision qui nous est « décrite aux dixième et onzième chapitres d'Ézé- « chiel, comme sa gloire s'éleva de dessus les ché- « rubins, et avec les chérubins s'envola sur le seuil « de ce lieu très saint, puis sur la porte orientale « du temple, et puis de là sur la montagne du côté « d'Orient, d'où enfin elle disparut. Que j'ai grand « peur, si nous ne travaillons à apaiser son ire par « un prompt et sincère amendement de vie, qu'il « ne nous en arrive de même. Ce qui me le fait « craindre, ce ne sont pas ceux qui nous veulent « du mal et qui nous en font, ce ne sont pas leurs « passions, ce ne sont pas leurs forces ni leurs stra- « tagèmes; ce sont nos vices et nos mondanités, ce « sont ces folles récréations auxquelles nous nous « amusons, en un temps où nous devrions tous *être* « *malades de la froissure de Joseph;* c'est cette univer- « selle corruption qui est répandue dans tous les « ordres et dans tous les membres de notre corps. « Car comme, quand cette prodigieuse lèpre de « Canaan, qui s'attachait aux murailles et qui les « rongeait, ne s'apercevait qu'en quelques pierres « d'une maison, on ne faisait que les arracher de « l'endroit auquel elles étaient; mais quand huit « jours après on y retournait, et qu'on trouvait « qu'elle avait pris en plusieurs autres lieux par « toutes les murailles, alors on abattait entièrement « la maison et on en jetait les matériaux en quelque « lieu immonde ; ainsi, quand Dieu voit quelques « particuliers seulement qui se corrompent et se

« débauchent, il se contente de les punir en leur « particulier; mais quand le vice a tout gagné, « quand *le sang touche le sang*, quand depuis la « plante des pieds jusques au-dessus de la tête il « n'y a rien d'entier en un peuple, alors il vient à « une extermination et à une désolation générale. « N'attendons pas, mes frères, que ce malheur soit « à la porte, pour faire, comme autrefois ces ca- « téchumènes, qui remettaient le plus qu'ils pou- « vaient de se convertir tout à fait à Dieu et de se « joindre à son Église par la réception des saints « sacrements, afin de ne s'assujettir point aux ri- « gueurs de la discipline auxquelles étaient sujets « les fidèles, c'est-à-dire ceux qui étaient initiés aux « mystères; et qui, lorsqu'il venait un tremblement « de terre, un grand et furieux orage, ou quelque « autre terrible accident, qui menaçait toute une « ville de désolation et de ruine, couraient tout éper- « dus aux temples et se faisaient baptiser à qui que « ce fût, le nombre des ministres ne suffisant pas à « leur précipitation et à leur impatience. Mais pré- « venons de bonne heure l'ire de Dieu par notre « amendement, et pendant que nous possédons en- « core sa grâce, retenons-la bien, de peur qu'elle « ne se retire de nous tout-à-fait. Disons à notre « Seigneur Jésus-Christ, comme les deux disciples « quand il feignait de vouloir passer outre et de les « laisser en Emmaüs : *Seigneur, demeure avec nous,* « *car le soir vient*. Ce qu'ils disaient pour sa commo- « dité, disons-le pour notre salut. Le soir vient, les

« ténèbres approchent. Seigneur, ne nous délaisse « point. Ote-nous nos biens et nos aises, s'il est né- « cessaire pour nous sauver; mais ne nous ôte point « ta Parole, sans laquelle nous ne pouvons avoir ni « consolation ni salut. Car si tu te retirais une fois « de nous, avec ce gage précieux de ta sainte al- « liance, hélas! Seigneur, que deviendrions-nous? »

Après cette exhortation et ces menaces, il tourne les regards de ses auditeurs sur la miséricorde divine, promise à chacun d'eux puisqu'elle l'est, d'après le texte, aux plus grands pécheurs : « Il par- « donne tant et plus. Embrassez sa miséricorde avec « foi, et vous verrez incontinent, pour enflammés que « puissent être vos péchés contre lui, ou ses indigna- « tions contre vos péchés, le feu s'en éteindre en vos « larmes. » N'est-ce pas là, bien plus encore que la crainte, un motif de vous aller jeter à ses pieds? Ne craignez plus sa justice; elle ne menace que les cœurs endurcis; elle n'a rien à faire avec les cœurs repentants. Que si votre repentance même est imparfaite, ne vous découragez pourtant point encore; le regret que vous en avez lui tiendra lieu d'une plus grande perfection.

Analyse du sermon sur Amos V, 13 : *L'homme prudent se tiendra coi en ce temps-là, car le temps est mauvais* (1).

Exorde : Notre vie est une navigation sur la haute mer; nous ne saurions nous passer d'une boussole :

(1) *Sermons sur divers textes*, tome I, pages 484-509.

nous la trouvons dans la Parole de Dieu, toute pleine de conseils d'une prudence spirituelle. La parole d'Amos en est un. (Cet exorde est trop général et peut servir pour tout sujet. Ce qui suit est le véritable exorde.)

Les enfants de ce monde, à qui tout tourne à mal, s'endorment dans les jours tranquilles, se tourmentent dans les jours mauvais. L'orateur, s'attachant à cette seconde idée, leur oppose, sous ce rapport, le fidèle, qui est le *prudent* de notre texte : *Il se tient coi.* « Le prophète attribue cette docilité et « cette modération d'esprit à l'homme prudent seu« lement, quand il dit : *L'homme prudent se tiendra « coi en ce temps-là*, comme pour dire : Le téméraire, « qui ne suit que le mouvement de sa chair et l'im« pétuosité de sa passion, s'agitera en soi-même, « murmurera contre le jugement de Dieu, fera tou« tes sortes d'efforts pour échapper de ses liens, « courra deçà, courra delà, pour avoir du secours, « se portera à toute sorte de conseils violents et dés« espérés; mais il n'en amendera pas son marché, « car tant plus il regimbera contre l'aiguillon, tant « plus il s'ensanglantera. *Le prudent*, au contraire, « *se tiendra coi en ce temps-là ;* il subira doucement « le joug qu'il plaira à Dieu de lui imposer et, re« connaissant que son mal lui vient de ses péchés, il « en cherchera le remède en sa repentance. »

Ce que n'est pas le prudent de notre texte.

Ce qu'il est.

Les conseils de la vraie prudence sont méprisés

[redacted]

par les enfants de ce monde ; ils suivent, au contraire, avec empressement, ceux de la fausse sagesse ; le fidèle s'attache à la prudence véritable et s'en trouve bien.

Le prudent (nous savons qui c'est) se tient coi, « c'est-à-dire qu'il ne s'enaigrira point en soi-même, « qu'il ne murmurera point contre Dieu, qu'il ne « s'endurcira point contre son châtiment, qu'il ne « s'obstinera point en ses vices, en son orgueil, « en sa vanité, en son ambition, en son avarice et « en ses autres passions ; mais qu'il s'humiliera de- « vant Dieu et qu'il portera patiemment son joug ; « qu'il pleurera ses fautes et qu'il demandera grâce « à Celui qui la lui peut donner, sachant que contre « le bras de sa colère il n'y a point d'abri qu'aux « pieds de sa miséricorde... »

(Cette idée de *se tenir coi* n'est point assez précisée ; elle se perd dans les idées circonvoisines. Toutes les idées morales se touchent et entrent plus ou moins les unes dans les autres ; il est très difficile de les distinguer et de les spécialiser ; mais le prédicateur doit le faire cependant, s'il veut instruire et être utile. Le Faucheur étend trop ici l'idée de *repos* : c'est en même temps l'humiliation du cœur, la soumission à la volonté de Dieu, la repentance, l'amendement, etc. Il aurait évité ce vague s'il avait rapproché cette parole de celle d'Ésaïe XXVI, 20 : *Va, mon peuple, entre dans tes cabinets et ferme ta porte sur toi ; cache-toi pour un petit moment, jusqu'à ce que l'indignation soit passée ;* et s'il s'était borné à considérer le repos du

fidèle dans son opposition à l'agitation du mondain. L'agitation est un mouvement inutile, irréfléchi, sans but, sans règle. Celui qui n'est pas soutenu de Dieu dans l'épreuve ne sait faire autrement que se livrer à cette agitation; mais le fidèle la prévient ou la comprime. Elle est remplacée pour lui par le repos dans les actions, dans les paroles et dans les pensées. *Dans toutes ces choses, Job ne pécha point, car il n'attribua rien de mal convenable à Dieu.* (Job I, 22.) Ce repos du fidèle n'exclut pas, du reste, l'action. Il aurait été utile d'opposer à l'agitation fébrile et toute pleine de péchés du mondain, l'activité du chrétien, à laquelle le repos donne son sceau.)

Exemples tirés de la Bible et de l'histoire des chrétiens. Ces exemples, dans leur diversité, sont destinés à expliquer les différentes manières de se tenir coi, ou les différentes parties du devoir.

L'orateur passe, avec le prophète, à la raison de se tenir coi : c'est que le temps est mauvais. Il est bon, sans doute, en tout temps de se tenir coi. Il n'y a qu'un être parfaitement pur, comme Jésus-Christ, qui ait pu s'émouvoir sans inconvénient : « Celui qui « est entièrement pur, et de qui les affections sont « comme une eau claire et nette, se peut émouvoir « sans danger, comme notre Seigneur Jésus, qui s'est « ému quelquefois en soi-même, mais toujours sans « péché; mais non pas nous, qui avons tous au fond « de nos cœurs une bourbe épaisse et vilaine que « le vice y a amassée, laquelle, sitôt que notre âme « vient à s'émouvoir, se soulève et se mêle en toutes

« nos affections, les trouble, les infecte et les em-
« puantit. »

Mais c'est surtout dans l'affliction qu'il faut se tenir coi : « Quand quelqu'un est malade, quand on le « saigne, ou quand on lui fait quelque opération, « ou quelque incision dangereuse, lors particulière- « ment il se doit tenir en tranquillité. Car en s'émou- « vant et en s'agitant, il se causerait à lui-même un « très grand dommage. Ainsi, quand nous voyons « que Dieu est irrité et que sa main est appesantie « sur nous, c'est alors, plus que jamais, que nous « nous devons tenir en humilité, en silence et en « patience. C'est en ces occasions-là qu'il faut dire, « avec Héli et avec David : *C'est l'Éternel, qu'il fasse* « *de moi tout ce qu'il lui semblera bon!* et à cela tend « cet avertissement du prophète que nous venons de « vous exposer. »

L'orateur indique le motif, et ne le développe que par ces deux images.

Nous pouvons bien, ajoute-t-il, nous appliquer cette parole; car pour nous aussi le temps est mauvais. — Ici encore l'orateur ne fait qu'indiquer et ne développe pas. On le regrette d'autant plus que ces indications sont plus intéressantes et plus colorées. C'est une page remarquable. — Suit un tableau des afflictions de l'Église réformée, qui se rapporte peut-être au temps de trouble qui suivit la guerre civile de 1621. — La plus grande affliction est de voir que toutes les autres n'ont pas produit d'amendement. Le Faucheur rappelle une vision de saint Cyprien,

applicable, selon lui, aux circonstances actuelles de l'Église :

« Aujourd'hui, véritablement, l'Église se trouve « réduite en l'état qui fut représenté en vision à « saint Cyprien, comme il le récite lui-même, quoi- « que sans se nommer positivement, en une de ses « épîtres au clergé et au peuple de Carthage. Il dit « qu'il vit un père de famille assis, et tout le peuple « qui était devant lui; que ce père de famille avait « à sa main droite un jeune homme tout pensif et « tout triste, qui tenait sa tête appuyée sur sa « main; et à sa gauche un autre homme, qui sautait « et qui tressaillait d'aise, tenant un grand filet, « tout prêt à le jeter sur ce peuple, pour l'en enve- « lopper entièrement, et cela par la permission de « celui qui était assis sur la chaire; et que, comme « il demanda qui était ce personnage-là, il lui fut « dit que ce père de famille c'était Dieu même, qui « était là pour juger tout ce peuple; que ce jeune « homme qui paraissait si triste était notre Seigneur « Jésus, qui s'affligeait de voir que ceux qu'il avait « honorés de sa connaissance et de son baptême « eussent si malheureusement attiré le courroux de « Dieu sur leurs têtes, pour avoir méconnu sa visi- « tation, reçu sa grâce en vain, déshonoré son Évan- « gile, profané ses saints sacrements, maltraité ses « serviteurs et foulé aux pieds ses censures; et que « celui qui était à sa gauche, si joyeux et si triom- « phant, était le diable, qui se réjouissait d'avoir « obtenu la permission de se jeter sur ce peuple, et

« de *le* tourmenter par toutes sortes de tentations et « de maux. »

Or que faisons-nous en ce temps d'affliction ?

« N'y en a-t-il pas parmi nous qui se réjouissent « avec le monde, et qui courent après ses ballets, « ses danses et ses mascarades ? N'y a-t-il pas des « filles même qui se mêlent dans les débauches des « adversaires, sans que ni la pudeur de leur sexe, « ni la mémoire de leur baptême, ni le respect du « nom chrétien, ni la calamité de ce temps, les « puisse retenir ? O Dieu du ciel, est-il possible qu'il « se trouve des personnes si insensibles à tes juge- « ments, si impitoyables envers leurs frères et si « furieusement acharnées à leurs maudites voluptés ; « qui, pendant que tout l'air retentit des gémisse- « ments de tant de fidèles et que tous les démons « déchaînés rôdent par la campagne et dansent, par « manière de dire, sur les ruines de tes pauvres « Églises, aient le cœur à des danses, à des mas- « carades et à de telles autres folies ? »

Que devrions-nous faire, au contraire ? Nous tenir cois, nous humilier, pleurer en silence et attendre la délivrance de l'Éternel ; ne point nous émouvoir des injures des adversaires, ne point contester, ce qui n'aurait pour effet que d'exaspérer leur haine, et si nos maux redoublent, ne point nous effrayer. Il ne nous arrivera aucun mal, si nous restons attachés à Dieu.

Quant à son Église, il est bien certain qu'elle ne peut périr. — Direz-vous : Mais il peut, du moins,

la retirer de ce royaume? — Sans doute il le peut; mais nous devons espérer qu'après l'y avoir établie et maintenue avec tant d'affection, pour l'intérêt de sa gloire, il continuera à la protéger.

Vous direz que, même alors, il y aura sujet de mener deuil en la voyant si affligée et Babylone triomphante. Mais les afflictions extérieures de l'Église ne font rien à sa félicité, qui est tout entière au dedans. « Car comme la cour est toujours où est « le roi, aussi le paradis est toujours où est Jésus- « Christ. » Babylone a tout ce qui compose le partage des enfants du siècle, rien ne lui manque ici-bas, pas même un enfer : « Babylone a beaucoup de « lustre et de magnificence, beaucoup de délices et « de plaisirs; mais elle a son enfer au dedans; le « prince de ce monde y règne et la malédiction de « Dieu lui pend continuellement sur la tête. » Du reste, si elle boit dans la coupe des voluptés, tandis que nous buvons dans celle de l'amertume, elle finira comme nous commençons. Sa fin est la désolation, la fin de l'Église est la joie : « La vraie Église, « après avoir beaucoup souffert en ce monde, non- « seulement sera délivrée de tous ses maux, mais « se verra vêtue de magnificence et de gloire, et « recueillie, avec son époux, dans les demeures « éternelles de son paradis. C'est là, mes frères, « ce que nous devons espérer et où nous devons « aspirer, et ce qui nous doit faire *tenir cois*, parmi « toutes les agitations de ce monde, et faire nous « estimer bien heureux, même dans nos plus grands

« malheurs, sachant que nos misères et nos lan-
« gueurs ne sont que pour un temps, mais que nos
« félicités et nos joies dureront éternellement. Ainsi
« soit-il ! »

Analyse du sermon sur Romains VIII, 27 : *Nous savons que toutes choses aident ensemble en bien à ceux qui aiment Dieu* (1).

Exorde : « Notre texte contient fort peu de paroles,
« mais dont le sens est merveilleusement fécond.....
« Tout ainsi que quand Dieu, à la prière d'Élie, vou-
« lut ouvrir le ciel, comme à sa prière il l'avait fermé,
« la nuée que ce prophète vit monter de la mer, en
« exécution de cette volonté favorable de Dieu, n'é-
« tait pas plus grande que la paume de la main d'un
« homme, mais cependant en moins de rien elle cou-
« vrit le ciel de nuées et toute la terre de pluie : de
« même cette sentence, quoique fort briève, si vous
« la méditez attentivement, en moins d'une heure
« vous fera voir, par manière de dire, tout le ciel
« rempli des merveilles de la providence de Dieu en
« la direction et en la conservation de tous ceux
« qui l'aiment, et vos âmes seront arrosées de toutes
« parts des consolations de sa grâce. » — Rapide coup-d'œil sur les richesses du texte.

Division. I. Qui sont ceux dont parle l'Apôtre? *Ceux qui aiment Dieu.*

II. Qu'est-ce qu'il déclare ? Que *toutes choses conspirent à leur bien.*

(1) *Sermons sur divers textes*, tome II, pages 209-259.

III. Comment le déclare-t-il ? Avec une pleine certitude : *Nous savons*.

I. Ces hommes sont qualifiés en d'autres termes dans les versets précédents. Ici l'Apôtre les appelle : *ceux qui aiment Dieu*. Veut-il dire que la cause de cette favorable dispensation, c'est leur amour pour Dieu ? Non, cet amour est trop divisé et trop faible. Veut-il fonder sur cet amour l'assurance de l'amour de Dieu ? Pas davantage : l'esprit des fidèles eux-mêmes est si inconstant! (Voyez d'ailleurs les mots qui suivent immédiatement : *Qu'il a appelés*.) Pourquoi donc leur donne-t-il ce titre ?

1. Comme le plus beau qu'il puisse leur donner parmi tous ceux qui leur conviennent.

Il pourrait les appeler *bien-aimés de Dieu*. « Mais « parce que plusieurs se flattent en cette opinion « d'être les bien-aimés de Dieu, qui ne le sont point « en effet, et que la marque assurée qu'ont les fidè- « les d'être les bien-aimés de Dieu, est l'amour ar- « dent qu'ils lui portent, de la sincérité duquel leur « propre conscience leur rend témoignage, l'Apôtre a « mieux aimé exprimer ici ce dernier, comme celui « auquel le vrai fidèle a la preuve certaine de l'autre, « afin que chaque chrétien, sondant son cœur et y « rencontrant cet amour, soit assuré par là qu'il est « véritablement du nombre de ceux auxquels le « Saint-Esprit promet en ce lieu que toutes choses « leur aideront en bien. »

Il pourrait les appeler *enfants de Dieu*. Mais on prend pour tels les enfants de parents chrétiens, ceux

que Dieu, à leur naissance, a « enveloppés dans la « pourpre. » L'Apôtre a montré la réalité, la substance du titre, afin qu'on ne s'y trompe point.

Il pourrait les appeler *saints*. Mais on se croit saint à si bon marché. Le mot de l'Apôtre prévient toute équivoque.

Bref, le nom qu'il a choisi est, de toute façon, le plus beau.

2. Ce nom, qui est le plus beau, est aussi le plus convenable par rapport à l'idée du texte, en ce qu'il fait comprendre, sans autre moyen, pourquoi certains hommes supportent plus constamment toute sorte de tribulations : le principe de leur constance est l'amour qu'ils ont pour Dieu. — Preuve, par des raisonnements et par des exemples, que c'est en effet le vrai et seul principe de la constance ; l'espoir même de la rémunération n'y eût pas suffi :

« Les martyrs regardaient bien, je l'avoue, à la « rémunération et à cette couronne de justice qui « leur était réservée au ciel, après qu'ils auraient « combattu le bon combat, gardé la foi et achevé « leur course ; mais si avec cela ils n'eussent été « enflammés d'un très ardent amour envers Dieu, « jamais l'espérance d'un bien à venir ne les eût « fait résoudre à la souffrance de tant de maux pré- « sents, et pour être un jour bienheureux, ils eus- « sent eu beaucoup de peine à se rendre misérables « dès cette vie. Car un mal présent (et combien plus « une armée de maux et de maux les plus effraya- « bles que puisse souffrir la nature humaine) frappe

« bien autrement notre imagination et nos sens que « ne fait un bien à venir, et même un bien que « nous ne voyons point et que nous ne saurions « concevoir. Mais ils avaient une si éminente et si « forte idée de l'objet unique de leur amour, et « étaient tellement touchés des obligations infinies « qu'ils avaient à l'aimer, que quand même à le ser- « vir et à porter la croix de son Fils il n'y eût eu « autre avantage que de lui témoigner leur affec- « tion, ils la lui eussent témoignée fort volontiers, « eussent-ils dû être consumés dans les tourments « et être entièrement anéantis, comme des victimes « immolées sur son autel. C'est donc justement que « notre apôtre, pour désigner leur constance en la « croix, nous l'a exprimée ici par sa vraie, première « et principale cause, qui est l'amour de Dieu, « amour dont *les embrasements sont des embrasements* « *de feu, et comme une flamme divine que beaucoup* « *d'eaux et même les fleuves entiers des persécutions* « *n'étaient pas capables d'éteindre...* »

On regrette que Le Faucheur n'ait pas développé cette magnifique idée.

II. Avantage assuré à ceux qui aiment Dieu. L'orateur cherche :

1. Ce que saint Paul entend par *bien;*

2. Ce qu'il veut exprimer par les mots *toutes choses.*

1. Chacun de ces mots a divers sens dans l'Écriture; mais ici le mot *bien* s'entend du bien de l'âme; car, d'un côté, c'est le sens qu'il a dans tout ce chapitre, et d'un autre côté la pensée de saint Paul

se trouverait fausse si le mot *bien* s'entendait ici des biens de la terre, dont les fidèles sont très souvent privés. Dieu les leur accorde quelquefois dans des vues de sagesse et montre qu'il pourrait les en combler habituellement : Joseph, David, Daniel, Mardochée. Mais le contraire se voit plus souvent.

2. A ce bien spirituel des fidèles conspirent *toutes choses*, soit qu'on entende par là : *a*) toutes les choses du monde ; *b*) toutes celles (ou plutôt : *et même celles*) dont saint Paul a parlé dans les versets précédents (26-27).

a) Dans le premier sens, toutes les œuvres de la création et toutes les dispensations de la Providence conspirent à leur bien ; car toutes les œuvres de la création servent, non-seulement à la commodité de leur vie, mais à leur instruction, à la joie et au salut de leur âme (la mer, la terre, l'air, le feu, leur propre corps, etc.) ; — et toutes les dispensations de la Providence sont pour eux autant de sujets d'adorer la sagesse et la justice de Dieu. On peut dire que, dans ce sens, les prospérités et les revers, les grâces spirituelles et même les tentations, leur tournent à bien.

b) Dans le second sens, cela est encore vrai ; car *les choses mêmes* mentionnées par l'Apôtre conspirent, avec toutes les autres, à leur bien. Il s'agit ici de ces afflictions dans lesquelles le fidèle, accablé, n'a même plus la force de former une prière distincte ; mais Dieu entre avec lui dans cette fournaise, et alors, plus l'affliction a été amère, plus le fruit en est pré-

cieux. Leur conscience est réveillée par ces grands coups ; ils sont efficacement privés des plaisirs de la terre ; leur orgueil est humilié.

Voilà ce qu'ils éprouvent dans les afflictions qui leur sont communes avec les méchants ; quant à celles auxquelles ils sont exposés comme chrétiens, il est encore plus vrai que toutes choses aident ensemble à leur bien. La plus fâcheuse de ces afflictions (on voit qu'il parle pour les grands du parti) est la ***privation des honneurs*** du monde ; mais s'ils la prennent comme il faut, elle leur est très salutaire. 1° Elle les préserve de diverses tentations. 2° Elle les forme à l'humilité. 3° Elle les fait aspirer plus ardemment à la gloire du siècle à venir. — On en peut dire autant de l'***exil***. Non-seulement on trouve souvent dans l'exil (témoin Daniel, Néhémie, Mardochée) plus de bien qu'on n'en a quitté ; mais, ce qui est plus considérable et plus constant, 1° l'exil les empêche de s'enraciner trop en la terre ; 2° ce leur est une occasion de penser à leur véritable patrie. — Il y a encore la ***pauvreté***. « Dieu permet que le monde les dépouille « comme des morts, car aussi sont-ils morts au « monde ; » mais c'est 1° les délivrer de pesantes entraves, et 2° leur apprendre à ne point mettre leur fiance en l'incertitude des richesses. (Remarquons ici combien les sermons de ce temps sont empreints d'actualité, combien l'abstrait devient partout concret.) — Il y a aussi les ***prisons ;*** « mais, parce « qu'il y entre avec eux, ainsi qu'il est dit de Jo- « seph, et qu'elles ne sont jamais si étroites qu'il

« n'y ait assez de place pour son Esprit et pour ses « consolations, ils y entrent, pour l'amour de lui, « avec joie, ils y chantent ses louanges avec saint « Paul et avec Silas et emploient le loisir qui leur « est donné, à l'écart du tabut du monde, à mé- « diter les grandes grâces qu'ils ont reçues du ciel « et la gloire qui les y attend. Là ils jouissent, mal- « gré le diable et le monde, de cette douce et pré- « cieuse liberté que Jésus-Christ leur a acquise, dont « ils s'estiment infiniment heureux, nonobstant leur « captivité corporelle, et ont pitié de ceux qui les « tiennent aux fers comme de ceux qui, pensant « tenir les enfants de Dieu prisonniers, sont eux- « mêmes les prisonniers et les esclaves du diable. « Ainsi la prison et les ceps, quoique choses très- « funestes de leur nature, leur tournent en conso- « lation et en joie. » — D'autres fois, c'est la *douleur corporelle* mêlée d'ignominie; mais cela augmente la flamme, au lieu de l'éteindre. — Enfin, la *mort* dans son plus terrible appareil. Mais cette mort, qui semble résumer et renfermer tous les maux, résume et renferme pour eux tous les biens; elle leur est désirable; et si parfois, se présentant avec toutes les circonstances les plus effrayantes, elle fait frissonner leur chair, l'Esprit les rassure par cette voix qu'il leur fait entendre du ciel : *Bienheureux sont les morts qui meurent au Seigneur !*

III. N'est-il pas bien important d'avoir d'un si grand bien une pleine assurance? Aussi l'Apôtre l'avait-il : *Nous savons.* — *Nous savons*, dit-il, et non

je sais, parce que cette assurance est commune à tous les fidèles.

1. Nous le savons par les promesses générales que Dieu fait dans sa Parole à ceux qui l'aiment.

2. Nous le savons par ses promesses particulières à ceux d'entre eux qui sont affligés.

3. Nous le savons parce que, par delà ces délivrances externes, il nous promet une éternité de joie en son paradis.

4. Nous le savons par la nature même de Dieu : « S'il en était autrement, Dieu ne serait point ce « qu'il est, c'est-à-dire tout-bon, tout-juste, tout-« sage, tout-puissant. Car un Dieu infiniment bon « ne saurait avoir le courage d'abandonner ses en-« fants en leurs maux, ni de les laisser en proie à « leurs ennemis. Un Dieu souverainement juste ne « saurait oublier leur travail, ni manquer aux pro-« messes qu'il leur a faites de sa grâce et de son « salut. Un Dieu, enfin, tout-sage et tout-puissant « ne saurait être empêché par aucun effort ni par « aucunes ruses de nos ennemis et des siens, de « nous amener à la fin à laquelle il nous a destinés; « et il saura bien, quand il en sera temps, tirer des « ténèbres de nos ennuis la lumière de notre conso-« lation, et des machines dressées pour notre ruine « faire des instruments de notre salut. »

5. Nous le savons par une foule d'exemples dans l'histoire sacrée.

6. Nous le savons enfin par le témoignage de l'Esprit à nos cœurs et par notre propre expérience.

Conclusion : Nous voudrions que vous emportassiez toutes ces vérités. Emportez, du moins, deux doctrines ; « l'une, que les vrais chrétiens ne sont « pas ceux qui ont été baptisés en l'église, qui vien« nent au prêche, qui chantent les psaumes, etc., « mais ceux-là seuls qui aiment Dieu et qui s'esti« ment heureux de le glorifier par leur vie et par « leur mort; l'autre, que nous ne nous devons ja« mais troubler, en quelque situation que Dieu nous « mette. » — Application à différents cas particuliers.

Ces analyses étaient destinées à faire connaître et apprécier Le Faucheur sous le rapport des plans, de la structure générale du discours et de l'invention. Il ne semble pas en résulter qu'il ait été doué d'une force remarquable de conception et de combinaison. Ses vues ne sont pas profondes, ses analyses ne sont pas savantes ; mais ses idées sont en général très justes, ses plans rationnels, son ordre lucide, son exposition abondante sans diffusion. Le Faucheur explique supérieurement bien. Voyez, par exemple, le vingt-deuxième de ses *Sermons sur les Actes des Apôtres* et aussi le trente-cinquième. Nous citons un passage de ce dernier :

« Demandez-vous que c'est que firent là-dessus les « apôtres ? Notre historien nous le montre quand il « ajoute : *Ayant ouï cela, ils entrèrent, environ le « point du jour, au temple et enseignaient.* S'ils se « fussent adressés à quelques sages mondains, pour « prendre leur conseil sur ce qu'ils devaient faire,

« ils leur eussent dit sans doute : Eh ! pauvres gens, « que prétendez-vous faire ? Pourquoi vous opiniâ- « trez-vous à une chose impossible et que l'expé- « rience vous montre être si dangereuse pour vous ? « Vous ne faites que commencer et vous avez déjà « été emprisonnés deux fois ; vous en êtes échap- « pés ; mais pensez-vous qu'il en arrivera toujours « de même ? Votre maître était bien échappé plu- « sieurs fois de la main de ses ennemis ; mais à la fin « vous voyez ce qui lui en est arrivé, et doutez-vous « qu'il ne vous en arrive enfin autant ? Vous avez ga- « gné quelques milliers de personnes ; mais qu'est-ce « que cela dans une grande ville comme celle-ci ? Et « puis ne savez-vous pas que c'est que d'un peu- « ple ? N'avez-vous pas vu ceux-là mêmes qui avaient « crié *Hosanna* à votre maître, trois jours après crier « comme des enragés contre lui : *Crucifie, crucifie-le !* « Et pensez-vous qu'à la fin ceux-ci ne vous en fas- « sent pas de même ? Et cela arrivant, que deviendra « cette levée de boucliers que vous avez faite ? Que « deviendra et votre Église et votre religion après « vous ? Quand même cela n'arriverait pas, considé- « rez quelle apparence il y a que vous veniez jamais « à bout d'un si vaste dessein que le vôtre. Vous « vous imaginez d'amener toute la Judée, et non la « Judée seulement, mais toute la terre habitable à « l'obéissance de votre Jésus ; mais si, à chaque pas « que vous pensez avancer, vous êtes pris, arrêtés et « emprisonnés, comme vous avez été déjà par deux « fois, combien seront lents vos progrès pour l'exé-

« cution d'un dessein auquel, quand vous n'auriez « nul obstacle, à peine suffirait toute votre vie? Et « si, dans une seule ville, vous rencontrez d'abord « tant de difficultés, combien en pensez-vous rencon« trer en chacune des autres de la Judée, de la Sa« marie et de la Galilée? Mais que sera-ce lorsque « vous vous adresserez à ces grandes villes païennes « de Rome, d'Antioche, de Corinthe, d'Éphèse, d'A« thènes? Ne vous assommera-t-on pas dès que vous « ouvrirez la bouche contre le service de leurs dieux? « Non, non, retirez-vous de bonne heure et ne ten« tez pas le sort plus avant, mais pourvoyez à votre « sûreté pendant que vous le pouvez faire.

« C'est là infailliblement le conseil qu'ils leur eus« sent donné. Mais ces saints hommes n'ont pas cru « devoir consulter la chair et le sang en une affaire de « cette qualité; toutes ces pensées-là ne leur sont pas « venues en l'esprit, ou si elles leur y sont venues, ils « les ont rejetées avec une résolution digne d'eux, et « avec un courage tout plein de zèle à l'honneur de « leur maître et à l'avancement de son règne, et « ont dit en eux-mêmes : Nous savons bien toutes « ces choses-là et n'ignorons pas les combats, les « injures et les opprobres que nous avons à essuyer « au cours de notre ministère; mais Dieu qui nous a « mis en œuvre sera celui qui nous protégera contre « tout ce que la terre et l'enfer pourraient machiner « contre nous. Si nous mourons pour son service, « nous nous en estimerons bien heureux; mais tant « qu'il lui plaira se servir de nous en nos charges,

[redacted]

« nous le servirons avec courage en dépit des hom-
« mes et des démons. — Ils n'ont point hésité là-
« dessus, ni n'ont point pris de temps pour se
« résoudre ; car, comme le bienheureux martyr Cy-
« prien disait au proconsul, qui le sollicitait à aban-
« donner Jésus-Christ et l'exhortait d'y bien penser :
« *En une chose de cette nature il n'y a rien à délibérer.*
« Dès ce matin-là même, et même, comme dit saint
« Luc, dès le point du jour, ils sont allés au temple,
« et se sont mis à enseigner le peuple avec le même
« courage qu'auparavant : tant était grande la vertu
« de l'Esprit qui les animait. Et ainsi Dieu a puis-
« samment accompli en eux tout ce qu'ils lui avaient
« demandé, disant : *Donne à tes serviteurs d'annon-*
« *cer ta parole avec toute hardiesse* (1). »

Le Faucheur, remarquable sous le rapport de la proportion des membres du discours, l'est aussi par sa marche continue et rapide, son style éminemment actif. La continuité et le mouvement le distinguent entre tous. Du point de départ au terme, il semble qu'il ne touche pas terre ; on le dirait soulevé et soutenu au-dessus du sol, porté et poussé tout à la fois par un souffle puissant. Il n'a pas et ne donne pas à son lecteur un moment de distraction et, comme un vaisseau en course, il longe les rivages sans permettre aux passagers de prendre terre.

Vel mare per medium fluctu suspensa tumente
Ferret iter, celeres nec tingeret æquore plantas.

(1) *Sermons sur les onze premiers chapitres des Actes des Apôtres.* Genève, 1663. Tome II, pages 608-611.

Quant à la nature même des idées et des sentiments qui composent le fonds de son éloquence, ils sont élevés et saints comme la Bible où il les puise; mais on oserait dire qu'il réagit peu sur la vérité, qu'il y mêle peu de sa propre substance. On est étonné, en lisant un orateur qui a pourtant beaucoup d'âme, du peu de détails qu'il offre sur la vie intérieure. Comme les autres prédicateurs réformés de cette époque, il est à genoux devant la Bible et ne veut pas savoir autre chose que ce qui est écrit. Il dit comme Archimède : « Donnez-moi un point d'appui, et je soulèverai la terre. » Cela est infiniment respectable. Toutefois, si l'on veut donner de la réalité aux injonctions de la morale, si l'on veut non-seulement nous convaincre, mais nous pénétrer, il faut nous parler de nous-mêmes en nous parlant de Dieu, il faut nous révéler à nous-mêmes (1). Faute de cela, si opulente que soit la Bible, on en sort non rassasié.

Les prédicateurs catholiques contemporains sont, sous ce rapport, de beaucoup supérieurs à leurs émules de la chaire protestante. Les peintures vives, intimes, délicates, de l'homme en état de péché ou en état de grâce, abondent chez eux. Le Faucheur et Mestrezat savent bien parler à la conscience, mais celle-ci est plus simple que le cœur ; elle dit oui ou non. La vie du cœur, la vie intérieure, est plus compliquée et plus difficile à observer : c'est une succession de sentiments, de vœux et de regrets, où s'en-

(1) Meque mihi reddat amicum, meque mihi ostendat.

trelacent le vieil homme et le nouvel homme. Les protestants avaient à remettre le flambeau sur le chandelier : c'est le côté objectif de la religion qui domine chez eux, tandis que le côté subjectif leur est peu familier.

Cette lacune frappe d'autant plus, chez Le Faucheur, qu'il a toujours en vue l'application, vers laquelle il court avec empressement, et que partout il s'adresse directement et vivement à la volonté. Dans ses explications les plus détaillées et les plus étendues, on sent toujours cette tendance. Toute sa prédication n'est qu'une instance auprès du pécheur, instance vive jusqu'à la véhémence, mais non jusqu'à l'emportement. — « Il est de mon devoir, pendant « que je suis dans cette tente, de vous réveiller « par mes avertissements. Sauvez-vous du milieu de « cette génération perverse ! Cherchez l'Éternel pen« dant qu'il se trouve ! Rachetez le temps, car les « jours sont mauvais. » C'est sous l'inspiration de ces paroles que Le Faucheur semble avoir constamment prêché.

Sa diction est assortie à ces caractères. Elle est vive et prompte, sans avoir la concision sentencieuse de celle de Du Moulin; mais le fil n'en est jamais rompu et renoué. Il faut quelquefois, en lisant Du Moulin, suppléer les liaisons; jamais en lisant Le Faucheur. Il n'affecte cependant pas la période et ne semble pas en avoir approfondi les mystères; on le voit assez souvent s'embarrasser et se perdre dans les longues phrases.

Son allure est toujours franche et directe. Il se présente toujours en face, jamais de profil. Constamment il fait front à son sujet et à son auditoire. Ses tournures ne sont pas très variées, et les figures qu'on peut appeler oratoires ne jouent pas un grand rôle chez lui ; mais ses mouvements sont extrêmement vrais, et la vérité exclut la monotonie.

Sa parole est ferme et incisive, plus passionnée que colorée. Le Faucheur ne manque pas d'imagination; mais elle se montre moins dans les figures de mots, ou métaphores incorporées à la diction, que dans les comparaisons, ou figures de pensées. Il a, comme Du Moulin, beaucoup de comparaisons ou de similitudes, tantôt familières, tantôt nobles, jamais pompeuses : le genre de Mascaron lui est étranger. Dans un discours travaillé, l'*Exhortation à la repentance*, il y a des traits d'esprit un peu recherchés, mais guère ailleurs. Il emprunte la plupart de ses rapprochements à la Bible, dont il fait un usage aussi heureux qu'abondant.

La chaire protestante a dès lors trop négligé les images : nous avons été iconoclastes en cela comme en tout. Il ne s'agit pas d'adopter un style fleuri, le plus pitoyable de tous les styles; il s'agit de peindre la pensée, ce qui n'est superflu pour personne, mais est surtout utile aux moins instruits. Les images fixent l'idée dans l'esprit avec un clou d'or; il ne faut pas les confondre avec les *analogies* louches et fallacieuses de certains prédicateurs, qui font d'une comparaison une raison.

Le style de Le Faucheur a cette qualité que les Allemands nomment *Anschaulichkeit;* il traduit volontiers l'abstrait en concret; il a beaucoup de ces détails que les anciens appelaient *lumina orationis* : traits historiques, scènes, tableaux; mais il a peu de dramatique proprement dit.

La langue de Le Faucheur est plus châtiée et plus moderne que celle de Du Moulin; il est en avant de cinquante années, sous ce rapport, sur Mestrezat, son cadet de sept années. Il eut, dans ce moment de crise, le mérite bien rare de savoir choisir dans l'ancienne langue ce que l'avenir devait en garder, et dans les nombreuses expressions nouvelles, celles que l'avenir devait adopter. C'est par un mérite semblable que Pascal, contemporain de Le Faucheur, mais beaucoup plus jeune (1623-1662), s'est acquis la gloire d'avoir fixé la langue. Il l'a fait, non en introduisant des mots nouveaux ou des constructions nouvelles, mais en donnant le sceau de son génie à une langue qui existait déjà, et que nous trouvons dans Le Faucheur.

Nous pouvons faire connaître Le Faucheur par un de ses discours, où il semble qu'il ait rassemblé toutes ses forces et réuni, autant qu'il pouvait le faire dans un seul sujet, les différents caractères de sa prédication. Si l'on faisait un recueil où chacun des prédicateurs de l'Église réformée serait représenté par un de ses discours, Le Faucheur devrait l'être par celui-ci. C'est le sermon déjà rappelé, connu sous le

nom d'*Exhortation à la repentance*, sur Joël II, 11-13, prêché à Montpellier en 1618, en un jour de jeûne, revu dès lors par l'auteur avec beaucoup de soin, et plusieurs fois réimprimé. Nous en ferons l'analyse et en détacherons quelques-unes des pages les plus remarquables : elles le sont presque toutes (1).

Texte : *Certainement la journée de l'Éternel est grande et fort terrible, et qui la pourra soutenir? Maintenant donc aussi retournez-vous jusques à moi de tout votre cœur, et en jeûne et en pleurs, et avec lamentation. Et rompez vos cœurs et non point vos vêtements, et retournez à l'Éternel votre Dieu, car il est miséricordieux et pitoyable, tardif à colère et abondant en gratuité, et qui se repent d'avoir affligé.*

Exorde : L'homme meurt comme la bête, mais il doit revivre; il pèche comme l'ange, mais il peut se pourvoir en grâce : d'où il résulte que s'il ne profite pas de la grâce offerte, sa condition est pire que celle de l'ange de ténèbres. Dieu ne demande pas notre mort, mais notre conversion ou notre retour à lui. C'est à quoi tend ce texte, qui nous invite à considérer :

I. Nos ingratitudes;

II. La journée de Dieu qui nous menace;

III. Le moyen que nous avons de détourner l'effet de cette menace.

I. *Nos ingratitudes*. — L'orateur passe en revue

(1) Ce discours n'est qu'une *application* de plusieurs discours précédents sur le même texte. Il se trouve dans le premier volume des *Sermons sur divers textes*, pages 353-435.

les grâces de Dieu, en commençant par les plus générales (ou communes à tous les hommes) : « Il « n'y a point de doute qu'entre toutes les créatures, « les natures intelligentes ne soient celles qui ont le « plus d'obligation à Dieu, parce qu'elles ont reçu « de lui un entendement propre à le connaître et « une volonté capable de l'aimer; entre les natures « intelligentes, les hommes, dont le Fils de Dieu, « notre Emmanuel, a joint à soi la nature par une « union hypostatique; entre les hommes, les chré- « tiens, sur lesquels particulièrement il a répandu la « connaissance de sa grâce, comme la rosée du ciel « sur la toison de Gédéon, tout le reste de la terre « demeurant sec; entre les chrétiens, ceux de la re- « ligion réformée, qu'il a tirés de Babylone, de peur « que, participant à ses péchés, ils ne participassent « aussi à ses plaies; entre les réformés, ceux de « France, qu'il a miraculeusement conservés parmi « tant de déluges et tant d'embrasements, sans souf- « frir altération ni mélange quelconque, en la pre- « mière pureté de leur créance ; entre ceux de « France, ceux de cette Église, qui est, sans doute, « l'une des plus signalées de ce royaume, tant pour « le nombre des fidèles dont elle est composée, que « pour le bénéfice de la sûreté à l'ombre de laquelle « elle se repose, et pour tous les ornements particu- « liers dont elle est enrichie. Ces obligations sont de « telle importance que si nous n'étions plus froids « que la glace, nous en serions tout embrasés d'a- « mour et de dévotion envers lui; il n'y aurait en

« nous ni pensée ni désir qui ne tendît vers lui ; tout « notre soin serait de lui plaire, toute notre crainte « de l'offenser ; enfin, toute notre vie serait comme « un perpétuel et indissoluble tissu d'ardente piété, « d'intime charité, d'inviolable sainteté, comme de « vrais zélateurs de sa gloire. Mais, hélas ! s'il faut « que je fasse voir combien il s'en faut que cela ne « soit, par où commencerai-je ? Car ces trois vertus « se plaignent également de notre mépris et de nos « injures. »

Tant de bienfaits exigent donc de nous : ***piété***, ***charité*** et ***sainteté***. (Cette division est artificielle.) Ils ont obtenu tout le contraire. Voyons d'abord :

1. La ***piété***, qui se compose d'amour, de crainte, d'honneur, d'obéissance.

a) L'***amour***. Qui aime se souvient, et il ne nous faut pas moins que les châtiments de Dieu pour nous faire souvenir de lui. « Nous avons des cœurs « de roche et de pierre, d'où ne sortent, que quand « il les frappe, des eaux de repentance et des étin« celles d'amour. » — Qui aime parle volontiers de l'objet aimé : nous en parlons peu, ou nous en parlons mal. — Qui aime se donne de la peine pour l'objet aimé : nous ne supportons pas pour Dieu la moindre incommodité. La perspective même de son royaume ne saurait surmonter notre paresse. — Qui aime donne : nous sommes avares pour Dieu, quoique nous ne puissions nous excuser sur notre pauvreté :

« Quand il est question de gagner le cœur d'une « personne qui a gagné le nôtre, nous n'y plaignons

« chose du monde; l'amour ne sait ce que c'est q
« d'épargner; nous arracherions, s'il était possibl
« nos propres yeux pour les lui donner, et c'est
« cette façon que les Galates aimèrent autrefois sa
« Paul. Trouvez-m'en aujourd'hui parmi nous q
« soient de cette humeur envers Dieu, ou qui vo
« lussent faire pour le Dieu du ciel la centième pa
« tie de ce qu'ont fait jadis ou les Israélites po
« un veau d'or, ou entre les païens chaque nati
« pour ses dieux. Misérable religion, qui ne pe
« seulement extorquer un denier, quand la supers
« tion obtient si facilement des talents et des trés
« immenses ! Ne nous excusons point sur notre pa
« vreté; car, quand il faut dépenser en vaisse
« d'argent, en superbes habits, en magnifiques b
« timents, en jeux et en débauches, nous trouvo
« bien de quoi le faire. Ce n'est que pour Dieu q
« nous sommes pauvres. Ce que nous donnerio
« pour une sale volupté, nous serions bien marris
« l'avoir employé pour la gloire de Dieu, et d'av
« dépensé pour l'édification de son temple ce q
« nous dépensons pour l'ornement de nos paro
« C'est à d'autres, et non pas à nous, que Salom
« doit dire : *Honore l'Éternel de ta substance et*
« *prémices de tout ton revenu.* Notre substance
« notre revenu sont engagés ailleurs : Satan,
« chair, le monde ont trop d'hypothèques dess
« Et puis nous disons que nous aimons Dieu ! »

b) *La crainte.* Nous ne craignons pas Dieu, c
nous faisons en sa présence tout ce qui l'offense.

c) *L'honneur*. Le craignant si peu, il ne faut pas s'étonner si nous ne l'honorons pas. Nous en faisons seulement semblant, et encore c'est tout au plus. Abus que nous faisons de son nom. Jurements (long développement). Mais si notre langue est mauvaise, notre vie est pire. Ceci conduit à parler de l'obéissance.

d) *L'obéissance*. Nous obéissons à un homme mortel plus qu'à Dieu, qui voit tout et qui peut tout : « Voulez-vous un exemple ? Il y a plus de trois « mille ans que Dieu a défendu les blasphèmes et « les duels sous les plus formidables peines qui se « puissent imaginer. Et toutes ses défenses n'ont « pu empêcher que tout ne regorgeât, je ne dis « pas parmi les infidèles, je dis parmi nous, de « blasphémateurs et de misérables, qui, pour une pa- « role, s'allaient égorger sur le pré. Le roi, par des « édits nouveaux, a défendu ces mêmes blasphèmes « et ces mêmes duels, et incontinent tout le monde « a eu peur de se mettre en peine en blasphémant « ou en s'allant battre. Pourquoi ? Parce que le roi « a parlé. Aussi avait fait notre Seigneur et par des « édits plus sévères ; mais nous n'avons autre roi « que César. »

2. La *charité*. Il passe en revue les différentes marques de la charité, et fait voir que chacune nous trouve en défaut.

a) Pardon des ennemis.

b) Assistance des pauvres. « Il n'y a pas long- « temps, dit l'orateur, que je sers cette Église. J'ai

« vu toutefois qu'on faisait des aumônes au doubl
« voire au triple de ce qu'on en fait maintenan
« D'où vient un si soudain et si grand refroidiss
« ment de notre charité envers nos frères? D'c
« vient que, n'étant tous considérables que par l
« mage de Dieu et par la communion de l'Église
« nous méprisons ainsi ceux qui ont, aussi bie
« que nous, Dieu pour leur père et son Église pou
« leur mère? D'où vient que Christ ayant un
« grand soin de nous, nous en avons si peu c
« ceux qu'il nous a commandé, non-seulement d'a
« mer comme nous-mêmes, mais de traiter ni pl
« ni moins que sa propre personne, promettant d'
« gréer tout le bien que nous leur ferons comme s'
« était fait à lui-même. Nos chevaux, nos chien
« nos oiseaux sont bien nourris dans nos maison
« ils y sont logés commodément; ils y ont leurs pr
« visions nécessaires, et des hommes même qui l
« pansent et qui leur donnent soir et matin ce qu
« leur faut. Et cependant le pauvre, transi de fro
« et mourant de faim, languit au milieu de la ru
« où il envie la condition de ces bêtes, pour avoi
« comme elles, le couvert chez nous, et pour y r
« cueillir au moins les miettes qui tombent de n
« tables. Inexorables et dénaturés que nous somme
« Les chiens du mauvais riche ont bien léché l
« plaies de Lazare, au lieu que nous détournons n
« yeux de la calamité de nos pauvres frères; et l
« corbeaux ont bien porté de la chair à Élie (c
« ces animaux carnassiers, encore qu'ils l'apport

[redacted]

« sent entre leurs griffes et dans leur bec, l'ayant « reçue pour lui, n'ont osé la dévorer eux-mêmes), « et nous, à qui notre Seigneur départ, comme à « ses aumôniers, ses bénédictions temporelles pour « les distribuer aux pauvres, nous les en fraudons, « comme s'ils n'y avaient aucun droit, ou comme si « jamais nous n'avions à en rendre compte ! O pro- « dige de barbarie ! Les bêtes ont pitié des hommes, « les hommes ont pitié des bêtes ; et nous, pires que « les bêtes, quoique portant ce doux nom d'hommes, « nous traitons les hommes plus mal que les bêtes ! »

c) *Justice*. Sommes-nous justes du moins ? Non. Et comment s'étonner si, la justice et la charité manquant, on voit manquer la concorde ?

d) *Concorde*. Et ce manque de concorde est notre ruine, et il nous rend les auxiliaires de nos ennemis.

3. La *Sainteté*. « Reste la sainteté, dont les nou- « velles ne seront pas meilleures que celles des « autres, puisque nous n'avons plus du tout de « sainteté. »

a) « Il y a longtemps que nous l'avons bannie de « chez nous et que nous avons mis en sa place la « vanité, le libertinage et l'impudicité ! S'il n'en était « pas ainsi, verrait-on les chrétiens repaître leurs « esprits et leurs sens des gestes scandaleux et des « paroles infâmes du théâtre ? verrait-on les mères « mener leurs filles à ces écoles de désordre et d'im- « pureté, pour y voir le vice sans masque, pour s'y « apprivoiser avec le péché, pour en recevoir avec « plaisir les impressions dans le cœur, et pour y

« apprendre, en un mot, des choses que toutes les « remontrances et toutes les censures des pères et « des mères, ni des pasteurs, ni de toute l'Église, « ne leur fassent jamais oublier? Car c'est là ce que « nous voyons tous les jours parmi nous. »

Il est vrai que nous fréquentons aussi les temples; mais est-ce une excuse et une compensation?

b) D'ailleurs, la sainteté manque aussi dans le culte, elle manque pendant et après.

Nous nous fâchons contre la parole de Dieu et contre ceux qui l'annoncent : « Tantôt, dit l'orateur, « les prêches vous semblent trop courts, quoiqu'il « n'en soit jamais de si court que vous en reteniez « la dixième partie, que vous en fassiez la centième; « tantôt vous les trouvez trop longs, et toutefois « vous ne trouvez pas trop longs les festins, ni la « comédie, ni le bal. Mais Dieu vous est à charge, « surtout dans les censures de vos vices, dont bien « souvent votre superbe et impatiente délicatesse « s'irrite contre vos pasteurs, comme si, en vous « disant la vérité, ils devenaient vos ennemis...

« Quant aux prières que vous y faites, j'ai honte « d'en parler, tant la plupart de vous y apportent « peu d'attention, d'humilité, de zèle. Vous deman- « dez à Dieu qu'il soit présent à vos prières, et vous- « mêmes ne l'êtes point...

« Vous chantez les psaumes de David, c'est-à-dire, « à ne rien flatter, vous y exercez vos gosiers, et vos « âmes sont là qui se taisent, sans dévotion et sans « zèle : et vous croyez que Dieu se paie de cela?

« Non, non, chantez si haut et d'une voix si mélo-
« dieuse que vous voudrez, si cependant vos yeux « se détournent par des regards illicites et vos es- « prits par des pensées profanes, au lieu de lui psal- « modier en vos cœurs, il ne prend non plus de plai- « sir à tout votre chant qu'à la musique exécrable « des idolâtres, aux chants profanes des mondains, « ou aux cris que faisaient jadis les troupes des Bac- « chantes ou les prophètes de Baal. »

Manque de sainteté, enfin, dans la conduite au sortir du temple.

En somme, que reste-t-il de cette fréquentation du culte? « Vous avez reçu le baptême, dites-vous; « mais il vaudrait mieux pour vos pères et vos par- « rains, qui ont été vos cautions envers Dieu, et il « vaudrait mieux pour vous que vous n'eussiez point « été baptisés. Car, je vous prie, de quoi vous sert « que vous ayez été baptisés au nom du Père, du « Fils et du Saint-Esprit, si vous avez à tout propos « celui du diable à la bouche? Vous faites la cène, « il est vrai; mais toutes les fois que vous la prenez, « n'y prendriez-vous pas votre jugement, si notre « Seigneur n'usait envers vous d'une indulgence ex- « traordinaire? Vous y venez sans préparation, vous « y participez sans dévotion, et vous vous en retour- « nez sans consolation, l'avare à ses usures, le chi- « caneur à ses procès, le dissolu à ses débauches. » En un mot, le nom de la religion partout, sa réalité nulle part.

Digression sur les mariages illicites ou mixtes :

[redacted]

« Jésus-Christ n'y est point appelé. Il aime trop les « siens pour consentir qu'ils se mésallient ainsi hon- « teusement. Au contraire, il maudit toute alliance « avec les infidèles, parce que les liens en sont tissus « de la propre main du diable, qui, comme cet an- « cien tyran, par une cruauté raffinée, joint un corps « mort avec un corps vivant, non pour ressusciter le « mort, ce qui est impossible par la nature, mais « pour mettre à mort le vivant, ce qui est ordinaire « par votre lâcheté. Encore est-ce flatter celui de la « pure religion que de l'appeler vivant, quand il « s'allie à une partie infidèle, vu que tous deux sont « en égale indifférence pour la religion, ou tous deux « contempteurs de la leur, et par conséquent égale- « ment morts. »

c) Où trouverons-nous la religion? Sera-t-elle au moins dans les temples? Confusion, dispute pour les bancs, pour les rangs. Il n'y a qu'une chose où nous nous montrons zélés, c'est à nous emparer du timon des affaires.

En bref, tout le monde est coupable, les uns de faire le mal, les autres de le supporter. « Il ne se « trouve plus aujourd'hui de *juste Lot, qui afflige son* « *âme pour les abominations de Sodome*, qui déchire sa « robe pour les blasphèmes, qui s'intéresse en l'hon- « neur de son Dieu. Si, ce que Dieu ne veuille, la « voûte de ce temple, sous laquelle si longtemps, « mais si inutilement, ont retenti nos remontrances, « venait à fondre sur nous, elle ne pourrait tomber « sur aucun innocent. Car il n'y a personne, de quel-

« que vocation, de quelque âge, de quelque sexe « que ce soit, de qui le cœur, les mains, les yeux « ou les oreilles ne soient coupables, ou de ses pro- « pres fautes, ou du moins de celles d'autrui. »

II. *La journée de Dieu qui nous menace.* — Comment les grâces de Dieu, temporelles et spirituelles, pourraient-elles être continuées à des ingrats tels que nous? Comment le jour terrible du Seigneur ne viendrait-il point? Il est bien venu pour Jérusalem; il est bien venu pour les premières Églises chrétiennes (1); il viendra pour nous.

Prédictions de l'orateur : « Vous êtes sous un gou- « verneur et des consuls de la religion, qui ont tel- « lement charge en la ville qu'ils sont aussi comme « les anges gardiens de l'Église. Ce vous est un « bonheur que vous ne sauriez assez estimer; mais « il faut nécessairement ou que vous vous changiez « ou que vous le perdiez, ou il n'y aurait point de « Dieu dans le ciel. Car, après tout, c'est trop abu- « ser de sa grâce et de sa bonté, pour espérer qu'il « patiente davantage. Vous avez aujourd'hui, par sa « faveur et sous le bénéfice des édits du roi, des « juges non suspects pour protéger vos biens, vos « honneurs et vos vies, contre l'injure, contre l'op- « pression et contre la fureur de vos ennemis. Mais « tôt ou tard, si vous ne vous convertissez à Dieu, « il vous les ôtera et vous en donnera d'autres, en- « vers qui être de la religion, voire le seul soupçon « d'en être, fussiez-vous l'innocence même, vous

(1) Cf. Fénelon.

« rendra criminels plus que tous les criminels de la « terre. Vous avez maintenant la pure parole de Dieu, « qui vous est prêchée publiquement au cœur de « votre ville, chaque jour de l'année. Un jour vien- « dra que vous en aurez disette, par la juste indi- « gnation de Celui qui ne peut laisser impuni le « mépris de ses commandements. Alors, *vous trotte- « rez depuis une mer jusqu'à l'autre, et circuirez depuis « Aquilon jusques en Orient, cherchant la Parole de « l'Éternel, et vous ne la trouverez point.* »

Aux ennemis visibles se joindra l'ennemi invisible, non pas contenu comme il le fut dans sa lutte avec Job, mais lâché tout à fait. Rien ne pourra vous défendre ni vous sauver; point de miséricorde à espérer : il n'en est point pour les impénitents. Et ne prenez pas tout cela pour de vaines paroles : ces menaces s'accompliront. (Elles ne tardèrent pas en effet à s'accomplir.) « Cette verge qui, en la main de ses « prophètes, n'est, à votre avis, qu'un bois mort et « aride, étant jetée en terre, deviendra un dragon, « et un dragon hideux, qui effrayera tout le monde. « Ce ne sont à cette heure que des paroles, et il « semble aux misérables gendres de Lot qu'il se « moque; mais ce seront bientôt du soufre et des « flammes. Je dis bientôt, afin que vous ne disiez « pas : Il y a encore loin d'ici-là ! *Non*, a dit l'Éter- « nel, *je prononcerai ma parole en vos jours, ô maison « rebelle, et en vos jours je l'exécuterai.* »

Vous jouissez d'une paix qui vous rassure; mais c'est le calme qui précède la tempête. « N'attendez

« pas que les canons de Dieu soient au pied de nos « murailles; car plus ils marchent pesamment, plus « ils nous foudroyeront épouvantablement, si, *mé- « prisant les richesses de sa patience, nous nous amas- « sons ire pour le jour de son ire.* Qu'au contraire « chacun de vous se prosterne ici devant lui, les « genoux en terre, les larmes aux yeux, lui criant « comme Job : *J'ai péché! que te ferai-je, Conservateur « des hommes?* Et comme Saul, étendu par terre, « sous les éclairs et les tonnerres de son Maître : « *Seigneur, que veux-tu que je fasse?* Et alors, écoutez « ce qu'il vous répondra par la bouche de son pro- « phète : *Retournez-vous jusques à moi, de tout votre « cœur, et en jeûne et en pleurs et avec lamentation : « Rompez vos cœurs et non pas vos vêtements.*

III. *Moyen d'éviter le châtiment.* — « Si vous vous « repentez véritablement, jeûnez..... Pleurez sans « cesse et vos péchés et vos malheurs avec ces « mêmes yeux qui vous les ont causés. Tout ce que « jamais ils ont eu de vain, d'arrogant, d'impudique, « qu'il soit noyé aujourd'hui dans leurs larmes. Que « votre bouche, qui a si longtemps été l'organe du « diable pour blasphémer mon nom, pour blesser « l'honneur de vos frères, ou pour les porter à mal- « faire, lamente ses propres péchés, avec un vœu « solennel de ne vaquer plus désormais qu'à la célé- « bration de ma gloire, à l'édification de vos pro- « chains, à l'instruction de vos domestiques. En un « mot, que tous *vos membres, qui ont servi jusques ici « d'instruments d'iniquité au péché*, servent doréna-

« vant d'instruments de justice. » Mais que tout cela soit sincère ; offrez la moelle et non l'écorce ; car on ne peut en imposer à Dieu. Changez de vie. Alors, dit Dieu, je vous accueillerai, et vous me trouverez plus abondant en gratuités que vous ne l'avez été en ingratitudes.

Malheur à ceux qui s'endurciront! Car, la tempêté venue, ils auront beau crier; leurs cris, n'étant soutenus par aucun changement de vie et de cœur, ne seront point entendus. Arrachons donc le mal qui est en nous; arrachons-en, s'il le faut, jusqu'à nos propres entrailles; extirpons soigneusement le mal qui se cache.

« Les ennemis de Dieu, qui nous mesurent à leur « aune, nous calomnient d'ordinaire quand nous jeû- « nons, et disent que c'est pour quelque grande en- « treprise contre nos concitoyens ou contre l'État. « Mes frères, ce n'est pas assez que, par notre fidé- « lité au service du roi et de notre patrie, nous les « fassions mentir; il faut encore, si nous pouvons, « tirer profit de cette calomnie. Ils parlent d'entre- « prise : faisons-en une, non telle qu'ils la disent « (Dieu nous envoie plutôt la mort et tout ce que « leur passion nous souhaite de pis!), mais chré- « tienne, spirituelle, digne du nom que nous por- « tons, qui sera d'amender tellement notre vie que « nous mortifiions tout à fait notre chair et nos con- « voitises, que nous *amenions prisonnières toutes nos « passions aux pieds de Jésus-Christ*, que nous ga- « gnions, par nos vertus, tous nos frères à Dieu,

[redacted]

« que nous érigions en nos jours, à la gloire de « l'Évangile et à la consolation de la postérité, un « grand et magnifique trophée de nos vices et de « leurs erreurs, et que, respirant tous ensemble un « même zèle, aussi bien qu'un même air, nous « emportions par force et *par violence le royaume des « cieux*. »

Recommandations particulières : Pardonnez à vos ennemis; restituez le bien mal acquis; renoncez aux voluptés charnelles; abstenez-vous de la médisance; artisans, travaillez pour nourrir vos familles; riches, secourez l'Église et les pauvres; pères et mères, que vos maisons soient de petites Églises; consacrez vos enfants à Dieu et nourrissez-les de sa parole.

« Vous tous, chrétiens, avec votre salut, procurez « celui de vos frères! Que le voisin veille sur son « voisin, non par curiosité, mais par charité. Qu'il « ne vous arrive jamais, comme à Caïn, de dire : « *Suis-je la garde de mon frère*? Oui, vous l'êtes, et « ce vous est beaucoup d'honneur d'être, comme les « anges, *envoyés pour servir, pour l'amour de ceux qui « doivent recevoir l'héritage du salut.*

..... « Et vous qui avez le pouvoir et l'autorité « publique en main, quand on vous avertit qu'il y a « des personnes scandaleuses dans la ville, qui cor- « rompent la jeunesse, qu'il se fait des débauches où « vos habitants se ruinent, qu'il est entré des violons « ou des comédiens et d'autres tels ministres des vo- « luptés et des dissolutions publiques, jetez prompte- « ment tout cela hors de vos murailles, afin que,

« par votre indulgence, on ne fasse point de l
« maison de Dieu un brelan, un cabaret ou un autr
« lieu infâme. Si cet horloge public se détraque
« on ne s'en prendra ni à la faiblesse de ses res
« sorts, ni au défaut de ses poids et de ses roues
« mais à vous seuls, qui avez la charge de le con
« duire. Quand, au contraire, vous tiendrez la mai
« à faire que la ville soit exempte de toute dissolu
« tion, la sainteté publique sera votre louange par
« ticulière. »

Alors non-seulement nous serons préservés de
châtiments de l'Éternel, mais l'Église étendra ses li
mites. Qu'est-ce qui la retient dans des bornes s
étroites? C'est le spectacle de notre vie. « On récit
« que Stratonicus, marchant, en une saison très ar
« dente, par des déserts, avec une fort grande soif
« et ayant rencontré un fossé plein d'eau, s'enqui
« d'un paysan si elle était bonne. — Nous n'en bu
« vons point d'autre, répondit-il. — Sur quoi, lui
« regardant le visage pâle, jaune et hâve de ce pau
« vre homme : A ce compte, répliqua-t-il, elle n
« vaut rien ; et il n'en voulut point boire. Qu'est-c
« qui empêche les adversaires d'embrasser la reli
« gion, que la face hideuse de notre vie? A notr
« occasion, malheureux que nous sommes, tous le
« jours le saint nom de Dieu est blasphémé par eu
« au lieu que nous devrions les contraindre de dire
« en voyant la pureté de nos mœurs et les preuve
« de notre zèle : Voilà sans doute une bonne et sain
« religion, puisqu'elle produit de tels fruits. »

Que ceux qui ont été lâches deviennent vaillants, comme le soldat qui, ayant failli, rachète sa faute par des actions de valeur! Que les innocents, s'il en est, s'excitent à bien vivre!

A tout prendre, ce discours n'est remarquable ni par la conception générale, ni par la composition. On peut en dire autant de tous les discours de Le Faucheur : c'est dans le détail, dans l'exécution, qu'il faut chercher son principal mérite. Il a dans la succession des idées cet écoulement rapide, où le flot presse le flot, ou, si l'on veut, cette jonction serrée des membres par des articulations vivantes et d'un jeu facile, en un mot, ce mouvement continu qui est essentiel à l'éloquence. Le discours que nous venons d'analyser est, sous ce rapport, égal à lui-même d'un bout à l'autre; mais quant à l'intérêt des idées, on n'en peut pas dire autant. Peut-être cela était-il difficile à éviter. La partie des griefs et des reproches était, en elle-même, plus propre à frapper l'esprit et à fixer l'attention; ce qu'il y a de sûr, c'est que les grands traits et les grands mouvements sont dans cette première partie.

Il semble que l'auteur n'ait pas senti assez la nécessité de renouveler par la tournure ou par les idées accessoires le fonds des deux dernières parties. C'était difficile, mais fort important. On dira qu'en soi-même rien n'est plus touchant que les menaces de la deuxième partie et les instances de la troisième. Je réponds, d'une part, que des griefs spé-

[redacted]

ciaux et bien articulés ont, sous le rapport oratoire, un grand avantage; en second lieu, que rien n'a plus besoin d'être renouvelé pour la forme que les menaces et les exhortations. La partie des menaces, dans ce sermon, a l'avantage d'être spéciale. La partie suivante n'a pas cet avantage et roule tout entière sur le lieu commun. L'énumération des devoirs à remplir et des classes de personnes appelées chacune à des devoirs particuliers, n'a pas l'intérêt ni la grandeur d'un appel collectif.

J'aimerais, d'ailleurs, qu'on ne recommandât pas immédiatement des œuvres, mais des principes, des sentiments, une manière, non de faire, mais d'être. *Faire vient d'être, et faire nous fait être.* Ce point de vue me paraît trop négligé dans la prédication de cette école. Sans méconnaître que les œuvres sont des manifestations de l'état de l'âme, ils font un peu comme s'ils le méconnaissaient : ils s'attaquent aux œuvres et remontent trop rarement à la source.

La diction, et particulièrement la structure de la phrase, ont reçu dans ce discours des soins qu'il est facile d'apercevoir. Ce n'était pas un petit mérite alors. La phrase française n'était pas encore formée. La seule chose qui ait fait vivre le nom de Balzac est d'avoir contribué à la former; mais on peut contester à sa période la qualité oratoire. Le Faucheur a très bien assorti la forme et le mouvement de sa phrase à l'esprit et aux besoins du genre oratoire. Elle a bien le rhythme du genre.

Il a heureusement employé son imagination,

comme un coin, à frapper de vives empreintes de ses idées. Quelquefois pourtant ce sont plutôt des traits d'esprit que des éclairs d'imagination, et les rapprochements sont quelquefois plus ingénieux que naturels. Les souvenirs classiques de l'antiquité, qui était très familière aux prédicateurs de ce temps, mais surtout à Le Faucheur, font trop souvent les frais de ces rapprochements, et, du moins à notre point de vue, donnent à son éloquence quelque chose d'un peu gourmé.

Citons-en quelques exemples :

« Thémistocle fit autrefois punir de mort, par un « décret public, un truchement venu en la ville « d'Athènes, à la suite des ambassadeurs du roi de « Perse, pour avoir osé employer la langue grec- « que à exprimer les commandements des Barba- « res; et Dieu ne nous punirait-il point de ce que « nous employons tous les jours contre lui cette « langue que nous avons reçue de lui, faisant servir « l'organe de sa gloire aux blasphèmes de son ad- « versaire. »

« Comme anciennement les Romains, assiégeant « une ville, en évoquaient premièrement les dieux, « qu'ils croyaient en être les protecteurs, aussi Satan « a toujours tâché d'évoquer du milieu de nous la « concorde, vertu tutélaire de cette Église et la « mère de sa sûreté, pour nous surmonter ensuite « sans peine. »

« Il y en a tel qui cherche à s'en venger (des « censures des pasteurs) par les injures et par la mé-

« disance. Ainsi dit-on que les Tartares tirent des « flèches contre le soleil, quand il les picque avec « des rayons trop ardents, et que le singe casse le « miroir où il voit sa laideur (1). »

En somme, Le Faucheur me paraît un fort bon prédicateur parénétique. Dans l'exhortation et dans l'instance, il a la vivacité, la rapidité, la franchise, l'abondance et en général la mesure, qui est une condition de la force. Par exhortation, je n'entends pas la prédication d'appel au sens du *réveil religieux*, c'est-à-dire la prédication adressée aux non-convertis. Chez les prédicateurs du dix-septième siècle, on ne voit pas cette distinction entre les convertis et les non-convertis. Pour eux l'auditoire est homogène. La distinction est entre ceux qui vivent bien et ceux qui vivent mal. Il y a une grande analogie entre leur point de vue et celui des prophètes de l'ancienne alliance.

Le *Traité de l'action de l'orateur*, de Le Faucheur, a été attribué à Conrart (2). Il est plein d'atticisme et fort agréable à lire. On peut dire autre chose sur le sujet, mais on ne peut pas dire mieux. Le Faucheur y donne le résultat, non-seulement de sa lecture, mais de sa pratique. On y trouve une connaissance approfondie de l'antiquité.

(1) Ces trois exemples sont tirés du dernier sermon analysé. (*Sermons sur divers textes*, tome I, pages 366, 380 et 387.)

(2) Ce *Traité*, dont la première édition est de 1657, fut attribué faussement à Conrart par Cramoisy dans l'édition qu'il en donna en 1686. L'erreur a été relevée, dès l'année 1688, dans la préface des *Œuvres posthumes de Claude*. (*Éditeurs.*)

IV.

JEAN MESTREZAT.

1592—1657.

Jean Mestrezat, né à Genève en 1592, mort à Paris en 1657, la même année que Le Faucheur, se distingua par un développement précoce. A dix-huit ans, il était déjà professeur de philosophie à Saumur. Il fut appelé très jeune à Charenton (1) comme pasteur, sur l'audition d'un seul sermon. Il se rendit célèbre par des conférences ou disputes publiques, où il fit preuve de hardiesse et d'habileté.

L'admiration qu'il avait excitée à son début se soutint pendant toute sa carrière. « Il n'y a point, « dit Bayle, de sermons qui contiennent une théo« logie plus sublime que ceux qu'il prêcha sur « l'Épître aux Hébreux. On dit qu'ayant rencontré « dans la rue un ecclésiastique de sa connaissance « qui avait prêché un Carême avec applaudissement, « et l'en ayant félicité : J'ai pris dans vos sermons, « lui répondit l'autre, tout ce que j'ai dit de meil« leur (2). » Sa théologie pouvait, en effet, se con-

(1) Charenton, à deux lieues de Paris, accordé pour le culte en 1606.
(2) *Dictionnaire historique et critique*. Article : *Mestrezat*.

vertir facilement en éloquence. Il suffisait pour cela de passionner les arguments, à la manière de Bourdaloue, dont la dialectique est toujours oratoire ; mais Mestrezat n'en prend pas la peine, et nous ne comprenons guère aujourd'hui qu'une vogue soutenue ait pu s'attacher à ses prédications.

Ce qui, à notre avis, le distingue, c'est d'abord une saine et belle théologie et une connaissance approfondie du système de la religion ; ce sont des pensées larges et élevées, qu'il ne doit pas exclusivement à la nature de son esprit, mais aussi à la *scrutation* attentive de l'Évangile et à la force de sa méditation. Il s'élève parfois à une hauteur de vues et à une respectueuse hardiesse, qu'on ne trouve pas d'ordinaire chez ses contemporains. Aucun d'eux, par exemple, ne rend hommage comme lui à la valeur de la preuve interne ou immédiate de la vérité religieuse. Cette preuve n'est pas identique pour tous : l'effet en est subordonné à un certain état de l'âme; mais dans ces limites elle est très forte, elle est la plus forte, et si l'on ne commence pas toujours par là, c'est en tout cas par là qu'il faut finir. *J'avais ouï parler de toi de mes oreilles, mais maintenant mes yeux t'ont vu.* (Job, XLII, 5.) Cette idée est impliquée dans le passage suivant, tiré du premier sermon de Mestrezat sur l'Épître aux Hébreux :

« Je dis donc, pour revenir à cette Épître aux « Hébreux, que, bien que nous ayons grande obli- « gation aux anciens Pères grecs, qui ont universel-

« lement tenu cette épître comme divine, et qui « finalement ont été suivis de tous les latins; néan- « moins maintenant nous disons franchement que « ce n'est plus pour leur témoignage que nous la « croyons divine, mais pour elle-même, et pour sa « lumière céleste qui resplendit aux yeux de nos en- « tendements. Et faisons ici ce que jadis un ancien « disait : Nous mettons en avant la majesté des Écri- « tures, si l'antiquité d'icelles ne suffit à montrer « leur divinité. Nous mettons en avant la majesté « sublime de cette épître, et proposons la merveille « des révélations qui y sont contenues, lesquelles « ne ressentent rien de l'esprit humain. »

Quant à la manière dont Mestrezat traite ses textes, elle ne diffère pas par la nature, mais par le degré seulement, de la pratique constante des prédicateurs de cette époque. Nous avons vu chez Du Moulin et chez Le Faucheur une fidélité respectueuse à suivre pas à pas l'Écriture; mais plus qu'aucun Mestrezat serre énergiquement et interroge avec obstination chacun de ses textes, s'y tenant collé d'un bout à l'autre du discours. Une analyse exacte sans subtilité et sans minutie met en valeur et en relation mutuelle les différentes parties du texte, sans que l'auteur vise à une unité factice. Le tissu du discours est serré, le dessein ferme et constamment suivi; la traversée est laborieuse pour le lecteur et ne s'accomplit pas sans un certain effort. Si une prédication pareille ne fatiguait pas alors, comme elle fatiguerait aujourd'hui, il faut croire

qu'alors les facultés logiques et l'instrument dialectique étaient plus généralement cultivés. La pensée se portait sur moins d'objets, mais avait plus d'intensité. Les gens du monde faisaient leur lecture favorite d'ouvrages que nous ne lirions aujourd'hui qu'à titre d'étude, et la prédication même était sous ce rapport une vigoureuse palestre.

La manière d'écrire de Mestrezat est *vénérable*, mais rien de plus; son style est inculte; sa parole grave, mais pesante et nullement oratoire. C'est, à tout prendre, un commentaire, dans lequel on a mis infuser un peu de rhétorique, bien peu : quelques apostrophes, quelques transitions en font la façon. Le sentiment oratoire et le vrai tact de la chaire semblent manquer à Mestrezat. Même dans les sujets de morale, où l'on s'attend à rencontrer un style plus actif et plus agressif, il se borne d'ordinaire à exposer, ou bien il entremêle l'application et l'explication, sans souci du lieu et de la gradation. Il a l'air de penser que la vérité se suffit toujours à elle-même.

Du reste, il ne fait pas de l'érudition ni de la dialectique en pure perte et pour s'amuser. Il n'est ni scolastique ni artificiel. Enfin il controverse sobrement et à propos.

En résumé, Mestrezat est grave, mais point touchant; il n'est pas orateur, comme Le Faucheur, et ne songe pas à l'être; mais il est très bon à étudier pour la doctrine, pour les pensées, pour le raisonnement.

Passons maintenant à l'analyse de quelques-uns de ses discours, et d'abord de son sermon sur Hébreux, III, 1, 2 : *Parquoi, frères saints, qui êtes participants de la vocation céleste, considérez l'apôtre et souverain sacrificateur de notre profession, Jésus-Christ, qui est fidèle à celui qui l'a établi, ainsi que Moïse aussi était fidèle en toute la maison d'icelui* (1).

L'orateur commence par un exorde de dix pages (2). — Tout ce qu'il y a de bon et de beau dans les créatures ne saurait, étant rassemblé, fournir un terme de comparaison avec la perfection divine, qui offrirait toujours quelque chose au delà. Il y aurait toujours la différence du principe aux effets; en louant ces choses, c'est Dieu même qu'on loue; il n'y a donc proprement pas de comparaison. Autant en faut-il dire de Jésus-Christ, en qui toute la plénitude de la divinité réside. Le monde entier échouerait à lui trouver un semblable. — L'Écriture, obligée de représenter les choses divines par les choses humaines, prodigue, pour honorer Jésus-Christ, tout ce que la nature et la vie humaine peuvent offrir tour à tour de grand, d'éclatant, de tendre, d'excellent. C'est ce que nous voyons dans l'Épître aux Hébreux, où paraît à chaque instant quelque nouveau tableau, quelque nouvelle compa-

(1) *De la Révérence et obéissance due à l'Évangile, ou Sermons sur les chapitres* III, IV, V *et* VI *de l'Épître aux Hébreux.* Genève, 1655. Pages 1-52.

(2) Mestrezat a voulu satisfaire aux conditions du genre en faisant des exordes même quand son plan n'en comportait pas; aussi les prend-il parfois un peu en dehors du sujet.

raison, pour décrire les perfections de Jésus-Ch
le médiateur. Dans le chapitre deuxième, nous av
trouvé trois images : celle du premier homme, c
du premier-né de chaque famille d'Israël en Égy
celle du souverain sacrificateur. Maintenant, c
celle de Moïse.

Le but de toute l'épître est d'imprimer un gr
respect pour Jésus-Christ. L'Apôtre l'a mis d'ab
au-dessus des prophètes et des anges; à présent i
met au-dessus de Moïse. Son but est non-seulem
d'exhorter les Hébreux fidèles, mais de convain
les Juifs incrédules, dont la foi s'obstinait à ne p
dépasser Moïse. Il montre à ceux-ci que le Messi
dû être à la fois semblable à Moïse et plus gr
que lui : *semblable*, car Moïse lui-même l'a dit; p
grand, car il est fils de Dieu et maître de la mai
où Moïse n'a été que serviteur. « Il s'ensuivait d
« que les Juifs ne devaient point trouver étrange
« on leur proposait Jésus-Christ et son Évangile,
« si on préférait l'Évangile à la loi. Car c'est com
« si l'Apôtre disait : Toutes les prédictions doiv
« être accomplies; or, il y a des prédictions
« Messie semblable à Moïse et toutefois plus gr
« que Moïse; donc il faut que cela soit accompli,
« par conséquent que l'Évangile, qui est la pa
« du Messie, soit reçu et préféré à la loi. » — L
pôtre ne laisse pas à ceux qu'il réfute la ressour
dont on se faisait fort contre les premiers chrétie
de l'accuser de manquer au respect dû à Moï
car il le déclare fidèle en toute la maison de D

et le compare au Messie ; il laisse à la loi de Moïse son rang et son importance, et se borne à la subordonner à l'Évangile, comme la figure à la réalité.

Venant au texte, l'orateur considère trois points :

I. Les titres que l'Apôtre donne aux Hébreux ;

II. L'acte qu'il requiert d'eux ;

III. La convenance entre Jésus-Christ et Moïse.

I. *Les titres que l'Apôtre donne aux Hébreux.* — Il les appelle *frères*, non-seulement comme issus d'un même père selon la chair, mais puisqu'ils sont convertis, comme issus d'un même père selon l'Esprit; il leur rappelle ainsi tout à la fois leur origine et leurs rapports mutuels.

Participants de la vocation céleste. — *Participants*, parce qu'ils l'ont acceptée, tandis que leurs frères selon la chair la rejetaient. — Vocation *céleste :* elle l'est par son origine, par son moyen, par sa fin, par son objet. Voici le développement de la troisième idée :

« Elle est appelée vocation céleste au regard de « sa fin et de ce en quoi elle se termine; car elle se « termine en la félicité céleste; le ciel et la gloire « qui nous y est préparée est le but de la supernelle « vocation. Et très à propos la vocation des hom« mes par l'Évangile est appelée céleste, eu égard à « ce but, comme opposée à la vocation par laquelle « les Pères de l'Ancien Testament étaient appelés « par la loi à posséder une Canaan terrienne : je « dis par la loi (car ce qu'ils ont obtenu le ciel n'a « pas été par la loi, mais par la promesse, qui était

« l'Évangile en semence, la loi de soi ne proposan
« que le repos et la félicité d'une Canaan tempo-
« relle), à raison de quoi l'Apôtre dit aux fidèles,
« au douzième aux Hébreux : *Vous n'êtes point venus*
« *à une montagne qui se puisse toucher à la main*,
« *mais vous êtes venus à la Jérusalem céleste, aux mil-*
« *liers d'anges et aux esprits des justes qui sont sanc-*
« *tifiés, et à l'Église et assemblée des premiers-nés qui*
« *sont écrits au ciel.* Et ici nous avons de l'avantage,
« non-seulement par-dessus les Pères de l'Ancien
« Testament, mais même par-dessus Adam en son
« intégrité, lequel n'était appelé qu'à un paradis
« terrestre, et nous sommes appelés par-dessus tous
« les cieux en la maison de Dieu. » La conclusion de
ce morceau est que les Juifs n'ont point à regretter
leur héritage. Il y aurait quelque chose de plus spi-
rituel à dire sur ce sujet, mais non pas peut-être
dans la chaire. Continuons :

« Je dis, en quatrième lieu, que notre vocation
« en Jésus-Christ est appelée vocation céleste, au re-
« gard de tout son objet » (l'orateur aurait peut-être
dû dire plutôt : de sa nature), « au sens auquel
« les choses de l'Évangile et le service qui est rendu
« à Dieu en esprit et en vérité sont appelés choses
« célestes, à l'opposite des choses de la loi et du
« tabernacle ancien, qui étaient terriennes et char-
« nelles. C'est ainsi que se prend ce mot de *céleste*
« par saint Paul, et notamment en cette épître : pour
« exemple, au neuvième de l'Éptîre aux Hébreux,
« l'Apôtre, après avoir parlé des offrandes et dons

« qu'on offrait selon la loi, dit : *lesquelles choses ser-*
« *vent au patron et à l'ombre des choses célestes*, où
« par les choses célestes sont entendues celles de
« l'Évangile, dont celles de la loi avaient été ombre
« et figure. Suivant cela, au même chapitre, l'A-
« pôtre appelle le sanctuaire de l'Ancien Testament
« sanctuaire *mondain*, et les viandes, breuvages, la-
« vements et sacrifices de la loi *cérémonies charnelles*,
« par opposition au service spirituel et céleste de
« l'Évangile. Et ainsi au deuxième de l'Épître aux
« Colossiens, l'Apôtre appelle *éléments du monde* les
« ordonnances de la loi de ne manger, ne toucher,
« ne goûter, disant que nous sommes morts avec
« Jésus-Christ à tous ces éléments-là, c'est-à-dire à
« ces choses terriennes, afin que nous cherchions
« maintenant les choses qui sont *en haut*, *là où est*
« *Jésus-Christ à la dextre de Dieu*, c'est-à-dire que
« notre religion et notre conversation soient spiri-
« tuelles et célestes. Car, afin que vous entendiez
« la force de certains arguments de l'Écriture, il faut
« que vous sachiez que la vie du fidèle et sa reli-
« gion sont proposées comme devant être de même
« nature et de même condition, à savoir l'une et
« l'autre spirituelles et célestes et non plus charnelles
« et terriennes, tellement que l'Apôtre, par un même
« moyen et argument (par un même mot, aurait-il
« aussi pu dire), dispute contre les vices et contre
« les cérémonies de la loi. » *Céleste* veut donc dire
spirituel, *divin*. « Le moyen et argument est que
« Jésus-Christ est mort au monde et vit maintenant

« au ciel, d'où résulte que le fidèle, devant être con-
« forme à son chef, doit avoir sa conversation et sa
« religion, non plus mondaine et terrienne, mais
« spirituelle et céleste. »

Ici l'orateur dit avoir à se plaindre « de l'Église « romaine et de nous-mêmes. » Le culte catholique, pompeux et mondain, répond mal à cette vocation toute spirituelle et en détourne les esprits de ses sectateurs. Et nous, nous offrons au monde, à la matière, sans rites et sans cérémonies, un culte bien indigne de notre vocation spirituelle.

Voilà ce qu'est la vocation céleste. Il était important de dire à ceux que l'on séparait de leur vocation terrestre, pleine de perspectives flatteuses pour la chair, qu'ils devenaient participants d'une vocation céleste, et que si Moïse leur manquait, Jésus-Christ venait prendre sa place, le fils et l'héritier au lieu du serviteur. Ceci le conduit à sa seconde partie.

II. *L'acte que l'Apôtre requiert des Hébreux.* —
« *Considérez l'apôtre et souverain sacrificateur de notre*
« *profession*. Le mot que l'Apôtre emploie en sa
« langue (κατανοήσατε), et que nous traduisons *consi-*
« *dérez*, emporte une grande attention d'esprit, une
« contemplation et méditation. C'est ce mot qui est
« employé par Jésus-Christ en saint Luc, cha-
« pitre XII : *Considérez que les corbeaux du ciel ne*
« *sèment ni ne moissonnent; considérez comment crois-*
« *sent les lis;* c'est-à-dire, prenez bien garde. Ainsi,
« au septième des Actes, il est dit que Moïse, ayant

« en la vision du buisson ardent, s'approcha *pour « considérer*. Partant, ce mot est opposé à un regard « léger et superficiel. »

Pourquoi l'Apôtre emploie ce mot :

1. Parce que, si on regarde légèrement les figures et les prophéties de la loi, on n'y trouve pas Jésus-Christ. Il faut, pour l'y trouver, *sonder* les Écritures. « Au dehors, elles parlent de Moïse, d'Aa« ron, de David, de Salomon; mais au dedans et « au fond elles parleront du Messie, comme ci-des« sus nous vous avons fait voir que les paroles qui « avaient été dites à David touchant Salomon : *Je « lui serai père et il me sera fils*, au fond s'enten« daient de Jésus-Christ, et que ce que le prophète « Ésaïe avait dit de soi apparemment : *Me voici et les « enfants que Dieu m'a donnés*, au fond s'entendait « de Jésus-Christ et n'avait sa pleine vérité qu'en « lui. » L'Apôtre demande aux fidèles du Nouveau Testament ce qu'il n'eût pas demandé à ceux de l'Ancien, « qui n'avaient pas, dit-il, la force de re« garder au dedans des ombres et des figures. »

2. L'autre raison est tirée de la nature même de la foi justifiante. L'orateur en donne une belle définition : « La foi justifiante n'est autre chose qu'une « sérieuse et véhémente considération de Jésus« Christ, opposée à la foi à temps, qui est une con« sidération de Jésus-Christ légère et superficielle, « laquelle par conséquent ne produit point de ra« cines d'amour et de charité dans le cœur. Et pour « cela la foi est opposée à tous nos défauts et man-

« quements en la régénération; car tous nos défauts,
« à proprement parler, viennent de ce que nous ne
« considérons pas Jésus-Christ, c'est-à-dire que nous
« n'imprimons pas bien avant en nos entendements
« cette grande charité et bonté, et cette souveraine
« justice et sainteté, que Dieu nous a montrées en
« Jésus-Christ. »

Ce qui suit est la partie la plus oratoire et la plus applicative de ce discours :

« Toi, qui as si peu de soin de complaire et agréer
« à Jésus-Christ en tes actions, d'où vient ce man-
« quement, sinon de ce que tu ne considères point
« ce grand amour que Jésus-Christ t'a porté, d'avoir
« voulu mettre sa vie pour toi? Toi, que la splen-
« deur et le lustre des dignités et honneurs de ce
« monde, ou l'avarice et l'amour des richesses mon-
« daines, porte à travers champs, d'où vient ton
« manquement, sinon de ce que tu ne considères
« point en Jésus-Christ la beauté, la gloire et les
« richesses du royaume des cieux? Tu penses, je
« l'avoue, à la félicité et gloire du Paradis que Jé-
« sus-Christ promet à ses fidèles; mais c'est une
« pensée qui passe comme un éclair par ton esprit;
« ce n'est pas une méditation véhémente et perma-
« nente; car si c'était une méditation véhémente,
« elle ferait des impressions en ton cœur de l'amour
« de Dieu et de son règne, et te transformerait en
« l'image de Dieu, te donnant des affections toutes
« nouvelles et célestes, selon que dit l'Apôtre au
« douzième de l'Épître aux Romains : *Soyez transfor-*

« *més par le renouvellement de votre entendement, pour* « *éprouver quelle est la volonté de Dieu, bonne, plai-* « *sante et parfaite*. De même, d'où vient, ô chrétien, « que tu doutes souvent de la grâce de Dieu, soit « à te pardonner tes péchés, soit à te subvenir ici- « bas en tes nécessités, et te délivrer de tes dan- « gers, sinon de ce que tu ne considères pas ce « grand et divin sacrifice par lequel Jésus-Christ a « effacé tes péchés, et la comparution de Jésus- « Christ à la dextre du Père pour intercéder pour « toi et t'obtenir toutes les choses qui te seront né- « cessaires et salutaires. En somme, mes frères, tout « ce que nous vous inculquons de Jésus-Christ et de « son Évangile, et tout ce que nous vous proposons « par tant de prédications, n'est que pour vous ame- « ner à cette sérieuse et attentive considération de « Jésus-Christ, et changer les pensées légères que « vous en avez en fixes méditations, et les égare- « ments que les affections charnelles produisent en « vos entendements en une attentive et arrêtée con- « templation de la beauté et de la gloire de Dieu en « la face de Jésus-Christ. »

Mais qu'est-ce, précisément, qu'il faut considérer? Nous avons vu que c'est Jésus-Christ; mais sous quel rapport l'Apôtre veut-il que ceux à qui il s'adresse le considèrent? C'est l'objet de la troisième partie.

III. *La convenance entre Jésus-Christ et Moïse.* — Ils ont rempli les mêmes offices, et l'un et l'autre avec fidélité, quoique leur fidélité fût inégale, ainsi que leur puissance.

Considérez l'apôtre et souverain sacrificateur de notre profession, Jésus-Christ, qui est fidèle à celui qui l'a établi, ainsi que Moïse aussi était fidèle en toute la maison d'icelui. — L'Apôtre réunit ici les deux types qu'il avait successivement appliqués à Jésus-Christ: celui du souverain sacrificateur et celui du grand prophète des Hébreux. Il appelle Jésus-Christ *souverain sacrificateur* en tant qu'il a eu Aaron pour type, et *apôtre* en tant que Moïse a été sa figure; car il réunit en lui Aaron et Moïse. — Laissons le premier de ces titres, dont il a déjà été traité, et voyons seulement le second, celui d'*apôtre*.

D'après la signification constante de ce mot, que l'orateur définit, il convient également bien à Moïse, à Jésus-Christ et aux hommes que Jésus-Christ a envoyés prêcher l'Évangile. — Moïse et Jésus-Christ ont été fidèles comme apôtres. — Il faut considérer, dans cette comparaison, trois côtés de l'apostolat ou de la mission de Moïse : il a été, à l'égard de son peuple, *prophète*, *libérateur* et *médiateur*, et en tout cela l'ombre et la figure de Jésus-Christ, le prophète, le libérateur et le médiateur par excellence.

1. *Prophète*. Moïse s'attribue cette qualité, lorsqu'il dit au peuple : *L'Éternel te suscitera un prophète tel que moi*. (Deutéronome, XVIII, 15.)

Remarquer, sur ces mots *tel que moi* :

a) L'excellence de la manière dont il a été prophète; elle consiste en l'autorité dont il a été revêtu et en la manière dont Dieu se communiquait à lui :

« L'autorité, en ce que Moïse était tellement con

[redacted]

« sidéré comme ambassadeur de Dieu, que sa parole « était prise comme la parole de Dieu, même au re- « gard de l'infaillibilité; et de là vient que Dieu dit « à Moïse au septième de l'Exode : *Tu seras Dieu à « Pharaon, et Aaron ton frère sera ton prophète;* c'est- « à-dire, tu seras en ma place, et, comme je parle « aux hommes par des prophètes, Aaron sera ton « prophète. Et pour vous montrer que le peuple « regardait la face de Dieu en Moïse, c'est que, « quand Moïse fut longtemps en la montagne sans « revenir, ils dirent à Aaron : *Fais-nous des dieux qui « marchent devant nous; car quant à cet homme Moïse, « nous ne savons ce qu'il est devenu.* En quoi il a été « figure de Jésus-Christ, en qui Dieu s'est rendu vi- « sible aux hommes et a été d'une manière spéciale « *Immanuel*, Dieu avec nous; aussi, comme Moïse « a eu Aaron pour prophète, Jésus-Christ a eu ses « apôtres pour prophètes.

« Quant à la manière de laquelle Dieu se commu- « niquait à Moïse, c'est qu'au lieu qu'il agissait de- « dans l'imagination des autres prophètes en songes « et en visions, de telle sorte qu'ils ne voyaient rien « au dehors, Dieu se communiquait à Moïse en de- « hors, faisant ouïr sa voix de près et lui apparais- « sant par une lumière, dont Moïse remporta sa face « resplendissante... Et cette manière de communi- « cation a été ombre et figure de l'étroite commu- « nication et immédiate vision par laquelle Jésus- « Christ a su de Dieu les choses qu'il nous a révé- « lées, à savoir qu'il les a vues non de loin, mais

« de près, dedans le sein du Père, selon qu'il dit
« au huitième de saint Jean : *Je vous dis ce que j'ai*
« *vu chez mon Père*, et saint Jean, au premier cha-
« pitre, nous dit : *Nul ne vit onc Dieu; le Fils unique*
« *qui est au sein du Père, c'est lui qui l'a révélé.* »

b) La fidélité de Moïse en la charge de prophète.
« Elle a été telle qu'il a rapporté exactement tout
« ce qu'il avait reçu de Dieu, sans y rien ajouter ni
« diminuer, et c'est aussi la fidélité que Jésus-Christ
« nous montre en sa charge (Jean, VIII, 26; XV, 15);
« fidélité par laquelle il a laissé pour jamais un
« exemple à ceux qu'il a envoyés en son Église, de
« ne rien mettre en avant que ce qu'ils ont reçu
« de lui. »

2. *Libérateur.* « Secondement, Moïse a été libéra-
« teur du peuple d'Israël, Dieu ayant par la main
« de Moïse tiré son peuple d'Égypte et détruit l'É-
« gypte; et en cela aussi a-t-il été vraie figure de
« Jésus-Christ, qui nous a retirés de l'Égypte spiri-
« tuelle, c'est-à-dire de la puissance de Satan et du
« péché. Et en ce point la fidélité de Moïse est re-
« marquable en ce que, pouvant jouir en Égypte de
« paix et de repos, voire de divers honneurs comme
« fils de la fille de Pharaon, néanmoins il aima
« mieux souffrir avec le peuple de Dieu pour le dé-
« livrer, que de jouir des honneurs et des trésors
« d'Égypte : et n'est-ce pas, ô chrétiens, la fidélité
« de Jésus-Christ en notre rédemption, en tant que,
« comme dit l'Apôtre au douzième de l'Épître aux
« Hébreux, *au lieu de la joie qu'il avait en main, il*

« *a souffert la croix et a méprisé la honte;* et au hui-
« tième de la deuxième aux Corinthiens, *il s'est fait*
« *pauvre pour nous, combien qu'il fût riche, afin que*
« *par sa pauvreté nous fussions enrichis?* Et comme
« les murmures du peuple d'Israël contre Moïse, les
« injures qu'ils lui firent et les entreprises qu'ils
« firent de le tuer n'empêchèrent point Moïse qu'il
« ne les délivrât, telle a été la fidélité de notre
« Seigneur Jésus-Christ envers Dieu pour le peuple
« que Dieu lui avait donné à délivrer, nonobstant
« toute l'ingratitude des Juifs, leurs injures et leurs
« complots contre lui, voire nonobstant l'indignité
« de nous tous, qui étions ses ennemis en pensées
« et mauvaises œuvres, qu'il nous a délivrés de nos
« misères et est mort pour nous. Et toutefois quand
« nous vous parlons de la fidélité de Moïse envers
« Dieu ès délivrances du peuple d'Israël, remarquez
« que cette fidélité n'a pas été sans défaut, vu que,
« quand il fut question de délivrer le peuple de la
« soif et faire sortir l'eau du rocher, Moïse et Aaron
« sont repris de n'avoir pas cru à Dieu, ayant frappé
« le rocher par deux fois, au lieu de ne le frapper
« qu'une, comme il est représenté au vingtième du
« livre des Nombres. Mais cela nous apprend que
« Dieu juge de la fidélité et justice de ses enfants
« avec douceur et bénignité, passant par-dessus leurs
« défauts, et que, moyennant que leur obéissance soit
« sincère et que leur service soit exempt de fraude
« et de perfidie, il prend cela pour entière justice et
« fidélité. Ainsi Dieu prononça de Job, parlant aux

« amis d'icelui, qu'il n'avait point péché, passant
« par-dessus l'infirmité par laquelle Job avait mur-
« muré contre Dieu en son affliction et maudit le
« jour de sa naissance. Pour vous dire que si Dieu
« loue en sa Parole la fidélité, justice et obéissance
« de ses enfants, il faut de cela non élever l'homme,
« en inférant qu'il est justifié par la perfection de
« ses œuvres, comme font nos adversaires, mais éle-
« ver la bonté de Dieu, qui fait miséricorde à ceux
« qui l'aiment et qui pardonne à ceux qui le crai-
« gnent, comme un père pardonne à son fils qui le
« sert, selon qu'il est dit au troisième de Malachie. »

3. *Médiateur*. Typique et non réel, car il n'y a qu'un médiateur entre Dieu et les hommes, savoir Jésus-Christ homme. Mais Moïse a pourtant été médiateur ou moyenneur :

a) En ce que c'est par lui que Dieu a donné la loi au peuple d'Israël;

b) En ce que c'était par Moïse que Dieu entretenait des rapports avec le peuple.

Considérez, en cette fonction de Moïse, sa *fidélité* et son *impuissance :* « Sa fidélité en tant qu'il désire
« mourir pour le peuple et être exécration pour lui,
« disant à Dieu qu'il l'effaçât plutôt de son livre
« que de détruire le peuple : vraie figure en cela de
« l'affection et fidélité par laquelle Jésus-Christ a
« voulu mourir et être fait malédiction pour nous.
« Mais je dis aussi : l'imperfection et impuissance de
« Moïse en cet emploi de moyenneur, en ce que
« Moïse ne fut pas admis à mourir pour le peuple

« et être fait exécration pour lui, Dieu lui répondant « que l'âme qui aurait péché, celle-là serait effacée « de son livre. »

Toutefois, s'il était impuissant en même temps que fidèle, il n'en montrait que mieux combien un médiateur était nécessaire.

L'auteur finit cette partie par expliquer ces mots . *de notre profession* : « L'Apôtre appelle Jésus-Christ « l'apôtre et souverain sacrificateur de notre profes- « sion, pour opposer cet apôtre et souverain sacri- « ficateur à celui dont l'Église d'Israël sous l'Ancien « Testament avait fait profession. »

Conclusion (1). I. — 1. Tournons d'abord ce propos contre les docteurs de l'Église romaine, et disons-leur que nul, après Jésus-Christ, ne peut réunir en soi Moïse et Aaron. A leur compte, le Nouveau Testament n'aurait rien de plus excellent que l'Ancien.

2. Le siége apostolique et perpétuel de l'Église chrétienne n'est pas terrestre, mais spirituel et céleste; « car, « puisqu'en l'Église chrétienne tout doit « être spirituel et céleste, donc au trône terrien et « visible, comme le trône de Moïse et d'Aaron, ne « doit pas répondre, sous le Nouveau Testament, « un trône terrien et visible comme le leur? » C'est vouloir chercher dans les ombres la réalité des ombres.

« Partant, comme les Juifs disaient que pour la « religion et en l'Église il fallait un homme d'auto-

(1) En général, Mestrezat commence sa conclusion par quelque discussion des dogmes romains ; mais il ne s'y arrête pas longtemps.

« rité souveraine, qui fût apôtre de Dieu et souverain sacrificateur, et l'Apôtre leur répond que s'ils veulent un apôtre et souverain sacrificateur en voici un, à savoir Jésus-Christ, nous disons le même à nos adversaires : Pourquoi nous demandez-vous un apôtre et souverain sacrificateur Voici le Fils de Dieu. Pourquoi en voulez-vous des charnels et terriens? En voici un spirituel et céleste. Et n'est pas besoin que nous vous disions que Moïse et Jésus-Christ ont été fidèles en rapportant la volonté de Dieu sans y rien ajouter ni diminuer, et que l'évêque romain donne aux hommes ses traditions et les égale aux oracles divins, voire retranche les propres commandements divins, comme les plus grossiers le voient au retranchement du second commandement de la loi et au retranchement de la coupe en la sainte cène. »

II. — 1. Souvenons-nous des titres que l'auteur sacré donne aux fidèles : *frères* : nous devons donc nous aimer; *saints* : cet amour doit avoir pour base la sanctification ; *participants*, etc. : la vérité et l'effet de la sanctification est de chercher les choses célestes. Notre vie répond-elle à ces titres? Hélas ! non. — Ceci le conduit à ce qui suit dans le texte :

2. *Considérez*, etc. Considérer, c'est obéir. Obéirons-nous à Jésus-Christ moins que les Juifs à Moïse, comme si Jésus-Christ avait moins d'autorité que Moïse? Ou bien, est-il moins fidèle, tellement que nous soyons aussi moins obligés à être fidèles? — L'orateur adresse cette question successivement aux

pasteurs, aux parents, aux serviteurs, à tous ses auditeurs.

3. **Mais**, outre l'exhortation, il y a ici une consolation, car Jésus-Christ est fidèle comme *sacrificateur*, c'est-à-dire comme notre salut. — Ici seulement vient l'explication (très contestable) de « *toute la mai-* « *son de Dieu.* »

La méthode de Mestrezat est celle de son époque, mais plus marquée chez lui que chez aucun de ses contemporains. Elle suppose des auditeurs sérieux, croyants et instruits dans la religion; car de tels auditeurs pouvaient seuls goûter une prédication qui les entretenait ainsi de toutes les expressions d'un texte.

Épeler le texte sacré; le presser mot par mot; en extraire, non-seulement la mère-goutte, mais tout ce qu'il peut donner : voilà la prédication de cette première période. Nous verrons un peu plus tard une révolution qui introduira les sujets à côté des textes et créera le sermon synthétique. Il faudra constater cette révolution, et en chercher la cause ou les causes.

Nous allons, pour faire mieux connaître Mestrezat et son époque, analyser encore un de ses discours, le troisième du volume intitulé : *Des fruicts de la foy en vertus chrestiennes, ou Sermons sur les chapitres XII et XIII de l'Épistre aux Hébreux* (1).

(1) Pages 81-125.

Texte : *Vous n'avez point encore résisté jusqu'au sang en combattant contre le péché, et avez oublié l'exhortation, laquelle parle à vous comme aux enfants, disant : Mon enfant, ne mets point à nonchaloir la discipline du Seigneur, et ne perds point courage quand tu es repris de lui ; car le Seigneur châtie celui qu'il aime et fouette tout enfant qu'il avoue.* (Hébreux, XII, 4 à 6.)

Exorde : La Providence divine est admirable en tout l'univers, mais surtout en la conduite des affaires humaines, en ce qu'elle tire le bien du mal ainsi que le pharmacien convertit les poisons en remèdes.

« Quand Dieu tire la lumière de ce beau soleil, ou « l'ordre réglé des saisons et du jour et de la nuit « du réglé mouvement des cieux, cela est moins admirable que quand il tire, des actions des hommes « les plus iniques et des maux les plus griefs et les « plus douloureux, le bien et salut de ses enfants ; « car ce faisant, il surmonte la nature des choses et « en tire ce qu'il semblait qu'elles ne pourraient « donner. Joseph admirait et représentait cette providence à ses frères, leur disant : *Vous aviez pensé « mal à l'encontre de moi, mais Dieu l'a tourné en « bien* : car toutes les offenses qu'ils lui avaient faites « en le vendant pour esclave, avaient été converties « en moyens de les entretenir en vie pendant la famine. Et saint Paul la représente aux fidèles pour « leur consolation (Romains, VIII, 28), disant que « *toutes choses aident ensemble en bien à ceux qui aiment Dieu.* »

Ces paroles de l'Apôtre s'appliquent aux persécutions qu'enduraient les Hébreux. Il leur avait présenté d'autres motifs : l'espérance de la rémunération, l'exemple des fidèles de tous les temps et de tous les âges, et celui de Jésus-Christ. Ici, autre argument : il représente le combat qu'ils soutiennent comme un combat contre le péché.

Le texte nous invite à considérer :

I. La mesure des souffrances des Hébreux.

II. Le fruit et l'usage des afflictions.

Ce sont deux motifs de ne pas perdre courage. L'unité du discours est ainsi très satisfaisante.

I. L'Apôtre mesure les souffrances des Hébreux à celles de Jésus-Christ. Jésus-Christ a répandu tout son sang : eux n'ont pas encore résisté jusqu'au sang, la persécution ayant jusqu'alors consisté en opprobres et ravissement des biens. Seuls, parmi les disciples de la croix, Jacques et Étienne avaient subi le dernier supplice (1). L'Apôtre exhorte les Hébreux à voir combien Dieu les a épargnés, et non combien Dieu les a frappés. Pour nous aider à bénir Dieu, il faut comparer nos afflictions avec les afflictions

(1) Cette explication du quatrième verset ne me paraît ni la plus naturelle ni la plus belle. Il s'agit ici directement de combattre contre le péché (sans doute contre le péché qui est en nous); et alors résister jusqu'au sang, c'est faire les derniers efforts, s'imposer les derniers sacrifices. Les mots *combattre* et *résister* ne paraissent point convenir à l'interprétation que Mestrezat propose. Dans la persécution et les souffrances du corps, on est passif, on ne résiste pas, on ne combat pas. L'Apôtre dit aux Hébreux : Vous devez combattre contre vous-mêmes; mais parce que vous ne vous donnez pas assez de besogne à l'intérieur, Dieu vous en donne à l'extérieur ; comme vous ne vous dépouillez pas vous-mêmes, il faut qu'il vous dépouille, et c'est à cela qu'il emploie les afflictions et les persécutions présentes.

plus graves de notre prochain. Le découragement ne vient que de faire toujours l'inverse. (Ici trouve sa place un de ces développements pratiques, trop rares chez notre prédicateur.)

Mais si les mots de l'Apôtre nous enseignent notre devoir, ils ne nous enseignent pas moins la conduite de Dieu à l'égard de ses enfants. Il ne châtie que par mesure et dans l'exacte proportion de la nécessité. « Comme Jésus-Christ, enquis pourquoi ses disciples « ne jeûnaient pas comme ceux de Jean-Baptiste, « répondit *qu'on ne met point du vin nouveau en des « ouaires vieux, autrement les ouaires se rompent et le « vin s'épand, ni une pièce de drap écru à un vieil « vêtement, de peur que la pièce n'emporte le vêtement*, « voulant dire que, ses disciples étant infirmes, il « ne voulait pas leur imposer des exercices et des « travaux qui surpassassent leur portée;... c'est ce « que Dieu fait envers nous, discernant les temps et « la portée de ses enfants. »

Encore, dit l'Apôtre dans le texte, c'est-à-dire, ce que vous n'avez pas encore essuyé, vous pourriez l'essuyer par la suite; Dieu exerce notre patience par degrés, nous préparant par de plus légères épreuves à en soutenir de plus grandes.

Le propos de l'Apôtre nous fait voir encore que Dieu tient la bride à nos ennemis. Les Juifs avaient fait mourir Jésus-Christ et deux de ses disciples, Étienne et Jacques. D'où vient qu'ils n'en font pas autant aux autres? C'est que Dieu les retient. — Ici l'orateur rappelle, par forme de rapprochement,

les conditions que Dieu fait à Satan à l'égard de Job.

Tout ce commentaire du mot *encore* caractérise bien la manière de Mestrezat, qui épuise chaque mot, lui faisant dire, non-seulement tout ce qu'il signifie, mais tout ce qu'il implique, tout ce qu'il emporte, tout ce qu'il présuppose.

II. La mesure des souffrances était un premier motif de consolation; le fruit et usage des souffrances en est un second. Cet usage est exprimé par ces mots: *combattre contre le péché* (mots expliqués par les suivants, qui rappellent une leçon pareille anciennement donnée).

Les termes de l'Apôtre sont remarquables :

1. *Combattre*. Le combat extérieur nous profite pour le combat intérieur, ce qui ne nous permet pas de nous plaindre du premier (1).

2. Mais comment le *péché* est-il combattu par nos souffrances?

Le *péché* dont il est question ici, c'est le corps de péché, c'est tout le vieil homme. L'auteur le définit par différents passages de l'Épître aux Romains. (VI, 6, 12; VII, 23.)

Pour comprendre comment le péché est combattu par nos souffrances, il faut considérer l'origine et le siége principal du péché, qui est la vie animale. « Car, bien que le péché ait occupé les plus hautes « facultés de l'âme, l'entendement et la volonté,

(1) Vous ne croyez que *pâtir* : vous *combattez!* Voilà ce que, au point de vue de l'orateur, j'aurais dit.

« néanmoins son origine et son premier siége est la
« sensualité, la partie inférieure de l'âme en laquelle
« résident les appétits corporels et les désirs des
« sens, d'où, comme d'un cloaque ou d'un bourbier,
« sont élevés des brouillards épais, qui obscurcissent
« l'entendement et le rendent tout charnel, et c'est
« à raison de cette origine et principal siége du pé-
« ché, qu'il est appelé *chair* et *corps* en l'Écriture. »

Or, quand Dieu vous sépare de la chair, en quelque sorte, en vous séparant des biens dont elle fait sa joie, il veut donner à l'esprit ce qu'il enlève à la chair. « Vos ennemis sont donc des médecins et des « chirurgiens que Dieu envoie pour vos âmes; leurs « offenses et oppressions sont les médecines amères « par lesquelles il veut purger les mauvaises hu- « meurs de l'âme, c'est-à-dire ses vices et péchés; « les plaies que vous recevez du monde sont les coups « de rasoir qui retranchent de vos esprits les super- « fluités et excressances qui s'y étaient formées. »

3. L'Apôtre justifie cette proposition par une maxime de Salomon qu'il rappelle à ses disciples, maxime citée d'après les Septante, qui nous en ont conservé non les termes, mais le sens : « Ce qui nous « apprend, dit Mestrezat, que ce n'est pas aux mots « et syllabes, mais au sens de l'Écriture sainte, qu'il « se faut arrêter. » — On voit bien ici que Mestrezat ne néglige rien.

L'Apôtre, en citant cette maxime de Salomon, dit aux Hébreux :

a) Qu'ils l'ont oubliée (oubliée en pratique). Qu'est-

ce donc que cet oubli ? La négligence des moyens de s'affermir en la foi et en la vertu chrétienne, et une excessive recherche des prospérités temporelles ; c'est dans ce sens que nous aussi nous oublions les paroles de l'Écriture.

b) Que cette exhortation (de Dieu, par Salomon) s'adresse à eux comme à des enfants. Et avec raison ; car c'est bien ainsi qu'on parle à des enfants ; et l'exhortation dit expressément : *mon enfant.* — Cela doit nous apprendre à être touchés, ainsi que Dieu, des afflictions de nos frères, comme s'ils étaient nos enfants ; — à ne pas rudoyer les affligés ; car voyez comme fait Dieu ; — à prendre courage, quand nous sommes affligés, en voyant comme Dieu parle aux affligés.

Voilà ce que l'Apôtre dit de cette exhortation de Salomon ; mais puisqu'il se l'approprie, puisqu'il la répète en son propre nom, considérons-la en elle-même et voyons ce qu'elle renferme.

Il y a : 1° ce qu'elle requiert de nous ; 2° les raisons pourquoi elle le requiert.

Cette distinction est difficile à suivre. Dans l'expli cation il y a déjà de la preuve, et dans la preuve de nouveau de l'explication. C'est l'écueil de cette méthode analytique, poussée à l'extrême, de faire passer plusieurs fois devant la même vérité. Ces allées et venues fatiguent et ne font pas avancer. Reprenons.

1. Cette exhortation requiert de nous :

a) De ne pas mépriser la discipline. Ce n'est pas que nous méprisions en tous sens la discipline ou

l'affliction : il s'en faut bien ; mais nous la méprisons en ce sens que nous négligeons d'en faire usage pour notre correction, quand, préoccupés de notre seule souffrance, nous nous endurcissons dans notre péché.

b) De ne perdre pas courage, « comme quand Job « vient à maudire le jour de sa naissance pour la « durée et l'accroissement de ses afflictions ; et quand « Jérémie vient à s'écrier que sa force est périe et « son espérance faillie par-devers l'Éternel ; et quand « Asaph, ennuyé de ce qu'il était battu journelle- « ment et que son châtiment revenait tous les matins, « dit que c'est en vain qu'il a lavé ses mains en in- « nocence, et doute que Dieu ait connaissance et « qu'il y ait intelligence au Souverain. »

L'Apôtre a bien fait de joindre ensemble ces deux défauts ; car d'une extrémité on passe dans l'autre : du mépris dans le découragement.

2. Les raisons pourquoi elle requiert cela.

a) Les afflictions viennent de Dieu, dont l'autorité est souveraine, et la sagesse infinie.

b) Les afflictions sont des corrections : ne faut-il pas que Dieu corrige et redresse ? « Qui es-tu, ô « homme, qui voulusses que Dieu ne reprît, ne cor- « rigeât et ne châtiât point ? Voudrais-tu que tout « fût en désordre en l'univers ? Que Dieu ne se plût « pas d'y voir la justice et sainteté qui est son « image, mais y laissât régner son contraire sans « aucune punition et vengeance, et qu'ainsi il se « reniât soi-même ? Voudrais-tu qu'il se déportât de

« gouverner et conduire le monde et son Église, pour « laisser un chacun vivre à sa volonté ? Voudrais-tu « voir, en la maison de Dieu et en sa famille, ce « que tu ne voudrais pas souffrir en la tienne ? « Car tu ne voudrais pas souffrir tes enfants sans « correction et châtiment. »

Et si vous dites que pourtant vous en voyez plusieurs que Dieu épargne, je réponds : Vous ne savez pas ce que Dieu leur réserve; — ils ont leur châtiment, propre à leurs défauts, et que vous ne voyez point; — gardez-vous de contrôler la sagesse de Dieu.

Refuser le châtiment, c'est déclarer qu'on veut rester dans le péché.

c) La troisième raison, c'est que les afflictions proviennent de l'amour paternel de Dieu. Les pères châtient les enfants pour leur bien : pourquoi Dieu ne le ferait-il pas? Voulez-vous être meilleurs que Dieu? Prétendez-vous l'obliger à être moins sage que vous? « Que si Dieu nous châtie par un motif si favorable, « comment pouvons-nous rebuter son châtiment ou « nous en ennuyer ? Ou comment plutôt ne lui en « rendons-nous des remercîments et des actions de « grâces ? Et c'est ici, ô fidèles, où vous devez vous « discerner d'avec les enfants de ce monde. Le motif « par lequel Dieu punit ceux-ci, après qu'ils ont re-« fusé les semonces de sa grâce, est la justice ven-« geresse, son ire, sa haine; mais quant à vous, « qu'il a séparés du monde et qui avez été enseignés « de lui, c'est le soin de votre salut qui le porte à « vous châtier, selon que dit l'Apôtre (1 Corinthiens,

« XI, 12) : *Quand nous sommes jugés, nous sommes enseignés par le Seigneur, afin que nous ne soyons condamnés avec le monde.* »

d) Quatrième raison, non commune à tous les hommes, mais particulière aux fidèles, que Dieu a séparés du monde, et dont il est le *père* dans un sens excellent. « Comme il les a régénérés et adoptés à soi « par Jésus-Christ, les retirant de leur rébellion naturelle, aussi il les traite continuellement comme « père, les enseignant et corrigeant pour les conduire « à l'héritage qu'il leur a préparé. Considérez donc, « fidèles, que ces maux desquels votre chair se plaint « sont des effets de la grâce de laquelle Dieu vous « a adoptés en Jésus-Christ, et selon laquelle il veut « vous rendre conformes à l'image de sa mort et de « sa résurrection..... Davantage, ce titre comprend « en son étendue tout ce que nous pouvons concevoir de douceur et d'arguments de la bonne volonté de Dieu envers nous, pour notre délivrance « et pleine consolation. »

Renvoyant à un discours suivant le développement de cette idée de *père* (qui s'y représentera dans l'étude d'un nouveau texte), l'orateur passe aux *doctrines et conclusions.*

1. « La première doctrine est contre le purgatoire, « lequel ce texte détruit entièrement. Car le purgatoire a été bâti sur ce discours que Dieu, après « avoir reçu en grâce ses enfants et leur avoir pardonné, ne laisse pas de les châtier et visiter de « diverses afflictions, et que, cela étant, Dieu par-

« donne bien la peine éternelle des péchés, qui est « la peine des enfers, mais non pas une peine tem« porelle; partant, que si on ne la souffre en cette « vie, à proportion des péchés qu'on a commis, il en « faut parachever la souffrance après cette vie en « un feu. Et ainsi ils présupposent que Dieu est en« vers les fidèles comme un juge qui punit des cri« minels en ire pour satisfaction à la justice; or cela « est renversé de fond en comble en notre texte, « auquel nous voyons que Dieu châtie ses enfants, « non en son ire, ni pour satisfaire à sa justice « (car sa justice est satisfaite et son ire apaisée en « Jésus-Christ), mais pour satisfaire à son amour, « de sorte que le motif de ses châtiments soit l'af« fection de père, par laquelle, nous ayant pardonné « nos péchés en Jésus-Christ, il veut nous avancer « en sainteté. Or puisque ce qu'il châtie et rédargue « les fidèles n'est que pour leur amendement, aussi « ses châtiments ne peuvent avoir lieu envers ses « enfants que pendant le cours de cette vie, qu'ils « ont en eux des défauts et péchés, et qu'ils sont « capables d'amendement; car il n'y a après la mort « plus de lieu à l'amendement, ni donc plus de lieu « à des punitions envers des enfants, puisqu'elles « ne peuvent être que pour leur amendement. »

2. Ce texte, où l'on voit alléguées aux simples fidèles des paroles de l'Écriture que nul d'entre eux n'eût dû oublier, que par conséquent chacun d'eux est censé connaître, nous apprend :

a) Que la connaissance de l'Écriture sainte est re commandée à tous les fidèles ;

b) Que l'Écriture est pleine de sapience et de con solation ;

c) Qu'elle nous *parle*. Ainsi ce n'est pas une règl muette, qu'il faille faire parler. « Non, non, ô adver « saires, l'Écriture, ou plutôt Dieu par les Écritures « nous parle voire bien expressément et clairement « tant contre les péchés des hommes que contre le « erreurs et superstitions. Et si Dieu en l'Écritur « parle à nous comme à des enfants, donc nous « reconnaîtrons la voix de notre père, et partant n « faut pas qu'on nous die : D'où savez-vous qu « l'Écriture est vraie parole de Dieu ? non plus qu' « des enfants : A quoi connaissez-vous la voix d « votre père ? — Les brebis oyent bien la voix d « leur berger et la discernent de celle de l'étranger « et pourquoi des enfants ne connaîtraient-ils, pa « l'esprit que Dieu leur a donné, la voix de leu « père ? »

3. Nous avons, bien plus que les Hébreux, ou blié l'exhortation qui nous parle comme à des en fants. « Combattons, combattons, mes frères, contr « le péché (1), par la reconnaissance des bienfait « de Dieu et de ses grâces, afin que nous n'ayon « à le combattre par la souffrance de diverses cala « mités. Et vous qui vous plaignez et murmure « contre Dieu pour votre condition et vos souffran

(1) Je retrouve ici le sens que j'ai proposé, et auquel l'orateur aurait dû, j crois, se tenir.

« ces, à savoir privation d'offices et d'emplois, re-
« but, mépris et haine qu'on a contre notre profes-
« sion, d'où proviennent diverses griéves afflictions,
« souvenez-vous que vous n'avez point encore résisté
« jusqu'au sang en combattant contre le péché, et
« que nous avons à louer Dieu de son support et re-
« connaître sa bonté. Au reste, apprenez que nous
« devons tout à Jésus-Christ, non-seulement biens,
« emplois et charges, mais aussi les vies mêmes,
« et partant que nous nous trompons si nous avons
« suivi Jésus-Christ à condition que ce ne fût pas
« jusqu'au sang. Mais considérez, mes frères, que si
« Dieu nous appelle à quelque souffrance et quelque
« perte, c'est pour notre bien et pour le soin qu'il
« a de notre salut, c'est pour nous détacher de la
« terre et nous élever au ciel, et pour mieux possé-
« der nos cœurs et nos affections. Secondement, qu'il
« rémunérera en dons et grâces de son Esprit toutes
« les pertes que nous ferons pour son nom; que
« nous recevrons cent fois autant en bénédictions spi-
« rituelles que tout ce que nous aurons perdu, et
« après cela la vie éternelle. En général, mes frères,
« apprenons à adorer la conduite de Dieu en notre
« endroit, puisque ce qu'il fait est pour combattre
« en nous le péché et qu'il agit en toutes choses
« comme père pour nous conduire à son but. Rem-
« plissons-nous donc de courage et de consolation
« contre tous maux, par une pleine certitude et
« persuasion de son amour; disons en nos maux :
« Qu'est-ce qui nous séparera de la dilection de ce

« père ? Disons en nos anxiétés : Ce père, qui n
« pris par la main droite, nous conduira pa
« conseil, et finalement nous recevra en gloire
« sons en la mort, que nous passons de ce m
« au Père. Finalement, puisque tel est l'amo
« Père céleste envers nous, aimons-le récipr
« ment, afin que, comme il rapporte toutes ch
« santé, maladie, prospérité, adversité, vie et
« à notre bien et salut, aussi nous rapportions t
« choses à sa gloire. Dieu nous en fasse la grâ

Nous trouvons dans le même volume un se
intéressant sur ce texte : *Pourchassez la paix avec et la sanctification, sans laquelle nul ne verra le gneur* (Hébreux, XII, 14). — Voici le sommai
la première partie (1) :

Il y a deux sortes de paix :

1. La paix en nous-mêmes, qui est une paix

a) de foi,

b) de sanctification,

c) de contentement d'esprit.

2. La paix avec le prochain, consistant

a) en innocence,

b) en support,

c) en bénéficence.

Il invoque à l'appui de ce devoir :

a) *La nature*, dans laquelle on voit « les élém

(1) Pages 257-277. Le sujet de Mestrezat est : *La paix sauf la sanctif*
Tholuck a traité ce texte, en prenant pour sujet : *La paix moyen de s*
cation.

« bien que contraires, être unis en chaque corps par « une harmonie qui les conserve; »

b) *L'Église*, « qui consiste en l'union des hommes « en Jésus-Christ. — Pourquoi, dit-il, ne peux-tu « supporter à présent ton prochain, avec lequel tu « vivras éternellement au paradis de Dieu? Tu ne « veux ici-bas boire et manger avec lui, et tu seras « assis avec lui à table au royaume de Dieu. Tu es « en querelle avec lui pour quelques deniers et « quelque héritage, et tu dois posséder par indivis « avec lui les cieux et la terre. »

c) *La Trinité*, « dont les sacrées personnes n'ont « leur rapport l'une à l'autre que par amour. »

Nous avons dit que Mestrezat presse souvent beaucoup trop son texte. Nous en trouvons un exemple frappant dans son sermon sur Malachie, IV, 2 : *A vous qui craignez mon nom se lèvera le soleil de justice, et santé sera en ses ailes* (1). Voici comment il explique le mot *ailes* :

« C'est aussi avec grâce que le prophète nous « parle des *ailes* de ce soleil, disant qu'il porte la « santé en ses ailes, accomparant les rayons par « lesquels le soleil va comme s'étendant en faisant « sa course, aux ailes par lesquelles les oiseaux « s'étendent par l'air en volant, les rayons don- « nant comme de l'étendue au corps du soleil et « l'élargissant, ainsi que les ailes sont aux oiseaux « comme une dilatation de leur corps. Secondement,

(1) Version moderne : « dans ses rayons. »

« pour ce que le prophète parlant de santé semble
« avoir égard au bien et au soulagement que les
« oiseaux apportent à leurs petits quand ils les cou-
« vrent de leurs ailes en leurs maux et infirmités,
« les réchauffant par ce moyen, comme aussi les ga-
« rantissant contre les injures de l'air. A quoi Jésus-
« Christ regardant dit à Jérusalem qu'il a voulu as-
« sembler ses enfants *comme la poule assemble ses*
« *poussins sous ses ailes*. Aussi Dieu voulut montrer
« dedans son propre sanctuaire sa grâce et sa pro-
« tection par cette comparaison-là, quand il voulut
« que sur le propitiatoire il y eût les ailes des ché-
« rubins étendues. A quoi le prophète regardant di-
« sait, Psaume LXI : *Je séjournerai en ton tabernacle*
« *par longs siècles, je me retirerai sous la cachette de*
« *tes ailes;* et Psaume XCI, il dit à celui qui a pris
« Dieu pour sa retraite et son assurance : *Il te cou-*
« *vrira de ses plumes, tu auras retraite sous ses ailes*.
« Et le propitiatoire, où ces ailes étaient ainsi éten-
« dues, était le type et la figure de Jésus-Christ,
« lequel Dieu a *ordonné pour propitiatoire par la foi*
« *en son sang* (Romains, III, 24), pour nous dire que
« Jésus-Christ a des ailes étendues, pour nous mettre
« à couvert contre tous maux et contre l'ire de
« Dieu (1). »

Dans sa seconde partie, l'orateur montre « quel
« est le *lever* de ce soleil (2). » Il se lève de cinq

(1) *Trois sermons sur la venue et naissance de Jésus-Christ*. Genève, 16[illegible]. Pages 22-23.

(2) Ce plan prête à la critique. Plusieurs endroits de la seconde partie rentrent dans la première.

manières : par l'incarnation, — par la prédication, — par le Saint-Esprit, — par sa providence, — par sa justice (dans le jugement final).

Pourquoi toujours décomposer? Pourquoi ne pas présenter aussi l'idée dans sa majestueuse unité, sans toujours briser le faisceau? Mais c'est pour Mestrezat une affaire de conscience, et il y met le plus grand sérieux et la plus grande bonne foi.

Citons encore, comme exemple du même défaut, l'exorde du troisième sermon sur la venue de Jésus-Christ. Il s'agit de la salutation de Marie à Élizabeth (Luc, I, 39-43) :

« Le prophète David, au psaume huitième, parlait « à Dieu en cette sorte : *Quand je regarde ès cieux,* « *qui sont l'ouvrage de tes doigts, la lune et les étoiles* « *que tu as agencées, je dis : Qu'est-ce que de l'homme* « *mortel, que tu aies souvenance de lui, et du fils de* « *l'homme, que tu le visites?*

« Cette journée, mes frères, nous donne sujet « d'enchérir par-dessus le prophète, en l'admiration « de la bonté de Dieu, et de nous écrier à plus forte « raison : Seigneur, *qu'est-ce que de l'homme mortel, que* « *tu aies souvenance de lui, et du fils de l'homme, que* « *tu le visites?*

« David tenait ces propos en considérant la lune « et les étoiles, sa méditation, comme il est vraisem- « blable, se faisant en la nuit. Mais, en cette jour- « née, par le mystère de l'incarnation, nous contem- « plons, non la lune et les étoiles du firmament, « mais une lumière de dessus tous les cieux, l'Orient

« d'en haut, qui est venu luire sur ceux qui étaient
« assis en ténèbres et en la vallée d'ombre de mort,
« la Lumière de vie et le Soleil de justice apportant
« la santé en ses ailes, c'est-à-dire en ses rayons.

« David contemplait les étoiles accompagnantes la
« lune et luisantes au firmament, pendant que les
« hommes étaient enveloppés des ténèbres de la nuit.
« Mais nous nous contemplons nous-mêmes, trans-
« formés en lumière par la vertu de la Lumière qui
« a resplendi sur nous, et devenus étoiles pour
« luire au milieu de la nation tortue et perverse.

« David contemplait les cieux que les yeux de ce
« corps peuvent apercevoir, et les considérait comme
« le lieu et l'habitation des étoiles. Mais, au moyen
« de l'incarnation de Jésus-Christ notre Seigneur,
« nous contemplons par la foi les cieux des cieux,
« où les yeux n'atteignent point, la maison du Père,
« que nous considérons comme notre future habi-
« tation.

« David, en ce psaume, descendait par sa médita-
« tion des cieux jusqu'aux petits enfants, disant que
« Dieu tire sa louange de la bouche des petits en-
« fants et de ceux qui tettent. Mais au sujet de
« l'incarnation de Jésus-Christ notre Seigneur, nous
« trouvons que Dieu tire sa louange, non d'un en-
« fant déjà né, mais qui plus est d'un enfant étant
« encore dans le ventre.

« David considérait la merveille de la providence
« de Dieu à nourrir les enfants sortant du ventre,
« tant en l'instinct que Dieu leur donne de sucer

« leur nourriture, qu'en ce que Dieu, par une pour-
« voyance singulière, fait que la substance dont les
« enfants étaient nourris dans le ventre remonte,
« bien préparée, aux mamelles, pour là être commo-
« dément reçue de la bouche des enfants. Mais au
« sujet de l'incarnation de Jésus-Christ, nous voyons
« les merveilles de la grâce de Dieu et de son amour
« envers des enfants, leur donnant son Esprit pour
« une vie surnaturelle et les rendant participants du
« bénéfice de Christ.

« C'est ce que l'histoire que nous avons lue nous
« fera voir, laquelle nous avons choisie pour nous
« aider en cette journée à la méditation des mer-
« veilles de la bonté du Seigneur envers nous, afin
« que, par les mêmes ressentiments qu'avait Élisa-
« beth, nous disions : D'où nous vient ceci, non que
« la mère du Seigneur, mais que le Seigneur même
« soit venu du ciel à nous (1)? »

(1) *Trois sermons sur la venue et naissance de Jésus-Christ.* Pages 98-101.

1594—1670.

Pendant plusieurs années, l'Église de Paris fut desservie à la fois par Mestrezat, Le Faucheur, Drelincourt, Aubertin et Daillé. « Nous pouvons, dit le « biographe de ce dernier, appeler ce temps-là le « bon temps de notre Église, sa belle saison, ses « années de bénédiction et de prospérité (1). »

Celui qui survécut à tous les autres, et qui ferme ce qu'on peut appeler la première période ou le premier âge de la chaire protestante au dix-septième siècle, est Jean Daillé, né en 1594 et mort en 1670.

Il naquit à Châtellerault, d'une famille honorée et revêtue de charges importantes dans sa province. Ses études accomplies, il devint gouverneur de deux petits-fils de Du Plessis-Mornay, controversiste habile et pieux, dont le commerce lui fut très utile. Il voyagea pendant deux ans avec ses élèves dans presque toute l'Europe. « On lui a souvent, dit son biographe, « ouï regretter ces deux années, qu'il comptait pres-

(1) *Abrégé de la vie de M. Daillé* (par le fils de Daillé), imprimé avec *les Deux derniers sermons de J. Daillé*. Charenton, 1670. Page 29.

« que pour perdues, parce qu'il les eût pu passer « plus utilement dans son cabinet (1). » Il avait vu cependant, dans ces voyages, les hommes les plus illustres du temps; mais c'était alors une prévention générale que tout ce qui peut s'apprendre se trouve dans les livres. Il y a perte et profit en même temps à cette concentration dans les idées abstraites. Lorsqu'on vit solitairement avec les principes, on les conserve mieux, on n'est pas exposé aux transactions, et l'on est fort, parce qu'on est absolu. Néanmoins, dans la vie, la vérité ne peut pas compter sans son hôte, et son hôte c'est l'humanité. Les premiers principes sans doute sont inaltérables, mais il y a tout avantage à les appliquer en face des faits, et la société est un fait duquel il faut tenir compte. Nous étudions une époque où l'on raisonne plus qu'on n'observe. C'est le secret de sa force et de sa faiblesse. Le grand principe de Bacon a mis du temps à faire son chemin, et quand il est arrivé au dix-huitième siècle, il est arrivé exagéré.

A son retour, Daillé fut, pendant quelque temps, chapelain de Du Plessis-Mornay. Celui-ci mourut peu après, et Daillé devint ministre à Saumur; mais, ayant fait un voyage à Paris et prêché à Charenton, il y fut appelé en 1626, et y exerça son ministère jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant quarante-quatre ans.

Son temps fut partagé entre la prédication et la controverse, dans laquelle il succéda à celui qu'on

(1) *Abrégé de la vie de M. Daillé*, page 9.

appelait le grand Du Moulin. Les contemporains prétendaient que la Réforme n'avait pas eu, depuis Calvin, de plus puissant champion.

En 1632, il publia son *Traité de l'emploi des saints Pères*. Ce livre, le premier de Daillé, est le plus célèbre et peut-être le meilleur. Situé au-dessous de cette région sublime et redoutable, où brillent sans doute les grandes lumières, mais où se forment aussi les grands orages, le sujet ne l'entraînait pas dans ces controverses où l'on est si facilement exposé à la profanation; il ne remuait aucun dogme, aucun mystère, mais en revanche il s'adressait aux préoccupations du temps. La nouveauté et le piquant du sujet, un plan simple et heureux, une méthode excellente, un style aisé et passablement vif, sans aucune âcreté, ont fait de ce traité le premier livre de controverse vraiment populaire.

Sans doute, Pascal aurait tiré du même sujet un plus riche parti. Le génie du style et l'éloquence forte ne caractérisent pas Daillé; mais c'est un logicien très habile, qui donne à son argumentation toutes les allures du bon sens populaire. En même temps, sans écrire pour le monde, il écrit de manière à être goûté par les gens du monde. En général, il ne semble pas avoir la gravité ni la tristesse de style de ses devanciers; il a de la familiarité, une sorte d'enjouement, jusque dans ses sermons; il cause plus volontiers qu'il ne disserte. Ce n'est pas, je le suppose, chez Mestrezat qu'on trouverait une phrase comme celle-ci : « Ainsi fut abat-

« tue par un coup de *canon* l'autorité des Pères (1). »

Voici le sujet de son livre, tel qu'il l'expose lui-même dans un résumé, intitulé *Dessein de tout l'ouvrage* :

« Les Pères ne peuvent être juges des controver-
« ses aujourd'hui agitées entre ceux de l'Église ro-
« maine et les protestants : 1° parce qu'il est, sinon
« impossible, du moins très difficile de savoir nette-
« ment et précisément quel a été leur sentiment sur
« icelles; 2° parce que leur sentiment, posé qu'il
« fût certainement et clairement entendu, n'étant
« pas infaillible ni hors de danger d'erreur, il ne
« peut avoir une autorité capable de satisfaire l'en-
« tendement, qui ne peut ni ne doit croire, en ma-
« tière de religion, que ce qu'il sait être assurément
« véritable.

« La *première raison* se prouve par les moyens
« suivants :

« 1. Nous avons peu d'écrits des Pères, surtout
« du premier, second et troisième siècles.

« 2. Les écrits que nous avons de ce temps-là
« traitent de matières très éloignées des questions
« d'aujourd'hui.

« 3. Les écrits qui portent les noms des Pères
« ne sont pas tous véritablement d'eux, mais une
« bonne partie supposés, soit dès jadis, soit depuis
« les derniers siècles.

« 4. Les vrais écrits des Pères ont été en plu-
« sieurs lieux altérés par le temps, l'ignorance, la

(1) *Traicté de l'employ des saincts Pères*. Genève, 1632. Page 188.

« fraude, soit pieuse, soit malicieuse, ès premiers
« derniers siècles.

« 5. Les écrits des Pères sont difficiles à entend
« à cause des langues et idiomes dont ils se serve
« de la façon dont ils traitent, embrouillée le p
« souvent de figures et artifices de rhétorique,
« subtilités et souplesses de dialectique, et sembl
« bles tours, et pour les termes qu'ils emploient,
« plupart en signification tout autre que nous ne
« prenons maintenant.

« 6. Quand bien nous verrions une opinion
« primée clairement en l'écrit d'un Père, nous
« pouvons pas pour cela nous assurer qu'il l'ait
« nue, vu que souvent ils disent des choses qu
« n'ont pas crues, soit en rapportant les sentime
« des autres sans les nommer, ce qu'ils font souv
« en leurs commentaires, soit en disputant contre
« adversaire, en laquelle sorte de traités ils se p
« mettent de dire l'un et penser l'autre, soit en
« sant ce qu'ils tiennent par quelque dispensati
« comme en leurs homélies, pour s'accommode
« une partie de leurs auditeurs.

« 7. Posé que nous soyons assurés qu'un Père
« une opinion comme sienne, toujours faudra-t-il
« chercher en quel temps il l'a dite, si devant
« après avoir bien mûri ses études, parce qu'il l
« arrive parfois de rétracter en leur vieillesse
« qu'ils avaient tenu en leur jeunesse.

« 8. Mais posé qu'un Père ait tenu constamm
« une opinion, restera à voir comment il l'a te

[redacted]

« et en quel degré de croyance, si comme nécessaire « ou probable seulement ; et derechef en quel de- « gré de nécessité et de probabilité il l'a mise, les « croyances n'étant pas toutes également soit néces- « saires, soit probables.

« 9. Après cela faudra éclaircir s'il avance cette « opinion comme de soi-même seulement (car en ce « cas elle ne serait point de foi nécessairement), ou « s'il la rapporte comme croyance de l'Église de son « siècle.

« 10. Sur quoi faudra ensuite distinguer s'il l'at- « tribue à l'Église universelle ou à une Église par- « ticulière seulement, les sentiments communs en « la plupart de l'Église n'ayant pas toujours été re- « çus en une chacune de toutes ses parties.

« 11. Et après tout, soit que vous preniez l'Église « pour l'université des chrétiens, soit seulement pour « l'université des pasteurs, il est impossible de sa- « voir quels ont été les sentiments de toute l'Église « d'un siècle, vu qu'il arrive bien souvent que les « opinions de ceux qui paraissent ne sont point sui- « vies, sont même quelquefois mécrues et contre- « dites par les membres de la même Église, qui ne « paraissent point, lesquels néanmoins au reste, pour « leur doctrine et piété, mériteraient peut-être au- « tant ou plus de considération et d'autorité que les « autres.

« La *seconde raison*, à savoir que ni le témoignage, « ni l'enseignement des Pères n'est point infaillible, « se prouve par les considérations suivantes :

« 1. Les Pères mêmes témoignent qu'ils ne doiv
« pas être crus absolument et sur leur simple di

« 2. Ils écrivent de façon qu'il est aisé à v
« qu'en écrivant ils ne prétendaient nullement
« nous juger.

« 3. Ils se sont abusés en divers points, et à pa
« et plusieurs ensemble.

« 4. Ils se sont fortement contredits les uns
« autres, et tombent en avis divers sur matières i
« portantes.

« 5. Enfin, à vrai dire, nulle des parties ne
« reconnaît pour juges, mais les rejettent librem
« et sans scrupule, les uns et les autres, tenant p
« sieurs choses que les Pères ont ignorées, en r
« jetant d'autres qu'ils ont tenues : les protestan
« là où les Pères vont ou contre ou outre l'Écritu
« l'Église romaine, où ils choquent les résolutions
« ses pontifes ou conciles. Puis donc que les part
« attribuent l'autorité souveraine à d'autres jug
« les Pères, quand bien ils auraient au fond u
« autorité divine, ne sauraient néanmoins jamais
« der leurs différents et les mettre d'accord.

« D'où s'ensuit qu'il faut débattre nos différe
« par autres moyens que par leurs écrits, et sui
« en la religion la méthode que l'on tient en tou
« autres disciplines, nous servant des choses d
« nous sommes d'accord pour éclaircir celles d
« nous sommes en contestation, comparant exa
« ment les conclusions de l'une et de l'autre pa
« avec ses principes, reconnus et confessés par tou

« les deux, soit en la raison, soit en la révélation « divine. Et quant aux Pères, les lire soigneuse- « ment et surtout sans préjugé de part ni d'autre, « cherchant en leurs écrits leurs opinions et non les « nôtres, argumentant de ce que nous y trouverons « négativement plutôt qu'affirmativement, c'est-à- « dire, que nous tenions pour suspects les articles « qui ne paraissent point chez eux, n'étant pas « croyable que de si excellents hommes aient ignoré « les nécessaires et principaux points de la foi, mais « ne recevant pas incontinent pour infailliblement « véritable tout ce qui se rencontre chez eux, parce « qu'étant hommes, quoique saints, ils peuvent s'être « quelquefois mépris, soit par une simple ignorance, « soit même par quelque passion, n'en ayant pas « été entièrement exempts, comme il paraît claire- « ment par ce qui nous reste de leurs livres. »

Daillé eut à soutenir d'autres controverses avec ceux de sa propre communion au sujet de la grâce universelle, dont il était partisan. Une révolution s'était opérée dans la théologie protestante depuis le synode de Dordrecht. Beaucoup de théologiens avaient adouci la rigueur des anciens dogmes. Cependant, c'était encore de la nouveauté, et Daillé n'avait, à ce qu'il paraît, écrit que pour ses amis ce qu'il composa sur ces matières et qui fut, dit-on, imprimé à son insu. Il ne semble pas qu'il ait évité dans ces débats les écueils auxquels la droiture et la charité ne sont que trop exposées quand on controverse. L'historien de sa vie, son fils, n'en parle

qu'avec une sorte de répugnance. « Nous avons « voulu, dit-il, expédier en un seul trait de plume « toute cette petite guerre civile; aussi bien est-ce « un endroit dont nous ne saurions trop tôt nous « tirer (1). »

Daillé présida, en 1659, le dernier synode national réuni à Loudun. La session fut ouverte par un discours du commissaire royal, le sieur de Magdelaine. Après avoir fait remarquer la grande condescendance du roi, qui permettait des débats concernant une religion que lui-même et la majorité de ses sujets désapprouvaient, il recommanda aux ministres de se contenir toujours dans les bornes de la modération quand ils parleraient en public. « On leur défend ex« pressément, ajouta-t-il, de se servir du mot d'An« techrist dans leurs prêches ou dans leurs écrits, « lorsqu'ils parleront du pape, ni d'appeler les catho« liques *idolâtres*, ni de parler en termes scandaleux « et injurieux de la religion catholique, comme de « dire que c'est un abus et une tromperie du démon, « et autres choses semblables que l'on trouve dans « votre confession de foi (2). » Et avant de finir: « Sa Majesté ayant considéré qu'on ne peut pas tenir « de synode national sans qu'il en coûte de grandes « sommes et sans causer beaucoup d'embarras et de « peines à ceux qui y sont envoyés, et d'autant « qu'on peut terminer plus facilement et à moins d

(1) *Abrégé de la vie de M. Daillé*, page 26.

(2) Aymon. *Tous les Synodes nationaux des Églises réformées de France*. La Haye, 1710. Tome II, page 719.

« frais plusieurs matières et affaires dans les synodes « provinciaux, lesquels Sa Majesté permet qu'on « tienne une fois l'année, pour conserver la discipline « des Églises de la religion prétendue réformée; « pour ces raisons, Messieurs, Sa Majesté a jugé à « propos que je vous proposasse de sa part de don- « ner à l'avenir tout pouvoir aux synodes provin- « ciaux de connaître de toutes les affaires qui arrive- « ront dans les provinces, dont la connaissance ap- « partenait autrefois seulement aux synodes natio- « naux, et de les régler et terminer; car Sa Majesté « a résolu qu'on n'en assemblerait plus que lors- « qu'elle le jugerait expédient (1). »

Le modérateur Daillé, dans sa réponse, exprima l'espérance que le roi reviendrait de cette dernière décision.

« Pour ce qui est, continua-t-il, de cette conduite « discrète et modérée qu'on requiert de nos mi- « nistres dans l'exercice de leur office pastoral, dans « leurs livres qu'ils font imprimer pour la défense « de notre religion, et dans leurs prêches pour le « même sujet, nos pères ont eu la charité chrétienne « en si grande estime et recommandation, avant « même que l'exercice de notre religion nous fût « permis par les édits et au plus fort de la persécu- « tion, qu'ils ont défendu, par un article très exprès « de notre discipline, de se servir de termes inju- « rieux et de faire le moindre reproche qui pût, en « quelque façon, aigrir les esprits des hommes, tel-

(1) AYMON. *Tous les Synodes nationaux*. Tome II, page 721.

« lement que les temps dans lesquels nous vivons
« étant plus calmes et plus paisibles, par la grâce
« de Dieu et la bonté de notre roi, Sa Majesté peut
« être pleinement persuadée qu'elle nous trouvera
« toujours parfaitement obéissants à cet égard, et
« que notre modération pourra servir d'exemple aux
« autres. Et il serait à souhaiter que tous les pré-
« dicateurs de la communion de Rome fussent aussi
« circonspects ; alors nous ne serions pas déchirés
« en pièces comme nous le sommes continuellement,
« tant dans leurs écrits que dans leurs prédications.
« — Mais à l'égard de ces paroles d'*Antechrist*, qui
« sont dans notre liturgie, et de celles d'*idolâtrie*
« et de *tromperies de Satan*, qui se trouvent dans
« notre confession de foi, ce sont des mots qui dé-
« clarent les raisons et le fondement de notre sépa-
« ration d'avec l'Église romaine, et la doctrine que
« nos pères ont maintenue dans les plus cruels temps
« et que nous avons résolu, à leur exemple, de ne
« jamais abandonner, avec la grâce de Dieu, mais
« de les conserver fidèlement et inviolablement jus-
« qu'au dernier moment de notre vie (1). »

Ce discours singulier peint bien la situation, situation fausse et violente, et qui ne pouvait pas durer. Une partie de la nation damne l'autre, dont la religion est censée être la religion de l'État. Si cela ne justifie pas la révocation de l'Édit de Nantes, cela l'explique. Il mit cependant encore vingt-cinq ans à crouler.

(1) Aymon. *Tous les Synodes nationaux*. Tome II, page 725.

Daillé est plus renommé comme controversiste que comme prédicateur. Il l'est pourtant aussi à ce dernier titre, et les vingt volumes de ses sermons (1) renferment bien des choses remarquables. Il est jusqu'alors le seul dont la réputation littéraire ait passé les bornes de son parti. Il paraît qu'il fut en commerce avec les beaux esprits de son temps. Balzac semble en avoir fait grand cas. Voici comment il s'exprime à son sujet dans une de ses *Lettres à M. Conrart*, la seizième du IV[e] livre :

« M. Daillé m'a fait un affront en me faisant de « l'honneur. Je pensais le régaler ici quelques jours, « et je m'y étais préparé; mais ou il n'a voulu, ou « il n'a pu me donner que deux heures d'un voyage « de trois mois. Véritablement, ce furent de ces « heures dont tous les moments sont précieux, et « que j'estime plus, sans comparaison, que des an- « nées entières, que des vies entières de tel et de « tel que vous et moi connaissons. Il me rendit tant « de témoignages d'amitié, il me parla tant de vous, « il me dit de si bonnes choses et me les dit si bien, « que je vous avoue que jamais conversation ne me « satisfit plus que celle-là, ni ne laissa dans mon

(1) Sermons sur l'Épître aux Philippiens, 2 vol., 1614 et 1617 ; — sur l'Épître aux Colossiens, 3 vol., 1648 ; — sur l'Épître à Tite, 1655 ; — sur I Timothée, 1661 ; — sur II Timothée, 1659 ; — de la naissance, de la mort, de la résurrection et de l'ascension de notre Seigneur, 1651 ; — en des jours de cène, 1653 ; — du voyage de la Rochelle, 1655 ; — sur certains jours de l'année, 1658 ; — mélange de sermons, 2 vol., 1658 ; — sermons sur Jean III et sur divers autres textes, 1665 ; — sur I Corinthiens, X, 1667 ; — sur Hébreux, XII, 1 vol. posthume. — (Cette liste, conforme à celle dressée par le fils de Daillé, ne contient pas tous les recueils mentionnés dans la *France Protestante*. (*Éditeurs*.)

« esprit de plus belles ni de plus agréables images. »

Et ailleurs, livre II, lettre X :

« De nouveau je vous rends très-humbles grâces « de vos beaux présents, et si ma santé me le per- « mettait, je vous ferais l'éloge de chacun d'eux en « particulier. Mais quand je serais beaucoup plus « malade que je ne suis, quand j'aurais la mort « entre les dents, je ne saurais m'empêcher de m'é- « crier : Oh ! que le sixième sermon de la Résurrec- « tion est une excellente pièce ! qu'il est digne de « la primitive Église ! que le prédicateur est puissant « en persuasion ! que ses preuves sont fortes et con- « vaincantes ! qu'il établit bien, qu'il appuie bien les « fondements de notre doctrine ! Ce ne sont pas, « comme on parle, de simples arguments de crédi- « bilité ; ce sont des démonstrations morales, à l'é- « vidence desquelles je me rendrais quand je serais « aussi Juif que le Rabbi Benjamin, et aussi païen « que le philosophe Porphyre. J'ai lu ce qu'ont écrit « les premiers chrétiens, tant de l'Église grecque « que de la latine ; mais en conscience je n'ai ja- « mais rien lu de plus raisonnable et de plus judi- « cieux. »

J'ai trouvé cette « excellente pièce (1), » et j'en vais donner l'analyse.

Texte : *Nous savons que son témoignage est véritable,* — ou digne de foi. (Jean XXI, 24.)

(1) Dans le volume intitulé : *Sermons de la naissance, de la mort, de la résurrection et de l'ascension de notre Seigneur Jésus-Christ.* Genève, [illegible]. Pages 381 et suiv. (La première édition est de Charenton, 1651.)

L'orateur se propose de prouver que le témoignage rendu par saint Jean et les autres apôtres est irréprochable et authentique.

Plan : I. Ils n'ont pas voulu tromper.

II. Ils n'ont pas pu se tromper (1).

I. Ils n'ont pas voulu tromper.

Ce témoignage les exposant à des persécutions, il faut qu'ils aient eu, pour le rendre, quelque raison considérable. — Était-ce *l'attachement* pour leur maître? Mais sa mort devait leur apprendre à le haïr; car, n'étant pas ressuscité, il se trouverait qu'il les aurait trompés. Et même en supposant qu'ils eussent pu continuer à l'aimer, auraient-ils voulu, pour annoncer le mensonge de sa résurrection, s'exposer à tant de maux? — Serait-ce peut-être la cupidité ou l'ambition (amour de la gloire)? La *cupidité?* Mais de si grandes espérances pouvaient-elles entrer dans l'esprit de ces pauvres pêcheurs? Ils ont pris la route toute contraire, abandonnant d'abord tout ce qu'ils avaient, qui, quoique peu de chose, était beaucoup au prix de la perspective qui s'ouvrait devant eux. Quel moyen, en effet, de devenir riches et grands que de prêcher, et de prêcher quoi? La résurrection d'un homme crucifié. — Il ne faut pas regarder ce qui a suivi leur prédication; car ils ne pouvaient absolument le prévoir. Ce qu'ils ont fait était, à vue humaine, le moyen, non de s'agrandir, mais de se perdre. On n'a qu'à se rappeler la disposition des Juifs, qui venaient de crucifier Jésus-

(1) *N. B.* Ils n'auraient pas pu tromper.

Christ. — Mais supposé qu'ils eussent pu concevoir une telle espérance, comment eussent-ils pu la conserver? Comment tant de maux, et la seule perspective de tant de maux, ne les ont-ils pas rebutés? Mais ces raisonnements sont superflus, toute leur vie montrant assez qu'ils n'ont pas eu un tel dessein (de devenir grands ou riches). Ils n'ont rien fait de ce qu'ils auraient dû faire dans un tel but. (Comparaison des apôtres avec Mahomet.) Voyez leur conduite ouverte et sans artifice; voyez leur attitude devant la persécution, à laquelle ils n'opposent point de résistance. — Au lieu de la cupidité, serait-ce *l'ambition* (la gloire)? Cette passion n'était pas naturelle à leur condition. Puis, si c'est là leur mobile, pourquoi donnent-ils tout l'honneur de leur doctrine à un autre? Était-ce d'ailleurs le chemin de la gloire? C'était bien plutôt celui de l'infamie. Ils ont recueilli de la gloire, c'est vrai; mais humainement ils ne pouvaient la prévoir. — Dira-t-on peut-être qu'ils ont mieux aimé avoir une mauvaise réputation que de n'en point avoir, et qu'ils n'ont tenu qu'à faire du bruit? Rien en soi n'est moins vraisemblable ni plus rare : combien encore le serait-il moins que plusieurs à la fois aient formé un pareil dessein? Remarquez d'ailleurs qu'il ne s'agit pas ici, comme pour Érostrate, d'une boutade, d'un coup de main, mais d'un dessein suivi, de toute une carrière. — Le vrai moyen, pour les apôtres, de se faire un nom, c'était de se rétracter, et ils ne l'ont point fait. Du moins, sur cent vingt qu'ils étaient, devait-il s'en trouver

un qui le fit, pour éviter l'infamie ou les supplices, et il ne s'en est trouvé aucun. (Épisode d'Apollonius de Tyane.) L'orateur en conclut qu'ils n'ont pas voulu tromper, puisqu'il ne reste, pour expliquer leur conduite, que d'admettre qu'ils étaient convaincus.

II. Il prouve ensuite que leur conviction n'a pu être une erreur.

S'il était question de quelque vérité universelle, au-dessus des sens, nous conviendrions que ces hommes ignorants et grossiers ont pu se tromper; mais il s'agit ici d'un fait particulier, d'un individu, longtemps vu, fréquenté, pratiqué par eux (il ramasse ici toutes les circonstances). Ils avaient toutes les raisons de ne pas vouloir être trompés et de résister aux plus fortes apparences, comme on l'a fait voir dans la première partie. Aussi voit-on qu'ils ne se rendirent pas d'abord. Ils appliquèrent, pour ainsi dire, tous leurs sens à se convaincre. De la difficulté même qu'ils ont eue à croire, est résultée la fermeté de leur conviction. — Enfin, l'erreur, s'il y a eu erreur, n'a pu venir que du *sujet* ou de *l'objet*. Mais quant au *sujet*, qui croira que tant de personnes, qu'il faut supposer ivres ou égarées, se trompent toutes de même? Et comment les supposer toutes égarées ou ivres? — Si toutes ces personnes étaient folles, on aurait vu plus tard, et en d'autres choses, des traces de leur folie; on n'en voit point. D'ailleurs, s'ils eussent été évidemment fous, on ne les eût pas persécutés comme on l'a fait. — L'erreur viendrait-elle donc de *l'objet?* On ne peut allé-

guer la distance, puisqu'ils l'ont vu de si près, ni dire que c'a été un fantôme. Si c'était un fantôme, c'était, dans tous les cas, un phénomène miraculeux : autant vaut supposer la résurrection; car un miracle est égal à un autre miracle. Si c'était un démon qui les eût joués, il se serait joué lui-même, rien n'étant si contraire à l'esprit des démons que la doctrine et la vie des apôtres.

Conclusion. Nous avons prouvé qu'ils n'ont ni voulu nous tromper, ni pu se tromper Ainsi leur témoignage est véritable. Embrassons donc avec une pleine foi la prédication de ces hommes divins. Recevons avec eux ce ressuscité. Mais s'il faut croire, c'est du cœur. Car s'il est malheureux de ne pas croire cette vérité, il serait bien plus malheureux de la croire inutilement, c'est-à-dire sans que notre vie s'en ressentît. Notre bouche atteste que les apôtres ont dit vrai, mais notre vie les accuse d'avoir menti; car nous ne pourrions vivre comme nous vivons si nous croyions réellement que Jésus-Christ est ressuscité. Nous disons avec eux que Jésus-Christ est dans la gloire : comment donc lui portons-nous si peu de respect? — Nous croyons qu'il ne recevra dans sa gloire ni larrons, ni calomniateurs, ni intempérants : comment sommes-nous donc tout cela? — Nous croyons, d'après les apôtres, que Jésus-Christ nous garde les vrais biens dans son règne, et nous ensevelissons notre âme dans la boue. « C'est « une trop grossière erreur que de s'imaginer des « choses si incompatibles. Si vous teniez pour vé-

table ce que disent les apôtres, que Jésus-Christ est ressuscité des morts, vous croiriez aussi très assurément ce qu'ils ajoutent, qu'il est le Prince, le Sauveur et le Prophète du genre humain, » et vous vous conduiriez en conséquence. Mais comme vous ne vous conduisez pas ainsi, vous ne croyez pas, et vous n'avez aucune part au salut. Dieu veuille vous ouvrir les yeux pour voir le péril où vous êtes! etc.

Faisons encore mieux connaître ce sermon par quelques citations. Daillé développe ainsi l'idée que les apôtres n'ont point pu être portés par attachement pour leur maître à feindre qu'il était ressuscité :

« Je veux qu'ils aient aimé leur maître très ardemment durant sa vie, pour les hautes espérances qu'il leur faisait concevoir d'avoir quelque jour une grande part en son règne : qui ne voit que, sa croix venant à découvrir la vanité de leurs pensées, toute l'affection qu'ils avaient eue pour lui auparavant devait, pour toute raison, non se refroidir et s'éteindre seulement, mais encore se changer en dépit et en haine contre lui, pour avoir ainsi été abusés? D'où il fût arrivé qu'au lieu de le louer, ils l'eussent décrié; au lieu de le feindre ressuscité, ils l'eussent accusé d'imposture. Mais quand l'amour qu'ils portaient à leur maître eût pu soutenir un si rude choc sans s'altérer ou s'affaiblir, qui croira que, pour relever la réputation d'un crucifié, ils eussent voulu exposer leur vie à tant de misères et de disgrâces? Nul ne trouve étrange ce que nous lisons dans l'histoire

« romaine, qu'un certain Proculus ait juré d'avoir
« vu Romulus depuis sa mort, avec une taille plus
« riche et une façon plus vénérable qu'il n'avait
« durant sa vie, monter au ciel et ordonner qu'on
« l'adorât désormais comme Dieu. Car il pouvait,
« sans aucun sien péril, sacrifier cette fiction à l'af-
« fection qu'il lui portait, à la satisfaction du peuple
« et à la sûreté du sénat, soupçonné d'avoir fait
« mourir ce prince. Puis cette fable était ouïe de
« chacun avec plaisir et attirait sur son auteur les
« bénédictions et les applaudissements du public.
« Mais ici se rencontrent toutes choses contraires.
« Car le témoignage des apôtres se rendait, non à
« un roi, mais à un crucifié; il se publiait au mi-
« lieu d'un peuple, non ami, mais ennemi du dé-
« funt, qui venait de le faire mourir sur une croix,
« entre deux brigands. Il apportait aux apôtres, non
« les applaudissements, mais la haine et l'exécration
« de leur patrie; puisqu'à peine eurent-ils ouvert la
« bouche pour publier cette résurrection, que les
« sergents les saisirent, les magistrats les condam-
« nèrent, les bourreaux les fouettèrent publiquement,
« toute leur nation s'émut contre eux avec une for-
« cénerie incroyable. Quelle apparence que des créa-
« tures, douées de la moindre étincelle de sens com-
« mun, se pussent résoudre à souffrir tant de maux
« si réels et si véritables, pour gratifier d'un vain,
« faux et imaginaire honneur les froides cendres d'un
« ami mort (1)? »

(1) Pages 386-388.

Ailleurs il établit que leur vie entière prouve qu'ils n'ont pas voulu tromper :

« Mais il n'est pas besoin d'argumenter qu'ils « n'ont pas pu avoir un tel dessein, puisque toute « leur vie montre assez qu'ils ne l'ont pas eu. Car « si la convoitise de s'agrandir les eût poussés à « cette prédication, ils eussent ménagé, durant le « cours de leur ministère, les occasions qui se pré- « sentaient de faire leurs affaires : ils eussent amassé « de l'argent, levé des gens, saisi des places, re- « poussé leurs ennemis, comme ils en eurent le « moyen par le miraculeux succès de leur minis- « tère, et comme l'ont pratiqué depuis tous ceux « qui ont été piqués de cette passion, un Theudas, « un Judas galiléen, un Barcocebas, un Mahomet et « autres. Et posé qu'au commencement ils se soient « un peu retenus pour acquérir réputation de mo- « destie, si est-ce que tôt ou tard ils eussent enfin « éclaté et découvert leur dessein, après avoir au- « cunement établi et assuré leur parti. Mais en toute « leur vie il ne paraît rien de tel, et nul, que nous « sachions, ne les en a jamais accusés. Ils persévé- « rèrent jusques à leurs derniers soupirs dans leur « première pauvreté, sans train et sans équipage, « avec une si prodigieuse frugalité que le plus ha- « bile d'eux tous gagnait sa vie à travailler de ses « mains, bien qu'il rende témoignage à ses disciples « de l'avoir si ardemment aimé qu'ils lui eussent « volontiers donné jusqu'à leurs propres yeux, s'il « en eût eu besoin. Quand vous voyez un Mahomet

« pratiquer secrètement à la Mecque en Arabie;
« quand vous le voyez, sa mine éventée, s'enfuir
« la nuit à la sourdine, se retirer dans le désert, y
« attrouper des gens de main, assiéger des places,
« prendre les marques de la royauté, en cueillir les
« fruits : la domination, le luxe, la pompe, les vo-
« luptés jusques à avoir quatorze femmes; laisser
« cette belle forme de discipline à ses successeurs
« leur ordonnant d'avancer leur empire avec le fer
« et le feu; après cela il ne faut pas demander ce
« qui meut cet homme à publier cette grossière et
« ridicule religion, dont il a empoisonné l'Orient et
« le Midi. Ce procédé montre évidemment que ce
« fut la seule convoitise de se faire grand; et quand
« sa loi n'aurait autre marque de fausseté, celle-ci
« suffit pour ouvrir les yeux à toute personne de
« médiocre jugement, et lui montrer que cet im-
« posteur l'a feinte, puisque la feindre était un
« moyen si apparemment utile pour parvenir à la
« grandeur mondaine où il s'est élevé. Mais quant
« aux apôtres, au lieu de se retirer dans les lieux
« écartés, ils se montrèrent et vécurent dans les
« villes les plus peuplées et les plus fameuses de
« l'univers, où il était impossible de rien remuer
« sans être découvert, pour la majesté du peuple
« romain qui y résidait. Et bien que les persécutions
« qu'on leur faisait fussent capables de jeter hors des
« gonds les personnes les plus insensibles, si est-ce
« qu'ils n'opposèrent jamais la moindre résistance
« aux cruautés de leurs ennemis, ni ne convièrent

leurs disciples à user de voies de fait pour les « recourre, bien qu'ils en eussent grand nombre « et capables de faire quelque chose, s'ils eussent « voulu s'en servir. On les voyait errânts çà et là, « sans maison, sans deniers, sans suite, sans plaisir « ni contentement, nus, déstitués, calomniés, haïs, « fouettés, lapidés, persécutés par les magistrats et « par les peuples, et tous, un ou deux exceptés, « après une si funeste forme de vie, mourant de « mort violente et honteuse, laissant pour tout em- « pire à leurs successeurs le patron de cette triste « discipline et le commandement de la suivre exac- « tement, de ne rien convoiter ni craindre, de ne « rien ôter à autrui sous quelque prétexte que ce « soit, et de ne leur rien refuser du nôtre, non, pas « notre sang, ni notre vie même, s'ils en ont besoin. « Et de fait, cette sainte et innocente doctrine, con- « sacrée par leur exemple, eut tant d'efficace que, « plus de deux cents ans après leur mort, leur secte « ayant déjà rempli l'univers, quelque cruelle bou- « cherie que l'on fît de leurs disciples pendant tout « ce temps-là, on ne leur saurait reprocher qu'ils « aient jamais, je ne dirai pas levé des armées, ou « surpris des villes, ou tramé des conjurations, mais « non pas même tiré une seule épée pour leur dé- « fense (1). »

Voici la conclusion :

« Recevons chez nous cet admirable ressuscité « qu'ils nous annoncent, tout ainsi que si nous l'a-

(1) Pages 391-395.

« vions vu nous-mêmes, et avions mis nos doigts d
« les cicatrices de son corps. Mais, frères bien-aim
« il faut croire cette prédication des saints apô
« du cœur, et non de la bouche seulement. Ca
« c'est au monde un crime et un malheur extré
« de rejeter le témoignage d'une si claire et si
« lustre vérité, notre faute sera incomparablem
« plus étrange et notre condamnation plus rig
« reuse si, ne doutant point de sa vérité, nous
« laissons pas de vivre comme si nous ne douti
« point de sa fausseté. Je sais bien que nous fais
« tous profession de croire ce témoignage, et q
« nous dirions volontiers chacun de nous avec sa
« Jean : *Je sais qu'il est véritable*, et que nous pre
« drions à grand outrage que l'on nous accusât d'
« douter. Mais plût à Dieu que nous eussions
« tant d'horreur de le démentir en effet, com
« nous en avons de le renier en paroles ! No
« bouche donne aux apôtres la louange d'avoir
« vrai ; mais notre vie les accuse d'être faux témoi
« Nos langues consentent à leur déposition, et
« mœurs la démentent. Car, si vous tenez pour v
« table ce que disaient ces saints hommes, que
« sus est ressuscité des morts et qu'il est vivant
« assis à la dextre de Dieu dans une souvera
« gloire, comment lui portez-vous si peu de resp
« Comment faites-vous si peu d'état de suivre
« lois de sa discipline céleste ? Les apôtres di
« qu'il ne reçoit en sa gloire ni les larrons, ni
« paillards, ni les adultères, ni les ivrognes, ni

« avaricieux, ni les personnes entachées d'autres « vices semblables. Ils disent qu'il a protesté que « nous n'aurons jamais de part en son royaume, si « notre justice n'abonde au-dessus de celle des scri« bes et des pharisiens, si nous ne sommes régé« nérés d'en haut, si nous ne sommes nouvelles créa« tures, mortes au monde et à ses cupidités, vivan« tes à Dieu et à sa justice. En conscience, est-ce « reconnaître ce témoignage pour véritable que de « se vautrer dans les ordures du monde et de faire « tout le contraire de ce qu'il requiert de nous? Ces « mêmes témoins disent que Jésus-Christ tient et « garde là-haut dans les cieux une bienheureuse « immortalité, une pleine abondance de tous biens, « qu'il donnera assurément à ceux qui lui obéiront, « et que c'est entre ses mains sacrées qu'est notre « trésor, notre vie et notre gloire. En conscience, « est-ce tenir ce témoignage pour véritable que de « laisser là, comme nous faisons la plupart, une si « haute espérance, et d'enfouir misérablement nos « cœurs dans la boue, et ne tirer les sujets de nos « joies et de nos ennuis que de la terre seulement? « C'est une trop grossière erreur que de s'imaginer « des choses si incompatibles. Si vous teniez pour « véritable ce que disent les apôtres, que Jésus-Christ « est ressuscité des morts, vous croiriez aussi très « assurément ce qu'ils ajoutent, qu'il est le Prince, « le Sauveur et le Prophète du genre humain; et si « vous aviez cette créance, vous obéiriez à sa vo« lonté, pour parvenir à sa gloire, n'étant pas pos-

« sible, ni de le croire ressuscité sans le reconnaître « pour un homme divin, ni d'être persuadé de sa « divinité sans ajouter foi à sa doctrine, ni de croire « enfin sa doctrine sans désirer son salut et se con- « former à ses lois. Car notre nature n'est pas, « grâces à Dieu, si inhumaine et si ennemie d'elle- « même que de pouvoir dédaigner les choses où elle « est persuadée que consiste son souverain bonheur. « Puis donc que votre vie témoigne que vous mé- « prisez la volonté du Seigneur, tenez pour tout as- « suré que vous ne croyez non plus ni son Évangile, « ni sa résurrection; d'où s'ensuit que, si vous de- « meurez en cet état, vous n'aurez jamais aucune « part en son salut, qui est promis, comme vous « savez, non à ceux qui font profession de croire, « mais à ceux qui croient en effet. Dieu veuille vous « ouvrir les yeux, pour voir le péril où vous êtes, « afin que, saisis d'une juste frayeur, vous écoutiez « désormais la voix de ces divins témoins, et ajou- « tiez une foi entière à leur doctrine, pour éprouver « quelque jour la vérité de leurs promesses, en « voyant et contemplant éternellement dans les cieux « ce bienheureux ressuscité, le Prince de vie et de « gloire, qu'ils virent autrefois sur la terre. A lui, « avec le Père et le Saint-Esprit, vrai Dieu béni « au siècle des siècles, soit honneur et gloire et « louange! Amen (1). »

Ce discours est ce que j'ai rencontré de plus par- fait dans les œuvres de Daillé, et il donne une idée

(1) Pages 412-416.

ez complète, une mesure assez exacte du talent cet orateur. En réunissant les impressions que n ai reçues à celles que m'ont faites quelques ûtres morceaux du même prédicateur, je crois pouoir dire que Daillé n'a pas une grande puissance ratoire et qu'il est fort éloigné du sublime en tout genre. Sa pensée a peu de profondeur et son imagination peu de fécondité. Il a pourtant quelques approchements heureux et quelques développements naturels et abondants. En voici un exemple, emprunté au troisième des *Sermons de la naissance, de la mort, de la résurrection et de l'ascension de notre Seigneur Jésus-Christ* :

« C'est en ce sens que saint Luc l'entend en ce « lieu quand il dit qu'*il y eut une multitude des « armées célestes avec l'ange ;* c'est-à-dire, qu'un grand « nombre d'anges, quittant le ciel, leur camp et leur « logement ordinaire, vinrent en terre et, se joignant « à celui de leurs compagnons qui avait porté aux « bergers la bienheureuse nouvelle de la naissance « de Jésus, se mirent à louer Dieu tous ensemble. « Certainement il était bien raisonnable que cette « divine armée célébrât la naissance de son Sei- « gneur; et leur maître faisant son entrée en la « terre, il eût été de mauvaise grâce qu'ils ne l'eus- « sent point honoré de leur compagnie. Ce fut à « ce coup qu'ils quittèrent le ciel sans regret, pour « venir voir ici-bas une chose plus grande et plus « admirable que toute la gloire des cieux. O heu- « reuse terre, que la naissance de Jésus a purifiée

« de tous ses malheurs! qu'elle a changée en un « paradis, où les anges se plaisent, où ils vien- « nent et se tiennent aussi volontiers que là-haut « au-dessus des étoiles! Ci-devant ils ne la regar- « daient qu'avec horreur, comme le séjour du mal- « heur, comme le partage du péché et de la mort, « et comme le règne des idoles et des démons. Ils « n'y venaient qu'à contre-cœur, pour y frapper et « pour y combattre. Désormais vous les y verrez « assidus, montant et descendant sur ce Fils de « l'homme dont ils honorent aujourd'hui la nais- « sance, le servant après ses combats, le consolant « dans son agonie, faisant la garde dans son sépulcre, « accompagnant son triomphe, assistant ses servi- « teurs, éclairant leurs prisons, brisant leurs chaînes, « volant à l'entour d'eux, présents dans leurs assem- « blées et prenant part dans tous les biens et dans « tous les maux qui leur arrivent. L'enfant aujour- « d'hui né à Bethléhem a fait toutes ces merveilles. « Son corps a attiré ces divines aigles ici-bas, et par « sa présence il a rendu notre terre digne de loger « les armées du ciel. Il est vrai que la lumière et la « voix de celui qui parla aux bergers suffisait pour « les ravir et pour marquer la naissance du Sei- « gneur; mais le Père éternel voulut que la pompe « en fût plus illustre par la presence d'une multitude « innombrable. Le ciel fournit une infinité d'yeux et « de voix au spectacle et à la louange de cette mer- « veille, afin de suppléer à l'absence et au silence « des hommes [1]. »

(1) Page 79.

Si Daillé évite l'excès où tombe Mestrezat, de harceler, pour ainsi dire, son texte, pour lui extorquer tout ce qu'il tient caché, il a le tort, lui, d'arracher aux mots, par une espèce de torture, des aveux passablement suspects. (Ainsi dans le premier sermon du même volume, sur Galates, IV, 4, l'explication des mots *fait de femme* et *envoyer*.) Nous ne lui reprocherons pas trop sévèrement des discussions scientifiques trop prolongées, une théologie ardue : il ne faut pas oublier que les troupeaux étaient alors théologiens, et que c'est à peine si l'on pourrait, aujourd'hui, mettre dans des discours synodaux ce qu'il *fallait* alors mettre dans des sermons. Mais nous en admirerons d'autant plus, chez Daillé, l'absence de toute roideur et de toute pédanterie. Même dans ces discussions, le langage de cet orateur est celui de ce qu'on appelait alors les honnêtes gens, et ne sent nullement l'école. Daillé ne disserte point; à peine peut-on dire qu'il prêche. Il est coulant et communicatif plus qu'aucun autre. Sa diction est remarquable par la netteté et la fluidité. Il a éminemment le génie français. Le genre de Daillé me paraît moins appartenir à l'éloquence oratoire qu'à cette *éloquence didactique*, dont les écrivains de sa nation ont fourni les plus beaux modèles, et qui, jusqu'à un certain point, leur est propre. Le Français n'a jamais pu enseigner sans faire acte d'éloquence; il ne lui faut qu'un prétexte pour passer du didactique à l'oratoire. Sa sociabilité, sa nature expansive, le besoin de trouver un adhérent, un com-

plice de son opinion, font qu'il ne peut se contenter de l'enseignement pur et que constamment il cherche à persuader. Les écrits humoristiques de l'Angleterre et de l'Allemagne sont précisément à l'autre pôle : l'auteur y cherche avant tout sa propre satisfaction et l'expression de son individualité, sans trop se préoccuper même s'il sera compris du lecteur.

Comme exemple d'explication, citons le passage suivant d'un discours de Daillé sur *le Serpent d'airain :*

« Si l'on regarde simplement ce fait comme la
« seule lettre de Moïse nous l'exprime, sans le rap-
« porter à quelque chose de plus haut, où est celui
« qui ne le trouve étrange? Le peuple est travaillé
« des serpents brûlants; il reconnaît sa faute, qui
« avait attiré ce fléau sur lui; Dieu en eut pitié et
« les délivra. Jusque-là, il n'y a rien qui ne soit
« bien. Tout y est digne de la bonté et de la misé-
« ricorde de sa grande et souveraine Divinité. Mais
« au lieu de chasser soudainement ces serpents,
« comme il les avait amenés, ou de leur ôter le ve-
« nin et l'instinct qu'il leur avait donnés pour atta-
« quer et pour tuer les Israélites, par la seule vertu
« de sa puissance, il commande à Moïse de faire un
« serpent d'airain et de l'élever sur une perche, et
« d'avertir ceux qui seraient mordus de le regarder,
« avec promesse qu'ils seraient aussitôt guéris. Il
« n'y a point d'homme que ce circuit ne surprenne,
« et qui ne s'en moque s'il est profane, ou ne le
« juge mystérieux s'il est fidèle, et ne pense qu'en

« cette histoire il y a eu quelque raison secrète, « qui ne paraît pas dans la lettre. Car s'il n'eût été « question que de la guérison des blessés, l'ordre et « la volonté de Dieu suffisaient sans prendre tout « ce détour; et si vous dites que Dieu a voulu em- « ployer quelque moyen ou quelque signe pour cet « effet miraculeux, comme nous voyons qu'il en « use souvent, toujours y a-t-il de quoi s'étonner « qu'il en ait choisi un si étrange et qui a si peu « de rapport à l'effet pour lequel il s'en est servi. « Les Juifs l'ont bien reconnu eux-mêmes, et pour « adoucir l'apparence de l'absurdité, leurs plus an- « ciens auteurs ont eu recours à l'allégorie, nous « débitant les songes de leur esprit pour des mys- « tères de Moïse. Philon, le plus ancien des Juifs qui « ont vécu depuis la mort du Seigneur, dit que ce « serpent d'airain signifiait la patience et la ferme ré- « solution du cœur contre la mollesse de la volupté, « et ajoute que celui qui en contemple la forme se « guérit par ce moyen des blessures qu'il a reçues « des appas de la volupté, parce que la tempérance « lui promet la santé et la conservation de la vie, au « lieu que la délicatesse et les plaisirs le menacent « d'une mort certaine et inévitable. Il eût beaucoup « mieux valu laisser la lettre de Moïse comme elle « est et confesser que l'on n'en sait pas le secret, « que d'en apporter une exposition si bizarre, et qui « s'ajuste si mal aux choses qu'il n'y a point d'ap- « parence que ni lui, ni l'Esprit de Dieu qui le fai- « sait agir, y aient jamais pensé. Les rabbins qui

« sont venus depuis Philon répondent autrement
« philosophant simplement sur la lettre, disent,
« uns que la vue de l'airain est mortelle à ceux
« ont été frappés des serpents brûlants, les aut
« que les personnes mordues de quelque bête ve
« meuse se mettent en danger de perdre la vie,
« après cela ils regardent ou l'animal, ou la figu
« seulement de l'animal qui les a blessés; et q
« c'est la raison pourquoi Dieu choisit pour la gu
« rison d'Israël la vue même du serpent d'airai
« plutôt que quelque autre moyen, afin de rend
« le miracle plus merveilleux en guérissant leu
« plaies par les mêmes choses qui, dans le cours o
« dinaire de la nature, les aigrissent et les empire
« mortellement. Mais ici, comme il leur arrive sou
« vent ailleurs, pour résoudre une difficulté ils o
« eu recours à une fable, ce qu'ils racontent de l'ai
« rain et des figures des bêtes venimeuses n'étan
« qu'une imagination rabbinique, inconnue et inouïe
« autant que nous le savons, à tout le reste d
« genre humain. Et quand ce qu'ils disent serai
« aussi certain comme il est douteux, toujours se
« rait-il étrange que Dieu, pour une raison si pe
« nécessaire, eût voulu présenter la figure d'un se
« pent à leurs pères, si enclins à l'idolâtrie que
« quelque sévèrement qu'elle leur fût défendue, i
« ne laissèrent pas enfin d'abuser de ce serpent
« même pour lui faire des encensements. Ils eusse
« beaucoup mieux fait de suivre la modestie de l'

« de leurs plus savants et plus célèbres maîtres (1),
« qui, voyant bien la vanité des spéculations de ses
« compagnons sur ce sujet, dit qu'il ne faut point
« rechercher trop curieusement pourquoi le Seigneur
« voulut employer la figure d'un serpent dans ce
« miracle ; car, dit-il, sa science et sa pensée est
« trop élevée pour nous. C'est confesser rondement
« son ignorance et celle des autres rabbins. Mais si
« sa modestie est louable d'avouer qu'il ne sait pas
« ce secret, son incrédulité est inexcusable de reje-
« ter, comme il a fait avec les autres Juifs, la lu-
« mière que notre Seigneur nous en a apportée des
« cieux. Il est vrai, comme le dit ce rabbin, que les
« pensées et les raisons de Dieu sont si hautes au-
« dessus de nos entendements, que le plus souvent
« nous ne les comprenons pas. Mais si nous ne
« voyons point les raisons de ses conseils, ce n'est
« pas à dire qu'il n'y en ait point eu en effet ; car
« cette souveraine sagesse ne fait rien sans quelque
« exquise raison. C'est témérité de la définir, quand
« nous l'ignorons ; mais aussi est-ce un orgueil in-
« supportable de la dédaigner quand on nous l'en-
« seigne. Quand les Juifs trouvaient quelque grande
« difficulté dans l'Écriture, dont ils ne pouvaient se
« démêler, ils la renvoyaient à la venue d'Élie, di-
« sant : Élie la résoudra. Écoutez donc, Juifs incré-
« dules ; il y a ici plus qu'Élie ; apprenez de notre
« Jésus, le maître et le sauveur d'Élie et de tous
« les prophètes, ce que ni vous ni vos pères n'avez

(1) R. Aben Esra.

« encore pu entendre. Vous cherchez, dit-il, pour-
« quoi Dieu s'est servi de la figure d'un serpent
« élevé sur un bois, pour guérir par sa vue les
« blessures de vos pères. L'étonnement même que
« vous donne la lettre de cet ordre montre qu'elle
« cache quelque mystère, et l'inutilité de vos efforts
« pour le comprendre justifie que le mystère est
« grand, du nombre de ceux qui se rapportent au
« Messie, la dernière et la plus grande des promesses
« de Dieu et des espérances de son Israël. Sachez
« donc que c'est en effet au Messie qu'il faut rap-
« porter cette figure, choisie et dressée devant vos
« yeux pour vous représenter la rédemption de ce
« roi céleste, et qu'il sera élevé sur le bois pour
« empêcher les croyants de périr et pour leur donner
« la vraie vie, tout ainsi que ce serpent mis sur une
« perche par la main de Moïse guérit autrefois vos
« pères de leurs blessures. C'est le discours que le
« Seigneur tient aux Juifs, et c'est le sens des pa-
« roles qu'il dit dans notre texte à Nicodème, l'un de
« leurs vieux pharisiens (1). »

Au reste, quand je lis les sermons de cette époque, même les moins éloquents, j'y ajoute, par la pensée, l'éloquence de la situation. Nous pouvons dire les mêmes choses, mais avec combien moins d'autorité! Voyez, par exemple, dans le sermon sur II Corinthiens, VI, 7, ces paroles remarquables :

« Il n'y a que l'Évangile de Jésus-Christ dont il

(1) *Explication du chapitre troisième de l'Évangile selon saint Jean, en onze sermons*, etc. Genève, 1666. Pages 273-278.

« faille chercher l'établissement dans les causes cé-
« lestes, en la providence et en la force de Dieu.
« Comme les autres religions sont venues de la terre,
« aussi n'ont-elles été plantées que par des causes
« terrestres et par des moyens humains. Mais comme
« la doctrine de l'Apôtre nous assure de la vérité de
« notre religion, aussi nous fournit-elle une puis-
« sante consolation contre les tentations que nous
« donne quelquefois la bassesse et la pauvreté de
« nos Églises. Car, puisque les choses se conservent
« par les mêmes moyens qui les ont établies, pour-
« quoi trouvons-nous étrange qu'une discipline fon-
« dée par la force de Dieu ne se maintienne pas par
« celle des hommes? Ne vous effrayez point, fidèles,
« de voir votre religion destituée des appuis que le
« monde estime, ni de voir la multitude, les ri-
« chesses, la dignité, la puissance, l'éloquence et la
« pompe dans le parti qui vous est contraire. Que
« les religions qui ont été plantées par ces moyens-là
« en attendent leur conservation. La vôtre ne doit
« son établissement qu'à la force de Dieu. Comme il
« l'a bien su fonder sans les avantages du monde,
« il saura bien la conserver sans eux. Il se plaît à
« faire paraître l'excellence de sa vertu dans l'infir-
« mité de ceux qui le servent. Et ici nous ne pou-
« vons, ni ignorer sans aveuglement, ni dissimuler
« sans ingratitude, les preuves qu'il nous a données
« de son admirable puissance en la conservation de
« nos Églises en général et de la vôtre en parti-
« culier. Si vous considérez l'état où elles sont, nom-

« mément depuis vingt et cinq ans en çà, l'on ne « peut nier que ce ne soient véritablement des vais- « seaux de terre sans force et sans éclat et que le « moindre heurt est capable de briser. Et néanmoins « vous voyez que Dieu, par un continuel miracle de « bonté, de sagesse et de puissance, les fait subsister « et même fleurir en divers lieux dans un état si « fragile, malgré les passions et les haines de tant « de gens si grands et si redoutables, qui travaillent « nuit et jour à leur ruine (1). »

(1) *Quinze sermons prononcés en divers lieux.* Saumur, 1655. Pages 51-52. — Voici comment Nicéron (cité par la *France protestante*) caractérise Daillé : « Il était d'un naturel ouvert et incapable de déguisement ; ses amis lui trouvaient « même un peu trop de franchise. Son entretien était doux et aisé ; il s'accommo- « dait à la portée de tout le monde, et les personnes du commun trouvaient leur « compte avec lui, de même que les plus savants. Comme il avait beaucoup « de lecture, il fournissait à toute sorte de conversation, et sur quelque sujet « qu'on le mît, il avait toujours de quoi satisfaire la compagnie. Il n'était pas « comme beaucoup de savants à qui l'étude inspire une humeur mélancolique et « chagrine ; les plus fortes méditations ne lui ôtaient rien de sa gaieté natu- « relle ; il laissait, en sortant de son cabinet, toute son austérité et sa mélancolie « parmi ses papiers. Quand il se sentait l'esprit fatigué pour avoir lu ou étudié des « matières relevées ou attachantes, il se délassait par la lecture de quelque auteur « qui demandait moins d'application. Il était d'un tempérament robuste et d'une « forte santé, et jusque dans sa vieillesse il n'avait rien qui se sentît du déclin de « son âge. » — Tous ces traits sont empruntés par Nicéron au chapitre IV de la *Vie de Daillé*, par son fils. (*Éditeurs.*)

VI.

MOÏSE AMYRAUT.

1596—1664.

Moïse Amyraut naquit en 1596 à Bourgueil, en Touraine, d'une famille très honorable. Son père, désirant qu'il succédât à un de ses oncles dans la charge de sénéchal de Bourgueil, lui fit étudier le droit; mais la lecture de l'*Institution chrétienne* de Calvin fit sur lui une impression si profonde qu'il abandonna le droit pour la théologie. Il fit ses études à Saumur, où plus tard il devint pasteur, puis professeur, et où il paraît être resté jusqu'à sa mort, arrivée en 1664.

Un collége avait été fondé dans cette ville dès 1596; l'académie ne datait que de 1607 et fut la plus illustre de celles que les réformés de France fondèrent dans ce siècle (1). Trois hommes surtout contribuèrent alors à son illustration : Cappel, de La Place et Amyraut, le plus célèbre des trois. Ils avaient en général les mêmes vues théologiques et formaient une espèce de confédération.

Amyraut s'était formé à l'école de l'Écossais Ca-

(1) M. Vinet ajoute en note : « Zèle des réformés de ce temps pour les académies, qui devaient être payées de préférence à toutes les églises. »

meron, qui avait succédé à Gomar dans l'académie de Saumur et qui avait pris une position intermédiaire entre ce célèbre docteur et Arminius. Amyraut marcha sur ses traces dans cette réaction anticalviniste.

Les canons et décrets du synode de Dordrecht (1618) avaient été « reçus et approuvés » au synode national d'Alais (1620); ils furent de nouveau « examinés, confirmés et établis » au synode de Charenton (1623); dans ce dernier toutefois, on s'abstint de mentionner l'origine de ces décrets, afin de faire droit aux réclamations du gouvernement, qui ne voyait pas de bon œil un synode français adopter les décisions d'une assemblée étrangère. Cette double adhésion indique elle-même un commencement de réaction arminienne. Une confession de foi est toujours, en effet, une œuvre d'actualité : c'est une protestation ou un remède. Si à cette époque deux synodes nationaux confirmèrent les canons de Dordrecht, cela s'explique sans doute par le fait que des germes d'anticalvinisme se remuaient dans les églises et les académies de France.

En 1634 Amyraut publia son *Traité de la prédestination*, composé accidentellement, paraît-il, et pour lever le scandale que causait à un demi-néophyte la rigueur de Calvin. Ce livre souleva un orage. Amyraut et son ami Paul Testard, pasteur de Blois, qui avait écrit dans le même sens, comparurent devant le synode national d'Alençon (1637) et durent se rétracter ou s'expliquer. « Ils déclarèrent que Jésus

Christ était mort pour tous les hommes suffisamment, mais qu'il était mort efficacement pour les élus seulement ; et que par conséquent son intention était de mourir pour tous les hommes, quant « à la suffisance de sa satisfaction, mais pour les « élus seulement, quant à sa vertu efficace, vivifiante « et sanctifiante ;... sur quoi l'assemblée, quoiqu'elle « fût satisfaite, décréta cependant qu'à l'avenir cet « endroit : *Jésus-Christ mourant également pour tous*, « serait retranché, parce que cette expression *également* avait été autrefois et pourrait encore être une « pierre d'achoppement à plusieurs (1). »

Amyraut était aussi accusé d'avoir parlé d'une prédestination *universelle* ou *conditionnelle ;* mais il expliqua qu'il n'avait employé ces termes que « par « manière de concession et pour s'accommoder au « langage de la partie adverse, » et il déclara qu'il rejetait « les erreurs de ceux qui croient que la foi « et l'obéissance de foi, la sainteté, la piété et per- « sévérance, ne sont pas les effets et les fruits de ce « *décret immuable* à la gloire, mais des conditions « ou causes sans lesquelles cette élection ne pour- « rait pas être, lesquelles conditions ou causes sont « antécédemment requises et prévues, de même que « si elles étaient déjà accomplies dans ceux qui « étaient propres à être élus. » Le synode lui enjoignit de ne plus se servir des termes de *décrets conditionnels et révocables* (2).

(1) AYMON. *Tous les synodes nationaux*. Tome II, pages 572-573.
(2) *Ibid.* tome II, page 574.

Il confessa également que, quoique Dieu n'ait pas voulu se laisser sans témoignage (même de sa miséricorde), et quoiqu'on soit sauvé en croyant à cette miséricorde, « cependant, à cause de l'aveuglement « horrible de notre nature et son entière corruption, « personne n'avait jamais été converti de cette ma- « nière et qu'il était même du tout impossible que « personne le fût, sinon par l'ouïe de la parole de « Dieu, qui est la semence de notre régénération et « l'instrument du Saint-Esprit, dont l'efficace et la « vertu seulement est capable d'éclairer nos enten- « dements et de changer les cœurs et les affections « des enfants des hommes (1). »

Ces explications satisfirent le synode, et les deux accusés furent renvoyés très honorablement.

Les pasteurs et professeurs de Genève avaient envoyé au synode une lettre remarquable par sa modération et où l'on peut voir déjà le changement qui s'opérait alors dans les esprits. « Nous avons reçu, « disent-ils, quelque consolation dans nos esprits, « lorsque nous avons appris que ces dogmes qu'on « a répandus n'étaient pas si éloignés de la vérité « qu'on nous l'avait premièrement rapporté, et qu'ils « n'étaient pas si contraires à l'union de nos Églises, « comme les termes dans lesquels ils étaient conçus « nous les représentaient... Nous croyons que le re- « mède le plus sûr et le plus innocent est celui « d'enjoindre à toutes les Églises et aux universités « de garder un profond silence sur ces doctrines, e

(1) Aymon. *Tous les synodes nationaux.* Tome II, page 575.

« qu'on ne les entame ni dans la chaire ni dans les « écrits... » Ils citent ici l'exemple d'une république voisine, « qui a coupé le mal dans le bourgeon en « interdisant toutes les disputes sur ces matières (1). »

Le synode suivit le conseil que lui donnait cette lettre et ordonna aux deux partis de garder désormais le silence sur ces questions. Ce fut en vain. Les doctrines d'Amyraut se répandaient, et bientôt il dut répondre à de nouvelles attaques. Le synode de Charenton (1645) prescrivit de nouveau le silence. Il arrêta que les professeurs rendraient compte des leçons qu'ils auraient données et des thèses qu'ils auraient soutenues, et que les synodes provinciaux en feraient leur rapport au synode national. « Et « l'on enjoint, ajoutait-il, à tous les écoliers qui étu- « dient en théologie, sous peine d'être déclarés in- « dignes d'être jamais employés au saint ministère, « de ne point disputer sur ces questions si inutiles, « comme sont celles qui regardent l'ordre des dé- « crets de Dieu, ou la grâce universelle que Dieu « donne aux hommes de se faire connaître à eux « par les merveilles qu'il a créées, laquelle peut con- « duire l'homme au salut : points qu'on ne propose « que par pure curiosité et pour faire paraître la « subtilité de son esprit (2). »

Amyraut ne consuma pas toute sa carrière dans ces discussions théologiques. En même temps qu'il

(1) Aymon. *Tous les synodes nationaux.* Tome II, pages 609-610.

(2) *Ibid.* Tome II, pages 663-664. — C'est contre les doctrines d'Amyraut et de ses amis que fut rédigé le *Consensus*, en 1675.

était homme de pensée, il était un de ces hommes d'action, nombreux alors dans l'Église réformée, à laquelle leur zèle fut si éminemment utile. Sans les efforts de ces hommes courageux, sans leur diplomatie, pleine d'habileté comme de fermeté et de droiture, la ruine de leur Église aurait eu lieu bien avant 1685. Amyraut s'occupa aussi de controverse comme tous ses compagnons d'œuvre; mais le style de ces traités n'était pas de nature à les faire vivre, et ils sont tombés dans l'oubli, ainsi que ses écrits politiques (1).

Son ouvrage le plus considérable, et celui qui mieux que tous les autres recommande sa mémoire, est sa *Morale chrétienne* (1652-1660), publiée à la sollicitation de M. de Villarnoul, petit-fils de Du Plessis-Mornay. C'est le premier ouvrage complet et systématique sur la morale qui ait paru dans le sein de l'Église réformée, et un ouvrage vraiment original. Les moralistes postérieurs y ont largement puisé; mais l'ouvrage d'Amyraut est demeuré comme un trésor caché, que quelques hommes exploitent sans le faire connaître.

Malheureusement le style de ce livre est peu agréable : il est lourd, sans couleur, sans mouvement et plus ancien que son époque. C'est la manière de Descartes exagérée; ces deux hommes sont de la même famille, mais Amyraut est un cadet dis

(1) Il a écrit sur l'obéissance passive et le droit divin, à propos de l'exécution de Charles Ier : *Discours de la souveraineté des rois*, 1650. In-4°.

6. Cette imperfection du style peut seule expli-
l'oubli dans lequel est tombé cet ouvrage, car
nd est excellent et le plan saisissant et vraiment
sophique. L'auteur s'est proposé « de faire une
rale chrétienne, dans laquelle il édifierait sur les
dements de la nature les enseignements qui nous
t été donnés par la Révélation. » Il considère
ord la morale de la nature dans son intégrité, —
celle de la nature corrompue par la chute, —
orale judaïque, — enfin la morale chrétienne.
est assez ordinaire de confondre dans un même
les deux premières parties. Sous le nom de
re, il y a pourtant deux choses : la nature de
mme intact et celle de l'homme pécheur. Ce qui
commun à ces deux états, c'est l'absence d'une
lation ; il peut y avoir communication avec Dieu,
y a pas encore révélation ; le voile n'est pas en-
écarté. L'oubli ou la négligence de cette dis-
ion d'Amyraut est la cause de beaucoup d'er-
s et d'obscurités des moralistes qui l'ont suivi.
'auteur a déployé un esprit de sagacité et d'ana-
admirable dans ces deux premières parties, qui
la portion la plus originale de son ouvrage. Il
e dans des détails qu'on n'aurait pas attendus. Il
mine, par exemple, ce qu'auraient été sans la
te les vertus sociales (qu'il appelle *homilétiques*), et
re autres l'*urbanité* :

« L'urbanité, comme on commence à la nommer
en français, est une des vertus homilétiques dont
Aristote fait mention dans sa *Morale*, et qui doit

« être expliquée au nombre de celles qui concernent
« la conversation des hommes entre eux. Mais néan-
« moins ce n'est pas mon intention d'examiner ici
« la description qu'il en fait, ni de parler des vices
« qu'il lui oppose, parce que je ne considère ici sinon
« ce qui pouvait convenir à l'homme en l'état de
« l'intégrité. Je dirai seulement que si la nature n'a-
« vait point changé, la conversation civile serait, ou
« bien des hommes que l'on appelle faits entre eux,
« c'est-à-dire de ceux qui sont parvenus à un plein
« usage de la raison; ou bien entre ceux qui, à
« cause de l'imperfection de leur âge, n'ont pas en-
« core acquis la plénitude de la force de cette noble
« faculté où se forment les raisonnements; ou bien
« entre les hommes et les enfants, dont les uns usent
« fortement de la raison, et les autres faiblement, à
« cause de la débilité de leurs organes. Or est-il bien
« hors de tout doute, qu'entre les hommes que l'on
« nomme faits se fût trouvée cette vertu qu'on ap-
« pelle ordinairement *affabilité*, qui nous rend facile-
« ment accessibles les uns aux autres et qui trempe
« la conversation dans une douce gravité. Car, quant
« à la gravité, elle fût venue de cette constitution
« sérieuse, qui convient à une excellente vertu et
« à un esprit tendu aux choses grandes et dignes
« d'une haute estime et d'une attentive contempla-
« tion. Et pour ce qui est de la douceur, outre
« qu'elle eût été naturelle à l'homme, comme un
« germe de cette bonté et de cette parfaite charité
« dont nous le nous représentons imbu et pénétré

de toutes parts, il y eût été encore obligé par la « nature de ses objets, qui non-seulement n'eussent « rien eu de choquant, mais sur lesquels il eût vu « semé un agrément et une grâce capable d'amol- « lir tout ce qu'il y a de dur dans les natures les « plus austères.

« Mais quant à ce que l'on appelle *jovialité*, qui « ne s'exerce point autrement qu'en faisant un petit « rire le monde, il y a quelque sujet de douter si « elle eût alors trouvé son lieu. A cette heure on « tient cette qualité et l'exercice de cette vertu, si « vertu se doit appeler, aucunement nécessaire, afin « de réjouir l'esprit de l'homme, que les incommo- « dités de la vie attristent, ou que le travail fatigue, « ou à qui la trop attentive contemplation des objets « difficiles et abstrus donne quelque austérité. Alors « la vie eût été exempte de toutes incommodités, les « occupations corporelles de l'homme ne lui eussent « point donné de peine, parce que n'y étant point « obligé par aucune nécessité, il se les fût dispensées « lui-même par sa prudence avec toute modération; « et quant à ce qui est de l'attention d'esprit qu'il « eût apportée à la contemplation, il n'y eût point « commis d'excès en ce qui est de la force et de la « durée de son application, et le succès, dans lequel « il eût toujours réussi très heureusement et très « avantageusement, l'eût empêché de s'y lasser en « le remplissant de contentement et de joie. Il est « vrai que l'on dit que le rire est le propre de « l'homme, et que par conséquent il est inséparable

« de sa nature, comme étant une nécessaire et in
« vitable dépendance de la raison, de sorte qu'
« met entre les histoires des prodiges celles qui
« sent qu'il s'est trouvé quelqu'un qui n'a jamais
« Et bien que nous ne lisions point en l'Évangi
« que notre Seigneur ait témoigné sa joie de cet
« façon, je n'oserais pas affirmer pourtant qu'il
« lui soit point arrivé de le faire en quelque occu
« rence. Certes il est malaisé de s'imaginer qu'il
« absolument passé toute son enfance sans cela, v
« l'inclination qu'on a naturellement à égayer le
« enfants et celle qu'ils font paraître à se réjoui
« eux-mêmes... Mais quand il serait vrai qu'il n'au
« rait jamais ri, il ne s'ensuivrait pas de là que d
« ne rire du tout point, ce soit une condition néces
« saire à l'intégrité de la nature. Cela pourrait avoi
« eu sa cause, ou dans la dignité inénarrable de s
« personne, dans laquelle il faut bien considére
« autre chose que la simple humanité, ou dans l'é
« conomie particulière de sa vie, qui requérait cett
« singularité. En effet, la résolution qu'il avait pris
« de subir une croix ignominieuse pour le salut d
« genre humain l'obligeait à mener une vie qui et
« quelque conformité à une fin si lamentable. Ce n
« serait donc pas de là qu'il faudrait prendre l
« modèle de l'intégrité de la nature en cet égard
« et de fait je ne doute nullement que l'esprit d
« l'homme ne se fût ainsi quelquefois épanoui, quan
« les occasions s'en fussent offertes. Néanmoins
« parce qu'Aristote dit et l'expérience nous appren

« que ce qui excite le ris est ordinairement quelque
« chose d'un peu laid et d'un peu absurde, mais où
« la laideur et l'absurdité n'est pas d'importance et
« ne corrompt pas l'être du sujet dans lequel elle
« se rencontre, quand les hommes eussent ri en leur
« intégrité, il eût fallu que c'eût été de quelques
« autres sujets que de ceux qu'ils eussent fournis
« et présentés les uns aux autres. Car ni la struc-
« ture de leurs corps, ni les linéaments de leurs
« visages, ni la nature de leurs mouvements, ni le
« biais et la façon dont ils se fussent pris à leurs
« actions, n'eussent eu aucune telle difformité qui
« eût pu exciter cette sorte d'agitation dans les es-
« prits et cette émotion dans la fantaisie. Et quant
« aux opérations de leurs entendements et à leur
« façon de les représenter par la parole, tout y eût
« été si régulier et si éloigné d'impertinence et de
« disproportion, qu'en cet égard il n'y eût point eu
« de sujet de rire les uns des autres. Et si quelque
« chose leur en eût donné le sujet, il eût fallu que
« c'eût été la gaieté des autres animaux, à qui l'a-
« bondance des esprits et de la chaleur naturelle,
« jointe avec la vigueur et la force que la jeunesse
« donne ordinairement lorsque les organes se dé-
« brouillent ou viennent à toucher le point de leur
« perfection, font faire des jeux, des cabrioles et des
« soubresauts qui sont capables d'engendrer un peu
« de ris dans les âmes les plus sévères et les plus
« innocentes tout ensemble. Tellement que s'il se
« trouvait quelqu'un qui ne se laissât jamais toucher

« ni émouvoir à de semblables objets, ou bien on
« estimerait qu'il affecterait une non nécessaire et
« peut-être importune gravité, ou on croirait que la
« nature aurait manqué dans la composition des
« principes de son être. Mais quant à rire les uns
« des autres, si les hommes l'eussent fait, il eût
« fallu qu'ils s'en fussent volontairement donné le
« sujet dans la joyeuseté de leurs propos. Or eût-il
« fallu que cette joyeuseté-là eût consisté en quel-
« que pointe de paroles qui surprend la fantaisie par
« l'idée qu'elle lui présente d'une légère absurdité ;
« ou bien en quelque déguisement de l'être des
« choses qui fût accompagné de gaieté. Pour ce qui
« est de la pointe des paroles, qui pique, quoique
« légèrement, ceux avec qui on a conversation, je
« ne sais pas bien si les hommes en eussent usé, et
« me semble qu'il n'y a pas beaucoup d'apparence,
« parce que si telle sorte de railleries n'ont quelque
« fondement dans l'impertinence soit de la constitu-
« tion, soit des actions ou des paroles de ceux contre
« qui on les dit, elles sont ou froides et imper-
« tinentes elles-mêmes, ou injustes et hors de rai-
« son ; et cependant nous présupposons qu'en cette
« intégrité des hommes il n'y eût rien eu de tel. Et
« pour ce qui regarde le déguisement des choses,
« je ne sais si d'homme grave à homme grave on
« en peut raisonnablement user pour faire rire seu-
« lement (1). »

On pourrait mettre plus de finesse dans ces déve-

(1) *Morale chrétienne*, tome I, pages 515-552.

loppements ; mais Amyraut n'en manque pas, ainsi que nous avons pu le voir dans ce qu'il a dit du rire. Il y a aussi des recherches curieuses sur la *modestie* :

« L'estime que l'homme devait faire de soi-même « en son intégrité dépendait de trois considérations. « L'une était la connaissance qu'il avait de la valeur « de son être, soit à le considérer en lui-même, soit « même en le comparant avec l'être des animaux ; « l'autre était la comparaison qu'il en faisait avec « l'être des autres hommes, et la troisième la com- « paraison qu'il en devait faire avec celui de son « Créateur. Et pour commencer par la première de « ces considérations, il n'y a point de doute que « l'homme faisant réflexion sur la façon de laquelle « il était composé et sur la noblesse des facultés qui « lui avaient été données, ne dût avoir de soi-même « une opinion proportionnée à la dignité du sujet. « Car s'il ne se fût pas estimé autant qu'il valait, « c'eût été parce qu'il ne se fût pas connu soi-même, « ou parce que se connaissant il eût de propos déli- « béré rabattu de sa juste estimation dans le juge- « ment qu'il en faisait. Or ne peut-on pas présumer « qu'en l'intégrité de sa nature il ne se connût pas. « La parfaite connaissance de toutes choses n'appar- « tenant sinon à la Divinité, il en pouvait ignorer « beaucoup de celles qui étaient fort éloignées de lui « ou fort abstruses dans les secrets de la nature, « sans que cela préjudiciât à la perfection de ses fa- « cultés ou de sa félicité. Mais quant à ignorer une

« chose qui lui était si intime que son être propre,
« et qui gisait au sentiment et en l'usage de ses fa-
« cultés, c'est chose qui ne pouvait convenir à l'in-
« tégrité de son origine. Il n'est non plus à présup-
« poser que de propos délibéré il eût voulu rabattre
« quelque chose de sa valeur et se mettre à plus
« bas prix qu'il ne devait être. Car quelle raison en
« eût-il eue, et de quoi eût alors servi, pour perfec-
« tionner sa vertu, de se faire ce tort à soi-même?
« Quant à s'estimer plus qu'il ne valait, il lui pou-
« vait encore moins arriver, parce que, se connais-
« sant parfaitement bien, il ne pouvait rien y avoir
« qui fît qu'il s'élevât au-dessus de son juste prix,
« si ce n'était quelque pointe de vanité, de laquelle
« une âme si pure et si sainte était exempte.

« J'ai ajouté à cette première considération quelque
« chose de la comparaison que l'homme pouvait faire
« de son être avec celui des autres animaux, non pour
« donner à entendre qu'il en eût pu être induit à s'éle-
« ver quelque peu au-dessus de soi-même, comme il
« arrive souvent, dans la corruption de la nature, que
« la comparaison que nous faisons de nous-mêmes
« avec ceux qui nous sont de beaucoup inférieurs
« nous enfle plus qu'il ne faut et nous fait concevoir
« une excessive opinion de nos avantages. Car l'excès
« que nous commettons en cela vient de celui de l'a-
« mour que nous nous portons, qui s'excite et se hausse
« selon que nous pensons reconnaître que nous va-
« lons mieux qu'autrui. Or en l'intégrité de la nature,
« il n'y avait point de tel excès. Je l'ai dit seulement

pour donner à entendre que l'homme en eût pu être aidé à se mieux connaître soi-même, afin de s'estimer justement ce qu'il valait. En effet cela y pouvait contribuer en plusieurs manières ; car nous connaissons beaucoup mieux les choses quand nous les mesurons que quand nous ne les mesurons pas. Celles qu'on ne mesure pas, si elles sont grandes, paraissent immenses, et si elles sont petites, elles paraissent contemptibles ordinairement. Au lieu que si vous mesurez les choses grandes, d'autant qu'enfin la mesure les vous termine, vous perdez l'opinion de leur immensité ; et si vous mesurez les petites, d'autant que vous trouvez qu'elles ont des parties éloignées et séparées les unes des autres, vous connaissez que, quoi qu'il en soit, elles ont quelque quantité et quelque grandeur. Or la comparaison d'une chose avec l'autre est une espèce de mesure. Voilà pourquoi saint Paul, châtiant la vanité de certaines gens qui étaient remplis d'une excessive bonne opinion de leurs belles qualités, dit *qu'ils se mesurent eux-mêmes à eux-mêmes*, pour signifier que, ne se comparant avec personne, ils ne se connaissaient point. De plus quand, par cette comparaison, l'on remarque qu'on a quelques parties qui ont de la ressemblance avec des choses méprisables, on trouve qu'au moins à cet égard on n'a pas sujet de se mettre à bien haut prix. Tellement que l'homme, trouvant qu'il avait les mêmes sujétions à toutes les infirmités de la nature, telles que sont celles de boire, de manger, de dormir, et d'autres qui viennent en con

« séquence, qu'avaient les autres animaux, et qu
« d'ailleurs, pour ce qui était des sens corporels, les
« bêtes les avaient communs avec lui, et même peut-
« être quelques-uns doués de plus de vivacité et de
« plus de force, il en pouvait tirer une bonne leçon,
« non pas de s'abaisser au-dessous de sa juste valeur,
« mais e ne s'élever pas au-dessus de l'estime légi-
« time de son être. Enfin, quand on trouve qu'on a
« des facultés ou des vertus fort éminentes au-dessus
« de ce qu'on fait entrer en comparaison de soi, cela
« empêche que le sentiment des choses esquelles on
« lui est semblable ne ravale le courage au-dessous
« de la modération dans laquelle on le doit tenir.
« Tellement que l'homme, en se comparant avec les
« animaux, et trouvant en soi-même une chose si
« excellente qu'est l'entendement et la raison dont
« la nature les a privés, comme cela ne lui donnait
« point d'élévation d'esprit au-dessus de ce qu'il de-
« vait, aussi l'empêchait-il d'avoir de soi-même des
« sentiments qui fussent au-dessous de la dignité de
« sa nature...

« Nous pourrons encore tirer quelque lumière,
« tant de la comparaison qu'il eût faite de soi avec
« l'homme son semblable, que de la considération
« qu'il eût faite de la grandeur de son Créateur. De
« la comparaison qu'il faisait de soi avec l'homme, il
« pouvait tirer deux utilités : l'une, que, trouvant en
« l'être des autres une entière et absolue égalité, il
« était retenu dans cette médiocrité de ne s'estimer
« pas plus qu'eux, ce qui était déjà une grande aide

« et un grand acheminement à la modestie... L'au-
« tre est que si, comme la nature est sujette à se
« flatter, l'homme eût pu être touché de quelque pe-
« tite présomption en se considérant soi-même et
« laisser aller à l'excès l'affection qu'il se portait (ce
« qui pourtant ne pouvait pas arriver sans quelque
« dégénération de l'intégrité), la considération de
« son prochain devait ramener ses sentiments à la
« raison, d'autant que, quel qu'il fût, les autres
« étaient autant que lui...

« Pour ce qui est de la comparaison avec l'être de
« Dieu, elle lui fournissait des instructions encore
« beaucoup plus efficaces. Car quand l'homme venait
« à tourner les yeux sur son Créateur et à contem-
« pler en lui l'immensité de son essence et de ses pro-
« priétés, quel jugement pouvons-nous penser qu'il
« fit alors de la dignité de son propre être? Si les ma-
« thématiciens n'ont point accoutumé de considérer
« la terre, dans le système du monde, en comparai-
« son du ciel, sinon peut-être comme un point,
« l'homme, vaquant à la contemplation des êtres des
« choses, ne pouvait considérer le sien en comparai-
« son de Dieu, sinon comme un rien, ce qui, sans
« aucune difficulté, était un merveilleux frein à son
« esprit pour l'empêcher de s'élever outre mesure. A
« la vérité, cette leçon de modestie est de cela moins
« efficace qu'elle ne serait autrement, que nous
« avons accoutumé de comparer entre elles les choses
« qui ont quelque proportion, et non pas celles qui
« diffèrent d'une distance infinie. Ainsi notre supé-

« riorité au-dessus des autres hommes est capable de
« nous enfler, parce que nous jugeons aisément du
« plus et du moins qui est entre eux et nous, et cela
« beaucoup plus, ce semble, que l'infériorité que nous
« reconnaissons en nous au-dessous de Dieu n'est ca-
« pable de nous abaisser, parce que sa grandeur nous
« engloutit, et qu'à la considérer en son infinité, nous
« ne reconnaissons point entre lui et nous proprement
« de plus et de moins, non plus qu'entre l'être et le
« non-être. Néanmoins deux choses ont ici dû venir
« devant les yeux de l'esprit de l'homme : l'une
« que, puisqu'il n'y avait point de proportion entre
« Dieu et lui, il ne se devait rien estimer en se com-
« parant avec lui... (or celui qui fait souvent ces ré-
« flexions sur Dieu et qui acquiert l'habitude de ne
« s'estimer du tout rien en comparaison de lui, ac-
« quiert par même moyen une excellente constitution
« pour ne s'élever pas trop en soi-même); l'autre
« est que cette infinie éminence de la dignité de
« Dieu, dans la comparaison qu'on en fait avec tou-
« tes autres choses et avec toutes sortes de person-
« nes, les réduit toutes à l'égalité. Car, à comparer
« les hommes avec Dieu, il n'y a pas plus de pro-
« portion entre les plus grands et lui, qu'il y en a
« entre les plus petits et lui encore... Or, cette con-
« sidération a dû avoir beaucoup de pouvoir pour
« empêcher l'homme de s'élever au-dessus de ce que
« lui permettait l'égalité de ses prochains, ou d'abu-
« ser de la supériorité que lui donnait sur sa femme
« et sur ses enfants la prérogative de les avoir en-

« gendrés ou la noblesse de son sexe. Et toutefois, « parce qu'il est de la constitution naturelle de nos « esprits que nous jugions un peu diversement des « objets en les comparant entre eux, que non pas « lorsque nous les considérons précisément en eux-« mêmes, et qu'encore que les mathématiciens, « quand ils confrontent la terre avec le ciel, ne la « tiennent que comme un point, si est-ce qu'ils y « trouvent une grandeur considérable quand ils « la mesurent en elle-même; la comparaison que « l'homme a dû faire de soi avec Dieu, laquelle le ré-« duisait à néant, n'a pas dû absolument empêcher « que, quand il se regardait à part, il ne se trouvât « être quelque chose. D'où résulte que, si la connais-« sance qu'il avait de son néant à l'égard de Dieu a « dû former une singulière modestie en son esprit, la « connaissance de ce qu'il était quelque chose quand « il se considérait à part lui devait donner un courage « vraiment généreux, pour ne rien faire d'indigne de « soi et pour rapporter à la gloire de son Créateur « toute l'excellence de son être (1). »

Amyraut se demande ailleurs si la félicité de l'homme en son intégrité eût été active ou contemplative.

« Il est raisonnable, répond-il, de croire que plus « les hommes se rapprocheront de cet heureux Éden « auquel Dieu les avait colloqués, plus se pourront-« ils vanter d'être parvenus à la jouissance de leur « vrai bonheur, à le considérer en l'état de la na-

(1) *Morale chrétienne*, tome I, pages 508-522.

« ture. Or est-il certain qu'en cet Éden il n'y eût
« point eu de lieu pour cette félicité active que Pé
« riclès, pour exemple, et les autres politiques se
« proposaient autrefois, parce qu'on n'y eût connu
« ni la guerre, ni les intrigues ordinaires des affaires
« qu'on nomme d'État, et que dans cette plantureuse
« jouissance de toutes sortes de commodités, la prin
« cipale et plus ordinaire occupation des hommes
« eût été dans la contemplation des êtres de l'uni
« vers. Néanmoins, comme l'homme n'est pas seule
« ment composé d'entendement, mais que diverses
« autres facultés concourent à la constitution de sa
« nature, il est certain qu'il ne faut pas exclure l'ac
« tion du rond de sa félicité.

« Puisque deux natures entrent dans la composition
« de notre être, à savoir celle de l'animal et celle de
« l'homme, le souverain bonheur, auquel nous ten
« dons naturellement, doit se rapporter à l'une et à
« l'autre conjointement. Mais puisque de ces deux
« natures celle de l'homme est incomparablement
« plus excellente que celle de l'animal, il faut que la
« félicité qui nous convient en tant qu'hommes soit
« si élevée au-dessus de l'autre qu'elle nous vienne
« presque seule en considération. Le bonheur de
« l'homme donc eût, à la vérité, en partie consisté
« dans la perfection des opérations de tous les or
« ganes de ses sens, et par conséquent dans la jouis
« sance des objets qui leur sont destinés par la na
« ture. Car ce n'est pas être parfaitement heureux
« que d'être mutilé en ses membres, perclus de quel

ques-unes de leurs fonctions, destitué des moyens
« et des occasions d'exercer leurs opérations avec
« contentement et privé des aides et des commodités
« de cette vie animale et naturelle. Et ce que tant
« de gens mettent tout leur souverain bien dans la
« possession des avantages qui nous conviennent en
« tant que nous sommes animaux, est bien une
« grande et pernicieuse erreur à la vérité, mais
« c'est une preuve quand et quand qu'au moins en
« font-ils une partie; car on ne s'y laisserait pas al-
« ler avec tant d'excès, et cette sorte de vie n'aurait
« pas tant de sectateurs, si sa jouissance avec modé-
« ration n'avait quelque chose de bon et de recom-
« mandable en elle. Et de cela nous avons encore
« une preuve plus certaine en ce que Dieu avait fait
« l'Éden si délicieux, qu'il a servi d'image et de re-
« présentation à la demeure des cieux mêmes. Les
« rivières qui y coulaient, les bocages dont il était
« couvert, les arbres desquels il était planté, l'ex-
« cellence des fruits qui y abondaient, et générale-
« ment toutes les choses exquises et souhaitables
« desquelles il était rempli, fournissaient bien à la
« vérité à l'entendement de l'homme des occasions
« de s'élever à de belles contemplations; mais leur
« premier et plus naturel usage consistait en la sa-
« tisfaction des sens, d'où naissait la félicité de cette
« vie que j'ai nommée animale. Si bien que cela
« étant de l'institution du Créateur et de sa destina-
« tion, c'est aller directement contre la raison et af-
« fecter une sapience qui est au-dessus de notre

« condition, que de forclore entièrement cette sorte
« de contentement de la définition du bonheur na-
« turel de l'homme. Mais, comme j'ai dit, c'en est
« la moins considérable partie, sans aucune compa-
« raison, de sorte qu'il n'en faut point faire d'état
« au prix de celle qui convient à nos facultés rai-
« sonnables (1). »

La *seconde partie* est peut-être la plus intéressante. Le sujet était difficile. Il s'agissait de déterminer les idées morales de l'homme après sa chute, ou plutôt les idées que l'homme aurait dû avoir, que quelques-uns ont pressenties, mais que sans doute aucun n'a eues. Comme dans tout le cours de son ouvrage (2), Amyraut part de l'idée du souverain bien. L'homme est forcé de s'en faire une idée quelconque, et il se dirige d'après l'idée qu'il s'en fait, le poursuivant comme un bien réel et accessible (3). L'épreuve à laquelle Dieu avait soumis l'homme en Éden devait être un moyen de le porter plus haut. C'était un enfant parfait, mais ce n'était qu'un enfant; pour devenir homme, il avait besoin de l'épreuve, et bien que celle-ci ait eu pour lui de si tristes conséquences, par la chute dont elle a été suivie, et qu'avec la maturité elle lui ait apporté la maladie, elle a développé ses besoins et placé plus haut son idéal du souverain bien Dans son premier état, l'homme

(1) *Morale chrétienne*, tome I, pages 635-639.

(2) Voyez, entre autres, tome I, page 126; tome III, page 6, et un chapitre remarquable de la seconde partie, sur l'idée du souverain bien au point de vue de l'homme déchu (tome II, pages 135-152).

(3) Ceci ne ressemble toutefois en rien à l'eudémonisme.

se contente de la terre et n'aspire pas au delà; après la chute, il ne peut plus s'arrêter au présent. Telle est l'idée qu'Amyraut développe.

La *troisième partie* de l'ouvrage peut paraître ne s'appliquer qu'à un peuple, mais c'est aussi la morale de tout homme sous la loi. Voici comment l'auteur décrit, dans cette troisième partie, la félicité proposée aux hommes de l'Ancien Testament :

« Il se trouve des gens qui s'imaginent que le « traité fait avec les Juifs par le ministère de Moïse « était purement charnel et qu'il n'y a que le seul « peuple chrétien avec qui Dieu ait dressé des allian- « ces spirituelles. Néanmoins, c'était déjà une chose « étrange, et qui devait donner de l'étonnement à « ceux qui la considéraient attentivement, que cette « alliance de la loi n'étant rien, sinon l'accomplisse- « ment ou le renouvellement de celles qui avaient « été faites avec Abraham, Isaac et Jacob, ils n'eus- « sent, quant à eux, eu aucun sujet de s'attendre à « la félicité terrienne, mais bien d'aspirer à celle du « ciel, et qu'au contraire leurs descendants n'eussent, « par l'établissement de la loi, aucun droit de pré- « tendre à la félicité du ciel, et que Dieu eût voulu « attacher leurs espérances et leurs désirs seulement « à celle de la terre. Car quoi ? N'étaient-ils pas hé- « ritiers des promesses faites à Abraham, et le droit « qu'ils avaient au souverain bien ne leur était-il « pas dévolu des promesses faites à ce saint homme? « Comment donc s'était tellement changée la nature « de sa succession par le temps, qu'en vertu de ces

« promesses il eût obtenu le ciel et que, quant à
« eux, ils n'hériteraient sinon la terre? Après cela,
« si Dieu n'appelait son peuple à aucune autre pos-
« session qu'à celle de Canaan, qu'était-il besoin
« de si grands efforts et de tant de sortes de mi-
« racles? A quoi servaient cette longue servitude
« d'Israël sous le joug de Pharaon et tant de plaies
« pour l'en tirer? Fallait-il pour cela fendre la mer,
« pour le faire passer à travers, le faire tournoyer
« quarante ans dans le désert, et pendant tout ce
« temps l'abreuver des entrailles des rochers, secs
« et stériles auparavant, et lui faire tous les matins
« descendre son pain des nues? N'eût-il pas été plus
« aisé d'introduire les patriarches en Canaan comme
« de plain-pied, et y bénir tellement leur semence
« et y faire foisonner leur postérité de telle façon
« qu'elle eût supplanté les anciens habitants du pays,
« que Dieu pouvait d'ailleurs diminuer et extermi-
« ner peu à peu par mille autres voies? Dieu donc
« voulait mettre quelque crayon des choses futures
« dans ces grandes choses de sa main, et bien que
« les fidèles n'entendissent pas distinctement les mys-
« tères qu'il y cachait, il avertissait pourtant par ce
« moyen leurs esprits que sa providence regardait
« plus loin, et qu'ils devaient porter leurs yeux au-
« tant qu'ils pourraient au delà de la première ap-
« parence de ces choses.

« Mais trois choses entre les autres ont été capa-
« bles d'enseigner et de persuader cette vérité aux
« plus indisciplinables. L'une est que la félicité leur

« était promise sous une condition dont l'exécution « était absolument impossible ; car Dieu ne promet- « tait la paisible possession de la terre de Canaan, « ni l'abondance de toutes les bénédictions en elle, « ni la jouissance de ces bénédictions à perpétuité, « sinon à ceux qui accompliraient ponctuellement « tous les commandements de la loi. Or en cette « corruption dans laquelle l'homme était tombé, qui « pouvait espérer de s'acquitter de ce devoir, ni par « conséquent de parvenir à la félicité promise ?..... « L'autre est, que l'expérience même, qui est la maî- « tresse des moins entendus, leur faisait voir à l'œil « et toucher à la main qu'à cause de leurs trans- « gressions, la promesse de cette félicité était entière- « ment frustratoire... La troisième est que, dans toute « cette économie de la loi, contenue dans les quatre « derniers livres de Moïse, et tissus comme une belle « tapisserie de diverses sortes de commandements, « de merveilleusement belles promesses, de sévères « dénonciations, de récits d'histoires, de représen- « tations de choses énigmatiques et d'emblèmes, de « narrations de miracles, de doctrines excellentes, « de beaux enseignements moraux, de maximes po- « litiques, d'ordonnances cérémonielles et de propos « sentencieux, qui rendent cet ouvrage le plus divers « et le plus agréable du monde, Moïse avait enchâssé « quelques oracles touchant les choses futures, quel- « ques déclarations de la miséricorde de Dieu et « quelques instructions qui ne regardent point cette « vie, qui non-seulement devaient d'elles-mêmes

« donner aux Israélites de belles élévations vers le « ciel, mais qui les devaient avertir que toute cette « admirable dispensation était allégorique et mysté- « rieuse. En effet, à quoi faire tout ce grand appa- « reil du culte divin, tout ce grand attirail du taber- « nacle et toute cette pompe de promesses et toute « cette ostentation de rares et extraordinaires béné- « dictions, si cela devait enfin aboutir, comme il « était inévitable qu'il ne le fît, à ce que les païens « ont autrefois représenté sous la fable de Tantale?

... « Certainement, quand ils n'auraient eu autre « preuve de cela que celle qu'ils pouvaient tirer de « la condition de leur propre législateur, ils n'ont « pas dû révoquer cette vérité en doute. Quelle ap- « parence qu'ils dussent être plus heureux que lui, « ou qu'il se réservât une espèce de félicité en leur « en proposant une autre? Ne les induisait-il pas à « craindre et à honorer le même Dieu qu'il servait, « et ne prenait-il pas sa part dans les commande- « ments qui leur étaient donnés et dans les pro- « messes qui leur étaient faites? Il a été non-seule- « ment le plus homme de bien d'entre eux, mais un « exemple extraordinairement signalé de toutes sortes « de grandes vertus à la postérité dans tous les « siècles. Il a été gratifié des plus belles révélations « et des visions les plus magnifiques qui aient jamais « été adressées à aucun prophète. Dieu même lui a « rendu les plus glorieux et les plus authentiques té- « moignages qu'un mortel pouvait jamais recevoir, « et de quelque côté qu'on le puisse regarder, au-

cun des siècles où il a vécu, ni de ceux qui l'ont précédé, ne lui a été comparable. A-t-il donc ou cherché ou trouvé son souverain bien ici-bas et « fourni au peuple d'Israël quelque occasion de l'y « espérer par son exemple? De six-vingts ans qu'il « a vécu, il en a passé quarante en la cour de Pha« raon et dans l'éclat des grands emplois, mais néan« moins dans le mépris de toutes ces gloires mon« daines. Les quarante suivants ont été consumés « par lui en exil dans un désert à paître les trou« peaux de Jéthro, lui qui avait conduit des armées. « Enfin, les quarante derniers ont été employés à « gouverner et à conduire Israël, parmi des mur« mures continuels et d'importunes séditions, et des « menaces fréquentes d'attentats à sa personne et de « lapidation, et des fâcheries d'esprit qui l'ont quel« quefois outré jusques à tel point, lui qui était le « plus patient et le plus modéré de tous les humains, « qu'il s'est dégoûté de la vie. Puis, pour couron« nement de tout cela, il est mort sur la montagne « de Nébo, regardant de bien loin cette félicité qu'il « promettait aux autres en Canaan, hors d'espoir d'y « pouvoir atteindre. Il a donc fallu nécessairement « qu'il eût établi l'espérance de son souverain bien « ailleurs que dans l'enceinte de cette vie. Et s'il a « couvert celle du ciel de l'institution de la loi, de « sorte qu'on ne l'ait pu apercevoir qu'à travers « l'embarras de cette alliance, c'a été par la même « raison qu'il mit un voile sur son visage, quand « de la montagne il le rapporta resplendissant de la

« communication familière qu'il avait eue avec D
« C'est que les entendements des Israélites n'é
« pas capables de soutenir l'éclat de la béatitude
« leste, si on la leur eût révélée clairement et
« à nu, il a été nécessaire d'en affaiblir un peu
« rayons en l'enveloppant du voile de la terrien
« Depuis, les autres prophètes ont suivi la tablat
« de celui-là, et tellement mêlé ces deux choses l'
« avec l'autre qu'elles allaient, dans leurs oracles
« dans leurs enseignements, à peu près d'un mê
« pas, excepté qu'à mesure qu'ils ont approché
« la manifestation de notre Seigneur, ce voile de
« loi s'usait peu à peu, et la révélation de la
« cité céleste s'éclaircissait par les nouveaux ray
« qu'ils y ajoutaient, selon qu'il plaisait à Di
« leur en donner le commandement et la conn
« sance (1). »

Quant à la *quatrième partie*, c'est évidemment
morale de l'homme, puisque le christianisme d
être universel.

On pourrait présumer qu'Amyraut est un prédic
teur moraliste ; il n'en est rien cependant. Sans dou
ses spéculations morales lui ont beaucoup servi et
réfléchissent dans ses discours ; mais ceux-ci so
essentiellement dogmatiques et même théologique
Nous ferons l'analyse de deux sermons, qui renfe
ment moins de théologie que la plupart, et qui no
paraissent aussi édifiants qu'instructifs.

(1) *Morale chrétienne*. Tome III, pages 38-47.

alyse du sermon sur I Jean V, 7 : *Il y en a trois rendent témoignage au ciel, le Père, la Parole et le -Esprit, et ces trois-là sont un* (1).

orateur indique lui-même comme suit le dessein division de son discours : « Je me propose de nsidérer en ce texte, où saint Jean, comme il appert clairement par la suite de son propos, veut rouver par des témoignages indubitables que Jésus st le Fils de Dieu et le Messie promis par les oracles des prophètes : premièrement, le nombre et les alités des témoins qu'il produit, à savoir, le ère, la Parole et le Saint-Esprit; puis après, leur nité et leur consentement, car il dit que ces trois ont un; et enfin, leur témoignage et le lieu d'où le rendent, à savoir du ciel. »

I. Nombre et qualité des témoins : le Père, le Fils, prit. Ils ne se rapportent pas seulement à un, ils t un. La différence dans l'objet ou le mode de r témoignage ne nous fait pas voir en eux trois s séparés.

II. De leur unité d'essence résulte nécessairement ité de leur témoignage.

III. Leur témoignage : la voix du Père, les visions Fils (à Paul, à Jean, etc.), les apparitions de l'Esprit (colombe, langues).

Application. Après ces développements, que nous

(1) Dans le volume intitulé : *Sermons sur divers textes de la Sainte Écriture, prononcés en divers lieux par Moyse Amyraut.* Seconde édition. Saumur, 1653.

trouverions bien abstraits, l'orateur se tourne vers ses auditeurs :

« Nous donc maintenant, leur demande-t-il, de-
« meurerions-nous insensibles à de si claires et de si
« vives démonstrations de cette divine vérité ? Le ro-
« cher que nous avons naturellement dans le cœur
« serait-il si dur que de ne recevoir pas l'empreinte
« de la persuasion que produisent de si grands et
« de si magnifiques témoignages ?...

« Si nous avions été du temps que ces choses sont
« arrivées, disent maintenant quelques-uns, nous n'en
« douterions pas non plus que ceux qui vivaient alors ;
« mais quelle assurance avons-nous que ces choses
« sont arrivées selon le récit qu'on nous en fait ? »

La première réponse de l'orateur à cette objection est tirée de l'analogie des jugements judiciaires :

« Quand on apporte devant des juges souverains
« des informations faites à cent lieues d'ici, ils les re-
« çoivent comme véritables, si elles ne sont point ac-
« cusées de faux ; ou si on s'est inscrit en faux à
« l'encontre d'elles, et que les moyens de faux ne se
« soient pas trouvés bons, elles sont tenues pour va-
« lables, et sur les dépositions des témoins lesquel-
« les y sont contenues, on juge des biens et de
« l'honneur et de la vie des hommes, et n'y a rien de si
« important dont on ne prononce décisivement sur
« des preuves de cette nature, dont on n'a jamais vu
« ni les greffiers, ni les auteurs. Je vous prie donc,
« quels dépositaires des actes publics que les hommes
« font entre eux, et de leurs dépositions et témoigna-

;es, ont jamais si bien mérité d'être crus dans le rapport qu'ils nous en font que ces apôtres et ces évangélistes méritent que nous leur ajoutions foi dans les récits qu'ils nous font des choses dont je vous parle ? Et si quelques-uns ont eu l'audace de les accuser de nous avoir impudemment supposé de fausses narrations, y a-t-il jamais eu accusation moins soutenue que celle-là et dont les preuves aient été moins recevables ? »

Après avoir développé cette pensée, l'orateur examine si les contemporains ont eu réellement un si grand avantage sur nous :

« Si maintenant, dit-il, que je parle à vous, vous « voyiez subitement fendre la voûte de ce temple et « resplendir par là une lumière extraordinaire d'en « haut, et qu'il en éclatât pareillement une voix qui « criât à l'égal du bruit d'un tonnerre : Jésus, le fils « de Marie, dont les Évangiles ont parlé, est le Fils « de Dieu éternel et le rédempteur de l'univers ! —je « ne doute pas que vous ne fussiez merveilleusement « étonnés et qu'il ne vous en arrivât ce qui est arrivé « aux prophètes et aux apôtres autrefois, c'est-à-dire, « que ne pouvant soutenir l'effort de cette vision, « vous ne tombassiez tous de frayeur le visage contre « terre. Mais quand vous seriez revenus de votre « étonnement, cette pensée vous viendrait incontinent « en l'esprit : Est-ce point une illusion ? L'esprit ma- « lin ne nous a-t-il point abusés par quelques fausses impressions qu'il ait faites en l'air, lui qui a tant de pouvoir sur les nuées et dans les météores ? Est-ce

« point lui qui a ouvert le comble de ce temple et
« puis l'a refermé?—Et jusques à ce que vous en
« fussiez assurés d'ailleurs, quelque extraordinaire
« que fût cette apparition, vous en hésiteriez pour-
« tant en vos consciences. Par quel moyen donc vous
« pourriez-vous assurer que cette vision serait divine?
« Vous y appliqueriez incontinent votre raisonnement
« et diriez : Il y a eu dans cette lumière quelque
« chose de trop radieux, dans la voix que j'ai enten-
« due quelque chose de trop fort et de trop éclatant,
« dans toute l'apparence de cette vision quelque
« chose de trop brillant, dans l'effet qu'elle a produit
« en mon esprit quelque chose de trop sensible et de
« trop vif, dans l'empreinte qu'elle a laissée en mon
« entendement quelque chose de trop profond, dans
« la persuasion qui m'en reste quelque chose de trop
« fixe et de trop permanent, pour avoir été produit
« d'une autre cause que divine.—Et ainsi, des mar-
« ques et des caractères que vous verriez en l'objet
« extérieur, et de l'efficace qu'il aurait déployée en
« vos consciences, vous raisonneriez qu'indubitable-
« ment il en est ainsi, que c'est Dieu qui a parlé à
« vous, que cette voix ne peut être sinon véritable-
« ment céleste. Et telle a été sans doute la façon
« de laquelle ceux qui ont autrefois ouï ces voix
« des cieux se sont assurés qu'elles étaient des
« cieux, Dieu leur donnant les yeux de leurs enten-
« dements illuminés pour apercevoir dans ces divins
« objets les marques de leur divinité, et en recevoir
« une pleine certitude de persuasion en leurs âmes.

« Sachez donc, frères bien aimés, que votre condi-
« tion n'est de rien moins avantageuse. Car j'oserai
« bien vous dire cela hardiment, qu'il n'y a jamais eu
« ni voix des cieux, ni visions quelles qu'elles puis-
« sent être, qui aient porté de plus certains ni de plus
« indubitables caractères de leur divinité que ce
« Vieux et ce Nouveau Testament, qui vous attestent
« que Jésus-Christ est le Fils de Dieu et le Sauveur
« du monde. Car si vous les considérez bien attenti-
« vement, vous y trouverez que la voix de Dieu y
« parle si hautement et si intelligiblement, que la
« splendeur de sa gloire y est si magnifique et si lui-
« sante, que les doctrines lesquelles y sont contenues
« sont si sublimes et si célestes, que les vérités qui
« nous y sont enseignées sont si certaines et si éviden-
« tes, que l'efficace qui les accompagne est si puis-
« sante, que l'illumination que vous en recevez en
« l'entendement est si claire, que la consolation que
« vous en sentez en vos consciences est si vive, que le
« renouvellement et la sanctification que vous en
« expérimentez en vos affections est si sensible, que
« l'espérance qu'ils engendrent dans vos cœurs vous
« élève si haut dans le ciel, que la patience et la con-
« stance qu'ils produisent en vous est si invincible à
« toutes tentations, enfin qu'ils vous donnent un si
« merveilleux courage contre les appréhensions de la
« mort, qu'il faut nécessairement que ce soit Dieu qui
« en ait donné les inspirations à ses serviteurs et qui
« produise tous ces admirables effets en vos con-
« sciences. Ni les inventions des hommes, ni les illu-

« sions des anges, qui qu'ils soient, ne peuvent avoir
« un génie si divin, ni une vertu si émerveillable. Et
« qui a senti l'efficace de cette divine parole, qui en a
« goûté et savouré la bonté, qui en a reconnu les mer-
« veilles, qui en a aperçu l'excellence, qui en a sondé
« les secrets, qui en a expérimenté les consolations,
« n'a point à faire ni des oracles des cieux, ni des vi-
« sions des esprits, ni des apparitions mêmes de Jésus-
« Christ, pour être persuadé qu'il est son Dieu et son
« Sauveur; et qui ne croit point à cette Parole de
« Dieu ne croirait point aux morts quand ils ressus-
« citeraient, ni aux visions célestes. C'est cette divine
« Parole qui engrave la croix et la résurrection du
« Seigneur Jésus dans le cœur; et qui en a le saint
« portrait profondément empreint là dedans, n'a
« point besoin qu'il descende des cieux devant ses
« yeux pour se faire reconnaître. C'est cette divine
« Parole qui résonne continuellement en nos esprits;
« et qui l'entend résonner là dedans n'a point besoin
« que le Père céleste lui fasse autrement ouïr ses ora-
« cles. C'est cette divine Parole qui nous fait sentir la
« vertu du Saint-Esprit; et qui a le Saint-Esprit en sa
« conscience n'a point besoin de le voir descendre des
« cieux, ni en forme de langues de feu, ni en figure
« de colombe. Il est assez persuadé par l'expérience
« qu'il en fait, que c'est le Seigneur Jésus qui l'a en-
« voyé du ciel pour tendre dans son cœur la gloire de
« son tabernacle. Partant, frères bien-aimés, puisque
« cette divine Parole vous atteste si hautement que
« Jésus est le Fils de Dieu et le Messie que les pro-

phètes avaient promis, demeurez-en aussi profon-
« dément et persévéramment persuadés que s'il vous
« avait été certifié par tous les oracles des cieux et par
« toutes les visions les plus miraculeuses. Cette voix
« par laquelle le Père a crié : *Celui-ci est mon Fils bien-*
« *aimé!* ne s'est pas perdue en l'air ; elle a été recueil-
« lie dans ces divins cahiers, et, par le moyen des saints
« caractères que les évangélistes y ont employés, elle
« y est demeurée fixe et permanente, aussi résonnante
« qu'elle était autrefois et portant autant de marques
« de son origine céleste. Cette lumière si merveil-
« leuse de l'apparition du Seigneur à saint Paul, cette
« forme si auguste et si resplendissante de l'appari-
« tion du même Seigneur Jésus à saint Jean, ne s'est
« point dissipée ni évanouie. Elle est demeurée por-
« traite d'un rayon de l'Esprit de Dieu dans ces divins
« écrits, et vous la y pouvez voir aussi vive, aussi
« lumineuse, aussi rayonnante que saint Jean la vit
« autrefois, aussi capable de ravir vos esprits en ad-
« miration et de donner d'incomparables mouvements
« en vos consciences. Cette miraculeuse manifestation
« du Saint-Esprit en forme de colombe et en appa-
« rence de langues de feu ne s'est point dissipée par
« le temps. Elle est peinte, non sur les parois de nos
« temples ou dans les tableaux qui servent d'orne-
« ment à nos maisons, mais dans cette divine Parole
« de Dieu, d'un pinceau si inimitable et si divin que
« la portraiture y en demeurera ineffaçable jusques
« à la consommation des siècles.

« Croyez donc, frères bien-aimés, de plus en plus

« à un si auguste et si illustre témoignage, et ne
« vous scandalisez point, ni de l'incrédulité des Juifs,
« ni de l'impiété des mahométans, ni de l'ignorance
« des païens, ni de l'infidélité des mauvais chrétiens,
« comme si cela pouvait déroger quelque chose à
« l'autorité de ces témoins qui vous parlent. Ces
« Juifs, qui se montrent maintenant si obstinés à l'en
« contre de Jésus seront convertis pourtant et re-
« garderont celui qu'ils ont percé avec componction
« de cœur et lamentation de repentance. Ces Maho-
« métans, qui le blasphèment maintenant, sentiront
« la force de son bras, quand il le déployera pour
« mettre leur empire en pièces. Ces païens, qui n'en
« ont point ouï parler, entendront quelque jour la
« prédication de sa croix, et s'ils n'y veulent obéir,
« ils sentiront en son avénement la frayeur de son
« jugement et de sa vengeance. Ces mauvais chré-
« tiens, qui abusent maintenant de son nom, auquel
« ils ne croient pas pourtant, seront surpris d'épou-
« vantement à l'heure de son avénement et recon-
« naîtront, quand il n'en sera plus temps, l'hor-
« reur de leurs sacriléges. Quant à nous, puisque
« nous le reconnaissons pour être le Fils de Dieu et
« que nous avons cru à ce témoignage, rendons-lui
« l'hommage qui lui est dû, et adorons comme nous
« devons Celui qui est élevé au-dessus de toute
« grandeur et de toute puissance (1). »

Il y a dans ces dernières pages une liberté de spéculation qu'on ne s'attendrait pas à rencontrer

(1) Pages 411-417.

à cette époque, et qu'on retrouve cependant souvent chez Amyraut et chez plusieurs de ses contemporains, chez le vieux Mestrezat, par exemple. Il ne faut pas chercher la théologie de ce temps-là uniquement dans les confessions de foi et les décrets des synodes : la forme seule est là, l'idée est ailleurs. La liberté de spéculation a étendu la confession de foi théologique; elle l'a rendue plus compréhensive et plus compréhensible; dans les sermons en particulier, il y a beaucoup de libéralité, de largeur, plus même qu'au siècle suivant, malgré ses apparences plus libérales. Si la fidélité est autre chose que le culte de la lettre, si elle est l'attachement du cœur aux doctrines de l'Évangile et aux choses que celui-ci nous transmet, les plus fidèles ne seront-ils pas en même temps les plus libéraux?

Le second sermon que nous nous proposons d'analyser est remarquablement bien fait, et, n'étaient quelques détails et les défectuosités du style, il pourrait servir de modèle.

En voici le texte : *Il y en a trois qui rendent témoignage en la terre, l'Esprit, l'eau et le sang, et ces trois-là se rapportent à un.* (I Jean, V, 8.)

Division : I. Les témoins. — II. Le témoignage. — III. Le consentement des témoins entre eux.

I. *Les témoins.* — Ici l'auteur entend par *Esprit*, non plus le Saint-Esprit, comme dans le verset précédent, mais les dons extraordinaires; *l'eau* désigne

la sanctification, et le *sang* la justification, d'où n
la consolation.

II. *Le témoignage*. — Ces trois choses rendent t
moignage à Jésus-Christ :

1° Dans les figures de l'Ancien Testament et le
accomplissement.

2° En elles-mêmes : « Si vous venez à considér
« la chose en elle-même et sans faire de particuliè
« réflexion sur les anciennes prédictions, vous tro
« verez qu'elle porte un caractère certain et ind
« bitable de cette vérité, que celui au nom et à l'o
« casion de qui ces choses ont été communiquées d
« la sorte ici-bas est véritablement le Messie. »

L'auteur commence par comparer la nouvelle éco
nomie à laquelle appartiennent ces choses avec l'éco
de la gentilité ou du monde en général :

« Quant à ce qui est de la connaissance, qu'é
« tait-ce autre chose que ténèbres d'erreur et d'igno
« rance, si profondes et si épaisses qu'à peine y r
« luisait-il aucune étincelle de vérité ? Les cieu
« avaient horreur des idolâtries qui se commettaie
« entre les hommes ; la terre avait honte de leu
« superstitions, et parmi les nations qui se vantaie
« le plus de l'étude de la sapience et de la vérit
« ce n'était que folie et extravagance et prodig
« d'opinions en ce qui regarde la divinité. Quant
« ce qui est de la vie et des mœurs, grand Dieu i
« mortel, quelles infâmetés et quelles abominatio
« Et si les démons eussent été incarnés et fusse
« venus habiter en ce monde-ici, y eussent-ils r

« pandu plus d'ordure et de vilenie? Enfin, pour ce « qui est de la consolation qui naît du sentiment de « la justification, ou les hommes vivaient en une « profonde sécurité de la chair, ou, si quelques-uns « étaient touchés de quelque sentiment de leurs pé-« chés, les effrois et les épouvantements, les dé-« tresses et les alarmes, comme autant de furies des « enfers, logeaient continuellement chez eux et har-« celaient sans cesse leurs consciences. Quand donc, « au lieu de ces ténèbres de l'ignorance, on a com-« mencé à voir une si grande lumière de vérité; « quand, au lieu des faux dieux, dont les images « étaient placées dans les temples, la croix de Christ « est venue se planter, avec le nom du vrai Dieu, « dans le cœur des humains; quand, au lieu de toutes « ces bizarres spéculations auxquelles les hommes « s'adonnaient auparavant, on a vu resplendir dans « la prédication des apôtres, des évangélistes et des « autres ministres de l'Évangile, des révélations si « sublimes et des connaissances si lumineuses; quand « la pureté a succédé à la souillure, la sainteté et « l'honnêteté à l'ordure et à la dissolution; quand la « consolation et la paix, qui naît de l'assurance de « sa réconciliation avec Dieu, a pris la place ou de « la sécurité charnelle, ou des épouvantements des « enfers, a-ce pas été comme un renversement uni-« versel de l'empire du malin et comme la constitu-« tion d'un nouveau monde? Or à qui appartenait-il « de causer au monde un si merveilleux changement, « sinon à Celui qui avait été destiné pour être son

« restaurateur et le moyenneur de sa délivrance (1). »

L'auteur compare ensuite la nouvelle économie avec l'alliance juive :

« Qu'on ne me dise point ici qu'à la vérité parmi « les nations et l'ignorance et la débauche de la vie « et la sécurité de la conscience ont absolument ré« gné, et que ni l'Esprit, ni l'eau, ni le sang n'y « ont point déployé leur efficace; mais qu'on ne « peut pas nier que parmi le peuple d'Israël il n'y « ait eu des prophètes à qui Dieu a communiqué « de beaux rayons de son Esprit, des gens de bien « qu'il a sanctifiés par sa grâce, des fidèles à qui il « a fait sentir la rémission de leurs péchés, quoique « le Messie ne fût pas encore révélé : ce qui semble « montrer que ni l'Esprit, ni l'eau, ni le sang ne « sont pas d'indubitables arguments de la révélation « du Fils de Dieu et de l'envoi du Sauveur du « monde. Car, je vous prie, pour ce qui est de l'Es« prit, au temps de quel prophète a-t-on jamais vu « et que Dieu ait adressé aux hommes de si excel« lentes révélations, et qu'il les ait communiquées « à tant de gens qu'elles fussent comme vulgaires « et populaires, ainsi qu'elles ont été en la naissance « du christianisme? Où a-t-on vu que, par la seule « imposition des mains des serviteurs de Dieu, les « grâces extraordinaires de son Esprit descendissent « sur ses enfants, comme vous voyez que cela s'est « fait au commencement de la prédication de l'Évan« gile? Quel Moïse, quel Élie, quel Ésaïe, ou quel

(1) Pages 438-439.

el a jamais eu la vertu de communiquer l'Es-
dont il recevait les inspirations, comme ont
s apôtres de Jésus-Christ, quand, après avoir
né les hommes à la foi, ils ont invoqué son
sur eux, comme nous en voyons tant d'exem-
? A l'un de ses serviteurs Dieu adressait au-
ois une vision, à l'autre il faisait voir un
ge, à l'autre il faisait entendre un oracle des
x, à l'autre il envoyait un ange, et cela suc-
sivement et de temps en temps, seulement
nme qui allumerait une chandelle en un lieu
cur, à laquelle on en substituerait incontinent
autre, lorsqu'elle serait usée. Mais quand l'É-
gile de Christ a été prêché, douze apôtres ont
remplis de l'Esprit de Dieu, septante diacres
furent illuminés incontinent après; je ne sais
nbien de prophètes furent suscités en même
ps; mille et mille personnes parlèrent langages
nges. Un enthousiasme saisit ici l'un, une ré-
ation est là adressée à l'autre; tant de gens ex-
imentent ces divines inspirations qu'entre les
rinthiens l'apôtre saint Paul se sent obligé de
r donner l'ordre de parler langages, de prophé-
er, d'interpréter successivement, pour éviter la
nfusion que la multitude de ces choses engen-
ait à leur Église. De sorte qu'il en fut de cette
emière naissance de l'Église chrétienne comme
la formation du ciel, où Dieu sema cette infinie
ultitude d'étoiles que vous y voyez en un jour
t en rendit toute cette belle voûte resplendissante.

« Quant à ce qui est de la sanctification, qui con-
« siste en la vraie charité, feuilletez, je vous prie,
« toute l'histoire de l'Ancien Testament et m'y trou-
« vez, si vous pouvez, quelque chose de semblable
« à ce qui nous est raconté des premiers chrétiens
« au commencement du livre des Actes; que tant de
« gens se convertissent à Dieu et renoncent à leur
« péché par une prédication seulement, comme si
« une nation naissait en un jour; que leur dilec-
« tion se porte en si peu de temps à si haut point
« que de perdre et la souvenance et le sentiment
« de tous les intérêts humains, que de ne posséder
« rien à soi, que d'apporter tout son bien aux pieds
« des apôtres pour la nécessité des souffreteux; que
« tant de milliers de personnes ne possèdent, par
« manière de dire, qu'un même cœur, ne soient tou-
« chées que de mêmes affections et aient leurs âmes
« comme mêlées et fondues ensemble! Non, non,
« mes frères, il en a été de la connaissance et de
« la sainteté qui la suit à peu près de même façon.
« Le prophète, nous voulant représenter les divers
« degrés de la révélation qu'il a plu à Dieu donner
« de soi et de sa vérité aux hommes, jusques à ce
« qu'enfin il en a manifesté la plénitude en l'appa-
« rition du Rédempteur, dit que Dieu lui fit voir
« des eaux, qui lui venaient premièrement aux che-
« villes des pieds, et que puis après elles montèrent
« aux genoux, et de là arrivèrent jusques aux han-
« ches, puis qu'enfin elles montèrent si haut qu'elles
« vinrent jusques aux aisselles, en sorte qu'il y na-

« geait tout à son aise; c'est-à-dire, que de fort
« petits commencements, comme étaient ceux des
« révélations adressées à Noé, à Abraham, à Moïse,
« aux autres prophètes subséquents, Dieu a amené
« la connaissance de sa vérité à tel point, qu'au
« lieu que du temps des patriarches et des prophètes
« c'étaient comme de petits ruisseaux, à l'avénement
« du Rédempteur ce devaient être comme de pro-
« fonds abîmes. Ainsi a crû la mesure de la sanc-
« tification, à proportion de celle de la lumière de
« la foi, et au lieu de quelques flammes, belles,
« pures et lumineuses à la vérité, que Dieu en a al-
« lumé dans le cœur de ses serviteurs autrefois, ce
« que les apôtres en ont senti, ce que les fidèles en
« ont expérimenté à l'apparition du Sauveur, a été
« comme un grand embrasement, qui a couru tout
« d'un coup, non la Judée seulement, mais toutes
« les nations circonvoisines.

« Enfin, pour ce qui est du sentiment de la con-
« solation, qui naît de la connaissance de la satisfac-
« tion, représentée ici sous le nom de sang, il faut
« bien que les fidèles du Vieux Testament en aient
« goûté quelque chose, autrement ils eussent été en-
« gloutis dans le désespoir. Mais, ô Seigneur Jésus,
« que les effets de la prédication de ton Évangile,
« où la miséricorde de ton Père nous est montrée
« tout à nu ; que les consolations de ta croix, où on
« t'a vu répandre ce pur et précieux sang qui a fait
« la propitiation des péchés, ont bien été sans com-
« paraison plus illustres et plus sensibles que tout

« ce que les fidèles en ont jamais expérimenté sous « la dispensation légale! Sachez, frères bien-aimés, « que jamais on n'entonna aux oreilles des Israélites « ces paroles de la loi : *Maudit est quiconque n'est per-* « *manent en toutes les choses de cette loi!* quelque adou- « cissement qu'y apportassent les déclarations de la « Parole de Dieu et les oracles qui concernaient le « Messie, qu'ils ne sentissent en leurs cœurs quelque « chose de ces tremblements, de ces éclairs, de ces « tonnerres, de ces cris d'épouvantement et de ces « voix de frayeur et d'alarme qui accompagnèrent la « publication de la loi sur la montagne; au lieu que « ces mots : *Crois et tu seras sauvé*, ont apaisé en un « moment dans les esprits des fidèles toutes ces émo- « tions et y ont produit une paix qui surmonte tout « entendement, une joie inénarrable et glorieuse. « Voyez, frères bien-aimés, jusques où va la force « de ce témoignage que saint Jean attribue ici à « l'Esprit, à l'eau et au sang, pour attester que Jésus « est le Fils de Dieu et le Sauveur du monde.

« Je dis que quand en ces premiers temps du « christianisme vous ne considéreriez que les apôtres « seulement, la merveille de leurs révélations, la su- « blimité et profondeur de leurs connaissances, l'ar- « deur et la constance de leur charité, la pureté « incomparable de leur vie, la paix et la tranquillité « de leurs esprits, la fermeté inébranlable de leur « consolation, leur zèle, leur piété, leur espérance, ce « mouvement par lequel ils ont anticipé du désir et « de la pensée la félicité des cieux et souhaité la dis-

« solution de leurs corps pour en être jouissants, sont « des grâces qui n'ont pu être communiquées à au« cun homme mortel, que le temps des prophéties ne « fût accompli et que le Fils de Dieu n'eût été révélé « au monde (1). »

III. Le consentement des témoins. — « *Ces trois-là « se rapportent à un*, dit l'Apôtre. Ces trois choses, « l'Esprit, l'eau et le sang, ne sont ni personnes sub« sistantes, ni choses de même nature proprement, « mais néanmoins elles ne laissent pas de s'accorder « entièrement en la certification de cette même vé« rité. » Elles ne sont pas *un*. La cause est la même, c'est l'Esprit de Dieu; mais la façon ou le mode est si différent qu'on pourrait dire que le principe même diffère.

Preuve pour les trois choses : « Comment est-ce « que l'Esprit de Dieu produit la consolation en nous? « En ce qu'il ouvre les yeux de nos entendements, « pour nous faire voir la vérité de l'Évangile, qui « nous enseigne que Jésus est le Sauveur et que « quiconque croit en lui n'a désormais plus rien à « craindre. Ainsi c'est proprement la Parole de Dieu « qui console nos cœurs, quoique c'est l'Esprit de « Dieu qui ouvre nos entendements, afin que nous « puissions apercevoir la vérité de cette Parole. Et « derechef, comment est-ce que le Saint-Esprit nous « sanctifie? En ce qu'il nous fait voir la beauté de « la sainteté, telle qu'elle nous est représentée en « l'Évangile de Jésus-Christ, et l'excellence du mo-

(1) Pages 440-445.

« dèle de la mortification du vieil homme
« vivification du nouveau, que nous avons
« mort et en sa résurrection. C'est donc l'Es
« ouvre les yeux de nos entendements, pour
« voir en cette Parole les motifs de notre
« fication; mais c'est la parole de l'Évang
« nous en fournit les motifs et qui par con
« nous sanctifie; c'est pourquoi saint Pie
« que *nous avons été régénérés par la parole d*
« *laquelle demeure éternellement*, et les autres
« de même (1). »

Mais, quoique différentes, ces choses con
unanimement à la confirmation de cette
vérité :

1° Que celui qui les a apportées est le Me
le Rédempteur. (Pour cela il montre l'état
rance, de corruption et d'effroi où le mon
avant lui, et rapproche ces témoignages d
que Dieu a donnés de lui dans la nature.)

2° Que c'est le fils de Marie qui est ce R
teur. — Ces trois choses conspirent à en ren
moignage.

a) N'est-ce pas lui qui a envoyé le Saint-E
ceux qui l'ont reçu ne lui ont-ils pas rapp
envoi?

b) Les plus sanctifiés n'en ont-ils pas r
toute la gloire à Jésus-Christ?

c) Et pour ce qui est de la consolation d
de la rémission des péchés, d'où est-elle née

(1) Pages 447-448.

la satisfaction que ce Jésus a rendue à la justice divine? — Impuissance de la révélation naturelle et de la révélation judaïque pour consoler.

Application. Saint Jean ne produit pas ces témoins seulement pour confondre l'incrédulité, mais pour confirmer la foi des disciples.

Qu'on ne dise pas que ce triple témoignage est moins clair aujourd'hui. Si nous n'avons plus les apôtres parmi nous, nous avons leurs divines paroles, dans lesquelles nous reconnaissons « les ravissements de l'Esprit de Dieu et du médiateur de la nouvelle alliance. » L'auteur cite ensuite l'exemple des réformateurs pour prouver que le témoignage de l'Esprit n'a pas manqué dans les temps plus récents; « et sachez, ajoute-t-il, que ces beaux dons de savoir, d'éloquence, de vigueur, de prudence, de dextérité, de sainteté, de sincérité, que les adversaires de l'Évangile sont contraints de reconnaître en ceux qui vous annoncent ordinairement, sont autant de beaux et de lumineux rayons de cet Esprit, qui éclatent au milieu de cette génération ténébreuse (1). »

Quant à la sanctification, ce témoin ne manque que par notre faute. Rendons-lui la voix. Cela fera revivre le troisième témoin, « qui consiste en consolation. »

Nous trouvons dans le même volume six discours, purement théologiques, sur la distribution et la com-

(1) Page 459.

munication du salut (1). Amyraut y embrasse volontairement toutes les difficultés du sujet. Il dit lui-même que la matière de ces exercices « est un peu « extraordinaire (2). » Il avertit aussi ses auditeurs qu'il s'écarte dans ces discours de sa méthode habituelle, qui est la dissection du texte. « Nous vous « prions, leur dit-il, de ne trouver pas étrange si « nous ne suivons pas notre méthode accoutumée « en cette sorte d'actions, et si nous ne tâchons pas « à anatomiser ce texte en toutes ses parties (3). »

La plupart de ces discours sont des dissertations, plutôt encore que des sermons synthétiques. L'auteur saisit dès l'entrée l'idée générale renfermée dans la portion de l'Écriture qu'il a choisie, sauf à redescendre ensuite de cette idée vers les parties logiques ou verbales du texte; on voit qu'il ne pense nullement à faire un sermon, mais à éclaircir une vérité et à la prouver.

Les questions qu'il traite sont fort ardues, et en thèse générale la prédication doit peut-être se les interdire. Autre chose est, en effet, de jeter aux pieds de Dieu toutes nos couronnes, de proclamer sa pure et libre grâce, autre chose de discuter curieusement en chaire la distribution de cette grâce.

La dialectique d'Amyraut est habile, stricte; mais qu'est la dialectique sans la spéculation? Ses raison-

(1) Pages 37 à 299 de la seconde édition. — Ils avaient, en 1636, été publiés séparément à Saumur sous ce titre : *Six sermons de la nature, étendue, nécessité, dispensation et efficace de l'Évangile.* (*Éditeurs.*)

(2) Page 250.

(3) Page 76. Voir aussi page 40.

ents ne sont pas toujours très solides, et beaucoup es arguments, poussés un peu plus, se retournent contre lui. Il y a chez Amyraut deux hommes, n'ont pas le sentiment de leur désaccord : le e spéculateur et le dialecticien attaché à une aine doctrine. Le premier dépasse le second et nce souvent des choses que celui-ci contredit, nd il vient à dominer. Voici, par exemple, l'idée 'il donne de la foi :

« Le mot de croire n'a point besoin de particulière considération ; car est-ce pas celui duquel l'Écriture sainte se sert ordinairement pour exprimer la condition que Dieu requiert de nous en l'Évangile ? Et n'y a personne qui ne sache que croire est être persuadé de la vérité d'une chose qui nous est proposée à entendre, mais, dis-je, être persuadé de la vérité selon la nature de la chose même. Car autre est la persuasion que nous avons que l'éclipse du soleil vient de l'interposition de la lune entre lui et la terre, et autre celle que nous avons que Dieu est souverainement aimable et que la créature lui doit la reconnaissance de tout ce qu'elle est. Cette première sorte de persuasion s'arrête là et ne tire après soi aucune action en conséquence. L'entendement, ayant trouvé cette vérité, se repose là-dessus et s'en contente. L'autre sorte de persuasion, si elle est telle qu'elle doit être, tire après soi nécessairement l'amour de Dieu, et la déférence que la créature lui doit rendre en est par-dessus toutes choses. Or est notre Seigneur Jésus, mort pour

« l'expiation de nos offenses et ressuscité pour l'a
« surance de notre justification, un objet de cette n
« ture, que la foi par laquelle on l'embrasse ne co
« siste pas seulement en quelque vague pensée de
« vérité, mais est une persuasion vive, profonde, q
« descend si avant en l'âme qu'elle la pénètre, q
« tire après soi toutes les affections et emmène pr
« sonnières toutes les pensées des hommes (1).

Cette idée de la foi est parfaitement juste; ma
Amyraut perd souvent de vue les notions qui e
découlent.

L'Esprit de Dieu n'est pas lié; dans un certain sen
on peut en dire autant de l'esprit de l'homme, e
l'Évangile est mesuré à ce besoin. Il ouvre à la sp
culation, tout en lui traçant des limites, un espa
plus grand que celui que lui aurait ouvert la pensé
libre. Celle-ci est toujours renfermée dans des limit
conventionnelles. Il s'est écoulé des siècles, pend
lesquels on croyait penser librement; puis est ven
un homme de génie, comme Bacon ou Descartes, et
a brisé le cadre de la tradition, qui enfermait cet
philosophie prétendue souveraine et spontanée.-
Toujours il y a eu, toujours il y aura pour la philos
phie une autorité; l'esprit humain accepte, sans
prendre garde, le joug d'un élément historique
dominateur; puis, quand la révélation se présente,
se récrie sur ses limites. S'il y en a, elles sont le f
de l'homme, qui rétrécit l'Évangile; mais l'Évangi
par lui-même est immense, et chaque théologie par

(1) Pages 253-254.

culière n'en présente qu'un aspect. Amyraut avait aussi la sienne; car quel est l'homme qui peut embrasser tout l'Évangile? Mais le christianisme du cœur élargissait sa pensée et lui donnait un caractère spéculatif. Les discours dont nous avons à nous occuper sont d'ailleurs l'œuvre d'une réaction, qui tenait compte de bien des paroles de l'Écriture sainte négligées auparavant, tout en en négligeant d'autres à son tour. L'adversaire qu'Amyraut combat ici, réellement, quoique indirectement, est le supralapsarisme.

Le *premier discours* traite de la miséricorde, comme attribut particulier du Dieu de l'Évangile. Le texte est tiré d'Ézéchiel, XVIII, 23 : *Prendrai-je en aucune façon plaisir à la mort du méchant, dit le Seigneur l'Éternel, et non plutôt qu'il se détourne de son train et qu'il vive?* L'orateur repousse, comme une horreur et un blasphème, l'idée que Dieu veuille le péché des hommes. Il montre que Dieu prend plus de plaisir en l'exercice de son amour qu'en celui de sa justice. Il distingue ensuite deux miséricordes en Dieu : l'une qui destine le salut à tous les hommes qui croiront, l'autre qui donne à quelques-uns de croire.

Ici, son argumentation est faible, et il donne beau jeu à ses adversaires, qui le forceront à revenir à eux ou à se jeter dans une extrémité dont il a horreur autant qu'eux. Cependant la manière dont il expose ses idées est originale et intéressante.

« Certes, dit-il, comme il n'y a point de contra-
« diction entre ces deux sortes ou ces deux degrés de
« miséricorde, aussi n'y en a-t-il point entre les deux

« volontés qui en dépendent. Il veut que tou
« hommes soient sauvés. Il est vrai, et le veut ave
« affection; mais c'est selon cette miséricorde qu
« présuppose la condition et non autrement. Si l
« condition ne se trouve pas en eux, il ne le veut pas
« Il veut que peu d'entre les hommes soient sauvés
« Il est vrai; mais c'est selon cette seconde sorte d
« miséricorde, qui n'exige pas la condition, mais l
« crée; qui ne la présuppose pas, mais la fait en
« l'homme. Et pour expliquer cela plus populai
« rement, nous ne craindrons pas de nous servir des
« comparaisons de l'Écriture, prises des affections
« que les hommes ont pour rechercher les femmes
« en mariage. Un homme peut-il pas aimer une fill
« jusques à ce degré que de la vouloir épouser
« pourvu que telles et telles conditions s'y rencon
« trent? Il l'aime et l'aime même avec quelque véhé
« mence; mais il ne l'aime pourtant que jusqu'à c
« point. Si ces conditions ne se trouvent en elle, il n
« contractera point avec elle ses alliances, c'est-à-dire
« il ne la prendra point pour sa femme; au contraire
« il la prendra en haine, si elle vient à mépriser s
« personne et ses recherches. Là où ce même homm
« viendra à en aimer une autre tellement que, enco
« que ces conditions n'y soient pas, il la veut épo
« ser. Si on lui dit : Elle n'a point de bien! il r
« pondra : J'en ai pour nous deux. Si on ajoute : El
« n'est pas de bonne extraction! il dira : J'ai de
« noblesse assez pour elle. Si on presse encore : Ma
« elle n'est pas belle! posé qu'il ait la puissance

« l'exécuter, il dira : Eh! je la ferai belle. Quoi que « c'en soit, je la veux épouser, et la veux épouser « pour ce que je l'aime, et l'aime pour ce que je « l'aime. — De cette première sorte d'amour Dieu a « aimé tout le genre humain. De cette seconde il « a aimé son Église (1). »

Mais, aurait-on pu dire à l'auteur, tous étant également incapables de croire, ou tous également capables, ce qui revient au même, Dieu pourrait satisfaire sa miséricorde, en donnant à tous de croire. Pourquoi ne le fait-il pas? Est-ce que sa justice en souffrirait? Si vous dites qu'elle en souffrirait, ne souffre-t-elle pas déjà de tout exercice de miséricorde? Est-ce que, quand tous croiraient, il ne serait pas juste que tous fussent heureux?

Le *second discours*, sur Romains I, 19, 20, fait voir que Dieu a manifesté ses perfections, et notamment sa miséricorde, hors de l'Évangile, ou dans la révélation naturelle. Amyraut décharge Calvin d'avoir enseigné, comme l'en accusaient les catholiques-romains, que Dieu a prédestiné la plus grande partie des hommes aux peines éternelles, sans considération de leur péché :

« Même, ajoute-t-il, il ne les prend pas, comme « on dit, au pied levé, ne les punit pas tout aussi-« tôt qu'ils ont péché, mais les attend en grande pa-« tience, et par la démonstration de ses vertus émer-« veillables en ses ouvrages, et par les bénédictions « temporelles qu'il leur envoie continuellement, et

(1) Pages 61-62.

« par la longue attente dont il use envers eux. Av
« que de venir à mettre la main à ses foudres,
« fait, sinon ce qu'il pourrait (car s'il voulait, qu
« ne pourrait-il point davantage?) au moins certe
« ce qui suffit, selon cette sorte de miséricorde, pou
« fondre leurs cœurs, s'ils n'étaient point si endur
« cis, et les réduire à repentance (1). »

Néanmoins « il a été absolument impossible qu
« les hommes vinssent à la *salutaire* connaissance d
« Dieu par ce moyen-là (2). » — Mais alors comme
les païens demeurent-ils sans excuse, et comme
faire disparaître l'odieux *afin que* (3), qu'Amyraut lu
même repousse? Au reste, il convient qu'une co
naissance distincte de Jésus-Christ n'est pas nécessai
au salut, ou qu'une connaissance non-distincte de Jé
sus-Christ peut sauver, et que Dieu ne nous ren
pas responsables d'une erreur involontaire.

Nous voyons dans ce discours la lutte dont no
avons parlé, entre les doctrines d'Amyraut et so
christianisme personnel.

Le *troisième discours* a pour sujet la folie de l
prédication, d'après I Corinthiens, I, 21. Ce discou
est bien fait et renferme de beaux morceaux. No
en citerons seulement une page :

« L'effet de la mort de notre Seigneur Jésus s
« doit considérer, ou en l'assemblage du corps d
« l'Église en général, ou en la plénitude de la foi
« de la connaissance de chacun de ses membres. I

(1) Page 99. (2) Page 100.
(3) « *Afin qu'ils soient rendus inexcusables.* » (Romains, I, 20.) (Éditeur)

« quant à l'assemblage de l'Église, il était absolu- « ment nécessaire pour le composer que la croix de « Christ fût prêchée par l'univers. Car posé, mes « frères (et nous verrons tantôt ce qui s'en doit tenir), « que Dieu eût voulu amener ses élus à la jouissance « du salut, en ouvrant seulement à chacun d'eux « l'entendement par la puissance de son Esprit, afin « d'apercevoir sa miséricorde en sa patience et en sa « longue attente, et les convertir ainsi à repentance : « quelle communion eussent pu avoir les fidèles entre « eux, quelle connaissance de leur foi et mutuelle « charité, quelle consolation de se voir avec plu- « sieurs autres participants d'une même espérance ? « Certes, ce n'eût pas été comme quand le peuple « d'Israël voyait clair en Goscen, tout étant plein de « ténèbres au reste de l'Égypte ; car ils étaient tous « ramassés en un corps et avaient la consolation de « s'entrevoir et de s'entreconnaître. La condition de « chacun fidèle eût été comme d'un homme chemi- « nant tout seul de nuit à la lumière d'une chan- « delle en un désert, où il n'entendrait rien que « hurlements de bêtes sauvages, tant le monde était « couvert d'épouvantables ténèbres d'ignorance, d'i- « dolâtrie, de superstition et d'erreur; tant cette « ignorance avait rendu les nations, en ce qui re- « garde Dieu, sauvages et barbares. Un chrétien qui « voyage seul parmi les Toupinambouts a sans doute « bien de l'ennui de sa solitude et peut bien dire « avec David : *Combien de temps habiterai-je encore « entre les tentes de Kédar et de Mésec?* Mais au moins

« a-t-il cette consolation qu'il sait bien qu'il y a d
« chrétiens en un autre lieu ; il entretient comm
« nion avec eux des mouvements de sa pensée; l'e
« pérance lui demeure toujours de retourner en s
« pays, et plus il en voit grande la difficulté, pl
« l'envie qu'il en a devient-elle véhémente. Que si l
« mort le surprend entre les barbares, il sait qu'
« trouvera aux cieux Abraham, Isaac et Jacob, e
« s'asseyera là-haut à table avec notre Seigneur Jé
« sus-Christ même.

« Mais un homme illuminé de l'Esprit de Dieu jus
« ques à ce point que de pouvoir reconnaître sa puis
« sance, sa sagesse, sa bonté, sa justice et en quel
« que façon sa miséricorde, par les voies de la nature
« et de la Providence, et qui au reste n'a rien da
« vantage, quelle consolation pourrait-il avoir, ou de
« la communion de la foi de ceux qui ont été devan
« lui, qu'il ne peut avoir connue ; ou de ceux qu
« vivent en même temps que lui, qu'il ne peut con
« naître non plus ; ou de l'assemblée des esprits déj
« recueillis dans les cieux, dont il n'aurait jamais o
« parler ; ou de l'inestimable douceur de la présen
« de notre Seigneur Jésus, le nom même duquel
« n'aurait jamais entendu de ses oreilles? Il fall
« donc, comme dit saint Paul, que *les uns fussent do*
« *nés pour être apôtres, les autres pour être prophètes,* l
« *autres pour être évangélistes, et les autres pour ê*
« *pasteurs et docteurs, pour l'assemblage des saints, po*
« *l'œuvre du ministère, pour l'édification du corps*
« *Christ, jusqu'à ce que nous nous rencontrions tous*

« *l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu,*
« *en homme parfait, à la mesure de la parfaite stature*
« *de Christ.* Autrement, tous les membres de ce corps
« eussent été dissipés, sans aucune connaissance les
« uns des autres, par la terre (1). »

Le *quatrième discours*, sur le ministère de la lettre et celui de l'esprit, d'après II Corinthiens, III, 6, est fort remarquable et peut servir de modèle.

Le *cinquième* est sur ces paroles de saint Paul : *O profondeur des richesses et de la sapience et de la connaissance de Dieu ! Que ses jugements sont incompréhensibles et ses voies impossibles à trouver.* (Romains, XI, 33.) C'est une revendication de la liberté de Dieu :

« Il a montré son inclination à la pitié envers les
« pécheurs repentants à toutes nations. Et toutefois
« c'a été de son bon plaisir qu'aux uns il ne l'a fait
« voir que fort obscurément, et encore par la voie
« naturelle de la conduite de sa providence, aux
« autres il l'a voulu faire paraître par une révéla-
« tion plus claire et par une voie extraordinaire et
« surnaturelle. Enfin il a voulu accompagner la pré-
« dication de sa miséricorde révélée en son Fils de
« l'efficace invincible de sa grâce en quelques-uns,
« et néanmoins c'a été de la liberté de sa volonté
« qu'a dépendu qu'il ne l'a pas fait sentir aux
« autres. Que si de ces choses vous nous demandez
« les raisons, que vous pourrions-nous répondre, si-
« non : *O profondeur des richesses et de la sapience*
« *de Dieu ! que ses jugements sont incompréhensibles et*

(1) Pages 142-144.

« *ses voies impossibles à trouver !* C'est ce qui nous
« fait choisir ce texte, mes frères, pour vous parl
« plus au long de cette liberté de Dieu : non en exami
« nant chacune de ses paroles à part ; beaucoup mois
« en essayant d'approfondir les abîmes que l'apôtr
« saint Paul dit ici excéder de si loin toute connais
« sance ; mais pour remarquer les occasions pour
« lesquelles il s'écrie ainsi, afin d'apprendre, à son
« exemple, à ne rien penser des actions de Dieu
« qu'avec respect, n'en rien dire qu'avec toute so-
« briété, n'en chercher point de raisons quand il ne
« nous en propose point d'autres que sa volonté et,
« en réprimant la curiosité et la témérité naturelle
« de nos esprits, adorer ses secrets en un profond
« silence (1). »

Voici comment l'orateur explique les paroles qui précèdent son texte : *Dieu a tout enclos sous rébellion, afin qu'il fît miséricorde à tous :*

« Depuis que Dieu avait choisi la postérité d'Abra-
« ham, afin de lui faire des traités particuliers avec
« elle et commettre la garde de ses oracles, il avait
« laissé cheminer les nations en leurs voies, se con-
« tentant seulement de la révélation qu'il avait faite
« de soi en la nature et en l'administration de sa pro-
« vidence. Et au reste, cette révélation étant si indi-
« gnement méprisée par les gentils, Dieu avait versé
« sur eux son ire d'une façon épouvantable, les
« abandonnant à toutes sortes d'affections infâmes
« de sorte que, comme à l'envi et à qui en ferai

(1) Pages 213-214.

« pis, ils avaient mené une vie, non licencieuse et « débordée seulement, mais entièrement horrible. « En Judée il n'en était pas ainsi. D'un côté, il y « avait plusieurs gens de bien et véritablement fi« dèles, en qui les promesses du Rédempteur, ac« compagnées de la vertu de l'Esprit, avaient eu « une grande efficace. D'autre côté, il y en avait plu« sieurs qui, bien qu'ils n'eussent que l'esprit de « servitude, qui était destiné au ministère de la loi, « sans rien sentir de la vraie sanctification, qui fait « embrasser la parole de la grâce, si est-ce que le « frein de la loi réprimait l'impétuosité de leurs « cupidités et empêchait que, quant à l'extérieur, ils « ne menassent une vie fort sujette à répréhension. « Et de cette sorte étaient tant de pharisiens, tant « de scribes, tant de docteurs de la loi, tant de gens « de cette nature, dont l'hypocrisie est si souvent « et si sévèrement taxée en l'Évangile. Le reste du « peuple vivait en quelque obéissance des lois, et « peut-être que le peuple n'était pas la pire partie « de la nation judaïque. Partant, à faire comparai« son de ces deux sortes de peuples ensemble, les « Juifs et les gentils, il eût pu arriver, par la dis« semblance de leur vie, à l'estimer par l'extérieure « conversation, qu'on eût cru les Juifs beaucoup « plus honnêtes gens que les gentils, et que, ou « bien ils n'eussent point eu affaire de rédempteur, « ou que, s'ils en eussent eu affaire, c'eût été beau« coup moins que les autres. De façon que peut-être « le salut des Juifs, à le considérer en soi-même,

« eût été cru fondé en quelque façon en la miséri-
« corde de Dieu ; mais à le comparer avec celui des
« gentils, il eût pu sembler tenir autant de la justice
« que de la miséricorde. Afin donc de faire paraître
« clair comme la lumière que ni les uns ni les autres
« ne pouvaient être sauvés que par une pure et
« simple miséricorde, Dieu, par son juste jugement,
« a permis que les Juifs soient tombés en cette ex-
« trême rébellion, et par cette rébellion en une sorte
« de vie qui n'est en rien meilleure que celle des
« gentils, pour infâme qu'elle puisse être. Ainsi,
« quand Dieu viendra à les relever de la ruine en
« laquelle ils sont tombés, alors toute âme, quelle
« qu'elle soit, sera contrainte de confesser qu'en cet
« égard les Juifs n'ont point d'avantage par-dessus
« les gentils, et que ce que les uns et les autres sont
« sauvés, c'est de pure miséricorde. Ces mots donc :
« *à celle fin de faire miséricorde à tous*, se doivent
« entendre, non de la chose en elle-même, mais de
« la déclaration et manifestation de la chose ; comme
« il est assez ordinaire en la langue hébraïque, dont
« le Nouveau Testament imite les phrases, de dire
« que les choses se font à l'heure qu'elles paraissent
« et viennent en évidence. Ainsi est-il dit que *le frère
« et l'ami naissent au jour de l'affliction*, pource que
« c'est alors que se montrent ceux qui le sont vérita-
« blement, et que *Christ a été engendré le jour de sa
« résurrection*, pource que lors tout le monde a dû re-
« connaître qu'il était sans doute le Fils de Dieu (1). »

(1) Pages 217-219.

Parlant des œuvres de la sagesse de Dieu, l'orateur dit qu'elles sont de deux sortes :

« Il y a quelques-unes de ses œuvres qui découvrent les raisons de la sapience que Dieu a observées en leur production, et font que nous l'y admirons à la vérité, mais que nous l'y admirons avec connaissance. Comme, par exemple, ce que la terre tient au monde le lieu le plus bas, c'est bien une œuvre de la sagesse de Dieu, mais c'est en telle façon que nous apercevons la raison de cette constitution des choses. Car Dieu y a eu égard à leurs qualités et les a agencées selon leur nature. La terre étant un élément si pesant, il fallait nécessairement qu'il occupât le lieu le plus bas du monde... Mais il y a quelques autres ouvrages de Dieu dont nous ne comprenons nullement les raisons et où par conséquent nous admirons sa sagesse; mais c'est sans connaissance, en une humilité profonde, comme à l'égard de choses qui excèdent infiniment toute intelligence (1). »

Cette idée n'est guère juste. On peut admirer *quoique* l'on ne comprenne pas, mais non *parce que* l'on ne comprend pas, puisque l'admiration n'est que le plus haut degré de l'approbation, qu'approbation implique jugement, et jugement connaissance des deux termes. Nous ne connaissons, il est vrai, que les bords des œuvres de Dieu, mais cela suffit pour nous permettre d'en apprécier l'étendue.

Le plus intéressant de ces discours est le *sixième*,

(1) Pages 242-243.

sur ce texte : *Quiconque a ouï du Père et a appris vient à moi.* (Jean, VI, 45.) L'orateur examinera : « Pre-« mièrement, que c'est que venir à Christ ; seconde-« ment, que c'est qu'ouïr du Père et apprendre ; et « en troisième lieu, comment quiconque a ouï du « Père et a appris vient à Christ (1). »

Il veut prouver qu'on ne peut être efficacement enseigné que de Dieu et que toute l'œuvre de notre foi lui appartient. Il combat ceux qui prétendent que cet enseignement de Dieu se termine à mettre l'homme en état de croire s'il veut croire ; en telle sorte que l'objet de la foi viendrait de Dieu, et la foi même de nous, et que l'enseignement étant le même, la capacité de croire la même, d'un individu à l'autre, c'est la volonté qui fait la différence.

A quoi il objecte :

1° Que croire ne peut être, en aucun cas, le fait de la volonté ;

2° Que quand même la volonté disposerait de l'entendement, encore faut-il que cette volonté soit déterminée par un motif, qui est la vérité ou l'utilité, desquelles deux choses c'est l'entendement qui juge ;

3° Que si la volonté pouvait se décider sans raison, ce ne serait que dans les choses d'une minime conséquence ; or il est ici question de choses d'une conséquence infinie ;

4° Que vainement ils diront que la volonté, en se déterminant à croire, suit l'invitation des raisons que

(1) Page 251.

l'entendement lui montre, puisque, selon eux, toutes ces raisons ne peuvent avoir d'effet que de mettre la volonté dans un état d'indifférence : or nous cherchons comment elle sortira de cet état pour se diriger vers la foi, et on ne nous l'apprend pas ;

5° Que l'indifférence de l'entendement est incompatible avec son illumination, c'est-à-dire avec la connaissance certaine de Jésus-Christ comme notre souverain bien ;

6° Que quand il s'agit de l'Évangile, cette indifférence ne peut être qu'un grand péché ; c'est donc jusqu'à un état de grand péché que l'illumination divine nous aurait élevés ;

7° Qu'il est impossible que la volonté se tire elle-même de cette indifférence. Pour le prouver, l'orateur invite à considérer deux choses :

« La première est qu'Adam étant autrefois en état « d'intégrité, et néanmoins en une condition muable, « pour entier qu'il fût, la tentation n'a pas laissé de le « corrompre et l'a fait passer de cette bonne consti- « tution en une mauvaise. Si donc l'homme étant en « une bonne constitution n'a pu s'y maintenir, com- « ment est-ce qu'étant en une mauvaise (car nous « avons vu que cette indifférence l'est), il passera de « soi-même et par la seule liberté de sa volonté en « une bonne ? Les tentations sont-elles à cette heure « moins puissantes qu'autrefois ? Le diable est-il « moins vigilant à prendre les occasions de nous « subvertir ? Et quand cette indifférence ne serait « point si mauvaise qu'elle est, serait-il pas plus aisé à

« l'ennemi de tirer à soi la volonté, quand elle branle
« encore irrésolue entre les deux partis, qu'il ne lui
« a été autrefois de tirer la volonté d'Adam au mal,
« du bien vers lequel elle était déjà excellemment dé-
« terminée? L'autre chose est que nul ne doute que
« l'homme n'ait de soi-même de mauvaises habitudes
« en la volonté, comme l'avarice, l'ambition, et en
« un mot les inclinations merveilleusement violentes
« à toutes autres choses mauvaises. Je demande donc
« si, quand Dieu, par l'illumination de l'entendement,
« met la volonté en indifférence, ces mauvaises habi-
« tudes sont corrigées ou non. Car si elles sont déjà
« corrigées, vu que la sanctification de l'homme con-
« siste en la correction et amendement des mauvaises
« habitudes de la volonté, l'homme sera sanctifié
« auparavant que d'avoir cru; car celui-là n'a pas
« cru qui est encore en indifférence. Or est-ce chose
« prodigieuse en la théologie qu'un homme soit sanc-
« tifié avant qu'avoir la foi. Si elles ne sont point
« encore corrigées, vu que s'il y a chose aucune qui
« selon nature soit capable de déterminer la volonté,
« ce sont les habitudes dont elle est imbue de longue
« main, et que les mauvaises notamment la tiennent
« comme liée sous leur joug, comment est-ce que
« d'elle-même elle se pourrait déterminer au con-
« traire (1)? »

C'est donc par la vertu de Dieu que nous croyons
Si nous y perdons notre liberté, à la bonne heure
mais nous ne l'y perdons pas :

(1) Pages 277-279.

« C'est cette prétendue liberté qui nous fait esclaves « de péché. Vaudrait-il pas mieux sans comparaison « en être délivrés, pour être faits serfs de Dieu et de « justice? Certes ceux qui le servent, et qui le ser- « vent de cœur et d'affection, voire qui le servent en « telle façon qu'ils ne peuvent qu'ils ne le servent, « ceux-là non-seulement sont libres, mais ils règnent. « Serions-nous donc si affolés de cette vaine liberté « que nous ne voulussions pas être mis en la condi- « tion en laquelle sont les anges? que nous dédai- « gnassions d'être conjoints aussi indissolublement « avec Christ comme les esprits bienheureux qui sont « recueillis là-haut? que nous nous plaignissions « qu'on nous mît en l'état auquel notre Seigneur « était quand il cheminait en la terre? qui non-seule- « ment n'a point péché, mais n'a pu pécher; qui « pour cela ne s'est point plaint d'être privé de sa « liberté, a pensé qu'en cela consistait, après cette « admirable union avec la divinité, tout l'ornement « et toute l'excellence de sa nature humaine.

« Mais quoi, mes frères, ne craignons pas que cette « invincible vertu de la grâce de Dieu en nous nous « ravisse notre vraie liberté. Elle nous dompte, elle « nous captive, elle se rend maîtresse de nous abso- « lument, elle plante son enseigne en nos cœurs, elle « triomphe de nous et de toute la puissance que le « péché avait en nos âmes. Mais pourtant l'action par « laquelle elle fait toutes ces choses est si douce, si « agréable, remplit nos esprits de tant de joie et de « consolation, engendre en nos volontés des mouve-

« ments si véhéments et si ardents vers notre sa
« et son auteur, et nous remplit au reste d'une te
« connaissance de l'excellence de la chose que no
« embrassons, qu'il est impossible qu'elle ne no
« dérobe à nous-mêmes. Ce ne sont pas charme
« car les charmes fascinent les yeux, et la grâce d
« l'Évangile les nous ouvre. Ce n'est pas contraint
« ni violence, qui nous entraîne malgré que nous e
« ayons; car toute contrainte est importune à l'espr
« humain, et ce que nous croyons en Christ, qu
« nous venons à lui, que nous nous y collons, es
« conjoint avec une incroyable allégresse, une joi
« inénarrable. C'est néanmoins quelque chose de plu
« puissant que les contraintes les plus violentes, que
« que chose de plus doux que les charmes les plu
« attrayants, quelque chose en somme qui tient tou
« à fait de la manière en laquelle Dieu se communi
« quera à nous dans les cieux et retiendra nos yeu
« en l'admiration et nos affections en l'amour éter
« nel de ses vertus émerveillables (1). »

Un discours prononcé par Amyraut aux eaux d
Bourbon (2) nous conduit à un autre pôle de son es
prit. Il s'y écarte des habitudes de la chaire; mais i
est bon parfois que les esprits soient dépaysés : un
secousse brusque peut réveiller quelque partie endor
mie. Le discours d'Amyraut n'est pas même un ser

(1) Pages 294-296.

(2) Dans le volume intitulé : *Cinq sermons prononcés à Charenton; ensem un discours chrétien prononcé à Bourbon*. Charenton, 1658.

mon proprement dit (1). L'orateur commence par *Messieurs* et n'indique pas de texte; toutefois il développe dans tout son discours cette parole de l'Écriture : *Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive.*

L'orateur applique d'abord les symptômes de la soif à la soif spirituelle, et dit comment cette dernière doit chercher à se désaltérer. Il signale ensuite les ressemblances et les différences qui existent entre les eaux de la grâce et les eaux de Bourbon.

I. *Ressemblances*. Ni les unes ni les autres ne sont un produit de l'industrie humaine.

Cette eau est chaude par l'effet de sa combinaison avec quelque minéral. La chaleur de la foi, c'est la charité.

Quelques autres éléments lui communiquent des vertus médicinales.

Cette source est aussi ancienne que le monde, et pourtant ses vertus ont été longtemps inconnues.

Les gens du pays en usent peu.

Elle est abondante et bouillonne incessamment.

Nul n'est exclus de la participation de ces eaux.

On les donne pour rien.

On prend de la même façon ces eaux et celles de la grâce : Il en faut boire et en boire largement. Il faut s'y baigner pour en tirer la chaleur et la vigueur. Il faut quelquefois qu'elles tombent d'en haut avec impétuosité.

(1) M. Vinet ajoute en note : « Un ancien propriétaire de mon exemplaire a écrit à la marge de l'exorde : « Ce discours est très bon, très solide, et on peut « en faire un très bon sermon. » — Aujourd'hui on ne lui refuserait pas ce titre. » (*Éditeurs.*)

II. *Différences*. Ces eaux sourdent de la terre et les autres du ciel.

Ces eaux ne sont pas bonnes pour toutes les maladies.

L'usage de ces eaux a quelque chose d'importun.

Il faut se vider le corps de ces eaux après les avoir prises.

Ceux qu'elles ont guéris peuvent retomber malades, et dans tous les cas ils mourront.

III. *Conclusion*. Nous avons laissé nos familles et nos affaires pour venir à ces eaux. On en parle beaucoup, tandis qu'on les prend. Quand on en a été soulagé, on en parle à son retour. En sortant d'ici, on emporte des ordonnances auxquelles on se conforme. Ceux qui ont été soulagés exhortent les autres.—En tout cela nous avons des images de ce que nous devons faire pour les eaux de la grâce.

Cherchons pour nos âmes des sources nouvelles, comme l'on chercherait les sources thermales qui pourraient encore se trouver dans le royaume, et apprécions ces eaux salutaires, comme des eaux thermales se recommandent à nous par les forces qu'elles communiquent à nos membres.

A côté d'excellentes idées, ce discours en renferme dont l'ingéniosité fait sourire; l'impression toutefois est sérieuse.

Faisons mention encore d'un discours prononcé en 1658 pour la convalescence du roi, qui était alors âgé de vingt ans et dont une grave maladie avait menacé les jours. Les protestants montrèrent un grand em-

pressement dans cette circonstance. Amyraut s'excuse dans son exorde de se trouver en retard, en même temps qu'il témoigne de l'affection et du zèle de ses frères pour ce monarque bientôt persécuteur. — Nous avons remarqué à la fin de ce discours cette prière : « Donne-lui de reconnaître que c'est à l'amplification « et à l'affermissement du règne de notre Seigneur « Jésus-Christ qu'il doit employer la puissance et « l'autorité du sien, et d'avoir soin que tous ceux « qui te servent en pureté jouissent de repos et de « tranquillité dans les lieux de son obéissance. »

A tout prendre, Amyraut est bien moins remarquable comme prédicateur que comme écrivain polémique et comme moraliste. On peut dire que c'est moins un pasteur qu'un docteur en théologie, qui porte ses discussions dans la chaire. Il se montre dans ses sermons dialecticien exercé, subtil et pourtant loyal. On voit en lui un esprit habitué à la méditation et à l'analyse, versé dans la philosophie, choisissant des sujets et des points de vue où il s'agit plutôt de convaincre que de persuader et de toucher. On s'aperçoit qu'il n'a pas exercé longtemps le ministère; il lui manque ce qui doit manquer plus ou moins à tout prédicateur non pasteur : l'expérience. Il y a des choses qu'on ne sait bien qu'après les avoir expérimentées. Amyraut a pourtant parfois les vrais accents de l'éloquence pastorale.

Examinant de plus près la forme de son esprit, on y trouve en petite mesure l'élément de l'intuition

VII.

RAYMOND GACHES.

1615—1668.

Nous savons peu de chose de Raymond Gaches; mais le fait qu'il fut pasteur à Charenton montre assez que c'était un homme distingué. Il desservit cette église de 1654 à 1668, époque de sa mort. Il a publié, outre un certain nombre de sermons détachés, un volume intitulé : *Seize sermons sur divers textes de l'Écriture sainte* (1), imprimé à Genève en 1660.

Il n'est ni dialecticien exercé, ni théologien profond, comme plusieurs autres ; la justesse du jugement et la sûreté des vues lui manquent souvent ; mais il a une belle et riante imagination, qui sait tirer parti de la poésie du christianisme, tout à fait négligée par ses contemporains. Il a aussi de la sensibilité, on pourrait presque dire de l'onction. Ainsi dans le

(1) La plupart des sermons détachés ont été compris dans ce recueil. Une partie d'entre eux avaient été réunis précédemment sous le titre de *Décade de sermons sur divers textes de l'Écriture sainte.* Charenton, 1656. Les quatre premiers sermons sur la deuxième Épître de saint Pierre, qui formaient déjà alors un recueil distinct, font partie de cette décade. (*Éditeurs.*)

passage suivant, tiré du sermon sur II Pierre, I, 1, 2 :

« L'Église de Dieu retentit, mes frères, de continuelles bénédictions ; les fidèles unissent leurs cœurs et leurs voix pour bénir l'Éternel leur Dieu ; l'Éternel fait descendre ses bénédictions sur les fidèles ; le pasteur bénit le troupeau, le troupeau bénit le pasteur, et les fidèles, par des vœux mutuels, se bénissent les uns les autres. Il n'en est pas ainsi de la société des méchants : vous diriez que ce sont des bêtes sauvages, qui hurlent ou qui rugissent dans les antres ou dans les forêts ; ils se maudissent dans leurs querelles les uns les autres ; ils font des imprécations contre eux-mêmes dans leur impatience et dans leur désespoir ; ils maudissent Satan qui les presse, et Satan les maudit de toute sa fureur, et les enchaîne enfin avec joie dans les enfers, qui sont un lieu de malédiction et d'horreur. Que la paix, que la charité qui règne dans l'Église est une chose bien aimable ! Qu'il est doux et de bénir et d'être béni ! Mais la bénédiction encore qui est donnée par la bouche ou par la plume d'un apôtre a quelque chose de plus doux ; comme ils sont établis dispensateurs des grâces de Dieu, il semble que leurs souhaits sont efficaces, et que les bénédictions qu'ils prononcent sont suivies de leur effet. O vous donc qui avez obtenu une foi de pareil prix avec les apôtres, recevez la bénédiction que vous donne aujourd'hui un grand apôtre, qui vous souhaite ce que le ciel a de plus précieux et ce que la terre a

« de plus agréable : *Grâce et paix vous soit mul-*
« *tipliée* (1). »

Ce style est à peu près nouveau dans la chaire protestante. Le Faucheur est éloquent, il est vrai ; on trouve chez lui une abondance d'images ; mais il n'a pas la grâce, le coloris aimable et la poésie de Raymond Gaches. Celui-ci a quelquefois aussi de l'élan et de la hardiesse. Le passage suivant nous en fournit un exemple :

« De quelque côté que je porte ma pensée, je ne
« vois que des trésors et des trésors de lumière, que
« des couronnes, mais des couronnes de gloire, que
« des fleuves, mais des fleuves de délices : en un
« mot, que des biens, mais des biens éternels, mais
« des biens infinis, qui sont offerts à l'espérance du
« fidèle. *Ouvre ta bouche*, disait l'Éternel à son peu-
« ple, *et je la remplirai*. Mais qui avait jamais cru
« qu'on pût remplir la bouche de notre cœur et sa-
« tisfaire à tous ses désirs ? Peu de chose apaise la
« faim de nos corps ; mais qui avait cru que la faim
« de notre âme pût être jamais apaisée ? Ouvre néan-
« moins ton âme, fidèle ; conçois des souhaits dignes
« de celui qui a un Dieu pour père ; élève ton espé-
« rance ; forme l'idée d'une grande félicité ; joins
« les plus éminents honneurs à l'abondance des ri-
« chesses, une santé pleine et riante à un conten-
« tement de l'esprit qui ne soit jamais interrompu ;
« donne des rayons à notre visage ; donne la connais-

(1) *Premier sermon sur la deuxième Épître de saint Pierre.* (Pages 26-28 du recueil des quatre premiers sermons sur cette Épître.)

« sance de tous les secrets à nos esprits ; fais naître
« dans un beau séjour ou des lis ou des roses; fais
« que l'air y soit embaumé de l'odeur du musc et
« de l'ambre; présente mille beaux spectacles à tes
« yeux; et, ayant uni toutes ces choses ensemble, si
« tu t'écries : Oh ! qui me donnera tous ces biens?
« nous te répondrons, de la part de Dieu, que plus
« grande est encore, et mille fois plus grande, la fé-
« licité qu'il te promet. Avare, voici des trésors qu'on
« ne te saurait ravir; ambitieux, voici des triomphes,
« voici des couronnes; voluptueux, voici des plaisirs
« plus purs, mais plus doux, des délices plus inno-
« centes, mais plus durables. O hommes, voici la vie
« et la gloire, mais une vie éternelle et une gloire
« infinie. *Oh! combien sont grands les biens que tu as
« préparés à ceux que tu aimes, ô Éternel! Mon âme te
« désire en cette terre déserte*. Puisque je souffre et que
« je pèche ici-bas, puisque je dois régner et t'obéir
« parfaitement dans le ciel, *oh! quand entrerai-je et
« me présenterai-je devant ta face?* Mes frères, votre
« cœur ne brûle-t-il pas quand vous pensez à la
« grandeur et au prix de ces divines promesses? Ce
« que le monde a de plus grand ne vous paraît-il pas
« méprisable? Ce que le monde a de plus précieux ne
« vous semble-t-il pas de nulle valeur? et vos yeux,
« éblouis des lumières du paradis, que votre foi
« commence d'apercevoir, ne trouvent-ils pas triste
« et sombre ce que la terre a de plus beau (1)? »

(1) *Deuxième sermon sur la deuxième Épître de saint Pierre.* (Pages 67–69 du recueil des quatre premiers sermons sur cette épître.)

Gaches n'atteint pas toutefois les sommités de l'éloquence. Il y a en lui le germe des plus grandes beautés, mais sans la force de le développer en plein; c'est le bouton d'une fleur qui, à peine ouvert, se referme.

Il a plus d'intuition que quelques autres et trouve, sans le labeur du raisonnement, par une sorte de rapide synthèse (1), de belles idées, de beaux traits, tels que celui-ci : « Merveille de la « bonté de Dieu ! Il nous prépare tous ses trésors, « et nous donne même la main pour les recevoir; il « nous donne toutes choses, et nous donne nous-« mêmes à nous-mêmes (2). »

Il a de l'éloquence, mais quelquefois la rhétorique paraît. On sent chez lui, comme chez Charles Drelincourt, l'influence du père Senault, alors très en vogue. Comme lui, Gaches aime les citations et les allusions historiques, l'érudition ornée. Voyez, par exemple, dans le sermon sur *le Triomphe de l'Évangile*, les passages suivants :

« Le prince des médecins, le grand Hippocrate, « dans le traité des aliments, nous enseigne que « lorsqu'une personne abattue par la faim a besoin « d'être promptement secourue, pour rappeler plus « tôt ses forces, il faut lui donner des choses li-« quides, ou, pour agir avec un succès plus présent, « il faut se servir des odeurs. Démocrite conserva

(1) Entre *savoir* et *connaître*, il y a une grande différence. Connaître, c'est identifier avec soi-même; il n'y a que l'âme qui puisse bien connaître.

(2) *Premier sermon sur la deuxième Épître de saint Pierre.* (Page 23 du recueil des quatre premiers sermons sur cette épître.)

« trois jours sa vie par la seule odeur du pain chaud, « et l'on croit qu'Aristote reçut un pareil secours de « l'odeur des pommes. Pour remettre bientôt une « âme, pour la nourrir et la fortifier dans la vie de « la grâce, l'odeur de la connaissance de Dieu est « le salutaire aliment qui lui peut donner des forces, « qu'elle chercherait en vain dans les sciences hu-« maines. Ce n'est pas tout encore; car vous savez « que les odeurs purifient l'air, et pour cette raison « les Égyptiens se parfumaient au matin avec quel-« que espèce de résine, et au midi avec de la myrrhe. « L'on emploie parmi nous les parfums de bonne « odeur contre les ravages de la peste. Et l'odeur de « la connaissance de Dieu n'écarte-t-elle pas le venin « qui donnerait la mort à nos âmes, et ne nous pré-« serve-t-elle pas de la contagion de l'erreur (1)? »

— « Sur toutes choses, que l'avarice ne tente ja-« mais vos cœurs. Pour monter au ciel, Élie laissa « toutes choses, jusques à sa manteline. Nous ne sau-« rions voler vers le paradis avec ces ailes d'or dont « parle un poëte grec, faisant de la matière la plus « pesante ce qui doit être le plus léger. Cédrénus « rapporte que cette belle perle dont un roi de Perse « faisait son plus précieux trésor, avait un chien ma-« rin pour sa garde, si bien que celui qui entreprit « de la pêcher n'eut que le temps de mettre le bras « hors de l'eau, pour la bailler à ses compagnons, « et ce chien le dévora sur l'heure. Les richesses ont « un démon à leur suite ; ceux qui se tuent pour les

(1) *Le Triomphe de l'Évangile*. Charenton, 1655. Pages 36-37.

acquérir, à peine les possèdent-ils un moment, à peine ont-ils le loisir d'en disposer en faveur de leurs héritiers, et voilà ce démon les entraîne dans es abîmes et se repaît de leurs tourments (1). »

Je ne trouve Raymond Gaches qu'ingénieux, sans art et sans étalage, dans le passage suivant du me sermon :

« Je sais bien que les apôtres ont été les plus ures et les plus brillantes lumières de l'Église, que leurs noms ont été écrits sur les douze fondements de la Jérusalem céleste, et qu'ils doivent être assis sur douze trônes pour juger les douze lignées d'Israël. Ils ont été des flambeaux dignement élevés sur le chandelier du temple de Dieu, qui, répandant leur lumière de toutes parts, ont dissipé la nuit du paganisme et les brouillards des hérésies. Leur bouche était une source d'eau vive, une veine de la fontaine éternelle, et la terre a pris plaisir à s'enivrer de l'abondance de leurs eaux. Je sais bien que ceux qui vous annoncent l'Évangile ne sont pas apôtres, et je confesse que, lorsque vous détournerez vos regards de ces étoiles de la première grandeur, la lueur des moindres astres n'est que pure obscurité. Néanmoins les paroles de notre texte peuvent, sans qu'on leur fasse violence, être appliquées généralement à tous les ministres de la grâce, pource que, si les apôtres ont eu un emploi et des grâces extraordinaires, en quoi nous ne leur succédons pas, nous leur succé-

(1) *Le Triomphe de l'Évangile.* Pages 62-63.

« dons pourtant, par la miséricorde infinie du Pè
« céleste, en l'œuvre du ministère et en la dispens
« tion des secrets de Dieu. Si vos pasteurs n'ont p
« reçu les mêmes dons, ils vous présentent néa
« moins le même salut, et si ces vaisseaux ne so
« pas d'une matière aussi précieuse, vous y trouv
« néanmoins les mêmes trésors, qui peuvent enrich
« vos âmes. Le Seigneur Jésus est toujours la m
« tière de leurs prédications, la sainteté est toujou
« le chemin qu'ils vous apprennent, et le ciel est to
« jours le but auquel ils vous veulent amener. S'i
« ne guérissent pas miraculeusement les malades d
« même que les apôtres, néanmoins de même que l
« apôtres ils convertissent les pécheurs; s'ils ne do
« nent pas la vue aux aveugles, ils éclairent l'intel
« gence des errants; s'ils ne ressuscitent pas l
« morts, ils relèvent les hommes du tombeau du vic
« et s'ils ne chassent pas les démons des corps q
« en sont possédés, ils renversent le trône de Sat
« et élèvent celui du Seigneur Jésus dans la co
« science des hommes. Encore que Dieu répan
« souvent du sein des nuées ces eaux précieuses q
« font la fertilité de nos champs, néanmoins il rem
« plit ordinairement nos fontaines par des cana
« secrets, que nous avons bien de la peine à déco
« vrir. Mais, soit que les eaux tombent sensiblem
« des airs, soit qu'elles semblent naître de la ter
« elles découlent toutes également de la mer, el
« sont toutes également conduites par la Provider
« divine. Nous pouvons dire la même chose des ea

« de la grâce. Elles ont été versées extraordinaire-« ment du ciel, d'une façon plus auguste et plus ad-« mirable, sur les apôtres; elles sont communiquées « aujourd'hui aux ministres de Christ par des secrets « canaux, avec moins d'éclat et avec moins d'abon-« dance; mais elles descendent toujours de la même « source de grâce, et elles sont toujours adressées « à l'édification des croyants (1). »

Le style de Raymond Gaches est bien plus coulant, plus pur, plus agréable que celui de la plupart de ses contemporains; il ne donne ni beaucoup d'aliment ni beaucoup d'occupation à l'esprit; mais il l'attire et l'entraîne doucement sur ses pas, d'autant plus que la marche de ses idées est simple, nette et facile. Aujourd'hui encore il se ferait lire avec plaisir.

En résumé, pendant cette première période :

1° Le genre analytique domine.

2° La morale descriptive, ou la philosophie morale n'abonde pas.—Abondait-elle davantage chez les contemporains catholiques? C'est ce que j'ignore. En tout cas, il ne serait pas équitable de mettre en regard de Bourdaloue Daillé, Gaches ou Amyraut; car à la mort de ceux-ci, Bourdaloue commençait seulement à poindre.

Arrêtons-nous quelques instants sur ces deux faits, pour les déterminer et en mesurer la portée.

La *méthode analytique* consiste à prendre les unes après les autres les différentes parties du texte, dans

(1) *Le Triomphe de l'Évangile*. Pages 12-15.

l'ordre où elles se trouvent, pour en donner à l'auditeur le sens complet et le résultat. Cette méthode n'a pas un caractère si passif et si servile qu'il le semblerait d'abord : il est impossible, en effet, que le prédicateur ne mette pas beaucoup du sien dans le travail qu'il doit faire, ne fût-ce que pour circonscrire et diviser son texte. Cependant il y a toujours une grande différence entre le sermon *analytique* et le sermon *synthétique*. Dans ce dernier, le prédicateur est plus indépendant, mais sa tâche est plus forte; il est moins gêné, mais il est aussi moins aidé.

Dans le *Traité* de Claude *de la composition d'un sermon*, on trouve quelques détails qui peuvent servir à nous faire connaître la méthode du temps. Claude distingue quatre manières de traiter un texte (1):

1° La *voie d'explication*, qui suppose un texte obscur, ou difficile, ou profond, ou vaste. C'est une étoffe roulée sur elle-même, et dont on ne peut voir les dessins qu'en la déroulant (*explicando*), en en exposant à la lumière du jour toutes les parties. Claude voit dans cette forme la forme normale et le point de départ des autres; c'était aussi, à ce qu'il paraît, celle qu'on préférait alors.

2° La *voie d'observations*, qui n'est qu'une nuance de la précédente. Ici les textes ne sont pas difficiles à comprendre, mais il y a des observations utiles à faire sur les mots.

3° La voie *d'application perpétuelle*, dans laquelle,

(1) CLAUDE. *Traité de la composition d'un sermon*, chapitres V-VIII, dans le tome I des *Œuvres posthumes*, pages 205, 309, 377 et 379.

sant les explications et les observations qui ne
nt pas importantes, on applique le texte aux audi-
teurs et on les exhorte.

4° « A ces trois manières il faut en ajouter une
« quatrième, qui consiste à réduire son texte à quel-
« ques propositions, deux au moins et trois ou quatre
« tout au plus, qui aient entre elles quelque dépen-
« dance et quelque subordination, et ensuite les trai-
« ter fortement et faire toute son action sur cela....
« Quand on prend cette voie, on a beaucoup plus de
« liberté que dans les autres et l'on se fait un champ
« plus étendu. Dans les autres, vous êtes restreint à
« votre propre texte, et vous ne pouvez ni expliquer
« ni appliquer que votre texte, ni faire d'autres
« observations que celles précisément qui s'y rap-
« portent. Mais ici votre sujet, c'est la matière
« contenue dans vos propositions : vous les pouvez
« traiter à fond et les pousser aussi loin qu'il vous
« plaira, pourvu que vous ne choquiez pas les règles
« générales d'un sermon. Et il faut alors se proposer
« de traiter non le texte, mais les choses que vous
« avez choisies entre toutes celles que le texte con-
« tient. Les voies d'explication sont plus propres
« à donner l'intelligence de l'Écriture et celle de
« la théologie méthodique. La voie d'application
« regarde plus la pratique que la théorie. Mais
« celle-ci, que nous pouvons appeler la voie des pro-
« positions ou la voie des points, est plus propre à
« donner la connaissance de la théologie métho-
« dique que celle de l'Écriture, et elle peut éga-

« lement servir à la théorie et à la pratique (1). »

Cette dernière méthode est celle qui a fini par prévaloir. Du reste, Claude n'est pas d'avis qu'on doive en employer une à l'exclusion des autres. « *Il ne* « faut pas penser, dit-il, que ces quatre manières de « traiter les textes soient tellement séparées qu'elles « ne se puissent mêler l'une avec l'autre. Au con- « traire, il y a peu de textes où il ne faille se servir « de deux ou trois de ces manières, et quelquefois « même de toutes quatre (2). » Mestrezat lui-même réduit chaque partie de son texte à une proposition, et son sermon, si sévèrement analytique, n'est qu'une série de plusieurs sermons synthétiques. Ainsi, au fond, cela revient au même. Dans le sermon analytique, comme dans le sermon synthétique, il y a de la synthèse; mais dans le premier elle s'attache à des parties du texte, et dans le second au texte tout entier. Il y a toutefois cette différence capitale que, dans le sermon synthétique, on traite moins les éléments verbaux que la proposition du texte. Quand on veut faire un sermon synthétique, il faut donc, tout en tirant parti autant que possible de tout ce que renferme le texte, éviter de se laisser embarrasser par les détails et ne pas sacrifier l'unité.

La prédominance de la méthode analytique, à l'époque dont nous parlons, n'était pas une affaire de système, mais une nécessité du temps. Il fallait alors, avant tout, expliquer l'Écriture, parce que le plus simple devait, à l'occasion, rendre compte de sa foi.

(1) Pages 379-380. (2) Page 404.

tout ce qu'on ne lui prouvait pas par l'Écriture n'existait pas pour lui.

Nous avons dit, en second lieu, qu'il y a peu de morale dans les sermons de cette époque. Ceci a besoin d'être expliqué; car, dans un sens, c'est le contraire qui est vrai. Ce qui domine chez ces hommes, c'est le désir d'implanter les dogmes dans le cœur, de transporter la vérité dans la vie; or rien n'est plus abondant en morale que le dogme chrétien. Non-seulement la morale en découle, mais chaque dogme est une vérité morale, un fait moral, qui s'accomplit en Dieu ou en l'homme, et où la volonté, la conscience, l'affection interviennent en première ligne. Cependant on peut considérer la morale sous un autre point de vue. Elle est la science des mœurs, c'est-à-dire des habitudes de l'âme; et il se pourrait qu'on eût traité abondamment les vérités du christianisme, et qu'on eût donné peu de place à cette science des mœurs. C'est le cas pour les prédicateurs dont nous nous sommes occupés : ils forgent à grands coups l'homme nouveau sur l'enclume de la conscience, mais ne complétent pas leur œuvre par un travail plus délicat. Ils réveillent la conscience en gros, sans se soucier du détail. Souvent cela suffit, et ce premier travail est en tout cas nécessaire : avant de modeler et de limer ce fer, il faut qu'il ait passé au feu de la Parole. Cependant, à l'ordinaire, il ne faut pas s'en tenir là.

La morale est de trois sortes dans la prédication et en elle-même.

Il y a d'abord une *morale descriptive*, qui retrace les faits du monde intérieur, soit qu'ils restent cachés dans l'âme, où le moraliste va les chercher au moyen de la conscience, soit qu'ils se produisent dans le monde extérieur. On peut distinguer deux formes de la morale descriptive : la première, qui s'attache à peindre des caractères généraux, est celle de La Bruyère; l'autre est celle des poëtes qui ont pour but de peindre non l'espèce, mais les individus, en revêtant d'un certain caractère un personnage qu'ils font vivre devant nous. Il nous serait utile d'étudier avec sérieux sous ce rapport Shakespeare, Racine, Molière. Ce procédé n'est nullement méthodique, mais il est peut-être le meilleur : il donne des faits moraux une intuition vive, plus vive quelquefois que celle que donne la vie; mais nous n'avons pas à nous en occuper ici.

La *morale explicative*, ou philosophie morale, passe des faits aux idées; elle range les faits, les coordonne, en tire les conséquences : en un mot, elle construit le corps scientifique de la morale. Elle étudie toujours les faits, mais elle distingue soigneusement les faits intérieurs et les faits extérieurs, et dans l'une et l'autre de ces classes, elle distingue encore entre l'homme en état de péché et l'homme en état de grâce. Il y a un point où elle cesse d'être morale proprement dite et où elle devient spiritualité : c'est quand elle suit le filon précieux de l'influence divine dans l'homme régénéré, quand elle explique et classe

les faits intimes qui se succèdent dans son âme et l'enrichissent.

Enfin, la *morale prescriptive* donne des directions, générales ou particulières, sur la conduite de la vie. Le prédicateur ainsi devient conseiller.

On conçoit quelle abondance de faits et d'idées la morale prête à la prédication. Mais faut-il s'engager dans cette voie ou s'en tenir éloigné? Il s'est formé sur ce point deux écoles : l'une, *objective*, s'attache uniquement à l'objet de la religion révélée; l'autre, *subjective*, s'attache aussi à l'homme, qui devient ainsi le texte vivant de la prédication. Celle-ci a, dans ce dernier cas, deux objets : Dieu et l'homme, placés en présence l'un de l'autre et s'expliquant mutuellement. — Mais, on l'a dit avec raison, il faut prendre garde de ne pas se perdre dans la contemplation de l'homme; on pourrait exciter ainsi une curiosité profane et dangereuse. L'homme est préoccupé de lui-même et aime qu'on lui parle de lui, fût-ce pour en dire du mal. C'est, en particulier, un des caractères de notre époque, qui veut tout comprendre sans rien juger, tout expliquer, sans jamais conclure; mais ces révélations sur l'homme, qui abondent dans les écrits du jour, sont une « voix de la terre. » Transportez ces écrivains dans le domaine des vérités révélées, objectives, et vous les trouverez misérablement insipides et indécis.

On peut sans doute se défier aussi d'une prédication qui abonde en peintures morales. Évidemment ce n'est pas tout; mais peut-on dire que ce n'est

rien? Une prédication qui dit sans cesse . *Tu es cet homme-là!* peut avoir ses dangers; mais, pour la rejeter, il faudrait être sûr que la méthode objective n'en présente aucun; or elle en présente autant que l'autre, avec moins d'avantages peut-être. Le meilleur moyen est de les combiner, et de réunir la douce contemplation du Dieu qui nous a aimés et la douloureuse contemplation de l'homme qui ne l'a pas aimé.

Les prédicateurs que nous avons vus jusqu'ici ont employé surtout la méthode objective; ils ont peu analysé le cœur humain; ils avaient autre chose à faire, et ils l'ont bien fait. Nous allons voir maintenant la prédication subjective se faire jour chez leurs successeurs.

VIII.

JEAN CLAUDE.

1619 — 1687.

Nous arrivons avec Claude à la seconde période de la prédication réformée au dix-septième siècle. La transition toutefois n'est pas brusque, et l'on pourrait dire presque aussi bien qu'il termine la première période. Mais on aperçoit dans ses sermons les premiers symptômes de la révolution homilétique qui s'accomplit. L'analyse devient synthèse. Jusque-là l'explication avait dominé, explication docile et suivie d'un texte ordinairement étendu. On s'efforçait sans doute de lier entre elles les différentes parties et de leur donner un but final, mais cet effort n'était pas très énergique. De là jusqu'au sermon proprement dit, qui dans un texte saisit une idée, il y a une grande distance, remplie par des intermédiaires. Claude en est un. Il ne se détache pas de l'ancienne méthode, il la modifie. Dans cette conciliation qu'on essayait alors, on veut avant tout donner une explication fidèle, solide et détaillée du texte, mais en même temps développer une idée, dont on fait le sujet du discours. La tâche était difficile et ne pouvait guère

s'accomplir sans nuire en quelque degré à cette sim
plicité d'allures qui sied à la chaire. Les écrivai
sacrés n'ont pas écrit des textes pour nos sermon
Si nous voulons développer notre idée, il faud
donc souvent faire abstraction de certaines circo
stances du texte; si nous voulons expliquer celui-c
il faudra faire abstraction de notre système. Les pr
dicateurs protestants n'ont pas toujours évité le da
ger de la méthode qu'ils ont choisie, et ils ont so
vent été conduits à tordre ou leur esprit ou le
texte. Cela valait mieux, il est vrai, que la méthod
des prédicateurs catholiques, qui se moquent d
texte et ne le traitent pas.

Un autre caractère des sermons de cette second
période, c'est que la controverse y occupe de jo
en jour moins de place.

Jean Claude fut l'homme le plus éminent de l'É
glise de son temps; les catholiques l'appelaient *le f
meux ministre Claude*. Il naquit en 1619, à La Sauv
tat, dans le Rouergue, où son père était ministr
C'est sous la direction de celui-ci, homme d'un gra
mérite et d'un grand savoir, qu'il fit toutes ses étu
des, même celles de théologie (1), bien qu'il e
désiré d'aller à Saumur, où l'attirait l'élégance d
mœurs et du langage. Après sa consécration, il d

(1) La *France Protestante* donne des renseignements un peu différents d
son article sur Claude : « Son père se chargea de lui donner la première le
« ture des belles-lettres, qu'il aimait et qu'il cultivait lui-même avec succès,
« après lui avoir fait faire de bonnes humanités, il l'envoya étudier la philosopi
« et la théologie à Montauban, sous Garisolles et Charles. » Ces détails sont e
pruntés à l'*Abrégé de la Vie de M. Claude*, par A. B. R. D. L. D. P. (*Éditeu

vint pasteur de la petite Église de Sainte-Afrique, dans le Midi, où il put donner à l'étude une grande partie de son temps. Appelé comme pasteur à Nîmes, en 1654, il y enseigna aussi la théologie avec succès. Il présida le synode provincial de Nîmes en 1661 et s'y opposa à des projets de réunion qui couvraient des vues d'oppression prochaine. On voulait, d'un côté diviser, de l'autre diminuer la force morale d'un corps dont toute la force était morale. Claude déclara que les réformés ne pouvaient consentir à unir la lumière avec les ténèbres, Christ avec Bélial, et, malgré l'opposition du commissaire royal, il fit insérer cette déclaration dans le protocole. A la suite de cette opposition courageuse, le ministère lui fut interdit dans le Languedoc. Il se rendit à Paris pour réclamer, mais ne put réussir à faire lever cette interdiction.

C'est alors que s'ouvrit pour Claude la carrière des controverses, dans laquelle il rendit de grands services à son Église. Madame de Turenne le pria de réfuter un traité manuscrit, qui avait été composé en vue de la conversion du maréchal. Sa réponse se répandit au loin avant d'être imprimée. C'est de là que date son illustration.

Il réfuta ensuite le livre de *la Perpétuité de la foi sur l'Eucharistie*, dans lequel Arnauld et Nicole soutenaient que le dogme de la présence réelle a été de tout temps admis dans la chrétienté. Les Jésuites travaillèrent eux-mêmes à répandre la réponse de Claude, s'en faisant une arme contre les Jansénistes.

Il est curieux de rapprocher cette tactique des Jésuites de la décision suivante, prise par le synode national de Montauban, en 1594 : « Ceux de l'Ile « de France seront vivement censurés de ce qu'ils « ont proposé à cette Compagnie s'il serait bon d'agir « politiquement contre le pape avec ceux de la re- « ligion romaine de ce royaume, pour maintenir les « libertés de l'Église gallicane. Il sera écrit aux dits « sieurs que leur proposition a été jugée indigne « d'être mise en délibération (1). »

Boileau est souverainement injuste et même injurieux envers Claude, dans ces vers qui commencent l'épître à Arnauld sur la mauvaise honte (1673) :

Oui, sans peine, au travers des sophismes de Claude,
Arnauld, des novateurs tu découvres la fraude,
Et romps de leurs erreurs les filets captieux.
Mais que sert que ta main leur dessille les yeux,
Si toujours dans leur âme une pudeur rebelle,
Près d'embrasser l'Église, au prêche les rappelle ?
Non, ne crois pas que Claude, habile à se tromper,
Soit insensible aux traits dont tu le sais frapper;
Mais un démon l'arrête, et, quand ta voix l'attire,
Lui dit : Si tu te rends, sais-tu ce qu'on va dire?
Dans son heureux retour lui montre un faux malheur,
Lui peint de Charenton l'hérétique douleur,
Et, balançant Dieu même en son âme flottante,
Fait mourir dans son cœur la vérité naissante.

Claude eut encore une autre controverse avec Nicole, écrivain ingénieux, qui a rendu des services dans le champ de la morale, mais qui se montre trop souvent subtil. Dans ses *Préjugés légitimes contre la*

(1) Aymon, *Tous les Synodes nationaux*, Tome I, page 190.

calvinistes, il avait pris à partie la Réforme dans son ensemble, l'attaquant avec beaucoup d'habileté. Claude répondit par sa *Défense de la Réformation*. Cet ouvrage capital étendit sa réputation parmi les protestants et parmi les catholiques.

Nommons encore un livre posthume de Claude, sa *Réponse à un traité de l'Eucharistie*, traité attribué au cardinal Le Camus, alors évêque de Grenoble. Cette controverse s'engagea, comme beaucoup d'autres, à la demande d'un protestant de haut parage, qui bientôt passa au catholicisme. Plusieurs grands seigneurs se trouvaient mal à l'aise dans une religion disgraciée; mais il fallait, pour la quitter, sauver les bienséances et observer certaines formes. De là ces controverses, qui ne pouvaient pas aboutir, mais qui étaient toujours des événements.

Claude fut nommé en 1666 ministre à Paris. Dès lors son importance fut grande dans les conseils des réformés. Il était le chef et l'âme de son parti. On le mettait en avant dans toutes les occasions importantes. La plus célèbre est la conférence qu'il eut avec Bossuet, sur l'invitation d'une parente de Turenne, Mademoiselle de Duras. Ce n'était qu'un spectacle, mais qui fait dire involontairement : Heureux ceux qui y assistèrent! Il n'est pas facile de savoir qui l'emporta; mais Bossuet dit lui-même, en parlant de Claude, dans la préface de sa relation : « Il « me faisait trembler pour ceux qui l'écoutaient. »

A la révocation de l'édit de Nantes (1685), il fut distingué dans la proscription générale. Tandis qu'on

accordait aux autres ministres un délai de quinze jours pour sortir du royaume, Claude dut partir dans les vingt-quatre heures. Il fut accueilli partout sur son passage par des marques de considération, de la part même de catholiques. Il se retira à La Haye, où il continua à prêcher, tout en s'occupant d'autres travaux. Il y mourut au bout de dix-huit mois.

Nous n'avons à nous occuper ici que de ses sermons, qui malheureusement sont en fort petit nombre. Ceux qui nous ont été conservés sont presque tous renfermés dans un volume intitulé : *Recueil de sermons sur divers textes de l'Écriture sainte, prononcés par Jean Claude* (1).

Claude appartient décidément, par la langue et le style, à cette époque littéraire qu'on appelle le siècle de Louis XIV. Il a le goût pur des grands écrivains de ce siècle, un langage classique et l'horreur de tout faux brillant. Il exprime lui-même, dans le passage suivant du premier discours sur la *Parabole des noces*, son aversion prononcée pour la subtilité et la minutie :

« Je ne m'arrêterai pas à vous faire ici un paral-
« lèle importun, composé de toutes les conformités

(1) Genève, chez Samuel De Tournes, 1693. — Ce volume renferme : cinq sermons sur la parabole des noces ; cinq autres sur Proverbes, XVI, 6, 7 ; sur Éphésiens, IV, 30 ; sur la section LIIIe du catéchisme (communion sous les deux espèces et manière dont Jésus-Christ est présent dans l'acte de l'eucharistie) ; sur Ecclésiaste, VII, 14 ; sur Matthieu, X, 32, 33 ; enfin, l'*exhortation pour ceux de son troupeau de l'Église de Paris*, sur Genèse, XVII, 7, 8. — Le seul sermon que nous connaissions en dehors de cette liste est un sermon sur Matthieu XVI, 18, publié à Rotterdam en 1684. (*Éditeurs.*)

« qui se peuvent trouver entre une noce et l'Évangile « du Sauveur du monde, et beaucoup moins m'ap- « pliquerai-je à pousser avec excès cette figure de « la noce et à la convertir en allégorie. Ces manières « allégoriques et paralléliques, si j'ose ainsi parler, « sont d'ordinaire de méchants jeux d'esprit, qui « ont ce malheur de ne plaire à personne, mais qui « de plus n'édifient nullement la conscience (1). »

Claude est encore consciencieusement attaché à la méthode analytique, mais tend cependant vers le sermon synthétique. Il est fidèle au texte et l'épelle comme ses devanciers; mais il ne se contente plus de le suivre pas à pas, il cherche à le résumer dans une ou deux idées, à le ramener dans la forme d'un sujet : en un mot, il a un plan. Il l'énonce d'ordinaire au commencement de son sermon. Ainsi, dans le second sermon sur la *Parabole des noces* (sur Matthieu, XXII, 1 à 7) : « Venez ici, chrétiens, apprendre deux im- « portantes vérités : l'une, ce que peut la corruption « de l'homme privé du secours de la grâce, et l'autre, « ce que fait la justice divine lorsque l'homme aban- « donne son devoir. Ce sont les deux points que nous « avons à traiter. Nous avons à voir, premièrement, « ce que firent les conviés, lorsque le roi leur envoya « ses serviteurs pour les appeler; secondement, nous « avons à considérer ce qui leur en arriva (2). »

Nous n'avons rien vu de semblable chez aucun de ses devanciers. Citons encore la manière dont il

(1) *La Parabole des noces expliquée en cinq sermons.* Saumur, 1676. Page 17.
(2) *Ibid.*, pages 47-48.

énonce son sujet et son plan dans le troisième de ces sermons (sur Matthieu, XXII, 8 à 10) : « Ces paroles
« se divisent d'elles-mêmes en deux points : le pre-
« mier contient ce que le roi dit à ses serviteurs,
« et le second ce que les serviteurs firent pour exé-
« cuter l'ordre qu'ils avaient reçu. L'un est la vo-
« cation des gentils, en tant qu'elle a Dieu pour
« auteur, et l'autre cette même vocation, en tant
« qu'elle a été exécutée par les ministres que Dieu
« avait choisis pour cela (1). »

Et dans le cinquième sermon (sur Matthieu, XXII, 14) :

« *Plusieurs sont appelés, mais peu sont élus.* C'est
« en effet la conclusion que notre Seigneur tire de
« tout ce qu'il avait dit dans sa parabole, et c'est
« la raison qu'il donne de ce que les Juifs avaient
« rejeté son Évangile, et de ce qu'entre les gentils
« qui l'avaient reçu extérieurement, il s'en était
« trouvé quelques-uns qui n'avaient pas apporté à
« son divin banquet les dispositions qu'ils devaient.
« Pour traiter plus distinctement une si grande ma-
« tière, nous la diviserons en deux points. Le premier
« sera de la vocation et de l'élection considérées en
« elles-mêmes, car il faut expliquer ce que c'est ;
« le second regardera leur étendue selon les bornes
« que notre texte leur donne : *Plusieurs sont appelés
« et peu sont élus* (2). »

Du reste, nous ne trouvons rien de bien remar-

(1) *La Parabole des noces*. Pages 95-96.
(2) *Ibid*. Pages 192-193.

quable chez Claude dans la décomposition de ses textes et de ses sujets. Il a peu d'invention, mais il est judicieux et pénétrant. Ce qui frappe aussi en lui, c'est un bon sens imperturbable et une fermeté d'esprit que rien ne déconcerte.

Son style est précis, net et prompt; chaque phrase, chaque mot va droit au but, *ad eventum festinat*. Il se distingue aussi par une correction en général irréprochable.

« Il ne regardait pas le public, dit l'éditeur de ses « œuvres posthumes, avec cette fière sécurité que « nous voyons en plusieurs auteurs, et il ne s'esti-« mait pas assez infaillible pour devoir acquiescer à « ses premières pensées. Son principe était qu'un « homme ne peut jamais trop réfléchir sur ce qu'il « écrit et que, quand il est question de paraître « aux yeux de tous, on ne saurait s'y présenter ni « avec trop de chasteté, ni avec trop de sagesse. « C'est ce qui l'obligeait à repasser souvent sur ses « productions et à les retoucher avec sévérité (1). »

Quant à l'imagination, il en a peu, soit de celle qui invente des idées, soit de celle qui invente des images; mais il a de l'autorité et de la vigueur. Il était naturellement sévère; Benoît l'appelle avec raison l'*inflexible Claude* (2), et il ne trouva que trop d'occasions de montrer sa sévérité. L'état de l'Église réformée était désespéré, à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes; le caractère protestant s'était

(1) *Les Œuvres posthumes de M. Claude*. Tome I, préface, page I.
(2) *Histoire de l'Édit de Nantes*. Delft, 1695. Tome III, partie III, page 904.

détrempé; l'ensemble de l'Église s'était peu à pe endormi : de là, à côté d'actes héroïques, le gran nombre d'actes de faiblesse que la persécution provoqua. Il n'y eut pas autant de défections que les flatteurs de Louis XIV voulurent bien le lui faire croire; toutefois elles eurent lieu en masse, et dans telle province, à peine la trentième partie des réformés demeura-t-elle fidèle à son culte; les grands seigneurs s'étaient laissé gagner par l'appât des faveurs de la cour. Ce fut le cas, sans doute, pour Turenne, dont la défection (1669), trop semblable à celle de Henri IV, fut d'un exemple désastreux. D'autres défections célèbres suivirent. De leur côté, les industriels et les négociants protestants, les plus riches du royaume, devaient supporter avec impatience leur état d'humiliation, et beaucoup ne se résignaient qu'avec peine à rester en dehors d'un cercle où tou les conviait à entrer. La révocation fut, dans la mai de Dieu, une verge pour quelques-uns, en mêm temps qu'un moyen de fortifier les autres.

Comment s'étonner qu'une situation semblable ai inspiré à Claude des paroles sévères? Ce ne sont pas des lieux communs; son caractère, modéré et plutô froid qu'emporté, nous garantit aussi que ce ne son pas des exagérations, mais un portrait fidèle de la situation morale de ses auditeurs. Il montre dans ses réprimandes une hardiesse tout apostolique, san âpreté, et parfois il s'y élève jusqu'à la véritabl éloquence.

Ainsi, après avoir parlé de la ruine du peupl

Israël après la mort de Jésus-Christ, Claude s'adresse en ces termes à son auditoire :

« Apprenons, mes frères, de ce grand et terrible « exemple, à connaître et à craindre la justice di- « vine; et vous, profanes, soyez-en saisis d'étonne- « ment. Il n'est plus ici question de chicaner et « d'ergoter sur la religion chrétienne; il s'agit de « trembler à la vue du plus épouvantable objet qui « se présente jamais aux yeux des hommes. Quand « un pyrrhonien est seul et en repos dans son ca- « binet, il peut philosopher à son aise et chercher « des arguments pour révoquer en doute les choses « les plus sensibles; mais quand il est en plein air « et qu'il voit l'orage crever et le tonnerre tomber « auprès de lui, que le tonnerre fracasse les grands « arbres et embrase les maisons, qu'il voit dans un « tremblement de terre le feu qui descend du ciel « et qui monte en même temps de l'abîme, et des « villes entières englouties ou consumées, alors il « ne s'agit plus de faire le subtil, il faut être effrayé, « il faut sentir malgré qu'on en ait l'effet de ce « qu'on ne veut pas croire. Il en est ici de même. « S'il s'agissait de dogmes et de mystères, nos es- « prits forts pourraient faire les chagrins et les dif- « ficiles; mais il s'agit d'une foudre qui est partie « de la plus puissante main qui soit dans tout « l'univers; il s'agit d'une plaie incurable, qui sai- « gne encore et qui a saigné depuis seize cents ans; « il s'agit d'un incendie qui fume à nos yeux et qui « fumera jusqu'à la fin du monde : et qui peut n'en

« être pas épouvanté? J'avoue que Dieu ne déploie
« pas tous les jours ses jugements d'une manière
« si éclatante; aussi ne s'en présente-t-il pas tous les
« jours de semblables occasions; le Fils de Dieu ne
« descend plus sur la terre pour être personnellement
« crucifié. La ruine des Juifs fut un événement sin-
« gulier, et de là vient que l'Écriture nous la repré-
« sente comme une image du jugement dernier et
« de la fin du monde. Mais, en gardant la propor-
« tion, je dis que Dieu ne laisse point les crimes des
« hommes impunis et surtout ceux qui outragent
« ou qui méprisent son Évangile; et si nous voulions
« ouvrir les yeux pour reconnaître les voies de sa
« providence, tous les siècles, et le nôtre même,
« nous en fourniraient des exemples assez remar-
« quables. Apprenez donc à craindre, et sachant
« ce que c'est que de la frayeur du Seigneur, souf-
« frez au moins qu'on vous induise à la foi. Pendant
« que Dieu se tient caché dans la nuée de sa misé-
« ricorde et de sa longue attente, et qu'il a, pour
« ainsi dire, les bras liés, vons ne concevez ni sa
« puissance, ni sa colère, ni sa justice; mais sachez
« que si vous vainquez sa patience par votre dureté
« la victoire vous en coûtera cher. Souvenez-vous de
« ce que Dieu disait au méchant dans le Psaume L
« car, après lui avoir représenté ses péchés,
« ajoute : *Tu as fait ces choses, et parce que je m'en suis*
« *tû, tu as cru que j'étais semblable à toi ; mais je t'*
« *rédarguerai et je déduirai le tout par ordre en ta pré-*
« *sence.* Il est vrai que Dieu a mis également un

maux et nos biens, nos punitions et nos récompenses entre les idées de l'avenir ; mais ce que saint Paul a dit pour la consolation du juste : *Si le Seigneur tarde, attends-le, car il viendra et ne tardera point*, nous le pouvons dire encore à plus forte raison pour imprimer de la terreur au méchant : Si la justice divine tarde, elle viendra et ne tardera point. C'est à mon avis ce qu'on peut dire à plus forte raison des effets de sa justice que de ceux de sa bonté ; car il n'y a rien dans le méchant qui ne hâte sa justice, au lieu que sa bonté trouve dans les plus justes mille sujets de retardement.

« Mais, dira-t-on, pourquoi nous parlez-vous ainsi? Nous ne sommes, par la grâce de Dieu, ni méchants, ni profanes, ni infidèles ; nous croyons en Jésus-Christ et nous avons fait profession de son Évangile ! — Mes frères, je sais que nous faisons tous profession d'être chrétiens, et que s'il ne s'agissait que de condamner l'action des Juifs, aucun de nous ne voudrait en entreprendre la défense. Je suis même persuadé qu'encore qu'il y ait parmi nous plusieurs profanes et plusieurs mondains qui ne font aucun état de la religion, il y a pourtant plusieurs bonnes âmes qui désirent de faire leur salut ; et si cela n'était pas, Dieu ne nous conserverait pas comme il fait le ministère de sa parole. Mais ne nous rendons-nous pas, pour la plupart, tous les jours indignes de sa grâce par ce grand nombre de péchés que nous commettons, et par le peu de compte que nous faisons de l'Évangile? Nous

« sommes intéressés et avares, durs et inflexibles, in-
« justes et violents, fiers et arrogants, sensuels et
« adonnés à nos plaisirs, envieux, médisants, malins,
« implacables comme le reste des hommes; et com-
« ment pouvons-nous nous glorifier de notre christia-
« nisme? C'est sur cela que Dieu nous fait entendre sa
« voix depuis fort longtemps; il nous exhorte, il nous
« censure, il nous presse, il nous sollicite, il nous
« châtie, il nous supporte, et cependant combien sont
« petits les fruits qu'il a recueillis jusqu'ici de tant de
« soins? Nous avons donc un juste sujet d'appréhen-
« der qu'enfin il ne s'irrite contre notre négligence
« et notre ingratitude, et nous l'avons d'autant plus
« que, quelques menaces qu'il nous en ait faites et
« quoi qu'il ait déjà commencé d'exécuter contre
« nous, on n'en voit nul amendement au milieu de
« nos troupeaux. Nous sommes déjà tout meurtris
« des coups de sa verge, et pas un de nous ne se
« met pourtant en peine de l'apaiser. On ne songe
« pas même à sa colère; car on est si fort occupé
« des idées de la terre, on a ses yeux si attachés sur
« les causes secondes, qu'on ne s'élève presque ja-
« mais jusqu'à la providence divine pour en recon-
« naître les voies dans les afflictions publiques qui
« nous arrivent. Que pouvons-nous donc espérer
« ou, pour mieux dire, que ne devons-nous pas
« craindre de notre état, puisque nous sommes sourds
« à sa parole et aveugles à ses jugements, également
« insensibles à sa voix et aux coups de sa verge? I
« des plus mauvais signes qu'on puisse remarq

« dans un malade est que les remèdes qu'on emploie « pour sa guérison, au lieu de lui profiter, ont un « effet tout contraire à la pensée du médecin; car « c'est une marque infaillible que la nature défaut « et que la mort approche. Je ne sais ce qui nous « arrivera; mais il est vrai qu'on voit en nous quel- « que chose de fort semblable. Les remèdes que Dieu « a jusqu'à présent employés pour notre conversion « n'ont point produit d'autre effet que de nous en- « durcir de plus en plus dans nos vices; il semble « que nous soyons cette terre dont saint Paul parle « au sixième de l'Épître aux Hébreux, *laquelle boit « souvent la pluie qui vient sur elle, mais qui ne produit « pourtant que des épines et des chardons*. Car quant « à la parole, soit qu'elle soit forte ou qu'elle soit « douce, il n'importe; soit qu'elle se tienne dans les « simples termes de l'exhortation ou qu'elle aille « jusqu'aux censures et aux menaces, tout est égal : « elle n'a plus d'efficace sur nous. Nous ne la regar- « dons plus que dans une seule vue, qui est celle de « notre divertissement, et désormais ce n'est plus à « la conscience qu'il faudra prêcher, c'est à l'esprit « et à l'imagination. Et quant aux afflictions dont « Dieu nous visite, elles n'ont pas un meilleur « succès. D'un côté, il nous dépouille peu à peu « de nos biens temporels, il appauvrit nos familles « à vue d'œil, il fait tomber sa verge sur ce que « nous aimons le plus, sur nos maisons, sur nos « champs, sur nos affaires, sur nos prétentions. Mais « que produit cela, si ce n'est le malheur de nous

« rendre plus ardents et plus attachés à la poursuite
« de ces faux biens? Plus ils fuient, et plus nous les
« suivons. Nous courons et nous crions après celui
« qui nous les emporte comme après un ennemi, de
« la même manière que Laban courut après Jacob
« en lui disant : *Pourquoi m'as-tu dérobé mes dieux?*
« Mais il n'en est pas de même lorsque Dieu nous
« châtie dans les choses qui appartiennent immédia-
« tement à la religion; comme lorsqu'il abat nos
« temples, qu'il nous ôte en plusieurs lieux la liberté
« de nos assemblées, qu'il nous ravit les moyens
« de nous avancer dans la connaissance de ses mys-
« tères et ceux de nous fortifier et de nous con-
« soler nous-mêmes dans nos angoisses. Car, à cet
« égard, au lieu de nous faire courir avec plus
« de force après ces biens célestes et de nous les
« faire désirer plus ardemment, ce qui serait le
« juste effet que cette affliction devrait produire en
« nous, elle n'en produit point d'autre que de nous
« accoutumer à leur privation et de nous faire re-
« garder notre religion comme une religion mou-
« rante, à qui nous disons : *Va-t'en en paix!* — Mais,
« misérables, si elle s'en va, que deviendrez-vous?
« Pourrez-vous bien vivre sans elle, et ne craignez-
« vous point de tomber dans cette faim terrible de
« la parole de Dieu dont les prophètes menaçaient
« autrefois les Juifs? Et quand vous pourriez vivre
« sans elle, pourriez-vous bien mourir sans elle, et
« ne la regretterez-vous pas quand vous serez sur
« le point d'aller comparaître devant le tribunal de

« votre souverain juge? Ne vous souvenez-vous point « de l'état où se trouvait David, lorsqu'il faisait son « séjour au milieu des Philistins et qu'il était privé « des consolations de sa religion? *Comme le cerf*, dit-il, « *brame après le décours des eaux, ainsi mon âme aspire « après toi, ô Dieu! Mon âme a soif de Dieu, du Dieu « fort et vivant. Oh! quand entrerai-je et me présenterai-je devant la face de Dieu? Mes larmes m'ont été « au lieu de pain jour et nuit, lorsqu'on me disait : « Où est ton Dieu* (1)? »

Claude a partout aussi l'éloquence de la raison, mais celle de l'âme émue, de l'onction, lui manque presque entièrement.

Sa théologie est celle d'un vrai théologien, ce qui était le cas ordinaire chez les pasteurs de ce temps-là. Elle est orthodoxe et d'une orthodoxie intelligente. Claude ne redoute pas les questions difficiles; il était, du reste, plus ou moins forcé de les traiter. Ainsi, dans le cinquième sermon sur la *Parabole des noces*, après avoir exposé la doctrine scripturaire de l'élection : « J'avoue, ajoute-t-il, que si nous étions assez « sages, il ne faudrait pas aller plus avant; cela de- « vrait suffire pour notre édification, et une âme qui « craindra Dieu ne trouvera rien dans cette conduite « à quoi elle n'acquiesce, et qui ne soit digne de « la sagesse, de la justice, de la bonté et de la ma- « jesté de son Créateur. Mais l'esprit humain, qui « est toujours inquiet et toujours ennemi de son « repos, s'est si fort agité sur cette matière et il l'a

(1) *La Parabole des noces* (Sermon II). Pages 82-89.

« tournée de tant de côtés, qu'enfin il lui a fait pro-
« duire plusieurs questions et plusieurs difficultés
« épineuses, qui sont devenues importantes par la
« contestation. Ces questions et ces difficultés sont
« à la vérité pour la plupart des fruits de l'égarement
« et de la témérité; mais comme elles ne laissent
« pas de faire de la peine à la foi et de troubler
« même quelquefois la tranquillité des plus gens de
« bien, vous ne serez peut-être pas fâchés que nous
« employions ici quelque temps à les éclaircir (1). »

L'Église de ce temps-là ne pouvait subsister que par la théologie; tous les protestants étaient plus ou moins théologiens, et plusieurs de ces questions difficiles étaient intéressantes pour eux comme le sont pour chaque habitant d'une ville les fortifications, qui ceignent la ville entière et non chaque maison.

Claude traite ces questions avec candeur et loyauté, mais non toutefois sans préoccupation. Il se pique de courber la raison sous le joug de l'Écriture, et néanmoins se sert quelquefois d'arguments purement rationnels, sans citer, au moins pour les expliquer et les ramener à son sens, les passages de l'Écriture allégués par les adversaires (2).

Ses sermons sur *la Parabole des noces* sont les plus connus. Le dessein de ces discours est indiqué dans le premier comme suit :

« La parabole se divise en deux parties générales.

(1) *La Parabole des noces*. Page 216.

(2) Voyez, par exemple, dans le cinquième sermon sur *la Parabole des noces*, le plus théologique de tous, comment il réfute l'opinion que la grâce une fois reçue peut se perdre. (Pages 218-222.)

« La première contient l'histoire de ceux qui avaient « été au commencement conviés aux noces du prince, « et la seconde celle de ceux qui y furent ensuite « appelés, sur le refus que les autres firent d'y venir. « La première propose quatre grands mystères sous « quatre différentes images : la manifestation du Messie, sous l'image des noces d'un fils de roi; la « vocation des Juifs, sous l'image des conviés qui « furent appelés aux noces; la réjection que ces « mêmes Juifs firent du Messie, sous l'image du « refus que les conviés firent de venir à ces noces; la punition exemplaire de ce peuple, sous « l'image du châtiment que le roi fit de ces conviés. La seconde partie représente quatre autres mystères également importants sous un pareil « nombre d'images : la vocation des Gentils, car « c'est ce que signifie cet envoi des serviteurs pour « appeler ceux qui étaient aux carrefours et aux « grands chemins; le succès de cette vocation, qui « est que le lieu des noces fut rempli de gens qui « étaient à table; le mélange des hypocrites, des « mondains et autres pécheurs avec les vrais fidèles dans une même profession extérieure de l'Évangile, ce qui est représenté par la rencontre « que le roi fit d'un homme qui n'avait pas la robe « de noces; la punition de ces pécheurs et de ces « hypocrites, car le roi dit à ses serviteurs : *Liez-le « pieds et mains, et le jetez aux ténèbres de dehors.* « Et enfin, après tout cela, il y a une conclusion « que Jésus-Christ tire de toute sa parabole : *Plu*

« *sieurs*, dit-il, *sont appelés et peu sont élus* (1). »

Il règne dans ces discours beaucoup de simplicité et de majesté; ils sont éloquents, si l'éloquence peut être autre chose que le brillant du style et de l'exposition. Il y a de l'éloquence dans cette suite de pensées rapides, bien liées, dont le ton mâle et sérieux saisit la conscience. Le fond même est très instructif; on n'a rien écrit sur ce sujet avec plus de justesse et de clarté; c'est un modèle d'explication de l'Écriture. Le caractère de ces discours semble dogmatique, mais la tendance en est essentiellement pratique.

Jusqu'ici nous avons vu Claude revenir à quelques égards à la méthode analytique; nous allons le voir maintenant sur un autre terrain, où nous le trouverons plus maître de sa marche et se rapprochant davantage du sermon systématique. C'est dans le sermon sur les *Fruits de la repentance* (2). L'emploi de ce titre montre déjà l'intention de l'orateur de prêcher sur un sujet. Le sujet, du reste, déborde le texte. Il y aurait là la matière de trois sermons.

Le texte est cette parole de Salomon : *Il y aura propitiation pour l'iniquité par gratuité et vérité, et par la crainte de l'Éternel on se détourne du mal. Quand l'Éternel prend plaisir aux voies de l'homme, il apaise même envers lui ses ennemis.* (Proverbes, XVI, 6-7.)

Exorde. Sur les déclarations générales qui promettent des bénédictions à la repentance.

(1) *La Parabole des noces.* Pages 6-7.

(2) *Les Fruits de la repentance. Sermon prononcé à Charenton, le 3 avril 1676, jour de jeûne.* Charenton, 1676.

Division : Trois effets de la repentance :

I. A l'égard de Dieu.

II. A l'égard de nous-mêmes.

III. A l'égard de nos ennemis.

I. *A l'égard de Dieu :* le pardon ou la propitiation.

Observation préliminaire. Cette doctrine est chrétienne, quoique nous la tirions d'un livre de Salomon.

1. Cette propitiation est parfaite, s'appliquant à toute espèce de péchés, et à nos péchés passés et futurs.

2. Elle a pour condition, de notre part, la gratuité et la vérité (c'est-à-dire la miséricorde et la sincérité).

II. *A l'égard de nous-mêmes :* la crainte de Dieu. —Il la définit : c'est la piété.

Observation préliminaire. C'est par la seule crainte de Dieu qu'on se détourne du mal.

1. Tous les autres principes ne sont pas assez forts.

2. « La seconde raison est que quand ces prin« cipes produiraient en nous tout ce qu'ils préten« dent, ils ne sauraient former une véritable vertu, « parce qu'ils ne l'inspirent pas. Ils inspirent tout au « plus une certaine honnêteté morale et civile, pour « ne rien faire qui soit indigne de l'excellence de « notre nature, ou qui choque le commerce que nous « avons les uns avec les autres. Mais ce n'est pas là « la véritable vertu. Il n'y a point de véritable vertu « que celle qui est l'image et le fruit des vertus di« vines. Otez à la créature la relation qu'elle a à son « Créateur, ne lui laissez que les relations qu'elle « a ou à elle-même, ou aux autres créatures, vous lui

« ôtez la véritable vertu et ne lui en laissez qu'une « ombre, une matière informe, un corps mort et « inanimé. Qu'est-ce donc que la véritable vertu? « C'est l'impression de Dieu dans toute l'âme de « l'homme. Si Dieu n'en est et la cause et le motif, « et l'exemplaire et la fin, il n'y a point de véritable « vertu. Salomon a voulu dire cela même par ces pa- « roles : *Et par la crainte de l'Éternel on se détourne « du mal* (1). »

Or cette crainte de Dieu est un fruit de la pro- pitiation :

a) Car déjà notre repentance, qui est elle-même une condition de la propitiation, nous y dispose, en contient le germe, etc.

b) La propitiation elle-même, fruit de la repen- tance, nous engage à craindre Dieu : le péché nous paraît plus odieux et déshonnête qu'auparavant.

c) Elle fait plus, elle produit en nous la crainte de Dieu, en nous étalant toutes les perfections de Dieu et toute notre misère.

(Ici Claude présente un caractère tout nouveau dans la chaire. Il explique, par un procédé percep- tible à l'intelligence, l'opération du Saint-Esprit dans l'œuvre de la conversion. On avait été conduit, par le désir de tout rapporter à Dieu, à soutenir que l'âme est tout à fait passive et n'offre au Saint-Esprit autre chose qu'un espace à remplir; mais on n'ôte rien à la gloire de Dieu en reconnaissant avec Claude que l'âme aussi est active dans cette œuvre. Cet effort

(1) *Les Fruits de la repentance.* Pages 14-15.

pour se rendre compte des causes est l'entrée d'une sorte de philosophie du christianisme, expression que, du reste, Claude eût repoussée de toutes ses forces.)

III. *A l'égard de nos ennemis :* Dieu les apaise.

Explications préliminaires sur les voies de l'homme et les voies de Dieu.

Développement de la thèse. — Malgré la droiture de nos voies, et même à cause de leur droiture, nous avons des ennemis. Comparaison de l'Église et du monde avec l'esprit et la chair. Dieu apaise ou tempère la haine du monde contre l'Église.

Application. 1. J'ai supposé la repentance : Êtes-vous repentants ? — Il les y provoque au nom des souffrances et des périls de l'Église :

« La colère de Dieu ne parut jamais ni si grande, « ni si inexorable, qu'elle a paru contre nous depuis « un assez long temps. Nos afflictions s'entassent les « unes sur les autres comme les flots d'une mer irritée ; « elles se suivent les unes les autres de si près qu'à « peine avons-nous le loisir de soupirer pour cha- « cune d'elles. Notre ruine ne fut jamais ni si ardem- « ment désirée, ni si hautement demandée, ni atten- « due avec plus d'espérance. Édom ne cria jamais ni « plus vivement, ni plus fortement sur la misérable « Jérusalem : *A sac, à sac, qu'elle soit embrasée et jus- « qu'au pied des fondements rasée!* Avec tout cela on « ne vit jamais dans nos troupeaux, et en particulier « dans celui-ci, tant de vices et tant d'actions scan- « daleuses que nous en voyons aujourd'hui. Il n'y « en eut jamais un si grand nombre de tout ordre

« et de toute espèce. Nous n'entendons parler
« d'injustices et de violences, de querelles et de
« sentiments, d'usures et d'oppressions, de fourb
« et d'infidélités, d'adultères et de sales intrig
« d'ivrogneries et de dissolutions. Nous ne son
« plus *cette génération élue, cette nation sainte*
« *peuple acquis* que nous étions autrefois; nou
« pouvons plus nous appliquer ce que saint P
« dit de l'Église, *qu'elle est sans tache et sans ride,*
« *préhensible et sainte, et que Jésus-Christ s'est*
« *soi-même pour elle afin de la sanctifier*. Vit-on j
« l'ignorance, l'indifférence de religion, le m
« de la parole de Dieu, le blasphème, l'impiété r
« avec plus d'audace qu'aujourd'hui? Vit-on j
« plus d'orgueil et de vanité dans nos actions,
« de licence et de hardiesse dans nos discours,
« de médisances et de railleries amères dans
« entretiens, plus de jeux, de ris et de diver
« ments mondains dans nos assemblées de fa
« plus de faste et de somptuosité dans nos h
« dans nos équipages et dans nos ameublem
« Nous sommes à deux doigts de notre ruine, et
« vivons pourtant encore dans la dernière corru
« et dans la dernière sécurité. Je ne le trouv
« étrange de ceux qui ne prennent nul intér
« la religion : de quelque côté que la chose to
« ils trouveront leur compte partout. Mais
« gens de bien, car ce n'est qu'à vous que je
« serez-vous si endormis qu'on ne puisse encore
« réveiller? Aurez-vous tellement perdu l'usag

« vos yeux que vous ne voyiez pas l'état où nous « sommes, et en le voyant dans toute son étendue « vous contenterez-vous d'une médiocre repentance? « Serez-vous satisfaits de quelques mouvements de « douleur passagère, de quelques regrets ordinaires, « de quelques soupirs échappés? Ah! mes frères, « il ne s'agit plus de cela; il s'agit de détourner le « plus grand de tous les orages dont Dieu nous ait « jamais menacés; il s'agit, non d'arrêter sa béné- « diction et d'empêcher qu'elle ne nous quitte, mais « de la rappeler de fort loin, car il y a déjà long- « temps qu'elle nous a quittés, et vous voyez bien « que pour cela il faut des efforts extraordinaires. « S'il y reste donc quelque chose à faire, comme « je n'en doute pas, faites-le, je vous prie, dans « cette heure et dans ce moment même qui est « destiné à la propitiation; faites-le à la vue du sang « de Jésus-Christ, à la vue de sa croix et des dou- « leurs de son sacrifice, dont nous célébrons aujour- « d'hui la mémoire. Ce sera lui qui criera pour vous « vers la grâce, afin de la faire revenir. Aidez, si je « l'ose ainsi dire, aux tendresses de sa miséricorde « par une profonde affliction. Elle commence déjà, « je m'assure, à s'ébranler en votre faveur; achevez « de l'émouvoir en répandant à ses pieds un torrent « de larmes. Dieu vous dit aujourd'hui ce qu'il disait « autrefois à la maison d'Israël : *Venez maintenant et « débattons nos droits*. Mais quels droits avons-nous « à débattre devant toi, Seigneur, si ce n'est les droits « de ta justice? Tu es un Dieu trop bon et nous un

« peuple trop ingrat; tu nous as comblés de bénédic-
« tions, et nous avons couvert notre vie d'iniquités;
« tu as été jusqu'ici trop indulgent à nos crimes, et
« nous avons poussé ta patience à bout. Il est temps
« que tu réveilles ta jalousie et que nous soyons abî-
« més. C'est ainsi qu'il faut débattre avec Dieu, en
« soutenant ses droits et en abandonnant les nôtres.
« Mais si nous en usons de la sorte, quelle sera la
« fin de cette querelle? Quelle en sera la fin? Dieu
« prendra en main nos droits abandonnés, et laissant
« là sa justice et nos péchés, il n'aura égard qu'à
« notre misère et à notre repentance. Écoutez ce
« qu'il ajoutait lui-même dans son prophète : *Quand*
« *vos péchés seraient rouges comme du cramoisi, je les*
« *blanchirai comme de la neige;* et ce que Salomon
« dit maintenant : *Il y aura propitiation pour l'ini-*
« *quité* (1). »

2. Souvenez-vous des conditions auxquelles la miséricorde de Dieu est assurée à votre repentance : ce sont la gratuité et la vérité.

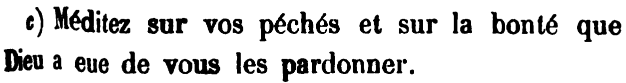
3. Il faut de plus (outre l'exercice de ces vertus) vous détourner du mal.

4. Mais souvenez-vous que pour cela il faut la crainte de Dieu, et pour l'établir dans vos cœurs,

a) Mettez-vous devant les yeux les terribles exemples de la vengeance divine;

b) Appliquez votre esprit à considérer la majesté de Dieu dans les différents objets qui vous la représentent;

(1) *Les Fruits de la repentance.* Pages 27-30.



c) Méditez sur vos péchés et sur la bonté que Dieu a eue de vous les pardonner.

5. Si vous faites cela, Dieu apaisera vos ennemis; du reste, aimez-les et pardonnez-leur.

« Priez Dieu qu'il lui plaise par sa miséricorde de « leur pardonner leurs péchés, et en particulier ceux « que leur fait commettre cette excessive aigreur « qu'ils ont conçue contre nous sans raison. Priez-le « qu'il les illumine, afin qu'en distinguant désormais « les objets un peu mieux qu'ils n'ont fait jusqu'à « cette heure, ils reconnaissent le tort qu'ils nous « font et celui qu'ils se font à eux-mêmes. Ils ne nous « haïssent que parce qu'ils se sont formé de nous une « idée fort étrange; mais si Dieu daignait exaucer « nos vœux, et qu'en les désabusant de leurs faux « préjugés, il leur fît voir l'innocence et la justice de « notre profession telle qu'elle est en effet, de quelle « componction de cœur ne seraient-ils pas touchés « et quelle serait notre joie? J'avoue qu'un si grand « bonheur est assez éloigné de l'apparence, et néan- « moins il ne faut pas laisser de le demander. Toutes « choses sont possibles à Dieu; il est le maître des « hommes aussi bien que des temps et des saisons. « Cependant, si nous prenons soin de disposer telle- ment nos voies qu'elles lui puissent plaire, il faut espérer qu'il apaisera nos ennemis envers nous. Il adoucira leur esprit et changera cette humeur fâcheuse qui les anime contre notre religion. Et quand il ne le ferait pas, nous devons toujours être assurés qu'il nous accordera sa paix et sa bénédic-

« tion, qui est le plus grand de nos biens (1).

Ici vient un passage sur Louis XIV :

« Ce sera, mes frères, sous cette bénédiction que
« nous jouirons aussi de la protection de notre puis-
« sant monarque, laquelle, après celle de Dieu, doit
« être notre unique refuge. Ce grand prince n'ignore
« pas l'ardeur, le zèle et la fidélité que nous avons
« pour son service; mais nous ne devons pas ignorer
« aussi de quelle nécessité nous est sa bienveillance.
« Tout serait déclaré contre nous, s'il retirait cette
« ombre ou, pour mieux dire, ces rayons sacrés de
« son autorité, qui nous couvrent et qui nous défen-
« dent. Nous ne pouvons avoir sur la terre d'autre
« recours qu'à sa justice; elle seule est l'asile qui
« reste à notre espérance. C'est ce qui nous doit
« d'autant plus obliger à prier le Roi des rois, que,
« par sa providence immortelle, il veuille le garder et
« le conserver en toutes occasions et particulièrement
« aujourd'hui dans les périls de la guerre où Sa Ma-
« jesté va s'exposer pour le repos de ses peuples.
« Que Dieu donc soit son soleil et son bouclier
« comme il l'était autrefois de David; qu'il l'accom
« pagne dans ses expéditions militaires et qu'il pré
« side lui-même dans ses conseils. Prions-le de pl
« qu'il lui plaise d'incliner son cœur vers nous et
« nous le rendre favorable. C'est ce que Dieu fe
« sans doute si, de notre part, nous apprenons à bi
« régler notre conduite et notre vie, si nous somm
« pieux et zélés, humbles et patients, justes et ch

(1) *Les Fruits de la repentance.* Pages 42-43.

« ritables, simples et modestes, fidèles et sincères, « doux à nos inférieurs, équitables à nos égaux, sou- « mis et obéissants à nos magistrats. De cette ma- « nière, nous devons espérer que Dieu aura soin de « nous, et quand notre roi aura la bonté de vouloir « s'informer par lui-même de ce que nous sommes, « il lui arrivera ce qui arriva à un de ses illustres « et glorieux prédécesseurs, sur le sujet des habitants « des vallées de Provence. Ces pauvres fidèles, qui « étaient alors les tristes restes des Vaudois, furent « cruellement accusés et poursuivis devant ce prince, « comme des hérétiques et des criminels. On excitait « sa colère et sa justice contre eux par de fausses et « odieuses imputations, et on ne demandait pas moins « que leur sang et leur ruine entière. Mais avant « que de se déterminer, ce prince équitable voulut « envoyer des commissaires sur les lieux, et quand « les commissaires lui en eurent fait leur rapport, « ayant reconnu visiblement leur innocence, l'histoire « remarque qu'il s'écria : *Ils sont plus gens de bien que* « *tout le reste de mon royaume*. Faisons en sorte que « notre grand monarque dise la même chose de « nous, et qu'un semblable témoignage de sa bouche « royale soit notre apologie dans ce siècle et notre « gloire envers la postérité (1). »

Il y a sur ce sermon plus d'une observation à faire. Et d'abord, l'étude du texte laisse à désirer. Claude pouvait facilement s'apercevoir que la version autorisée, espèce de Vulgate, dont il se servait, était fau-

(1) *Les Fruits de la repentance.* Pages 43-44.

tive sur ce point; mais il ne la soumet à aucune cr tique et se sert d'un hasard de cette version pou donner une unité à des paroles qui n'en ont pas. Pour arriver à la repentance, dont il n'y a pas un mot dans le texte, il doit appliquer à l'homme ce qui est dit de la gratuité et de la vérité, profitant de ce que Dieu n'est pas nommé.

Nous n'avons plus ici cette explication naïve du texte, suivie, si possible, d'une application. Dans un sens il y a progrès. C'est le commencement de la méthode applicative, qui se développera de plus en plus; mais cet essai n'est pas heureux et fait pressentir l'écueil de cette tendance, dans laquelle le texte, sacrifié souvent aux applications, devient facilement un prétexte. L'ancienne méthode, tout imparfaite qu'elle était, valait mieux sous ce rapport. Quelle que soit celle que l'on suive, il faut étudier son texte dans l'original et se garder d'y introduire des idées qui ne s'y trouvent pas.

Claude franchit les limites ou les barrières ordinaires de son éloquence dans l'*Exhortation* qu'il pro nonça peu de jours avant son bannissement et lorsqu l'édit de révocation, déjà rédigé, était sur le poi d'être mis à exécution (1). Cette époque était bi solennelle et bien douloureuse, et le fond du cal

(1) La révocation fut signée le 18 octobre 1685. Le 21, une assemblée de encore avoir lieu dans le temple de Charenton, sur la permission des autori qui avaient préparé pour ce jour là une manœuvre, au moyen de laquelle aurait obtenu une apparence d'abjuration du troupeau. Claude eut des soupç et annonça que la réunion n'aurait pas lieu.

était plus amer encore qu'on ne l'avait prévu. Claude lui-même, si sévère et si méthodique, si froid hors de la réprimande, s'abandonne à ses douloureuses émotions.

Son texte est le suivant : *J'établirai mon alliance entre moi et toi et ta postérité après toi en leurs âges, pour être une alliance perpétuelle, afin que je te sois Dieu et à ta postérité après toi. Dieu dit aussi à Abraham : Mais toi, tu garderas mon alliance, toi et ta postérité après toi en leurs âges.* (Genèse, XVII, 7, 8.)

« Mes frères bien-aimés (dit-il en tête de son dis-« cours imprimé), vous avez souhaité cette exhorta-« tion; je vous la donne avec tous mes vœux. Elle « fut conçue à la hâte et dans le plus grand trouble « de ma douleur. Mais comme je m'aperçus, par un « torrent de larmes qu'elle vous tira, qu'elle était « bénite, je fis scrupule d'y rien changer. Ce n'est « pas une explication régulière du texte : la douleur « ne souffre pas l'art et la méthode. Ce sont les mou-« vements de mon cœur navré de tristesse et des « conseils dont je vous conjure de conserver la « mémoire. »

Il explique les jugements de Dieu par l'infidélité de son peuple, puis il ajoute :

« Quand je pense à la postérité malheureuse qui « s'élèvera en jugement contre nous, hélas! malheu-« reux enfants des plus malheureux pères! Mais vous « avez le temps de pleurer. Ménagez le seul moment « qui vous reste. Dieu vous abandonne; ceci en est « le présage ordinaire; c'est ici la rupture : *Je ne les*

« *paîtrai plus; que celui qui meurt meure!* Et où s'en
« iront-ils, Seigneur? *Celui qui est destiné à la mort*
« *à la mort; celui qui est destiné à la famine, à la fa*
« *mine; celui qui est destiné à la captivité, à la captivité.*
« Et nous malheureux, qui étions destinés à former
« les nœuds sacrés de cette union, verrons de nos
« yeux cette séparation et en serons les tristes té-
« moins! Oh! plût à Dieu qu'à l'exemple du souve-
« rain sacrificateur Jéhojadah, nous fussions en ce
« moment employés à renouveler l'alliance entre
« Dieu et son peuple! Promettez à Dieu de cheminer
« en ses voies, que sa vérité vous sera plus chère que
« toutes choses et de lui être fidèles jusqu'à la mort,
« et je vous jurerai de sa part qu'il sera encore vo-
« tre Dieu. *Oui, a dit l'Éternel, je leur serai Dieu.*
« Vous le promettez? Vous cieux, je vous prends à
« témoin entre ce peuple et son Dieu. De la sorte
« Dieu sera toujours votre Dieu. Vous serez sans
« pasteurs, mais vous aurez pour pasteur le grand
« Pasteur des brebis, que vous irez entendre dans
« sa Parole. Vous n'aurez plus les serviteurs, mais
« vous aurez le Maître. Vous ne viendrez plus en-
« tendre nos prédications, mais vous irez au sermon
« du Fils de Dieu et tirerez les instructions de sa
« bouche. Vous n'entendrez plus notre parole, mais
« vous entendrez la voix du Seigneur, le chef et con-
« sommateur de la foi; vous puiserez dans la source
« même, des lumières plus pures et plus efficaces.
« Vous n'aurez plus de temple; mais le Souverain
« n'habite point és temples faits de main. De tou-

« vos cœurs bien unis en la foi, faites-lui une maison « sainte, qui s'élève pour être un tabernacle de Dieu « en esprit; de vos maisons faites des temples; con« sacrez-les à Dieu par un jeûne solennel, et là ren« dez-lui soigneusement vos services. Surtout que « le jour du Seigneur vous soit saint, car ce jour est « saint à l'Éternel. Et comme par vos péchés vous « avez ôté ce bien précieux à vos enfants, souvenez« vous que vous leur devez, en réparation de cette « perte, plus d'instruction, que vous leur devez sans « cesse inspirer la vérité de la religion avec plus « de soin que vous n'avez fait, et que c'est là le « principal devoir de votre vie. Vous craignez pour « eux; mais consacrez-les à Dieu : ils seront à lui, « ils seront gardés en son nom, et nul ne les ravira « de sa main. Priez-le qu'il les conserve dans son « alliance. Cette prière est sacrée; elle sera bien « reçue, elle sera exaucée; ces enfants seront la « semence de l'Église. Cette génération à venir, pour « laquelle vous vous consumez d'un pieux souci sera « dans son temps la génération élue, la nation sainte, « la sacrificature royale, le peuple acquis. Vous aurez « à souffrir : après s'en être pris aux temples de pierres, on attaquera les temples du Saint-Esprit.... C'est là le chemin : par plusieurs tribulations il nous faut entrer au royaume des cieux. La porte est étroite et le chemin qui mène à la vie est tracé du sang et des larmes de tant de justes.... Et n'êtes-vous pas touchés de cette pensée que, dans cet état, le ciel a les yeux sur nous et que

« l'Esprit de Dieu et de gloire repose sur nous.
« Si par la séduction de la chair vous êtes tentés
« et que vous disiez : *Non, mais nous irons au pays*
« *d'Égypte, afin que nous ne voyions point de guerre et*
« *que nous n'oyions point le son du cornet et n'ayons*
« *point disette de pain;* écoutez là-dessus la parole
« de l'Éternel : *Vous, les restes de Juda, ainsi a dit*
« *l'Éternel, le Dieu d'Israël : Si vous dressez votre face,*
« *résolus d'aller en Égypte, il adviendra que l'épée dont*
« *vous avez peur vous attrapera en Égypte et la famine*
« *vous y joindra.* Stupide et insensé, si Dieu te veut
« perdre, qui est-ce qui te délivrera de sa main?
« As-tu oublié ces paroles du Fils de Dieu : *Qui vou-*
« *dra sauver sa vie la perdra, mais qui voudra perdre*
« *sa vie pour l'amour de moi la sauvera.* On vous fera
« des promesses : *Je te donnerai!* Mais, ô fidèle, que
« te donnera-t-on qui te récompense de la perte de
« ton Sauveur, qui te regardera comme un lâche,
« et qui dira : *Jetez le serviteur inutile, pieds et mains*
« *liés, aux ténèbres extérieures?* Que te donnera-t-on
« qui te puisse dédommager de la perte des biens
« éternels et qui te puisse consoler des tourments
« infinis de l'étang ardent, qui est la part des lâches
« et des timides? Écoute plutôt la promesse du Sau-
« veur : *Sois fidèle jusques à la mort, et je te donnerai*
« *la couronne de vie.* Regardez, chrétiens, à ce grand
« jour auquel Jésus-Christ viendra avec les millions
« d'anges citer tous les hommes devant son tribunal.
« Percez tous les siècles, car il ne faut ici rien de
« froid : Dieu, qui nous a donné de bien autres lu-

«mières, attend de nous des résolutions plus hautes. « Pensez à la présence de ce Sauveur, qui fera le « bonheur et la joie de celui qui lui aura été fidèle. « Souvenez-vous, frères bien-aimés, dans le désastre « de l'Eglise, qu'il n'y a point d'asile assuré que l'in« nocence. Si par la vanité des honneurs vous aban« donnez Dieu, Dieu vous livrera ès mains des « hommes; mais si, par la crainte de Dieu, vous « méprisez les menaces des hommes, Dieu vous « délivrera de leurs mains. Si, toujours innocents et « fidèles à Dieu, vous faites ses affaires sur la terre, « il fera les vôtres dans le ciel. Disons tous d'un « cœur sincère : *Nous te suivrons partout, fût-ce même « à la mort*. Sainte résolution, que vous nous êtes « chère, et que nous vous chérirons dans les cieux ! « Surtout soyez saints : ce n'est plus le temps des « divertissements et des plaisirs... Jeunes gens, « rachetez le temps, car les jours sont mauvais. Et « vous, jeunes enfants, qui nous coûtez tant de vœux « et de chagrins, soyez bénis au nom de notre « Dieu, et que puissiez-vous être par sa grâce la « bienheureuse semence de l'Église!...

« Dans ce désastre, nous prierons comme vous : « nous sommes toujours vos pasteurs. Oui, le dernier « moment de ma vie, qui, dans mon pieux dessein, « eût été le dernier de mon ministère parmi vous, « sera le dernier de mon amour. *Jérusalem, si je « t'oublie, que ma dextre s'oublie*. Sainte famille de « mon Père, cher héritage de mon Dieu, sacré trou« peau de mon divin Maître, si je ne vous prêche

« dans ce lieu, je vous rassemblerai dans mon cœu
« si je ne vous bénis de cette chaire, je vous béni
« dans mon cœur, et là vous ferez le principal su
« de ma joie ou de ma tristesse, l'unique sujet
« mes prières et la continuelle matière de mes vœ
« ardents. Les heures qui étaient destinées à vo
« prêcher le seront à prier et à conjurer le ciel po
« attirer ses grâces sur vous. Et toi, Seigneur, je n
« te laisserai point que tu ne les aies bénis. Béni
« cette vigne, que ta main a daigné planter, les en
« fants de ces généreux pères qui ont donné leu
« sang pour ta querelle, qui te seront fidèles. Pèr
« saint, garde-les en ton nom! Seigneur Jésus, n
« permets pas que les portes d'enfer prévalent contr
« eux. Et toi, Esprit-Saint, auteur des lumières e
« des grâces, remplis-les de consolation et de sain-
« teté. O notre Dieu! que pas une brebis ne périsse!
« Oh! que puissions-nous, à ce grand et dernier
« jour, les voir toutes à la droite de Jésus-Christ, et
« qu'ils soient notre joie et notre couronne en la jour-
« née du Seigneur! Amen (1). »

Dans les dix années qui ont précédé la révocation, les sermons offrent peu de traces des convulsions qui agitaient alors l'Église. Les circonstances les plus graves, les situations les plus critiques n'avaient p faire sortir l'éloquence de sa réserve : je ne conna point d'exemple d'improvisation à cette époque. I

(1) L'auteur ajoute : « A la fin, lire le Psaume CV en prose, » et après la pr… « Faut lire le Psaume LXXIV et CXXXVII en prose.

temps les plus tranquilles n'ont pas une prédication aussi méthodique, une éloquence aussi contenue. Les pasteurs sentaient que leur Église ne pouvait se soutenir que par la science; aussi ne montaient-ils jamais en chaire sans s'être soigneusement préparés. D'ailleurs ils étaient surveillés et devaient souvent produire leurs discours. A mesure qu'on approche de 1685, l'émotion se trahit plus fréquemment, mais empreinte toujours de retenue et d'une gravité calme. C'est ce calme lui-même et cette réserve qui sont éloquents.

Nous en avons trouvé un exemple remarquable dans un sermon prononcé en septembre 1682 par Jean de La Porte, au dernier synode des Cévennes, sur les paroles de Paul aux anciens d'Éphèse : *Et maintenant voici, étant lié par l'Esprit, je m'en vais à Jérusalem*, etc. (Actes, XX, 22-24.) Il vient de rappeler à ses frères dans le ministère que les conducteurs des troupeaux sont toujours les premiers et les plus rudement attaqués, et que le temps approche sans doute où ils en feront l'expérience.

« Ce n'est pas, ajoute-t-il, que notre grand et « triomphant monarque n'ait toujours pour nous, « aussi bien que pour tous ses autres sujets, des af« fections de père, et que sa parole royale, qu'il a « bien voulu nous donner, et sa clémence et sa justice « qui, après Dieu, ont été par le passé notre seul « appui dans le monde, ne nous assurent encore pour « l'avenir qu'il continuera à nous couvrir des rayons « sacrés de son autorité et qu'on ne viendra jamais

« tageux qu'on ne doit pas trouver étrang
« la créance où il est que nous sommes h
« véritable Église et dans un chemin de
« et de damnation, il veut bien qu'on s'e
« nous convertir, comme on parle ; à quo
« mouvement de son amour et de sa tendres
« nous, il n'entend pas qu'il se mette en usag
« voies de douceur, comme il vient de s'en e

« Mais, grand roi, qu'il me soit permis
« parler ici et d'ouvrir tout mon cœur à V
« jesté, l'image la plus expresse du grand
« vant que nous adorons tous. Hélas ! qu'au
« de vos royales et paternelles intentions
« déclarations mêmes ; hélas ! que votre
« votre pauvre peuple réformé, va voir
« choses ! Nos biens et nos vies mêmes son
« et notre plus grande gloire sera toujou
« donner pour votre service. Mais notre co
« qui ne peut reconnaître d'autre supérieur
« nous obligeant pour n'être pas des m

[redacted]

« communément fraudes pieuses? Ha! Sire, qu'il « nous soit permis de craindre, quand nous voyons « qu'un grand orage va fondre sur notre sainte « religion, que nous croyons n'être en effet et qui « en effet n'est autre chose que l'Évangile du Fils « de Dieu, qui nous sera toujours mille fois plus « cher que la vie.

« Et vous, saints et bien-aimés pères et frères, qui « allez soutenir le premier et le plus rude choc, en « cas qu'il plaise à Dieu de mettre nos Églises dans « les épreuves que nous avons lieu d'appréhender, « armez-vous d'un courage et d'une patience invin- « cibles, ne faisant cas de rien que de votre devoir. « Évitez autant qu'il se pourra qu'on ne vous fasse « des affaires; tenez-vous cois et rachetez le temps. « Mais si, nonobstant tous les ménagements d'une « sainte prudence, il arrive qu'on vienne à vous in- « quiéter et même à vous faire un crime capital d'une « chose très innocente, comme cela est déjà arrivé « à quelques-uns de vous, faites état qu'alors vous « êtes liés par l'Esprit, que c'est là votre vocation, « et qu'en l'état où sont aujourd'hui les affaires, « vous ne pourriez sans lâcheté et sans trahison « abandonner le poste où vous a mis la sage Provi- « dence. Quelle honte aux pasteurs qui fuient dans « cette occasion et cherchent le calme pour eux, « tandis qu'ils laissent leurs pauvres troupeaux expo- « sés à la tempête! Pitoyable et criminelle conduite! « conduite, à mon sens, d'un vrai mercenaire, c'est- « à-dire d'un faux pasteur, le bon berger ne pouvant

« pas, dans un temps comme celui-ci, se séparer
« de ses brebis, quelque danger qu'il y ait pour lui
« à demeurer auprès d'elles. Oui, ministres du Sei-
« gneur, le seul bon parti que vous avez à prendre
« est de vous bien munir contre la tentation et de
« l'attendre de pied ferme, priant toujours le Seigneur
« qu'il veuille vous fortifier et vous revêtir de la
« vertu nécessaire de son Esprit, en sorte que vous
« puissiez souffrir paisiblement et avec joie tous les
« outrages et tous les maux qu'on pourra vous faire
« à l'occasion de l'Évangile. »

Tels se montraient constamment alors les membres persécutés de la Réforme française : toujours soumis et résistant à toutes les provocations par lesquelles on cherchait à les pousser à la révolte.

Les sermons de Claude ne sont pas ceux de ses ouvrages qui font le mieux juger de son mérite. Son génie éminemment théologique se trouvait à l'étroit dans la prédication, qui de tout temps a eu quelque chose de conventionnel et de gênant; mais dans ses écrits de controverse, dans sa *Défense de la Réformation* en particulier, il se meut avec plus de liberté et il s'élève quelquefois à une vraie éloquence. L'action la plus profonde de ces hommes de lutte était dans les débats de controverse. Les livres sont leur terrain.

Claude dédaigne tous les ornements oratoires. Cela était dans sa nature; mais on peut y voir aussi une protestation contre la rhétorique brillante qui ne

naçait d'envahir alors la chaire réformée, comme elle avait envahi déjà la chaire catholique, et à laquelle Gaches sacrifiait quelque peu. Un mot de Claude, que nous avons cité déjà, nous montre qu'il comprenait le danger : « Nous ne regardons plus, « dit-il, la parole que dans une seule vue, qui est « celle de notre divertissement, et désormais ce n'est « plus à la conscience qu'il faudra prêcher, c'est à « l'esprit et à l'imagination (1). » C'est, croyons-nous, la première fois que cette plainte se fait entendre dans la chaire. Claude n'y a jamais donné lieu ; il n'a pris du siècle de Louis XIV que ce qu'il en fallait prendre.

On ne croyait pas alors que le prédicateur dût être orateur. Son affaire était d'exposer clairement la vérité, comptant sur cette vérité elle-même et non sur ses paroles pour faire impression dans les âmes. De là le calme qui nous frappe dans la prédication de cette époque. On croirait, à l'entendre, que ces ministres étaient bien dotés, soutenus par l'État, protégés par les mœurs et placés dans une position des plus paisibles ; et cependant ils prêchaient dans des temples qui le lendemain pouvaient être démolis.

Ce calme s'explique en partie par la gravité du dix-septième siècle. C'était une gravité surtout extérieure, un certain respect de soi-même, un sentiment des bienséances, qui se montraient dans le langage et dans la littérature (la comédie exceptée), et qui tenaient certainement à un ensemble de mœurs. La

(1) *La Parabole des noces.* (Sermon II.) Page 87.

bienséance seule aurait interdit aux prédicateu
protestants un style emporté, une éloquence éche
velée et tumultuaire; mais ils en étaient surtout éloi
gnés par le profond sérieux qui chez eux s'ajoutait
à la gravité, sérieux de conviction et de position. Le
travail d'érudition, qui se mêlait pour eux aux débats
les plus animés, influait nécessairement aussi sur la
forme de leurs écrits. Souvent leurs dissertations
théologiques sont de véritables pamphlets, et cepen-
dant là encore on retrouve un ordre très exact et
une régularité extrême. Enfin le caractère de la Ré-
forme française est la dialectique. C'est sa méthode
et sa force. Or la dialectique ne peut se concilier
qu'avec un certain degré d'éloquence.

Celle de Claude et des prédicateurs contemporains
est donc, et par tous ces motifs, calme, peu animée,
impassible. Le bruit de la persécution n'y a pas
pénétré. L'émeute gronde autour du sanctuaire; mais
au dedans tout est tranquille, et l'on y étudie en
paix un texte minutieusement disséqué. Ces discours
deviennent éloquents par ce contraste même, qui nous
remplit d'émotion et de respect : c'est une éloquence
de contre-coup.

Claude a laissé, parmi ses œuvres posthumes, un
Traité de la composition d'un sermon, dont la lecture
offre un intérêt pratique, par les excellents conseils
qu'il renferme, et en même temps un intérêt histo
rique, en ce qu'il constate les idées du temps sur la
prédication. Ce n'est pas un traité complet d'homi
létique. L'auteur traite successivement de la com

[redacted]

nexion, — de la division du discours, — du choix des textes, — de la tractation (par voie d'application, d'observations, d'application perpétuelle et de propositions (1), — enfin, de l'exorde et de la conclusion.

Claude ne s'élève pas dans cet ouvrage aux principes, aux idées générales : il les suppose. Ce qui le distingue, ce sont des sources d'invention, « des « règles particulières, qui mènent pour ainsi dire « par la main, » comme dit l'éditeur de ses *OEuvres posthumes* (2), et puis un grand nombre d'exemples ou d'applications de sa méthode, des sermons presque tout entiers. Le long chapitre des sources de l'invention (3) en renferme vingt-sept. Nous en indiquerons quelques-unes : S'élever de l'espèce au genre ; — descendre du genre à l'espèce ; — observer les divers caractères d'une vertu ou d'un vice ; — considérer les relations d'une chose à une autre ; — voir les suppositions d'une chose (« une alliance suppose deux « parties qui traitent ensemble ; une victoire suppose « des ennemis, des armes, un combat, etc. ») ; — réfléchir sur la personne qui parle ou qui agit ; — réfléchir sur l'état de celui qui parle ou qui agit ; — considérer les circonstances du temps, du lieu, les personnes à qui l'on parle ou envers qui l'on agit, leur état particulier ; — comparer la parole ou l'action avec d'autres semblables ; — considérer les différences d'agir et de parler en différentes occasions ; —

(1) Voir ce qui a été dit de ces méthodes, pages 295-298, du présent volume. (Éditeurs.)

(2) Préface, page X.

(3) Pages 311-377 du tome Ier des *Œuvres posthumes*.

faire des suppositions; — réfuter les objections, etc.

Il y a là quelque chose qui paraît séduisant au premier abord; mais c'est une séduction dangereuse, surtout pour des commençants. Loin d'éveiller la pensée, cela peut désaccoutumer de penser; loin de favoriser l'invention, cela peut en étouffer le germe. Roques, dans son *Pasteur évangélique*, fait à ce propos une réflexion pleine de justesse : « En général, dit-il, « toutes ces sources ne servent qu'à faire croire « qu'on peut tirer des réflexions de tout, pour en « composer un corps, qui ensuite n'a rien d'assorti « ni d'uniforme, où l'on trouve bien, à la vérité, de « beaux morceaux, mais où l'on ne découvre ni but, « ni liaison particulière. Celui qui est instruit de « l'Écriture sainte, qui connaît le cœur humain et « son troupeau, n'a qu'à réfléchir attentivement sur « la proposition principale de son sujet, et il décou- « vrira assez de matière; surtout, il découvrira avec « facilité ce qui convient particulièrement au sujet « qu'il a choisi (1). »

Chaque sujet doit, en effet, dicter sa méthode. S'attendre à la trouver quelque part toute faite, c'est s'exposer à bien des désappointements. On est bien plus maître de ce qu'on a trouvé soi-même.

On peut comparer le prédicateur avec le médecin, à qui chaque maladie, quoique générique, c'est-à-dire commune à plusieurs individus, apparaît comme individuelle et unique. Généralement parlant, un texte, un sujet n'est égal qu'à lui-même, et il ne faut pas tant

(1) Page 376.

y voir un problème à résoudre, une difficulté à tourner, qu'un chemin à parcourir, pas tant un but qu'un moyen. C'est ce point de vue qui doit dominer jusque dans les sermons que nous faisons à titre d'exercices.

Le livre de Claude a eu sans doute une grande influence, et on peut lui attribuer en partie ces prédications à formes banales, à méthode facile, qui se ressemblent toutes dans leur fadeur et leur nullité; toutefois, ces réserves faites, nous pouvons en recommander la lecture : on y recueillera beaucoup d'observations importantes, beaucoup d'idées justes, sagaces, qu'on ne trouverait pas chez un rhéteur et qui sont le fruit de l'expérience. En voici une qui nous a frappé : « En matière de religion et de piété, n'édifier pas beaucoup, c'est détruire. Un sermon froid et pauvre fait plus de mal dans une heure que cent beaux sermons ne sauraient faire de bien. Je voudrais donc, non qu'un prédicateur fît toujours ses derniers efforts, ni qu'il prêchât toujours également bien, car cela ne se peut ni ne se doit : il y a des occasions extraordinaires pour lesquelles il faut réserver toutes ses forces; mais je voudrais au moins que, dans ces actions ordinaires et médiocres, il y eût un certain degré de plénitude qui laissât l'esprit de l'auditeur content et rempli. Il ne faut pas toujours le porter hors de soi-même ni le ravir en extase; mais il faut toujours le satisfaire et le maintenir dans l'amour et dans le désir de pratiquer la piété (1). »

(1) *Œuvres posthumes*, tome Ier, page 193.

Nous pouvons conclure de là que ces auditoires ne se contentaient pas d'une prédication médiocre; il fallait une prédication forte de structure comme de doctrine. Un sermon froid et pauvre calomnie le ministère et la vérité. Il dépend, au reste, de tout prédicateur de ne pas faire un sermon pauvre: il n'a pour cela qu'à prendre son sujet au sérieux.

Citons encore un passage remarquable sur l'ordre naturel :

« Il y a deux ordres naturels, l'un naturel à l'é-
« gard des choses mêmes, et l'autre naturel à notre
« égard. Le naturel à l'égard des choses mêmes est
« celui qui met chaque chose dans sa naturelle si-
« tuation, de la manière qu'elles sont en elles-
« mêmes, sans avoir égard à l'ordre de notre connais-
« sance. L'autre, que j'appelle naturel à notre égard,
« observe la situation qu'ont les choses lorsqu'elles
« paraissent en notre esprit ou qu'elles entrent en
« notre pensée. Par exemple, dans le texte que je
« viens d'alléguer : *Par laquelle volonté nous sommes*
« *sanctifiés, à savoir par l'oblation une seule fois faite*
« *du corps de Jésus-Christ,* l'ordre naturel des choses
« veut qu'on mette la proposition en cette forme:
« *Par la volonté de Dieu, l'oblation du corps de Christ*
« *nous sanctifie*, ou *la volonté de Dieu, par l'oblation*
« *de Jésus-Christ, nous sanctifie*, car : — 1° La volonté
« de Dieu, c'est le décret de son bon plaisir, qui
« envoie son Fils au monde; — 2° L'oblation de Jé-
« sus-Christ est le premier effet de cette volonté; —
« et 3° notre sanctification est l'effet de l'oblation,

« par cette volonté. L'ordre, au contraire, naturel de notre connaissance veut que premièrement nous considérions cette oblation; en second lieu, cette sanctification qu'elle produit, et enfin, la volonté de Dieu qui lui donne cette efficace. Quand on a des textes où l'ordre naturel des choses est différent de celui de notre connaissance, il est arbitraire de prendre l'un ou l'autre. Je crois néanmoins qu'il vaut mieux suivre celui de notre connaissance, parce qu'il est plus facile et plus clair pour les auditeurs (1). »

L'idée qui ressort de l'ensemble du livre est que le sermon proprement dit, tel que nous le comprenons aujourd'hui, n'existait pas alors; mais Claude l'entrevoit et l'inaugure, pour ainsi dire, quand il parle des sujets traités par voie de propositions (2). Il marque ainsi la transition de l'ancienne forme de la prédication à la nouvelle, du sermon sur un texte au sermon sur un sujet.

(1) *Œuvres posthumes*, tome Ier, pages 172-173.
(2) Voir plus haut, page 297.

IX.

PIERRE DU BOSC.

1623 — 1692.

Sa vie a été écrite par son gendre, en un gros volume, très lourd dans tous les sens, malgré quelques traits heureux.

Il naquit en 1623, à Bayeux, d'un avocat au parlement de Rouen. Il était le cadet de treize enfants. Il fit de rapides progrès dans les études littéraires. A une grande facilité de conception et d'élocution, à un esprit lumineux, il joignait les avantages extérieurs, qui ne font pas l'orateur, mais qui le complètent.

Voici le jugement porté sur lui par Benoît, dans son *Histoire de l'Édit de Nantes jusques à l'Édit de Révocation* : « Il était fort célèbre dans la province et « ailleurs, à cause de l'éloquence et de la solidité « de ses prédications, et on peut dire sans le flatter « qu'il avait tous les dons nécessaires à un orateur « chrétien. Il avait l'esprit éclairé par la connaissance « des belles-lettres. Il était bon philosophe, solide « théologien, critique judicieux. Il était fort bien « fait de sa personne. Il avait une voix également

;réable et forte, un geste bien composé, un corps buste, une santé vigoureuse (1). »

ommé pasteur à Caen, à vingt-trois ans, il refusa tamment de quitter son poste. A trois reprises, lise de Paris le réclama en vain. La violence e put l'arracher à son troupeau.

a réputation était grande dans les deux partis; i fut-il l'objet d'une malveillance plus attentive a part de ses adversaires. Il fut plus d'une fois oncé pour des paroles injurieuses à la religion olique. La cause de cet acharnement est dans oids qu'avait tout ce qu'il disait et dans la peur on avait de son éloquence; car, du reste, sa poique est pleine de modération et de décence, et pratique à cet égard fut constamment d'accord s les belles paroles par lesquelles commence sermon sur *les deux Souverains :*

« Nous avons souvent la douleur de voir servir cette chaire à des matières de controverse. J'en parle expressément comme d'une chose qui nous donne de la douleur. Car ce n'est jamais sans un sensible regret que nous nous trouvons engagés dans la fâcheuse nécessité de combattre des personnes qui nous sont chères et vénérables; des personnes dont nous honorons le mérite, dont nous révérons l'autorité et la puissance, et dont nous souhaitons si ardemment l'amitié qu'il n'y a rien que nous ne voulussions faire pour l'acquérir, hormis de trahir les sentiments de nos consciences. Bien

(1) Tome III, partie II, page 99.

« loin de prendre plaisir à ces déplorables di
« nous n'y entrons jamais qu'avec une répu
« pareille à celle qu'Abner fit paraître lorsq
« fallut venir aux mains avec les gens de Joa
« comme lui et les siens, étaient Israélites, de
« nation, de même pays et de mêmes mœurs. (
« bat entre des personnes que le sang et la
« unissaient si étroitement lui faisait de la p
« lui donnait du chagrin. Il chercha les moy
« l'éviter, et quand il en vit les tristes effets,
« dans une émotion véhémente au général d
« contraire : *L'épée dévorera-t-elle sans cesse? N*
« *pas qu'il y a de l'amertume à la fin, et jusques*
« *différeras-tu de dire au peuple qu'il retourn*
« *poursuite de ses frères?* Plût à Dieu que
« monde en voulût user comme Joab fit dan
« rencontre! Plût à Dieu que ceux dont notre
« nous sépare, voulussent comme lui écou
« prières et les remontrances qu'on leur p
« faire pour les conjurer de ne poursuivre plus
« Que de bon cœur nous quitterions les ar
« la dispute pour les embrasser, pour leur pr
« la main de réconciliation, et pour bénir av
« le Dieu de la paix, qui nous aurait réun
« un même corps par les sentiments fraterne
« même Esprit (1)! »

Bien qu'il eût beaucoup de force d'esprit
fût homme d'action, Du Bosc était éminemmen

(1) *Sermons sur divers textes de l'Écriture sainte convenables*
Rotterdam, 1692-1701. Tome IV, pages 89-90.

« Sa douceur et son humilité le mettaient à couvert « de la plupart des chagrins qui sont inévitables « aux âmes fières et vaines. Il sacrifiait volontiers « ses intérêts particuliers à la paix et à la charité, « qui tenait la première place dans son cœur. C'é-« tait un homme de paix, un vrai disciple du Prince « de paix (1). »

Il fut dénoncé pour avoir, dans son sermon sur *les Larmes de saint Pierre*, le premier de ses sermons qui ait été publié, reproché aux bigots « d'adorer « un morceau de pain en la place de notre Sauveur « et de réduire ce divin Rédempteur sous une hostie « prétendue, où il est au plus bas degré de l'ignomi-« nie et où d'un Dieu souverainement adorable on « en fait un objet de scandale et de mépris, qui « ne peut se défendre seulement de la vermine. — « M. le duc de Longueville fut obligé d'employer son « autorité, pour faire cesser la persécution (2). »

Dénoncé de nouveau, et à tort, pour avoir parlé avec mépris de la confession auriculaire, il fut exilé à Châlons, en avril 1664; mais plusieurs amis ayant intercédé en sa faveur, il put revenir dans sa paroisse en octobre de la même année. La même mesure avait été prise en même temps contre plusieurs ministres, sous divers prétextes, pour imprimer de la terreur.

Sa réputation d'orateur parfait, établie de bonne heure et répandue au loin, son caractère conciliant

(1) *Vie de Pierre Du Bosc*. Rotterdam. 1694. Page 164.
(2) *Ibid.*, page 17.

et son talent de négociateur, firent qu'on le chargeât de plusieurs missions importantes et difficiles. Une partie de son temps se passait en voyages de son Église à la cour.

Ce qu'il y a de plus mémorable, c'est l'audience qu'il obtint de Louis XIV, en 1668, pour réclamer contre la suppression des chambres de l'Édit, établies à Paris et à Rouen, et qui devaient connaître des causes qui intéressaient les réformés. Du Bosc prononça, à cette occasion, un très remarquable discours, qui rappelle la défense de Fouquet par Pélisson. Le voici en entier :

« Sire,

« Nous bénissons Dieu de ce qu'il nous est permis « d'approcher de Votre Majesté sacrée, pour lui « faire entendre la voix de notre douleur. Ce grand « Dieu, dont vous êtes l'image vivante et glorieuse, « n'a jamais appelé les hommes à lui que pour leur « faire du bien ; et quand son Fils éternel, qui est « le roi des rois, est descendu en la terre, il n'a dit « autre chose aux misérables qui étaient chargés « de maux et travaillés d'ennuis, sinon : *Venez à « moi!* pour leur promettre en même temps de les « soulager. C'est ce qui nous fait espérer, Sire, que « Votre Majesté ayant trouvé bon que nous vinssions « nous jeter ici à ses pieds, nous y recevrons le sou- « lagement qui nous est nécessaire, dans l'extrémité « déplorable où nous sommes réduits, et qu'en sor- « tant de votre palais, nous aurons sujet de publier « à toute la terre que vous surpassez de beaucoup

il empereur de qui l'on a remarqué que jamais
rsonne ne se présenta devant lui qui ne s'en
tournât content.
Nous n'entrerons point, Sire, dans le détail de
tre misère et de nos souffrances, parce que Votre
jesté nous ayant fait la grâce de nommer des
mmissaires pour en connaître, nous nous pro-
ttons de leur probité qu'ils vous en feront un
port fidèle. Nous ne parlerons donc maintenant
e de cette suppression des chambres de l'Édit,
nt la douloureuse nouvelle nous cause des an-
sses inconcevables. Quelles paroles pourraient
rimer notre étonnement et notre surprise, puis-
, dans le temps même que nous attendions de
re main secourable le remède à nos plaies,
s recevons un coup mortel, qui nous frappe
cœur et qui rend tous nos autres maux incu-
les! Permettez-nous, Sire, d'en appeler de vous
ous-même, c'est-à-dire d'un roi tout-puissant
n roi juste et plus jaloux encore de sa justice
le sa sincérité que de sa puissance. Car depuis
re glorieux avénement à la couronne, vous
z témoigné à tout le monde que votre intention
it de maintenir l'édit de Nantes. Vos déclara-
s en ont assuré tous les peuples de l'Europe,
a dernière même, donnée à Saint-Germain en
16, bien qu'elle contienne tant d'articles qui
is font gémir, proteste cependant que votre
sein a toujours été d'observer exactement cet
t. Nous espérons, Sire, que des paroles si hau-

« tement prononcées et si souvent réitérées à la face
« de tout l'univers, s'opposeront à cette autre pa-
« role qui ne s'est encore fait entendre que dans
« votre cabinet. Car il serait impossible de maintenir
« l'édit en abolissant les chambres qu'il a si solen-
« nellement établies, puisque leur établissement fait
« la principale et la plus essentielle partie de cet
« édit, que son grand et illustre auteur a nommé
« *une loi perpétuelle et irrévocable*.

« On a donné à entendre à Votre Majesté que ces
« chambres n'avaient été créées que pour un temps
« et pour subsister jusqu'à ce que le souverain trou-
« vât à propos d'en ordonner autrement. Mais quand
« Votre Majesté daignera se faire lire l'article XXX
« de cet édit, elle reconnaîtra le contraire. Elle verra
« que ces chambres sont établies à perpétuité, sans
« condition, sans limitation de temps, sans réser-
« vation d'aucune clause qui puisse y apporter de
« changement. Elle verra même qu'à la tête de cet
« article il se trouve une préface, qui en est un fon-
« dement inébranlable, et une raison éternelle, dont
« la force ne saurait jamais cesser; car il commence
« par ces termes : *Afin que la justice soit rendue et*
« *administrée à nos sujets sans aucune suspicion, haine*
« *ou faveur, comme étant un des principaux moyens*
« *pour les maintenir en paix et concorde, nous ordon-*
« *nons qu'en notre cour de parlement de Paris il y aura*
« *une chambre*. C'est poser nettement que sans ces
« chambres particulières à ceux de notre religion,
« la justice ne saurait leur être rendue en France

« sans soupçon, sans haine de la part des juges, « sans faveur pour les catholiques; si bien que ruiner un tribunal si nécessaire, ce serait infailliblement retomber dans le mal que la prudence et la « justice de Henri-le-Grand avaient voulu prévenir.

« En effet, les lois ont toujours permis de récuser « les juges suspects, parce qu'il ne serait pas raisonnable de mettre la vie, l'honneur et les biens « d'un homme entre les mains de ceux qu'il soupçonne d'être aveuglés ou emportés de passion contre lui. Ceux de notre religion regarderont toujours « de cette manière les parlements, dont la plupart « des juges ont une animosité implacable contre « notre profession, animosité qu'on n'a pas vu cesser « avec les anciens troubles de l'État, mais qui dure « encore aujourd'hui dans toute sa violence. On en « a remarqué depuis peu des preuves funestes dans « le parlement de Pau, dont Votre Majesté elle-même « a reconnu et condamné les emportements; dans « celui de Rouen, qui, malgré les arrêts et les menaces de votre conseil d'État, autorise le ravissement de nos enfants et tâche de réduire à l'aumône nos avocats, nos médecins et nos artisans, « en leur ôtant tout moyen de vivre par une exclusion cruelle qui leur empêche l'entrée dans toutes « les professions et même dans les métiers les plus « mécaniques. Le parlement de Bretagne a déclaré « l'excès de sa haine par un exemple des plus tragiques, en faisant brûler un homme d'honneur « pour un crime supposé, dont les auteurs furent

« découverts et punis peu de temps après sa mort.
« Et, bien que le ciel équitable eût justifié sa mé-
« moire, il se trouva néanmoins dans ce parlement
« des juges si passionnés et si inhumains que de
« soutenir qu'il avait été bien condamné et qu'il
« méritait le feu seulement parce qu'il était héré-
« tique. Nous abandonner à des officiers si préoccu-
« pés et si impitoyables, que serait-ce, sinon nous
« livrer à des ennemis jurés, dont nous ne pourrions
« attendre que des arrêts autant rigoureux qu'in-
« justes.

« Après cela, Votre Majesté peut aisément juger
« si on lui a bien représenté les choses, en lui disant
« que la suppression des chambres de l'Édit ne
« serait pas de conséquence et que ceux de notre
« religion ne s'y trouveraient point blessés. Sire,
« permettez-nous de vous tenir un langage tout
« contraire, pour l'intérêt de votre service, aussi
« bien que pour celui de notre conservation, et de
« vous dire dans une exacte vérité que nous ne
« voyons rien dont les conséquences nous paraissent
« plus dangereuses, soit à l'égard des parlements,
« soit à l'égard des catholiques, soit à l'égard de
« ceux de notre communion.

« Car, pour les parlements, quelle justice en pour-
« rons-nous attendre après cette suppression? Si,
« pendant que les chambres de l'Édit subsistaient,
« ils se donnaient tant de licence, ils frappaient de
« si grands et si rudes coups, que sera-ce quand
« il n'y aura plus rien auprès d'eux et à leurs côté

« pour leur retenir le bras? Comment pourrait-on « espérer qu'ils gardassent l'Édit, puisqu'ils ne seraient entrés dans la connaissance de nos affaires « que par une grande brèche faite à cet édit? Entrer « dans un lieu par la brèche, ce n'est pas le moyen « de le respecter, mais de s'y permettre toutes « choses.

« Pour les catholiques, que jugeront-ils, Sire, « dans tout le royaume, sinon que l'intention de « Votre Majesté est de nous perdre, puisqu'ils verront abattre notre sauvegarde? Ils prendront in« dubitablement cette mauvaise impression, capable « de les pousser aux dernières extrémités; et, quel« ques ordres que vos gouverneurs donnent dans « les provinces, quelques déclarations même qui « sortent de votre bouche sacrée, ou qui émanent « de votre autorité royale, les peuples, jugeant de « votre intention par des effets apparents, se licen« cieront à tout entreprendre contre des personnes « qu'ils s'imagineront être désormais abandonnées « à leurs insultes. De sorte que, s'il y a des séditieux « dans l'État, comme il n'y en a que trop, la sup« pression des chambres, contre votre dessein à « la vérité, mais par une suite inévitable, lâchera « contre nous ces gens mal intentionnés et exposera « nos biens et nos vies à leurs furieux desseins.

« Enfin, pour ceux de notre religion, il est cer« tain, Sire, et ce serait trahir les intérêts de Votre « Majesté que de le dissimuler, il est certain que « cette suppression les jettera dans les frayeurs et

« dans les alarmes que tous les moyens imaginables
« ne sauraient jamais apaiser. Ils considéreront ce
« changement comme le signal de leur dernière
« ruine. Ils ne mettront plus de bornes à leurs
« craintes.

« L'Édit est maintenant regardé par eux comme
« une digue faite pour leur sûreté. Mais quand ils
« verront faire à cette digue une si large ouverture,
« ils ne concevront plus rien qu'une chute de tor-
« rents et qu'une inondation générale. Tellement
« que dans ce trouble et dans ces appréhensions,
« chacun d'eux tâchera sans doute à se sauver par
« la fuite, ce qui dépeuplerait votre royaume de
« plus d'un million de personnes, dont la retraite
« ferait un insigne préjudice au négoce, aux ma-
« nufactures, au labourage, aux arts et aux métiers,
« et même en toutes façons au bien de l'État.

« Au nom de Dieu donc, Sire, écoutez en cette
« occasion nos gémissements et nos plaintes; écoutez
« les derniers soupirs de notre liberté mourante;
« ayez pitié de nos maux; ayez pitié de tant de pau-
« vres sujets qui, depuis un long temps, ne vivent
« presque plus que de leurs larmes. Ce sont des
« sujets qui ont pour vous un zèle ardent et une
« fidélité inviolable. Ce sont des sujets qui ont au-
« tant d'amour que de respect pour votre auguste
« personne, en qui le ciel, par une largesse non
« pareille, a répandu ou plutôt rassemblé ce qu'il
« y a de plus rare, de plus majestueux et de plus
« aimable. Ce sont des sujets à qui l'histoire ren-

témoignage d'avoir contribué notablement autrefois à mettre votre grand et magnanime aïeul dans son trône légitime. Ce sont des sujets qui, depuis votre miraculeuse naissance, n'ont jamais rien fait qui puisse attirer du blâme sur leur conduite. Nous pourrions même en parler d'une autre manière; mais Votre Majesté a eu soin d'épargner notre pudeur et de louer, dans des occasions importantes, notre fidélité, en des termes que nous n'aurions osé prononcer. Ce sont encore des sujets qui, n'ayant que votre sceptre seul pour appui, pour asile et pour protection en la terre, sont obligés par leur intérêt, aussi bien que par leur devoir et par leur conscience, de se tenir invariablement attachés au service de Votre Majesté.
« Ne craignez point, grand Roi, de faire tort à votre gloire en changeant la résolution que vous avez prise touchant les chambres dont nous parlons. Dieu lui-même, la source et le centre de toutes les grandeurs et de toutes les perfections, nous est représenté dans l'Écriture sainte comme se repentant, quand il a menacé des hommes qu'il voit ensuite s'humilier en sa présence, et nous avons en cette rencontre un intercesseur dont le mérite rendra glorieux tout ce que vous ferez en sa considération. C'est Henri-le-Grand, cet admirable héros, que Votre Majesté, par un dessein digne de son sang, de son courage et de sa vertu, s'est proposée de faire revivre en sa personne. Il vous sollicite ici en notre faveur. Il vous demande la conserva-

« tion d'un édit qui est le plus grand ouvrage de sa
« exquise sagesse, le doux fruit de ses travaux, le
« principal fondement de l'union et de la concorde
« de ses sujets et du rétablissement de son État;
« comme lui-même s'en est exprimé dans la préface
« de cette loi solennelle. Nous n'ajouterons rien, Sire,
« à une recommandation si puissante, et nous finirons
« en priant Dieu qu'il donne au petit-fils encore plus
« de vertus et plus de gloire qu'au grand-père, et
« que, prolongeant ses années bien loin au delà de
« celles de son invincible aïeul, il ne le retire du
« monde que quand les dernières bornes de la vie
« humaine lui feront souhaiter d'aller dans le ciel
« posséder une meilleure couronne que toutes celles
« de la terre (1). »

Au commencement de ce discours, le roi paraissait distrait; mais bientôt, attiré par l'éloquence de Du Bosc, il l'écouta jusqu'à la fin avec une attention de plus en plus marquée. Il lui promit d'examiner la question. Lui ayant demandé ensuite si ces chambres n'étaient pas établies de telle manière qu'il pouvait, selon l'Édit, les révoquer quand il lui plairait, Du Bosc affirma que l'Édit n'en disait mot.

« Permettez-moi, Sire, ajouta-t-il, de vous dire
« que je vois bien que vous êtes un bon roi. Je n'en
« doute point, ayant eu l'honneur de voir et d'entre-
« tenir Votre Majesté; mais je ne sais comment il ar-
« rive, soit par la mauvaise disposition des peuples,
« ou peut-être par l'humeur de ceux qui reçoivent

(1) *Vie de Pierre Du Bosc*, pages 51-59.

« ... de Votre Majesté, que vos intentions ne « ... point suivies. Car on nous réduit partout à « l'extrémité ; on rend notre condition, non-seulement « calamiteuse, mais entièrement insupportable ; on « nous ôte nos temples ; on nous exclut des métiers ; « on nous prive de tous les moyens de vivre, et il n'y « a plus personne de notre religion dans le royaume « qui ne songe à la retraite. Si donc Votre Majesté « vient à frapper ce dernier coup, dans un temps si « misérable, il n'y aura plus nul moyen de rassurer « les esprits, et toute votre puissance royale ne sau- « rait empêcher l'épouvante et la frayeur que tous « ceux de notre communion en prendront. Chacun tâ- « chera à se sauver ; ce ne sera plus qu'une déban- « dade universelle. Faites-moi la grâce, Sire, de « croire que je ne dis point ceci comme ministre. Je « ne donne rien à mon caractère ni à ma religion ; je « dis les choses comme elles sont. Vous tenez la place « de Dieu, et j'agis devant Votre Majesté comme si je « voyais Dieu lui-même, dont vous êtes l'image. Je « proteste saintement en votre présence que je dis la « vérité telle qu'elle est (1). »

Le roi parut touché et s'écria : « Ah ! j'y penserai « donc. Oui, je vous promets que j'y penserai. » Ayant passé un moment après dans la chambre de la reine : « Madame, lui dit-il, je viens d'entendre « l'homme de mon royaume qui parle le mieux. » Et se tournant vers les nombreux courtisans qui l'entouraient, il ajouta : « Il est certain que je n'avais jamais

(1) *Vie de Pierre Du Bosc*, pages 62-63.

« ouï si bien parler (1). » Il fut étonné, dit Benoît, « d'entendre un discours d'un autre caractère que les « harangues toutes pleines d'une fausse rhétorique « dont il avait les oreilles souvent battues (2). » Cela n'empêcha pas que, peu de semaines après l'audience accordée à Du Bosc, les chambres de l'Édit ne fussent supprimées. Benoît fait bien comprendre l'importance de cette suppression et la difficulté du sujet traité par Du Bosc :

« Le prétexte, dit-il, était spécieux. La chicane « abusait de la juridiction de ces chambres, et on « trouvait aisément des gens qui, par une interven- « tion frauduleuse, évoquaient aux chambres de l'É- « dit les procès prêts à juger dans les parlements et « donnaient lieu par ce moyen à des longueurs infi- « nies. On accusait aussi les juges de n'y rendre la « justice qu'à bon compte et d'y prendre des vaca- « tions excessives. D'ailleurs il ne semblait pas qu'on « fît grand tort aux réformés de leur ôter une cham- « bre où ils n'avaient qu'un conseiller de leur reli- « gion : faible secours contre le nombre des catholi- « ques dont la chambre était composée, s'ils avaient « voulu faire une injustice. Joint que, si la présence « de ce conseiller était de quelque utilité pour eux, « ils ne perdaient rien à la suppression de cette « chambre, parce qu'il y aurait toujours un des réfor- « més dans chaque chambre des enquêtes (3). »

(1) *Vie de Pierre Du Bosc*, page 63.
(2) *Histoire de l'Édit de Nantes*. Tome III, partie II, page 104.
(3) *Ibid*. Tome III, partie II, page 100.

…is les réformé… …nsidéraient la chose d'une tout
manièr… pour eux, le seul nom de *Chambre de*
…ait quelque chose de vénérable. « Il faisait
…, dit le même historien, que ces chambres
…nt comme des colonnes de l'Édit, dont elles
…aient le nom, et que par conséquent on ne pou-
… les renverser sans donner atteinte à l'Édit
…ne qui les avait établies (1). » Ce qui augmen-
…s craintes des réformés, c'était la difficulté des
…où cette suppression était proposée. Les parle-
… reprenaient leur ancien zèle pour extirper l'hé-
…; or il était probable qu'on leur incorporerait
…t les *chambres mi-parties*, par lesquelles il s'a-
…t de remplacer celles qu'on allait supprimer.
…it à craindre aussi « qu'après avoir fait une si
…ge brèche à l'Édit, dans un article si exprès, si
…itif, si important, sans prendre de détour et de
…texte, sans se servir du voile d'explication, d'in-
…prétation ou d'autre semblable, comme on avait
… jusques à présent, on ne voulût de même cas-
…une à une toutes les autres concessions qui
…ient encore quelque vertu. Toutes les autres
…traventions qu'on avait faites jusques à pré-
…t à l'Édit, quoique importantes et fâcheuses,
…blaient néanmoins respecter l'Édit, et ne lui
…taient que des atteintes indirectes; mais celle-ci
…quait le corps de l'Édit même, et arrachant de
… lieu une pierre de l'édifice qui servait à l'union

(1) …istoire de l'Édit de Nantes. Tome III, partie II, page 101.

« des autres, il semblait qu[illegible] en dût ruiner et dis-
« soudre tout l'assemblage (1). »

Une autre difficulté était la position de Du Bosc vis-à-vis du roi. Il fallait intéresser, par une harangue officielle, un prince distrait, fort peu instruit de la question, prévenu, d'ailleurs, et soufflé par ses conducteurs spirituels. Rarement un orateur a parlé dans des circonstances plus défavorables. L'orateur de la chaire a seul les coudées franches; il n'a à s'inquiéter que de dire la vérité avec charité. L'orateur profane doit consulter les convenances et l'état de son auditoire; il ne doit pas négliger les précautions, les artifices, et son éloquence, dans cette position contrainte, prend facilement elle-même quelque chose de contraint. Du Bosc est, en effet, plus naturel dans ses sermons que dans ce discours; cependant tout y est franc, sans réticences, et en même temps grave et parfaitement mesuré. Il y traite des questions très délicates et le fait avec beaucoup de sûreté d'esprit et de finesse. En somme, ce discours est fort beau et il est étonnant qu'il ne soit pas plus connu.

Nous ne rencontrerons plus Du Bosc sur ce terrain-là; mais cette occasion a suffi pour nous faire reconnaître en lui un homme du monde, dans le meilleur sens du mot. Son biographe se plaît à nous en donner des preuves. Je donne pour ce qu'elle vaut celle qu'il produit dans le récit suivant :

« Son exil ne servit qu'à faire voir combien il
« était aimé et considéré.... L'évêque du lieu, de la

(1) *Histoire de l'Édit de Nantes.* Tome III, partie II, pages 101-102.

ison de Herse Vialart, se fit aussi un plaisir de ntribuer à sa consolation. Il n'y eut point d'hon-tetés qu'il ne reçut de cet excellent prélat. Il aurait point mangé à d'autre table, s'il en eût du croire sa générosité, et il le faisait deux fois lément toutes les semaines. Comme ce seigneur montrait un jour sa maison, dont les meubles et appartements étaient superbes, il lui demanda ce il en pensait et si cette magnificence lui parais-fort apostolique. M. Du Bosc, qui ne voulait ni obliger son bienfaiteur, ni démentir son carac-, répondit qu'il avait deux qualités dans la , qu'il était comte et évêque de Châlons, et que dignité de comte lui donnait des droits et des viléges tout autres que ceux de l'épiscopat; qu'il voyait rien dans sa maison qui fût au-dessus de magnificence convenable à un pair de France. réponse si sage et si galante ne déplut pas au lat (1). »

ici une autre parole, non moins *galante* :

Madame la duchesse d'Arpajon est entrée, par mérite et par sa vertu, dans la maison de la ne, dont elle était dame d'honneur. Le roi, en lui présentant, dit : Madame, c'est la duchesse rpajon, la plus belle femme de mon royaume, ui personne ne l'a jamais osé dire. M. Du Bosc n fit pourtant point de difficulté, un jour qu'il la uva en visite chez Madame de la Luzerne, et lui témoigna fort obligeamment qu'elle n'était

ie de *Pierre Du Bosc*, pages 35-36.

« point marrie de cette rencontre. Elle était encore « Mademoiselle de Beuvron (1). »

Au reste, tous les ministres éminents de cette époque, sans se livrer au monde, étaient hommes du monde; ils savaient « converser et vivre; » ils ne bravaient pas les convenances de la société. Ils pouvaient être conduits en cela par le désir d'être utiles à leur Église, mais ils obéissaient bien plus encore à l'esprit de politesse du temps. Ils n'étaient point si farouches que quelques-unes de leurs doctrines auraient pu le faire supposer; en particulier, ils aimaient et cultivaient les bonnes lettres. Il y avait, d'ailleurs, dans le parti protestant un très grand nombre d'hommes considérables, avec lesquels les ministres entretenaient de fréquents rapports; c'était le cas, en particulier, pour Du Bosc, qui était d'une famille très honorable, tout près de la noblesse de robe. Il paraît qu'il donna quelques moments aux muses, et même aux muses badines, si du moins il est l'auteur, ce que je ne crois pas, de ce rondeau si connu, que son biographe lui attribue :

A la fontaine, où l'on puise cette eau
Qui fait rimer et Racine et Boileau,
Je n'en bois point, ou bien je n'en bois guère;
Dans un besoin, si j'en avais affaire,
J'en boirais moins que ne fait un moineau.

Je tirerai pourtant de mon cerveau
Plus aisément, si je veux, un rondeau,
Que je ne bois un beau verre d'eau claire
A la fontaine.

(1) *Vie de Pierre Du Bosc*, page 98.

De ces rondeaux un livre tout nouveau
A bien des gens n'a pas eu l'art de plaire;
Mais quant à moi, j'en trouve tout fort beau,
Papier, dorure, image, caractère,
Hormis les vers, qu'il fallait laisser faire
A La Fontaine (1).

ı Bosc ne se signala pas autant comme théoloque comme négociateur et comme orateur. Il n'a crit d'ouvrage considérable sur les matières de ogie, mais des écrits plus courts, qui témoit, ainsi que ses sermons eux-mêmes, d'une érua solide et choisie. Il est orthodoxe et ennemi nouveautés en doctrine; mais personne n'a disa plus éloquemment sur la grâce qu'il ne l'a fait ses trois discours sur la *doctrine* de la grâce, sa et son *abondance* (2), discours dont le premier nt est magnifique.

ïci comment son biographe résume les doctrines uelles il était particulièrement attaché : « Personne n'a été plus attaché à tous les dogmes de tre confession de foi, et surtout à ceux qui sont sentiels au christianisme et qui regardent la divité éternelle du Fils de Dieu et la satisfaction qu'il aite à sa justice par son sang, le péché originel la nécessité de l'opération immédiate du Saintprit dans le cœur de l'homme pour le conver(3). » Dans cette énonciation, ne sont pas com-

(1) *Vie de Pierre Du Bosc*, page 597. — Il s'agit dans ces vers des *Métamor- d'Ovide*, mises en rondeaux par le duc de Roquelaure. (*Éditeurs.*)
(2) *Sermons sur l'Épître de saint Paul aux Éphésiens.* Rotterdam, 1699. I°.
(3) *Vie de Pierre Du Bosc*, page 97.

pris les dogmes particuliers aux calvinistes, ce qui prouve que Du Bosc ne les regardait pas comme nécessaires à la vie.

Ses opinions ecclésiastiques sont une remarquable expression des opinions de son parti. Son esprit était large; il n'avait rien d'exclusif; quoique presbytérien, il n'était point opposé à l'épiscopat, comme forme de gouvernement. Une lettre, qu'il avait écrite sur ce sujet à un ecclésiastique anglais et qui fut rendue publique, excita quelque rumeur parmi ses coreligionnaires. En voici la partie principale :

« Nous condamnons, à la vérité, l'abus de l'épis-
« copat; nous en détestons l'orgueil, le faste et le
« luxe, contraires à l'humilité et à la simplicité des
« ministres de Jésus-Christ; nous en blâmons les
« grandes et immenses richesses, qui ne servent qu'à
« corrompre ceux qui les possèdent, à les emporter
« dans les mondanités du siècle, à les endormir dans
« l'aise, à leur faire mépriser les petits et choquer les
« grands, mener une vie non de pasteurs de brebis,
« mais de seigneurs de cour et de gouverneurs de
« provinces; qu'à les habiller à la mode de celle qui
« est toute luisante de pourpre, parée de pierreries et
« de perles, et qui tient en sa main une coupe d'or.
« Nous en condamnons la tyrannie, qui convertit une
« primauté d'ordre en une domination souveraine.
« Nous ne pouvons souffrir ces Diotrèphes, qui aiment
« tellement à être les premiers qu'ils veulent domi-
« ner sur les héritages du Seigneur. Nous rejetons
« cette maxime, qui pose qu'un évêque est dans

« clergé, non comme un consul dans son sénat, mais « comme un prince dans sa cour et comme un roi « parmi ses officiers et ses conseillers, ce qui est di- « rectement opposé aux paroles du Sauveur, qui dit « à ses apôtres : *Les rois des nations les maîtrisent et « les grands usent d'autorité sur elles ; mais il n'en sera « pas ainsi de vous*. Enfin, nous ne pouvons souffrir « qu'un évêque tire à soi toute l'autorité du presby- « tère, que lui seul ait le pouvoir de l'ordination, de « la déposition, de l'excommunication, et que le gou- « vernement de l'Église soit en sa main seule et dé- « pende de sa tête. Mais hors cela, nous honorons et « estimons autant que personne l'épiscopat. Nous sa- « vons qu'il y a plus de quinze cents ans qu'il est « établi dans l'Église, qu'il a servi utilement au chris- « tianisme, qu'il a produit de grands hommes, de « saints martyrs et d'admirables lumières, qui ont « éclairé le monde et l'éclairent encore tous les jours « par leurs écrits. Nous reconnaissons que cet ordre « a d'insignes avantages, qui ne se peuvent rencon- « trer dans la discipline presbytérienne. Si nous « avons suivi cette dernière dans nos Églises, ce n'est « pas que nous ayons d'aversion pour l'autre; ce « n'est pas que nous estimions l'épiscopat moins con- « venable à la nature de l'Évangile, moins propre au « bien de l'Église, moins digne de la condition des « vrais troupeaux du Seigneur; mais c'est que la né- « cessité nous y a obligés, parce que la Réformation « ayant commencé dans notre royaume par le peuple « et par de simples ecclésiastiques, les places des

« évêques demeurèrent remplies par ceux d'une reli-
« gion contraire, et par ce moyen nous fûmes con-
« traints de nous contenter d'avoir des pasteurs et
« des anciens, de peur d'opposer dans une ville évê-
« que à évêque, ce qui aurait sans doute causé des
« troubles furieux et des guerres implacables. Si les
« évêques avaient d'abord embrassé la Réformation,
« je ne doute point que leur ordre n'eût été maintenu
« dans la police ecclésiastique (1). »

On ne comprit pas bien les idées de Du Bosc; on crut à tort qu'il soutenait l'anglicanisme; mais sa manière d'accepter l'épiscopat n'est pas incompatible avec le presbytérianisme. Il abondait dans le sens protestant; car nous pouvons bien appeler de ce nom le système qui dépossède le clergé d'attributions exclusives et surtout d'une autorité suprême en matière de doctrine, puisque c'est là, entre autres, ce qui nous sépare du catholicisme. La Réforme puisa sa force dans le principe que tous étaient, à différents degrés, des ministres de la Parole, et les prédicateurs, Du Bosc entre autres, avaient soin de le rappeler souvent.

« Voyons, dit Du Bosc, dans son sermon intitulé
« *le Premier clergé*, ce que le docteur des nations dit
« ici de ces premiers hommes qui ont espéré en
« Christ : c'est qu'ils ont été faits l'héritage de Dieu.
« On aurait pu traduire qu'ils ont été rendus partici-
« pants de son héritage, ou appelés à la possession
« de son héritage. *En qui*, dit-il, *nous sommes faits son*

(1) *Vie de Pierre Du Bosc*, pages 22-24.

« *héritage*. Le mot d'héritage, dans l'original, est celui « de clergé, et de là quelques-uns ont pris sujet de « croire que saint Paul avait ici en vue particulière- « ment les apôtres, qui sont la plus noble et la plus « illustre partie du clergé sous l'Évangile. Mais c'est « un abus; car dans l'Écriture sainte il ne se donne « jamais en particulier aux ministres de l'Église, mais « en général à tous les fidèles, à tous les chrétiens, « qui en effet sont l'héritage du Seigneur, comme le « dit saint Pierre, dans ce beau passage de sa pre- « mière Épître, où il exhorte les pasteurs de paître le « troupeau de Christ, non point comme ayant domi- « nation sur les héritages, ou sur le clergé, car c'est « le mot qui se trouve dans le grec, mais comme pa- « trons du troupeau : où vous voyez qu'il appelle « troupeau ce qu'il avait nommé clergé, ou héritage, « pour montrer qu'il entend par là tout le peuple « chrétien, et non ceux qui servent au ministère seu- « lement. Il est vrai que l'usage a restreint ce nom « aux ecclésiastiques, comme on parle ; mais cet « usage n'est point de l'Écriture, il est venu depuis « et ce sont les hommes qui l'ont établi, avec une in- « finité d'autres mots, dont on ne saurait rendre d'au- « tre raison que l'usage. Que si le peuple veut donner « ce nom à ses conducteurs par respect, comme les « reconnaissant pour la principale partie de l'héritage « sacré, c'est une chose qui se peut souffrir, comme « un témoignage de la considération des laïques en- « vers leurs pasteurs. Mais si les pasteurs veulent « prendre ce titre par autorité, comme leur apparte-

« nant au préjudice et à l'exclusion du peuple, c'est « un orgueil, c'est une usurpation; c'est faire comme « les pharisiens, qui s'appelaient de ce nom de pha- « risiens, qui veut dire séparés, parce qu'ils préten- « daient être d'un ordre à part et distingués du com- « mun des Juifs par l'excellence de leur sainteté (1). »

Du Bosc consacre un sermon entier à montrer que les fidèles sont juges des pasteurs. Nous en citons un passage :

« Il ne faut point dire que quand Jésus-Christ « donne son approbation à ceux d'Éphèse pour avoir « éprouvé les faux apôtres, il n'entend par là que l'é- « vêque et le clergé de ce lieu, auxquels seuls appar- « tient d'examiner la doctrine, et non le peuple, qui « n'a point de voix ni de vocation dans ces matières « importantes et théologiques, ce qui paraît, dit-on, « par l'inscription de cette épître du Seigneur, qui « s'adresse à l'ange, c'est-à-dire au pasteur d'Éphèse. « Car, outre que l'on vous a fait voir souvent que ces « admirables lettres du Seigneur Jésus regardent, « non particulièrement les pasteurs des Églises, mais « les troupeaux tout entiers et les fidèles qui les com- « posaient, outre cela, dis-je, il faut être ignorant « dans les Écritures du Nouveau Testament, pour ne « savoir pas qu'au commencement du christianisme « l'examen et la décision de la doctrine ne se faisait « pas par les pasteurs seuls, mais par toute la com- « pagnie des fidèles, et que chaque chrétien y était « admis. Ainsi, quand il fallut établir un apôtre,

(1) *Sermons sur l'Épître de saint Paul aux Éphésiens*. Tome I, pages 418-420.

« pour remplir la place vacante du malheureux apos-
« tat Judas, ce ne furent pas les apôtres ni les pas-
« teurs seuls qui agirent dans cette rencontre des
« plus remarquables, mais toute la troupe des
« croyants, qui se trouvèrent assemblés au nombre
« d'environ six-vingt personnes, comme on le voit
« au commencement des Actes. Ainsi, dans le pre-
« mier concile de l'Église chrétienne, qui se tint à
« Jérusalem et où il fallut déterminer un point de
« doctrine merveilleusement considérable, savoir si
« la circoncision suivant l'usage de Moïse devait être
« retenue avec le baptême de Jésus-Christ, ce ne fu-
« rent pas les apôtres, ni les évêques, ni les pasteurs
« seuls qui prononcèrent sur cette importante ques-
« tion, mais généralement toute l'Église du lieu. Et
« le décret de cet auguste concile fut dressé au
« nom de tous les fidèles de Jérusalem, en ces ter-
« mes : *Les apôtres, les anciens et les frères, à ceux*
« *qui sont en Antioche, salut*. Il ne faudrait pas être
moins étranger dans l'histoire ecclésiastique pour
méconnaître que ce n'ait été là aussi la coutume et
la méthode de la primitive Église, longtemps après
les apôtres; et pour ne vous fatiguer pas d'un grand
nombre de citations sur ce sujet, je me contenterai
d'un passage de saint Cyprien, qu'on remarque
entre les autres comme ne s'en pouvant trouver de
plus authentique et de plus formel. Car, ayant été
consulté par quelques ecclésiastiques sur un point
de conséquence, voici ce qu'il dit dans une de ses
épîtres : Je n'ai pu encore faire réponse à ce que

« les prêtres Donatus, Fortunatus et Gordius m'ont
« écrit, parce que, dès le commencement de mon
« épiscopat, j'ai arrêté de ne rien faire de mon avis
« particulier, sans le conseil de mon clergé et sans le
« consentement du peuple. — Ce n'était donc pas
« l'ange et le pasteur seul de l'Église d'Éphèse qui
« avait éprouvé les faux docteurs : c'était aussi le
« peuple, c'étaient aussi les fidèles, qui s'y étaient
« employés conjointement avec lui et qui y avaient
« travaillé chacun pour son intérêt et son sa-
« lut (1). »

Personne ainsi ne devait rester inactif; chacun avait conscience de son pouvoir; et cette fraternité toute guerrière faisait de la Réforme un parti ou, pour mieux dire, un État. Ce système effarouchait considérablement les catholiques, menés comme des moutons par leurs chefs. De leur côté étaient le nombre, la force, le prestige de l'ancienneté; mais du côté des protestants étaient l'énergie, l'intensité: c'était un corps organisé et vivant. Leurs assemblées étaient des assemblées populaires; aussi n'est-il pas étonnant que les catholiques aient vu dans ces assemblées des conciliabules et dans les ministres des tribuns. Ceux-ci, d'ailleurs, quand les troupeaux se soulevaient, n'étaient-ils pas souvent à leur tête?

Les opinions politiques de Du Bosc, non plus que ses opinions ecclésiastiques, n'ont rien de particulier elles sont communes à son Église et à ses collègues

(1) *Le Peuple juge des pasteurs.* (*Sermons sur divers textes convenables temps.* Tome IV, pages 670-672.)

dans le ministère. On est frappé, en lisant des expressions comme celles-ci, de son lo̊yalisme et de son royalisme :

« Après le service de Dieu, il n'y a rien que la « Loi et l'Évangile recommandent plus fortement « que celui des rois. Aussi nos Églises, qui s'atta- « chent à l'Écriture comme à une règle parfaite de « leur foi, l'ont toujours suivie fort religieusement « sur cet article, et nous pouvons bien nous vanter, « sans crainte d'être démentis, que notre croyance « sur ce point est irréprochable. Car nous conservons « l'honneur de la royauté dans tout son éclat, dans « toute sa force, dans toute son étendue, et nous « le portons jusqu'où il peut jamais aller. Nous « croyons que nos rois ne connaissent rien au-dessus « d'eux dans le monde que Dieu ; qu'ils ne tiennent « leur couronne que de ce premier et éternel Roi « des rois ; qu'elle ne leur peut être ôtée que par « lui seul ; qu'ils ne sont responsables de leurs ac- « tions à personne en la terre ; que leurs sujets ne « peuvent être déliés par qui que ce soit de la fidé- « lité qu'ils leur ont jurée ; que toute âme, sans dis- « tinction, leur est sujette, et que tous ceux qui « vivent dans leurs États, de quelque ordre qu'ils « puissent être, leur doivent une égale obéissance. « C'est là une doctrine que nos pères nous ont lais- « sée, que nous laisserons à nos enfants après nous, « et que nous soutiendrons toujours encore plus par « nos actions que par nos paroles. Nous ferons voir « par notre conduite que nous vivons dans une com-

« munion qui nous enseigne à honorer véritable
« les rois; et si jamais il se trouvait des gens
« ennemis du ciel pour manquer à un devoir si
« gitime, nous ne manquerions pas à nous cons
« la gloire que les premiers chrétiens se donnai
« en disant par la bouche d'un de leurs plus fam
« auteurs : D'où sont sortis ceux qui ont ass
« l'empereur? D'où ceux qui ont eu l'audace d'e
« trer en armes dans le palais? D'où sont venus
« Cassies, les Nigers et les Albins? D'où ceux
« se sont exercés parmi les athlètes, pour se rend
« capables de faire un méchant coup (1)? Nous esp
« rons qu'il ne se trouvera jamais de gens assez m
« heureux pour suivre les traces de ces anciens e
« nemis de l'ordre et du bonheur de la terre. Nous d
« testerons toujours leurs exécrables desseins, com
« l'enfer même d'où ils naissent, et nous ne sépare
« rons jamais dans nos cœurs Dieu et le roi (2). »

On le voit, Du Bosc est franchement monarchique
il accepte même la monarchie absolue; mais de plus
il admire et vénère Louis XIV :

« Peut-on s'empêcher ici, s'écrie-t-il dans l
« même discours, de porter sa pensée sur notre in
« comparable monarque, puisque le titre de Dieu
« donné nous oblige à reconnaître qu'une mai
« toute-puissante est intervenue dans sa formation
« La nature seule était trop faible pour un si gra

(1) Tertullien. *Apolog.* Cap. XXXVII.

(2) *Les deux Souverains.* (*Sermons sur divers textes convenables au te* Tome IV, pages 121-122.)

et si merveilleux ouvrage. Vingt-deux années de stérilité, qui avaient précédé sa conception, ôtent évidemment à la nature la gloire de sa naissance. Une force au-dessus de toutes les causes secondes a produit un prince si extraordinaire, et les qualités qu'il possède en sont une preuve incontestable. Ce grand air, ce grand sens, cette force d'esprit, cette hauteur d'âme, cette sublimité de pensées, cette justesse de langage, ces lumières, ces vertus, qui le font admirer de toute la terre, ne sont-ce pas des dons du ciel et des avantages qui témoignent clairement la merveille de son origine (1)? »

« Que nous sommes heureux, dit-il plus loin, de vivre sous un prince pour le service duquel notre inclination s'accorde si agréablement avec notre devoir, et en qui nous trouvons dans un degré éminent tout ce qui peut obliger à honorer les monarques. Car c'est un héros, mais un héros du premier ordre, dans la paix, dans la guerre, dans le cabinet, dans toutes les qualités qui font les grands hommes et les grands princes, sage et judicieux dans le conseil, pénétrant et clairvoyant dans les affaires, infatigable dans le travail, invincible dans les combats, savant dans tous les beaux-arts, agissant par lui-même en toutes choses, signant en sa personne la vaillance des plus fameux capitaines, le bonheur des plus célèbres conquérants, la prudence des plus consommés po-

(1) *Les deux Souverains.* (*Sermons sur divers textes convenables au temps.* IV, pages 110-111.)

« litiques, la suffisance des plus grands maîtr
« chaque profession digne de lui. C'est un roi
« mot, un roi moins par sa naissance, mo
« son sacre et par sa couronne que par ses
« *O roi, vivez éternellement!* (Daniel, VI, 21.)
« à jamais, ô grand roi, couvert de gloire,
« de bonheur, aimé ou craint de toute la terr

Nous trouvons les mêmes sentiments dans
cours qu'il prononça au synode de Rouen, en
« On fut obligé, dit son biographe, d'y souf
« commissaire catholique avec celui de la R
« le roi n'ayant point eu d'égard à nos remont
« Ils firent chacun un discours à l'ouvertu
« synode, et le président (Du Bosc) y répo
« ces mots :

« Messieurs, voici le premier de nos syno
« nous ayons vu deux commissaires de la p
« roi. Nous n'avons garde de nous en pl
« Messieurs, parce que le profond respect qu
« avons pour les ordres de Sa Majesté nous l
« toujours recevoir avec une soumission e
« Nous savons obéir au souverain, non-seu
« par la crainte de la colère, mais principalem
« le devoir de la conscience; et ce sentime
« est toujours nécessaire, est surtout raiso
« dans un temps où nous vivons sous le plus

... par ses victoires, bien que ses armes triomphent partout où elles paraissent. Les quatre parties du monde en ont ressenti la force : ce n'est plus l'Europe seule qui l'éprouve; c'est l'Asie, c'est l'Afrique, c'est l'Amérique même qui tremblent sous son pouvoir; et s'il y a des lieux où ses armes ne s'étendent pas, sa réputation l'y fait mieux triompher que ses troupes et ses vaisseaux. Mais on peut ajouter que sa présence passe encore de beaucoup et la puissance de ses armes et la gloire même de sa réputation; et que s'il pouvait se faire voir dans tous les pays qui sont hors de son empire, comme le soleil qui est son emblème, il se ferait des sujets dans tout l'univers.

« Il n'y a donc rien de plus juste que de révérer tout ce qui part d'un prince si extraordinaire. Aussi pouvons-nous protester avec vérité que si le changement qui s'est fait dans l'établissement des commissaires de nos synodes nous a touchés, c'est que nous avons craint qu'on ne voulût lui rendre « suspects notre zèle et notre fidélité à son service. « Rien ne saurait nous être plus douloureux que la « diminution de l'honneur de ses bonnes grâces, et « la vie nous deviendrait amère s'il pouvait croire « que nous eussions besoin d'autres lois que de « celles de nos propres cœurs pour demeurer at- « tachés inséparablement à ses intérêts.

« C'est, Messieurs, ce qui vous paraîtra dans cette « assemblée. Vous n'y remarquerez qu'une obéis- « sance sincère et religieuse, qu'une affection ar-

« dente, qu'une fidélité à toute épreuve pour
« Majesté, et nous retirerons cet avantage de vo
« nombre qu'au lieu d'un témoin, nous en au
« deux de notre parfaite innocence en tous c
« égards (1). »

Ce loyalisme est général chez les réformés temps. Ils étaient, quoique *campés* en France, jalo de leur qualité de Français, et identifiaient, com tout le monde, la patrie et le roi. Sans doute, louange excessive ne peut être excusée, et celle q les prédicateurs d'alors prodiguaient à Louis XIV une tache dans leurs sermons; mais cette loua était sincère. La royauté avait rendu de très gra services à la nation, surtout en diminuant la tyra féodale, et le peuple, qui ne s'éprend pas pour abstraction, reportait sa reconnaissance sur l'hom qui était alors le représentant de la royauté. L'amo du roi était la forme du patriotisme. Nous pouvo nous en moquer; mais qui sait si bientôt on ne moquera pas aussi du nôtre? Dès maintenant, ne trouve-t-il pas des personnes qui mettent bien au-dessus de la patrie la communauté des pensées et des sentiments?

Les réformés devaient, ou se révolter contre le roi, ou s'attacher à lui en dépit de lui-même. Ils prirent ce dernier parti. Jamais ils ne cessèrent d'être royalistes, et alors même que la persécution les forçait à se révolter, leurs instincts monarchiques se trahissaient encore par le choix de leurs chefs, qui

(1) *Vie de Pierre Du Bosc*, pages 119-121.

appartenaient aux premières familles de l'État. On a dit que le protestantisme pousse à la démocratie, et que quand il ne le fait pas, il renonce au caractère qui lui est propre. Je réclame contre cette assertion. Il a été républicain sous Calvin et Cromwell; mais l'a-t-il été sous Luther? L'est-il chez les Moraves, qui, malgré leur constitution démocratique, vivent avec une parfaite soumission sous toute espèce de gouvernement? Il y a coïncidence peut-être, rapport extérieur, mais non intérieur. Le christianisme entraîne toutes les pensées avec lui, mais laisse subsister tout ce qui ne lui est pas contraire; il influe sur l'état social, mais ne se soucie pas de la forme. Les protestants de France, au dix-septième siècle, distinguaient soigneusement les deux domaines et ne mêlaient pas la politique à la religion.

Arrivons à grands pas au terme de la carrière de Du Bosc. Son intervention en faveur de son parti devint de plus en plus nécessaire. Ainsi, en 1676, il fut envoyé, avec d'autres ministres, auprès de M. de Châteauneuf, secrétaire d'État, pour lui présenter les principaux griefs des réformés. Voici la liste qu'ils en dressèrent; elle nous donne une idée de l'état de la nation réformée à cette époque :

« I. Les enfants enlevés au-dessous de l'âge, et « les autres personnes empêchées d'embrasser notre « religion. — II. Les exercices interdits et les tem- « ples démolis, contre la disposition des édits. — « III. Le refus que l'on faisait de juger les Églises « de bailliage, qui, sous ce prétexte, demeuraient

« privées d'exercice. — IV. L'arrêt surpris contre
« les ministres de fief. — V. La vexation pour les
« arts et métiers, si grande qu'en plusieurs lieux
« on ne voulait pas même d'apprentis de notre re-
« ligion. — VI. L'arrêt de la résidence des ministres,
« qui les arrache à leurs troupeaux. — VII. Les con-
« sulats mi-partis ôtés, avec l'entrée au conseil de
« la police, où se font les impositions des deniers
« communs. — VIII. Les affaires criminelles faites
« sous prétexte de subornation. — IX. Les malades
« troublés par les prêtres et moines. — X. La facilité
« d'obtenir des arrêts au conseil et aux parlements,
« sur requête. — XI. La rigueur exercée contre les
« relaps prétendus. — XII. L'arrêt surpris pour em-
« pêcher l'impression de nos livres, sans la permis-
« sion des gens du roi, contre les termes formels
« de l'Édit (1). »

Inutile de dire que cette requête demeura, comme les autres, sans résultat.

La réputation de Du Bosc était parvenue à son plus haut degré. Il était, avec Claude, le premier homme de son parti. Claude l'emportait surtout comme controversiste, Du Bosc comme orateur, et nous en avons la preuve dans les nouvelles démarches que fit alors l'Église de Paris pour l'attirer à elle.

« Dans ces entrefaites, dit son biographe, l'Église
« de Paris pensait à faire un dernier effort pour ar-
« racher M. Du Bosc à son troupeau. MM. de Ruvi-
« gny père et fils le sollicitèrent fortement de répon-

(1) *Vie de Pierre Du Bosc*, pages 86-87.

« dre à ce dessein. Ils lui dirent même qu'ils en « avaient parlé au roi et que, sur la proposition qui « en avait été faite à Sa Majesté, elle avait demandé « deux jours pour y penser; qu'au bout des deux « jours le roi avait déclaré à M. de Ruvigny le fils « qu'il consentait à cet établissement, n'ayant appris « que du bien de lui et sachant d'ailleurs qu'il était « honnête homme et bon sujet. M. et Madame de « Schomberg, les pasteurs de Charenton et toutes « les personnes distinguées s'y joignirent pour le « persuader. Mais il leur fit à tous la même réponse, « qu'il était trop attaché à son troupeau pour le « quitter dans l'état où il se trouvait, et que sa « conscience ne le lui permettait point. M. Claude « l'avait voulu engager à prêcher, peu de jours après « que M. de Ruvigny le père lui eut fait la première « ouverture de leur dessein, et s'en étant excusé, il « fut fort étonné que M. de Ruvigny, qui était avec « M. Claude et qui jusque-là n'avait point fait con- « naître à M. Du Bosc ce qu'il avait négocié auprès « du roi, lui dit, pour seconder son pasteur, qu'il « se devait rendre, que le roi était informé que tout « Charenton le souhaitait et que Sa Majesté y donnait « les mains. Mais, au lieu d'acquiescer, M. Du Bosc « avait reparti que cela même l'obligeait à ne prêcher « pas, de peur que Sa Majesté ne crût qu'il mendiât son établissement à Paris, et qu'il ne voulait pas qu'un si grand roi le pût soupçonner de faire la moindre démarche où il allât tant soit peu de son honneur.

« Sa fermeté fut telle qu'il n'ajouta rien à sa p
« mière déclaration, sinon qu'il servirait l'Église
« Paris, si la sienne y consentait, qu'à moins de
« il ne le ferait jamais; mais elle n'empêcha point
« le consistoire de Charenton, fortifié de quarante
« principaux membres de l'Église, ne résolût à
« insu de l'appeler, de notifier sa vocation en cha
« et d'envoyer même M. Ménard, avec cinq au
« députés, au synode de Normandie, pour y dem
« der son ministère. Il eut beau dire que son Ég
« ne consentirait point à sa séparation, que c'é
« son principe de ne s'en détacher jamais que de
« consentement, et que, quand le synode l'ordon
« rait, il ne pourrait s'empêcher d'adhérer à l'ap
« de son Église, si elle en interjetait un au syn
« national. Les députés partirent et n'obtinrent ri
« ni de l'Église, ni du synode, où M. Du Bosc ét
« présent. Voyant qu'ils ne pouvaient l'avoir abso
« ment, ils le demandèrent par prêt pour un an,
« son Église s'y étant encore opposée, ils eurent
« second refus du synode, tellement qu'ils protes
« rent de se pourvoir de son jugement par toutes
« voies qu'ils aviseraient bien être, conformes né
« moins à la discipline (1). »

En 1684, on intenta un procès à Du Bosc et à s
Église, sur une dénonciation calomnieuse :

« La corruption des témoins qui déposèrent contr
« lui et ses collègues qu'ils avaient reçu des relaps
« la communion est si criante, et toute la procédure

(1) ... de Pierre Du Bosc, pages 101-103.

« si violente et si injuste, que l'on ne peut se ré-
« soudre, dit son biographe, à en salir le papier. On
« fit courir cet homme illustre et ses collègues de
« lieu en lieu et de ville en ville, au cœur d'un hiver
« cruel, pour y subir divers interrogatoires et être
« confrontés à ces faux témoins. On les arrêta à Ar-
« gentan, les constituant prisonniers par la ville. Ils
« n'en sortirent que pour aller à Rouen, où ils de-
« meurèrent dans le même état jusqu'au jugement du
« procès, qui finit par la démolition du temple et par
« la condamnation de ces Messieurs, qui, par arrêt
« du 6 juin 1685, furent mis à quatre cents livres
« d'amende, interdits du ministère dans le royaume
« et obligés de s'éloigner de vingt lieues de Caen,
« avec défense de s'habituer dans aucune ville de la
« province où l'exercice eût été interdit.

« Le temple avait été fermé dès avant les fêtes de
« Noël de l'année précédente, et M. Du Bosc avait
« couru à Paris, pour tâcher de parer le coup et d'ar-
« rêter la violence. Il vit M. le chancelier, mais il
« n'en put tirer que des paroles fort générales pour
« sa personne et point du tout d'espérance pour son
« Église. Au contraire, il lui fit connaître que le roi
« était résolu d'éteindre notre Réformation et qu'il
« n'y avait que la mort qui l'en pût empêcher. M. Du
« Bosc lui repartit que c'était l'ouvrage de Dieu, et
« que toute la puissance des hommes n'était pas ca-
« pable de le détruire et le quitta fort affligé. Il fut
« mieux reçu de M. le duc de Montausier, qui fit
« tous ses efforts pour mettre sa personne à couvert.

« Il en écrivit au procureur général et à la plupa[rt]
« des juges du parlement. La réponse du procureu[r]
« général fut que sa charge l'obligeait à le pousse[r]
« à toute rigueur. Il s'en acquitta bien; car ses con-
« clusions allaient à lui faire faire amende honorable,
« à le bannir à perpétuité et à confisquer ses biens;
« mais elles ne furent pas suivies. Ce ne fut pas tant
« par un reste d'équité et de conscience que la Tour-
« nelle, où il fut jugé comme un criminel, les adou-
« cit, que parce qu'il plaida sa cause en plein parle-
« ment avec tant de force qu'il désarma ses juges. Il
« y en eut qui en furent si touchés qu'ils ne purent
« retenir leurs larmes, et de plus ils craignirent que
« l'amende honorable d'un si grand homme, qui au-
« rait sans doute soutenu cette épreuve avec une
« constance digne des confesseurs et des martyrs du
« Seigneur Jésus, ne fît trop d'impression sur les
« esprits. Ils se contentèrent donc de faire démolir le
« temple, et de l'arracher à son troupeau et à sa pa-
« trie. Cet arrêt injuste est du 6 juin, comme il a été
« dit. On l'exécuta à Caen sur le temple, aux fanfa-
« res des trompettes et des tambours, le 25 du même
« mois, avec tant de fureur que l'on déterra les morts,
« qui étaient dans le cimetière joignant le temple,
« pour jouer à la boule avec les crânes et faire toute
« sorte d'indignités à leurs os. On n'épargna pas
« même ceux de quelques seigneurs étrangers qui
« reposaient dans le même lieu. Pour M. Du Bosc et
« MM. Morin et Guillebert, ses collègues, on eut tant
« de dureté pour eux qu'ils ne purent avoir plus d

« quinze jours pour faire leurs affaires à Caen. Dans « ce peu de séjour, M. Du Bosc eut la consolation de « recevoir visite du curé de la cathédrale et de plu- « sieurs autres personnes de la religion romaine, de « toutes qualités, qui pleuraient sa destinée, et de « sortir de la ville avec les bénédictions de tout le « peuple catholique, tant il est vrai que ce grand « homme a toujours été cher à Dieu et aux hom- « mes (1). »

A la nouvelle de sa disgrâce, l'Angleterre, la Hollande et le Danemark se disputèrent l'honneur de le posséder. Il accepta la charge de pasteur de l'Église française de Rotterdam, où il arriva à la fin du mois d'août de l'année 1685, quelques semaines avant la révocation de l'Édit de Nantes. Le premier janvier 1686, il y prêcha, sur *la Nouvelle créature*, un sermon remarquable par les allusions à cet événement tout récent, allusions qui montraient ce que la piété peut conserver de calme et de modération jusque dans l'extrême douleur. Voici ce passage :

« Quelle année, bon Dieu, pour nous autres réfu- « giés! Une année qui nous a fait perdre notre pa- « trie, nos maisons, nos familles, nos parents, nos « amis, nos biens et nos facultés. Une année qui, par « un malheur encore plus grand, nous a fait perdre « nos églises, nos temples, nos sanctuaires, et nous a « fait voir dans notre royaume toutes les maisons de « Dieu rasées jusqu'aux fondements et changées en « des monceaux de pierres. Une année qui nous a

(1) *Vie de Pierre Du Bosc*, pages 136-139.

« enlevé cet édit sacré, qui devait être *perpétuel*
« *irrévocable* ; cet édit qui avait servi près de cent ans
« de fondement à notre subsistance et à notre *li-*
« *berté* ; cet édit qui était le bouclier sous lequel nous
« croyions devoir être éternellement à couvert des
« dards les plus enflammés, des traits les plus enve-
« nimés de nos ennemis. Une année qui nous a jetés
« ici, sur les bords de cette terre qui nous était in-
« connue et où nous sommes aujourd'hui comme de
« pauvres corps que la tempête a poussés par ses
« violentes secousses. Encore comment s'y trouvent
« plusieurs de ceux qui s'y rencontrent maintenant?
« Hélas! comment le dire sans étouffer de douleur?
« Plusieurs n'y ont sauvé qu'une partie d'eux-
« mêmes et gémissent jour et nuit après le reste qui
« leur a été arraché par la force de la persécution.
« Combien de maris qui pleurent ici leurs femmes,
« qui sont aujourd'hui resserrées et renfermées dans
« les donjons de l'idolâtrie, c'est-à-dire dans ces cou-
« vents où il leur faut souffrir des tourments et des
« violences incroyables? Combien de femmes qui re-
« grettent leurs maris prisonniers et arrêtés dans des
« fers plus cruels que la mort même? Combien de
« pères et de mères qui soupirent incessamment après
« leurs enfants, qu'on leur a ravis et qui sont aujour-
« d'hui les victimes de l'erreur et de la superstition?
« Combien de parents qui ne vivent que de leurs
« larmes, dans la pensée de la perte de leurs misé-
« rables parents, qui ont succombé sous le joug des
« oppresseurs et qui ont eu la pitoyable faiblesse d'

[redacted]

« livrer leurs âmes pour sauver une partie de leur « bien, par une infirmité aussi condamnable que si « l'on donnait sa tête pour garantir son chapeau, ou « pour sauver du moins la moitié de son cordon?

« O année triste entre toutes les années du monde! « Et s'il y en eut jamais qui mérita d'être marquée « d'une pierre noire, pour signe et mémorial de « ses malheurs, celle-ci très assurément le doit être « plus que toutes les autres. Quel changement donc « cette nouvelle année ne nous fait-elle point voir « dans notre condition, puisqu'elle nous montre tant « de pères sans enfants, tant d'enfants sans pères, « tant de maris sans femmes, tant de femmes sans « maris, tant de pasteurs sans églises, tant de per- « sonnes de toutes conditions sans bien, et quelques- « unes même sans pain que celui qu'elles trouvent « dans le secours des personnes charitables. O année « qui nous a tant changés en toute manière, combien « nous obliges-tu à nous changer aussi en nos mœurs, « à nous renouveler par une meilleure vie, à devenir « de nouvelles créatures devant Dieu, afin d'arrêter « par un bon amendement ses fléaux et ses vengean- « ces, de mettre une borne et une barrière à son in- « dignation, de changer nos journées tristes et misé- « rables en d'autres plus heureuses et plus agréables « et de nous obtenir par une nouvelle vie un nouvel « an de bénédiction et de grâce (1). »

Ce ne sont pas là les violentes invectives auxquelles les catholiques prétendent que les prédicateurs pro-

(1) *Sermons sur divers textes*. Tome Ier, pages 381-383.

testants s'abandonnèrent sans retenue après la révocation. Cette accusation est toute gratuite. Les passages de Saurin qu'on cite à l'appui sont remarquables au contraire par leur dignité.

Le chagrin mina la santé de Du Bosc et, quoique entouré de soins, de prévenances et d'honneurs, il succomba à Rotterdam, en 1692.

Les sermons de Du Bosc font époque ; le premier, il a conçu et réalisé l'ensemble des conditions de la prédication : il est le premier orateur complet. Nous avons de lui sept volumes de sermons, extrêmement rares. Il ne publia lui-même que les deux premiers, sous le titre de *Sermons sur divers textes de l'Écriture sainte* (1687). Ses héritiers publièrent, en 1699, en trois volumes, ses *Sermons sur l'Épître de saint Paul aux Éphésiens, contenant l'explication des principales matières contenues dans les trois premiers chapitres de cette épître*. Enfin, en 1701 parurent deux nouveaux volumes, intitulés *Sermons sur divers textes de l'Écriture sainte convenables au temps* (1).

Nous diviserons notre étude sur Du Bosc en trois parties, correspondant aux trois parties de l'homilétique : l'*invention*, la *disposition* (ou la structure) et l'*exécution* (ou le style).

I. Invention.

Sous le premier point de vue, l'*invention*, Du Bosc

(1) Voir dans la *France protestante* la liste des sermons de Du Bosc d'abord imprimés séparément, et celle des réimpressions de ses divers recueils. (*Éditeurs.*)

stingue avantageusement de tous ses devanciers; ıbine mieux, dans ses sujets, les deux éléments ıux de la science religieuse : le dogme et la mo- Chez lui, la théologie ne reste pas un moment à de dogme ou de spéculation; le dogme se traduit diatement en morale; aussi est-il édifiant d'un à l'autre de ses sermons, même les plus dog- ues. Il est difficile d'en extraire des morceaux ppartiennent exclusivement au dogme ou à la e : c'est une théologie nourrie de morale et ıorale nourrie de théologie.

doit s'attendre à rencontrer de la controverse ses sermons, mais elle n'y surabonde pas. C'est ıt en exposant la vérité, qu'il combat l'incrédu- les erreurs du catholicisme; et du reste, quand rde la controverse proprement dite, elle est tou- grave et décente. Dans son exil, son langage ı peu plus âpre, mais alors même les personnes ménagées; l'accent de la haine ne s'aperçoit part; la rudesse ne va jamais plus loin que le passage suivant de son discours sur *la Conver- lemandée à Dieu*, prêché à Rotterdam en 1687. Comparez, dit-il à ses auditeurs, votre condition votre état avec celui de ces pauvres misérables i sont demeurés dans la Babylone dont vous êtes ıeureusement sortis. Se peut-il jamais de cala- té pareille à celle qu'ils éprouvent maintenant? ne parle pas de la rigueur des prisons qui les ferment dans l'obscurité de leurs cachots. Je parle pas non plus de l'horreur des couvents

« qui les enserrent dans l'impitoyable clôture de leurs
« cellules. Je ne parle pas même du supplice des ga-
« lères, qui les tiennent enchaînés dans la cruauté
« de leurs fers. Ce sont véritablement des souffrances
« qui font frémir et où l'on ne peut penser sans éton-
« nement. Mais ils ont encore d'autres maux beau-
« coup plus insupportables à endurer tous les jours.
« Quelle pitié d'être privés absolument de la pâture
« de vie, de jeûner entièrement tous les jours du pain
« céleste de la Parole de Dieu, d'être dénués de tout
« exercice public de sa religion et de sa foi! Et si Da-
« vid criait autrefois si amèrement : *Tes autels, ô Éter-*
« *nel, tes autels!* parce qu'il en était éloigné et qu'il
« ne savait plus où les prendre pour s'y adresser,
« quelle doit être l'amertume de ces pauvres âmes,
« qui, ayant perdu leurs sanctuaires et ne trouvant
« plus en la terre d'église où ils puissent faire leurs
« dévotions, crient dans une douleur inconsolable :
« Tes temples, ô Dieu, tes temples, tes temples, où
« sont-ils maintenant? Il n'y en a plus pour nous. —
« S'ils en voient, ce sont des temples profanes, où l'i-
« dolâtrie règne avec éclat, où les images blessent
« les yeux des gens de bien, où le langage non en-
« tendu étourdit les oreilles, sans instruire ni édifier
« l'esprit, où l'erreur répand ses faux dogmes, où un
« Dieu de pain et de farine reçoit les adorations et les
« hommages, où l'invocation religieuse des hommes
« morts rend abominable toute la dévotion des vi-
« vants, où les os secs et pourris des reliques tournent
« en ridicule toute la vénération qu'on leur rend.

« Quelle misère d'être réduits dans un si pitoyable « état, de ployer les genoux devant le bois et la « pierre, d'adorer un objet que les rats et les souris « peuvent manger, d'invoquer des saints prétendus, « qu'on sait ou n'avoir jamais été dans le monde, ou « y avoir été de grands et misérables pécheurs ! Si « vos frères captifs et persécutés s'accommodent de « ce culte et s'ils le pratiquent, ce sont des idolâtres, « possédés d'un esprit d'étourdissement, qui les rend « au double enfants de la géhenne ; s'ils ne le veu- « lent pas pratiquer et si leur conscience n'y peut « consentir, ce sont des misérables qu'on accable de « mille tourments, qu'on jette dans de noires et af- « freuses prisons, qu'on dépouille inhumainement de « leurs biens pour les réduire à l'aumône, qu'on sé- « pare de leurs femmes et de leurs familles, qu'on « prive de leurs enfants, qu'on tourmente dans leurs « maladies, qu'on traîne ou qu'on jette à la voirie « après leur mort, et à qui un peu de terre estimée « infâme, pour leur servir de couverture après leur « trépas, est souvent déniée ou passe pour une fa- « veur considérable, si on se relâche jusqu'à leur ac- « corder cette horrible consolation (1). »

Du Bosc laisse voir qu'il a beaucoup d'érudition; en profite pour fortifier son raisonnement et mul- lier les aspects de sa pensée; mais il n'en fait un usage indiscret et puéril; il s'abstient en- rement de cette érudition oiseuse qui prenait

(1) *Sermons sur divers textes convenables au temps.* (Édition d'Amsterdam, [illegible].) Tome III, pages 394-396.

beaucoup de place dans les sermons de cette é-
que, et donne ainsi un exemple dont Saurin au
dû profiter. Il en parle lui-même dans un disco
sur cette parole de Michée : *Écoutez la verge et c*
qui l'a assignée. Après avoir exposé brièvement l
différents sens qu'on peut donner à l'original et av
conclu en faveur de la version reçue : « Voilà s
« lement, dit-il, ce que nous dirons pour justi
« notre version; car de s'étendre ici sur de l'h
« breu, du chaldéen, du syriaque, du grec ou
« latin, ce serait abuser de cette chaire, qui
« destinée, non à des leçons de grammaire ou à
« recherches de langues, mais à des leçons de pi
« et à des doctrines propres à sanctifier les co
« sciences. Il ne faut ici que la science qui édi
« et qui peut rendre les hommes sages à salut
« accomplis dans les bonnes œuvres. Toute aut
« science est indigne de ce sacré lieu; car elle es
« ennuyeuse aux doctes, qui ne la cherchent pa
« ici, et inutile aux simples, qui pour la plupart ne
« l'entendent pas et qui, après avoir ouï bien des
« citations ou des remarques de littérature, s'en re-
« tournent l'âme vide et affamée, parce que ce sont
« là des viandes qui ne sont pas à leur usage et dont
« ils ne sauraient tirer de suc ni de nourriture (1). »

Les sermons de Du Bosc témoignent-ils qu'il pos-
sédait ces connaissances variées, nécessaires au pré-
dicateur : connaissance du monde de la création et
de la civilisation, de l'homme individuel et de

(1) *Sermons sur divers textes convenables au temps.* Tome III, pages 76-77.

mme social, des faits et des idées, des choses les livres? Cette condition est capitale; on ne t pas dominer la multitude sans la surpasser. nos jours, où chacun sait un peu de tout, il serait iculièrement fâcheux que le prédicateur ne sût ce que doivent savoir ses égaux dans la hiérar- e scientifique; toutes les vérités, d'ailleurs, sont humbles servantes de *la vérité* et doivent lui prêter r appui à leur heure. Du Bosc est sur ce point au au de ses contemporains; mais, au dix-septième le, cette science générale est moins forte qu'au le précédent; les prédicateurs, et Du Bosc avec i, se concentrent davantage dans la science théo- ique; de là des lacunes regrettables, qui font e dans leurs sermons. On sourit à quelques allu- s de Du Bosc aux sciences qui lui sont étran- s, à la médecine, par exemple.

est une connaissance particulièrement impor- e pour le prédicateur, mais que les livres ne don- t pas : celle du cœur humain. Du Bosc le connaît bien dans ses grands traits, et mieux que beau- p de psychologues et de philosophes, qui n'ont , comme lui, la Bible pour les diriger; mais il ne oucie pas de connaître l'homme tel qu'il est dans détails de la vie et dans les replis de son cœur. Il s clefs des grandes issues, mais non peut-être les des guichets, par lesquels on pénètre plus ilement dans la place. C'est par le détail qu'on nd la vérité sensible aux intelligences inférieures. ne idée générale est pour elles comme un instru-

ment trop gros sous la main d'un enfant : pour qu'il ne lui soit pas inutile, il faut y ajouter une petite pièce, que sa main puisse saisir. Si l'on veut que l'homme se reconnaisse au tableau de sa misère, il faut entrer dans les particularités. C'est ce qui manque à Du Bosc et à la prédication protestante de son temps, comme nous avons eu déjà l'occasion de le dire. Les protestants avaient à opposer à une prédication qui négligeait la Bible, une prédication qui s'appuyât sur la Bible; ils invoquaient en même temps le témoignage général de la conscience, mais sans pousser comme les catholiques jusqu'aux détails intimes, sans faire comme eux un appel incessant au témoin intérieur. — On peut prouver la vérité par des preuves qui la laissent toujours hors de nous; la plus grande, la meilleure preuve est la preuve intérieure; c'est par elle seule que la vérité pénètre réellement en nous. Si un homme, après avoir étudié avec soin les preuves que l'apologétique rassemble, vient ensuite à être persuadé dans son cœur, il pourrait perdre la première partie de son trésor et n'en demeurerait pas moins en possession de la vérité. Or puisque cette preuve si excellente est à la portée des plus simples, il faut l'administrer autant qu'il est possible de le faire. Les prédicateurs protestants de cette époque en appellent bien à cette preuve intérieure, mais sous ce rapport ils sont relativement pauvres.

Nous en trouvons un exemple dans le passage suivant du sermon sur *l'Amendement provisoire*. Du Bosc demande pourquoi le péché contre le Saint-

Esprit est irrémissible. « C'est, répond-il, que le Saint-Esprit étant la troisième personne et la dernière en ordre, il n'y en a plus d'autre après elle par laquelle on puisse obtenir le salut. Quand on a offensé le Père, on peut recourir au mérite et à la justice du Fils; quand on a rejeté le Fils, on peut être converti par la vertu du Saint-Esprit; mais quand on a outragé l'Esprit lui-même, vers qui désormais se tournerait-on et de quelle personne divine pourrait-on après cela espérer sa délivrance (1)? » — Il y a là moins de psychologie de philosophie que dans la Bible. Il fallait faire sortir la vérité contenue sous ces paroles et montrer, par exemple, que le Saint-Esprit étant à la base de l'œuvre chrétienne dans l'homme, œuvre qu'il commence et qu'il achève, offenser le Saint-Esprit, c'est rendre impossible la conversion; au lieu de se contenter de donner la formule de la vérité, il fallait la faire sentir; car sentir est le vrai nom de connaître.

Nous ferons la même remarque à propos de ce passage du même sermon :

« Le cœur de l'homme est naturellement dur et « insensible. C'est un cœur de pierre et de roche, « d'où vient que l'Écriture, pour exprimer la con- « version du pécheur, dit que Dieu lui ôte le cœur « de pierre et lui en donne un de chair et susceptible « des bonnes impressions de sa grâce. Cependant, « bien que ce soit là la disposition naturelle de nos

(1) *Sermons sur divers textes convenables au temps*. Tome III, pages 283.

« âmes, cette dureté criminelle s'accroît encore tous
« les jours; elle s'augmente par la coutume, par la
« persévérance dans le mal, par l'obstination dans
« le péché, par la réitération des mêmes actes vi-
« cieux, qui ajoutent un nouveau cal à la conscience
« et la rendent entièrement impénétrable à tous les
« aiguillons de la piété. Car il arrive à nos cœurs
« comme aux pierres qui s'endurcissent avec le temps
« et qui sont plus tendres au sortir de la carrière
« que quand l'air et le soleil ont donné dessus, ou
« comme à l'ambre, qui est mou quand il sort du
« sein de la mer et qu'il commence à paraître sur
« le rivage, d'où vient que les mouches s'y attachent
« y laissent souvent leur figure imprimée au naturel;
« mais il durcit ensuite et acquiert cette fermeté qu'
« l'on y remarque. Ainsi le cœur de l'homme dans
« son enfance est moins dur, et l'on peut alors lui
« donner des impressions plus facilement; mais sa
« dureté se renforce avec les années, et plus il conti-
« nue à pécher, plus il s'affermit dans le vice (1). »

Il faut que le prédicateur nous fasse faire des expériences séance tenante; et comment cela sera-t-il possible si la vérité demeure toujours à distance de nos cœurs? Il faut que chacun de nous, dans le temple, ait non-seulement entendu et compris, mais vécu. Le temple est un grand atelier où l'on forge les consciences; il faut frapper à coups redoublés, pour qu'elles prennent sous le marteau une nouvelle forme.

(1) *Sermons sur divers textes convenables au temps.* Tome III, pages 297-298. — Voyez aussi, dans le même volume, le sermon sur *la Résolution du fidèle convalescent.*

Peu de prédicateurs sont aussi riches que Du Bosc en pensées justes et ingénieuses, mais elles sont rarement profondes. Son argumentation est généralement solide et persuasive ; il n'a guère que des sophismes officiels et en quelque sorte obligés, qui ne sont pas de lui, mais de son époque. Il a traité, comme tous les prédicateurs de son temps, les questions difficiles de la grâce, de la prédestination et de la liberté ; il l'a fait en marchant sur les traces d'Amyraut, dont les doctrines, d'abord proscrites, avaient fini par devenir doctrines de l'Église et étaient professées à bouche ouverte par le plus grand nombre. Mais les attaques de l'école de Saumur contre le supralapsarisme sont d'une extrême faiblesse ; le tempérament qu'elle a cru trouver n'est pas heureux : ce n'est qu'un palliatif.

Dans le sermon sur l'*Élection éternelle en Jésus-Christ*, nous trouvons des distinctions semblables à celles d'Amyraut et également impuissantes :

« Si vous me demandez, dit l'orateur, pourquoi « un tel est sauvé, je vous répondrai fort bien que « c'est parce qu'il a cru en Jésus-Christ et qu'il a « mené une bonne vie. Mais si vous me demandez « ensuite pourquoi il a cru et bien vécu, je ne vous « en saurais plus rendre d'autre raison, sinon parce « qu'il a plu à Dieu lui donner la foi et l'Esprit de « sanctification. Je te rends grâces, ô Père, créateur « du ciel et de la terre, de ce que tu as caché ces « choses aux sages et aux entendus et les as révélées « aux petits enfants ; il est ainsi, Père, parce que tel

« a été ton bon plaisir. Où vous devez remarquer
« que ce bon plaisir dont il parle n'est pas ce qu'il
« a plu à Dieu sauver les uns et damner les autres,
« ce n'est pas de quoi il s'agit; mais de ce qu'il
« lui a plu donner aux uns sa connaissance et aux
« autres non.

« Cette distinction, mes frères, d'élection à la grâce
« et à la gloire est nécessaire pour adoucir ce qui
« se trouve de rude et de choquant dans la prédes-
« tination. Car si l'on établit une fois que Dieu s'est
« soit proposé tout droit de sauver les uns, on dira
« de même qu'il s'est proposé de damner les autres.
« Et c'est là ce qui paraît si étrange et si étonnant;
« c'est là ce qui scandalise et ce qui effarouche si
« fort les esprits, et certes avec raison; car quelle
« apparence que Dieu, de gaieté de cœur et sans su-
« jet, ait voulu perdre ses créatures, qu'il les ait
« sacrifiées à son plaisir, et que, sans autre raison
« que sa volonté sainte, il les ait de toute éternité
« condamnées à des flammes immortelles? David,
« voyant autrefois les calamités de son peuple et de
« son État, s'écriait : *O Dieu, aurais-tu créé en vain
« les fils des hommes et où sont, Seigneur, tes compas-
« sions?* Mais si Dieu damnait les âmes sans aucune
« considération de leurs péchés, combien plus y au-
« rait-il sujet de lui dire : O Dieu, aurais-tu créé les
« hommes, non-seulement en vain, mais en mal,
« pour prendre plaisir à leurs tourments éternels?
« Et où seraient tes miséricordes, où serait même ta
« justice, si tu en usais de la sorte? Que t'ai-je fait,

« pourrait dire un homme ainsi damné, sans qu'il « y eût de sa faute; que t'ai-je fait pour être à jamais « l'objet de ton indignation et de ta vengeance? Je « suis sorti du néant : est-ce un crime? Et si c'en « était un, ce n'est pas moi à qui il s'en faudrait « prendre. Tu m'en as tiré sans moi, et tu pouvais « m'y laisser. Ne l'as-tu donc fait que pour te divertir de ma misère et à me voir brûler dans les enfers?

« Pour éloigner donc ce scandale, qui donnerait « sans doute un juste sujet d'offense à l'esprit et à « la raison, il faut établir cette théologie, que Dieu « ne s'est proposé ni de sauver ni de damner les « hommes sans sujet; qu'il n'a résolu de les sauver « que dans la vue de leur foi et de leurs vertus; « qu'il n'a eu dessein de les damner que dans la vue « de leurs crimes et de leurs péchés, de leur incrédulité, de leur impénitence, de leur obstination et « de leur persévérance dans le vice. Jusque-là « l'esprit humain ne saurait rien trouver à redire.

« Il faut ajouter ensuite que Dieu s'est proposé « de donner à quelques-uns la foi et la sainteté, ce « qui proprement constitue l'élection et la séparation « des hommes; qu'il s'est proposé au contraire de « laisser les autres dans leur corruption naturelle, « ce qui proprement fait la réprobation. Et en cela « on ne peut raisonnablement trouver rien à blâmer « ni de quoi se plaindre. Car qu'est-ce que vous pouvez reprendre dans ce procédé de Dieu? Est-ce qu'il « ait voulu donner à quelques-uns son Esprit de régénération pour les sanctifier? Non, ce n'est pas

« là un sujet de plainte, mais plutôt de remercîment
« et d'actions de grâce. Est-ce qu'il ait voulu le re-
« fuser aux autres? Mais prenons les choses comme
« il faut et jugeons de Dieu seulement comme nous
« faisons tous les jours des hommes. Y a-t-il dans
« ce refus d'une grâce particulière de quoi pouvoir
« former la moindre accusation contre Dieu? Chacun
« ne peut-il pas faire du sien ce qu'il lui plaît, selon
« la maxime du père de famille dans l'Évangile? Les
« grâces ne sont-elles pas absolument libres? Ne
« peut-on pas les accorder ou les dénier sans que
« personne s'en puisse formaliser? Et si les hommes
« ont ce droit et ce pouvoir, quelle injustice, quelle
« insolence, quel aveuglement serait-ce de le contes-
« ter à Dieu, dont l'empire surpasse infiniment celui
« des plus grands monarques mêmes? Si l'on disait
« que Dieu damne les hommes et les destine aux
« supplices éternels simplement parce qu'il lui plaît,
« ce serait ce qui pourrait donner lieu aux plaintes.
« Mais que Dieu ait voulu priver quelques-uns des
« hommes d'une grâce qu'il ne leur devait pas et
« dont même ils étaient indignes, c'est de quoi sans
« doute on ne saurait murmurer sans traiter inju-
« rieusement la Divinité, sans prétendre l'assujettir
« à nos fantaisies, la rendre esclave de nos intérêts
« et exiger tyranniquement d'elle plus que nous
« n'oserions faire du moindre prince, du moindre
« homme de la terre, puisqu'il n'y en a point à qui
« on ne laisse la liberté de ses grâces.

« Voilà, mes frères, comme, à bien concevoir, à

« bien considérer les choses, le mystère de la prédes-
« tination peut contenter également la foi et la rai-
« son (1). »

Voici, dans le même sermon, un raisonnement qui a été fourni à Du Bosc par la tradition de son Église et non par l'Écriture sainte :

« La gloire de Dieu, qui consiste dans l'exercice
« et dans la démonstration de ses vertus, requérait
« qu'il disposât des hommes de la manière que nous
« venons de remarquer, choisissant les uns et aban-
« donnant les autres ; car sans cela il n'aurait pu
« exercer ses deux principales vertus, qui sont sa
« miséricorde et sa justice, dont l'une ne lui est pas
« moins essentielle que l'autre. S'il eût damné tous
« les hommes, il n'aurait point déployé sa miséri-
« corde ; s'il les eût tous sauvés, il n'aurait point
« mis en œuvre et fait éclater sa justice. Mais par
« l'élection des uns et par la réprobation des autres,
« il a satisfait également ces deux grandes et admira-
« bles vertus, qui sont les deux plus illustres carac-
« tères de sa divinité, les deux plus vifs rayons de
« sa gloire, et les deux pôles sur lesquels roule
« toute la conduite du Souverain envers ses créa-
« tures. Saint Paul, au neuvième des Romains, nous
« enseigne expressément que c'a été là la vue de
« Dieu dans ce mystère, quand il dit des vaisseaux
« préparés pour la perdition, que Dieu les a faits
« pour montrer en eux sa colère, c'est-à-dire sa
« justice, et des vaisseaux de miséricorde préparés

(1) *Sermons sur l'Épître aux Éphésiens.* Tome Ier, pages 67-71.

« pour sa gloire, qu'il les a faits pour donner
« naître en eux les richesses de sa grâce. D'où
« que saint Augustin s'écriait, dans la méditat
« cette sainte matière : Voilà la miséricorde et
« gement, la miséricorde dans l'élection, et l
« ment et la justice dans ceux qui sont aveugle

La miséricorde de Dieu et sa justice étant
deux infinies, sont égales; il devrait donc y
d'après le raisonnement de Du Bosc, le mêm
bre d'élus et de réprouvés (2).

Son exégèse est en général très bonne et trè
nous y avons cependant relevé quelques im
tions. Voici, par exemple, une explication
du passage : *Comme en Adam tous meurent,*
ment aussi en Christ tous sont vivifiés :

« De tous ceux qui sont en Christ de ce
« nière, l'Apôtre nous assure qu'ils sont vivifi
« tous généralement et sans exception; car
« tous meurent en Adam, il faut aussi que tou
« vivifiés en Jésus-Christ, puisque le second
« qui est d'un ordre incomparablement plus
« plus excellent que le premier, ne doit p
« moins de force pour nous sauver que l'a
« a eu pour nous perdre. Il est vrai que l'uni

(1) *Sermons sur l'Épître aux Éphésiens.* Tome Ier, pages 59-60.

(2) Voyez encore, tome III des *Éphésiens*, pages 82 et 83, où il
nations sous ce point de vue faux qui les fait envisager comme de
pour la moralité et la responsabilité ; — tome Ier des *Sermons sur di*
page 65, où il loue Dieu de n'avoir pas mis Adam « au rang des tau
« éléphants, et même des chenilles et des limaçons ; » — et, dans le mê
page 11, sur la sortie de Pierre de la maison de Caïphe, et page
mots : *qu'il soit une nouvelle créature.*

« de ceux qui sont vivifiés en Jésus-Christ ne s'étend
« pas si loin que la généralité de ceux qui meurent
« en Adam, parce que celle-là est fondée sur la na-
« ture, qui est commune à tous les hommes, au lieu
« que l'autre est fondée sur la grâce, qui est parti-
« culière seulement à quelques-uns. Mais quoi qu'il
« en soit, l'Apôtre a raison de se servir du mot de
« *tous* en l'un et en l'autre, parce qu'il n'est pas
« moins vrai que tous ceux qui sont en la commu-
« nion de Jésus-Christ sont vivifiés, qu'il est vrai
« que tous ceux qui sont dans la communion d'A-
« dam meurent. Dans ces deux communions, tous se
« ressentent également de leur principe. Dans celle
« d'Adam tous meurent, comme Adam est mort;
« dans celle de Jésus-Christ tous sont vivifiés, comme
« Jésus-Christ a été vivifié. Et comme en Adam nul
« n'est exempt de la mort, quelque grand et quel-
« que considérable qu'il puisse être, puisque la cou-
« ronne même n'en dispense point les rois, ainsi en
« Jésus-Christ nul n'est privé de la vie, quelque
« petit et méprisable qu'il puisse être, puisque les
« pêcheurs mêmes ont été les premiers sous l'Évan-
« gile honorés de cette admirable vie. Même on peut
« dire que l'universalité de la vie est encore plus
« absolue en Jésus-Christ que celle de la mort ne
« l'est en Adam; car encore y a-t-il eu quelque
« exception pour la mort parmi les enfants d'Adam;
« deux hommes au moins en ont été dispensés, l'un
« sous la nature et l'autre sous la loi : cet Énoch
« dans le premier monde et cet Élie dans le second,

« qui ont été ravis tout vivants dans le cie
« ne sentir jamais la main du sépulcre. Mais
« sus-Christ, la vie est assurée sans nulle ex
« à tous ceux qui lui appartiennent. Nul en
« temps, nul en aucun lieu, nul depuis le co
« cement du monde jusqu'à la fin, ne ma
« jamais d'obtenir cet avantage; car *en Jésu*
« *tous sont vivifiés* (1). »

Voici comment Du Bosc explique les dernie
de ce passage aux Ephésiens, I, 4 : *Afin que n*
sions saints et irrépréhensibles devant lui en c
« La charité, en cet endroit, n'est pas c
« l'homme; c'est celle de Dieu, celle dont
« aime, l'amour qu'il nous porte par un prin
« charité, par un mouvement de compassion
« un sentiment de miséricorde. Ainsi sai
« veut dire que nous sommes irrépréhensibles
« Dieu, non en sa justice, mais en sa charité.
« tice nous confondrait, mais sa charité n
« cuse (2). » — C'est extrêmement forcé.

Citons enfin la manière dont il interprète le
sans Dieu au monde, dans le sermon sur l'*Athé*
païens (Éphésiens, II, 12) :

« C'est ce que remarque l'Apôtre que, parc
« avaient adoré et servi la créature, en déla

« les nations cheminer dans leurs voies d'ignorance « et de perdition. Toutes les nations, dit ce saint « apôtre, toutes à la réserve d'Israël, qui n'était « qu'un petit peuple et une poignée de gens au mi« lieu de ce grand globe de la terre. Et c'est ce qu'en« tend ici notre saint auteur en disant que les gentils « étaient sans Dieu au monde, c'est-à-dire par tout « le monde, dans tout l'univers, à l'orient, à l'occi« dent, au septentrion et au midi, n'y ayant point de « peuple alors sous le ciel qui ne fût dans l'ignorance « et dans l'abandonnement du vrai Dieu (1). »

La cause de ces erreurs est dans le peu d'usage que Du Bosc et ses contemporains faisaient de la philosophie. La vérité veut être pensée. Il paraît fort simple à quelques-uns de dire : « Je m'en tiens à ce qui est écrit. » Mais comprennent-ils réellement ce qui est écrit? Et d'où vient que d'autres ne le comprennent pas comme eux? Ils ne le comprendront comme il faut qu'en le pensant. Le but de Du Bosc et de ses collègues était d'échapper à la tradition; mais si la tradition doit souvent être épurée, il ne faut pas toutefois la dédaigner; dans un sens, elle est la pensée elle-même, ce qu'on a pensé sur l'Écriture sainte, le mouvement de l'esprit de l'homme, la vie elle-même. En voulant à tout prix échapper à toute tradition, ces prédicateurs tombèrent dans un littéralisme outré.

Parmi les éléments ou matériaux du discours, il en est de palpables : les idées, les arguments, les faits, etc.; mais il en est d'autres qui sont impalpa-

(1) *Sermons sur l'Épître aux Éphésiens.* Tome III, page 78.

bles. Quand on dissèque un corps mort, on y trouve des os, des nerfs, des fibres, des veines, des liquides; mais il s'en est échappé quelque chose, un je ne sais quoi auquel on a donné différents noms, mais qui n'est autre chose que la vie. De même dans un sermon, il y a la charpente ou le corps; mais il y a aussi la vie qui anime ce corps, la subjectivité, le sentiment du prédicateur. C'est ce qui constitue la plus excellente des matières du discours.

Les sentiments qui respirent dans la prédication de Du Bosc sont la gravité, l'autorité, la modération et une espèce d'urbanité. En lisant ce qu'il dit, sur la manière de prêcher la doctrine de la grâce, on se sent bien loin des premières rudesses de la Réforme :

« Je sais bien, dit-il, qu'on ne peut défendre cet « aphorisme sacré sans combattre le sentiment de « plusieurs, qui ne défèrent pas à la grâce autant « qu'ils le doivent; mais néanmoins je ne viens point « ici maintenant avec un esprit de contention et de « controverse. Je n'ai pour but que la vérité et je me « la propose simplement en elle-même, sans aucun « dessein de fâcher ni de contredire autrui. Mon in« tention n'est que de m'attacher à saint Paul, et si, « en le suivant, je m'éloigne de quelques-uns, qu'ils « s'en prennent à cet apôtre et non pas à moi, qui « ne ferai qu'observer ses pas et que marcher sur « ses traces. Au reste, me souvenant que je traite « aujourd'hui de la grâce, j'agirai comme étant dans « le sein même de la grâce. Bien loin d'apporter de « l'aigreur dans une matière qui est toute pleine de

« douceur, toute découlante de lait et de miel, je n'en « parlerai qu'en des termes convenables à la béné- « gnité de la grâce ; je maintiendrai ses droits sans « offenser ses adversaires, comme en effet, bien loin « de les haïr et de vouloir les désobliger, nous prions « Dieu avec ardeur qu'il lui plaise de les combler de « toutes les bénédictions de cette grâce que nous an- « nonçons et qu'il les sauve un jour en son royaume « céleste, par cette même grâce que saint Paul prê- « che, et nous après lui (1). »

Ce qui frappe chez les prédicateurs protestants de cette époque et chez Du Bosc en particulier, c'est l'absence de tout esprit sectaire ou séparatiste. Cet esprit se caractérise par le besoin de séparation, — je dis le besoin et non le fait, puisque le christianisme, en fait, est une séparation. C'est un esprit de division, qui cherche plutôt des adversaires que des associés, et plutôt des associés que des frères ; c'est un désir de distinction, et pour se maintenir il faut qu'il insiste perpétuellement sur ce qui distingue, sur ce qui divise, sur des curiosités ou des subtilités. Le christianisme en lui-même a beau être une chose extraordinaire, une folie, alors même qu'il affronte l'homme naturel, il se fait comprendre de lui, il intéresse les adversaires malgré eux, il est franchement humain. Et si l'on dit : mais le christianisme, pour n'être exposé qu'à une élite de vrais croyants, en est-il moins le christianisme? nous répondons que la supposition de cette assemblée d'élite, supposition

(1) *Sermons sur divers textes convenables au temps.* Tome Ier, page 62.

toujours téméraire, toujours fausse jusqu'à un certain point (car toute assemblée est une multitude, et tout individu, en quelque sorte, multitude), oblige à laisser dans le silence une foule de choses dont, pour bien faire, il faut parler à tout le monde. Tout le christianisme est fait pour tout le monde. En avançant dans la carrière, on acquiert de nouvelles idées, on possède mieux certaines vérités, mais on ne répudie rien. La vie chrétienne est une et indivisible; elle a des moments et non des parties; sous des noms divers, on exprime la même chose par conversion, régénération et sanctification. Ces distinctions sont nécessaires dans le développement de la doctrine; mais la vie chrétienne n'en doit pas moins être considérée comme une chaîne non interrompue. Ce qui intéresse le chrétien à l'entrée de sa carrière l'intéressera toujours; ce qu'on dit au chrétien très avancé sera plein d'intérêt et d'instruction pour le chrétien qui débute, et pour celui-là même qui n'a pas encore débuté. Aussi rien de plus grand, de plus riche et de plus complet que la prédication adressée aux multitudes. Ce n'est pas qu'une multitude soit égale à une autre, que le nombre des chrétiens vivants ne puisse augmenter dans un troupeau, et la vie dans chacun d'eux, et que la prédication ne doive s'y proportionner; mais le caractère demeure; c'est toujours une multitude, c'est-à-dire, quel que soit le nombre, une réunion d'âmes à qui l'on ne demande rien que d'écouter, parmi lesquelles personne n'est de trop, et où, dans des proportions variables, tous les degrés et toutes les formes

de vie peuvent se supposer. Ce qui profite particulièrement aux uns n'est pas perdu pour les autres, et le sentiment de l'auditoire auquel on s'adresse communique au discours beaucoup de simplicité et de largeur. Or, Du Bosc est essentiellement et franchement un prédicateur de multitude. Tous les grands prédicateurs l'ont été, et c'est ce qui leur donne cette ampleur, cette simplicité, qui les font lire dans tous les temps et par tous avec un vif intérêt.

II. Structure du discours de Du Bosc.

C'est la méthode d'explication dans sa pureté, mais dans sa perfection. Et toutefois, c'est déjà le sermon synthétique, par l'effet du choix des textes, qui presque tous sont courts et découpés de manière à renfermer à l'ordinaire une proposition, même dans l'explication suivie de l'Épître aux Éphésiens. La décomposition est très simple. Rien n'est plus facile à suivre, plus coulant qu'un sermon de Du Bosc; rien ne sent moins l'art; rien n'a moins d'appareil et d'échafaudage; mais sans disgression, sans disproportion; il trouve de telles richesses dans la ligne directe de son sujet, qu'on en est toujours étonné.

On ne peut jamais lui reprocher de diviser pour diviser; en général, c'est l'étude du fait, non un procédé abstrait de logique, qui lui fournit ses divisions. Sa méthode se réduit le plus souvent à éclaircir et à justifier successivement toutes les parties d'un texte. Parfois cependant, il choisit des textes dont les parties ne sont pas indiquées par des articulations ap-

parentes, celui-ci, par exemple : *Vous êtes sauvés par grâce* (1). Ici il a tout à faire, et comment s'y prend-il? Il commence par définir la grâce; — puis il en indique les espèces — les caractères, — enfin, les degrés. C'est là tout son plan.

Rien ne semble plus facile que des plans si simples; mais cette apparente facilité ne doit pas faire illusion. La méthode de Du Bosc exige une logique très sûre et très délicate, et plus de travail peut-être qu'une méthode en apparence plus laborieuse. Ce sont les grands écrivains qui effrayent le moins; les écrivains de second ordre réveillent bien plus souvent l'idée d'un travail difficile.

Avant Du Bosc, l'exorde n'était pas considéré comme une partie très importante du discours; il n'y avait même pas d'exorde, au sens où on l'entend aujourd'hui. Ce n'était qu'une introduction nécessaire, qui jouait à peu près le rôle de l'exposition dans le drame. Chez Du Bosc, il prend une importance oratoire, une valeur littéraire. Avant lui, ce n'était que le seuil de la porte; chez lui, c'est un portique, un péristyle. Ce n'est pas encore un discours dans le discours, mais ce n'est plus simplement le développement d'une idée prise *tout-joignant le sujet*, comme le veut Théremin. Du Bosc prend d'ordinaire ses exordes à quelque distance du sujet; ils sont toujours heureux, naturels et piquants, et éveillent l'attention par quelque chose d'inattendu. Voici un des plus re-

(1) *La Doctrine de la grâce.* (*Sermons sur divers textes convenables au temps.* Tome Ier, pages 57-108.)

quables. C'est l'exorde du sermon sur *la Doctrine* *a grâce*. (Éphésiens, II, 8.)

La conduite de Dieu envers l'ancien Israël est ans doute admirable en toutes choses, et quand on a considère attentivement, on y voit reluire une divine et incomparable sagesse. Mais cela paraît surtout en ce que les délivrances, les succès et les avantages de ce peuple ne venaient point de lui ni de ses efforts, mais de Dieu et de sa bonté. Car si le tyran qui l'opprimait en Égypte fut contraint de le mettre en liberté, ce n'est pas qu'Israël prît les armes pour s'affranchir de son joug, qu'il levât des troupes, qu'il donnât des batailles, qu'il entreprît des siéges et qu'il allât bloquer Pharaon dans sa ville, ou le forcer dans son palais; mais ce fut Dieu seul qui combattit pour son affranchissement et qui, armant ses anges d'une épée vengeresse, égorgea par leur main invisible tous les aînés de ce grand royaume, pour l'obliger à laisser aller son peuple. Si ensuite on le voit passer la mer Rouge, ce n'est pas qu'il équipe une flotte, qu'il bâtisse des vaisseaux, qu'il amasse des pilotes et des matelots experts, et qu'il mette en œuvre ou la voile ou l'aviron; mais c'est que Dieu, par une faveur admirable, fend le golfe devant lui et lui fait un chemin sec au travers des eaux. Si dans le désert il se nourrit à son aise, ce n'est pas qu'il laboure la terre, qu'il sème des grains, qu'il plante des arbres et qu'il fasse ou des moissons de blés, ou des récoltes des fruits qui servent à sa nourriture; mais

« c'est que Dieu lui-même lui apprête du pain,
« lui envoie tous les matins à la porte de ses taber-
« cles par une pluie miraculeuse qui tombe du ciel.
« S'il se guérit des morsures venimeuses des serpents
« brûlants, ce n'est pas qu'il s'applique des remèdes,
« qu'il prenne des médecines, qu'il se serve ou de la
« vertu des herbes, ou de la force des minéraux, ou
« de la composition des thériaques et des antidotes;
« mais c'est que Dieu lui-même lui sert de médecin,
« et le délivre par miracle à la vue d'un serpent d'ai-
« rain qu'il avait fait ériger devant ses yeux. S'il tra-
« verse heureusement le Jourdain, ce n'est pas qu'il
« fasse des ponts sur cette rivière, qu'il cherche des
« gués, ou qu'il entreprenne de la passer à la nage
« et de gagner la rive opposée à force de bras ou de
« rames; mais c'est que Dieu, présent dans son arche,
« qui était le symbole de sa majesté, arrête ce fleuve
« au milieu de son canal et, le contraignant de re-
« tourner vers sa source, laisse par ce moyen le pas-
« sage libre. Enfin, si ce peuple se rend maître de
« Jérico, qui s'opposait à son établissement et à ses
« conquêtes, ce n'est pas qu'il lui livre des assauts,
« qu'il fasse des tranchées, qu'il approche des ma-
« chines, qu'il emploie ou le bélier ou la sape, et
« qu'il avance contre elle les forces de ses tribus;
« mais c'est que le Dieu des batailles renverse par
« son bras puissant les murailles de cette ville inso-
« lente et en rend ses enfants victorieux, non par l'é-
« pée des soldats, ni par la vaillance des capitaines,
« mais par la seule haleine de ses sacrificateurs.

Que veut dire, mes frères, cette conduite remarquable et mystérieuse de Dieu, — sinon que ce n'est point à Israël, à ses forces ni à ses exploits, qu'il faut attribuer son bonheur; que ce n'était « point à ses armes qu'il devait ses délivrances; que « ce n'était point de son industrie ni de son travail « qu'il tenait sa subsistance; que ce n'est point à « ses combats qu'il faut donner l'honneur de ses vic- « toires et de ses triomphes; mais que c'est à la seule « grâce de Dieu que toute la gloire en appartient, et « que ce grand libérateur, qui le sauva par tant « d'illustres effets de son infinie puissance, en mé- « rite seul toute la louange? Et comme la délivrance « d'Israël était une figure expresse du salut de l'É- « glise, Dieu voulut par là nous élever encore à un « plus haut et plus considérable mystère : c'est que le « salut des hommes ne vient point d'eux, ne s'acquiert « point par leurs forces, ne dépend point de leurs « œuvres, ne se gagne point par le mérite de leurs « travaux et de leurs vertus; mais qu'il faut le rap- « porter tout entier à la grâce du Seigneur, qui nous « l'accorde par un pur effet de sa miséricordieuse « bonté. C'est cette vérité importante que l'apôtre des « nations nous enseigne maintenant dans notre texte, « où vous voyez qu'il pose cette maxime fondamen- « tale que *nous sommes sauvés par grâce*, pour nous « apprendre que nous ne le sommes point par nos « œuvres, comme lui-même s'en exprime ouverte- « ment dans la suite, quand, après avoir prononcé cette excellente sentence, que nous sommes sauvés

« par grâce, il ajoute, comme pour s'expliquer plu
« clairement : *par la foi, et cela non point de nous,*
« *c'est le don de Dieu; non point par œuvres, afin que*
« *nul ne se glorifie* (1). »

Du Bosc a aussi introduit, ou du moins généralisé, dans la chaire protestante, l'art des transitions, artifice innocent et très utile, qui consiste à lier d'une manière naturelle, aisée et intéressante, les différentes parties du discours.

Voyons maintenant, à l'appui de ce que nous avons dit sur la structure du discours de Du Bosc, l'analyse de quelques-uns de ses sermons, et commençons par le sermon sur *la Nouvelle créature en Jésus-Christ,* prêché à Rotterdam le 1er janvier 1686 (2).

Texte : *Si quelqu'un est en Christ, qu'il soit nouvelle créature.* (II Corinthiens, V, 17.)

Exorde. Sur les enseignements de ce grand docteur qu'on appelle *le temps.* Aujourd'hui que l'année se renouvelle, il nous invite à nous renouveler.

Division : I. Qu'est-ce qu'être en Christ?

II. Qu'est-ce que la nouvelle créature?

I. Jésus-Christ est *avec* nous, *pour* nous, *dans* nous. Nous sommes *avec* Christ, *à* Christ, *en* Christ. Il n'y a que ce dernier degré, ou ce dernier rapport, qui nous rende jouissants du salut de Christ.

(1) *Sermons sur divers textes de l'Écriture sainte.* Tome Ier, pages 57-81. Voyez aussi l'exorde du sermon sur l'*Athéisme des païens.* (*Sermons sur l'Épître aux Éphésiens.* Tome III.)

(2) *Ibid.* Tome Ier, pages 345-386.

Être *en* Christ, c'est être dans l'esprit de Christ : « Si nous ne sommes à Jésus-Christ que par l'ouïe « de sa parole, que par la participation à ses sa- « crements ou par la fréquentation de ses temples, « nous ne serons point pour cela en Jésus, puisque « toutes ces choses-là ne sont point en lui, mais « seulement autour de lui. Il n'y a que son esprit « qui lui soit intérieur, qui soit dans son sein, qui « soit dans lui-même, et par conséquent ce n'est « que par cet esprit qui est en lui que nous pou- « vons être véritablement dans ce grand Sauveur. »

On peut mourir *au* Seigneur, *pour* le Seigneur même; ce n'est rien si l'on ne meurt *dans* le Seigneur. — Ici vient l'exemple du martyr Sapricius : « Un nommé Nicéphore, qui était mal avec lui, le « voyant mener au supplice, touché de sa peine, « et en même temps rempli de l'admiration de sa « fidélité et de sa constance, courut se jeter à ses « pieds, lui demander pardon de l'offense qu'il lui « avait faite, le prier d'oublier tout et le supplier « avec toute l'ardeur imaginable de lui accorder « sa paix et de lui donner sa bénédiction. Mais « cette âme dure et inhumaine n'en voulut rien « faire; cet homme implacable lui refusa sa récon- « ciliation et ne daigna pas seulement regarder ce « pauvre suppliant, qui souhaitait si passionnément « son amitié, dans un temps où elle ne pouvait plus « lui servir de rien. O détestable martyr! martyr « de Jésus-Christ et du diable tout ensemble, puis- « qu'il mourait pour la vérité de l'un et qu'en même

« temps il suivait les inspirations de l'autre. Il s
« frit pour le Seigneur, mais hors du Seigneur,
« de son esprit, qui est un esprit de réconcilia
« et de paix. »

Or cet esprit est un esprit d'adoption, non de
vitude, — de charité, — de zèle, — de prière, —
sainteté.

Voyez si vous avez ces caractères, et vous po
rez juger par là si vous êtes en Jésus-Christ, «
« c'est cela même qui vous fera voir la force et
« nécessité de la conséquence que l'Apôtre tire d
« la seconde partie de notre texte, quand il di
« *Si quelqu'un est en Christ, qu'il soit nouvelle cré*
« *ture*, puisque l'Esprit de Christ produit infail
« blement le renouvellement de la vie. »

II. Le texte peut aussi se traduire : *Si quelqu'*
est en Christ, il est une nouvelle créature. Mais l
deux sens reviennent au même.

Cette expression est une allusion à des idées j
ves. Quand un enfant était parvenu à l'âge de trei
ans, et qu'il s'était appliqué à l'étude de la loi
Moïse et des traditions, les Juifs disaient qu'il ét
fait *une nouvelle créature*, « voulant dire qu'alo
« ayant acquis les connaissances nécessaires po
« bien vivre, c'était un homme nouveau devi
« Dieu, rempli de la science de ses lois et prop
« à exercer les vertus d'un fidèle Israélite. Et
« alléguaient là-dessus ces paroles du quarante-tr
« sième d'Ésaïe, où Dieu dit : *Je me suis créé ce p*
« *ple-ci; ils raconteront ma louange* : d'où ils avai

« tiré cette dénomination de nouvelle créature. Saint « Paul donc, accoutumé à ce langage, s'en sert « heureusement envers les chrétiens, pour leur « insinuer dans l'esprit que ce sont eux véritable- « ment qui doivent être les *nouvelles créatures*. »

C'est une régénération ; elle ne détruit pas l'homme, elle ne détruit que le mal.

Toutefois l'homme régénéré est bien une nouvelle créature. — Énumération des changements qui se font en lui : « Il a d'autres yeux, ces yeux vifs et per- « çants de la foi, qui pénètrent à travers les cieux, « qui aperçoivent les lumières célestes de la vérité « et les beautés divines de la sainteté et de la vertu, « qui voient les choses invisibles et rendent présentes « celles qui sont le plus éloignées dans l'avenir. Il « a d'autres oreilles, ces oreilles attentives et obéis- « santes, qui prennent plaisir à l'ouïe de la parole « de Dieu, qui écoutent soigneusement les oracles du « ciel pour les retenir, le bruit et le tonnerre des « menaces pour les craindre, la douce voix des pro- « messes pour s'en consoler et s'en réjouir, l'éclat « des exhortations et des remontrances pour en pro- « fiter..... Il a d'autres sentiments et d'autres mou- « vements que les ordinaires. Sa crainte, c'est de « pécher et d'offenser Dieu ; sa colère, c'est le zèle « pour la gloire de l'Éternel ; sa tristesse, c'est la « douleur de la repentance ; sa joie, c'est la paix « de la conscience ; son amour, la charité envers « le prochain ; sa haine, l'horreur du vice ; son « espérance, l'attente des biens éternels ; ses exer-

« hommes et qu'il est transporté dans un no
« élément. » — Exemples de la pécheres
Saül et de l'enfant prodigue.

Ce renouvellement a lieu en tout fidèle

Ce renouvellement est l'ouvrage de Die
Bosc arrive à cette dernière idée par une
transitions qui le caractérisent :

« C'était cet heureux renouvellement qu
« demandait à Dieu dans le psaume de sa pé
« *O Dieu,* disait-il, *crée en moi un cœur net*
« *velle en moi un esprit bien remis.* Son premi
« était tout gâté. C'était un cœur qu'un amo
« avait souillé, qu'un feu impudique avait
« qu'une fureur aveugle avait cruellemen
« miné au meurtre d'Urie, après la débauch
« femme. David donc pénitent avait raison
« damner ce cœur criminel et d'en demander
« tout nouveau pour brûler désormais d'u
« amour, aussi pur, aussi saint, aussi salutair
« précédent avait été vicieux et condamnable

« main éternelle et toute-puissante qui créa le monde « au commencement, soit celle qui forme encore « aujourd'hui le nouvel homme dans nos âmes. »

Cette création est plus merveilleuse que celle du monde.

Elle nous est commandée dans le texte. Pourquoi nous commander ce qui n'est pas notre ouvrage?

Première réponse : Dieu emploie la parole dans les deux créations.

Deuxième réponse : Nous sommes coopérateurs dans cette œuvre.

Troisième réponse : Cette œuvre est progressive, comme celle de la formation de l'homme physique.

Cette création est nécessaire :

1° Parce que sans elle il n'y a pas de communion avec le Sauveur. Il n'en était pas de même dans le paganisme. « On pouvait être dans le service des « faux dieux avec des mœurs dépravées, parce « qu'eux-mêmes en donnaient l'exemple à leurs ado- « rateurs et à leurs dévots... Mais le Dieu des chré- « tiens est si pur et si saint qu'il ne peut regarder « le mal sans horreur. Il faut donc ou rompre avec « lui, ou faire divorce avec le péché, qui est incompa- « tible avec sa nature et inalliable avec son esprit. »

2° Parce que, sous le règne de Jésus-Christ, tout étant nouveau, il faut que nous le soyons aussi. « Jésus-Christ mettrait-il le vin nouveau de son « royaume céleste dans de vieux ouaires, dans de « vieux pécheurs, qui garderaient toute la lie et « toute l'infection de leurs vices? Coudrait-il l'habit

« neuf, la robe blanche de sa justice, le crêpe pur « et luisant de ses justifications, avec les vieux hail« lons du péché, pour faire un habit extravagant, « qui déshonorerait sa grâce? Non, non, il n'a garde « de faire un assortiment si étrange. Il veut que « tout soit nouveau dans ce qui lui appartient. Et si « son apôtre, nous exhortant à *servir Dieu en nou« veauté d'esprit*, ne veut pas même souffrir que nous « le *servions en vieillesse de lettre*, c'est-à-dire avec « les cérémonies et les rudiments de la loi, combien « moins avec la vieillesse du vice, avec cette lèpre « du vieil homme, qui nous rend horribles aux yeux « de Dieu! *Si donc quelqu'un est en Christ, qu'il soit « une nouvelle créature.* »

Vous y êtes particulièrement obligés, vous réfugiés (1), mais vous aussi qui nous avez accueillis et qui avez vu par ce fait vos troupeaux croître de plus de moitié dans le courant de l'année dernière. Tant de changements survenus nous disent que nous devons aussi nous changer nous-mêmes, afin que nous soyons de nouvelles créatures devant Dieu et devant les hommes.

Le sermon sur l'*Athéisme des païens* (2) a pour texte : *N'ayant point d'espérance et étant sans Dieu au monde.* (Éphésiens, II, 12.)

Exorde : Il est bon de revenir sur le passé, comme saint Paul y fait revenir les Éphésiens.

(1) Ici trouve sa place le tableau déjà cité de l'année 1685. Voir ci-dessus pages 389-391.

(2) *Sermons sur l'Épître aux Éphésiens.* Tome III, page 17.

Division : I. Les païens étaient sans espérance.
II. Ils étaient sans Dieu.

Du Bosc ne s'est pas inquiété de mettre en relation les deux parties de son discours, et cependant l'espérance et la foi en Dieu sont étroitement unies.

I. *Sans espérance.* — Non pas absolument.

1. Mais ils n'étaient pas d'accord entre eux. « Quelle espérance d'une autre vie pouvait avoir le « peuple, pendant que les philosophes ne s'accor« daient pas sur l'immortalité des esprits, et ce qui « est encore bien plus remarquable, pendant que « ceux qui paraissaient l'enseigner ne s'accordaient « pas avec eux-mêmes. Que croirai-je, disait un « pauvre gentil, puisque nos docteurs ne savent ce « qu'ils doivent croire? Comment me déterminerai-je « entre Zénon et Platon qui se disputent, entre Aris« tote et Épicure qui se querellent? Et quand je vou« drais me ranger du parti de ceux qui prétendent « l'âme immortelle, comment le pourrais-je, puisque « je les vois se couper, se contredire, s'ôter toute « créance eux-mêmes, et que leur discours est « comme une eau agitée qui change continuellement « de face et où un flot efface l'autre? »

2. La nature de leur espérance nous empêche de lui donner ce nom. Ils n'attendaient, en effet, que la réunion de leur âme à l'âme universelle du monde, ou son passage dans un autre corps, c'est-à-dire un état sans personnalité ni vie.

3. Leur attente d'une autre vie n'était qu'incertitude, quant à l'immortalité de l'âme et quant à la

résurrection des corps. Ils en entrevoyaie
quelque chose; mais le peu d'assurance q
avaient les rejetait aussitôt dans le doute. Ce
pas l'ancre ferme et assurée dont parle l'Ap
n'était pas réellement une espérance.

II. *Sans Dieu*. — « Le mot employé dans
« nal est celui d'athées, parce que ce terme
« proprement ceux qui sont sans Dieu. Ce n
« que les païens fussent des athées, à prend
« parole dans le sens qu'on lui donne ordinai
« Pour éclaircir cela, je distinguerai quatr
« d'athées fort différents. »

Les premiers nient l'existence de Dieu; les
mes nient sa providence; les troisièmes mé
sent sa nature; les quatrièmes le nient en ac
A ces différents égards, les païens étaient sa

Ils étaient sans Dieu *au monde*, c'est-à-dir
« tout le monde, dans tout l'univers, à l'o
« l'occident, au septentrion et au midi, n'
« point de peuple alors sous le ciel (à la
« d'Israël) qui ne fût dans l'ignorance et dans
« donnement du vrai Dieu. C'est ce qui éton
« frères, c'est ce qui surprend et donne lie
« sieurs questions. Car on demande ici p
« Dieu a voulu laisser périr tant de nations,

[redacted]

« N'entreprenons pas de sonder ce qui passe la por-
« tée de notre esprit; préférons là-dessus l'humilité
« respectueuse de l'ignorance à la curiosité téméraire
« du savoir. Ne soyons pas si présomptueux et si
« vains que de vouloir mesurer les décrets de Dieu à
« l'aune de notre faible raison humaine, puisque la
« distance est si prodigieuse entre ces deux choses,
« que les voies de Dieu ne sont point nos voies et
« que ses pensées sont plus éloignées de nos pensées
« que les cieux ne sont élevés par-dessus la terre.
« Qu'il nous suffise que Dieu ait voulu une chose,
« pour nous la faire trouver juste et raisonnable,
« puisque sa volonté est la source de toute sagesse.
« *Il est ainsi, Père, parce que tel a été ton bon plaisir.* »

On pourrait demander aussi pourquoi il y a si peu d'élus. Mais ce serait quereller Dieu sur ses grâces dont il est le maître. « C'est à nous, non à murmurer
« de ce qu'il en a sauvé peu, mais à le remercier
« éternellement de ce qu'il en a voulu sauver quel-
« ques-uns et ne nous perdre pas tous, comme il
« l'aurait pu faire sans reproche. C'est à nous à lui
« rendre des grâces immortelles de ce qu'il ne nous
« a pas traités comme les anges rebelles et apostats;
« car il les condamna tous sans exception, les précipi-
« tant tous, depuis le premier jusqu'au dernier, dans
« les abîmes éternels, pour y souffrir à jamais la pu-
« nition de leurs crimes, au lieu que les hommes
« ayant imité leur révolte et s'étant rendus coupa-
« bles comme eux, Dieu, par sa grande miséricorde,
« en a daigné sauver une partie, et des enfers qu'ils

« avaient mérités avec les démons, les élever dans le
« ciel, pour y régner avec les anges saints et fidèles.
« Ce nous est un sujet inexprimable de bénédictions
« et de louanges, surtout en ces temps bienheureux,
« où nous vivons sous la nouvelle alliance de Jésus-
« Christ; car la différence des nations étant abolie
« par la prédication de l'Évangile, qui appelle tous
« les hommes indifféremment au salut, il n'y a plus
« de peuple en la terre qui soit absolument sans
« espérance et sans Dieu au monde, puisque l'espé-
« rance de la vie éternelle est ouverte à tous les hu-
« mains par tout l'univers. Il les reçoit tous égale-
« ment en son Fils, qui nous a rachetés de toute
« tribu, de toute nation, de toute langue, par son
« sang, et en qui il n'y a plus ni Juif, ni Grec, ni Scy-
« the, ni Tartare; mais tous sont un en ce divin Ré-
« dempteur. »

En bénissant Dieu pour les privilèges qu'il nous accorde, nous devons « prendre bien garde de ruiner
« nos avantages par notre faute et de tourner notre
« bonheur contre nous-mêmes par notre mauvaise
« conduite. Il est vrai que nous ne sommes plus sans
« Dieu comme les païens, par la privation et l'ex-
« clusion de son alliance. Il est vrai que nous ne
« sommes plus sans Dieu comme eux, par l'igno-
« rance de sa nature adorable; nous le connaissons
« tel qu'il est, nous en avons des sentiments justes
« et raisonnables, et nous ne faisons aucun tort, dans
« les maximes de notre théologie, ni à l'unité, ni à la
« spiritualité, ni à l'immensité, ni à la sainteté, ni à

toute-puissance, ni à la gloire de son être. »
nous sommes encore exposés à l'athéisme du
ice de Dieu : « quand on nie la divinité en la
rvant mal, ou en ne la servant point du tout, en
i faisant la guerre par des mœurs contraires à
s vertus, à ses volontés, à ses lois. Hélas! cet
héisme dure toujours, et la ruine du paganisme
'y a presque rien changé. Les hommes sont tou-
urs gentils à ce malheureux égard; ils vivent à la
ienne dans la religion de Jésus-Christ, et il y aura
ême des milliers de païens qui s'élèveront un jour
n jugement contre les chrétiens, parce qu'ils se
ouveront avoir été beaucoup plus sages, plus
stes, plus sobres, plus chastes, plus réglés dans
urs ténèbres, que nous dans toute la splendeur de
os lumières. »

e discours se termine par des menaces et des
ortations.

'outes ces idées sont bonnes, mais il faudrait leur
ner une inflexion différente. Il y a deux choses
s un texte : la pensée, l'idée pure, abstraite, et
ntion de celui qui l'a exprimée, l'état d'âme dans
uel il se trouvait. Cette intention, cet état d'âme
ent se refléter dans le discours, qui ne peut pas
er de la même manière une exclamation et une
ple affirmation. Du Bosc, lui, se borne trop sou-
à l'idée abstraite, et c'est ce qu'il fait, entre
es, dans le discours que nous venons d'analyser.
mble avoir oublié que Paul déplorait l'état des
ns et ne se bornait pas à constater un fait et à

exprimer une vérité métaphysique. Cette espéranc dont parle l'Apôtre n'est-elle pas un bien réel, et la p vation de cette espérance, un malheur qui doit no émouvoir? Être avec Dieu, c'est un bien aussi, c'e le bien suprême. Être sans Dieu, c'est *n'avoir* point d Dieu; or Dieu est la lumière, la loi, la vie, la satisfa tion de l'âme. Quel état que celui d'un homme sa Dieu, d'un homme livré au désespoir sourd, morne e stupide de l'athée! Et il s'agit ici de tout un monde, d générations entières, tombant l'une après l'autre da le gouffre de l'athéisme et du désespoir. N'y a-t-il p là quelque chose pour l'éloquence? Cependant le di cours de Du Bosc n'est pas touchant. Au lieu de s'é lever et de nous émouvoir, il discute. L'orateur, c'est-à-dire l'homme qui sent, fait défaut.

Analysons encore le sermon sur *les Pauvres e esprit* (1).

Texte : *Bienheureux sont les pauvres en esprit, car le royaume des cieux est à eux.* (Matthieu, V, 3.)

Exorde : Opposition entre le monde et Jésus-Christ.

Division : I. Quels sont ces pauvres dont parle le texte.

II. Comment et par quelle raison ils sont bienheureux.

I. *Quid non sit* et *quid sit.* — Ce ne sont pas ceux qui sont pauvres par le sentiment de leur misère et de leur indigence devant Dieu.

(1) *Sermons sur divers textes de l'Écriture sainte.* Tome II, pages 23- 286.

. Ce mot, en effet, n'a jamais cette signification s l'Écriture.

2. De plus, cette déclaration est un paradoxe; or il aurait pas de paradoxe si *pauvre* signifiait *humble*.

3. L'autorité de saint Luc décide la question, car portant la même maxime, il se sert purement et plement du mot *pauvre*, sans ajouter *en esprit*.

C'est donc bien de la pauvreté qu'il est question. ais il y en a trois sortes : une pauvreté maudite, e pauvreté forcée et une pauvreté volontaire : — première envoyée comme punition; la seconde i est une dispensation de la providence de Dieu ur faire éclater sa sagesse, ou même un effet de sa nté; la troisième, qu'est-elle?

Ce n'est ni la pauvreté philosophique, que plusurs des païens ont recherchée, pour philosopher s à l'aise; — ni la pauvreté ascétique de quelques taires de l'âge apostolique, — ni la pauvreté dont s moines font vœu.

« Quelle est donc cette pauvreté que nous entendons sous le nom de volontaire? C'est, mes frères, celle qui consiste à être effectivement pauvres et à le vouloir bien être; à porter volontairement cette condition et cet état, quand Dieu nous y assujettit; à vivre content dans la disette, sans être rongé ni de chagrin, ni d'envie, ni d'inquiétude, ni d'impatience; à bénir le Seigneur sous le chaume de son petit toit, sous la bure grossière de son pauvre habit, parmi les herbes et les légumes de ses plus simples repas, comme si l'on était dans toute

« l'abondance du monde. C'est là ce que notre Sei-
« gneur appelle ici *pauvre en esprit*. Car dans l'Écri-
« ture l'esprit se prend souvent pour l'affection et la
« volonté, comme quand Salomon, dans ses Pro-
« verbes, dit que l'*homme qui n'a point de pouvoir*
« *sur son esprit est comme une ville sans murailles*,
« c'est-à-dire qui n'a point de pouvoir sur sa volonté
« et qui n'est pas maître de ses passions; et quand
« saint Paul veut que *la vierge soit pure de corps et*
« *d'esprit* (II Corinthiens, VII, 34), c'est-à-dire, non
« seulement de fait, mais aussi d'affection et de vo-
« lonté. De même donc, *pauvres en esprit*, cela veut
« dire pauvres d'affection et de volonté, pauvres ac-
« quiesçant intérieurement à leur pauvreté et s'y
« accommodant sagement, avec des âmes respec-
« tueuses et soumises. Car c'est que le Seigneur veut
« distinguer deux différentes sortes de pauvres. Les
« uns qui le sont par nécessité, et c'est là une pau-
« vreté sans louange; ceux qui la souffrent sont des
« pauvres purement, parce qu'ils le sont à regret et
« malgré eux; ils en gémissent d'ennui, ils en pleu-
« rent à toute heure, souvent même ils en fré-
« missent de rage, comme un lion affamé, qui rugit
« quand la proie lui manque, ou qui ronge les bar-
« reaux de sa cage, quand la faim le presse dans sa
« prison. Les autres sont pauvres, mais en esprit, par
« un consentement libre de leur esprit, qui embrasse
« volontairement l'ordre de la Providence envers
« eux. »

Cette pauvreté est louable dans tous ses degrés.

Le premier est de ceux qui, nés ou tombés dans la pauvreté, la supportent avec patience.

Le second, de ceux qui, pouvant s'enrichir par de mauvais moyens, aiment mieux demeurer pauvres.

Le troisième, de ceux qui, se voyant enlever leurs biens à cause de leur foi, aiment mieux abandonner leurs biens que leur foi.

Le quatrième est de ceux qui n'attendent pas qu'on leur ravisse leurs biens, mais qui les quittent volontairement eux-mêmes, par amour pour la vérité et par zèle pour leur salut. C'est ce que firent les apôtres (Matthieu, XIX, 27) et les premiers chrétiens. (Actes, IV, 34.)

« Voilà donc, mes frères, quels sont ces pauvres « qu'entend ici notre Seigneur. Ce sont des pauvres « non sans esprit, sans courage, sans affection et sans « volonté; mais des pauvres en esprit, qui conser« vent toujours leur esprit dans leur pauvreté, qui « ne le perdent point dans la perte de tout le reste, « qui en demeurent toujours en possession et en « fond, et qui se servent de cette pièce admirable « pour soutenir courageusement leur misère. Voilà « ceux que le Fils de Dieu prononce bienheureux. « *Bienheureux*, dit-il, *sont les pauvres en esprit*, et « c'est ce qu'il nous faut examiner maintenant. »

II. « Ce n'est pas que ce mot de *bienheureux* doive « vous faire ici concevoir cette parfaite béatitude, « qui consiste dans une entière exemption de tous « maux et dans une pleine possession de tous biens;

« ce bonheur souverain qui, bannissant toutes les
« douleurs et toutes les craintes, ne laisse pas même
« de lieu aux désirs, parce que l'immensité des fé-
« licités qu'il renferme passe l'étendue de tous les
« souhaits. Il est évident que la pauvreté est incom-
« patible avec une telle béatitude, puisque l'indi-
« gence est toujours un mal, un manquement, un
« défaut, qui nous met dans la nécessité et dans le
« besoin et qui ouvre la porte à mille désirs. C'est
« une privation importune, une souffrance en-
« nuyeuse, une incommodité pénible. C'est une
« source malheureusement féconde d'ennuis et d'in-
« quiétudes, et souvent une fontaine de larmes amè-
« res. Mais aussi faut-il distinguer deux sortes de
« béatitudes : l'une de la patrie, et l'autre du pèle-
« rinage, l'une du but et l'autre de la voie. Celle-là
« est la béatitude du ciel et celle-ci de la terre.
« Celle-là est un bonheur en effet, en réalité,
« en jouissance; celle-ci en attente et en espérance
« seulement, suivant ce que dit saint Paul : *Nous*
« *sommes sauvés en espérance.* »

Quand l'Écriture parle de la seconde comme d'une béatitude céleste, c'est ou par opposition à d'autres personnes plus misérables, ou par la délivrance de quelque grand mal ou péril, ou parce qu'on est dans le chemin du bonheur et dans le train qui y mène, ou enfin seulement parce qu'on est destiné et disposé à être heureux.

C'est dans ce dernier sens que les pauvres en esprit sont bienheureux; c'est que la disposition

où ils se trouvent les rend propres au royaume des cieux.

Ce que c'est que le *royaume des cieux*. « Il signifie « l'empire du Messie, ce bienheureux règne qui de- « vait être établi sous la nouvelle alliance, avec les « grâces qu'il confère et les gloires qu'il promet. » S'il n'en est pas question dans l'Ancien Testament, « c'est que, tant que les Israélites possédèrent la « terre de promission, ils ne considérèrent le ciel « que sous l'image de cette bienheureuse terre... « Leurs auteurs parlaient alors d'*hériter la terre*, de « *voir les biens de Dieu en la terre*, de *manger les fruits* « *de la terre*, et ils les entretenaient sans cesse du « trône de David, du sceptre de Sion, de la domi- « nation de Jérusalem, parce que c'étaient en ce « temps-là les idées ordinaires sous lesquelles ils « se promettaient les félicités du ciel. » Quand ils perdirent ces biens terrestres, toutes leurs espé- rances se tournèrent du côté du ciel. « Ce fut seule- « ment dans le temps de la captivité de Babylone, « lorsque les Juifs étaient chassés de leur pays, « qu'on mit en usage ces mots de *royaume des cieux*. « La première mention qui s'en trouve, c'est dans le « prophète Daniel, qui était lui-même du nombre des « captifs de Babylone. Car dans le chapitre second « de son livre, voulant prédire la venue du Christ « en la terre, il disait : *En ces jours-là le Dieu des* « *cieux suscitera un royaume*, ce que les Hébreux « prirent comme si Dieu avait dit que Dieu suscite- « rait un royaume des cieux. Alors donc, se conso-

« lant de la perte de leur terre par l'espérance du
« ciel, ils commencèrent à parler du royaume des
« cieux, et depuis il n'y eut rien de plus commun
« dans leur langue. Les docteurs, le peuple, tous
« généralement avaient ces termes continuellement
« à la bouche, de sorte que Jésus-Christ venant au
« monde, il trouva parmi eux cette expression éta-
« blie. C'est pourquoi il s'en servait si souvent; c'est
« pourquoi aussi son précurseur l'employait dans
« ses prédications, en criant aux troupes : *Amendez-*
« *vous, car le royaume des cieux est approché.* Et
« quand le Maître voulut faire son premier sermon,
« il débuta par là même : *Bienheureux,* dit-il, *sont*
« *les pauvres en esprit, car le royaume des cieux est*
« *à eux.* »

Ce règne, qui appartient aux pauvres, les riches en sont-ils exclus? Non, car Abraham, Job, Joseph d'Arimathée étaient riches. Les paroles de Jésus signifient donc seulement que c'est aux pauvres principalement et d'abord que ce règne est offert. Preuve de fait dans l'exemple des bergers de Bethléhem, des apôtres et des Corinthiens. (I Corinthiens, I, 26.)

Jésus-Christ en cela n'a-t-il pas fait tort à son Église, à qui les riches auraient communiqué de la force et de l'autorité? Mais l'esprit parle là-dessus autrement que la chair et le sang. Quatre raisons justifient la déclaration de Jésus-Christ dans le sens que nous venons de lui donner :

« La première est prise de la contrariété qui se
« trouve entre les richesses et la piété, dans la di-

« position ordinaire de l'esprit humain; contrariété « si grande que le Fils éternel de Dieu n'a pas fait « difficulté d'affirmer *qu'il est plus aisé qu'un chameau* « (ou un câble) *passe par le trou d'une aiguille, qu'un* « *riche entre dans le royaume de Dieu*. Car il est cer- « tain que les richesses, par un effet presque iné- « vitable, gâtent l'esprit de l'homme. L'or et l'argent « ne salissent pas tant les mains qu'ils souillent les « âmes de ceux qui les manient; ils engendrent « toute sorte de vices, parce qu'ils en allument la « convoitise; ils en facilitent l'exécution et ils en « fournissent les moyens. (Citation de I Timothée, « VI, 9.) Les païens mêmes ont remarqué que, « quand Plutus, qui selon eux était le Dieu des ri- « chesses, entrait chez quelqu'un, il y menait avec « lui le faste, l'arrogance, la mollesse, la fraude, et « qu'il avait toujours une infinité de crimes à sa « suite. Il ne faut donc pas s'étonner si le royaume « des cieux est pour les pauvres... Ils trouvent dans « leur condition beaucoup moins d'obstacles à la « piété, moins de tentations au vice, moins de liens « qui les attachent au monde, moins d'amour pour « le siècle, et plus de penchant vers l'éternité, où « leur état même les fait aspirer. »

La seconde raison se tire de la diversité des deux alliances. Sous la première, avec ses bénédictions temporelles, Dieu traitait les hommes comme des enfants.

« Une troisième raison de ce procédé se prend « de la conformité qui doit être entre le roi et le

« royaume des cieux, entre le prince et ses sujets.
— De combien de manières Jésus-Christ fut pauvre.
« Enfin, la dernière raison de ce choix, c'est la « considération de la gloire de Dieu... Quoi qu'on « puisse dire la chair ambitieuse et mondaine, elle « éclate mille fois mieux dans la pauvreté de ses « enfants qu'elle ne ferait dans leur opulence. »

Cette vérité prouvée, il reste à en tirer trois leçons :

1. Ne point se scandaliser quand on voit dans l'Église de Jésus-Christ des personnes pauvres, abjectes et de peu de considération dans le monde.

2. Ne pas mépriser les pauvres.

3. Se persuader que le vrai bonheur de l'homme ne consiste pas dans les biens périssables (en d'autres termes : ne point mépriser la pauvreté).

« Riches, qui vivez dans l'abondance des biens de « la terre, vous possédez beaucoup de choses, mais « une seule vous est nécessaire : c'est la foi vive et « efficace, qui produit la sanctification. Sans cela vo- « tre opulence n'est que disette, votre gloire que « confusion, votre félicité que misère, vos délices et « vos plaisirs qu'un vain chatouillement, qui vous « fera mourir en riant. Vous êtes pauvres, si vous « n'êtes fidèles à Jésus-Christ. Vous êtes misérables, « si vous n'êtes gens de bien. Vous n'avez rien qui « vaille en faire cas, si vous n'avez la foi et la piété. « Pensez donc moins à remplir vos coffres d'or et « d'argent qu'à remplir vos cœurs de la connaissance « de Dieu et de son amour. *Travaillez moins après la*

« *viande qui périt qu'après celle qui est permanente à*
« *vie éternelle*. Soyez plus soigneux de la manne du
« ciel que de la graisse de la terre, et proposez-vous
« surtout d'être riches en bonnes œuvres.

« Par ce moyen-là, mes frères, qui que vous
« soyez, riches ou pauvres, grands ou petits, vous
« serez tous opulents, tous infailliblement heureux,
« puisque le royaume des cieux sera à vous; vous
« en posséderez les bénédictions et les grâces en la
« terre, qui vous rempliront d'une joie inénarrable,
« et enfin vous en obtiendrez les gloires dans le
« ciel, qui vous mettront dans la pleine et parfaite
« béatitude, dans cet état admirable où, la félicité
« étant consommée, vous n'aurez plus ni de maux
« à craindre, ni de biens à désirer, parce que vous
« y posséderez toutes choses dans une perfection
« sans mesure et dans une éternité sans fin. A ce
« grand Dieu, qui nous en a donné l'espérance,
« Père, Fils et Saint-Esprit, soit honneur et gloire
« dès maintenant et à jamais! Amen. »

Le sermon intitulé : *Les trois fléaux de Dieu* (1), sur II Samuel, XXIV, 12-14, fut prononcé en 1662.

Exorde sur la *verge veillante*, dont parle Jérémie. Elle veille toujours. Preuve en soient les fléaux qui viennent de fondre sur ce royaume. Dieu vous prêche, non plus par notre parole, mais par ses fléaux.

Division : I. Les trois fléaux proposés à David. II. Le choix qu'il fit.

(1) *Sermons sur divers textes convenables au temps*. Tome III, pages 3-68.

I. *Les trois fléaux proposés à David.* — 1. Ce crime de David avait provoqué la colère de Dieu/ (La réponse à cette question nous fournit un exemple remarquable de développement.)

Cette action fut criminelle par son motif. Combien l'orgueil est odieux à l'Éternel. — C'est le plus grand des péchés. L'orgueil veut détrôner Dieu. L'orgueil prend occasion de la vertu même. — L'orgueil était particulièrement odieux en David, élevé de si bas. — Son orgueil fut accompagné de mensonge, car il avait protesté de son humilité dans des psaumes qu'il faisait chanter à tout le peuple. — David était un juste, mais c'était une raison pour que Dieu le châtiât plus sévèrement. « Car il est certain que les « péchés des enfants de Dieu sont plus condamna- « bles que ceux des réprouvés et des esclaves du « diable. Ceux-ci n'offensent que leur maître, mais « ceux-là outragent leur père; ceux-ci ne sont que « des sujets rebelles, mais ceux-là sont des enfants « dénaturés et barbares; ceux-ci n'abusent que des « dons de la nature, mais ceux-là profanent miséra- « blement les dons de la grâce. Et comme un Judas « est bien plus abominable que Pilate!... Comme « ce premier César, lorsqu'il fut assassiné dans le « sénat, souffrit tous les coups de ses meurtriers « sans dire mot, avec une fermeté digne de son « courage; mais quand il vit Brutus, ce Brutus qu'il « chérissait tendrement et qu'il nourrissait dans sa « maison, quand il le vit lever le poignard avec les « autres pour le frapper, il ne fut plus le maître de

sa douleur, ses entrailles s'émurent et il lui dit d'une voix mourante : Et toi aussi, mon fils! On peut dire que Dieu sent les mêmes émotions quand il se sent attaqué par ses enfants, et que ceux qui sont non-seulement reçus dans sa maison, mais destinés à régner un jour sur son trône, viennent à lui porter l'épée dans le sein par leurs rébellions et par leurs péchés. Et comme un seul Jonas, fuyant sa commission, le fâcha plus que tous les idolâtres qui étaient dans le navire (car la tempête ne s'éleva que pour lui seul), de même un seul fidèle honoré de l'alliance de Dieu l'afflige plus, quand il viole sa loi, qu'une troupe de pécheurs ensemble. » Ne vous étonnez donc pas si vid, qu'il avait comblé de mille grâces, venant à commettre contre lui le crime de félonie, l'Éternel ne peut souffrir une telle indignité sans le châtier idement.

Dieu ne veut pas, du reste, châtier seulement David, mais le peuple. Le courroux de Dieu était déjà allumé, quand David voulut compter ses sujets. imes du peuple. Rien n'avait retenu le courroux de Dieu que la piété du prince.

2. Dieu avertit le peuple par un prophète, au lieu de le frapper à l'improviste. C'est sa méthode ordinaire. Ainsi a fait Jésus-Christ. Dieu en cela ne ressemble pas aux hommes. Il ne veut pas perdre ceux qu'il châtie.

3. Surprise et consternation que dut éprouver David. Au fort de sa sécurité, il est atteint. Ainsi

des pécheurs orgueilleux qui bravent et qui *piaffent*. Apostrophe aux rois sur la vengeance de Dieu, qui vient *à pas de laine.*

4. Châtiments proposés; quels sont-ils? quel est ce *trident?* Ce sont les trois fléaux les plus terribles. L'orateur est malheureusement dispensé de les décrire, ses auditeurs les ayant sous les yeux. Tous étaient propres à humilier et punir David. Application aux hommes en général, selon l'avantage que chacun possède.

5. *Je t'apporte.* Que ce langage est digne de Dieu! —C'est à Dieu qu'il faut remonter pour trouver la cause des fléaux, car c'est lui qui les apporte. Causes secondes; on a tort de ne voir qu'elles.

6. Cependant Dieu, dans sa miséricorde, donne à choisir à David,—pourvu qu'il choisisse à l'instant. « Ne vous semble-t-il pas voir ce roi de Syrie, cet « Antiochus, à qui les Romains ayant envoyé un « ambassadeur, pour savoir ses intentions sur une « demande qu'ils avaient à lui faire, cet ambas- « sadeur, pour l'obliger à lui répondre nettement « et sans refuite, traça un cercle autour de lui avec « son bâton et, par une hardiesse vraiment romaine, « lui dit : Avant de sortir de ce cercle, rends-moi « la réponse que je dois faire de ta part au sénat. « Le prophète Gad traite maintenant de même le roi « d'Israël. Cet ambassadeur du Dieu vivant, plein « d'un courage digne de la grandeur de son maître, « le presse et l'oblige à répondre sur le champ. « *Maintenant, maintenant*, dit-il, avant que tu sortes

« de ma présence, *avise et regarde ce que je répondrai* « *à celui qui m'a envoyé.* »

II. *Le choix que fit David.* — 1. Cruelle situation dans laquelle il se trouvait. Est-ce que le prophète n'aurait pas pu lui aider à sortir de peine? Gad ne disait que ce que Dieu lui avait ordonné, et Dieu voulait, à cette occasion, faire éclater en David l'esprit de sa grâce.

2. Si David eût consulté la chair et le sang, il eût choisi autrement : la guerre et la famine lui eussent mieux convenu que la mortalité. Il montre, dans le choix qu'il fait, le caractère d'un bon roi, attaché à ses sujets, dont il ne veut pas se séparer, et judicieux politique, le caractère aussi d'un vrai fidèle; car on voit son zèle pour la gloire de l'Éternel (les ennemis eussent triomphé du Dieu de David dans l'un et l'autre des deux premiers fléaux), sa repentance et son amendement, en ce que la maladie dispose mieux l'âme que les deux autres fléaux; sa foi enfin, qui lui fait prendre assurance dans la miséricorde du Père céleste. Comme il juge bien de Dieu et des hommes! Il avait fait l'expérience de tous deux.

Quand l'Apôtre dit aux Hébreux que c'est une chose terrible de tomber entre les mains du Dieu vivant (Hébreux, X, 31), cette sentence ne semble-t-elle pas répugner au jugement de David? Nullement. L'Apôtre n'entend parler que de ceux qui tombent sans repentance entre les mains du Dieu des vengeances; mais, dans la disposition de la repentance,

rien n'est si doux que de tomber entre les mains charitables et pleines de grâces du Dieu vivant.

. Application.

Le sermon qui suit immédiatement celui-ci dans le même volume, *La Voix de la verge divine* (1), ne fut prêché que dix-huit ans plus tard, en 1680.

Texte : *Écoutez la verge et celui qui l'a assignée.* (Michée, VI, 9.)

Exorde. Voici un autre prédicateur que ceux que vous entendez à l'ordinaire. Les prophètes et les apôtres n'ayant pas été écoutés, la verge des vengeances de Dieu prend la parole, et c'est ce prédicateur qui va aujourd'hui même vous parler par notre bouche.

Division : I. Le sujet dont il est parlé dans le texte : *la verge et celui qui l'a assignée.*

II. Le devoir qui est prescrit : d'*écouter*.

I. 1. *La verge*. Discussion exégétique sur le mot *verge*. Définition de cette verge : ce sont les châtiments dont Dieu visite les hommes.

Trois espèces de verges : de correction, — de punition et de vengeance, — de destruction.

« Ce sont ces trois verges que le prophète Michée
« représente ici aux Juifs. Depuis plusieurs années,
« ils avaient senti la verge de correction, qui les
« avait châtiés de leurs égarements et de leurs fau-
« tes; ils avaient même éprouvé la verge de puni-
« tion, qui les avait battus rudement et qui, depuis

(1) *Sermons sur divers textes convenables au temps.* Tome III, pages 71-122.

« David et Salomon, leur avait fait quantité de plaies « grandes, larges et profondes. Car leur royaume « avait été déchiré par un démembrement déplo- « rable, affaibli par des accidents et des révolutions « funestes, épuisé par des guerres sanglantes et « cruelles, foulé aux pieds par tant d'ennemis qu'à « peine pouvait-il se soutenir dans ce triste état. Il « ressemblait proprement à un pauvre vieillard, qui, « cassé d'années, d'infirmités et de maladies, se « traîne, comme il peut, sur un bâton qui l'appuie, « paraît tout courbé et tout tremblant et tout pen- « ché vers la terre, où il doit bientôt tomber pour « y être enseveli dans la poudre. Même du temps de « Michée, ces malheureux enfants d'Abraham avaient « déjà senti la verge de destruction; car une partie, « la plus grande partie même de leurs tribus était en- « tièrement ruinée. Dix de ces misérables tribus, qui « composaient le royaume de Samarie, avaient été « emmenées captives par Salmanasar en Babylone, « pour n'en revenir jamais et pour se perdre dans « des pays éloignés, sans laisser nulle trace de leur « postérité dans le monde, comme la poudre qui est « chassée par le vent se perd en l'air, sans qu'on « sache ce qu'elle devient. Les deux autres tribus « qui restaient dans la Judée étaient menacées du « même désastre, et elles l'éprouvèrent effectivement « quelque temps après. Leur ville fut brûlée, leur « temple réduit en cendres, leur république renver- « sée, leurs habitants égorgés, à la réserve de ceux « qu'on chargea de chaînes, pour les mener en

« triomphe dans un pays étranger et idolâtre, où ils
« pleurèrent leurs péchés toute leur vie, sous un joug
« insupportable. Voilà la verge que le saint prophète
« leur propose, la verge qui les avait châtiés si long-
« temps, la verge qui les avait déjà détruits en partie,
« la verge qui les menaçait d'achever bientôt le reste. »

Application à l'auditoire, qui demande : De laquelle de ces verges sommes-nous frappés? — C'est à vous à répondre, et votre réponse dépendra de l'état de vos cœurs. Si vous vous repentez, c'est une verge de correction. Examen de conscience. Exhortation, encouragement.

2. *Celui qui l'a assignée.* — C'est lui qui assigne les châtiments, car il en est véritablement l'auteur; soit qu'il s'y emploie véritablement lui-même, ou qu'il y emploie ses anges, ou les hommes, les bêtes et les éléments, c'est toujours lui qui assigne la verge; c'est toujours à lui, comme à la cause première, qu'il faut que nous remontions; — et il ne faut pas, dans nos maux, nous attacher aux hommes, pour nous venger et nous plaindre d'eux; car ils n'ont été que des verges entre les mains de Dieu.

C'est lui qui assigne le temps et la durée de nos maux. « Là-haut, dans le ciel, il y a une horloge « immanquable, dont les ressorts sont montés de « toute éternité, pour marquer les minutes et les « moments de toutes choses, et il n'arrive jamais « d'affliction ici-bas dont elle ne sonne l'heure « et ne désigne le temps. » — Quels que soient le temps et la durée de ces châtiments, comme aussi

sur nature, il faut y prendre garde, il faut *écouter*.

II. Puisqu'il faut écouter la verge, c'est donc qu'elle *parle*. En effet, tout parle, et tout parle de Dieu, — excepté l'homme, qui est fait pour parler.

La verge de Dieu parle :

1°. De nos péchés, pour nous y faire penser. La prospérité nous fait illusion sur ce sujet, mais l'adversité rompt ce silence. Exemple de Saül (I Samuel, XV, 23, 24) et de David. (II Samuel, XII, 10-30.)

2°. De la haine de Dieu pour le péché. Tant qu'il ne frappe pas, cette haine ne paraît pas, on n'y croit pas, on ne la sent pas; « mais nonobstant ce silence « mystérieux et concerté des foudres du ciel, Dieu « ne manquera pas pourtant, tôt ou tard, à leur faire « porter les peines de leurs impiétés et de leurs « folies. » Il frappe le péché, *même* et *d'abord* dans ses enfants.

3°. Les verges de Dieu parlent de repentance. « C'est là proprement leur cri, c'est là précisément « leur discours. » Car quand Dieu frappe, son premier but est d'amender.

La verge parle donc; mais *écoutons*-nous? L'exhortation même du prophète suppose que nous n'écoutons pas. Surdité volontaire, profonde, inouïe; mais surdité funeste, car si nous n'écoutons pas, nous mourrons. Il faut donc écouter; mais comment?

1. Avec *douleur;* car c'est pour cela que Dieu nous frappe.

2. La douleur ne suffit pas; Ésaü pleura, mais ne se repentit point : il faut donc écouter dans un

esprit de *repentance*. La douleur sans cela n'est qu'une faiblesse d'enfant.

3. A la repentance il faut joindre l'*amendement*. —(Mais ces deux dispositions, pourrait-on demander à Du Bosc, se conçoivent-elles séparément? La repentance ne produit-elle pas l'amendement, aussi nécessairement que le feu produit la chaleur?)

Importance d'écouter (et d'écouter ainsi) *cette parole*. Il y aurait moins de danger à ne pas écouter sa *parole* proprement dite. « J'avoue qu'il est bien « important d'écouter cette excellente parole du Dieu « vivant, qui est sa puissance à salut, le ministère « de son Esprit, la lettre royale de sa grâce et la se« mence incorruptible de sa gloire; mais néanmoins « cette parole est un moyen ordinaire que Dieu em« ploie tous les jours, pour l'instruction et l'édifica« tion continuelle de son Église. C'est le pain quoti« dien de ses enfants, qu'ils peuvent trouver tous « les matins, ou dans la chaire des prédicateurs, ou « au moins dans le livre des Écritures saintes, si bien « que la négligence à l'égard de cette parole n'est pas « si absolument mortelle, parce que ce qu'on a omis « une fois, on le peut réparer une autre.... Mais la « verge de l'affliction est un moyen extraordinaire, « dont Dieu ne se sert pas tous les jours, et qu'il ne « met en œuvre que dans les grands mouvements « de son cœur, que dans les fortes entreprises de sa « providence et dans les occasions rares que sa sa« gesse lui fournit. Car punir, dit le prophète, est « son œuvre étrange et sa besogne non accoutumée

XXVIII, 21), si bien que la négligence ne
anquer d'y être funeste. Quand Dieu parle
verges, on ne peut, sans se perdre, remet-
ıne autre fois à l'écouter; il faut prendre
on et la ménager avec soin, parce qu'étant
il n'y a plus de retour, plus de moyen de
er à sa faute et de retrouver la grâce qu'on
se échapper. O hommes donc, si jamais vous
écouter Dieu, c'est lors qu'à la voix de sa
il ajoute celle de ses verges, pour faire plus
ession sur vos âmes. »

s n'écoutons pas la verge, il arrive de deux
ıne : ou que Dieu redouble ses châtiments,
se tait absolument, ce qui est bien plus re-

.

ıe le péril est si grand, prenons aujourd'hui
tion d'écouter, et surtout de nous amender.
r'irai point loin chercher des exemples qui
y obligent. Je ne courrai ni à Ninive, ni à
he, et je ne feuilletterai point dans ce des-
es annales de l'antiquité ecclésiastique. Nous
plus près de nous et en nos jours nous avons
t nos yeux des exemples illustres qui nous
nt servir de modèle. Cette Église qui réside
a ville capitale de notre royaume et que sa
on glorieuse met à la tête de toutes les au-
ous en fournit un extrêmement remarquable.
ée des grands coups que Dieu a frappés de-
peu sur nos troupeaux et reconnaissant que
nt véritablement nos péchés qui ont allumé la

« juste colère du ciel, elle s'est mise dans les senti-
« ments d'une conversion admirable. On y remarque
« un changement extraordinaire dans toutes les con-
« ditions et dans tous les ordres. Les grands, les pe-
« tits, les hommes, les femmes et les filles, les vieux
« et les jeunes, tous paraissent dans un même esprit
« d'amendement. On n'y parle que de réforme dans
« les habits, dans les repas, dans les conversations,
« dans les manières et dans tout l'air de la vie : on
« ne s'y entretient présentement d'autre chose. Le
« luxe s'y bannit pour faire place à la modestie. Le
« théâtre y est abandonné pour courir au temple.
« La lecture des livres du monde y est proscrite, pour
« s'attacher à la lecture de la Parole de Dieu. On y
« voit les inimitiés, les querelles, les procès mêmes
« tomber aux pieds de la charité avec une édification
« merveilleuse, et l'on s'y empresse à se réconcilier
« et à s'embrasser dans un amour chrétien, comme
« on faisait autrefois à se pousser, à se supplanter et
« à se plaider. Il semble que l'on y ait entrepris de
« forcer le ciel et de ravir sa grâce, par la sainte
« violence d'une dévotion ranimée. Le jeudi de la se-
« maine précédente, on y célébra un jeûne public, où
« l'on fit paraître tant d'humiliation, tant d'émotion,
« tant de repentance, tant de dessein de bien vivre,
« que la bonne odeur même de ce sacrifice évangé-
« lique s'est répandue par tout le royaume. Béni soit
« le Seigneur, le Dieu d'Israël, qui a visité son peu-
« ple et qui lui a mis au cœur de si justes et de si
« louables sentiments ! C'est un sujet d'espérer qu'on

« pourra bientôt ajouter : Béni soit aussi ce bon et « miséricordieux Seigneur, qui a fait la délivrance de « son peuple !

« Mais pour obtenir cette grâce si désirée, joi- « gnons-nous à ces chrétiens qui ont levé si haut « l'enseigne de la repentance dans notre communion. « Ne souffrons pas qu'ils viennent à la perfection sans « nous. »

III. Du Bosc envisagé sous le rapport du style.

Je ne m'arrête pas à définir le style. Cette définition résultera des éléments que nous ferons entrer dans l'appréciation du style de Du Bosc.

Dans l'ensemble de la composition, il est bien supérieur à ses devanciers par la proportion, la liaison, la flexibilité et le moelleux des mouvements, la douceur des articulations. Sa langue vaut mieux aussi que la leur; mais cependant elle n'est pas comparable à celle des Bossuet et des Fléchier; elle a des mots surannés qu'on ne rencontre jamais chez les grands orateurs catholiques (*détroussement*, *à pas de laine*, etc.); bien qu'épurée, elle offre quelques traces de négligence et une certaine rudesse. Du Bosc, néanmoins, a le sentiment de la phrase oratoire, du nombre et de l'harmonie, et sa rudesse même n'est pas sans mérite, comme le prouve ce passage, auquel nous avons déjà fait allusion : « O pécheurs, que vous êtes aveu- « gles de vous endormir dans le péché ! Il vous sem- « ble, pendant que vous lâchez la bride à vos pas- « sions charnelles et que vous ne refusez rien à vos

« sens, que vous êtes fort heureux. Vous bravez,
« vous piaffez, vous dansez au son de la flûte et du
« tambourin, comme parle Job ; vous vous éjouissez
« du souhait de votre cœur, et vous voyant ou puissants en biens, ou élevés en honneur, ou appuyés
« des forces de la terre, vous vous imaginez que
« vous n'avez rien à craindre (1). »

Son style a de l'ampleur, de l'embonpoint, comparativement à la maigreur du style de ses devanciers, et néanmoins il est concis et alerte.

Ce qui distingue surtout Du Bosc, c'est une parfaite et brillante clarté ; personne ne définit et n'explique aussi lumineusement que lui, et l'on peut dire que c'est là qu'il triomphe. Il n'est pas moins habile à développer, c'est-à-dire à faire sortir de l'idée tout ce qu'elle renferme, ou du moins ce qu'il est utile d'en faire sortir ; mais surtout à détailler, c'est-à-dire à vêtir l'idée au moyen d'allusions, d'exemples, de souvenirs. C'est un autre développement que celui de Massillon ; c'est moins de l'intérieur de l'idée que de ses alentours ou de ses rapports, de ses aboutissants, que Du Bosc tire sa richesse.

Lisez, par exemple, dans le sermon sur *les Trois fléaux de Dieu*, la manière dont il fait ressortir quel fut le péché qui irrita si fort la colère de Dieu contre David.

« Je ne doute point, dit-il, que vous ne vous trouviez surpris d'abord d'apprendre que toute la faute
« de ce prince fut d'avoir dénombré son peuple.

(1) *Sermons sur divers textes convenables au temps.* Tome III, page 22.

« Quoi! direz-vous, était-ce là un si grand crime, et « cette action méritait-elle une si terrible vengeance? « Un roi est-il blâmable de vouloir connaître le nom- « bre de ses sujets? N'est-il pas intéressé à savoir de « combien d'hommes il se peut faire fort pour la ba- « taille, afin de mesurer ses desseins à son pouvoir, « et de ne s'engager pas témérairement dans de vai- « nes entreprises qui passent ses forces? N'est-ce pas « un mouvement aussi innocent qu'à un berger de « compter ses brebis, à un capitaine ses soldats, à « un maître ses domestiques et à un père ses en- « fants? Dieu lui-même n'approuve-t-il pas ces sortes « de dénombrements au trentième de l'Exode, où il « veut que, lorsqu'on dénombrera son peuple, cha- « cun lui paye par tête un demi-sicle pour l'œuvre « du tabernacle? Tous les peuples de la terre ne les « ont-ils pas pratiqués sans blâme? Les Romains n'en « faisaient-ils pas souvent dans toute l'étendue de leur « grand et vaste empire? Et ce fut un de ces dénom- « brements généraux qui fit rencontrer la naissance « du Sauveur du monde dans la ville de Bethléhem, « pour justifier l'oracle ancien qui l'avait promise « à cette bourgade : ce Fils éternel de Dieu ayant « voulu, en venant au monde, être écrit sur le livre « de César et être enrôlé entre les sujets d'Auguste, « lui qui écrit nos noms au livre de vie et qui nous « met au nombre des enfants de Dieu. Quel crime « donc commit David en faisant ce que tous les rois, « ce que tous les souverains peuvent faire dans les « terres de leur obéissance? Et quand bien même il

« y aurait eu quelque chose à redire dans l'action de
« ce prince, un homme de sa probité et de sa vertu
« devait-il être traité avec tant de rigueur pour une
« médiocre faute? Son zèle ardent, sa piété singu-
« lière, son admirable et incorruptible intégrité dans
« les choses de la religion et du service divin, tant
« d'autres qualités héroïques, qui le faisaient être
« l'homme selon le cœur de Dieu, le David, c'est-à-
« dire le bien-aimé de l'Éternel, devaient, ce sem-
« ble, couvrir ce petit défaut et être comme un poids
« dans la balance du Seigneur, qui, contre-pesant ce
« léger manquement, la fît pencher du côté du par-
« don et de l'indulgence. Où sont ces entrailles
« bruyantes de compassion, où sont ces richesses
« infinies de miséricorde, où sont ces affections et
« ces tendresses paternelles que Dieu s'attribue, s'il
« punit si sévèrement ses enfants, quand il leur ar-
« rive de faillir par infirmité? Hé! que saurait-il faire
« davantage à ses plus fiers ennemis, de tirer contre
« eux l'attirail épouvantable de sa vengeance?

« A cela, mes frères, j'ai plusieurs choses à ré-
« pondre. Premièrement, il est vrai que de dénom-
« brer son peuple est une action de soi innocente et
« qui n'a rien de mauvais. Mais David la rend crimi-
« nelle et vicieuse par le motif qui la lui fit entre-
« prendre; car ce fut par ambition et par vanité, pour
« se glorifier de la multitude de ses sujets, pour éta-
« ler avec pompe et avec orgueil la grandeur de sa
« force et de son autorité royale, pour trancher du
« puissant et de l'illustre monarque et pour faire dire

partout, non plus comme à son triomphe, après la mort de Goliath : David en a tué dix mille! mais : David a mille milliers prêts à tuer et à combattre ceux qui voudraient s'opposer à son empire et lui faire résistance. Ce n'est pas une action condamnable à un roi de se promener sur ses remparts et de considérer, ou la beauté de ses villes, ou la gloire de sa cour et de ses palais; mais parce que Nabucodonosor le fit avec arrogance et que, charmé de la grandeur de sa superbe Babylone, il dit en lui-même dans la vanité de ses pensées : *N'est-ce pas ici Babylone la grande, que j'ai bâtie pour la gloire de ma magnificence?* Dieu l'en punit d'une manière étrange et le chassa parmi les bêtes, pour s'être si fièrement et si insolemment élevé au-dessus des hommes. Ce n'est pas une action blâmable à un souverain de haranguer ses peuples de dessus son trône ou de dessus son lit de justice; mais parce qu'Hérode le fit par ambition, pour attirer les applaudissements de ses auditeurs et pour les rendre idolâtres de son éloquence et leur faire proférer des blasphèmes, Dieu le frappa d'une façon effroyable, envoyant son ange à l'heure même, qui confondit son orgueil et le renversa de dessus son trône, tout couvert de vers qui le firent périr misérablement. Ce n'est pas un crime à un monarque de montrer ses trésors et ses richesses; mais parce qu'Ézéchias étala les siens par vanité aux yeux des ambassadeurs d'Assyrie, Dieu s'en courrouça si fort qu'il envoya prompte-

« ment un de ses prophètes dénoncer à ce roi, quoi-« que juste et pieux d'ailleurs, qu'il ferait périr toute « sa maison pour cette ostentation criminelle. C'est « ce qui arrive ici à David (1). »

Citons encore le passage suivant du sermon sur *les Deux principes* :

« L'Apôtre n'exempte personne de cette fatalité de « la mort, et il l'étend universellement à tous. *Tous « meurent*, dit-il, *en Adam;* parce qu'en effet tous les « hommes sans exception venant de ce premier « homme, tous héritant de son crime et de sa cor-« ruption, tous aussi sans exception doivent subir la « loi de la mort qui lui avait été dénoncée. S'il ve-« nait des hommes au monde par quelque autre voie « que par la génération d'Adam, ils pourraient véri-« tablement prétendre à l'exemption de la mort; « mais comme tous sans distinction entrent par cette « porte, grands et petits, pauvres et riches, rois et « sujets, doctes et ignorants, saints et profanes, tous « sans différence viennent par ce chemin de la nais-« sance ordinaire qu'Adam leur a ouvert, et par « conséquent ils doivent s'en retourner tous par cet « autre chemin de toute la terre qu'Adam lui-même « leur a marqué. Personne ne saurait s'en dispenser. « Rien n'est capable de nous en garantir. Les habits « nous défendent de la nudité, les aliments de la « faim, les maisons et les bâtiments des injures de « l'air, l'étude de l'ignorance, les médecines des « maladies, les armes et les forteresses de l'invasion

(1) *Sermons sur divers textes convenables au temps*. Tome III, pages 1-11.

des ennemis, les havres et les ports des naufrages et des tempêtes; mais rien ne saurait jamais nous préserver de la mort. Il n'y a point de bouclier à l'épreuve de ses flèches, point de citadelle inaccessible à ses assauts, point de médecine capable de remédier à son accès, point de port où l'on puisse être à l'abri de sa tempête, point de lieu dans l'univers où l'on en soit à couvert. On voit des hommes privilégiés en bien des manières. Il y en a qui ne savent ce que c'est que de dépendance, qui ne voient point de supérieurs en la terre, comme les rois et les souverains. Il y en a qui ne manquent de rien et qui ignorent absolument la nécessité, parce qu'ils ont de quoi satisfaire à tous leurs désirs, comme les riches qui possèdent toutes choses avec abondance. Il y en a qui ne connaissent point les maladies et qui passent toute leur vie dans une parfaite santé. Il y en a qui ne vieillissent point et qui conservent leurs forces, leur embonpoint, leur fraîcheur jusques à la fin, comme Moïse, duquel il est remarqué qu'à l'âge de six-vingts ans sa vue n'était point affaiblie et sa vigueur n'était point passée, et l'histoire de la Genèse nous assure que Sara à cent ans donnait encore de l'amour aux rois. Mais il n'y a personne qui soit privilégié contre la mort. Il est ordonné à tout homme de mourir. Au levant et au couchant, au septentrion et au midi, on voit partout cet arrêt irrévocable s'exécuter sans rémission. Fils des hommes, déguisez-vous tant qu'il vous plaira pour vous cacher

« aux yeux de la mort, mettez-vous à couvert sous
« la pourpre des rois, sous la tiare des pontifes,
« sous la pompe des habits, sous l'éclat de la beauté,
« sous la force des châteaux et des places imprena-
« bles : au travers de tout cela la mort vous recon-
« naîtra pour être des enfants d'Adam, et en cette
« qualité vous fera payer de gré ou de force le tri-
« but que lui doivent tous les héritiers de ce pre-
« mier père (1). »

Du Bosc est secondé, dans ce genre de développements, par une imagination féconde et libre, une vaste lecture, une mémoire imperturbable et un esprit bien fait, où tout est classé et lié, où les idées sont bien associées. Aux exemples déjà cités, ajoutons celui-ci, que nous empruntons au sermon sur *l'Intolérance chrétienne* :

« Il faut que nous imitions l'exemple de Dieu,
« *qui ne brise point le roseau cassé et qui n'éteint point*
« *le lumignon fumant*. Ce grand Dieu n'éteint point
« les astres et ne les précipite pas du ciel, pour avoir
« des taches. Il n'anéantit pas la terre, pour être
« souillée de l'écume des insectes et du venin des
« serpents. Il n'abîme pas les rivières, pour être
« mêlées de boue et de limon. Il ne brûle pas les blés,
« pour y avoir de l'ivraie et de la nielle. Il n'arra-
« che pas les arbres et les fleurs, pour voir des che-
« nilles et des limaçons se traîner sur leurs fruits et
« souiller par leur sale attouchement la beauté de leurs

(1) *Sermons sur divers textes convenables au temps*. Tome IV, pages 39-41. Voir dans le même discours, page 48, le parallèle entre Jésus-Christ et Adam.

ouleurs. De même, il ne perd pas les hommes, pour remarquer en eux des effets de cette corruption naturelle qui leur est héréditaire et inévitable. Il en supporte en sa grande miséricorde, il en excuse selon son immense et infinie charité. Il leur pardonne gratuitement comme un bon père qui souffre des sottises et des égarements de ses enfants. Ainsi en devons-nous user envers ceux qui faillent, quand nous avons sujet de croire que c'est, non le mépris de la grâce, mais l'infirmité de la nature qui les fait pécher. Il faut en supporter avec une indulgence et une bénignité chrétienne; il faut plaindre en eux la condition de l'humanité, qui est toujours fragile et sujette au mal. Il faut leur tendre charitablement la main, comme à des personnes qui ont bronché et qui sont tombées, pour leur aider à se relever (1). »

C'est ici le lieu de remarquer combien le savoir t utile à l'imagination. Plus on a de faits dans la émoire, plus on peut combiner et inventer : il est nné à celui qui a. Beaucoup croient que la science iminue l'originalité, mais rien n'est si faux. Les mmes les plus féconds en imagination et les plus riginaux ont été d'ordinaire ceux qui savaient le lus. Il y a là une intention évidente de la Provience, qui veut que les hommes soient solidaires les ns des autres. Nous sommes les héritiers, les do-

(1) *Sermons sur divers textes convenables au temps.* Tome IV, pages 612-613. Voir, dans le même sermon, page 615, le morceau sur ceux qui errent en matière de religion.

de tout ce qui est impulsion extérieure,
terait rien. Pour son talent aussi, il n'est
que l'homme soit seul.

La puissante mémoire de Du Bosc sert
gination; il est original de ce qu'il sait et
lement de ce qui lui est propre. Tout son
comme incrusté de souvenirs de ses lecture
prochements intéressants et d'allusions qui,
instant, réveillent l'esprit; aussi n'est-il
aucun prédicateur qui se fasse lire aussi fa

Sa diction est relevée par un grand n
figures de style (*lumina orationis*), de com
surtout. Nous en citerons quelques-unes

« Cette merveilleuse rosée, c'est le Me
« que l'Église judaïque souhaitait et dema
« ces termes du prophète, qui ont toujour
« tendus de Jésus-Christ : *O cieux, envoye*
« *d'en haut.* Et véritablement, comme la
« au matin de la terre, par la vapeur qui
« mais elle est renvoyée d'en haut, pour

cette divine rosée se répandit alors ici-bas pour y faire germer un jour les corps semés dans la terre, comme autant de nouvelles plantes, qui, par sa vertu féconde, sortiront en leur temps et en leur saison; si bien qu'en effet la résurrection de Christ fut la nôtre, sa vie est notre vie, sa victoire notre triomphe, son bonheur notre félicité, puisque la vivification qui se fit en lui a passé en nos personnes (1). »

— « Le péché habite bien en eux (les fidèles), mais il n'y règne pas. Il est comme un ennemi prisonnier et désarmé, qui peut bien encore ourdir sourdement quelques petits soulèvements, mais qui ne saurait plus entreprendre de grandes révoltes ni mettre sur pied des troupes considérables. Il y est comme un lion à la chaîne, qui se débat, qui étend ses ongles et qui se souvient encore de sa férocité naturelle, mais qui, étant retenu de court, ne saurait s'élancer fort loin ni faire le mal qu'il voudrait (2). »

— « Il ne faut jamais attribuer nos maux au hasard, comme ces ridicules Philistins d'autrefois, ou ces fous malins d'aujourd'hui, ces insensés athées, qui disent ou qui voudraient bien dire en leur cœur qu'il n'y a point de Dieu; car ils rapportent tout à une fortune aveugle, et regardent toutes les calamités qui arrivent ou au monde ou à l'Église comme des coups d'aventure. Mais c'est à peu près comme

(1) *Sermons sur divers textes convenables au temps*. Tome IV, pages 45-46.
(2) *Ibid*. Tome IV, page 610.

« les bêtes qui entendent tirer le canon durant l
« siége d'une ville ou le choc d'une bataille : ell
« s'imaginent que ce tintamarre n'est qu'un va
« fracas, comme si des cailloux et des rochers ro
« laient tumultuairement d'une montagne; elles
« jugent ainsi parce que ce sont des bêtes et qu'ell
« ont le sens trop grossier pour penser à un génér
« qu'elles ne voient point et qui conduit cette ar
« tillerie pour battre ses ennemis en ruine (1).
— « Il me semble qu'une âme dans la nature éta
« proprement comme ces enfants de rois qui, ay
« été dérobés ou exposés dès le berceau, sont nourri
« dans un pays étranger, parmi des paysans et des
« bergers. Quand ils viennent à croître, la nature
« leur donne bien quelquefois des sentiments de ce
« qu'ils sont : le sang qui les a formés parle en eux
« et leur inspire des inclinations plus nobles et plus
« relevées que ne porte leur état présent. Il leur
« semble que leur cœur ne s'accorde point avec leur
« fortune et qu'ils ne sont point nés pour l'étable ni
« pour la charrue. Cependant, comme on leur tient
« leur naissance fort cachée, ils ne s'assurent de rien
« et ils sont ainsi toujours dans le doute, jusqu'à ce
« qu'on vienne leur expliquer le mystère et leur dé-
« couvrir leur extraction. C'est le vrai portrait d'une
« âme païenne, quand elle venait à se considérer
« elle-même (2). »

Du Bosc s'amuse quelquefois et s'attarde à ces

(1) *Sermons sur divers textes convenables au temps.* Tome III, p. 91.
(2) *Sermons sur l'Épître aux Éphésiens.* Tome III, page 62.

paraisons. Il y a des gens qui ne lâchent pas une ingénieuse, avant d'en avoir fait sortir une sot-. Il serait irrévérent d'appliquer cela à Du Bosc; is il est certain que ses comparaisons choquent fois le goût, et que si elles sont toujours justes, es ne sont pas toujours convenables.

Ainsi, parlant de Jésus dans son agonie : « Ses craintes, dit-il, et ses frayeurs furent grandes; elles l'agitèrent, elles le secouèrent, elles le troublèrent fortement, il est vrai; mais elles ne blessèrent en rien sa sainteté et sa pureté parfaite. Et vous le comprendrez aisément par la comparaison d'un vase et d'une fiole pleine d'eau. Si c'est une eau sale et bourbeuse, en remuant cette fiole vous troublerez infailliblement cette eau, vous la rendrez sale et crasseuse, et s'il y a de l'infection, vous l'exciterez et en répandrez la puanteur. Mais si c'est une eau toute pure et toute nette, comme une eau de roche, vous aurez beau remuer la fiole, l'agiter, la tourner de tous les côtés, la renverser même de haut en bas et la mettre sens dessus dessous, cette eau néanmoins ne se brouillera point et demeurera toujours dans sa pureté naturelle. C'est là justement l'image et la ressemblance des passions de Jésus-Christ et des nôtres. « Pour nous, qui naturellement sommes vicieux et « corrompus, quand nos âmes viennent à se trouver « agitées, notre dépravation s'y mêle et s'y mani- « feste, le péché ne manque pas à s'y glisser et à y « exhaler même sa méchante odeur. Mais pour Jésus-

« Christ, qui était la sainteté même, toutes les agi-
« tions de son corps et de son esprit, toutes les pas-
« sions de son âme n'ont pu causer le moindre vice
« la moindre souillure en sa personne bénite (1). »

Et dans le même discours : « Pourquoi la Divinité
« n'aurait-elle pu faire dans l'âme de notre Seigneur
« ce que l'âme fait souvent dans le corps : suspendre
« envers elle ses irradiations et ses communications
« favorables, pour permettre aux douleurs de lui
« faire sentir toutes leurs atteintes? Imaginez-vous
« un miroir exposé au soleil. Tant que le soleil l'é-
« claire et luit dessus, on y voit l'image de ce bel
« astre, qui le rend lumineux et éclatant comme lui;
« on en voit sortir des rayons pareils aux siens. Mais
« si la communication du soleil est empêchée, on ne
« remarque plus son image et on n'y aperçoit plus
« ses rayons; mais les autres choses qui en appro-
« chent s'y peignent et s'y impriment, les noires avec
« leur noirceur, les rouges avec leur éclat, et ainsi
« des autres. Il en est de même de notre Sauveur.
« C'était un composé admirable d'un soleil et d'un
« miroir. Dieu était en lui comme un soleil éclatant;
« l'homme était un miroir très pur qui en recevait les
« rayons. Tant que le soleil se communiquait, le mi-
« roir était tout éclatant de lumière, tout brillant de
« joie, de vertu et d'allégresse. Mais si le soleil ve-
« nait à se retenir et à réprimer ses regards, alors
« le miroir n'était plus rayonnant ni lumineux comme

(1) *Jésus à l'agonie.* (*Sermons sur divers textes convenables au temps.* Tome IV, page 296.)

« auparavant ; mais les choses qui en approchaient y « envoyaient leurs images selon leur nature et leurs « qualités. Les choses noires et affreuses y parais- « saient avec leurs horreurs, et c'est ainsi que dans « son agonie tant de choses formidables s'étant pré- « sentées à son imagination, la remplirent de leurs « idées, y causèrent, dans le silence de Dieu, dans « la cessation de son action, tant de tristesses, tant « d'angoisses, tant de frayeurs, qui ne sont autre « chose que les impressions des objets affreux (1). »

On rencontre en foule chez Du Bosc des rapprochements ingénieux, tels que celui-ci : « Loin, mes « frères, loin ces discours et ces sentiments qui veu- « lent partager la gloire de notre salut entre les « forces de l'homme et la grâce de Dieu. Ce fut la « fausse mère qui voulut couper l'enfant en deux. « La vraie mère le demanda tout entier. Aussi la « nature, qui n'est qu'une fausse mère, fait tout ce « qu'elle peut pour s'attribuer au moins une partie « du nouvel homme, de ce bienheureux enfant que « la régénération forme dans les fidèles ; mais la « grâce le veut avoir sans division et sans partage, « et le grand et céleste Salomon juge en sa faveur. « Il déclare qu'il n'y a qu'elle qui ait droit de ré- « clamer cet enfant spirituel, parce que c'est elle qui lui donne la naissance et qui l'engendre entièrement dans nous (2). »

Mais ces rapprochements sont souvent trop ingé-

(1) *Sermons sur divers textes convenables au temps.* Tome IV, pages 306-307.
(2) *Sermons sur divers textes de l'Écriture sainte.* Tome Ier, pages 82-83.

nieux, surtout dans les compositions de sa jeunesse. En voici quelques exemples :

« Quels sentiments ne doit point produire en nous « cette excellente doctrine (de la grâce) ? Certaine- « ment elle est si féconde, elle est si abondante en « enseignements, qu'on peut dire qu'elle ressemble « à ces fontaines qui jettent l'eau par divers tuyaux « et qui cherchent à sortir par quantité de conduits « et de routes différentes. Car aussi la grâce est « comme une eau saillante en vie éternelle, qui se « répand en plusieurs façons de tous les côtés (1). »

— « Moïse nous parle d'un lavoir destiné pour les « sacrificateurs, qui fut fait des miroirs des femmes « qui s'assemblaient à la porte du tabernacle. Voici, « mes frères, que saint Pierre nous présente mainte- « nant en sa personne et un lavoir et un miroir tout « ensemble : un lavoir dans ses larmes et un miroir « dans sa repentance. Venez donc à ce lavoir pour « vous y nettoyer de l'impureté de vos vices. Venez « à ce miroir, non pour y composer votre visage, « mais votre cœur, et le mettre en état de plaire au « Seigneur Jésus (2). »

Du Bosc a été proclamé grand orateur par son siècle, mais la postérité n'a pas maintenu cet arrêt; or, s'il est vrai, comme le dit Madame de Sévigné, que le monde n'a pas de longues injustices, il faut chercher un motif à ce changement. Rien d'étonnant,

(1) *Sermons sur divers textes de l'Écriture sainte*. Tome Ier, page 85.

(2) *Ibid.* Tome Ier, page 5. Voir encore, dans le second volume *sur les Éphésiens*, pages 262 et 264.

d'abord, que les contemporains de Du Bosc l'aient comparé plutôt avec ses devanciers qu'avec l'idéal de l'orateur, et aient pris sa supériorité relative pour une supériorité absolue. Nul ne peut se vanter de concevoir exactement l'idéal. Les mauvais poëtes, comme les mauvais rois, n'ont-ils pas bien souvent reçu plus de louanges que les bons? Les prédécesseurs de Corneille n'étaient-ils pas regardés comme des aigles? Nous ne savons reconnaître l'idéal que lorsqu'il est réalisé, et alors ce qu'auparavant nous avions pris pour lui n'en est plus à nos yeux que le fantôme. Celui qui n'a vu que la lune peut croire avoir vu le soleil; mais quand celui-ci paraît, sa brillante clarté dissipe l'erreur et rend le doute impossible.

Du Bosc est admirablement clair, d'une clarté qui est souvent de l'éloquence; il est plus nourri et pourtant plus concis que ses prédécesseurs; il parle à la conscience; il a de l'esprit et une imagination agréable; il charme, il intéresse, il instruit; mais avec tout cela, est-il éloquent? Nous n'hésitons pas à nous prononcer pour l'affirmative; seulement il nous reste à voir quel est le rang qui lui revient.

Définir, expliquer l'éloquence est chose difficile. L'éloquence est un mystère; elle échappe à l'analyse. Ceux qui ont dit avec Pascal qu'elle est un don de l'âme, ont bien dit, mais mieux encore ceux qui l'ont fait dériver de la sympathie. La logique, bien que nécessaire à l'éloquence, ne peut pas la produire; elle est pour cela trop impersonnelle. L'élo-

quence est toute personnelle. Le véritable orateur est celui qui dès le début se loge dans l'âme de ses auditeurs, leur parle, non du dehors, mais du dedans, et s'associe intimement et volontairement à tout ce qu'ils éprouvent, de sorte que son discours ne soit pas une allocution, mais un dialogue serré entre celui qui parle et celui qui écoute, un échange rapide de questions et de réponses, de sommations et de répliques, comme dans la scène la plus vivante de Corneille. Ce qui est éloquent, c'est ce qui produit dans l'âme les mouvements les plus rapides et les plus vifs. Or comment produire cet effet? comment tenir constamment un auditeur en haleine? comment faire d'une âme paisible le théâtre de tant d'agitations? C'est le secret de l'éloquence, secret qui ne s'apprend pas dans les livres. Il faut que l'orateur, comme le poëte, entre en communion de vie avec nous, qu'il sympathise avec nous, c'est-à-dire, qu'il sente et qu'il souffre avec nous (1). Du reste, quand nous parlons de sympathie, nous ne parlons que d'un talent et non d'une qualité morale. Il peut se faire que cette sympathie esthétique, je dirais presque hypothétique, recouvre une antipathie réelle, peut-être même de la haine. Comment l'orateur peut-il exprimer avec une vérité frappante des sentiments opposés aux siens? C'est là un mystère insondable.

Le prédicateur n'est pas nécessairement un orateur. S'il a expliqué les oracles de Dieu avec justesse et gravité, s'il en a pressé l'application, il a rempli

(1) Sympathiser, συμπάσχειν.

sa tâche et le moins orateur a pu être éloquent. Grâces à Dieu, la vérité est éloquente par elle-même. — Ainsi, nous ne demandons pas à Du Bosc d'être orateur ; nous demandons simplement s'il l'est. Si l'éloquence est telle que nous l'avons dépeinte ; si elle exige des pensées vastes et fortes, des mouvements rapides, du pathétique et l'emploi des grandes figures oratoires ; si le discours vraiment éloquent est un drame, qui a son nœud, ses péripéties et son dénoûment, Du Bosc dans ce sens n'est pas un orateur de premier ordre, bien qu'il ait des morceaux qui se rapprochent de la haute éloquence. C'est le prédicateur le plus intéressant, le plus captivant même ; ce n'est pas encore l'orateur.

Mettons notre jugement à la meilleure épreuve par une citation. C'est un raisonnement oratoire, emprunté au sermon sur *la Doctrine de la grâce :*

« Je vous prie de reconnaître ici avant toutes « choses l'avantage de notre religion et de juger laquelle est la meilleure et la plus sûre de deux « doctrines, dont l'une donne à l'homme la gloire « de son salut, l'autre la donne tout entière à Dieu. « Car quel doit être le but d'une bonne et vraie religion ? C'est sans doute de glorifier Dieu. Et comment peut-on mieux le glorifier qu'en attribuant « tout notre bonheur à sa grâce ? Toujours on m'avouera que cette créance vient d'un bon principe, « d'une sainte humilité, d'un religieux respect envers « Dieu, d'une louable envie d'honorer et de célébrer « sa bonté. Je veux que nous nous trompions dans

« défère trop à sa grâce, que je le reconna
« l'auteur de tout le bien qui est en moi! H
« faute, dont je ne me repentirai jamais, et
« ne dois point craindre de recevoir de puniti
« j'aime bien mieux m'abaisser ainsi par l
« que de vouloir m'élever par orgueil! Qu'
« bien plus sûr de renoncer à ma propre
« dont le mépris est infailliblement innocen
« d'entreprendre sur celle de Dieu, où le 1
« attentat est infiniment criminel! Quand j'au
« appelé du ciel, comme saint Paul, par un
« tion extraordinairement éclatante; quand j
« apôtre comme lui; quand même j'aurais é
« dans le paradis par un privilége incomp
« j'aimerais toujours mieux m'estimer avec
« plus grand de tous les pécheurs et reconnai
« miséricorde m'aurait été faite, que de me
« avec le Pharisien de n'être point comme
« des hommes et d'avoir quelque qualité part

« qu'elle ne tend qu'à l'illustration de sa gloire. « Avouons qu'elle est l'ouvrage de la grâce, puis- « qu'elle ne prêche que la grâce, qu'elle ne respire « que la grâce, et qu'ôtant tout sujet de présomp- « tion à la nature, elle nous met dans un saint « abaissement, qui ne peut manquer de plaire à « Celui qui résiste aux orgueilleux (1). »

Il y a deux choses dans l'éloquence : l'intuition, ou mieux, l'intuitivité (*Anschaulichkeit*) et le mouvement, — le don de faire voir les objets et celui de les faire mouvoir; c'est le premier élément qui domine chez Du Bosc, et il est admirablement servi sous ce rapport par son imagination, sa mémoire et son esprit.

Avec Du Bosc, nous quittons la France, pour suivre dans leur nouvelle patrie les pasteurs réfugiés.

(1) *Sermons sur divers textes de l'Écriture sainte.* Tome Ier, pages 96-98.

X.

PRÉDICATEURS RÉFUGIÉS EN HOLLANDE.

La révocation de l'Édit de Nantes dispersa les membres de l'Église persécutée dans tous les États réformés. De là naquirent les Églises du refuge. Celle de Hollande fut la plus importante, par le nombre de ses membres, le renom de ses chefs et son influence sur la France et sur l'Europe entière. Ailleurs on trouve parmi les réfugiés des théologiens célèbres, mais c'est en Hollande qu'il faut chercher les grands prédicateurs. Ils forment en quelque sorte une école.

La Hollande était une agglomération de communes assez divisées entre elles, mais unies pour résister à l'étranger et pour conjurer les périls dont les menaçait surtout le voisinage de la France et de l'Angleterre. L'industrie et le commerce fondèrent sa prospérité. Disgraciée par la nature, elle se répandit sur les mers et y trouva une seconde patrie. A dater de cette époque, son histoire est belle sans chevalerie, noble, grave et puissante.

C'est en 1573 que ce pays reçut en un même jour

ıdépendance nationale et la liberté religieuse. Cette ›erté était aussi entière que le temps le comportait, plus entière qu'on ne l'avait encore réalisée, ni ême conçue. La part du catholicisme était chétive, est vrai, mais il ne fut pourtant pas dépouillé. uant aux sectes protestantes, elles obtinrent graduellement une liberté complète.

Lors de l'émancipation de la Hollande, cette contrée reçut beaucoup de réfugiés des provinces sur lesquelles le joug de l'Espagne pesait encore; ces réfugiés fondèrent les Églises wallonnes, dont la prédication n'a pas laissé de souvenirs. La Hollande devint en même temps un asile ouvert à la liberté de la pensée; mais c'est surtout lorsque la révocation de l'Édit de Nantes l'inonda de nouveaux réfugiés, que la pensée s'y développa avec une vigueur extraordinaire. La Hollande devint une autre France. La littérature française s'y extravasa, et l'on y imprima tout ce que la politique de Louis XIV interdisait d'imprimer dans son royaume. Les presses belges de nos jours n'ont pas encore atteint cette prodigieuse fécondité. A voir la masse de livres français publiés en Hollande à la fin du dix-septième siècle, on la croirait province française. On y publia, entre autres, quantité d'écrits sur la liberté de conscience et sur la tolérance. C'étaient des idées qui croissaient sur leur sol naturel. La théorie cependant n'en était pas complète; on touchait aux vrais principes, mais on ne les possédait pas encore. Ces écrits sont hardis, à quelques égards même téméraires; ils n'atteignent

pas le but, ils le dépassent. Il était plus facile de devenir athée que de rester déiste, de renverser les bornes que de les établir. Il y avait donc encore beaucoup à faire; mais après avoir fait en quelque temps un chemin considérable, on n'avança plus qu'avec une extrême lenteur. Ce phénomène se reproduit souvent dans l'histoire : on fournit une longue course en un jour, puis pour un pas il faut des siècles.

En même temps se développait en Hollande une littérature bien plus inoffensive, mais qui cependant n'aurait pas trouvé en France la liberté dont elle avait besoin. Entre les sciences mathématiques et les belles-lettres, que Louis XIV protégeait, il y avait tout un domaine d'idées dans lequel on ne s'aventurait pas sans crainte. Aucun sujet n'était proscrit d'avance, mais plusieurs présageaient aux écrivains qui les auraient tentés des obstacles infranchissables. Ce qui manquait surtout en France, c'était la sécurité et le sentiment de la liberté. L'un et l'autre se trouvaient pleinement en Hollande. La critique littéraire, en particulier, s'y développa avec une grande largeur. Bayle donna l'exemple, et sur ses traces se fondèrent plusieurs publications périodiques, qui aujourd'hui encore sont une source abondante de renseignements sur la littérature de ce temps-là. C'est l'*Histoire des ouvrages des savants*, par Basnage de Beauval; la *Bibliothèque universelle et historique*, rédigée par Jean Le Clerc; le *Journal littéraire* de La Haye; la *Bibliothèque raisonnée de*

Wetstein (1), etc. Une autre publication sembla d'abord moins importante : nous voulons parler des journaux politiques, qui eurent la Hollande pour berceau. On cherchait en France à se procurer la *Gazette de Hollande,* quand on voulait savoir les nouvelles.

Cette France si brillante de Louis XIV était à quelques égards bien obscure. Elle était licencieuse sans être libre, et l'on pouvait prévoir déjà que l'impiété et l'immoralité déborderaient de toutes parts quand les barrières du despotisme royal seraient enlevées. Pendant la vie de Louis XIV, le trop plein des esprits s'écoulait en Hollande; c'est là que paraissaient tous les ouvrages trop hardis pour paraître dans ses États (2), et c'est par là aussi que les écrits des esprits forts anglais passèrent sur le continent. La littérature française réfugiée devint l'organe de la pensée libre et de la réaction philosophique; mais elle alla plus loin et produisit parfois les ouvrages les plus licencieux; elle se couvrit d'écume, et on put se reprocher de l'avoir rendue plus furibonde en l'expatriant. La littérature religieuse profita aussi, il est vrai, de la liberté; la plupart des livres religieux du temps s'imprimaient en Hollande, et ils allaient en France consoler et fortifier les protestants

(1) En même temps se publiaient à Leipzig les *Acta orbis eruditi,* qui rendaient compte en latin des ouvrages français, anglais et allemands, et auxquels succédèrent, en 1732, les *Nova acta eruditorum.*

(2) Plus tard encore c'est de la Hollande que vint l'*Émile* de Rousseau, et chose curieuse, il pénétra en France par le canal de M. de Malesherbes, directeur de la librairie.

cachés. Nous en avons la preuve dans un recueil de prières que Superville plaça en tête de son premier volume de sermons et qu'il intitula : *Prières pour des fidèles qui veulent célébrer le jour du dimanche dans des assemblées secrètes*. Puisque nous en avons l'occasion, citons un passage de ces prières, qui se rapporte au roi et à la famille royale :

« Tu te sers quelquefois, Seigneur, des puissances « de la terre pour le bien de ton Église. Bénis toutes « celles qui te connaissent. Amène à ta pure con- « naissance celles qui ne l'ont pas encore. Bénis par- « ticulièrement la personne sacrée de notre roi. Éta- « blis son trône sur la justice et sur l'équité. Fais « que son oreille et son cœur s'ouvrent à nos sou- « pirs et à nos plaintes, et que, lui rendant toujours « l'obéissance que nous lui devons, il nous permette « de te servir selon les lumières de notre conscience. « Conserve toute la famille royale, et bénis tous ceux « que tu as établis sur nous en autorité et en di- « gnité (1). »

Malheureusement, si l'on fait le bilan de la littérature perverse, en même temps que celui de la littérature religieuse, la première se trouve surpasser de beaucoup la seconde, et l'on se demande comment tout cela pouvait se publier dans un pays grave, où les mœurs avaient toujours été respectées.

En général, les réformés de France ne firent que s'associer aux Églises wallonnes, dont plusieurs reçurent des pasteurs français, comme adjoints d'abord,

(1) Tome Ier, pages 12-13.

ils comme successeurs de leurs ministres. Ces Églises du refuge présentèrent longtemps un aspect édifiant, par la discipline, l'union et l'esprit de bienfaisance; mais ce dernier trait finit par dominer d'une manière trop exclusive et, la doctrine se relâchant, elles perdirent peu à peu leur caractère d'Églises, pour devenir des corporations philanthropiques. Un fait à remarquer encore, c'est que les théologiens français répandirent dans leur nouvelle patrie, et de là en Suisse et ailleurs, l'esprit de largeur et de modération de l'école de Saumur, et contribuèrent à dépouiller la controverse de ses épines.

Ces Églises devinrent bientôt les églises de la bonne société. L'élégance du langage des nouveaux ministres, leur éloquence vive et hardie, leur débit animé devaient captiver des auditeurs habitués sans doute à une prédication lourdement dogmatique. Ils furent fort courus, comme le sont aujourd'hui encore les ministres distingués des Églises du refuge qui sont demeurés en Hollande, en Suisse et en Allemagne. Il y avait là un grand piége. Saurin et ses compagnons d'œuvre surent l'éviter et demeurer fidèles devant un auditoire brillant et difficile; mais il n'en fut pas de même de leurs successeurs. Au commencement, les prédicateurs voyaient, avant tout, le peuple exilé, qui avait laissé tant d'amis, tant de parents dans les chaînes; mais peu à peu les réfugiés devinrent des habitants industrieux, des bourgeois paisibles, heureux dans leur nouvelle patrie, et les prédicateurs, placés au milieu d'une paroisse

bien assise, cédèrent plus facilement à la mauvaise influence que leur position devait exercer. La décadence de ces Églises, due en partie à ce fait, est imputable aussi à une décadence plus générale. Elles ont subi le dix-huitième siècle. Quand vint la réaction contre la persécution et le fanatisme, quand le flot terrible de l'incrédulité monta, la France n'en fut pas seule couverte, mais l'Europe entière, et les troupeaux réfugiés ne purent lui échapper entièrement.

Quelle fut l'influence de l'expatriation sur la prédication? — Le premier trait que chacun indiquera est une altération dans le goût, dans l'élégance du style et la pureté de la langue. Cependant le changement ne fut pas si grand à cet égard qu'on le croit ordinairement. Superville a écrit en Hollande comme il aurait écrit en France; mais nous avons vu déjà qu'en France même les réformés étaient inférieurs aux catholiques sous ce rapport.

Un autre trait à signaler, c'est que les prédicateurs réfugiés se contraignirent moins à l'égard du catholicisme. Toutefois les meilleurs parmi eux ne donnèrent jamais l'exemple de cette acrimonie fougueuse qu'on leur reproche injustement à tous. Elle ne se retrouve que dans la tourbe tout à fait inconnue. C'est l'éloquence des gens qui n'en ont pas et qui prennent la violence pour de la force.

Chez tous l'éloquence se trempa volontiers, au commencement du moins, dans les souvenirs pathétiques de la patrie; mais la veine était trop facile à creuser, et l'on abusa souvent de cette éloquence toute faite.

Ces prédicateurs avaient été jusque-là des prédicateurs de multitude; ils continuèrent à l'être, mais la multitude avait changé. Elle était mélangée de Français et de Hollandais. Le nombre de ces derniers augmenta de jour en jour, et, à la seconde génération, les Français s'étant fondus dans la population du pays, ne se distinguaient plus que par leur nom et l'habitude de leur langue. Les prédicateurs avaient devant eux une masse passablement confuse, à laquelle ils donnèrent des souvenirs assez effacés. Dans cette position, ils ne pouvaient plus guère exercer la discipline comme ils le faisaient en France, et n'étant plus entourés de catholiques, ils n'avaient plus de raisons aussi prochaines de défendre et d'exposer le dogme. Ils continuèrent néanmoins à le prêcher, quoique dans une proportion beaucoup plus faible, et gardèrent, dans les commencements du moins, un juste tempérament. Ils devinrent plus moralistes et en même temps plus orateurs, deux choses entre lesquelles existe un lien que nous avons déjà signalé. Le goût oratoire avait d'ailleurs gagné, sous l'influence des grands maîtres de la chaire catholique.

Enfin, la méthode synthétique, inaugurée par Claude, continuée et fortifiée par Du Bosc, bien qu'il paraisse s'attacher à l'ancienne méthode, prend décidément le dessus avec Superville. Si la méthode analytique persiste, ce n'est plus que pour la décomposition du texte et le plan du discours; mais elle ne va pas plus loin.

XI.

DANIEL DE SUPERVILLE.

1657—1728.

Daniel de Superville, originaire du Béarn, d'une famille qui vint en France à la suite de Henri IV, naquit à Saumur en 1657. Son bisaïeul, son grand-père et son père avaient été médecins. Il fit ses études classiques à Saumur avec une grande distinction, et étant encore étudiant en philosophie, il fut appelé plusieurs fois à remplacer son professeur.

« Sortant de philosophie, trop jeune encore pour « se donner tout à fait à la théologie, il étudia seul « pendant une année, et il a souvent nommé cette « année la plus utile de sa vie. Peu content de la « philosophie d'Aristote, qu'il avait apprise, il voulut « connaître celle de Descartes et il l'étudia avec plai- « sir. Il donnait cependant une partie de son temps « aux belles-lettres. Les progrès qu'il y fit le mirent « en état de faire des remarques sur quelques au- « teurs. Il composa aussi alors et dicta à un de ses « amis un long traité sur la géographie ancienne (1). »

(1) *Mémoire touchant la vie de M. de Superville*, dans le tome XIII du *Journal littéraire*, publié à La Haye. Année 1729. Pages 198-199.

Séduit par l'attrait de ces études, il fut sur le point abandonner la théologie; mais une force irrésistible ramena, et il se rendit en 1677 à Genève, où il udia sous Mestrezat, Turretin et Tronchin, recherant les instructions particulières plus que les leçons ubliques.

Rappelé auprès de son père mourant, il perdit peu près son premier maître de théologie, le professeur De Brais, seul homme de mérite que possédât alors l'académie de Saumur; mais il suppléa par ses études particulières à ce que les cours publics ne pouvaient lui donner. Sa réputation commençait à s'établir par ses sermons et quelques disputes qu'il soutint avec succès contre des prêtres catholiques; l'Église de Loudun le choisit pour son pasteur, au moment où il se décidait à passer en Angleterre. C'était en 1683. Après deux ans d'un ministère béni, il fut accusé d'avoir prêché séditieusement et il se vit forcé de suivre la cour pendant trois mois à Paris, à Versailles et à Fontainebleau, jusqu'à ce que cette persécution individuelle se perdit dans la grande persécution qui chassa de France tous les pasteurs (1).

Au commencement de l'année 1686, il fut appelé

(1) « Il y avait depuis peu à Loudun un jeune ministre nommé Superville, qui, « dans une grande jeunesse, avait acquis déjà la maturité, la sagesse et la répu« tation des plus âgés. On le crut le plus propre à servir d'objet à la surprise, « comme suspect d'imprudence à cause de sa jeunesse, et parce que sa retenue « et sa modestie rompirent ces mesures, on y suppléa par la calomnie. On dressa « un procès-verbal d'un de ses sermons, sur lequel on obtint un ordre qui lui « enjoignait d'aller au conseil rendre compte de sa conduite. On l'y retint sans « l'expédier, jusqu'à ce que la révocation de l'Édit le mit, comme tous les autres, « dans la nécessité de se retirer du royaume. » (Benoit, *Histoire de l'Édit de Nantes*. Tome III, partie III, page 761.)

comme pasteur surnuméraire à Rotterdam, et il de-
meura dans ce poste pendant près de six ans, malgré
les appels réitérés qui lui furent adressés de Londres,
de Berlin et de Hambourg. Enfin, en 1691, il fut
nommé pasteur ordinaire de l'Église wallonne de
Rotterdam. Dans le discours qu'il prononça lors de
sa confirmation, il exprima en ces termes sa recon-
naissance envers l'Éternel :

« Dieu nous accorde une seconde grâce à vous et
« à nous (1) : à nous, en nous confirmant dans le
« ministère; à vous, mes frères, en ayant pris dans
« votre sein même deux pasteurs, qui étaient déjà
« vôtres par vos bienfaits, par leur affection et par
« un engagement commencé, pour vous les attacher
« par des nœuds plus étroits et par un engagement
« plus solennel, qui les va obliger à redoubler leurs
« efforts pour votre consolation et votre salut. Nos
« ennemis avaient cru, en nous chassant de notre
« malheureuse patrie, anéantir notre ministère et ses
« fruits, arrêter les progrès de l'Évangile et nous ré-
« duire à la nécessité de n'apporter ici que des harpes
« muettes pour les pendre à vos saules, et à n'être
« que comme des flambeaux éteints ou des chandelles
« sous le boisseau. Mais béni soit le Seigneur, qui
« nous fait triompher de leur malice à la louange de
« sa gloire, et qui nous ouvre de plus en plus la
« porte de la Parole au milieu de vous! *Grâces à*
« *Dieu, qui nous fait toujours triompher en Christ et*

(1) M. Basnage avait été appelé en même temps que lui au poste de pasteur ordinaire.

ui manifeste par nous l'odeur de sa connaissance en ces lieux (1) ! »

Superville fut souvent employé dans les affaires générales des Églises réfugiées. « Il était, dit son biographe, très propre aux affaires. Un sens extrêmement net et droit, qui les lui faisait d'abord saisir, le mettait en état de proposer son sentiment avec autant de force que de clarté, et la douceur de son caractère, jointe avec beaucoup de politesse et de facilité d'expression, achevait de faire goûter son avis (2). »

Il commença, en novembre 1691, à donner tous les mois une *Lettre sur les devoirs de l'Église affligée*, il continua pendant un an. Ces douze lettres, réunies plus tard en un volume, furent bien reçues des réformés de France.

Malade et craignant de ne plus pouvoir édifier son troupeau de vive voix, il céda aux sollicitations de ses amis, en publiant quarante-trois sermons, en quatre volumes, parvenus en 1726 à leur septième édition (3).

En 1706, il publia son traité sur *les Vérités et les devoirs de la religion*, bien connu sous le nom de *Catéchisme de Superville*. Enfin, en 1718, parut son *Vrai communiant*, qui fut aussi très bien reçu.

Il correspondit pendant vingt ans avec les confes-

(1) *Le Triomphe de l'Évangile.* (*Sermons sur divers textes de l'Écriture sainte.* Rotterdam, 1714. Tome II, pages 407-408.)
(2) *Journal littéraire de La Haye.* Tome XIII, page 205.
(3) On y a ajouté, quinze ans après sa mort, en 1743, un cinquième volume, sous le titre de *Nouveaux Sermons.*

seurs de la foi sur les galères françaises. Il s'était proposé d'écrire l'histoire de leurs souffrances; on dit que le goût du public refroidi pour ce sujet lui en fit abandonner le dessein. Il n'acheva pas non plus un livre qu'il avait projeté sur les *Erreurs populaires*.

Il était d'un caractère extrêmement doux et obligeant. « Jamais personne, dit son biographe, ne s'est « fait aimer plus universellement ni ne s'est attiré « moins d'ennemis. Avec cela, ferme dans l'occasion « et d'une droiture à toute épreuve, rien ne l'aurait « fait plier, quand il croyait défendre la vérité ou la « justice. Pacifique au milieu des démêlés, il était « heureux à les assoupir...

« Peut-être quelques prédicateurs ont-ils eu plus « d'éclat; mais il y en a peu dont les sermons ont pu « être plus utiles, et c'était là le seul but qu'il se pro- « posait. » Ses discours étaient ornés, mais avec mesure. « Persuadé, d'ailleurs, que les émotions subites « s'évanouissent pour l'ordinaire aussi promptement « qu'elles ont été produites, il employait rarement « cette sorte d'éloquence foudroyante et souvent « déplacée, qui transporte l'auditeur et le laisse re- « tomber, un moment après, dans sa première lan- « gueur. Il allait au cœur par une route plus sûre : « il éclairait l'esprit et assaisonnait ses instructions de « tout ce qu'une charité tendre, soutenue d'un rai- « sonnement solide, a de plus pressant et de plus per- « suasif (1). »

(1) *Journal littéraire de La Haye*. Tome XIII, page 208.

On lui reproche un peu d'abondance, surtout dans les ouvrages de sa jeunesse; son biographe l'attribue à la fertilité de son imagination, qui le portait aussi aux comparaisons et aux allusions à l'Écriture sainte, « sorte d'ornement, ajoute-t-il, qu'on néglige peut-« être trop aujourd'hui, mais qui, dispensé avec sa-« gesse, soutient l'attention et délasse l'auditeur (1). » Il serra son style en avançant en âge.

On loue son aménité dans le commerce de la vie et l'agrément de sa conversation; il attirait par un air de douceur et de modestie répandu sur toute sa personne.

Peu de prédicateurs se sont aussi bien soutenus dans tous leurs discours; il écrivait les siens avec beaucoup de soin et, bien que doué d'une très grande facilité d'élocution, il ne voulut jamais improviser.

Trois ans avant sa mort, accablé par des infirmités dont il souffrait depuis longtemps, il dut se démettre de ses fonctions; mais on lui conserva son rang de pasteur, avec ses appointements, et on appela son fils (2) pour le remplacer. Il mourut en 1728, entouré d'une grande considération.

Superville a des discours de théologie proprement dite, de spéculation religieuse et de morale. Cette distinction toutefois n'est pas absolue : les mêmes éléments se retrouvent plus ou moins partout, mais les proportions varient. Nous présenterons des analyses

(1) *Journal littéraire de La Haye.* Tome XIII, page 209.

(2) Il a aussi publié des sermons.

de chaque espèce, et nous commençons par deux dis-cours de spéculation ou de philosophie religieuse sur cette parole de l'Ecclésiaste : *Voici ce que j'ai trouvé : c'est que Dieu a bien fait l'homme droit, mais ils ont cherché beaucoup de discours.* (Ecclésiaste, VII, 29.)

Étudions d'abord pour nous ce texte, avant de voir les sermons de Superville. Nous diviserions le discours comme le texte est divisé.

I. *Dieu a créé l'homme droit.* — *Droit* est ici le mot important. C'est une métaphore. Au moral comme au physique, être droit c'est tendre à son but par le chemin le plus court et sans déviation aucune. Chaque être a sa ligne à suivre. L'être dont il est dit ici que Dieu l'a créé droit, ce n'est pas l'homme qui naît aujourd'hui, mais le premier homme, par conséquent l'humanité qu'il représentait. D'intention divine, l'humanité a été créée droite, c'est-à-dire tendant à son but, qui était Dieu, par le plus court chemin. — Il s'agit maintenant d'expliquer ces mots, et cette explication nous servira de preuve.

Dieu n'a pas créé l'homme pervers (1), ni partagé entre le bien et le mal, moitié droit et moitié pervers, — ni dans un état d'indifférence, — ni saint, — mais droit, et cette droiture consiste en ceci, que Dieu a orienté l'homme, mettant dans son sein une boussole, qui se dirigeait toujours droit au but.

II. *Mais ils ont cherché beaucoup de discours.* — Discours signifie raisonnement ou pensée; Pascal l'emploie encore dans ce sens. Il ne faut pas se prévaloir

(1) Méchant, *mal cheant*.

e ce pluriel pour dire avec Rousseau : L'homme est bon, les hommes sont méchants. La forme de langage de notre texte n'est pas rare dans la Bible : *Ne crains point, petit troupeau, car il a plu à votre Père de vous donner le royaume*. Cependant ce pluriel a son intérêt. C'est surtout *ensemble*, en compagnie, qu'on cherche beaucoup de discours; la pensée de l'un excite et féconde la pensée de l'autre; la discussion multiplie les combinaisons de l'esprit; *ils* étaient plusieurs dans le paradis lorsqu'ils cherchèrent beaucoup de discours.

. Le mot *mais* établit une opposition générale entre les deux membres de phrase. Qu'est-ce à dire? Est-ce seulement après les avoir cherchés et trouvés qu'ils ont cessé d'être droits? Non, ils avaient déjà cessé d'être droits dès qu'ils se sont mis à chercher beaucoup de discours; ils les ont *cherchés* parce qu'ils n'étaient plus droits; mais les discours *trouvés* ont augmenté leur perversité (1).

Ainsi un premier défaut de droiture nous fait chercher beaucoup de discours, et les discours altèrent de plus en plus notre droiture. Les discours sont donc *effet* et *cause* de la perversité. Le texte, à notre avis, renferme ces deux idées.

1. L'origine, le point de départ du péché, sa semence, c'est le besoin de l'indépendance, le besoin d'exister par nous-mêmes, d'abuser du droit que Dieu nous a donné de dire *moi*. Ce n'est pas une idée, ce

(1) Il y aurait intérêt à traiter ce texte historiquement, et le dialogue entre Ève et le serpent nous fournirait tous les traits nécessaires.

n'est pas un discours, c'est un mouvement de l'âme, tout comme l'appétit n'est pas une idée ni un discours. Le discours vient à l'aide et en seconde ligne. Mais sans son aide, il faudrait, ou renoncer à ce que veut ce mouvement d'indépendance et d'hostilité, ou se l'avouer à soi-même, faire le mal comme mal, sans illusion, sans prétexte, sans excuse, se ranger ouvertement du parti du démon : deux choses que nous ne voulons pas.

Alors viennent les discours, ou plutôt *beaucoup de* discours. Car le bien a aussi son discours. Le bien se pense et même se raisonne, ou du moins peut se penser et se raisonner; mais il ne lui faut pas beaucoup de discours. Il en faut beaucoup pour mal faire (je dis pour mal faire avec tranquillité), et il faut les chercher bien loin, toujours plus loin. La pensée qu'on oppose à l'instinct du bien et à la voix de la conscience a besoin elle-même d'être justifiée ou rendue spécieuse; voici venir les distinctions, les exceptions, les prétextes, les motifs de doute (1), tout un monde tiré du néant, toute une science née de la négation.

2. Quel est l'effet de tous ces discours, qu'on a cherchés parce qu'on manquait de droiture? C'est que peu à peu on en manque toujours plus. Ils forment par le croisement et l'entrelacement de leurs fils comme un tissu épais et serré par-dessus la vérité. Le faux n'est pas prouvé, mais la vérité est obscurcie, et cela suffit, puisque la vérité morale

(1) L'homme aussi est νεφεληγερέτης, assembleur de nuages.

n'est rien si elle n'est évidente, ou qu'elle perd sa force avec son évidence, et que si on ne s'y rend pas dès l'entrée, il n'y a point de fin à raisonner et à douter (1).

Dieu a voulu que l'évidence morale fût dans l'intuition, et qu'aussitôt qu'on sort de là l'obscurité commence.

(1) Voici un exemple proposé par Kant, dans son livre sur la prétendue opposition entre la théorie et la pratique (*Ueber den Gemeinspruch : « Das mag in « der Theorie richtig seyn, aber nicht in der Praxi. »* — Tome III des *Œuvres de Kant*, édition de Halle, 1799, page 200 :

« Quelqu'un a entre les mains un dépôt dont le propriétaire vient à mourir. « Ses héritiers ignorent cette confiance et ne pourront jamais rien en savoir. Le « dépositaire se trouve ruiné par un concours de circonstances malheureuses où « il n'y a rien de sa faute. Il est entouré d'une femme et d'enfants en proie à une « misère dont il pourrait les tirer sur-le-champ en s'appropriant ces valeurs. Lui-« même est d'ailleurs bienfaisant, les héritiers sont riches, égoïstes, libertins et « prodigues : leur remettre cet argent c'est le jeter à la mer. — Qu'on expose « tout ce détail à un enfant de huit à neuf ans, et qu'on lui demande si dans des « circonstances pareilles il croit permis de s'approprier le dépôt. Certainement il « répondra : Non, c'est injuste, c'est-à-dire contraire au devoir, et il s'en tien-« dra là.

« Rien n'est plus clair ; mais ce qui n'est pas clair du tout, c'est que par cette « restitution le dépositaire travaille à son propre bonheur. S'il faisait dépendre sa « résolution d'un calcul de ce genre, il se dirait peut-être : Si je restitue spontanément cette somme à ses vrais propriétaires, ils m'en récompenseront, ou s'ils ne le font pas, j'y gagnerai du moins une réputation de probité qui pourra m'être fort avantageuse. Mais tout cela est fort incertain. La conduite opposée ne laisse pas d'offrir des inconvénients qui donnent beaucoup à penser : Décidé à m'approprier le bien d'autrui pour me tirer d'affaire, j'exciterai des soupçons si je l'emploie immédiatement, car on se demanderait d'où me sont venues ces ressources inconnues ; si je ne m'en sers que peu à peu, mes engagements peuvent s'accroître dans l'intervalle à tel point que le dépôt lui-même ne suffira pas à les couvrir.

« Ainsi la volonté qui cherche sa règle dans l'intérêt bien entendu oscille « entre divers partis, parce qu'elle considère le résultat, qui est très incertain. Il « faut une bonne tête pour se tirer du dédale des raisons pour et contre sans se « tromper dans son calcul. Au contraire, celui qui demandera ce que commande « ici le devoir n'aura pas un moment d'incertitude ; il saura immédiatement ce qu'il « doit faire. Si le devoir est quelque chose à ses yeux, il aura horreur même de « peser les avantages qu'il trouverait à le violer, comme s'il y avait encore un « choix possible. »

De là est résultée, par contre-coup, une nécessité singulière. Il a fallu que le bien, à son tour, cherchât beaucoup de discours. Par ce moyen il est arrivé, non à reconstituer l'évidence en sa faveur (après avoir dépouillé le fruit de sa fleur, pourrait-on la lui rendre?), mais du moins à obliger le mal à douter de lui-même.

Quand Dieu a voulu restaurer l'humanité, ce n'est pas par beaucoup de discours qu'il y est parvenu. C'est dans un fait qu'est le principe de notre restauration. Dieu n'a parlé qu'en agissant; il nous a montré la vérité en action, en personne : *la Parole a été faite chair*. Il est vrai qu'en cela l'*Éternel a donné de quoi parler;* mais ces discours sont l'effet et non la cause de son œuvre. Ainsi, beaucoup de discours pour tomber; beaucoup de discours inutiles pour se relever, beaucoup de discours découlant de l'œuvre de grâce que Dieu a faite : voilà l'historique de notre situation morale.

Nous n'avons pu mettre tout cela en un seul discours qu'en subordonnant la première partie à la seconde. L'explication que nous avons donnée dans la première partie est la preuve, mais seulement la preuve *à priori;* à supposer notre exécution bonne, cette première partie est donc faible.

Voici maintenant, en extrait, les deux discours de Superville. Ce ne sont pas tant des sermons que des dissertations animées et nourrissantes. Il faut, pour les comprendre, une érudition philosophique dont

manquaient sans doute la plupart de ses auditeurs. Ses discours sont, du reste, généralement un peu laborieux à lire; on lirait plus facilement deux sermons de Du Bosc qu'un de lui.

Premier discours : *La Gloire de la première innocence.*

Plan : I. En quoi consiste la justice originelle d'Adam.

II. Réfutation des fausses idées touchant cet état d'intégrité.

III. Prouver qu'en effet l'homme était droit (1).

I. Ce que c'est que cette droiture :

« Le mot hébreu signifie droit, bon, juste, équi« table, sincère, intègre, en un mot il signifie une « rectitude morale. Et l'opposition que Salomon fait « ici de cette droiture avec les égarements, les dé« tours, les obliquités de l'homme pécheur et les « vaines pensées qui l'ont précipité dans le péché, « nous fait assez entendre qu'il veut dire que Dieu « avait créé l'homme dans un état d'intégrité et de « justice originelle. Dieu avait revêtu sa créature « non-seulement de toute la perfection naturelle qui « était nécessaire pour la constitution de son être, « mais aussi de toute la perfection morale qui était re« quise pour la fin à laquelle il l'avait destinée (2). »

(1) La seconde partie n'est au fond qu'un appendice à la première, et un appendice malheureux. Superville y déploie un grand talent de discussion; mais cette partie, toute de philosophie abstraite, intercalée dans le corps du discours, en rompt l'harmonie et refroidit l'intérêt. La troisième partie est très intéressante.

(2) Tome Ier, pages 391-392.

1. Perfection naturelle de l'âme et du corps. — Voici ce qui se rapporte à l'âme :

« Dieu lui avait donné une âme pure et un corps « bien réglé, un entendement qui n'était imbu d'au« cuns préjugés, ni prévenu d'aucuns faux principes, « mais capable de connaître et de comprendre la vé« rité, de quelque ordre qu'elle fût, pourvu qu'elle « lui fût distinctement proposée. Il avait imprimé « dans l'âme de l'homme les premières idées des « choses et les premiers principes qui servent de « base et de règle pour ses jugements. Il lui avait « donné une volonté libre, d'une étendue presque « infinie, d'une activité sans bornes, touchée de l'a« mour du souverain bien, avec une inclination vé« hémente et invincible vers ce bien, une volonté « capable d'embrasser et d'aimer ce qui lui serait « proposé par l'entendement comme bon et comme « vrai, sans y être forcée par aucune chose extérieure. « Elle était en état de suspendre son consentement « jusqu'à ce que l'entendement eût aperçu les choses « avec évidence et les eût considérées de tous les « côtés. Elle pouvait et devait ne se rendre qu'à la « force même de la lumière et au bien clairement « connu. D'ailleurs, toutes les inclinations que Dieu « avait données à l'homme, ses mouvements natu« rels, ses appétits, ses passions, ne tendaient que « vers le bien et n'étaient propres qu'à le faire tra« vailler plus promptement et plus sûrement à la « conservation et à la protection de son être. Tous « ces mouvements-là étaient soumis à la raison. Ils

l'avertissaient sans lui commander. Ils réveillaient l'âme sans la troubler. Ils excitaient son activité et ses forces sans l'emporter trop loin. Après l'avoir avertie, ils attendaient ses ordres sans impatience, ils suivaient ses lois sans passer au delà et sans l'entraîner plus loin que le but. Ses affections n'étaient ni trop ferventes ni trop relâchées, également éloignées de l'excès et de la langueur, du trop et du trop peu. Elles se portaient toujours vers de bons objets, et elles s'y portaient d'une manière convenable et légitime. Elles ne désiraient rien qui ne fût désirable et elles ne demeuraient pas oisives et indifférentes; elles n'oubliaient pas à désirer ce qui était digne de l'être, lorsqu'il leur était présenté (1). »

2. Perfection morale, c'est-à-dire obéissance aux is naturelles et aux lois positives. Dieu avait joint s menaces et des promesses pour retenir l'homme ns l'obéissance. « Qu'y avait-il donc à faire pour lui que Dieu n'eût fait? En quoi Dieu avait-il manqué pour le rendre juste et droit? Et comment pourrions-nous nous plaindre aujourd'hui de l'état où Dieu nous avait mis par la création (2)? »

3. De tout cela résultait que l'homme était heuux. — L'orateur n'a rien exagéré, il n'a pas même t tout ce qu'il eût pu dire. « Je ne vous parle point, ajoute-t-il, de la science qu'Adam pouvait avoir, et je n'emprunte rien des conjectures que l'on fait là-

1) Tome Ier, pages 392-394.
2) Tome Ier, page 401.

« dessus. Je ne vous parle pas même de l'immutabi-
« lité, ou du pouvoir de ne point mourir, qu'Adam
« possédait certainement, ni de ce droit de domina-
« tion sur les animaux qu'il avait reçu et qui faisait
« sans doute une de ses prérogatives les plus remar-
« quables. Je ne vous entretiens point des délices du
« jardin d'Éden, et je ne cherche point à vous pein-
« dre un ciel toujours riant, un printemps perpétuel
« joint avec les fruits de l'automne, des éléments tou-
« jours d'accord, un air toujours pur, une terre qui
« produit sans être cultivée, et en un mot, tout ce
« que nous pouvons concevoir des plaisirs d'un lieu
« formé pour l'homme heureux, où tout devait con-
« spirer à sa félicité. Ce serait nous écarter de notre
« texte; car, entre toutes les diverses parties dont le
« bonheur du premier homme était composé, il n'est
« parlé que de sa justice. C'est à celle-là que nous
« avons dû nous arrêter; c'était la principale; c'était
« celle qui entraînait toutes les autres; c'était celle
« qui ne se pouvait perdre sans que tout le reste se
« perdît (1). »

II. Erreurs réfutées.

Quelques-uns nient que cet état ait été un état de justice formelle et positive. Ils font l'homme table rase. Ils disent que ce qui est naturel n'est pas volontaire, pas libre. Ils disent que l'homme ne se portait que vers les biens nécessaires à la conservation de sa vie, etc.

Réponses. — 1. Il est faux que l'homme ne se

(1) Tome Ier, pages 402-403.

orte naturellement que vers les biens nécessaires à
a subsistance. « Le désir de savoir et de connaître
ce qui est vrai, et le désir d'être heureux et de
jouir de ce qui est bon, ne sont pas moins naturels
à l'homme que le sentiment de la faim et de la
soif. Encore aujourd'hui l'homme ne peut rien désirer que sous l'idée du bien. Il a une impression
forte et invincible, qui le pousse à chercher ce qui
le peut rendre heureux. *Qui est-ce qui nous fera
voir le bien?* est la voix de tous les hommes, la
voix de la nature même. Et qui ne voit que cette
pente, ce désir, est une impression générale de
l'auteur de notre être, qui nous pousse vers lui
comme vers notre centre et notre dernière fin (1)? »

2. Il ne faut pas croire qu'une chose ne puisse être
turelle et volontaire tout ensemble.

3. « Il est faux que l'essence de la liberté consiste
lans une absolue indifférence et une égale indétermination pour le bien et le mal. La liberté essentielle demeure dans les créatures, lors même
qu'elles sont déterminées d'un côté ou de l'autre.
Les anges et les saints glorifiés, quoique déterminés infailliblement vers le bien, aiment Dieu et
ont le bien librement; et les méchants dans l'état
du péché, bien qu'ils soient entièrement déterminés
vers le mal, pèchent pourtant librement et n'ont
pas perdu la liberté essentielle, quoiqu'ils aient
perdu le bon usage de leur liberté. Il est vrai que
quand l'on considère la volonté de l'homme, par

(1) Tome Ier, page 406.

« une abstraction de l'esprit, avant qu'elle produise
« aucun acte, avant qu'aucun objet interne ou ex-
« terne lui soit proposé, avant qu'elle voie dans au-
« cun objet aucun caractère de vérité ou de fausseté,
« de bonté ou de perversité, cette volonté ainsi con-
« sidérée en elle-même, séparée des raisons qui la
« déterminent et de l'attrait qui la fait pencher,
« peut être conçue comme indéterminée et en équi-
« libre. J'avoue encore que sa liberté consiste à pou-
« voir suspendre son consentement jusqu'à ce que
« l'entendement lui propose clairement les choses.
« Mais quand on considère la volonté comme agis-
« sante par rapport à quelque objet proposé, il n'est
« pas vrai que sa liberté consiste dans l'indétermina-
« tion et l'indifférence. Cette indétermination et ce
« balancement, qui laisse flotter l'âme dans le doute :
« *Ferai-je, ne ferai-je pas? Dois-je aimer ou haïr, em-*
« *brasser ou fuir cet objet?* est un défaut. C'est ou un
« mauvais usage de la liberté, ou une imperfection
« qui vient de quelque chose qui manque, soit dans
« l'objet même, soit dans la proposition qui nous en
« est faite, soit dans l'attention avec laquelle nous le
« considérons. Si la créature raisonnable voyait tou-
« jours clairement ce qui est vrai et bon, et ce qui
« est non-seulement bon, mais ce qui est le meilleur
« dans la comparaison de deux choses, et si elle avait
« assez de force pour s'attacher fermement à ce qui
« est son vrai bien, jamais elle ne serait longtemps
« en suspens et embarrassée sur le choix. Quoique
« toujours libre, elle ne serait jamais longtemps in-

différente. Il suffit donc, pour conserver sa liberté essentielle, qu'elle ait suspendu son consentement jusqu'à ce qu'elle ait vu ce qu'elle devait faire; qu'elle ne se détermine que par la connaissance et le dictamen de l'entendement, et qu'elle ne se détermine qu'après une connaissance suffisante; de telle manière que soit qu'elle fuie un objet, soit qu'elle l'embrasse, elle sente toujours qu'elle n'est nécessitée ni contrainte par aucune chose extérieure, mais qu'elle s'y porte par connaissance, par choix et avec plein consentement. Le premier homme pouvait-il, par exemple, être indéterminé et balancer s'il devait aimer Dieu ou non? Cela est absurde à penser. Il est vrai que lorsque l'homme n'avait point encore eu de pensées actuelles et qu'aucun objet ne lui avait été proposé, on le peut concevoir sans détermination actuelle. Celui qui n'agit point, ne se détermine pas encore. On le peut regarder alors comme indécis et indéterminé quant à l'acte, quoiqu'en même temps il puisse avoir une pente habituelle, je veux dire une certaine disposition dans ses facultés, qui l'incline plus vers une chose que vers l'autre. Mais dès lors qu'il agit, qu'il pense actuellement, qu'il se propose un objet, il est impossible qu'il soit longtemps indéterminé. Or, quoique l'homme n'ait guère demeuré dans l'état d'innocence, n'avait-il pas déjà fait usage de ses facultés? N'avait-il pas connu Dieu comme son créateur? Il n'était donc pas resté indifférent, il avait fait quelques actes moralement

« bons, il s'était déterminé vers le bien, quoiqu'il ne « fût pas encore confirmé dans cette bonne habitude, « qu'il fût encore muable et capable d'être tourné « vers le mal par une forte tentation. Non, non, « s'imaginer l'homme dans un état où, connaissant « son Dieu, il n'avait aucune disposition qui le portât vers lui, c'est s'imaginer l'homme créé dans un « état mauvais et blâmable. S'il eût été dans l'indifférence sur l'amour et la haine de Dieu, il eût déjà « été actuellement dans un état vicieux contraire à « sa destination. Être si fort dans le voisinage du « vice et de la vertu, sans aucune pente vers la dernière plutôt que vers l'autre, est un état incommode et blâmable (1). »

4. « Enfin il n'est pas vrai qu'à la rigueur l'homme « dans sa création ne fut qu'une simple table d'attente, puisque Dieu lui donna certaines premières « idées qui nous restent encore aujourd'hui; qu'il « grava dans son âme les lois naturelles; qu'il se fit « connaître à lui, et intérieurement, et par révélation externe. Concluons donc que l'innocence du « premier homme n'a pas consisté uniquement en ce « qu'il n'avait point encore commis de crime, et que « sa droiture n'a point été une simplicité aussi nue « que celle des enfants sans malice. Il fut créé homme « fait, dans un âge de raison, où l'imperfection des « organes ne pouvait affaiblir ses opérations, et dans « un état où les mouvements du corps ne le pouvaient porter trop vers les biens sensibles. Il fut

(1) Tome Ier, pages 407-410.

« revêtu de la connaissance de son Créateur et de « qualités morales propres à le mettre en état de « servir et de glorifier ce Créateur : *Dieu avait fait « l'homme droit* (1). »

Discussion de quelques opinions particulières à l'Église romaine, de celle-ci, par exemple, que la justice d'Adam était surnaturelle, « l'innocence étant « une belle robe, un vêtement magnifique, dont Dieu « avait couvert et orné sa créature (2). » L'auteur se prononce pour une justice naturelle.

III. Preuves.

1. Déclaration de Dieu, que tout ce qu'il a fait est bon. « Dieu aurait-il rendu ses autres œuvres complètes et achevées dans leur espèce, et laissé l'homme, qui était son chef-d'œuvre, imparfait et défectueux? N'aurait-il pas été très défectueux, s'il eût été dénué de bonté morale, indifférent seulement pour le bien et pour le mal, sans aucune vertu, aucune disposition louable moralement (3). »

2. Il est dit que Dieu a créé l'homme à son image.

3. On le peut conclure aussi de ce qui reste à l'homme de son état primitif. « Voulez-vous, mes frères, une autre considération pour vous convaincre que Dieu avait fait l'homme droit en le créant? Regardez, je vous prie, les ruines de ce beau chef-d'œuvre, les masures de notre innocence, les débris de notre naufrage, je veux dire ce qui reste encore à l'homme tombé, cette connaissance du bien et du

(1) Tome Ier, pages 410-411.
(2) Tome Ier, page 412.
(3) Tome Ier, page 415.

« mal, cette conscience, ces idées de l'honnête, ces
« notions communes qu'il a conservées. D'où nous
« viennent de si beaux restes? D'où nous sont demeu-
« rées des reliques si précieuses, si ce n'est de cette
« intégrité et de cette première excellence que Dieu
« nous avait donnée? On admire les beaux ouvra-
« ges, les chefs-d'œuvre de sculpture ou d'architec-
« ture, non-seulement lorsqu'ils sont debout et dans
« leur entier, mais quelquefois même lorsqu'ils sont
« brisés, renversés par terre. Ce n'est pas seulement
« pendant que les temples subsistent que l'on dit,
« comme les disciples, de celui de Jérusalem : *Voyez
« quels bâtiments!* Lors même qu'ils sont ruinés, on
« s'étonne souvent d'en voir les masures et les rui-
« nes, et l'on juge par là de la grandeur et de la
« beauté de l'ancien édifice. Le voyageur cherche
« encore les restes des merveilles que l'antiquité a
« vantées, et à la vue de ces masures, qu'il tâche
« de déterrer sous la poudre qui les couvre, il s'é-
« crie : Jugez par là ce qu'étaient ces mausolées,
« ces amphithéâtres, ces colosses, ces palais anciens!
« Nous pouvons connaître de même ce que nous
« étions par ce que nous sommes encore. A travers
« l'horreur de notre débris et sous les masures con-
« fuses de notre nature tombée, n'apercevons-nous
« pas l'excellence de notre première condition?
« J'avoue qu'aujourd'hui tout est pêle-mêle, le mar-
« bre, le porphyre, l'or, l'argent, avec la terre et la
« poudre. Le vice et la vertu, le bien et le mal, la
« lumière et les ténèbres sont si mêlés en nous qu'ils

« font une espèce de chaos. Mais cependant n'est-il « pas aisé de remarquer, à travers tout cela, quelle « était la beauté de notre nature, lorsque tout y était « dans la régularité et dans l'ordre? Quand on voit « dans quelques païens tant de belles connaissances, « tant de principes de sagesse, n'est-ce pas une mar- « que que Dieu avait fait l'homme droit (1)? »

Conclusion. La considération de cette gloire primitive est triste dans notre état actuel; mais elle est utile :

1° Pour rendre justice à Dieu (pour le décharger de la responsabilité de notre péché);

2° Pour mieux savoir où nous en sommes.

« Rien n'est plus utile et plus nécessaire que de « déplorer notre ruine, de regretter amèrement notre « perte et de nous faire une juste idée de notre pre- « mier bonheur pour tâcher d'en rapprocher. Les « sages païens eux-mêmes ont reconnu que l'âme, « dégradée aujourd'hui de sa première excellence, « doit faire tous ses efforts pour y remonter; qu'ayant « beaucoup dégénéré de son origine, elle doit se re- « tracer l'idée de son ancienne pureté, pour tâcher de « la racquérir. Sus donc, homme criminel; *souviens-* « *toi d'où tu es déchu, et te repens*. Quand le marchand « a perdu son bien par sa négligence ou sa mauvaise « conduite; quand l'esclave a vendu lui-même sa li- « berté; quand le voyageur s'est jeté dans la fosse « par son imprudence, ou que le malade s'est attiré « son mal par ses excès, ils ne regagnent pas leur

(1) Tome Ier, pages 419-421.

« santé, leur liberté, leurs biens, ils ne sortent pas « de l'état où ils sont simplement en se condamnant « et en se lamentant sur leurs pertes; mais c'est un « grand remède pour les enfants d'Adam que de dé- « plorer le péché de leur premier père et les leurs « propres, et d'être extrêmement sensibles à la perte « de cette intégrité qui faisait au commencement l'or- « nement de notre nature. Nous pouvons nous ap- « pliquer une partie de ce que Job disait au cha- « pitre XXIX : *Oh! qui me ferait être comme dans les « mois de jadis, selon les jours auxquels Dieu me gar- « dait? Oh! qui me ferait être comme quand le Tout- « Puissant était encore avec moi? J'étais vêtu de jus- « tice et elle me vêtait; mon équité m'était comme une « manteline et comme une thiare; ma gloire se renou- « velait en moi.* Adam pouvait parler ainsi après sa « chute. Et comme sans le péché nous aurions été ce « qu'il était, et que ce qu'il a perdu il l'a perdu pour « lui et pour nous, ne pouvons-nous pas dire aussi: « Qui me ferait être comme dans cet heureux temps, « où il n'y avait point de tache dans notre nature, « point de séparation entre nous et Dieu? — L'en- « fant prodigue, après avoir dissipé son bien, ne fit-il « pas sagement de se souvenir de l'état où il avait « été dans la maison de son père? Ce fut alors qu'il « dit : *Je me lèverai et m'en irai vers mon père,* et par « ce retour il recouvra tout ce qu'il avait perdu. La « femme, après avoir perdu sa drachme, la re- « cherche jusqu'à ce qu'elle l'ait trouvée. Notre « drachme, c'était notre innocence; c'était comme

« la pièce d'or, la monnaie que Dieu nous avait « donnée, frappée à son coin. Nous avons perdu « notre drachme : ne nous mettrons-nous point en « peine de cette perte, et ne chercherons-nous point « à la réparer? Ce n'est pas assez de dire comme « cette femme affligée de la perte de l'arche : *Ikabod*, « il n'y a plus de gloire, *la gloire est transportée d'Is-* « *raël* : l'innocence de l'homme est perdue. Il faut « retirer l'arche des mains des Philistins ; il faut re- « tirer notre âme des mains du démon et relever « notre justice de dessous les masures qui l'ont ac- « cablée. Nébucadnetzar, chassé d'entre les hommes « et obligé de paître avec les bêtes, lève enfin les « yeux vers le ciel lorsque son sens lui revient; il « donne gloire à Dieu, et par ce moyen *il retourne à* « *la gloire de son royaume et à sa magnificence*. Le « premier homme, qui était en honneur, pour avoir « manqué d'intelligence, est devenu semblable aux « bêtes qui périssent. Mais, ô homme, si tu te lasses « d'être au rang des brutes, toi qui avais été fait un « peu moindre que les anges, souviens-toi de ta « création; que le sens et la mémoire te reviennent; « lève les yeux vers le Créateur de toutes choses. — « Seigneur, j'ai défiguré ton ouvrage. Tu avais fait « notre nature droite; mais le crime de nos premiers « parents, qui est le mien par imputation, par pro- « pagation, par imitation, ce péché d'Adam et les « miens propres m'ont ôté cette droiture. Daigne re- « former en moi ton image, et me donner une jus- « tice immuable, au lieu de celle que j'ai perdue!

« Mes frères, ne serait-ce pas encore beaucoup « pour nous, quand nous n'aurions pu regagner par « la grâce que les mêmes prérogatives dont Adam « jouissait dans l'état de la nature? Mais, béni soit « Dieu, nous recouvrons plus par le second Adam « que nous n'avions perdu par le premier. On dit « qu'un homme ayant demandé à Alexandre qu'il « lui donnât seulement dix talents pour marier ses « filles, et que ce serait assez, ce prince lui ré- « pondit : Ce serait assez pour Perillus, mais ce ne « serait pas assez pour Alexandre. Au lieu de dix « talents, il lui en donna cinquante. Si Dieu avait « demandé à l'homme tombé : Que veux-tu que je « te donne? Hélas! c'aurait été beaucoup pour nous « qu'il nous eût rendu notre première innocence et « notre premier bonheur. Seigneur, aurions-nous « dit, rends-nous l'Éden et notre intégrité origi- « nelle; rends-nous l'apanage de nos premiers pa- « rents, et cela nous suffira. Mais il semble que « Dieu nous a dit : Ce qui aurait été assez pour « vous, n'est pas assez pour ma puissance et pour « ma bonté; ce qui aurait été trop même par rap- « port à ce que vous méritez, serait trop peu par « rapport au mérite de mon Fils. Au lieu de la terre, « je vous veux donner le ciel; au lieu d'une justice « muable, je vous veux donner une justice inamis- « sible et une félicité qui ne changera jamais. Il ne « fait pas comme David, qui, en rétablissant Méphi- « bosceth, ne lui rendit que la moitié des biens « qu'il lui avait auparavant donnés : Dieu nous

« donne cent fois davantage que nous n'avions eu. « Il est vrai qu'ici-bas nous ne recouvrons la sainteté « et la félicité qu'en partie, et que nous nous sen- « tons encore de notre premier désastre. Mais là-haut « notre nature sera mille fois plus glorifiée que dans « la création. C'est alors que nous verrons *toutes « choses sous nos pieds*, et que nous bénirons à ja- « mais celui qui nous aura élevés sur le trône, pour « nous faire régner éternellement avec son Fils, au- « quel, comme à lui et au Saint-Esprit, soit honneur « et gloire à jamais! Amen (1). »

Cette conclusion se rattache mal aux principes que Superville a d'abord établis, et d'après lesquels il semblait que l'état primitif fût le meilleur. Il y avait, du reste, à ce point de vue, une idée essentielle à ajouter. L'épreuve devait faire passer l'homme de l'état d'enfant à l'état d'homme fait; mais, au lieu de cela, elle a été l'occasion de sa chute. Jésus-Christ l'a relevé en mourant pour lui, et ceux qui croient recueillent dès ici-bas les *fruits moraux* de cette mort.

Le second discours sur le même texte est intitulé : *L'Homme perdu par lui-même*. Le sujet était proprement celui-ci : « Comment l'homme a-t-il détruit en « lui l'œuvre de Dieu? » Mais Superville, au lieu de s'attacher à l'idée exprimée par les mots *beaucoup de discours*, se renferme dans celle qu'indique le titre du sermon. C'est un beau sujet, mais pour lequel il

(1) Tome Ier, pages 425-430.

aurait dû choisir un autre texte de l'Écriture. Quoi qu'il en soit, voici comment il le traite.

Exorde : Curiosité de l'homme à l'égard des phénomènes de la nature. Il y en a un plus grand que tous les autres : la corruption de la nature humaine.

Division : I. L'homme n'est plus ce qu'il était.

II. Ce changement doit être imputé à l'homme et non à Dieu.

I. L'homme est bien changé. « Venez, humains, « déplorer votre misère et la regarder dans sa source. « Venez voir Adam. Ce n'est plus cet homme sain « dans toutes ses facultés, qui jouit de toutes ses « forces. C'est un lépreux souillé *depuis la plante des* « *pieds jusqu'au sommet de la tête*, avec le voile de la « honte sur la face et les habits déchirés. C'est un « homme *dénué de toute justice*, infecté d'une maladie « qui a gagné partout et qui ne laisse rien d'entier en « lui. Il peut s'appliquer ce que Job disait dans un « autre sens, au dix-neuvième chapitre de son livre « et dire du péché : *Il a fermé mon chemin, tellement* « *que je ne saurais passer, et il a mis les ténèbres sur* « *mes sentiers. Il m'a dépouillé de ma gloire ; il a ôté la* « *couronne de mon chef ; il m'a détruit de toutes parts* « *et je m'en vais*. Adam et sa postérité *se sont égarés* « *et ont été ensemble rendus inutiles*. Je ne m'étendrai « pas à vous prouver une chose que l'Écriture et « l'expérience mettent assez hors de doute. Faisons « plutôt quelques remarques sur ce changement (1). »

(1) Tome Ier, pages 436-437.

1. Ils ont cherché beaucoup de discours ou de pensées : ils n'en devaient avoir qu'une.

2. Ce sont aussi (car on peut ainsi traduire) de *grandes*, d'ambitieuses pensées.

3. « Mais, direz-vous, puisque c'est le démon qui séduisit nos premiers parents, pourquoi Salomon nous dit-il qu'*ils ont cherché beaucoup de discours?* Ils ne cherchaient pas à se perdre, ils étaient dans leur simplicité et la pureté de leur cœur, lorsque le serpent les tenta. Mes frères, les paroles du Sage ne doivent pas être poussées au delà de son but. Il oppose ici, non pas l'homme à Satan, mais l'homme à Dieu; il nous veut faire entendre que l'homme est tombé par sa faute; que Dieu, qui était l'auteur de son innocence, n'est point l'auteur de son péché; que sa chute a été volontaire. Il est vrai qu'il y a cette différence entre la chute de l'homme et celle de l'ange apostat, que dans celle de l'ange il n'y a point eu de tentateur au dehors. Il n'y avait encore aucun être méchant pour séduire les autres. C'est l'ange rebelle et orgueilleux qui a cherché de lui-même et en lui-même beaucoup de mauvais raisonnements, des pensées d'orgueil et d'ambition. Nous ne voyons rien dans l'Écriture ni dans la droite raison, qui nous puisse faire croire qu'aucune tentation de dehors ait sollicité les anges au mal. Si l'un d'eux a entraîné les autres, celui-là s'est perdu de lui-même. Artisan unique de sa ruine, il n'a lieu de s'en prendre qu'à soi. Au lieu que l'homme est plus digne de pitié et d'excuse en ce qu'il a été

« attaqué par un ennemi, trompé par un adversaire
« fin et rusé. Cependant, bien qu'il ne soit pas tombé
« sans être poussé, il est certain pourtant qu'*il a*
« *cherché beaucoup de discours* et qu'il est coupable de
« sa propre perte, en ce qu'il a aisément consenti à
« la séduction et qu'il a fourni de son propre fonds
« une partie des raisons qui l'ont malheureusement
« séduit. Satan lui a tendu l'appât et l'hameçon,
« mais il l'a avidement avalé. Il a prêté aisément
« l'oreille, et son cœur ne s'est presque point dé-
« fendu. Où est son combat et sa résistance? Ève se
« défend un moment, et puis elle rend les armes.
« Adam succombe aux paroles et à l'exemple de sa
« femme. La première reçoit et embrasse les pro-
« messes du démon. Le second en fait de même,
« lorsque ces promesses lui sont répétées par une
« bouche chérie. Ils boivent tous deux le poison,
« comme le poisson boit l'eau. Après tout, Satan ne
« les force point, il ne les nécessite point par aucune
« contrainte. Il ne fait que leur présenter des raisons
« apparentes; et si leur cœur entre dans ces fausses
« raisons, s'il leur en suggère qui appuient la ten-
« tation, n'est-il pas vrai de dire qu'*ils ont cherché*
« *beaucoup de pensées*, c'est-à-dire qu'ils ont volon-
« tairement consenti à des pensées fausses et dange-
« reuses (1)? »

4. Comment l'homme pur et droit a-t-il pu tom-
ber? « C'est ici où nous pouvons dire que l'homme,
« après s'être perdu en cherchant beaucoup de dis-

(1) Tome Ier, pages 439-441.

« cours, comble la mesure de l'égarement en inven-« tant des objections sur sa propre chute, comme s'il « la voulait rendre douteuse ou s'en disculper à force « de la rendre difficile à comprendre. L'homme fait « ici à peu près comme ces animaux qui tâchent de « cacher leur gîte par mille traces confuses qu'ils font « sur les mêmes voies, coupant tellement les sentiers « de leurs pas, qu'on a bien de la peine à suivre « leurs vestiges et à découvrir leur piste. Les diffi-« cultés que l'on fait sur la chute de l'homme sont « des efforts de notre esprit gâté et de notre cœur « corrompu, qui voudrait bien se cacher à lui-même « son malheur, en faire oublier la source, ou la reje-« ter tout entière sur la fatalité, la nécessité, la ten-« tation, c'est-à-dire, en un mot, sur Dieu et sur le « démon. Mais nous avons beau faire, nous ne sau-« rions nous dérober au juste reproche de nous être « perdus par notre propre faute...

« Mais est-ce que nous n'avons rien à dire de rai-« sonnable sur cette question, comment l'homme créé « droit a pu tomber dans le péché? Voici, ce me « semble, de quoi satisfaire les esprits sages.

« Premièrement, bien que l'homme fût droit et « juste, il l'était d'une manière muable, capable de « changement; il n'était point encore confirmé dans « le bien par beaucoup d'actes réitérés et par une « longue habitude. Il était bien disposé moralement, « il était déterminé vers le bien; mais cette disposi-« tion et cette détermination pouvaient être changées, « détournées par le moyen d'une forte tentation,

« jointe à quelque négligence de la part de l'homme, « suivie d'un faux jugement et d'un consentement « précipité. L'homme, en qualité de créature, tenait « toujours quelque chose du néant dont il avait été « tiré. La créature a toujours nécessairement en soi « un mélange d'imperfection et un reste de faiblesse. « Je ne puis donc trouver étrange que l'homme, en « qualité de créature finie et bornée, ait été capable « d'altération et de changement. C'était là un accom- « pagnement et une suite de sa condition. Une créa- « ture limitée n'est pas capable naturellement de voir « et de considérer toutes choses à la fois. Elle n'a « qu'une certaine étendue, en appliquant même toutes « ses forces, et par conséquent il était fort possible « que l'homme tombât dans quelque inaction, quelque « diversion d'esprit, quelque distraction dans ses pen- « sées, quelques doutes sur les objets proposés, « quelque inattention. Si l'homme avait des forces, il « pouvait ne les employer pas toujours également « avec la même application et la même contention, et « par là il pouvait tomber dans quelque négligence et « dans ce que l'école appelle *incogitance*, c'est-à-dire « dans un état où l'on ne pense pas à certaines choses. « Cela ne l'eût pas fait succomber, pourvu qu'il en « fût demeuré simplement là, et qu'il se fût réveillé « et excité lui-même comme il le pouvait et qu'il se « fût ensuite toujours déterminé pour le bon parti. « Mais une tentation survenant et causant à l'âme une « surprise et une diversion très forte, n'était-il pas « tout à fait conforme à la situation d'une créature

bornée et muable qu'elle pût tomber? Et la chose étant si possible, est-il étrange et inconcevable qu'elle soit actuellement arrivée (1)? »

A cette première considération, il faut en joindre une autre, c'est que Dieu avait mis l'homme en Éden comme dans un lieu d'épreuve; et pour que l'épreuve eût lieu, il fallait que l'homme fût abandonné à lui-même.

II. La chute de l'homme a été volontaire et ne peut être imputée à Dieu.

1. L'homme, quand il fait le mal, a le sentiment de n'être point forcé.

2. Il est absurde et blasphématoire d'imputer le mal qui est dans le monde à un principe éternel.

Discussion du manichéisme. Il est contradictoire en soi. Il n'explique pas les faits. (On ne peut supposer entre les deux principes une transaction volontaire ni involontaire.) Il est inutile pour les expliquer. L'Écriture les explique mieux.

La conclusion de tout ceci, c'est que le péché de l'homme ne peut être imputé à Dieu : vérité évidente, quoiqu'elle laisse subsister à côté d'elle des obscurités.

Objections : 1. Mais la défense fut l'occasion du péché. — Le législateur est-il la cause du crime, parce qu'il le défend? Le maître est-il la cause de l'infidélité de son serviteur, parce qu'il lui donne un commandement pour l'éprouver?

2. Mais c'est Dieu qui a donné à l'homme le libre

(1) Tome Ier, pages 442-445.

arbitre. — « Il est vrai, sans franc arbitre l'homme « ne serait pas tombé ; mais sans une volonté libre, « qui agit par connaissance et par choix, l'homme « n'eût pas été une créature raisonnable, capable « d'aimer Dieu, capable de vertu et de jouir d'un « bonheur infini et souverain. Or, n'est-ce pas quelque « chose d'excellent qu'une âme libre, capable d'ai- « mer, de goûter, de posséder le souverain bien, et « de jouir d'une félicité parfaite, si nous le vou- « lons (1)? »

3. Dieu ne pouvait-il pas empêcher la mutabilité d'Adam? — « Il ne s'agit pas de ce que Dieu pou- « vait faire, mais de ce qu'il a jugé devoir faire, selon « sa sagesse et son bon plaisir, que l'homme ne peut « vouloir contrôler sans extravagance. Disons plus. « Par quelle raison croyons-nous que Dieu fût obligé « à changer l'ordre de la nature et à recourir à des « voies surnaturelles et miraculeuses pour arrêter la « mutabilité de l'homme? N'était-ce point assez que « Dieu lui eût donné toutes les perfections nécessaires « à sa nature et suffisantes pour le rendre heureux « dans l'état naturel? Il l'avait laissé muable, il est « vrai; mais cela était convenable aux lois de l'ordre. « Car ce qui est purement naturel est muable, capable « d'altération et de changement. Toutes les créatures « du monde sont sujettes au changement, chacune en « leur genre. Comment est-ce que l'homme ne l'au- « rait pas été dans le sien? Il n'y a aucune créature « qui puisse être exempte de cette mutabilité que par

(1) Tome Ier, page 466.

une voie surnaturelle et par grâce. Or Dieu n'était pas obligé d'ajouter la dispensation de la grâce à « celle de la nature; car, outre qu'il est libre et « maître de ses dons, c'est qu'il s'était sans doute « prescrit cette loi d'ordre, d'agir successivement et « par degrés, comme nous voyons qu'il le fait dans « tous ses ouvrages, et qu'il avait résolu de n'ajouter « la grâce à la nature que lorsque la première voie « aurait manqué et aurait été insuffisante. Ne dites « donc plus : Pourquoi Dieu n'a-t-il pas créé Adam « immuable? ou pourquoi n'a-t-il pas fixé son franc « arbitre par des moyens surnaturels? C'est qu'il vou- « lait laisser les choses dans l'ordre naturel, suivant « lequel Adam pouvait demeurer debout, s'il eût fait « tout ce qu'il pouvait faire. D'ailleurs, Dieu est « libre; c'est ce qui paraît par l'admirable diversité « des êtres. Pourquoi n'a-t-il pas créé les hommes « aussi parfaits que les anges, les bêtes aussi par- « faites que les hommes, et les pierres aussi parfaites « que les animaux? Pourquoi suit-il les lois d'ordre « dans la génération et l'accroissement de toutes les « choses vivantes? Pourquoi chaque arbre commence- « t-il par une petite plante ou par une petite se- « mence? Pourquoi les hommes ne croissent-ils pas « en un jour? C'est une folle pensée que de vouloir « que Dieu ait dû faire tout ce qu'il pouvait. Certes, « cette extrême variété qui se trouve dans les créa- « tures nous enseigne qu'il a été libre à Dieu de « donner à chaque être telle portion et telle mesure « de perfection qu'il lui a semblé bon, et qu'il s'est

« plu dans cette diversité. Puis donc qu'il a été libre « à Dieu de distribuer les perfections comme il l'a « trouvé à propos, pourquoi ne lui aura-t-il pas été « permis de créer une nature intègre, mais muable, « pour la conduire ensuite à un état plus parfait? « Ainsi l'on ne peut accuser Dieu de ce qu'il n'a pas « créé l'homme immuable : premièrement, parce « qu'il ne devait rien à l'homme; secondement, « parce qu'il lui avait donné des lumières, des lois « et une pente dans sa volonté, qui devaient ar- « rêter sa mutabilité, l'empêcher de changer en « mal; en troisième lieu, parce qu'il l'avait fait « tellement muable que pourtant peu à peu et avec « le temps, par degrés, par l'expérience et par « l'habitude, cet homme pouvait devenir ferme et « confirmé dans le bien, et enfin arriver, après le « temps d'épreuve, à un état incapable de change- « ment (1). »

4. Dieu ne pouvait-il pas prévenir la chute par quelque action de sa part? — « Souvenons-nous que « Dieu voulait laisser l'homme pour quelque temps « dans un état d'essai et d'épreuve, comme nous vous « l'avons fait voir. Or, n'aurait-il pas été contraire à « ce dessein que Dieu eût empêché la tentation, ou « prêté un secours surnaturel à l'homme? Éprou- « verai-je la fidélité de mon serviteur, si j'empêche « moi-même par quelque moyen invincible qu'il ne « puisse être en état de me désobéir s'il le veut? Il « est vrai qu'aujourd'hui, dans la grâce, Dieu, en

(1) Tome Ier, pages 166-169.

« nous commandant la fidélité, nous détermine en
« même temps, en qualité de père, par une grâce ir-
« résistible, à lui obéir; mais c'est que nous ne som-
« mes plus sous le simple bénéfice de l'alliance de la
« nature, et que nous sommes sous celui de l'alliance
« de grâce, où Dieu agit d'une autre manière et par
« une dispensation surnaturelle fondée en Jésus-
« Christ (1). »

5. Dieu avait prévu tout ce qui est arrivé : comment se plaint-il encore? — « Dieu n'a point été un « spectateur oisif dans ce grand événement; il l'a vu, « il l'a prévu; mais sa prescience n'a point influé « dans l'événement pour le produire, et elle n'en a « point été la cause efficiente. Sa prescience n'a point « forcé l'homme. Dieu a résolu, décrété de permettre « cette chute, de la laisser arriver, mais non de la « produire ni de l'opérer. Il a soutenu et conservé « l'homme dans l'usage de ses facultés naturelles « selon les lois qu'il s'est établies lui-même pour le « concours nécessaire à la conservation de tous les « êtres. Mais en conservant l'homme, il n'a eu aucune part au défaut de son action, à la malice, « au mauvais tour de ses pensées et au détour qu'il « a fait de sa volonté, en abandonnant le souverain « bien pour se tourner vers le bien apparent et « faux (2). »

Conclusion : « Arrêtons-nous ici, mes frères. La « malice de l'esprit humain et la témérité des impies « qui cherchent beaucoup de discours et qui sont tous

(1) Tome Ier, page 459.

(2) *Ibid.*, page 470.

« les jours féconds en nouvelles inventions pour at-
« taquer l'Écriture et la religion, nous ont obligé
« comme malgré nous d'approcher de ces abîmes.
« Heureux si, sagement effrayés de leur hardiesse et
« affermis de plus en plus dans la foi, nous repous-
« sons toutes leurs vaines chicanes et faisons taire nos
« propres doutes, pour nous tenir fermement aux vé-
« rités révélées. Apprenons de plus en plus à justi-
« fier Dieu et à nous accuser nous-mêmes... Je n'ai
« pas le temps de vous faire voir comment nous nous
« égarons tous à l'exemple de notre premier père
« et de vous montrer dans ses descendants la vérité
« de ce que dit le Sage que les hommes ont eux-
« mêmes cherché beaucoup de discours, beaucoup
« de pensées, qui sont la cause commune et ordinaire
« de toutes leurs chutes. Ce serait un détail utile et
« agréable, si nous avions le loisir d'y descendre,
« que de suivre les pécheurs dans leurs différentes
« routes et de vous faire voir comment chacun est
« fertile en illusions pour se séduire et se déguiser
« le mal, actif à chercher de faux biens et à se pro-
« mettre à soi-même mille chimères, mille plaisirs
« dans le péché, habile à se couvrir et à excuser ses
« fautes quand elles sont faites. Artifices trompeurs
« d'un cœur corrompu, opposés à notre première
« droiture! Voies d'égarement, qui nous conduisent
« infailliblement à la fin dans une damnation éter-
« nelle! Sortons, sortons pour une bonne fois, mes
« frères, de ce chemin de perdition; renonçons au
« péché et à tout ce qui nous y mène... Humilions-

« nous en pensant à notre chute, et recourons à la
« grâce pour nous relever (1). »

Voici encore un sermon de spéculation religieuse, *la Vanité du monde et la certitude du bonheur des justes*, sur cette parole de Jean : *Le monde passe, et sa convoitise; mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement*. (1 Jean II, 17.)

Nous citons le commencement de l'exorde :

« C'est un assez beau spectacle que celui d'un
« large fleuve, qui roule ses eaux avec bruit. C'est
« un objet qui attache agréablement, surtout dans
« un jour serein d'été, où l'eau paraît claire et pure
« et la rivière chargée d'hommes et de bateaux. Là
« on aperçoit les poissons qui nagent et jouent; ici
« un pêcheur qui leur tend l'appât trompeur de
« l'hameçon, ou qui les enveloppe dans ses filets; ail-
« leurs un nageur qui fend les vagues ou qui tâche
« de remonter le courant; et çà et là des barques et
« des vaisseaux, dont les uns montent avec peine et
« les autres descendent avec rapidité, emportés par
« le fil de l'eau, que les matelots aident encore par
« les efforts de leurs bras. Il est malaisé, lorsqu'on
« se trouve sur le bord, de ne s'attacher pas à tous
« ces objets et de ne suivre pas, au moins des yeux,
« les flots rapides qui s'entre-poussent et dont on ad-
« mire la vitesse. Mais à mesure qu'on les regarde,
« ils s'en vont. L'eau qui coule toujours, fuit pendant
« qu'on la considère; elle ne demeure pas un mo-

(1) Tome Ier, pages 471-473.

« ment la même dans son lit; elle se hâte de porter « son tribut à la mer, où elle va se perdre; les objets « qu'elle présentait changent ou s'éloignent, et la « barque fait son chemin. Il n'y a que le bord et le « spectateur tranquille qui y est affermi, qui de- « meurent les mêmes. Le flot roule à ses pieds, les « vagues passent, et lui, sans s'embarquer sur le « courant, les laisse passer, et après les avoir suivies « quelque temps des yeux et de la pensée, il se re- « trouve dans le même état sur le rivage, où il est « ferme et en repos. Mes frères, c'est là, ce me « semble, une image assez naturelle du monde et du « vrai chrétien (1)..... »

Cet exorde est heureux; mais on sent qu'il manque à Superville, comme à Du Bosc, certaines qualités de style qu'ont possédées à un haut degré les maîtres de la chaire catholique : l'art de peindre, de grouper, de présenter les choses d'une manière attachante, comme aussi l'élégance et le fini.

La division est celle du texte.

I. *Le monde passe avec sa convoitise.*

Définition des mots : *monde*, *passer* et *convoitise.*

Introduction : Toutes les créatures, comme entraînées dans le péché de l'homme, sont sujettes à la vanité. Ainsi, tout ce qui fait partie du monde, passe :

1. Le monde naturel.
2. Les établissements des hommes.
3. Nos relations de famille.

(1) Tome II, pages 3-5.

4. Les objets de notre convoitise (honneurs, richesses, voluptés).

5. La convoitise elle-même, qui s'éteint par le désespoir de réussir, — par le succès même, — par la mort. « S'il y a encore des passions dans les enfers, ce ne sont pas celles-là; ce sont la haine, l'envie, le désespoir, des passions qui sont en elles-mêmes de véritables supplices. Mais pour celles qui avaient les biens, les honneurs, les voluptés pour objet, elles ne peuvent plus y avoir lieu (1). »

6. Nos facultés, nos dons.

7. « Enfin, ce qui fait le dernier trait du tableau, le comble de tout le reste, c'est que nous-mêmes *nous passons*, nous nous écoulons, *nous consumons nos jours comme une pensée*, nous abandonnons malgré nous le monde et les créatures. Or, quand le monde n'aurait rien de passager que notre vie, quand il ne devrait finir qu'à notre égard, par cette mort si certaine et si peu éloignée qui nous arrachera d'ici, ne devrait-ce pas être assez pour nous détacher de ce présent siècle? Oui, c'est assez de notre tombeau et de notre poudre pour nous instruire de la vanité du monde. Quiconque se considérera un moment dans un linceul mortuaire, renfermé dans un cercueil et couché dans une de ces caves qui sont sous nous, et qui se demandera à soi-même : Que feront alors pour moi le monde et sa convoitise? que me serviront alors mes ri-

(1) Tome II, page 28.

« chesses, ma gloire, mes charges, mes amis, mes « flatteurs, ma réputation? que seront devenus en « un moment pour moi mes plaisirs, mes joies, mes « passions? Oh! que celui-là comprendra bien que « tout cela n'est qu'une vaine figure qui s'évanouit, « et qu'il y a quelque chose de meilleur et de plus « solide à désirer et à chercher. C'est ce que saint « Jean nous enseigne par l'opposition qu'il met entre « le monde qui passe et le fidèle qui doit jouir d'un « bonheur sans fin (1). »

II. *Celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement.*

Explications : Celui qui la *fait*, non celui qui la *connaît;* — celui qui fait *la volonté de Dieu*, non celle du monde; — celui qui la fait *par amour*.

A la mutabilité du monde, l'Écriture oppose l'immutabilité de Dieu, — de sa parole, — du siècle à venir, — du fidèle. Il s'agit ici de la dernière.

« Mais comment peut-on dire que le fidèle de« meure éternellement? Quoi! n'est-il pas, comme « les autres choses du monde, assujetti à la vicis« situde du temps, à la mort? Avec tous les autres « êtres naturels, il passe par différents états et par « les changements successifs d'accroissement et de « diminution. Il a sa naissance, ses âges, son pé« riode, sa décadence. Son esprit n'est pas toujours « dans le même état, non plus que son corps. Il « change souvent de pensées, de désirs et de situa« tion. Enfin, avec tous les autres hommes, il s'é-

(1) Tome II, pages 28-29.

ɔule, il s'en va, et après avoir fait quelques tours ır le théâtre du monde, il disparaît et n'y laisse lus que son nom (1). »

. « Ce n'est pas la vie corporelle de l'homme réénéré, ni son état extérieur, ses liaisons et ses elations ici-bas, qui demeurent. Non, cela est ıjet aux mêmes changements que les autres hoses de ce présent siècle. Mais c'est la vie intéieure et spirituelle du chrétien, ce sont ses relaons avec Dieu, qui subsistent et durent toujours; 'est le fidèle en tant que fidèle qui demeure. *Il emeure;* c'est-à-dire, premièrement, qu'il est erme au milieu de l'inconstance du monde, de ses gitations et de ses révolutions. S'il reçoit des seousses, il n'est pas entièrement terrassé; s'il est battu, il n'est point perdu; s'il tombe, il se relève, et en se tenant à Dieu, il se soutient, il réiste à toutes sortes d'attaques, il demeure victoieux. C'est ce que disait le prophète : *Ceux qui se onfient en l'Éternel seront comme la montagne de ion, laquelle n'est point ébranlée, mais qui subsiste toujours.* Et ailleurs : *Pas un de ceux qui s'attenent à l'Éternel ne sera confus.* L'espérance du fidèle st une ancre sûre et ferme, qui pénètre jusqu'au edans du voile et qui l'affermit au milieu des plus udes tempêtes. Sa foi est une subsistance des hoses qu'il espère et une ferme attente de celles u'il ne voit pas encore, et cette foi est la victoire u monde. Il a la lune sous ses pieds, aussi bien

Tome II, pages 34-35.

« que l'Église au douzième de l'Apocalypse. Élevé
« au-dessus du monde par son espérance, il en voit
« passer au-dessous de soi les orages, les révolu-
« tions; il en foule les biens à ses pieds, il en mé-
« prise la vanité, assuré que *ni mort, ni vie, ni anges,*
« *ni principautés, ni puissances, ni hautesse, ni profon-*
« *deur, ni aucune créature, ne le pourra séparer de la*
« *dilection de Dieu en Jésus-Christ.* Voilà sa fermeté,
« voilà comment il demeure (1). »

2. « Celui qui fait la volonté de Dieu demeure,
« c'est-à-dire qu'il persévère dans la grâce, sans en
« déchoir jamais tout à fait... Ces paroles sont une
« preuve pour la persévérance des saints (2). »

3. Il jouit infailliblement après cette vie de la
gloire permanente de l'éternité. « Le mot *demeurer*
« marque une habitation fixe et un état de repos. *Nous*
« *n'avons point ici de cité permanente;* nous n'avons
« rien qui ne nous quitte ou que nous ne devions
« quitter; nous roulons dans ce monde comme des
« voyageurs; notre corps même n'est qu'un taberna-
« cle portatif, une tente où notre âme séjourne pour
« quelque temps dans le désert, contrainte à la fin
« d'en sortir par cet arrêt irrévocable qui ordonne à
« tous les hommes de mourir une fois. Mais le fidèle
« trouve là-haut une cité qui a fondement, une nou-
« velle Jérusalem, qui a douze bases, douze pierres
« sur lesquelles ses murailles sont fondées. Il trouve
« un royaume qui ne peut être ébranlé, un palais
« d'immortelle structure. Le temps n'en ébranlera

(1) Tome II, page 36. (2) Tome II, page 37.

point les fondements; le feu, les mines, le canon n'en détruiront point les murailles; les séditions, les guerres civiles ou étrangères ne troubleront point, ne bouleverseront point ce royaume; la famine, la peste, la persécution, l'épée, les arrêts injustes n'obligeront point les habitants à changer de demeure. *On n'entendra plus parler de violence en notre pays, ni de dégât, ni de froissure en nos contrées. Nous appellerons nos murailles sauveté, et nos portes louange.* Nous habiterons dans un nouveau monde, qui ne sera plus corruptible comme celui-ci. Le péché, qui a assujetti toutes les créatures sublunaires à la vanité, en sera banni pour jamais. Nous y serons, non en qualité de serviteurs, comme le premier homme dans le paradis terrestre, mais en qualité d'héritiers qui demeurent à toujours (1). »

Objection : Où est la preuve de cette durée du ..te, qui commence ici-bas par la pureté et s'accom..it là-haut dans la gloire?

« Je ne chercherai point ici, répond l'orateur, les preuves que la raison, le consentement des peuples et les idées communes à tous les hommes nous fournissent sur l'immortalité de l'âme, sur la subsistance après la mort, sur le jugement à venir et sur un état de repos et de béatitude qui doit être la récompense de la vertu dans un autre siècle. Je ne vous dirai pas simplement que, puisque le monde passe, il faut nécessairement qu'il y ait un

(1) Tome II, pages 40-41.

« autre lieu, un autre temps, un autre bonheur pour « l'homme de bien que celui de cette vie; que, puis- « que ce monde passager n'est point proportionné « avec la durée d'une âme immortelle, et à consi- « dérer la nature même des choses, il est impos- « sible qu'il n'y ait rien de meilleur à attendre pour « la vertu que cet état de vicissitude et d'inconstance « où nous roulons toujours pendant notre séjour ici- « bas. J'insisterai seulement sur l'immutabilité de « Dieu, sur la fermeté de ses promesses, sur la cer- « titude de sa parole, et sur la communion que nous « avons avec lui et avec Jésus-Christ son Fils, par « notre foi et notre obéissance, par l'union intime et « l'opération efficace de son Saint-Esprit habitant en « nous (1). »

La preuve est donc :

1. Que le fidèle est uni à un Dieu immuable;

2. Que la parole de Dieu, qui est une semence incorruptible et qui demeure éternellement, demeure dans le fidèle;

3. Que l'Esprit de Dieu, la scellant au dedans de nous, est l'arrhe de notre héritage.

Conclusion. Le monde passe : détachons-nous du monde. Dieu nous a donné les espérances de l'éternité : tournons-nous du côté de l'éternité.

La seconde partie de ce sermon est moins bonne que la première. On peut y remarquer, entre autres, combien Superville est inférieur à Du Bosc sous le rapport de la clarté. Les idées de Superville ne sont

(1) Tome II, page 45.

; toujours nettement distinguées; elles sont parfois nfuses à leurs limites. Ce n'est pas sans peine, par emple, qu'on saisit les preuves qu'il donne de nmutabilité du chrétien. Cette démonstration est uilleurs trop didactique; la logique y tient trop place de la psychologie. Or la logique ne fait pas ir les choses; son rôle est de les réunir, comme écrin réunit des objets précieux; mais chez Surville, comme en général chez tous les prédicaurs que nous avons étudiés, l'écrin cache trop son ntenu.

Pour bien fonder la seconde partie, il était nécesre de bien expliquer ce que c'est que celui qui it la volonté de Dieu et ce que c'est que demeurer ernellement. L'immortalité n'appartient essentielment qu'à Dieu et à la vérité. Tout le reste est ou iortel, ou immortel par pure concession. — Le méiant dure éternellement comme le juste; mais sa urée est une mort perpétuelle : il renaît incessamient pour mourir, il ne demeure pas. Demeurer! emarquez l'énergie de cette expression; elle implie vie et félicité; celui qui demeure a bâti sur le oc; son ouvrage subsistera; il aura fait une œuvre ternelle; cependant c'est de *lui* qu'il est dit : ***Il demeure***, parce qu'en effet nous nous sentons atteints ous-mêmes par l'instabilité de nos œuvres. Il s'agit 'en faire que le torrent ne puisse pas emporter; or omment aucun torrent peut-il emporter Dieu et la érité? En tant que l'homme fait la volonté de Dieu, est-à-dire qu'il a conformé sa volonté à celle de

Dieu, et sa pensée à la vérité, il ne peut pas être emporté. Sa fidélité pourrait-elle être emportée? Grande question. Mais nous sommes autorisés à y répondre en général négativement. La récompense de celui qui fait la volonté de Dieu, c'est d'aimer toujours plus cette volonté. Dieu est fidèle. Celui vers qui montèrent les aumônes de Corneille, recueille aussi, et à plus forte raison, les œuvres du fidèle.

Nous arrivons maintenant aux discours de théologie proprement dite, et nous commencerons par celui intitulé : ***La naissance et les grandeurs du Fils de Dieu***, sur ce texte : ***L'Enfant nous est né, le Fils nous a été donné, et l'empire a été posé sur son épaule; et on appellera son nom l'Admirable, le Conseiller, le Dieu fort et puissant, le Père d'éternité, le Prince de la paix.*** (Ésaïe, IX, 5.)

Exorde : Louanges prématurées, décernées par la flatterie aux enfants des rois. On peut à meilleur droit louer l'enfant Jésus, dont le passé, le présent, l'avenir sont merveilleux.

Division. I. La naissance du Sauveur. ***L'Enfant nous est né***, etc.

II. L'empire qu'il reçoit. ***L'empire a été posé sur son épaule.***

III. Les titres par lesquels il doit être connu. ***On appellera son nom***, etc.

I. Cet enfant est Jésus-Christ. « C'est une chose « reconnue de tous les chrétiens, avouée même des « anciens Juifs, comme il paraît entre autres par la

« paraphrase chaldaïque, qui nomme ici expressé« ment le Messie (1). » — Réfutation de ceux qui veulent que ce soit Ézéchias.

Cette venue est bien digne d'être célébrée. « C'est « le plus grand de tous les miracles, la source de « notre bonheur et le plus grand effort de la sagesse, « de la puissance et de l'amour de Dieu pour les « hommes. Ésaïe la considère dans cette vue; car « tout ce qu'il dit sent l'admiration et la joie. Il ne « voit rien de commun dans cet enfant dont il pu« blie la naissance. Il y honore le don de Dieu et il « le regarde comme une source de félicité pour les « hommes, un bien public pour son peuple. *L'Enfant « nous est né, le Fils nous a été donné.* Que de choses « là dedans, pour peu que nous prêtions à la pro« phétie les lumières de l'Évangile (2). »

1. C'est l'Enfant, le Fils, par rapport aux promesses — et en lui-même.

2. Il nous est né, il nous a été donné.

a. Il faut qu'il soit *né*, c'est-à-dire qu'il soit *homme*, pour nous sauver.

Objection : Ne pouvait-il pas être homme sans *naître* comme nous?

« C'est ainsi que l'orgueil et une fausse raison s'a« musent à disputer contre les humiliations de ce « Fils que Dieu nous envoie, au lieu de donner tout « à l'admiration et de n'être touchés que de son « amour. Mais quoi qu'en pensent les Juifs et les impies, jamais les souffrances et les abaissements

(1) Tome II, page 214. (2) Tome II, page 217.

« d'un Homme-Dieu ne seront indignes de lui, quand
« il ne les souffre que parce qu'il nous aime, parce
« qu'il les choisit, parce qu'il s'en veut servir pour
« notre salut. Christ a voulu être homme, parce qu'il
« a voulu mourir pour nous racheter et que, s'il
« n'eût pris de nous une chair mortelle, il était par
« lui-même immortel et impassible. Christ n'a pas
« pris son humanité dans le ciel et ne s'est point fait
« un corps d'une substance céleste pour venir pa-
« raître au monde d'une manière qui fît briller en sa
« chair même quelque chose de plus qu'humain,
« parce qu'il a voulu être *notre frère, semblable à nous*
« *en toutes choses, excepté le péché*, et que pour nous
« racheter selon la loi, il fallait qu'il fût notre proche
« parent, par conséquent tiré du même sang que le
« nôtre. Ses infirmités sont à notre consolation, parce
« que, sachant qu'*il a été tenté comme nous*, nous sa-
« vons qu'*il est puissant pour secourir ceux qui sont*
« *tentés*. S'il n'eût point eu une nature absolument
« semblable à la nôtre, nous n'oserions tirer de con-
« clusion de lui à nous, pour espérer l'immortalité
« et la gloire à laquelle il a été élevé. Christ enfin a
« voulu naître, malgré tout ce que la naissance pré-
« sente de bassesse, parce que, comme disait Tertul-
« lien, *Christ n'a pas laissé d'aimer l'homme, tout formé*
« *et né qu'il est au milieu de tant de choses qui choquent.*
« *Il a aimé l'homme tout entier, avec sa naissance et sa*
« *chair*. Et pour nous apprendre que son union avec
« notre humanité n'a pas été une union imaginaire
« ou partagée, mais réelle, parfaite et entière, il a

voulu passer successivement par divers âges, et porter depuis la crèche jusqu'au Calvaire toutes les marques de la vérité de notre nature. Il a voulu consacrer, s'il faut ainsi dire, tous les états de la vie en sa personne, et ne voulant être homme que pour mourir, il était bien convenable qu'il commençât aussi sa vie par les larmes, les gémissements et les douleurs de l'enfance. Adam fut créé homme fait : Jésus est né enfant. Adam fut placé d'abord dans un Éden, comme dans un magnifique logis, où il trouva tout ce qui était nécessaire et pour le besoin et pour le plaisir : Christ naît dans une hôtellerie, dans une maison étrangère, où il ne trouve pour préparatifs et pour logement qu'une étable, du foin, une crèche. Mais plus l'abaissement est profond, plus l'amour qui le produit est admirable; plus il est descendu, plus sa charité paraît élevée. Voyez comme le Père nous a aimés, puisqu'il nous donne son Fils, et qu'il nous le donne de telle manière qu'il semble qu'il l'abandonne à tout. Voyez comme ce Fils nous aime, puisqu'il n'a rien refusé pour nous. Tout ce qui nous paraît choquant dans les humiliations de sa naissance, de sa vie et de sa mort, est un sacrifice qu'il a fait à son amour; c'est pour nous qu'il est né, c'est à nous qu'il a été donné, dit Ésaïe (1). »

b. Ésaïe parle de cette naissance comme d'un fait déjà accompli. « Ce que notre foi fait pour regarder

(1) Tome II, pages 224-226.

« le passé et se l'appliquer comme présent, celle des
« anciens fidèles le faisait pour l'avenir, qu'elle anti-
« cipait (1). »

c. C'est *pour nous* qu'il est né, il *nous* a été donné.
« Ah! il n'avait pas besoin de naître pour lui-même,
« comme chaque homme qui ne sort du néant, ou
« qui du moins ne devient une portion de la société,
« un être vivant séparé des autres et jouissant d'une
« subsistance propre, que lorsqu'il sort des flancs de
« sa mère. Mais Christ n'avait qu'à se reposer éter-
« nellement dans le sein de son Père. Il y vivait
« dans la gloire et dans la félicité. Ce n'est donc pas
« pour lui, mais pour nous, pour notre profit et non
« pour le sien, qu'il est venu naître sur la terre.
« Voilà le privilége des hommes de pouvoir dire :
« *Il nous est né, il nous a été donné*. Quand l'ange an-
« nonça sa naissance aux bergers, il ne parla pas
« ainsi; il leur dit : *Je vous annonce une grande joie,*
« *c'est qu'aujourd'hui vous est né le Sauveur*. Bienheu-
« reuses intelligences qui avez gardé votre origine,
« vous n'aviez pas besoin d'un réparateur; c'était
« nous à qui le médecin était nécessaire. Exempts
« des maux qui nous affligent, vous n'avez pas aussi
« le même remède. Nous avons le même Maître, sans
« avoir le même Sauveur. C'est à nous que le Père
« le donne. Quel présent! quel excès de bonheur
« après notre chute! Un abîme de misère appelle un
« abîme de miséricorde. *Dieu a tant aimé le monde*
« *qu'il a donné son Fils unique* (2). »

(1) Tome II, page 226. (2) Tome II, pages 226-228.

d. Pourquoi est-il né? dans quel but? Considérez la seconde partie du texte.

II. Quel intervalle de la *naissance* à l'*empire!* Ésaïe le franchit.

1. Ce qu'il faut entendre par cet empire : ce n'est pas le pouvoir dont il a joui de tout temps en tant qu'il est Dieu avec Dieu son père; c'est l'autorité et le règne qu'il possède en qualité de médiateur. « Si « la terre ne le reconnaît pas encore, le ciel le re- « connaît déjà. Dieu lui a promis l'empire, et cet em- « pire est si assuré qu'on peut dire qu'il est né dans « la pourpre et déjà revêtu du manteau royal (1). » En effet, ces mots *l'empire a été posé sur son épaule* sont peut-être une allusion à l'antique coutume d'envelopper de pourpre dès leur naissance les héritiers des rois.

2. Ces paroles n'expriment pas seulement la destination du Christ à la royauté, mais son installation même. Peut-être sont-elles « expressément employées « pour marquer le poids et la grandeur de la charge « du Seigneur Jésus et la force divine avec laquelle « il la soutient. Il ne gouverne pas simplement son « empire, il le porte; car c'est lui *qui porte toutes « choses par sa parole puissante.* Il y a longtemps qu'on « a dit que les couronnes étaient bien pesantes et « qu'on a vu d'illustres malheureux gémir sous leur « pesanteur et se plaindre que leur grandeur était « un joug auquel ils étaient attachés et qui les acca- « blait... Mais voici une épaule divine qui ne pliera

(1) Tome II, page 232.

« point sous le faix. C'est pourtant celui du globe « tout entier, de cette vaste machine, qui renferme « l'Église et le monde. Jésus-Christ, sans aide et sans « partage, sans s'en décharger sur autrui, soutiendra « lui seul tout ce poids : *l'empire a été mis sur son « épaule.*

« Vous savez que cela arriva lorsqu'ayant vaincu « tous ses ennemis et les nôtres, il fut élevé à la « droite du Père et qu'*il reçut un nom par-dessus tout « nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou se ploie.* « Auparavant il était roi de destination et de droit, « ayant été consacré dès sa naissance par l'onction « du Saint-Esprit qu'il reçut sans mesure. Mais il ne « fut pleinement installé et reconnu qu'après son as- « cension (1). »

3. Cet empire qu'il a reçu est un empire juste et légitime, — glorieux, — s'étendant sur les cœurs, — bienfaisant, — universel.

III. — 1. *On le nommera*, c'est-à-dire il méritera tous ces noms, il sera tout ce que ces noms expriment. Opposition avec les princes, qui ont souvent les noms sans les qualités.

2. Il faut conclure de tous ces noms la divinité de Jésus.

3. Ces noms mêmes, quels sont-ils?

Admirable, — en tant que Dieu, — en tant qu'homme, — en tant que Dieu et homme à la fois (médiateur).

Conseiller. « On admire ces princes sages, qui

(1) Tome II, pages 234-236.

« savent, de leur cabinet, régler heureusement leurs « États, démêler toutes les affaires, décider du sort « de leurs voisins et donner la guerre ou la paix. Ils « sont rares ces princes, et leur habileté n'est jamais « universelle et à l'épreuve de tout. Mais voici le « nôtre qui est le conseiller tout parfait. Chez lui la « lumière est sans ombre, la connaissance sans dé- « faut, la sagesse sans bornes, la prudence sans obli- « quité. Il est ce conseiller avec lequel Dieu consul- « tait disant : *Faisons l'homme à notre image.* Il est « ce conseiller avec lequel Dieu a formé ce *conseil de* « *paix* qui produit notre salut. C'est la Sapience et « la Parole qui est venue nous instruire et nous di- « riger. *En lui sont cachés tous les trésors de sagesse,* « et de lui est sortie toute la vérité qui nous a été « révélée. Il est son propre conseiller pour bien con- « duire toutes choses, les faire arriver à leur fin « malgré tous les obstacles et confondre toutes les « ruses et les machinations de l'enfer. Il est le nôtre; « car c'est lui qui, selon l'expression du prophète, « *nous conduit par son conseil*, par sa Parole et par « son Esprit (1). »

Fort et puissant. « Lorsque les rois ont la tête pour « conduire, ils n'ont pas toujours le bras pour exé- « cuter..... Mais notre Sauveur aura également « et la puissance, et la sagesse, et la tête, et le « bras... Ses ennemis ne seront pas les maîtres... La « justice divine qu'il a désarmée, la mort qu'il « a vaincue, le péché qu'il a expié, l'empire du

(1) Tome II, page 246.

« diable qu'il a détruit, nous disent assez ce qu'il « est (1). »

Père d'éternité. « Un tel père ne nous laissera point « orphelins, comme les pères de notre chair qui « meurent et que la mort oblige de nous abandon- « ner... Il n'est point de ceux chez qui l'amitié meurt « et la tendresse s'étouffe... Ajoutons que Christ est « le *Père d'éternité*, c'est-à-dire l'auteur des choses « éternelles, le fondement et la cause de ce siècle à « venir et bienheureux que nous espérons. N'est-ce « pas lui qui en a jeté le fondement par sa croix, qui « nous l'a révélé par l'Évangile, qui en a pris pos- « session pour lui et pour nous par son ascension, « qui nous y appelle et nous y conduit par sa Parole « et par son Esprit, et qui nous y introduira un jour « par sa puissance (2)? »

Prince de la paix. « Il est l'auteur de cette triple « paix qui fait notre bonheur, la paix avec Dieu, la « paix avec les hommes, la paix avec nous-mêmes. « Le Père lui-même, réconcilié pour l'amour de lui, « devient le Dieu de paix (3). »

Conclusion : Ce n'est point assez de l'admiration et de la joie : Christ est né pour nous; il nous faut naître pour lui, etc., etc.

L'exorde de ce sermon a été qualifié de sublime par un critique catholique. L'idée en est belle en effet, mais la diction en est parfois un peu faible. Le sermon lui-même est un des meilleurs de Superville.

(1) Tome II, page 247.
(2) Tome II, pages 247-248.
(3) Tome II, pages 248-249.

est bien dans le ton du texte : l'accent lyrique y tentit du commencement à la fin. Toutefois, bien s beautés d'ensemble sont effacées par cette méode artificielle des divisions, qui déjà alors envaissait la chaire ; chez Superville, cette méthode, ui ne répond à aucun besoin de notre âme, est arfois poussée à l'extrême : il morcelle, il émiette, ns s'inquiéter assez de réunir. La règle, c'est e considérer d'abord la grande idée du texte, de ontempler le tronc avant d'en venir aux rameaux.

C'est encore un sermon théologique que celui des *vantages de l'Évangile sur la loi*. En voici le texte : *a loi a été donnée par Moïse; la grâce et la vérité t avenue par Jésus-Christ.* (Jean I, 17.)

Exorde : La lune et le soleil, images de la loi et l'Évangile.

Division. Triple opposition :

I. Entre la loi et la grâce.

II. Entre la loi et la vérité.

III. Entre Moïse et Jésus-Christ.

I. Différents sens du mot *loi* dans l'Écriture sainte. signifie ici : toute l'économie de l'Ancien Testaent.

La loi a été donnée par Moïse, c'est-à-dire qu'elle été donnée de Dieu par le ministère de Moïse.

Ce qu'elle comprend : loi morale, cérémonielle, diciaire, et quelques promesses (prémices de l'Éangile).

Le nom de *grâce* signifie bienveillance, faveur,

douceur, miséricorde, don gratuit. Tout l'Évangile est grâce dans tous les sens. « J'avoue que dans cet « Évangile il y a encore des lois, des préceptes, des « menaces qui lui sont propres, outre celles qu'il « emprunte de la loi. Mais chaque chose doit prendre « son nom de sa partie principale; et comme dans « l'Évangile les clauses et tout le génie de l'alliance « nouvelle ne respirent que grâce et qu'amour; que « les menaces n'y sont semées que loin à loin, et ne « sont proprement que contre ceux qui rejettent « l'Évangile, il n'est pas étonnant que toute l'alliance « nouvelle, toute la révélation de Jésus-Christ porte « le nom de grâce. Cela supposé comme le fonde« ment de notre discours, voyons à présent comment « la loi a été opposée à la grâce et combien la grâce « l'emporte sur elle (1). »

La loi est un ministère de rigueur et de condamnation par rapport à l'Évangile. Cela se voit :

1° Dans les miracles qui se firent pour l'établir et pour la faire observer (2);

2° Dans la manière dont la loi fut donnée;

3° Dans les clauses et les conditions de l'alliance;

4° Dans la sévérité des peines des coupables.

« Joignez à cela que la loi ne parlait point par « elle-même de repentance, de ressource pour le pé« cheur, de planche après le naufrage, de pardon « ni de rémission. Sévère et inexorable, elle n'écou« tait plus l'homme dès qu'il avait péché. Elle pro-

(1) Tome III, page 314.

(2) Cela est trop absolu; il y eut aussi des miracles d'un tout autre caractère.

« mettait tout à l'innocence, mais elle ne connaissait « point d'autre voie pour arriver au bonheur. En « vain chez elle les larmes, la confession du péché, « la résolution de mieux vivre ; tout cela auprès d'un « Dieu non apaisé, d'un juge rigoureux revêtu de « tous ses droits et attaché à la rigueur de ses pro- « pres arrêts, faisait bien la conviction du coupable, « hâtait son procès et sa sentence, mais ne pouvait « lui procurer l'abolition et le pardon du crime une « fois commis. J'avoue qu'au milieu de cette nuit de « la loi, je vois souvent briller des rayons de misé- « ricorde ; j'entends des promesses de grâce, j'en- « tends des confessions du péché, je vois des larmes « de repentance qui coulent des yeux et du cœur « des fidèles. Mais, comme je l'ai déjà dit, c'est par « d'autres motifs que par ceux de cette économie ; « c'est que les fidèles, renonçant à la loi, recouraient « à la grâce. Cependant, comme quelques éclairs ne « dissipent pas la noirceur d'une profonde nuit, et « font même trouver, lorsqu'ils sont passés, la nuit « plus obscure qu'auparavant, et comme quelques « gouttes de rosée sur un petit coin de terre ne suf- « fisent pas pour abreuver une vaste campagne al- « térée, brûlée des ardeurs du soleil : aussi les mé- « langes de la grâce n'empêchaient pas cet air de « rigueur régnant et prédominant dans la dispensa- « tion légale (1). »

II. « Dans la création de l'univers, les ténèbres « précédèrent la lumière ; le chaos confus et la terre

(1) Tome II, pages 318-319.

« sans forme et vide furent devant le monde formé,
« arrangé dans cette belle symétrie où nous le
« voyons. Il est arrivé quelque chose de semblable
« dans la création du nouveau monde qui est l'Église.
« Les ténèbres et les ombres de la loi ont précédé
« la lumière de la grâce. On a vu le mélange, si je
« puis ainsi dire, du ciel et de la terre, avant que de
« voir les nouveaux cieux et la nouvelle terre dans
« ce bel ordre que nous admirons. L'économie lé-
« gale, mêlée de cérémonies charnelles et de pré-
« ceptes spirituels, de promesses terriennes et de
« promesses célestes, a devancé l'Évangile ; la grâce
« n'a plus été cachée ni la vérité voilée : *La vérité*
« *est avenue par Jésus-Christ* (1). »

Nous ne dirons pas à combien d'égards l'Évangile peut être appelé *la vérité*, nous arrêtant seulement à ce qui se rapporte au but de saint Jean, dans l'opposition qu'il fait de la loi à l'Évangile.

1. *Vérité* signifie *accomplissement*. Les Juifs avaient des promesses que l'Évangile réalise.

2. *Vérité* signifie *réalité*, la solidité d'une chose par rapport aux ombres et aux figures. « Comme
« l'ombre reçoit la forme du corps et qu'elle en dé-
« pend, c'a été sur la vérité des choses de l'Évangile
« que Dieu a formé les types et les cérémonies de la
« loi. Comme l'ombre a bien quelque figure du corps,
« mais inégale, obscure, grossière, imparfaite, de
« même la loi n'a représenté les choses de l'Évangile
« que faiblement, grossièrement, obscurément. Les

(1) Tome II, page 330.

« ombres se meuvent, s'arrêtent, se tournent selon « les mouvements du corps qui les forme; mais avec « cette apparence d'action, elles n'ont pourtant en « elles-mêmes ni vie ni réalité. Ainsi les cérémonies, « les figures mosaïques pouvaient bien avoir quelque « vertu par rapport à la vérité qu'elles représen- « taient; mais en elles-mêmes elles étaient destituées « de force et d'efficace pour vivifier et pour sauver « l'homme. Enfin comme, dès que le soleil frappe à « plomb sur nos têtes et jette également et perpen- « diculairement ses rayons derrière et devant nous, « à droite, à gauche, de tous les côtés, nos corps ne « forment plus d'ombres, elles disparaissent : ainsi, « depuis que par l'Évangile Jésus-Christ, le soleil de « justice, s'est levé pour nous dans son midi, nous « frappant de toutes parts par sa lumière, les ombres « légales ont disparu (1). »

3. Enfin, la *vérité* se prend pour la *perfection* d'une chose. « *La loi n'a rien amené à perfection;* mais « l'Évangile a perfectionné tout ce qui paraissait en « quelque sorte défectueux. On pouvait trouver dans « la morale de Moïse quelque chose d'imparfait, que « Dieu avait voulu tolérer pour un temps à cause de « la dureté du cœur des Juifs, comme la loi du di- « vorce, la polygamie, la loi du talion, certaines « vengeances permises en certaines occasions; comme « encore les différences trop grandes que les Juifs « faisaient entre un de leurs compatriotes et tous les « étrangers, ne se croyant obligés à l'égard des Gen-

(1) Tome Ier, pages 233-234.

« tils à aucun des devoirs presque de l'humanité
« Mais la morale de Christ condamnant la polygamie,
« le divorce, la rétribution du mal, prescrivant par-
« tout et envers tous une charité pure, vive, tendre,
« universelle, une patience à toute épreuve, a porté
« véritablement les choses à la perfection. La loi
« de Moïse semblait représenter la Divinité comme
« partiale en quelque sorte, s'il m'est permis de
« parler ainsi, n'ayant d'amour et d'égard que pour
« un seul peuple, un peuple si petit, si méprisable
« en soi qu'il était comme inconnu même aux nations
« voisines et aux historiens païens. Cependant il
« semblait faire toutes les délices de Dieu : *Il avait*
« *donné ses ordonnances à Jacob et ses statuts à Israël;*
« *il n'avait pas fait ainsi à toutes les nations*. Je com-
« prends, à la vérité, que Dieu est libre et qu'il peut
« faire grâce à qui il veut. Je comprends que, ne
« devant rien à des hommes pécheurs, corrompus,
« il a pu laisser marcher pendant longtemps *la plu-*
« *part des peuples en leurs voies*. Je conçois surtout
« que la distinction et la séparation du peuple juif
« d'avec toutes les autres nations étant utile et né-
« cessaire pour faire mieux connaître un jour le
« Messie, né dans un peuple si singulier, si bien
« caractérisé, si séparé d'avec les autres, cette dis-
« tinction a été parfaitement sage par rapport à Jé-
« sus-Christ qui devait venir. Mais qu'en soi-même
« et pour toujours ce Dieu qui nous dit qu'*il est bon*
« *envers tous*, qu'*il n'a point d'acception de personne*,
« ce Dieu qui *a formé d'un seul sang tout le genre hu-*

main, pût se cacher à toute la terre, hors à la Judée, et n'étendre pas plus loin sa révélation que les bornes étroites de la Palestine, ah! c'est ce qui était impossible! C'était donc une imperfection de l'alliance légale de ce qu'elle était si bornée, si resserrée; mais aujourd'hui l'alliance de grâce et de vérité est salutaire à tous les hommes (1). »

III. Moïse et Jésus-Christ. — La prééminence de Moïse parmi les prophètes paraît :

1. Dans le mode de la révélation;

2. Dans les miracles opérés;

3. Dans la fonction de médiateur.

Mais à tous ces égards, Jésus-Christ l'emporte sur lui.

Conclusion. 1. Malheur et aveuglement des Juifs d'aujourd'hui.

2. Notre propre bonheur.

3. Nos devoirs.

a. Nous avons la grâce et la vérité : gardons-les.

b. « Ne changeons point la grâce en dissolution et « la liberté en libertinage... Si la grâce elle-même « devient une fois votre ennemie, qui est-ce qui « vous défendra? Si la grâce vous accuse, qui est-ce « qui vous justifiera (2)? »

c. Christ nous a apporté la grâce et la vérité : imitons-le en faisant éclater partout la douceur, la miséricorde, la paix, la sincérité, la vérité dans toute notre conduite.

Ce discours est juste dans toutes ses parties, quoi-

(1) Tome II, pages 337-339. (2) Tome II, page 352.

que la première ne soit pas suffisamment claire. Mais je voudrais une forme moins didactique, plus historique, — moins de découpure, — plus de liaison et de fluidité.

Je ne voudrais pas faire deux parties parallèles de la comparaison des personnes et de celle des choses : la loi et la grâce, la loi et la vérité, d'une part, — et puis Moïse et Jésus-Christ, de l'autre. Je ne ferais même qu'une seule partie de la comparaison des choses, considérant la grâce et la vérité comme une seule chose, ou la grâce comme étant la vérité, ce que la loi n'est pas.

Où en était l'humanité quand Moïse *survient?* Elle n'avait ni loi ni grâce. Moïse, de la part de Dieu, donne la loi, rien que la loi. Ce mot ne signifie donc pas l'Ancien Testament, mais précisément la loi comme loi. Voilà ce que Moïse a *donné*. On doit y joindre, comme dépendance nécessaire, les dispensations merveilleuses qui ont introduit la loi, les bénédictions temporelles assurées à son accomplissement, mais rien de plus. Le reste (je veux dire les promesses spirituelles, les dons spirituels et la révélation des faits primitifs) est autre chose que la loi, est un *à-compte* de l'Évangile.

La loi est un *don;* mais elle ne le serait pas en elle-même et sans la grâce.

Jésus-Christ vient, il ne *survient* pas comme Moïse; il ne donne pas quelque chose hors de lui; ce qu'il donne c'est lui-même; la grâce et la vérité, c'est lui. La grâce, c'est le pardon (ou l'alliance incondition-

nelle) et un nouvel esprit (l'esprit franc). En donnant cela, il donne la *vérité*. La vérité ne s'oppose pas seulement au mensonge et à l'erreur, mais au symbole et à la vérité incomplète. La loi avait des réalités et des symboles. Les symboles, Jésus-Christ les réalise; les vérités incomplètes, il les complète. Il nous dit par sa grâce toute la vérité sur Dieu, sur l'homme et sur le *devoir* de l'homme. Ainsi, même sur le terrain de la loi, la grâce est plus complète que la loi. Il faudrait montrer, en terminant, comment toutes ces vérités sont enveloppées dans la grâce.

Analysons maintenant quelques-uns des sermons de Superville qu'on peut considérer comme des sermons de morale, mais en nous souvenant, ainsi que je l'ai dit, que la distinction que j'ai proposée n'est pas absolue. On le peut voir déjà par le titre du premier que nous examinerons : *La lutte entre la chair et l'esprit*, et par son texte : *La chair convoite contre l'esprit, et l'esprit contre la chair, et ces choses-là sont opposées l'une à l'autre, tellement que vous ne faites point les choses que vous voudriez.* (Galates V, 17.)

Exorde : Les guerres civiles et les tremblements de terre sont les fidèles images de l'état intérieur de l'homme. « Le cœur de l'homme est un état qui « n'est jamais en repos, toujours agité de guerres « civiles et intestines; *c'est un royaume divisé contre « lui-même, comment subsistera-t-il?* C'est un petit « monde, mais perpétuellement secoué par des émo-

« tions subites et intérieures, qui y font souvent « d'étranges bouleversements. Il n'y a rien de plus « étonnant que cette contrariété qui se trouve en « l'homme, en quelque état qu'on le considère, rien « de plus surprenant que ces combats qu'on y re- « marque. Il cherche la vérité, et il la hait. Il dé- « sire le bien, et il le fuit. Il souhaite d'être heu- « reux, et il s'abandonne à tout ce qui le rend « misérable. Le corps demande de certaines choses, « l'entendement y résiste et en veut de tout oppo- « sées. La raison veut être quelquefois la maîtresse, « et les passions font à leur tour de subites irrup- « tions qui ravagent tout. Le péché est souvent « comme un vainqueur insolent, qui mène toutes « les pensées et toutes les affections de l'homme en « captivité. Mais la conscience revient aussi de temps « en temps troubler sa possession et reporter la « guerre dans l'âme, qui, dans ces agitations et ces « combats, ne peut souvent s'empêcher de s'écrier « avec Rébecca : *S'il est ainsi, pourquoi suis-je* (1)? »

Division : I. Les combattants.

II. Le combat, ou la double lutte de la chair contre l'esprit et de l'esprit contre la chair.

III. L'événement du combat.

I. Les combattants. — Heureux état de l'homme innocent. « C'était un état de paix ; il n'y avait point « encore de désordre dans l'homme, point de dis- « corde au dedans. Adam, dans ses premiers beaux « jours, qui durèrent si peu, ne connaissait, pour

(1) Tome II, pages 256-257.

nsi dire, ni la chair ni l'esprit. » Il avait un s, mais soumis à la raison; l'âme, encore maîse du char, pouvait le conduire à sa guise. dam, dans l'état purement naturel, n'avait pas esoin de ce que l'Écriture appelle l'*Esprit*, cet utre principe surnaturel que Dieu n'a donné que our réparer la nature tombée. Mais depuis que ar la tentation du démon, par la négligence de homme, et par le mauvais usage qu'il fit de sa berté, le péché fut une fois entré dans son âme; epuis que par le péché le désordre fut introduit ans notre nature et que la balance fut penchée du ôté des biens sensibles, grossiers et terrestres; nfin, depuis que, par cette pente violente, l'âme été assujettie à l'empire du corps et des convoiises, un seul principe est devenu le dominant dans 'homme pécheur, et ce principe c'est la *chair*, 'est-à-dire la corruption morale de la nature. 'est cette corruption universelle, qui s'est réandue dans toutes les facultés de l'homme, que aint Paul entend dans notre texte par le mot de *hair* (1). »

Réfutation de l'opinion romaine que par la *chair* aut entendre le *corps*.

Si Dieu avait laissé l'homme sans aucun secours naturel, il ne serait que chair. « Mais en vertu de 'alliance nouvelle faite par le Fils de Dieu et pour 'amour de lui, le Père a trouvé bon de donner à eux d'entre les hommes qu'il a choisis selon son

) Tome II, pages 260-261.

« propos arrêté une grâce spéciale, divine et surna-
« turelle, qui, procédant du Saint-Esprit, est elle-
« même appelée l'*Esprit de Dieu*, parce qu'elle en
« est l'effet, et un effet si lié avec sa cause que l'Es-
« prit lui-même est dit habiter au dedans de nous,
« en tant que sa vertu et son efficace y résident...
« C'est l'âme de l'homme, en tant qu'elle est aidée
« et vivifiée par l'Esprit de Dieu (1). »

Lorsque la conscience avertit et condamne, le combat n'est que passager s'il n'est soutenu par la grâce. « La conscience seule n'est presque émue que « par les péchés atroces; elle n'est pas délicate sur « les petites fautes. La conscience n'est ordinaire- « ment fort émue qu'après le crime commis : c'est « la frayeur qui l'ébranle par un mouvement d'es- « clave, et elle ne s'avise guère dans un homme ir- « régénéré de parler fort haut avant que le mal soit « fait. De plus, la conscience est sujette à s'endurcir « peu à peu, à devenir cautérisée, insensible dans « les grands pécheurs. Ce n'est donc pas même la « raison et la conscience seule que saint Paul entend « par *l'esprit qui convoite contre la chair*. Il veut « parler d'un principe fixe, certain, qui agit con- « stamment dans les fidèles; qui s'oppose au péché, « sous quelque forme qu'il se présente; qui s'y op- « pose par une vue noble, à cause de Dieu et par « amour pour lui; qui s'y oppose non-seulement « dans les crimes atroces, mais aussi dans les plus « petits péchés et dans les fautes les plus légères;

(1) Tome II, pages 265-266.

qui s'y oppose enfin, non simplement après le crime commis, mais même dès qu'il se forme dans le cœur le moindre penchant vers le mal. Ce principe est, si vous voulez, la conscience, mais non celle de l'homme naturel; c'est la conscience du fidèle, animée, purifiée par l'Esprit de Dieu; c'est la raison, mais la raison changée, élevée, perfectionnée par la grâce; c'est, en un mot, l'habitude de la régénération, formée en lui peu à peu par l'opération du Saint-Esprit. C'est là le principe qui *lutte contre la chair* (1). »

Or ces deux choses *sont opposées l'une à l'autre.* omment elles peuvent subsister dans le même omme. C'est un mélange de qualités contraires, omme dans le crépuscule, comme dans la convalescence.

Pourquoi Dieu permet-il cette contrariété dans homme? « Parce qu'il a résolu de distinguer l'état de la grâce d'avec celui de la gloire, et qu'il agit par des lois d'ordre, qui conduisent peu à peu le fidèle à la perfection. Si Dieu avait voulu produire dès le commencement dans ses élus une sanctification sans combat et sans résistance, il aurait fallu qu'il eût changé tout d'un coup, par miracle, la constitution de l'homme et les lois de l'union du corps et de l'âme. Il aurait fallu qu'il nous eût voulu sauver absolument sans nous, sans nous faire faire aucun usage de notre liberté, sans nous faire entrer pour rien dans la victoire sur le péché.

(1) Tome II, pages 269-270.

« Ce n'a pas été le dessein de cet Être tout sage; il « n'a voulu agir dans cette vie que d'une manière « proportionnée à l'état présent du monde, à celui « de nos corps et de nos facultés, et conforme à « notre liberté. Il a voulu nous faire agir, nous faire « combattre et nous faire triompher à la fin, mais « comme les soldats de la terre par une longue mi- « lice, où nous ne devenons habiles, expérimentés, « maîtres dans l'art de vaincre, qu'à force de com- « bats et de blessures reçues, et par des victoires « difficiles, remportées avec peine et avec péril. « Voilà pourquoi il y a encore des choses opposées « l'une à l'autre dans les fidèles. Voilà pourquoi la « *chair* et l'*esprit* y subsistent ensemble. Voyons main- « tenant leur lutte. C'est notre seconde partie (1). »

II. « L'Apôtre exprime ce combat par le mot de « *convoiter*, ou de former des désirs : *la chair con-* « *voite contre l'esprit, et l'esprit contre la chair.* Ce « terme de *convoiter* était de lui-même général dans « son origine, également propre à marquer toute « sorte de désirs, les bons aussi bien que les mau- « vais... Par ce mot saint Paul exprime tout ce que « la chair et l'esprit produisent en nous, désirs, in- « clinations, délibérations, actions. Les désirs sont « la production la plus naturelle du cœur humain, « la première source de ses actions, qui commen- « cent par là, avant que d'en venir à la résolution « et à l'exécution. Il a donc fort bien représenté « par les termes de *convoiter l'un contre l'autre* ce

(1) Tome II, pages 273-274.

« que nous exprimons par l'idée d'un combat ou
« d'une lutte entre ces deux partis opposés (1). »

1. L'Apôtre commence par *la lutte de la chair*. « Il a eu raison de la faire marcher la première : « elle est l'aînée, elle a la première possession; c'est « le vieil Adam; elle est en nous avant l'esprit, et « comme Ésaü, elle veut faire valoir son droit d'aî« nesse. C'est l'homme fort qui garde la maison; « il n'est pas facile de le lier et de le déposséder « de là. Dans l'état d'irrégénération, cette chair « est comme un roi exactement et tranquillement « obéi (2). » Quand la loi survient, il se produit déjà quelque agitation; mais le vrai combat commence quand Christ vient apporter les lois de son Évangile et agir par son Esprit dans l'âme des fidèles.

Remarques générales. — Ce combat est rude et dangereux. La chair est forte; sa force résulte de bien des causes; tout l'aide, se joint à elle et la favorise.

Ce combat est long et opiniâtre; il dure toute la vie. « Dans le grand monde, les désordres ne sont « jamais de longue durée; les vents impétueux n'a« gitent pas toujours les airs; les orages sont bien« tôt suivis du beau temps et le calme succède de « près aux tempêtes. Mais il n'en est pas ainsi dans « l'homme, qui est le petit monde. Comme un flot

(1) Tome II, pages 275-276.

(2) Tome II, page 275. — Ceci ne va-t-il pas trop loin? Un simple malaise n'est-il pas déjà une lutte, et tous ne sentent-ils pas ce malaise?

« pousse un autre flot, une passion succède à l'autre,
« et il n'est point de temps où l'on puisse dire qu'il
« y ait un calme parfait. Les autres guerres ne
« durent pas toujours; elles ont leurs surséances,
« leurs trèves, qui en suspendent le cours, et d'heu-
« reuses paix qui les suivent et les finissent. Ici
« je vois une guerre qui ne finit point, un com-
« bat dont nul âge, nulle condition, nul sexe n'est
« exempt. La vieillesse elle-même, où l'on quitte
« le harnois et la milice, n'est point un temps de
« repos du côté des passions. On ne voit guère de
« vieillards qui puissent dire : Je n'ai plus qu'à
« pendre mes armes, comme on faisait autrefois
« dans les temples des dieux lorsqu'on ne voulait
« plus aller à la guerre. La vieillesse a d'autres com-
« bats que la jeunesse, mais après tout, *la chair y*
« *convoite encore contre l'esprit*. En un mot, bien
« qu'ici-bas la grâce affaiblisse les passions, qu'elle
« les surmonte, on peut dire qu'elles restent toujours
« les armes à la main tandis que l'homme est vi-
« vant. Ce sont des ennemis vaincus, mais qui se
« défendent encore, et qui reviennent souvent à la
« charge. Ce n'est qu'en mourant que le fidèle peut
« dire : *J'ai vaincu*. Ce n'est que lorsque le temple
« de son corps est renversé que les Philistins meurent
« avec lui (1). »

Mais ces remarques sont trop générales; descendons dans un plus grand détail.

La chair convoite contre l'esprit avant la conver-

(1) Tome II, pages 278-280.



sion; — après la conversion; — même dans les fidèles les plus avancés.

La chair convoite, en mêlant l'imperfection à chaque bonne action.

« Enfin, cette chair revient quelquefois par des « attaques encore plus dangereuses, par des irrup- « tions violentes qui désolent tout. Soit qu'alors « quelque négligence ait précédé, qui, en ralentis- « sant la piété et contristant l'Esprit de Dieu, ait « fait passage aux passions et ait ôté à l'âme ses « deux gardes, la vigilance et la prière; soit que « l'impression forte de quelque objet extérieur sou- « lève si subitement et si violemment les passions et « l'imagination, que l'âme soit terrassée avant que « d'avoir pu se mettre en défense : toujours n'est-il « que trop certain par divers exemples, que les saints « eux-mêmes tombent quelquefois dans de grands « crimes; de sorte qu'alors il est vrai de dire, non- « seulement que *la chair convoite contre l'esprit*, mais « qu'elle triomphe pour un temps (1). »

Cette pensée était délicate à exprimer; mais dès que l'orateur l'exprimait, il devait s'y arrêter davantage. Ces chutes soudaines étonnent comme la foudre qui éclaterait dans un ciel d'azur; elles peuvent faire douter les esprits superficiels de la fidélité de Dieu; elles effraient, et l'orateur aurait dû faire passer cet effroi dans l'âme de ses auditeurs.

2. Passons au *combat de l'esprit contre la chair*. —

(1) Tome II, page 284.

L'esprit combat par les vérités qu'il nous rappelle et par les impulsions qu'il nous imprime.

Il faut distinguer ici deux époques :

Avant la conversion, il agit par la frayeur, — par l'horreur du péché, — par l'amour de Dieu : c'est la conversion.

Après la conversion, il agit :

1. Par les avertissements qu'il nous donne et l'examen auquel il nous porte. (Pourquoi ne pas mentionner ici la prière, dans laquelle le secours de l'Esprit nous est promis?)

2. En nous relevant quand nous sommes tombés.

3. En nous excitant à l'héroïsme, à de nouveaux progrès.

4. En nous faisant profiter des moindres occasions pour nous avancer, en éclairant nos entendements pour nous faire distinguer le trop du trop peu et éviter ce qui pourrait rendre notre piété moins pure.

Ces distinctions sont justes, mais ne sont pas assez fondues, ne coulent pas assez l'une dans l'autre. Il faut, dans la prédication, que les faits soient montrés dans leurs rapports. L'esprit aime les distinctions, mais l'âme se plaît dans la synthèse.

III. Effet de la lutte : *tellement que vous ne faites point les choses que vous voudriez.*

Distinguer deux volontés : la volonté proprement dite et la velléité.

Distinguer aussi en l'homme deux temps : l'un quand il balance, l'autre quand il se résout.

ffets de la contrariété de ces deux principes :

1. Nous sommes souvent en doute, hésitants, ottants.

2. La chair, quand elle triomphe, dit : *Je veux.* reste bien à l'esprit le *Je voudrais*, mais qui ne ous absout pas; toutefois cela fait une différence tre le fidèle et les autres hommes.

3. Quand l'esprit parvient à dire : *Je veux*, il reste a chair le *Je voudrais*, ou la velléité.

Conclusion. 1. S'examiner. 2. Mortifier la chair; plus forte raison, ne pas la nourrir. 3. Surveiller péché favori. 4. Résister aux premières attaques la chair. 5. Non-seulement mortifier la chair, is nourrir l'esprit, en employant tous les moyens : me, prière, action, action surtout.

Ajoutons quelques remarques à celles que nous ons faites dans le cours de notre analyse. Superle paraît n'avoir pas saisi le vrai sens du texte. s'agit en première ligne des obstacles suscités par chair, qui s'entête et revient constamment à la arge.

Superville exagère l'infirmité de l'homme inconti. Celui-ci dit aussi parfois : *Je voudrais*. Si la ir commençait par être complétement victorieuse, n sans doute ne pourrait lui arracher sa proie.

Signalons encore la trop grande décomposition s idées, une distinction subtile et pénible entre la science et l'esprit, et le sens étroit donné au mot ir dans un passage de la conclusion que nous ons omis de citer.

On lira avec intérêt le sermon sur *le Prix de l'âme.*

Texte : *Que profite-t-il à l'homme s'il gagne tout le monde et qu'il fasse perte de son âme? Ou que donnera l'homme pour récompense de son âme?* (Matthieu, XVI, 26.)

Explications préliminaires. — Que faut-il entendre par *gagner tout le monde?* « Jésus-Christ, « poussant les choses jusqu'où la plus énorme am- « bition des mortels et les imaginations les plus « échauffées peuvent aller, parle du monde entier, « afin qu'on ne pût rien concevoir au delà en ma- « tière de choses temporelles (1). »

Que faut-il entendre par *perdre son âme?*

I. Le fait.

1. Il est possible de perdre son âme.

2. Cette perte est infaillible pour les incrédules et les impénitents.

3. Extrême difficulté de gagner le monde sans perdre son âme. (Jésus-Christ ne le *dit* pas, mais il le fait entendre.)

a. Dans les temps fâcheux, le monde nous donne le choix entre la perte de nos biens et la perte de notre âme.

b. Dans les temps tranquilles, il nous séduit par l'espérance de gagner des biens en abandonnant l'intérêt de notre âme.

II. La conséquence du fait : Folie de hasarder son âme, fût-ce pour acquérir la possession de l'univers.

(1) Tome III, page 7.

1. L'âme est plus excellente en soi et par rapport à nous que le monde entier. Ce que Dieu l'a faite et ce qu'il a fait pour elle.

2. Le gain du monde est une chose à peu près impossible, au lieu que la perte de l'âme est très possible et très facile. — Nous citons ce passage comme un modèle de la manière d'exposer de Superville :

« Je vous l'ai dit, quand Jésus-Christ a parlé de « *gagner tout le monde*, il a plutôt regardé à la con- « voitise insatiable de l'homme qu'à la possibilité « de sa supposition. Il savait que la cupidité est « cette sangsue des Proverbes qui dit toujours : « *Apporte, apporte! L'avare*, dit l'Ecclésiaste, *ne met* « *point de fin à son travail, et même son œil ne voit* « *jamais assez de richesses. Il joint maison à maison*, « dit Ésaïe, *et approche un champ de l'autre jusqu'à* « *ce qu'il n'y ait plus de lieu et qu'il se rende seul ha-* « *bitant du pays. L'homme puissant est orgueilleux*, « *ne se tenant point tranquille chez soi, d'autant qu'il* « *élargit son âme comme le sépulcre et qu'il est comme* « *la mort et ne se soûle point, et amasse à soi toutes* « *les nations et recueille tous les peuples*. Voyez cet « ambitieux, qui ne se rassasie point d'honneurs et « de gloire. Il en est du monde pour lui comme de « l'horizon à l'égard d'un voyageur. A mesure qu'il « avance, il voit son horizon s'avancer aussi; il lui « semble qu'il n'attrape jamais ce terme qui était « devant ses yeux et jusqu'où il pouvait porter sa « vue, parce qu'à mesure qu'il fait de nouveaux

« pas, il trouve aussi une nouvelle étendue devant « soi. Eh! je vous prie, combien coûte-t-il de peines « et de sueurs dans le monde pour y acquérir seule- « ment quelque rang et quelque fortune considé- « rable? Avant que l'on se soit un peu avancé, la « vie se passe et la mort vient. Combien trouve-t-on « d'oppositions, de traverses, de compétiteurs et de « rivaux, qui vous disputent le prix que vous voulez « remporter? Avant que quelques heureux témé- « raires aient enfin découvert le nouveau monde et « les richesses des Indes, combien de vaisseaux « avaient fait naufrage! Combien de gens avaient « péri sans y avoir réussi! Et ceux qui en ont fait « la découverte, quelle part ont-ils eue à la posses- « sion de ce nouveau monde et combien en ont-ils « joui? Parmi tant de gens qui se sont entêtés de « faire des conquêtes, combien peu ont eu le bon- « heur de s'assujettir autant de peuples que les « Cyrus, les Alexandre, les Tamerlan et quelques « autres? Ceux-là mêmes ont-ils possédé tout le « monde et ont-ils gardé longtemps ce qu'ils avaient « conquis? Ils ont dépouillé d'autres hommes de ce « qu'ils avaient, et la mort les a ensuite dépouillés « eux-mêmes de tout. D'ailleurs, qu'appelle-t-on « jouir? Le plus grand monarque du monde jouit-il « de tout ce qui relève de son empire? Sa vanité se « satisfait en pensant qu'il en est le maître; son « imagination repasse avec plaisir sur ces vastes pays « qui lui sont soumis, et il s'enfle par là à ses pro- « pres yeux : mais après tout, jouit-il proprement

ıe de ce qu'il voit, qu'il tient, qui lui sert? ›ut-il lui seul jouir de l'air, de la lumière, de la nté, goûter tous les plaisirs ensemble? Il ne lui ut, comme aux autres, qu'une certaine portion biens, de mets et de plaisirs. Il a le privilége varier plus souvent ses voluptés, d'être envi›nné de plus de personnes : c'est-à-dire qu'il a e quoi se rendre plus délicat, plus difficile, et ›uvent plus malade que les autres hommes. Souent, comme étouffé dans la foule de ceux qui le uivent, ne pouvant presque rien faire sans avoir ille regards sur soi, il a moins de liberté que la lupart de ceux qui n'ont qu'une fortune médiocre. oilà donc le grand privilége du gain du monde, quoi si peu de gens peuvent parvenir, et quand s y sont parvenus, ils en voudraient davantage. n ne possède jamais tout ce qu'on voudrait posder. Oui, je le répète encore, les ordres de la rovidence et les passions des hommes rendent les randes fortunes très rares et très difficiles à acuérir. La Providence veut conserver quelque égaté dans le genre humain. Elle a partagé les haitations, les possessions, les biens, pour conserver s sociétés et les entretenir. Elle ne permet pas ue quelques-uns puissent tout usurper et tout nvahir sur les autres, et nos passions à tous sont e bonnes gardes pour empêcher que quelques-uns e se rendent maîtres de tout le trésor. De là les uerelles, les procès, les guerres. Voilà cependant our quelle espérance nous perdons notre âme :

« pour une espérance folle, que presque personne « n'ose avouer, qui est celle de gagner tout le « monde; pour une espérance à peu près impossible, « semblable à une ombre après laquelle on court et « qu'on n'embrasse jamais, et pour des biens dont « on ne saurait jouir que jusqu'à un certain point et « une certaine mesure. Ou si l'on veut réduire ses « désirs et ses prétentions à quelque chose de pos- « sible et de raisonnable, c'est pour le désir d'une « certaine fortune et pour l'espérance d'être plus « heureux, chacun dans notre condition, que mille « et mille autres; espérance si souvent trompeuse! « C'est pour cela, dis-je, que nous perdons volon- « tairement et infailliblement notre âme pour l'éter- « nité. Quelle extravagance! d'autant plus grande « que ce ne sont pas seulement ceux qui ont pos- « sédé le monde qui perdent leur âme, mais ceux-là « mêmes qui ont trop désiré et trop cherché ce « gain, quoiqu'ils n'aient pas joui de ce qu'ils sou- « haitaient (1). »

3. Le gain du monde ne peut apporter qu'une félicité imparfaite, au lieu que la perte de l'âme est la plus grande et la plus réelle de toutes les misères:

« Permettez-moi d'appliquer ici une histoire que « Sénèque nous a rapportée. Un Romain riche et « puissant, nommé Vedius Pollion, qui traitait ses « esclaves comme des bêtes et les faisait mourir « pour la moindre chose, donna un jour à manger « chez soi à l'empereur Auguste. Un esclave eut le

(1) Tome III, pages 29-33.

alheur de rompre un beau vase de cristal. Là-
essus son maître barbare commande qu'on le
sse mourir d'un certain genre de mort. Ce mal-
eureux s'échappe, se va jeter aux pieds de César,
ui demande grâce, ou qu'au moins on ne le fasse
oint mourir de cette sorte de supplice. Que fit
empereur, touché de la cruauté de Pollion? Non-
eulement il fit grâce à l'esclave, mais pour corri-
er la brutalité du maître et lui montrer combien la
ie d'un homme lui devait paraître plus précieuse
u'un vase, il fit rompre en sa présence tous les va-
es de la maison. Pécheurs, mondains, avares, am-
itieux, vous ne faites point mourir vos serviteurs,
ais vous faites mourir votre propre âme pour
uelques biens fragiles et périssables. Vous vous
erdez vous-mêmes pour acquérir ou pour conser-
er des choses qui ont plus d'éclat que de solidité.
ieu le voit, et votre procédé l'étonne. Que fait-il
ouvent pour vous en faire voir l'extravagance? Il
rend en main la verge de sa justice; il casse tous
es cristaux que vous estimez tant; il brise votre
rtune, il vous enlève vos richesses et vos hon-
eurs par mille accidents imprévus. Allez, malheu-
eux, vous dit-il; apprenez que l'âme d'un homme
aut mieux que tous ces biens pour lesquels vous
faites périr. En effet, bon Dieu, quelle compa-
aison de cette félicité que le gain du monde peut
pporter, de cette félicité imaginaire, sujette à tant
e revers, avec la perte réelle de l'âme! Une perte
ue rien n'adoucira, ne balancera, qu'on sentira à

« chaque moment! *Ah! que c'est une chose terrible de*
« *tomber entre les mains du Dieu vivant* (1)! »

4. Le gain du monde n'est que pour un temps: la perte de l'âme est d'une éternelle durée.

5. Si l'on ne gagne pas le monde, on peut s'en dédommager par le gain du ciel; mais la perte de l'âme est irréparable, et rien ne peut la compenser :

a. Il n'y a plus de moyens établis pour la racheter et la sauver.

b. L'âme ne peut plus passer de l'état du péché et du désespoir à celui de la sainteté et de l'espérance, puisqu'il n'y a plus pour elle ni promesses, ni grâces, ni motifs à lui présenter, et que toutes ses mauvaises habitudes sont tellement enracinées, qu'elles sont devenues immuables.

c. L'âme ne peut cesser d'être; elle ne peut passer de la vie à la mort, de l'être au néant, parce qu'elle est immortelle.

d. Elle ne peut passer de l'état de condamnation à celui d'absolution, parce que l'arrêt est prononcé, arrêt définitif, que la justice divine ne peut changer.

Conclusion. 1. Si le monde vaut moins que notre âme, d'où vient que nous aimons si fort celui-là, et que nous négligeons si fort celle-ci?

2. Comment pouvons-nous sacrifier notre âme, non pas à un monde, mais à une bagatelle?

3. Revenons toujours à ces deux points, la mort et

(1) Tome III, pages 35-36.

le jugement. Que penserons-nous de notre choix au moment de la mort, à l'heure du jugement?

Terminons par deux citations, qui nous permettront de mettre en parallèle Superville et Saurin. Ce dernier a traité le même sujet d'après le même texte; seulement il en a négligé la première partie, s'attachant uniquement à montrer la grandeur de l'âme, grandeur qui ressort de ces trois faits : 1° l'excellence de sa nature; 2° l'infinité de sa durée; 3° le prix de sa rédemption. On reconnaît bien là l'orateur.

Le passage de Saurin que nous voulons citer est le commencement de la troisième partie. Mais voyons d'abord le passage de Superville. C'est le développement de la première réflexion de la première partie du sermon que nous venons d'analyser :

« Pour comprendre l'excellence de notre âme, « voyez ce qu'elle est en elle-même et ce que Dieu « a fait pour elle. Elle est intelligente, libre, im- « mortelle. Nous ne connaissons qu'imparfaitement « son activité et l'étendue de son intelligence, parce « qu'elle est rétrécie et diminuée par l'esclavage du « corps. Cependant combien de choses, combien d'i- « dées, combien de sensations, de connaissances, de « raisonnements, de sciences différentes dont elle est « capable! Avec quelle promptitude, quelle force « agit-elle, se porte-t-elle vers la vérité et le bien! « Considérez de quelle augmentation d'idées et de « connaissances elle sera susceptible dans l'autre vie « et successivement pendant toute l'éternité! Consi-

« dérez le privilége qu'elle a d'être libre, comme une
« reine sur le trône, qui ne doit reconnaître qu'un
« seul Seigneur : c'est Dieu, parlant par la raison et
« par l'Écriture; et d'être tellement libre qu'elle ne
« peut proprement ni ne doit jamais être gênée ou
« contrainte. Est-ce encore peu de chose que d'avoir
« une durée qui ne sera point mesurée par les années
« ou par les siècles, pendant que tous les corps sont
« dévorés par le temps, et que toutes les parties de
« la matière s'altèrent, changent de forme successi-
« vement, se désunissent et se détruisent? Enfin
« pense-t-on bien ce que c'est que d'être capable de
« plaisir et de mille différents plaisirs, qui naissent
« ou de ses diverses sensations, ou de ses différentes
« réflexions, et ce que c'est que d'être capable de
« joies multipliées pendant l'éternité? Quand l'éter-
« nité s'attache à un bien ou à un mal, pour petit
« qu'il soit, elle le rend infiniment plus grand. Par
« exemple, le plaisir d'un jour est un bien, le plaisir
« de deux jours est un bien deux fois plus grand, le
« plaisir de quelques années est un plaisir autant de
« fois plus grand qu'il est multiplié de jours. Et la
« joie d'une éternité, que doit-ce être? Quelle pro-
« portion avec les plaisirs présents? Quelle chose
« donc ici-bas peut égaler le prix de l'âme capable
« de cette éternité?

« Assurément les biens du monde ne peuvent pas
« valoir autant, ni considérés en eux-mêmes, ni con-
« sidérés par rapport à nous. En eux-mêmes, ce sont
« des choses mortes, sans intelligence; ce sont des

« choses corruptibles, sujettes au temps et qui chan-
« gent tous les jours. Cela peut-il valoir une âme im-
« mortelle? Ils ne peuvent pas non plus être d'un
« aussi grand prix par rapport à nous. Car le monde
« et ses biens sont hors de nous; ils ne peuvent pro-
« prement entrer en nous; bien moins s'unir éternel-
« lement à nous. Ils ne nous causeraient jamais au-
« cun plaisir si nous n'avions point d'âme. C'est
« l'âme qui sent la joie; c'est l'âme qui en peut sentir
« sans eux et après eux; c'est l'âme qui est à nous,
« qui est en nous, qui est nous-mêmes. Aussi nous
« trouvons dans saint Luc qu'au lieu du mot d'*âme*,
« qui est dans notre texte, il y a celui de *soi-même*.
« *Que profite-t-il à l'homme s'il gagne tout le monde*
« *et qu'il fasse perte de soi-même?* Comment le monde
« entier serait-il comparable avec notre âme?

« Considérez aussi, je vous en conjure, tout ce que
« Dieu fait pour elle. Afin de savoir la juste valeur
« d'une chose, il faut s'en rapporter aux connais-
« seurs. Chrétiens, qui pourrait mieux connaître le
« prix des âmes que celui qui les a faites? Et jugez
« combien il les estime par tout ce qu'elles lui coû-
« tent. C'est pour sauver nos âmes que le Fils de
« Dieu est venu au monde. Notre âme est la drachme
« perdue qu'il est venu chercher, la brebis égarée
« après laquelle il court, il sue, il travaille. C'est
« pour notre âme que le Père a donné son Fils et son
« Esprit : la lumière de son Évangile pour l'éclai-
« rer, la grâce de son Esprit pour la sanctifier, le
« sang de Christ pour la racheter. Seigneur, com-

« ment demandes-tu : *Que donnera l'homme pour*
« *échange ou pour récompense de son âme?* Tu le sais
« bien, ce qu'il faut pour la payer, c'est ton sang. Il
« est vrai, l'homme seul n'a rien à donner; car *le*
« *rachat de son âme est trop cher et il ne le fera jamais.*
« Elle ne peut être rachetée *ni par or ni par argent*,
« mais elle l'est *par le sang de l'Agneau sans macule*
« *et sans tache*. L'Homme-Dieu a donné ce que nous
« ne pouvions trouver dans tout le monde sans lui
« et ce qui vaut mieux que tout le monde. Eh quoi!
« chrétiens, nous méprisons, nous négligeons ce que
« Jésus-Christ a tant estimé et payé si cher : cette
« âme, dont le Fils éternel veut bien faire son
« épouse, que Dieu veut renouveler à son image,
« faire le sanctuaire de son Saint-Esprit et l'arche où
« il habite; cette âme qu'il veut sceller de son sceau,
« remplir de sa grâce, introduire dans sa gloire;
« cette âme pour laquelle il a fait un paradis si nous
« le voulons, ou un enfer si nous sommes assez in-
« sensés pour vouloir nous perdre! Elle est donc
« pour nous une chose vile, indigne de nos soins;
« elle est pour nous moins précieuse que le monde
« qui passe, que les richesses qui périssent, que le
« corps qui meurt. Ah! quelle folie! quel renverse-
« ment de raison! Car *que profite-t-il à l'homme s'il*
« *gagne tout le monde et qu'il fasse perte de son*
« *âme* (1)? »

Écoutons maintenant Saurin :

« Enfin nous faisons une réflexion d'un autre

(1) Tome III, pages 25-28.

[redacted]

« genre, pour vous convaincre de la grandeur de
« vos âmes et pour vous persuader que rien ne peut
« être donné de trop précieux pour leur échange.
« Elle est prise des merveilles que Dieu a faites en
« leur faveur. Et pour nous borner à une seule idée,
« elle est prise de l'inestimable prix que Dieu a payé
« pour les racheter et elle roule tout entière sur ces
« paroles de l'Écriture : *Vous avez été rachetés par*
« *prix ; vous avez été rachetés de votre vaine conversa-*
« *tion, non pas par or, ou par argent, ou par quelque*
« *chose de corruptible, mais par le précieux sang de Jé-*
« *sus-Christ.*

« Peut-être quelqu'un de vous nous dira-t-il qu'é-
« tant contraints par les limites de ces exercices de
« ne produire à vos yeux qu'une des merveilles que
« Dieu a faites pour sauver vos âmes, nous devions
« choisir du moins celle qui était la plus propre à
« vous frapper, au lieu de nous arrêter à ramener
« l'idée d'un sacrifice qui ne fait désormais plus que
« des impressions superficielles sur les esprits. Peut-
« être si nous vous avions dit que, pour sauver vos
« âmes, Dieu a bouleversé jadis toutes les lois de la
« nature, ou pour parler avec un prophète, qu'*il a*
« *ébranlé les cieux, la terre, la mer et le sec;* peut-être
« si nous vous disions que, pour sauver vos âmes,
« il diffère la consommation des siècles, éloigne ces
« dernières vicissitudes qui doivent mettre fin à la
« durée de cet univers, *il est patient envers tous*, selon
« l'expression de saint Pierre; peut-être que si nous
« vous disions que, pour sauver vos âmes, il vien-

« dra un jour porté sur les nuées du ciel, assis sur un
« trône, entouré des anges de sa gloire, accompagné
« de voix retentissantes, afin de les délivrer avec
« plus de pompe et de les sauver avec plus d'éclat;
« peut-être qu'en retraçant toutes les merveilles faites
« pour vos âmes, nous vous donnerions de plus vives
« idées de leur grandeur que par celle que nous
« avons choisie et à laquelle nous voulons nous bor-
« ner. Mais surmontez, si vous le pouvez, l'indolence
« que vous donne la coutume, et formez-vous une
« idée de la grandeur du sacrifice de Jésus-Christ,
« afin de bien concevoir la grandeur de cette âme
« dont il a été le prix.

« Allez l'apprendre dans le ciel. Voyez la Divinité.
« Approchez-vous de son trône. Voyez ces *milliers*
« *qui le servent et ces dix mille milliers qui sont conti-*
« *nuellement devant lui*. Regardez ces feux étincelants
« qui partent de ses yeux, cette majesté et cette force
« qui sont autour de son sanctuaire, et par la gran-
« deur de la victime sacrifiée, jugez du prix du sa-
« crifice.

« Allez l'apprendre dans toutes les économies qui
« ont précédé ce sacrifice. Voyez ces types qui l'ont
« figuré, ces ombres qui l'ont tracé, ces cérémonies
« qui l'ont dépeint, et par la grandeur des prépara-
« tifs connaissez celle de la merveille préparée.

« Allez l'apprendre sur le Calvaire. Voyez les
« foudres et les carreaux lancés sur la tête de Jé-
« sus-Christ. Voyez ce sang dégouttant en terre,
« cette coupe d'amertume où votre Sauveur est

« abreuvé. Regardez ces mains et ces pieds cloués, « ce corps qui n'est bientôt qu'une plaie, cette po- « pulace effrénée, acharnée à sa croix et assouvie de « ce qu'il y a de barbare dans son supplice; et par « l'horreur des causes qui ont contribué à cette « mort, jugez de cette mort même.

« Allez l'apprendre de l'incrédule. Faites réflexion « que c'est par là qu'il a attaqué la religion chré- « tienne, et il a eu raison; car s'il y a quelque côté « par où l'on puisse attaquer cette religion avec « quelque ombre de succès, c'est ce côté. Oui, si « les preuves de la religion chrétienne n'étaient pas « au-dessus de toute contestation, s'il y a un article « dans l'Évangile où l'on ait besoin de toute la do- « cilité de son esprit, de toute la soumission de la « foi, de toute sa déférence pour l'autorité d'un Dieu « qui parle, c'est l'article du sacrifice de la croix. « Pesez ces objections, et par la grandeur des diffi- « cultés jugez de celle du mystère.

« Pensez que Dieu n'a pas cru devoir refuser le « sang de son Fils pour le rachat de nos âmes. Il « fallait que ces âmes fussent bien précieuses aux « yeux de Dieu, puisqu'il les a rachetées par un si « grand prix. Il fallait que la misère où elles allaient « être plongées fût bien affreuse, puisqu'il a fait « mouvoir de si grands ressorts pour les en ti- « rer. Il fallait que la félicité dont elles étaient sus- « ceptibles et à laquelle il voulait les élever fût bien « estimable, puisqu'il lui en a tant coûté pour les y « faire parvenir. Car qu'y a-t-il de plus précieux que

« le sang du Fils de Dieu? Disparaissez, toutes les « autres merveilles faites en faveur de nos âmes, « prodiges miraculeux opérés pour la confirmation « de l'Évangile, retardement de consommation des « siècles, signes éclatants et terribles qui devez pré- « céder la seconde venue du Fils de Dieu, dispa- « raissez devant la merveille de la croix : cet objet « vous offusque tous; cette lumière fait évanouir « toute votre lumière, et je ne trouve rien de grand « quand j'ai rempli mon imagination de la grandeur « de ce sacrifice. Mais si Dieu, si le juste estimateur « des choses a tant estimé nos âmes, les estimerons- « nous si peu? S'il a tant donné pour elles, croirons- « nous pouvoir trop donner pour elles? S'il a sacrifié « pour elles ce qu'il y avait de plus grand dans le « ciel, croirons-nous qu'il y a quelque chose dans le « monde de trop grand pour les échanger (1)? »

Voici l'autre passage dans lequel les deux orateurs se rencontrent. C'est le second point de la conclusion de Superville :

« Si c'est une extravagance que de hasarder son « âme, même pour le gain de tout le monde, d'où « vient que nous la perdons la plupart pour infini- « ment moins, et que nous la vendons à beaucoup « meilleur marché? Quelqu'un disait que s'il fallait « violer le droit et fouler aux pieds la justice, il fal- « lait que ce fût pour régner; mais il y a peu de « ces gens qui ne se donnent que pour des cou-

(1) *Le Prix de l'âme. — Sermons sur divers textes de l'Écriture sainte*, par JACQUES SAURIN. Édition de Paris. Tome II, pages 380-383.

ronnes. Ceux-là s'estiment au moins assez pour ne vouloir pas se perdre sans se faire acheter fort cher. Mais d'où vient que presque tous les chrétiens sont encore plus insensés? Car, je vous prie, qu'est-ce de vendre son âme avec Judas pour trente pièces d'argent, avec Achan pour une manteline et un lingot d'or, avec Achab pour la vigne de Naboth? Qu'est-ce de la risquer, comme nous faisons tous les jours, pour un petit gain, un petit plaisir? On s'étonne quelquefois comment on trouve tant de soldats qui, pour une petite paye, veulent aller hasarder leur vie; mais il y a bien plus lieu de s'étonner comment, pour une récompense aussi médiocre que celle que le monde nous peut donner, on voit tant de chrétiens qui veulent bien risquer une âme rachetée par le sang de Christ. Ton âme, mon frère, est aussi précieuse devant Dieu que celle des plus grands monarques, et tu la risques presque pour rien!... N'est-il pas temps de voir notre aveuglement, d'en rougir, d'en avoir honte, d'en revenir promptement, de nous hâter de penser à notre salut, de peur d'y penser trop tard (1)? »

Voici comment Saurin aborde les mêmes idées :

« Nous voulons bien le reconnaître, si nous étions dans le cas supposé par Jésus-Christ, s'il était à notre choix de gagner le monde entier en perdant nos âmes, ou qu'étant actuellement monarques universels, il fallût sacrifier ce vaste empire pour ra-

(1) Tome III, pages 44-45.

« cheter des âmes déjà perdues; si, éblouis de l'offre « qui nous serait faite, ou épouvantés du prix im- « mense de notre rançon, nous préférions le monde à « nos âmes, nous pourrions alors, sinon disculper « notre conduite, du moins lui donner quelque cou- « leur; nous pourrions, sinon gagner notre cause, « du moins la plaider avec vraisemblance. Une raison « d'État, un motif de politique, comme celui de ré- « gner sur tout l'univers, doivent naturellement « être d'un grand poids sur nous. Ces titres de sou- « verain, de potentat, de monarque doivent natu- « rellement charmer de petits esprits tels que nous « sommes. Ces palais somptueux, ces superbes équi- « pages, cette multitude de courtisans dévoués, « abattus, prosternés, et tout cet éclat extérieur qui « environne les grands de la terre, doivent natu- « rellement éblouir de faibles yeux et frapper des « imaginations comme les nôtres. Et encore une « fois, si c'était à la conquête de l'univers que nous « sacrifiions nos âmes, nous pourrions, sinon dis- « culper notre conduite, du moins lui donner quel- « que couleur; nous pourrions, sinon gagner notre « cause, du moins la plaider avec vraisemblance.

« Mais est-ce là notre cas? Est-il en notre pouvoir « de gagner tout le monde? Est-ce à ce prix que « nous vendons nos âmes? O honte de la nature hu- « maine! O lâcheté plus capable de nous confondre « que tout ce qui peut jamais nous être reproché! « Cette âme intelligente, cette âme immortelle, cette « âme qui a été estimée digne d'être rachetée par le

« sang du Sauveur du monde, nous la donnons « souvent pour rien et pour moins que rien. Dans « l'état où nous sommes pour la plupart, placés « comme nous sommes pour la plupart dans une « condition médiocre, quand, à force de distraction « et d'indolence, d'injustice et d'iniquité, de malice « et d'obstination, nous aurons tiré du crime toutes « les récompenses que nous en pouvons prétendre, « que gagnerons-nous? Des villes? des provinces? « des royaumes? un règne long et heureux? Dieu « n'a pas laissé ces choses à notre choix. Sa charité « n'a pu permettre qu'il nous exposât à une si vio- « lente tentation. Aussi ne mettons-nous pas nos « âmes à un si haut prix. Pour quel prix donne son « âme ce vieillard plus mort que vivant, accablé « d'années, courbé, déjà comme descendu vers le « tombeau? Pour quatre jours de vie, pour quelques « plaisirs, s'il faut ainsi dire, affaissés sous le poids « des ans et ensevelis sous les glaces de la vieillesse. « Pour quel prix donne son âme ce guerrier, qui « croit seul connaître la véritable grandeur? Pour la « fausse gloire de jurer avec facilité, de blasphé- « mer avec politesse. Pour quel prix donne son âme « cet artisan? Pour quelque arpent de terre, pour « avoir une cabane plus commode et moins res- « serrée.

« Lâches, si nous voulions renoncer à notre gran- « deur, que ce fût du moins pour quelque grandeur « apparente! Esprits rampants, si nous voulions nous « désister de nos prétentions, que ce fût du moins

« pour d'autres prétentions qui eussent quelque réa-
« lité! *O cieux, soyez étonnés et ayez-en de l'horreur;*
« *car mon peuple a fait deux maux : ils m'ont aban-*
« *donné, moi qui suis la source des eaux vives, pour se*
« *creuser des citernes crevassées, qui ne contiennent*
« *point d'eau.* Sentez-vous, mes frères, l'énergie de
« cette plainte, que Dieu faisait anciennement à son
« peuple et qu'il vous fait aujourd'hui? Ce n'est pas
« le génie ni l'érudition qui peuvent nous l'expli-
« quer; en ce cas vous pourriez peut-être espérer de
« l'entendre. C'est une certaine élévation, c'est une
« certaine grandeur d'âme, ce sont certains senti-
« ments du cœur, qui peuvent seuls servir de com-
« mentaire à ces paroles; voilà pourquoi je crains
« qu'elles soient inintelligibles à plusieurs de nous.
« *O cieux, soyez étonnés et ayez-en de l'horreur;*
« *car mon peuple a fait deux maux : ils m'ont aban-*
« *donné, moi qui suis la source des eaux vives, pour se*
« *creuser des citernes crevassées, qui ne contiennent*
« *point d'eau.* Dieu nous aime; il veut être aimé de
« nous. Il fait tout pour se concilier notre amour.
« Pour nous, il fait venir son Fils au monde. Pour
« nous, il désarme la mort. Pour nous, il trace le
« chemin d'une éternité triomphante, et tout cela
« pour se rendre maître de nos cœurs et pour nous
« engager à lui rendre amour pour amour et vie
« pour vie. Nous résistons à ses attraits, nous lui
« préférons d'autres objets. N'importe, il nous pas-
« sera cette ingratitude, si les objets que nous lui
« préférons sont capables de nous rendre heureux,

« s'ils ont du moins quelque apparente proportion à « ceux qu'il offrait à nos espérances. Mais ce qui « l'irrite, mais ce qui l'outrage, mais ce qui excite « ces reproches qui devraient percer nos cœurs s'ils « étaient encore sensibles, c'est le vide, c'est le néant « des biens que nous lui préférons. Cette âme, pour « l'échange de laquelle le monde entier ne serait « pas un assez grand prix, nous la donnons souvent « pour ce qu'il y a de plus bas, de plus vil, de plus « méprisable dans le monde même : *O cieux, soyez « étonnés et ayez-en de l'horreur; car mon peuple a fait « deux maux : ils m'ont abandonné, moi qui suis la « source des eaux vives, pour se creuser des citernes « crevassées, qui ne contiennent point d'eau* (1). »

L'observation principale que la comparaison de ces passages nous suggère, c'est que Saurin a de plus que Superville la première condition de l'éloquence : l'intuition, la perception immédiate des choses. Superville les connaît, il en sait la forme et les dimensions, mais il ne les voit pas; tout au moins il n'a pas cette imagination qui en reproduit les détails et les différentes faces. Peut-être a-t-il un sentiment plus sérieux des vérités évangéliques; mais il s'agit ici du point de vue oratoire et non du point de vue chrétien, il s'agit d'imagination et non de conscience. Tous deux sentent en chrétiens, mais Saurin sent de plus en orateur, il voit. L'orateur ressemble au prophète : comme lui, il a des visions. Aussi chez Saurin quels tableaux animés! L'imagi-

(1) *Le Prix de l'âme.* — *Sermons* de JACQUES SAURIN. Tome II, pages 384-387.

nation donne des ailes à la pensée chrétienne. Chez Superville rien de semblable, mais des pensées élaborées, comme toujours, avec beaucoup de soin et de conscience.

Quant au discours lui-même, nous avons une observation générale à faire. Il y a une manière naïve de saisir, de concevoir les textes de l'Écriture, qui n'est pas à l'usage de tous les prédicateurs et qui est cependant une des premières conditions d'une éloquence dont la base est un texte. Or la naïveté suppose la passivité. Comprendre un texte de cette manière, c'est en être frappé comme on le serait sans aucune préoccupation homilétique; c'est s'en laisser dominer et imprégner; c'est en saisir non-seulement l'idée, mais la forme, le sentiment, le mouvement, de telle sorte que ce texte fasse corps pour l'orateur et se présente à lui d'une manière concrète. Pour arriver à ce résultat, M. Curtat, avant de traiter un texte, se le répétait souvent à haute voix.

Il ne suffit pas de dégager la pensée principale d'un texte, il faut en rendre l'individualité. Pour construire un jardin, on peut soumettre toutes les ondulations du terrain à un plan conçu d'avance, comblant les parties basses et abaissant les points plus élevés; on peut aussi accepter toutes les conditions du terrain, mais en tirer le meilleur parti possible. Ce dernier système sera celui de l'orateur de la chaire. Il ne s'arrêtera pas toutefois à enseigner à propos de tous les détails. Il doit tendre à

un but et construire un chemin qui y conduise à travers les sinuosités de son texte.

Superville ne saisit pas le sien avec assez de naïveté; il le développe méthodiquement, mais le mouvement, la vie manquent; il abandonne son texte dès qu'il en a tiré l'idée principale, et le sermon sort comme la chenille de sa peau, — nous ne disons pas comme le papillon de sa coque, parce que réellement il n'en sort pas avec des ailes.

Il faut recueillir la première émanation de la parole sacrée; ce qui vient après est moins exquis. Quelle est l'idée immédiate et naïve du texte? L'Apôtre dit : « *Que servirait-il à l'homme de gagner le monde entier s'il perd son âme?* » Eh bien! voilà le sujet. Il faut prouver *d'abord* qu'il ne sert de rien d'avoir gagné le monde entier si, en le gagnant, on a perdu son âme; — *ensuite*, que quiconque voudra gagner le monde perdra son âme.

I. Jésus-Christ ne parle pas proprement de l'*âme*, mais de la *vie* (1). C'est une similitude. Tous les biens du monde sont nuls pour un mort. Il les laisse après lui, et il y a souvent, sur la tombe des morts, joie et tumulte des survivants qui en héritent.

Or la vie de l'âme est la véritable vie, et la perte de l'âme est la véritable mort. Comment il faut entendre ces mots : *la perte de l'âme*. Il est question d'une perte définitive et absolue. L'âme est perdue

(1) Il n'y a pas de raison de traduire au verset 25 ψυχὴ par *vie*, et au verset 26 par *âme*.

quand elle est privée de Dieu. Elle en est privée, elle est donc perdue, mais non absolument, avant l'offre du salut; mais elle est perdue d'une autre manière, véritablement perdue, quand le salut lui a été inutilement offert.

Or si, en gagnant tout le monde, on a fait cette perte, à quoi sert ce gain? Pas à plus que ne sert à un mort d'avoir été riche, d'avoir laissé de grands biens. Il n'y a rien de si pauvre qu'un mort.

De quoi ces biens lui serviront-ils, son âme étant perdue?

Malheur de l'âme impie, au milieu de tous les biens. Ils ne remplissent pas l'âme, ils la creusent; ils ne la rassasient pas, ils l'affament. Biens empoisonnés par le remords et la terreur.

Ils ne suivent pas l'âme dans l'autre monde, ou s'ils la suivent c'est pour l'accuser; car ils augmentent notre responsabilité. Le souvenir même de les avoir possédés est une partie de notre enfer. (Le mauvais riche.)

La perte du monde peut être balancée par des compensations infinies; celle de l'âme est immense et irréparable. *Que donnera l'homme en échange de son âme?* — A lui d'abord, à Dieu ensuite, à qui cette âme appartenait? Quoi? ses biens? mais ils sont à Dieu, et ils sont hors de proportion avec l'âme (1); — quoi? le gage de miséricorde donné par Dieu lui-

(1) Ici serait le lieu de parler de la valeur intrinsèque de l'âme; mais nous nous garderions d'en faire, comme Superville et Saurin, le sens dominant; car le texte ne parle que de la valeur de l'âme pour l'homme.

même en la personne de son Fils? mais précisément on a refusé de s'en prévaloir; il y a plus : ce grand fait a augmenté la valeur de l'âme et rendu son rachat impossible : *le rachat de leur âme est trop cher et il ne se fera jamais.*

II. Mais, dit-on, nous avons supposé que c'est en gagnant tout le monde, ou pour l'avoir gagné, que nous perdons notre âme; n'est-ce pas une supposition gratuite? Qu'il y ait des hommes qui, en gagnant le monde, perdent leur âme, c'est possible; mais ces deux faits ne sont-ils pas indépendants? ne peut-on pas aussi conserver son âme en gagnant le monde? — Nous répondons que cela n'est pas absolument impossible, quoique peu probable; nous répondons qu'il y a peu de gens qui aient possédé, nous ne disons pas tout le monde, mais une certaine abondance de biens (nous entendons par là les richesses, l'honneur, la gloire, la puissance, tout ce qui plaît au monde), et qui ne se soient engagés dans une voie dont il nous est impossible de croire qu'elle conduit au salut. Mais nous répondons surtout qu'il est question ici de gens qui *veulent* gagner le monde (et même tout le monde, car personne ne souhaite moins, et c'est la même chose de le vouloir tout entier ou d'en vouloir une partie; car une once d'acide prussique tue aussi bien qu'une livre). Or les gens qui veulent gagner le monde perdent leur âme, parce que l'amour du monde est inimitié avec Dieu.

On dira : Non, ce n'est pas ceux qui veulent gagner le monde, mais ceux qui sacrifient Dieu ou leur

âme au monde. — Mais nous répondons que quiconque ne sacrifie pas le monde à son âme, sacrifie nécessairement son âme au monde. Il n'y a pas de partage. Il faut que l'équilibre soit rompu.

On dira : Mais nous ne voulons pas gagner le monde entier; nous ne voulons qu'un peu de considération, de gloire, de richesses. — Qu'importe? entre les modérés et les extravagants, il y a inégalité de bon sens, de sagesse humaine; mais aux yeux de la vérité et de Dieu, il n'y en a pas. Le monde entier, ou une partie de ses richesses, n'importe : l'amour du monde est le même chez tous ceux qui cherchent autre chose que Dieu. La mondanité n'est pas dans la mesure, mais dans la vivacité et dans l'impatience du désir.

Ici le prédicateur peut serrer de près ses auditeurs, dont il a réfuté toutes les objections; il peut leur demander, fussent-ils même d'entre les plus pauvres, à quoi ils sacrifient leur âme. Alexandre attendait en échange le monde entier; la plupart en rabattent beaucoup : un peu de crédit, une place, un coin de terre, un cep de vigne .. C'est toujours le même inconcevable aveuglement.

Nous terminerions en conjurant les auditeurs de se défendre de leurs illusions et de considérer ces choses au point de vue de la mort, qui est le vrai point de vue d'où il faut juger la vie.

Nous nous occuperons moins longuement du sermon sur l'*Importance du salut*.

En voici le texte : *Comment échapperons-nous, si nous négligeons un si grand salut?* (Hébreux, II, 3.)

L'orateur y trouve trois choses :

I. Un grand bien.

II. Un grand crime.

III. Une grande peine.

Ces divisions frappantes, que Bourdaloue affectionnait, sont bonnes en ce qu'elles se gravent facilement dans la mémoire. Toutefois rien ici n'était si frappant que le texte lui-même. « Nous sommes per- « dus ; — un grand salut nous est offert; — com- « ment échapperons-nous si nous le négligeons? » — Voilà les idées qu'il nous présente. C'est un défaut que de ne pas reproduire le mouvement du texte. Quand il coule, le sermon doit couler aussi. Superville n'y prend pas assez garde dans ce sermon ; l'élément statique et atomistique y domine, au détriment de l'élément dynamique.

I. Un grand bien. — Ce grand bien, c'est le salut. Ce que c'est que le salut. Ne le demandez pas à l'homme innocent, ne le demandez pas à la loi, mais à l'Évangile. « C'est l'Évangile qui nous dit que le « salut est le rétablissement de l'homme tombé, dans « un état de sainteté, de justice et de gloire infini- « ment plus parfait, plus élevé et plus immuable que « n'était le premier état d'innocence. C'est lui qui « nous dit que le salut renferme la délivrance de « tous les maux et la jouissance de tous les vrais « biens ; que le salut consiste dès ici-bas dans la ré- « mission de nos péchés, la justification, l'adoption,

« la sanctification, le droit à la vie éternelle, et qu'il
« renferme le bonheur de nos âmes après la mort, la
« résurrection de nos corps au dernier jour et la par-
« faite glorification de nos corps et de nos âmes dans
« l'éternité. C'est l'Évangile qui nous dit que le salut
« est le chef-d'œuvre de Dieu, ce qu'il a résolu de-
« vant tous les siècles, ce qu'il a voulu exécuter par
« l'envoi de son Fils au monde, ce que Jésus-Christ
« nous a mérité par son sang et par ses doulou-
« reuses souffrances, ce qu'il nous prépare par sa
« présence et son intercession dans le ciel, ce que le
« Saint-Esprit veut commencer en nous par sa grâce,
« ce que l'Évangile nous offre sous les conditions du
« monde les plus justes; enfin ce que Dieu et Jésus-
« Christ son Fils, juge du monde, nous donneront in-
« failliblement un jour, si nous embrassons avec joie
« et avec ardeur la promesse qui nous en est faite
« ici-bas, et si nous exécutons fidèlement et avec
« persévérance les conditions qui nous sont impo-
« sées. Voilà ce que c'est en abrégé que le salut
« dont nous parle saint Paul, et dont il nous parle
« ici en tant qu'il nous est présenté par l'Évangile,
« qui est appelé à cause de cela *la parole du salut*,
« *la puissance de Dieu en salut à tout croyant, la grâce*
« *salutaire à tous les hommes, la parole qui peut sauver*
« *nos âmes* (1).

Le but de l'Apôtre dans toute cette épître est de relever le salut. Ici il le proclame grand. Il est grand dans son projet, — dans son exécution, — dans la

(1) Tome Ier, pages 289-290.

grandeur des maux dont il nous délivre (il compare cette délivrance à toutes les autres), — dans la grandeur des biens qu'il renferme.

Transition : Sans doute qu'étant si grand, il excitera le zèle des hommes ? Non. Or c'est un grand crime.

II. Un grand crime. — La négligence du salut est une chose étonnante — et générale.

1. C'est une chose *étonnante*, car ce que nous méprisons n'est ni petit, — ni incertain, — ni étranger à nous. Rien, au contraire, n'est plus grand, plus certain, rien ne nous touche de plus près ; et pour quels biens négligeons-nous ce salut ? « Pour une « fumée d'honneur, pour une poignée d'or et d'ar- « gent, pour quelque plaisir des sens, pour satis- « faire quelque boutade de nos tempéraments, quel- « que caprice de notre imagination (1). »

2. C'est une chose *générale*. Voyons-la, pour en juger, sous ses différentes formes, afin d'envelopper peu à peu tous ceux qui en sont coupables.

Première forme : mépris exprès, réjection formelle, — péché des Juifs, des chrétiens hypocrites, des apostats.

Seconde forme : négligence. On viole les conditions auxquelles le salut est offert, on néglige les moyens de l'acquérir, on laisse écouler le temps.

III. Une grande peine. — Trois choses à remarquer.

1. L'Évangile n'est pas sans menaces.

(1) Tome Ier, page 309.

2. Les peines attachées au mépris de l'Évangile sont plus grandes que celles qui étaient attachées à la violation de la loi.

3. Elles sont inévitables après le mépris du salut. On peut échapper à la justice humaine, non à celle de Dieu; on peut même échapper à celle de Dieu dans ce monde, mais non dans l'autre. L'annonce d'un jugement solennel enlève toute illusion. Mépriser Jésus-Christ, c'est justement mépriser notre seul refuge contre la colère déjà méritée. Pour croire échapper en négligeant le salut, il faut donner des démentis à Dieu.

Conclusion. « Que nous sommes heureux de n'être « pas encore au temps de la justice et de vivre sous « le bénéfice de la grâce... Nous échapperons en « nous jetant entre les bras de Jésus-Christ crucifié, « en l'embrassant par la repentance et par la foi, et « en obéissant désormais fidèlement aux justes lois « et aux conditions équitables qu'il nous impose « pour nous rendre participants de son grand sa- « lut (1). »

Le sermon sur *les Devoirs du ministère* a été prononcé en 1710 pour la confirmation d'un pasteur.

Texte : *Prenez garde à vous-mêmes et à tout le troupeau dans lequel le Saint-Esprit vous a établis évêques, pour paître l'Église de Dieu, laquelle il a acquise par son propre sang.* (Actes XX, 28.)

(1) Tome Ier, pages 326-327.

Division : I. La dignité de notre ministère.

II. Ce que saint Paul nous ordonne pour nous-mêmes.

III. Ce qu'il nous recommande par rapport à l'Église.

I. 1. Autorité et majesté du Commettant.

2. Nature de l'emploi des pasteurs.

3. Fin et destination de leur ministère.

4. Dignité de l'Église.

II. Nous devons prendre garde à nous-mêmes.

1. Dans la doctrine, — *a*. en sorte qu'elle soit suffisante, — *b*. qu'elle soit saine et orthodoxe, — *c*. et que nous écartions et repoussions l'erreur — de nous-mêmes — et d'autrui.

2. Dans les mœurs et la conduite.

a. Devoir : se préparer au ministère par une vie sainte, — être irrépréhensible dans toute sa conduite.

b. Motifs : la contradiction entre la prédication et les mœurs est une pierre d'achoppement, un déshonneur pour la religion. — Il y va de notre propre salut. — C'est le moyen, la condition d'être utile.

3. Quant aux talents et aux dons.

a. Considérer auparavant si nous les avons.

b. Considérer après si nous les employons.

III. 1. Il s'agit de *tout le troupeau*. Par conséquent, ne pas se charger de trop grands troupeaux.

2. Nous devons nous attacher à toutes les fonctions, afin d'être utiles à tout le troupeau : prédica-

tion, prière publique, sacrements, discipline, catéchismes.

3. Ne pas nous borner aux fonctions publiques et éclatantes; descendre dans le détail, aller aux individus. — Voir tous nos paroissiens, — visiter les malades (1).

Les meilleurs usages ont leurs inconvénients; c'est le cas pour l'usage des textes. Tel texte, si l'on s'astreint à le suivre rigoureusement, donnera une disposition et un ordre que le sujet n'aurait pas demandés. Quand on veut développer un sujet préconçu, il faut prendre un texte où l'on puisse se mouvoir à son aise. Superville a été ici un peu gêné.

Signalons, en terminant, trois sermons sur cette parole de Jérémie : *Le cœur est trompeur et désespérément malin par-dessus toutes choses : qui le connaîtra?* (Jérémie, XVII, 9.) Ce ne sont pas tant des sermons

(1) Voici l'analyse d'un sermon de M. Cook sur le même sujet et sous le même titre, sur II Timothée, IV, 14 : *Garde le bon dépôt par le Saint-Esprit qui habite en nous.*

I. Un bon dépôt nous est confié. — 1. Le salut des âmes. — 2. La gloire de Dieu. — 3. Les moyens d'action sont la prédication et la discipline.

II. Ce dépôt ne peut être gardé que par le Saint-Esprit qui habite en nous. Ce secours est nécessaire :

1. Pour que dans le choix de cette vocation et l'exercice de ce ministère, nos intentions soient pures et nos motifs légitimes.

2. Pour que nous puissions triompher des obstacles qu'un ministère comme le nôtre doit rencontrer.

III. Assurez-vous donc la présence habituelle du Saint-Esprit.

1. Veillez contre tout ce qui peut le contrister.

a. Prenez garde à votre piété personnelle.

b. N'employez pas les dons du Saint-Esprit à votre avantage particulier.

c. Obéissez franchement à ses impulsions.

2. Étudiez-vous à honorer le Saint-Esprit.

e des discours riches de pensées et très utiles, mais, nme d'ordinaire, trop didactiques et trop découpés. Voici l'analyse du *premier discours*, dans lequel rateur envisage seulement ces paroles : *Le cœur de mme est trompeur.*

Division : I. Son inconstance

II. Ses infidélités.

III. Son amour excessif pour lui-même.

IV. Ses illusions.

I. Inconstance. 1. Description de cette inconstance.

2. Causes de cette inconstance : *a.* Assujettissement de notre âme à notre corps.

b. Relation par notre corps avec tout ce qui nous oure.

c. État présent de notre âme, ténébreuse, ignote, vaste et vide.

II. Infidélités. 1. Description. (Que de vœux ou és ! que de promesses violées !)

2. Cause : c'est qu'il promet et s'engage sans avoir suré ses forces.

III. Amour-propre. Ses séductions.

1. Différence entre l'opinion que nous avons de us-mêmes et celle qu'en ont les autres hommes.

2. Fausseté des vertus humaines.

3. Chaque homme croit ses voies droites.

IV. Illusions. 1. Le cœur en impose souvent à l'est, jusque dans les jugements qu'il forme.

2. L'imagination grossit l'idée des choses qui nous isent.

3. Illusions qu'on se fait au sujet du péché.

4. Illusions quand le péché est commis. Le cœur travaille à nous le faire oublier, ou à l'excuser, ou même à le défendre.

5. Illusions jusque dans le repentir :

« Je pourrais joindre ici un amas d'illusions que « le cœur de l'homme lui fait souvent en matière de « religion et de foi, en matière de service et de culte « extérieur, en matière de morale et de pratique. « Croyez-vous que le cœur n'ait pas eu beaucoup de « part à l'idolâtrie païenne? Croyez-vous que ce ne « fût pas lui qui avait corrompu l'entendement des « hommes jusqu'à leur faire servir des divinités hon- « teuses, ridicules, souillées de crimes? C'est le cœur « qui voulait adorer en elles ses véritables idoles, qui « sont ses vices. Croyez-vous que le cœur n'ait pas « beaucoup de part à toutes les religions charnelles « et superstitieuses? N'est-ce pas lui qui a fait in- « venter celles qui servent à la politique et qui cher- « chent la pompe mondaine, comme la religion de « Rome? Pensez-vous qu'il n'ait point contribué à « la naissance des hérésies et de toutes les erreurs « dans la foi : ces erreurs que la curiosité, l'orgueil, « l'amour de la nouveauté et de la singularité, l'en- « têtement, l'opiniâtreté engendrent, nourrissent, dé- « fendent; ces hérésies que saint Paul met entre les « œuvres de la chair? S'agit-il aussi du culte de la « religion : il n'aurait jamais été chargé de tant de « cérémonies si le cœur des hommes n'était pas trop « amoureux des choses sensibles. C'est lui qui a « substitué les services volontaires de la superstition

« aux devoirs de la vraie piété, et qui souvent a fait « croire aux hommes qu'en s'acquittant exactement « et scrupuleusement de ces services extérieurs on « pouvait suppléer à tout : que dis-je? faire plus que « se sauver et avoir des mérites de reste. Enfin, « s'agit-il de la morale et de la pratique : c'est le « cœur qui a tant fait errer les hommes sur le sou- « verain bien et sur le nombre des vertus et des « vices. C'est ce dangereux conseiller qui nous fait « toujours rabattre, retrancher quelque chose de nos « devoirs et presque toujours en remettre l'observa- « tion. C'est le cœur qui empoisonne nos meilleures « actions par quelque mauvaise vue, ou qui tire le « mal du bien, faisant naître l'orgueil et la pré- « somption de la vertu même et de la justice, ce qui « fait une des plus dangereuses tentations des saints « eux-mêmes. — Après cela, qui n'avouera que le « cœur est plein de fraude et *trompeur par-dessus* « *toutes choses* (1)? »

Conclusion. — Défions-nous de notre cœur, auquel nous sommes disposés à pardonner bien plus que jusqu'à septante fois sept fois. « Ne nous fions jamais « à notre cœur que comme à un lion apprivoisé (2). » Soyons humbles, vigilants, persévérants à prier, soigneux de nous examiner sans cesse nous-mêmes. Le cœur des autres est trompeur aussi : souvenons-nous-en dans nos rapports avec notre prochain et dans l'éducation de nos enfants. « Demi-chrétiens, qui « vous flattez sur quelques marques extérieures que

(1) Tome III, pages 234-236.

(2) *Ibid.*, page 238.

« vous êtes les enfants de Dieu, prenez garde à vous,
« de peur que la pensée que vous avez ne soit une
« pure illusion, comme le songe de celui qui, selon
« l'expression d'Ésaïe, *croit qu'il mange et qu'il boit,
« et voici, quand il est éveillé, son âme est vide* (1). »
Enfin, tâchons tous d'acquérir une véritable sincérité
devant Dieu.

Le *second discours* traite de la malice désespérée du cœur humain et la prouve par l'Écriture, la raison et l'expérience.

Le *troisième discours* traite de la difficulté de connaître notre propre cœur. Dans la première partie, l'orateur présente les preuves de cette difficulté; dans la seconde, il en indique les sources.

Résumons maintenant notre opinion sur Daniel de Superville.

Il a traité des sujets de tout genre et de fort beaux, avec solidité, ampleur et méthode. Il l'emporte sur Du Bosc par le côté pratique de ses enseignements; il a tout dirigé à l'édification, à l'assemblage du corps de Christ; jamais il n'est resté purement spéculatif. Sa doctrine est saine et belle : c'est la vérité selon la piété, exposée par un esprit qui la connaît et un cœur qui la sent. Son âme est tempérée et bienveillante; il controverse rarement et toujours sans aigreur. Nous remarquons cependant, dans le sermon sur *la Vengeance défendue*, un étrange exemple de prévention anticatholique.

(1) Tome III, page 241.

« Je ne m'étonne pas, dit-il, de voir un païen, un « infidèle, un homme du monde, qui ne connaît « que les lois de la nature, suivre les mouvements « de sa passion et courir à la vengeance. Je le « plains dans sa fureur; il ne connaît pas la grâce; il « ne connaît pas ce Dieu qui nous a aimés lorsque « nous étions ses ennemis et ce Jésus qui est mort « pour des injustes : mais qu'un chrétien haïsse, « qu'un chrétien ne puisse rien souffrir et qu'il fasse « gloire de se venger, c'est ce qui m'étonne. Je souf- « fre qu'un homme de la religion romaine, qui ne « connaît guère ni la grâce ni la vérité, et qui est « imbu des maximes d'un zèle persécuteur, foule « souvent aux pieds la charité : mais qu'un homme « qui se dit chrétien réformé la viole, que dans sa « fureur il n'écoute plus ni raison, ni devoir, ni « exhortations, ni menaces, qu'il résiste à la voix du « sang de Jésus-Christ, qui crie de meilleures choses « que le sang d'Abel, et qu'il veuille, à quelque « prix que ce soit, assouvir son ressentiment et per- « dre celui qui l'a offensé, c'est là le prodige (1). »

Superville fait preuve, en général, d'un jugement sûr. Quand on a lieu de le critiquer sous ce rapport, c'est plutôt sur la dogmatique de son temps que tombe le blâme.

Sa forme est trop didactique, trop décousue, et reproduit trop peu le mouvement et la physionomie de ses textes. Il ne manque pas de clarté dans l'expression; mais il est loin, sous ce rapport, de la luci-

(1) Tome III, page 275.

dité cristalline de Du Bosc; il est surtout moins clair dans la succession des idées et dans la manière dont il annonce les divisions.

Esprit moins agréable que Du Bosc, il l'égale pour le moins en grandeur et en effusion, comme aussi en savoir et en culture philosophique; mais il ne sait pas toujours convertir son savoir et sa philosophie en éloquence. Il explique et définit bien les faits, mais ne les fait pas *voir*.

On rencontre souvent chez lui des images heureuses et habilement prolongées. Nous avons cité déjà celle qu'il développe dans l'exorde du sermon sur *la Vanité du monde;* en voici une autre, empruntée au sermon sur *le Désir d'être avec Christ* :

« Nous sommes ici étrangers et voyageurs; la « naissance nous fait entrer dans ce monde comme « dans un pays auparavant inconnu; nous y roulons « quelque temps, et la mort met fin au voyage. « Chrétien, pourquoi t'embarrasser de tant de soins « et de tant d'affaires dans ce pays où tu es nouveau « venu, où tu ne dois pas demeurer longtemps, et « d'où à toute heure tu peux être obligé de partir? « Tu plantes, tu bâtis, tu démolis, tu t'agites, tu te « lies à tous les objets qui t'environnent; ne dirait- « on pas que tu peux t'en assurer la possession pour « toujours, ou du moins pour quelques siècles? Le « soldat qui campe dans un lieu tâche à la vérité de « s'y reposer, de s'y rafraîchir s'il le peut. Mais le « voit-on former là des plans, des projets de de- « meure, d'établissement? Non, il attend l'ordre, le

« signal du général, prêt à plier d'abord sa tente, à « partir, à marcher? Un étranger vient sur vos côtes « avec son vaisseau; il entre dans vos ports; il sé« journe quelque temps dans vos villes; il y trafique, « il y vend, il y achète, mais toujours dans le des« sein du retour. Le vent devient-il favorable, le « pilote avertit-il qu'il faut lever l'ancre, mettre à « la voile, le voilà prêt; il abandonne votre rivage, « il s'éloigne sans peine pour retourner dans sa pa« trie. Chrétiens, vous êtes ici-bas comme des soldats « qui ne font que camper; à toute heure, on peut « crier, comme il est dit dans Michée : *Debout et « qu'on marche!* Vous êtes ici comme des passagers « dont le vaisseau est quelque temps à l'ancre ou « dans un port, mais qui doit faire bientôt voyage « plus loin. Peut-être aujourd'hui ou demain le vent « va changer; il faudra s'appareiller, remettre en « mer; quittez, quittez sans regret un rivage étran« ger, presque tout ennemi, un rivage dangereux « par mille écueils. Oh! l'heureux vent que celui qui « nous pousse vers le port du salut! Oh! l'heureux « passage que celui qui nous porte de ce monde « dans l'éternité! l'avantageux délogement que celui « qui nous fait quitter la terre pour nous faire trou« ver entre les bras de Jésus-Christ! Mon désir tend « à déloger de ce corps et de ce monde pour être « avec mon Sauveur (1). »

Superville est ingénieux dans ses rapprochements et surtout dans ses allusions bibliques. — « Ce n'est

(1) Tome II, page 503.

« qu'en mourant que le fidèle peut dire : J'ai vaincu. « Ce n'est que lorsque le temple de son corps est « renversé que les Philistins meurent avec lui (1). » — « Dieu ne bénit pas ordinairement des gens qui « n'ont pas essayé sur eux-mêmes les remèdes qu'ils « présentent aux autres. Les auditeurs, fort exacts à « comparer la vie des pasteurs avec leurs leçons, ne « se souviennent pas toujours de ce que disait Jésus-« Christ des docteurs de la loi : *Faites ce qu'ils vous « disent, et non pas ce qu'ils font ;* et ils laissent perdre « le fruit des meilleures exhortations lorsqu'elles ne « sont pas soutenues par des exemples. On dit à ces « ministres : *Vous avez la voix de Jacob, mais vous « avez les mains d'Ésaü*, et on ne les veut plus « croire (2). »

On a reproché à Superville de prodiguer ces rapprochements. N'a-t-il pas encouru ce reproche dans le passage suivant du discours sur *la Lutte entre la chair et l'esprit?*

« Tous ceux qui veulent combattre contre des en-« nemis puissants, tâchent de faire ce que firent les « Philistins à l'égard de Samson. On cherche soi-« gneusement à découvrir en quoi consiste la prin-« cipale force de l'adversaire, et puis on tâche de « trouver des moyens pour lui ôter cette force et pour « la surmonter. Faisons-en de même pour notre chair. « Avant toutes choses, si nous voulons vaincre cet « ennemi, ne le nourrissons pas, ne lui prêtons pas

(1) Tome II, page 280. Voir ci-dessus le passage entier, page 549.
(2) Tome III, pages 121-122.

« nous-mêmes des armes par un entretien de nos
« corps qui les engraisse, les rende plus intraitables,
« plus indociles. C'a été quelquefois un bon moyen
« pour surmonter certains peuples que de leur pré-
« senter des plaisirs, des délices, des femmes, du
« vin, de la bonne chère. Balaam sut perdre les Is-
« raélites par les femmes madianites. Un peuple ef-
« féminé est demi-vaincu. Annibal se perd par les
« délices de Capoue. Mais en vérité ce serait une mé-
« thode qui ne réussirait pas à l'égard de notre chair.
« Qui lui donnerait son aise, ses plaisirs, abondance
« toujours nouvelle de mets, de joie et de voluptés,
« bien loin de la trouver plus faible, moins aguerrie,
« la trouverait mille fois plus forte et plus invinci-
« ble. Jamais on ne s'avisa d'envoyer soi-même des
« provisions dans une ville que l'on veut prendre, ou
« de laisser aux assiégés tous les passages ouverts
« pour faire venir des rafraîchissements et du se-
« cours tant qu'il leur plaît. On les serre de près, on
« leur coupe les passages, on ôte la liberté d'entrer
« et de sortir. Mes frères, il faut laisser à nos corps
« leur nourriture et même quelque liberté. Nous ne
« vous demandons pas les pratiques d'un zèle cruel
« contre votre propre corps; mais tenez-le en cer-
« taines bornes; prescrivez-lui, comme Salomon à
« Scimhi, de ne sortir point d'une certaine enceinte
« (1 Rois II, 36); que la tempérance, la sobriété le
« tiennent un peu à l'étroit (1). »

On ne peut pas ranger Superville parmi les ora-

(1) Tome II, pages 297-299.

teurs très éloquents; mais cependant il a de l'âme, du mouvement, de la chaleur, et les instances de sa charité sont oratoires.

« O homme, s'écrie-t-il quelque part, tu ne peux « te résoudre à former des désirs pour une autre vie! « D'où vient cela? C'est que tu te tiens au présent, « que tu vois, que tu tâtes, et pour l'avenir, cet « obscur avenir, tu n'y peux pénétrer, dis-tu, ou tu « ne le vois que si confusément que tes doutes, dis- « putant toujours contre ta foi, refroidissent tous tes « désirs. Mais quoi! Christ n'a-t-il pas *mis en lumière* « *la vie et l'immortalité par l'Évangile?* Sa doctrine, « ses promesses, ses miracles, son ascension dans le « ciel doivent-ils te laisser encore dans l'incrédulité? « Si nous avons peu de foi, nous avons encore moins « d'amour. Il faut bien que cela soit, puisque nous « ne souhaitons pas de voir, de posséder l'objet aimé. « L'amour demande l'union; l'amour fait tout quitter « pour ce que l'on aime. Vous dites que votre fa- « mille vous retient ici; ne savez-vous pas que *qui-* « *conque aime père, ou mère, ou enfants plus que Jésus-* « *Christ, n'est pas digne de lui?* En vérité, nous faisons « bien voir que nous ne sommes pas encore aussi las « du monde et du péché que nous le devrions être « et que nous voulons quelquefois qu'on le croie, « puisque nous craignons tant la mort, bien loin de « la souhaiter. Nous disons aisément beaucoup de « mal du péché, nous nous plaignons des ravages « qu'il fait dans le monde et dans notre propre cœur. « A nous en croire, nous sommes bien las d'avoir

« sans cesse à lutter avec lui. Nous grondons même « souvent contre le monde, qui ne nous est pas tou- « jours si favorable que nous voudrions; et dans les « conversations, si l'on nous écoute, on trouvera que « chacun de nous fera sans peine le prédicateur sur « la vanité des créatures. Ah! mes frères, moins de « paroles, moins de beaux discours, moins de plaintes « contre le siècle et contre le vice, et un peu plus de « pratique, un peu plus de désir pour être avec « Christ, un peu moins de crainte de la mort. C'est « elle seule qui achèvera d'étouffer le péché chez « vous et de vous délivrer de la vanité à laquelle « toutes les créatures ont été assujetties. L'ouvrier « craint-il la fin de son travail? Le voyageur appré- « hende-t-il de voir finir ses longues courses et son « voyage pénible? Le malade a-t-il besoin d'être « exhorté, pour apprendre à désirer de sortir de sa « langueur et de recouvrer la santé? Le matelot « n'est-il pas bien aise de trouver le port après la « tempête? Chrétiens, d'où vient donc que, malgré « les orages qui battent votre vaisseau, malgré les « maladies qui vous travaillent, malgré les longues et « fâcheuses peines de votre carrière, vous n'osez en- « visager qu'en tremblant une mort qui doit être la « fin de tous vos travaux? Après tout, sans la mort « nous ne pouvons entrer maintenant dans le ciel; « nous n'avons point aujourd'hui de chariot pour « nous y porter. Dieu nous a dit en quelque sorte, « mais dans un autre sens qu'autrefois : *Nul ne peut* « *voir ma face et vivre*. Eh bien, Seigneur, que nous

« cessions donc de vivre pour voir ta face; que nos « yeux se ferment pour le monde, afin de voir Jésus-« Christ. Ce Jésus qui a bien voulu quitter le ciel « pour nous : quoi! ne quitterions-nous pas de bon « cœur la terre pour aller à lui? Mes frères, cette « terre est-elle si aimable? Réfugiés, y trouvez-vous « tant d'agrément? Est-ce ici-bas que vous avez *une* « *cité permanente*? Vous avez quitté votre patrie pour « Dieu : ne pourriez-vous quitter le monde entier « pour jouir de Dieu plus parfaitement? Que nous « pourraient faire nos plus cruels ennemis de pis, « que de nous empêcher d'entrer dans le ciel? Et « nous voulons bien être ennemis de notre propre « bonheur jusqu'à différer de telle sorte d'aller à « Dieu, que je ne sais presque quand nous voudrions « partir, s'il s'en remettait tout à fait à nous (1)? »

On peut reprocher à Superville quelque diffusion ou lâcheté dans le style; il manque de précision quelquefois et de concision toujours.

Sous le rapport de la langue, Du Bosc est plus habile; il a plus de nombre et d'harmonie, plus d'élégance; mais Superville, en revanche, a plus de naturel; il n'a jamais la moindre trace d'affectation, de recherche ou de rhétorique.

(1) *Le désir d'être avec Christ.* (*Sermons sur divers textes.* Tome II, pages 539-542.)

XII.

JACQUES SAURIN.

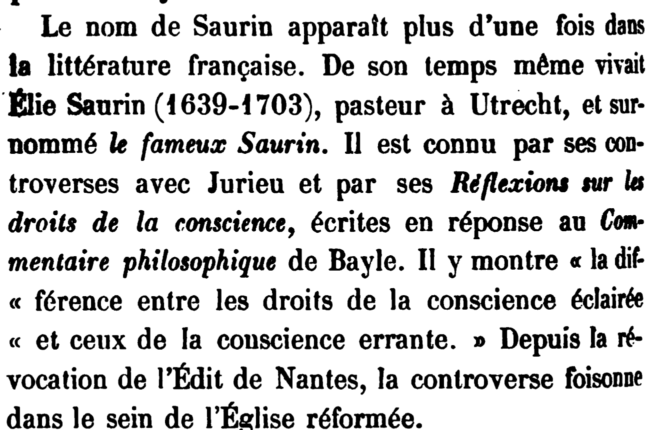
1677—1730.

Au nom de Saurin, le fameux hémistiche de Boileau nous revient en mémoire :

Enfin Malherbe vint.....

L'application, toutefois, n'en serait pas exacte. Malherbe était surpassé par plusieurs de ses prédécesseurs, par Ronsard, entre autres; mais il apporta une règle et il eut le génie de la faire accepter; il établit son règne sur la langue, comme plus tard Boileau, qui en est la seconde édition. Saurin n'a rien réformé, parce que, au fond, il n'y avait pas de réforme à faire; mais il a surpassé tous ses devanciers, et il a apporté le génie là où jusqu'alors le talent seul avait paru. Il est fils de ses propres œuvres. Il n'a hérité de ceux qui l'ont précédé que la forme, la convention, le rite ou le rhythme : ce qu'il a d'essentiel n'est qu'à lui. Comme il n'a pas eu d'ancêtres, il n'a pas eu non plus de descendants. Avec lui l'éloquence brille tout d'un coup de son plus vif éclat; puis cet éclat s'éteint et les ténèbres

reparaissent. Le principe de cette décadence est peut-être déjà chez lui.



Le nom de Saurin apparaît plus d'une fois dans la littérature française. De son temps même vivait Élie Saurin (1639-1703), pasteur à Utrecht, et surnommé *le fameux Saurin*. Il est connu par ses controverses avec Jurieu et par ses *Réflexions sur les droits de la conscience*, écrites en réponse au *Commentaire philosophique* de Bayle. Il y montre « la dif« férence entre les droits de la conscience éclairée « et ceux de la conscience errante. » Depuis la révocation de l'Édit de Nantes, la controverse foisonne dans le sein de l'Église réformée.

Joseph Saurin (1655-1737), frère du précédent, fut quelque temps pasteur dans le pays de Vaud, puis le quitta pour aller à Paris abjurer entre les mains de Bossuet. Sa fuite avait des causes honteuses. Habile mathématicien, il devint membre de l'Académie des sciences et eut l'honneur d'un éloge de Fontenelle. — Son fils, Bernard-Joseph Saurin (1706-1781), se fit un nom par la tragédie de *Spartacus*.

Mais le plus illustre des Saurin est celui dont nous avons à nous occuper ici. Jacques Saurin, méridional comme la plupart de nos grands orateurs, naquit à Nîmes en 1677, d'une famille distinguée dans les armes, dans les sciences et dans la magistrature. Son père, avocat et homme de lettres, était fort bon protestant et se retira à Genève lors de la Révocation. Jacques avait alors neuf ans. Il y commença

des études de théologie, qu'il interrompit en 1694, à l'âge de dix-sept ans, pour prendre le parti des armes. Il fit deux campagnes, l'une comme porte-enseigne, dans le régiment anglais de lord Galloway (1), au service du Piémont. La paix faite en 1696 le laissa sans emploi. Il revint à Genève, où il reprit ses études sous MM. Tronchin, Pictet, Léger et Alphonse Turretin. Il fut déjà remarqué comme prédicateur avant d'être ministre. En 1701, âgé de vingt-quatre ans, il passa en Angleterre, où il devint pasteur de l'Église wallonne de Londres. Dans un voyage qu'il dut faire pour sa santé en 1705, il prêcha à La Haye; il y eut un succès d'enthousiasme et on l'y retint comme de force, en créant pour lui une place de pasteur extraordinaire des nobles. Il ne quitta plus La Haye jusqu'à sa mort.

Saurin eut beaucoup d'admirateurs. Jusqu'à lui, la chaire protestante n'avait subi que dans une faible mesure l'influence des grands prédicateurs catholiques. On s'était dit, semble-t-il, et avec raison : Toutes ces hardiesses, toutes ces magnificences cadrent avec le culte brillant et formel du catholicisme; mais chez nous elles obscurciraient les vérités de la foi. L'éloquence protestante était donc demeurée essentiellement didactique. Saurin lui donna plus d'ampleur et la revêtit de belles draperies; il inaugura parmi les siens la grande éloquence, éloquence vive, véhémente, emportée quelquefois. Cette innovation fut accueillie avec une faveur marquée, et

(1) M. de Ruvigny, longtemps député général des Églises réformées. (*Éditeurs.*)

chacun voulut prêcher comme lui; mais il manquait à ses imitateurs le talent qui le soutint et le fit réussir. « Des prédicateurs novices, dit le *Journal littéraire* « *de La Haye*, s'efforcent à imiter M. Saurin, parce « qu'ils sentent que c'est un excellent modèle. « Nous les prions de considérer que l'imitation doit « avoir pour base la conformité des talents, et qu'il « ne faut jamais se mouler sur quelqu'un, si l'on « ne trouve pas en soi-même le caractère de son « modèle (1). »

A côté de ses nombreux admirateurs, Saurin eut des détracteurs acharnés. Tout son séjour à La Haye ne fut qu'une longue lutte, qui le remplit d'amertume. Comment expliquer cette inimitié ardente et passionnée? Il ne suffit pas d'alléguer que sa dogmatique, un peu relâchée, laissait en suspens bien des questions, ce qui plaisait aux uns (comme Le Clerc), mais déplaisait aux autres. Ce n'est évidemment là qu'un prétexte. On lui a reproché aussi d'avoir eu des mœurs légères, même dans son âge mûr; cependant des écrits pleins d'aigreur contre lui n'y font pas même allusion. Je ne m'explique la haine dont Saurin fut l'objet que par ses succès, l'indiscrétion de ses partisans et l'imprudence avec laquelle il laissait voir qu'il sentait sa propre supériorité.

Voici comment le *Journal littéraire de La Haye* appréciait en 1718 cette opposition :

« Nous savons qu'il n'y a peut-être pas au monde

(1) *Journal littéraire de La Haye*. Tome X, page 72. Article sur le tome III des *Sermons* de Jacques Saurin.

« un orateur chrétien qu'on écoute avec une avidité « plus grande et qu'en même temps on s'attache da- « vantage à critiquer. Plusieurs personnes même le « critiquent comme par tradition. Un homme qui « passe pour habile dans le public et qui l'est peut- « être (1), sent toute l'étendue des talents d'un « grand homme; plus il en est convaincu, plus il « tremble pour sa propre gloire, et plus il tâche d'ob- « scurcir celle qui lui paraît un obstacle à sa réputa- « tion. Il n'apporte à l'examen de l'objet de son envie « qu'un esprit de censure, en négligeant la faculté « qu'a notre âme de sentir le beau et de l'admirer. « Il ramasse des critiques, quelquefois justes, plus « souvent mal fondées, qu'aussitôt qu'elles sortent « de sa bouche le peuple reçoit avec la dernière « avidité; l'idée qu'on a conçue de cet habile homme « donne un air de vraisemblance à ces critiques, et « la malignité du cœur humain les soutient et leur « donne cours.

« Il est rare pourtant que dans un siècle aussi « éclairé que le nôtre, les préjugés de l'envie pré- « dominent longtemps sur les jugements impartiaux « de la raison, secondés par l'amour généreux du « mérite. Pour me servir ici de la comparaison d'un « beau génie anglais, les talents extraordinaires res- « semblent au soleil, qui en se levant fait sortir de « la terre, par la force de ses rayons, des vapeurs

(1) L'adversaire auquel il est fait allusion ici, ne peut être Armand de La Chapelle, puisqu'il n'est devenu le collègue de Saurin à La Haye qu'en 1725, et que l'article cité a été publié en 1718. (*Éditeurs.*)

« qui les obscurcissent; mais à la fin ces nuages ne « servent qu'à orner la route de cet astre, dont ils « augmentent la lumière en la réfléchissant.

« Grâces à Dieu, il se trouve dans la société cer« tains hommes qui ont du discernement et qui se « font un mérite d'être justes. Incapables eux-mêmes « de faire des productions peu communes, ils se « contentent de la gloire subalterne de les goûter et « de leur donner leur juste prix. De telles personnes, « parmi lesquelles nous voudrions pouvoir être ran« gés, seront toujours les équitables défenseurs de « la réputation de M. Saurin; ils réussiront sans « doute à mettre ses talents hors de l'atteinte de « l'envie. Leur autorité, soutenue du vrai, commence « déjà à prévaloir sur l'autorité de quelques autres « appuyée par la prévention. On prononce déjà d'un « air moins assuré ces décisions vagues, qui ôtent à « notre habile prédicateur le raisonnement et le sa« voir, et qui ne lui accordent tout au plus que le « geste, la voix et quelques degrés d'imagination.

« Pour rectifier cette idée, comme nous l'avons « entrepris, nous ferons considérer à ceux qui re« fusent le raisonnement à M. Saurin, qu'on n'est « en droit de juger du raisonnement d'un autre que « quand on peut se persuader avec quelque justice « qu'on s'est attaché soi-même à former sa propre « raison; sans cela il est de la prudence de se re« garder comme juge incompétent dans une affaire « de cette nature.

« Nous convenons bien que, dans les sermons de

« M. Saurin, il se trouve peu de raisonnements ab-
« solument nouveaux, sur la vérité générale de la
« religion et sur les vérités particulières qu'elle nous
« enseigne. D'où vient? C'est que la matière n'en
« est pas susceptible. Les preuves que nous em-
« ployons en faveur de l'Évangile sont vieilles, parce
« qu'elles sont bonnes; elles nous ôtent le mérite
« de l'invention, mais elles permettent à l'activité
« et à la justesse du raisonnement de se distinguer
« en maîtrisant les préjugés, en distinguant les ar-
« guments solides et essentiels d'avec les raisons
« faibles et incidentes, en considérant toutes les
« faces d'un raisonnement et en le mettant dans
« son jour le plus avantageux, ce qu'on ne saurait
« faire sans en pénétrer toute la force et sans se
« l'être approprié par la méditation. En un mot les
« preuves, quoique inventées par d'autres, nous per-
« mettent de faire sentir, par la manière de les ma-
« nier, que nous les aurions trouvées si nous avions
« vécu dans un siècle moins lumineux.

« Pour appliquer à M. Saurin ce que nous venons
« de dire, nous prions les plus raisonnables de ces
« censeurs de conférer la manière dont il traite la
« plupart des sujets avec celle qu'on remarque dans
« les livres de nos autres théologiens distingués, et
« qu'ils jugent ensuite sans partialité à qui il est
« juste de donner la préférence : le procès sera bien-
« tôt vidé, et le préjugé ne tiendra pas longtemps
« contre la raison.

« A ceux qui ne veulent pas reconnaître notre

« auteur pour savant, nous demanderions volontiers « ce qu'ils entendent par le savoir d'un ministre de « l'Évangile. Est-ce un savoir également profond et « étendu dans toutes les sciences? Mais où est « l'homme qui soit parvenu à ce degré de perfec- « tion plus qu'humaine? Un homme est savant, « quand il est instruit non d'un grand nombre de « choses vaines ou simplement curieuses, mais quand « il sait des choses utiles et qui influent sur sa pro- « fession. De plus on peut passer, en quelque sorte, « pour généralement savant, quand on a réussi à « former sa raison, puisqu'une raison exacte et cul- « tivée est la clef de toutes les sciences (1). »

Ce fut en 1729 qu'éclata le plus violent orage, provoqué par la publication du second volume des *Discours historiques, critiques, théologiques et moraux, sur les événements les plus mémorables du Vieux et du Nouveau Testament* (2). Dans un de ces discours, Saurin avait émis une opinion erronée sur le mensonge, à propos de l'ordre donné par l'Éternel à Samuel de mener avec lui une génisse en allant sacrer David. (1 Samuel, XVI, 2.) « Cette commission, « dit-il, sembla périlleuse à Samuel. Il crut ne pou- « voir s'en acquitter sans risquer de perdre la vie... « Dieu fournit à Samuel un moyen d'éviter ce péril. « Il lui dit de déguiser le sujet de son voyage et « qu'au lieu de déclarer, en arrivant à Bethléhem,

(1) *Journal littéraire de La Haye.* Année 1718. Tome X, pages 66-69. Article sur le tome III des *Sermons* de Jacques Saurin.

(2) Le premier volume avait paru à Amsterdam en 1720; le second volume ne fut publié dans la même ville qu'en 1728. (*Éditeurs.*)

« la véritable raison pour laquelle il y était venu, « il n'avait qu'à emmener avec lui une génisse et « qu'à dire qu'il avait dessein de la sacrifier à l'Éter- « nel. Cette précaution était sûre; mais comment « l'accorder avec les idées que l'Écriture nous donne « des lois de la vérité? Il n'est déjà que trop mal- « aisé de les concilier avec la conduite de quelques « saints personnages, qui paraissent y avoir porté « atteinte et qui, bien loin d'en avoir été punis, « semblent en avoir eu des récompenses. Mais nous « avons une solution générale aux difficultés qui « naissent de leurs exemples. C'est que les plus « saints hommes ont leurs taches... Ici ces solutions « ne sauraient avoir lieu. C'est le Dieu de vérité qui « parle; c'est par son ordre que Samuel doit user de « déguisement (1). »

Ce passage fut dénoncé par les collègues de Saurin (2) à l'autorité supérieure, et le synode de La Haye s'en occupa l'année suivante. Après de longues délibérations et bien des disputes, le synode agréa comme satisfaisante (3) la déclaration suivante de Saurin :

« Je n'ai prétendu, dans ma dissertation sur le « mensonge, faire autre chose que rapporter *histo- « riquement* les sentiments de ceux qui croient que « le mensonge est toujours criminel et de ceux qui « le croient innocent dans de certains cas.

(1) *Discours historiques et critiques sur le Vieux et le Nouveau Testament.* Amsterdam, 1728. Tome II. (Édition in-8°. Tome IV, page 316.)

(2) MM. Chion, Chais, Huet et La Chapelle.

(3) Le 7 septembre 1730, quatre mois avant la mort de Saurin.

« Les termes de *mentir*, de *mensonge*, de *déguise-
« ment de la vérité*, de *dessein d'induire dans l'erreur*,
« lorsque je m'en sers dans mon discours XXXI
« et dans ma *Résomption*, surtout dans l'explication
« que je propose de 1 Samuel XVI, 2, doivent être
« pris dans le sens le plus doux et comme n'empor-
« tant que la réticence d'une partie de la vérité.

« Je reconnais qu'il implique contradiction que
« Dieu puisse jamais donner un ordre qui porte
« l'ombre de ce qu'il y a de criminel dans le men-
« songe, comme je condamne toute proposition con-
« traire à celle-là.

« Si, contre mon intention, les termes dont je me
« suis servi pouvaient donner la moindre atteinte à
« l'éminence des perfections de Dieu, je les désa-
« voue.

« Par rapport à la sainteté et à la véracité de
« Dieu, comme aussi à l'obligation où les hommes
« sont de dire vrai, je m'en tiens à la doctrine con-
« tenue dans mon catéchisme, que j'enseignerai tou-
« jours (1). »

La Chapelle attaqua Saurin avec une violence et
« une grossièreté incroyables, dans la *Bibliothèque
raisonnée*, à la rédaction de laquelle il concourait.
Voici quelques exemples de ces attaques :

« Les pauvres gens (M. Saurin et l'un de ses dé-
« fenseurs) font pitié. Ils parlent de ce qu'ils n'en-
« tendent point. Ils n'ont pas la première idée des

(1) CHAUFFEPIÉ. *Nouveau Dictionnaire historique et critique*. La Haye, 1756. Tome IV, pages 180-181.

« choses, et c'est assez l'ordinaire de M. Saurin. « Ses idées sont tout au plus comme les atomes de « Démocrite, qui volent au hasard et qui s'accrochent « de même. Il faut donc lui apprendre ce qu'il au- « rait pu savoir s'il était capable de méditer ce qu'il « lit (1). »

Et ailleurs : « Cet écrit vient d'une autre main « que la sienne; mais il est visible qu'il a dirigé « cette main et qu'il l'a animée. On objecterait vaine- « ment les louanges excessives que l'écrivain de la « *Défense* lui donne ; car c'est au contraire une « preuve convaincante que cette défense a passé « sous ses yeux et n'a été faite que de concert avec « lui. C'est son faible que les louanges outrées (2). »

Le même critique reproche à ces discours un tour pédantesque et cite à leur propos cette description que donne Furetière de l'ordre de bataille de l'armée de *Galimatias* :

« A la gauche de la seconde ligne, on voyait les « *Exagérations*, troupes levées en la province de « *Hâblerie*, et qui se rangeaient et maniaient de telle « sorte que quelquefois elles paraissaient le double « ou le triple de ce qu'elles étaient en effet.

« Entre ces deux corps, se trouvaient deux gros « bataillons. Celui de droite était composé d'*Autorités* « presque innombrables; car elles faisaient la plus « grande force de l'armée. Elles étaient sous la « charge de deux lieutenants-généraux, dont l'un se

(1) *Bibliothèque raisonnée*. Tome III, page 299.
(2) *Ibid*. Tome III, page 279.

« nommait *Index*, qui, au contraire des autres chefs,
« marchait toujours à la queue, afin de rallier ses
« troupes, fort sujettes à se débander. L'autre,
« appelé *Polyanthea*, marchait à la tête. C'était
« un homme laborieux, qui les avait réunies en-
« semble, n'en ayant fait qu'un corps, divisé en
« vingt-trois régiments, et pour éviter la confusion
« dans la marche, il les faisait filer par ordre alpha-
« bétique, comme les rentiers de l'Hôtel de Ville.
« Elles étaient composées de toutes sortes de na-
« tions. Il y avait des Arabes et des Rabbins, qui
« faisaient peur au peuple, à cause qu'on n'entendait
« point leur langue, gens de père en fils et de toute
« ancienneté attachés au service de ces États de
« *Pédanterie*. Il y avait aussi des Grecs et des Ro-
« mains, qui faisaient grand bruit et qui marchaient
« avec beaucoup d'équipage, quoique ce ne fût
« pourtant que de la populace; car tout ce qu'il y
« avait de noble, de propre et de poli s'était mis
« dans le parti de la *Rhétorique*. Ce qui se trouvait
« ici de remarquable, c'est que chaque *Autorité* était
« obligée, en venant s'enrôler, d'avoir un bulletin de
« santé, pour marquer le lieu d'où elle venait, et
« elle devait porter ce bulletin avec soi ou le laisser
« à un contrôleur appelé *La Marge;* autrement on le
« tenait pour venir d'un lieu suspect (1). »

Cet acharnement et ces injures étonnent d'autant plus de la part de La Chapelle, qu'il avait de l'in-

(1) Furetière. *Nouvelle allégorique.* (*Bibliothèque raisonnée.* Tome II, pages 191-192.)

struction, du talent et de l'esprit. Dans la controverse sur le mensonge, il défendait la vérité, mais sans amour pour la vérité. Il montra, d'un bout à l'autre de cette affaire, la haine d'un homme timide. Cet orage abrégea probablement les jours de Saurin; il ne fut, du reste, que le plus haut point d'une tempête qui dura toute sa vie. On le poursuivit encore après sa mort, arrivée le 30 décembre 1730. Pressée par les instances de La Chapelle, la cour de Hollande déclara, le 27 juillet 1731, qu'il avait réfuté, selon la Parole de Dieu, des doctrines erronées sur le mensonge, et « qu'il s'était comporté dans « cette dispute comme un pieux et fidèle ministre de « la sainte Parole de Dieu (1). »

Nous trouvons dans un journal du temps quelques détails sur la mort de Saurin :

« Se jugeant à l'extrémité, il demanda ses con« frères. Ils eurent entre autres des discours de piété « convenables à son état. Il parla toujours à ses « collègues comme étant sur le point d'aller rendre « compte au Juge de l'univers. Dans le temps même « qu'il avait le râlement de la mort, il les entretint « de la manière la plus touchante. Il leur répéta « plusieurs fois les vœux ardents qu'il faisait pour « leur ministère. Ils firent la prière au malade et « l'assurèrent qu'ils étaient très satisfaits des senti« ments édifiants dont ils le voyaient pénétré. Il ne « pouvait se lasser de témoigner combien il était

(1) *Extrait du Registre des résolutions de la cour de Hollande*, cité par Chauffepié dans son *Dictionnaire*, tome IV, page 181.

« reconnaissant des grâces et des consolations dont « Dieu le remplissait par sa miséricorde. Il adressa « à l'aîné de ses enfants des exhortations également « tendres et chrétiennes. Il lui dit plusieurs fois : « Aimez Dieu, mon fils, mon cher fils; attachez-vous « à la piété; il n'y a que cela de bon. — Et à un pro- « sélyte : Bénissez Dieu de vous avoir fait connaître « sa vérité. Vous aurez bien des croix à porter, bien « des amertumes à endurer, bien des souffrances à « essuyer; mais l'éternité est au bout. — De temps « en temps, il s'écriait : Mon Dieu, fais-moi voir ta « gloire! — Il rendit l'esprit vers les six heures du « soir et fut très peu de temps sans parler. Il se « croyait sans doute obligé de ne point cesser « d'édifier un grand nombre de personnes de dis- « tinction et autres, qui étaient témoins de tout ce « que nous venons de rapporter (1). »

(1) *Journal littéraire de La Haye*, tome XXI, pages 283-284, article sur les sermons de Saurin sur la Passion, publié en 1734, quatre ans après sa mort. — Nous empruntons à la relation d'un témoin oculaire quelques détails sur l'entrevue de Saurin avec ses envieux collègues, le jour même où il mourut :

« Le samedi matin, M. Saurin se trouva à l'extrémité, mais ayant toute sa connaissance. Il dit à ceux qui étaient présents : « Ne pleurez point, la mort n'est « rien ; elle est désarmée à mes yeux ; je n'ai que des grâces à rendre à mon Dieu; « je suis heureux, je suis inondé des consolations divines. J'avais craint la mort, « mais elle n'est rien. Bénissez Dieu des secours qu'il me donne. » — Il souhaita de voir les ministres. On lui demanda si cela ne lui donnerait point d'émotion. « Rien, « dit-il, ne m'émeut que mon salut. » MM. Chion et Chais y vinrent. Il les avait voulu envoyer chercher la veille; mais les médecins l'en avaient empêché. Il dit à ces messieurs le bon état où il se trouvait; il pria Dieu qu'il bénît leur ministère, leur dit qu'il leur demandait pardon s'il les avait offensés en quelque chose. Ils reçurent assez bien son compliment. M. Chion le pria aussi de lui pardonner s'il l'avait offensé; cela fut reçu avec tendresse. M. Chion lui fit la prière. Il réitéra ses mouvements de dévotion, disant qu'il était heureux et qu'il bénissait Dieu de ses grâces. On lui demanda s'il voudrait voir MM. Huet et de La Chapelle. Il répondit : « Très volontiers. » Quand ils furent venus, il leur réitéra la prière de lui par-

Voici comment le même journal apprécie le caractère de Saurin :

« M. Saurin sentait ce qu'il prêchait. On le voyait « pénétré de la religion qu'il annonçait. C'était un « cœur droit. Il avait une douceur qui charmait. Sa « vivacité l'empêchait, il est vrai, d'être insensible « aux maux auxquels il pouvait être exposé, mais il « était incapable d'aucune aigreur. Il était patient « par principe. Il avait une piété gaie ; elle était « officieuse. Il ne se servait de la bienveillance dont « les grands l'honoraient que pour être utile à ses « prochains...

donner s'il les avait offensés, et les témoignages des grâces dont Dieu le comblait. Ce fut sur le mot de pardon général que M. Huet insista, lui disant d'examiner sa conscience, de ne se point faire d'illusion, point d'équivoque, point de sophisme. Le malade répondit tranquillement qu'il n'avait point diffamé la réputation de ses frères, qu'il n'avait pris part directement ni indirectement aux libelles qui avaient paru, et qu'il n'avait fourni aucun mémoire. M. Huet disait : « Ce n'est point assez « de ne pas tenir la plume, si on fait agir les autres. » Alors le malade, s'efforçant, dit bien haut : « Monsieur Huet, Dieu m'est témoin, ce Dieu devant lequel « je vais comparaître, que je n'ai rien fait de tout cela, et ce que j'ai déclaré est la « pure vérité. » A quoi M. Huet répondit : « Je reçois cette espèce de satisfaction ; « je vous pardonne et je prie Dieu qu'il vous fasse miséricorde. » (*Jacques Saurin. Une page de l'histoire de l'éloquence sacrée*, par J.-J. VAN OOSTERZEE, *pasteur à Rotterdam*. Traduit du hollandais Bruxelles, 1856. Page 125.)

Nous trouvons dans le même ouvrage, page 23, une preuve du désintéressement de Saurin :

« Institué héritier d'une grande fortune par un certain Louis Lambert, comme « lui né à Nîmes et mort plus tard en Hollande, il fut odieusement cité devant les « tribunaux par le frère unique et déshérité de celui-ci. L'occasion fut belle aux « ennemis de Saurin pour l'attaquer dans toutes sortes de libelles, qui le mirent « dans l'absolue nécessité de se défendre. Triompher lui était facile, puisqu'il pou- « vait prouver, par des témoignages suffisants, que ce riche héritage lui était venu « absolument à son insu. Mais une grande âme, comme la sienne, avait besoin « d'un plus grand triomphe. Il laissa donc libre cours au procès, afin de faire « valoir son bon droit aux yeux de tous ; mais, lorsque le juge eut prononcé en sa « faveur, il partagea, moyennant certaines conditions, ce trésor dont la jouissance « lui avait été rendue amère, entre les parents et les coreligionnaires du défunt, « sans en rien garder pour lui-même. » (*Éditeurs.*)

« Son commerce était gracieux et aisé. On ne « trouvait en lui qu'un seul défaut, qu'on prenait « pour de la fierté; mais ceux qui le connaissaient « bien savaient que ce qu'on appelait de ce nom « n'était tantôt qu'une franchise éloignée de toute « cérémonie, tantôt qu'une distraction à laquelle ses « grandes occupations le livraient quelquefois. Il « avait de l'ambition, mais sans orgueil (1). »

Il connaissait peu les hommes, tout en peignant admirablement l'homme. Ce contraste singulier se présente souvent, comme on voit souvent aussi, au rebours, des personnes qui connaissent fort bien les hommes, mais qui ne savent pas les peindre. L'observation ne suffit pas; il faut y ajouter l'étude de soi-même et la méditation, la généralisation. Lamennais fait remarquer que les hommes les plus retirés du monde sont ceux qui peignent le mieux l'humanité. Voici comment Chauffepié, dans son *Supplément au Dictionnaire de Bayle*, caractérise Saurin sous ce rapport :

« Jamais homme ne fut pénétré d'un plus profond « respect pour la Divinité et n'en parla d'une ma- « nière plus judicieuse et plus noble, mais il ne « connaissait guère les hommes. Quand il était ques- « tion de les dépeindre en chaire, il démêlait avec « une précision admirable les illusions qu'ils se for- « ment, les ressorts qui les remuent et les passions « qui les agitent. Il faisait de fidèles portraits, mais « dont il voyait les originaux dans la société sans les

(1) *Journal littéraire de La Haye*. Tome XXI, pages 280 et 282.

[redacted]

« reconnaître. La seule ressource qui lui restât dans « certaines circonstances était une espèce de pressen- « timent; car, quoiqu'il ne crût pas que les hommes « fussent aussi méchants qu'ils le sont, il les crai- « gnait cependant assez pour vouloir sortir d'affaire « avec eux à quelque prix que ce fût. La raison d'un « procédé si bizarre en apparence n'est pas difficile « à deviner. M. Saurin était accoutumé à une vie « douce et tranquille, aimait son cabinet, avait le « cœur excellent et assez peu d'expérience du monde « ou d'idée de la malice qui y règne. Le soupçon le « gênait et la haine lui était à charge. Avec de pa- « reilles dispositions, on aime mieux hasarder un « jugement favorable que de s'armer de fierté et de « défiance : imprudence dont on a ordinairement « occasion de se repentir dans la suite. En un mot, « M. Saurin n'avait aucun talent pour se démêler « des piéges qu'on aurait voulu lui tendre (1). »

Nous trouvons dans le même auteur un témoignage précieux sur l'esprit que Saurin apportait dans les matières de controverse : « En dépit de « l'exemple, dit Chauffepié, il alliait la tolérance « avec le zèle, et distinguait entre des injures et des « arguments... Le support était accompagné chez « lui de la charité la plus tendre pour ceux qui se « trouvaient dans la misère (2). »

La tolérance est un des beaux traits de son carac-

(1) CHAUFFEPIÉ. *Nouveau Dictionnaire historique et critique.* Tome IV, pages 180–182.

(2) *Ibid.*, page 182.

tère. Elle entrait alors dans les esprits, et l'on ferait une bibliothèque des ouvrages de ce temps qui s'y rapportent. Les faits avaient suggéré la doctrine; les excès de l'intolérance avaient frayé la voie à la tolérance; mais si elle était dans les esprits, elle n'était pas encore dans les cœurs : la violence de ses défenseurs eux-mêmes dans leurs controverses réciproques suffirait seule à le montrer. Saurin, lui, était vraiment tolérant; il l'était par noblesse de cœur et élévation d'esprit; sur ce point et d'autres encore, il avait des idées plus grandes et plus vastes que ses contemporains.

En résumé, Saurin nous présente plus de qualités que de défauts. C'est un homme faible, imprudent, passionné, un peu trop épris de la gloire, mais candide, sincère, probe, doux, plein d'amour et de largeur. C'est un vrai chrétien.

Voyons maintenant ses principaux ouvrages. Son *Abrégé de la théologie et de la morale chrétienne, en forme de catéchisme*, parut en 1722. Saurin avait contribué à la fondation d'une société dont le but principal était de faire instruire les enfants des réfugiés pauvres et, après leur avoir enseigné leur religion, de les mettre en apprentissage. Ce fut pour eux qu'il composa ce catéchisme; mais ce n'est pas un catéchisme ordinaire, et il est difficile de croire qu'on le plaçât immédiatement entre leurs mains. Il est vrai qu'alors l'instruction religieuse ne se prenait pas au petit pied et qu'elle allait en première ligne

dans l'éducation d'un homme bien élevé. Nos catéchismes sont loin de valoir ceux de ce temps-là, pour la pensée, les raisonnements et la doctrine, et cependant Saurin déplore dans sa préface la négligence qu'on apportait dans l'instruction religieuse de la jeunesse. Son catéchisme est précieux à étudier et fait connaître mieux que ses autres ouvrages sa théologie et ses idées sur la religion.

Trois ans plus tard, Saurin commença la publication de ses lettres sur l'*État du christianisme en France*, adressées aux *catholiques romains*, aux *protestants temporiseurs* et aux *déistes* (1725-1727). Cet ouvrage provoqua une guerre de plume des plus violentes. Les attaques étaient injustes et grossières au delà de toute idée, et la défense si maladroite qu'elle semble partir d'ennemis déguisés. C'était, du reste, une affaire toute personnelle : on en voulait à Saurin, non à ses opinions. L'impression qu'on reçoit de ce champ de bataille est triste, mais sans grandeur. En le remuant avec le soc, on y trouve bien les *scabra rubigine pila*, les *galeas inanes*, mais on n'a pas lieu d'appliquer le

Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulcris.

Nous avons déjà mentionné l'orage qu'excita la publication, commencée en 1720, des *Discours historiques, critiques, théologiques et moraux sur les événements les plus mémorables du Vieux et du Nouveau Testament* (1). C'est une espèce de commentaire, des-

(1) On désigne souvent cet ouvrage sous le nom de *Bible de Saurin*.

tiné primitivement à servir de texte à une collection de gravures. L'auteur fut accusé par les uns de scepticisme, par les autres d'un rigorisme exagéré. Le fait est qu'il s'y montre d'un bout à l'autre très loyal et ne déguise jamais sa pensée.

Les *Sermons* de Saurin forment douze volumes, dont les cinq premiers seulement ont été publiés par lui, de 1708 à 1725 (1). Peut-être a-t-il encore préparé le sixième, qui parut peu de temps après sa mort, en 1732. Il apportait une grande sévérité dans le choix des sermons dont il composait ses volumes, et la publication de ceux qu'il avait écartés a nui à sa réputation, bien que l'homme supérieur s'y fasse reconnaître encore.

Le débit de Saurin ajoutait beaucoup de prix à ses sermons. Il avait une noble figure, un bel organe et avait développé par l'étude ses dons naturels.

Voici comment s'exprime à cet égard la *Bibliothèque française* :

« A un extérieur tel qu'il le fallait pour prévenir « son auditoire en sa faveur, M. Saurin joignait une « voix forte et sonore. Ceux qui se souviennent de « la magnifique prière qu'il récitait avant le sermon « n'auront pas oublié non plus que leur oreille était « remplie des sons les plus harmonieux. Il aurait été « à souhaiter que sa voix eût conservé le même « éclat jusqu'à la fin de l'action, mais nous avoue-

(1) Le premier en 1708, le deuxième en 1712, le troisième en 1717, le quatrième en 1720, le cinquième en 1725.

« rons que souvent il ne la ménageait pas assez (1). » « — J'ajouterai à cet éloge, dit Chauffepié, après « cette citation, une particularité que je tiens d'un « homme à qui M. Abbadie lui-même l'avait dit, « que la première fois que ce grand homme en- « tendit prêcher M. Saurin il fut tellement ravi en « admiration qu'il se demandait : Est-ce un ange « ou un homme qui parle (2)? » — Ce mot d'Abbadie se doit entendre surtout de la récitation de Saurin (3).

(1) *Bibliothèque française*. Tome XXII, partie II, page 288.

(2) *Nouveau Dictionnaire historique et critique*. Tome IV, page 177. Article : *Saurin* (*Jacques*).

(3) « Pendant les vingt-cinq ans que dura son ministère, Saurin resta en pos- « session de la gloire précoce qu'il avait acquise, et il y puisa une autorité de « langage et une assurance d'esprit qui ne se sont rencontrées au même degré « chez aucun des autres orateurs du refuge. Par l'étendue de ses connaissances, « l'élévation de ses pensées, l'élan de son imagination, la force de ses arguments, « la méthode lumineuse de son exposition, il produisait l'impression la plus pro- « fonde sur les flots de réfugiés qui se pressaient dans l'enceinte trop étroite du « temple. Des échelles étaient dressées contre les murs pour recevoir ceux qui « n'avaient pu trouver place dans la vaste nef de l'église. L'élite de la population « hollandaise de La Haye, les Heinsius, les van Haren, les Wassenaer, les hommes « d'État qui tenaient alors dans leurs mains les destinées de l'État et devant les- « quels venaient s'humilier les ambassadeurs naguère si arrogants de Louis XIV, « accouraient pour l'entendre et joignaient leur témoignage approbateur à celui « des Français. Il n'y avait pas jusqu'à la sérénité de son noble visage, jusqu'à la « clarté de sa voix sonore et vibrante, jusqu'à ce mélange de ferveur genevoise « et d'ardeur méridionale, qui ne contribuassent à transporter les auditeurs en- « thousiastes qui affluaient à ses sermons. La première fois qu'Abbadie l'entendit « prêcher, il fut tellement ravi qu'il s'écria : « Est-ce un homme, est-ce un ange « qui parle? » Le savant et judicieux Le Clerc avait refusé longtemps de venir à « ses sermons, se défiant des effets produits, disait-il, plutôt par une vaine élo- « quence que par la force des arguments. Un jour, ses amis l'entraînèrent dans « le temple; mais, pour ne pas céder à l'influence de ces accents harmonieux et « de ce geste rapide et expressif, il eut soin de se placer derrière la chaire, de « manière à ne pas voir l'orateur. A la fin du discours, il fut tout surpris de s'aper- « cevoir qu'il avait changé de position et qu'il était profondément ému et rempli « d'admiration. » (*Notice sur Jacques Saurin*, en tête des *Sermons choisis*, publiés par M. Ch. Weiss. Paris, 1854. Pages VIII-IX.) (*Éditeurs.*)

Citons encore l'appréciation de Le Clerc dans sa *Bibliothèque choisie* :

« Ceux qui ont ouï M. Saurin ont eu l'avantage « de voir qu'il soutient tout cela par une action qui « y répond parfaitement bien. On dit que l'orateur « Eschine, quoique ennemi de Démosthène, lisant « un jour dans une ville de Grèce une oraison que « ce grand orateur avait faite contre lui, il lui attira « l'admiration de ses auditeurs, ce qui fit dire à « Eschine : Ah! si vous l'aviez ouï lui-même! — Je « ne ferai point d'application de cette histoire. Le « lecteur comprendra assez ce que je veux dire (1). »

Saurin jouit toute sa vie d'une réputation immense, à laquelle dut nuire toutefois l'imitation maladroite de ses copistes. C'est un malheur pour les grands hommes de faire école. L'imitateur sans talent dénonce les côtés faibles de son modèle, et la parodie, pour être involontaire, n'en est que plus dangereuse. Campistron pourrait dégoûter de Racine. Saurin avait une éloquence originale, hardie, parfois sauvage et brusque à la manière de Bossuet. C'était bien avec son génie; mais on comprend ce que ce genre peut devenir entre des mains maladroites, et combien il était fâcheux pour Saurin qu'on prétendît le retrouver dans l'éloquence haut empanachée de ses imitateurs. Néanmoins dans tout le dix-huitième siècle sa réputation a plutôt grandi que diminué; il a été souvent réimprimé; enfin il a rompu son

(1) *Bibliothèque choisie*. Tome XXV, page 179. (Article sur les tomes I et II des *Sermons* de Jacques Saurin.)

ban, pénétré dans le public catholique et, seul de tous les réformés, il a pris rang dans la littérature nationale. Il a fallu que Maury en parlât,... pour le calomnier, il est vrai. Aujourd'hui son crédit a beaucoup baissé. L'édition publiée à Paris de 1829 à 1835, la seule qui soit un peu bonne, est tombée toute jeune, et on l'obtient à très bas prix (1). *Habent sua fata libelli*, et dans le nombre de ces *libelli* il faut compter les sermons. Aucun genre littéraire n'a des catacombes aussi effroyables; mais que Saurin y soit enterré avec les autres, cela ne nous fait pas honneur.

Nous ne baserons guère notre appréciation de Saurin que sur les volumes qu'il a lui-même publiés, et comme, dans l'édition de 1829, qui a suivi l'ordre des matières, cette distinction n'est plus possible, nous donnons ici les titres des sermons contenus dans les cinq premiers volumes.

Premier volume : *Le Renvoi de la conversion* (trois sermons). — *Les Profondeurs divines.* — *Sermon pour le jeûne célébré à l'ouverture de la campagne de l'année* **1706**. — *La Nature du péché irrémissible.* — *La Peine du péché irrémissible.* — *L'Aumône.* — *La Suffisance de la Révélation.*

Deuxième volume : *L'Assurance du Salut.* — *L'immensité de Dieu.* — *Les Dévotions passagères.* — *La Divinité de Jésus-Christ.* — *Les Tourments de l'Enfer.*

(1) Les citations de M. Vinet sont faites d'après les éditions de La Haye; mais c'est à la nouvelle édition de Paris, 1829, et quand il y a lieu, aux *Sermons choisis de J. Saurin* (édition publiée par M. Ch. Weiss en 1854) que se rapportent nos renvois, ces éditions étant plus à la portée de la plupart des lecteurs. (*Éditeurs.*)

— *Le Ravissement de saint Paul.* — *Les Frayeurs de la mort.* — *Sermon sur les malheurs de l'Europe.* — *Les Passions.* — *La Nécessité des progrès.*

Troisième volume : *Le Prix de l'âme.* — *La Pénitence de la pécheresse.* — *L'accord de la religion avec la politique.* — *La plus sublime Dévotion.* — *La Vie des courtisans.* — *Le Véritable objet de la crainte.* — *Les Difficultés de la Religion chrétienne.* — *La Recherche de la vérité.* — *Le Trafic de la vérité.* — *Les Avantages de la Révélation.*

Quatrième volume : *La manière d'étudier la religion.* — *L'Amour de la Patrie.* — *Le Goût pour la dévotion.* — *La Sainteté.* — *Les Conversations.* — *La Vision béatifique de la Divinité.* — *L'indispensable obligation d'un dévouement universel aux lois divines.* — *Le Travers de l'esprit humain* (trois sermons).

Cinquième volume : *Sermon pour le dimanche avant Noël* (Ésaïe, IV, 5, 6). — *Le Cantique de Siméon.* — *Les derniers discours de Jésus-Christ à ses apôtres.* — *La Prière sacerdotale de Jésus-Christ.* — *La Passion.* — *La Résurrection de Jésus-Christ.* — *La Foi obscure.* — *La Participation des chrétiens à l'exaltation de Jésus-Christ.* — *Le Premier discours de saint Pierre.* — *Sermon pour le jeûne du 13 novembre 1720.* — *L'Éternité de Dieu.* — *Pour un jour de communion.*

On peut déjà s'apercevoir, à la seule lecture de cette liste, que Saurin a traité des sujets beaucoup plus variés que ses prédécesseurs. Outre les sujets

ordinaires, que tous les prédicateurs traitent au moins une fois (comme, par exemple, les textes de la Passion), il aborde des sujets nouveaux, qui vont à la nature de son esprit et qui devaient plaire à l'auditoire choisi dont il était entouré. Il étudie davantage les divers rapports de la religion avec la vie humaine et la société; ainsi il prêche sur l'égalité des hommes, sur la vraie liberté, sur l'accord de la religion avec la politique, sur le tribut. Il a, en outre, plusieurs sermons de circonstance.

Avant la révocation de l'Édit de Nantes, une idée domine chez tous les prédicateurs réformés : la défense de leur Église et de ses doctrines. Les réformés étaient menacés de plusieurs manières, et la lutte était pour eux une nécessité; mais cette préoccupation, toute respectable qu'elle fût, puisqu'il s'agissait pour eux de défendre la vérité et non pas les intérêts d'une secte, restreignait beaucoup l'horizon de la chaire. Certains sujets n'étaient jamais traités ou l'étaient trop exclusivement au point de vue de l'Église protestante. La prédication n'avait pas en vue l'individu avant tout; mais, sans négliger l'édification individuelle, elle regardait davantage à la communauté. On y chercherait en vain aussi quelque écho du dehors, si ce n'est les allusions générales à la persécution. Elle ne peut donner aucune idée de la société de cette époque, de ses mœurs, de ses habitudes, de sa littérature. Mais une fois sur la libre terre de Hollande, les réformés eurent plus le loisir de regarder autour d'eux; ils se mêlèrent davantage

à la société, et leur prédication en fut forcément modifiée.

Elle le fut aussi sur un autre point. Parmi les sujets négligés dans la période qui nous a occupés jusqu'ici, nous avons signalé déjà les sujets de morale; Saurin le premier leur donna une large place, s'occupant également de morale descriptive et de morale prescriptive. Toutefois il ne négligea pas le dogme comme on le négligea dans la suite.

Il a introduit hardiment des sujets religieux nouveaux, affrontant d'assez grandes difficultés pour que les titres de plusieurs de ses sermons effrayent : *les Profondeurs divines; l'Immensité de Dieu; l'Éternité de Dieu; le Ravissement de saint Paul; la Vision béatifique de la Divinité; la plus sublime Dévotion; la Foi obscure; les Tourments de l'Enfer.*

On a beaucoup dit que c'est de Saurin que date la décadence de la théologie. Il se trouve, il est vrai, à quelque distance de ses devanciers et du réveil religieux actuel; mais il est certainement très orthodoxe. Il n'a évité aucun des grands sujets : *la Transformation du pécheur; l'Assurance du salut; l'Impeccabilité du fidèle; la Divinité de Jésus-Christ.* Il serait difficile à l'orthodoxie la plus exigeante de trouver la sienne en défaut sur aucun point; elle s'étend même à des doctrines que le réveil a considérées comme secondaires, ainsi la prédestination. Pourquoi donc le réveil, qui a exhumé plusieurs des devanciers de Saurin, l'a-t-il laissé lui-même dans une sorte d'oubli? Il y a une raison à cela, sans compter la pré-

vention très injuste dont il est devenu l'objet. Il n'a pas pressé aussi vivement, aussi habituellement que d'autres la pensée de la justification par la foi et de la grâce opérante. Il en parle sans doute et souvent; mais ce n'est pas, comme aujourd'hui, le sujet dans tous les sujets. Tout le christianisme est dans Saurin; mais certaines parties sont à l'état latent, et c'est particulièrement le cas de ces principes qui, fortement saisis, donnent à toutes les pensées une impulsion vive et dominante. Sa prédication n'a pas assez de pente et les vérités ne tombent pas assez de tout leur poids.

Parfois il semble aussi n'avoir pas saisi les justes proportions des vérités chrétiennes. Ainsi dans ses sermons sur le *Renvoi de la conversion* (sujet, pour le dire en passant, inconnu à notre réveil), il se rapproche trop du point de vue catholique, d'après lequel il faut être chrétien avant de se convertir. Toutefois cette prédication est riche en instructions et elle comblerait admirablement beaucoup de lacunes que nous devons reconnaître dans la nôtre.

Ce qu'on peut louer sans réserves dans la théologie de Saurin, c'est son esprit libéral, rationnel, et surtout son admirable loyauté. Tandis que les autres recommandent les vérités dont ils sont convaincus, Saurin a l'air de chercher la vérité pour son propre compte et d'être disposé à l'accueillir quelle qu'elle soit. Dans l'exposé des objections et dans les réfutations, il montre une loyauté vaillante; il semble qu'on reconnaisse en lui l'ancien soldat; mais s'il

fait face au danger avec courage, il ne le cherche pas toutefois : il est brave et non belliqueux. Sa loyauté donne un sentiment de bien-être et inspire la confiance; nous savons, à n'en pouvoir douter, qu'il ne nous trompe pas, à moins qu'il ne se trompe lui-même.

Saurin fait grand usage dans ses sujets de la métaphysique; il l'aime et en est même fort épris. Elle l'empêche d'être mystique, bien qu'il croie l'être, et cependant on l'aimerait mieux mystique. Le bon mysticisme est la manne cachée des vérités évangéliques; il fait sentir ce qui ne peut pas se dire, ce que l'analyse est impuissante à expliquer. Saurin s'y prend autrement; il s'efforce, par exemple, de nous donner une idée claire et nette des joies du paradis en distinguant tous les éléments de la félicité éternelle. Chateaubriand suit une autre voie; il parle de fleuves d'or, de rivages de rubis, etc.; mais ces symboles, splendidement arides, ne s'adressent qu'à l'intelligence, ils ne font rien sentir. Combien j'aime mieux la manière dont s'y prend Fénelon. Lisez, dans le dix-neuvième livre de *Télémaque* (1), sa description du paradis, et vous verrez comment on peut exprimer l'inénarrable. Ce n'est pas une méthode, c'est plutôt l'absence de méthode; c'est une inspiration; c'est le bon mysticisme.

Si nous voulons savoir ce qu'on pensait alors de la métaphysique, au moins dans les sermons, écou-

(1) Le livre XIX de la division du *Télémaque* en XXIV livres est compris dans le livre XIV de la division en XVIII livres. (*Éditeurs.*)

tons un critique de Saurin. « C'est un grand mal-
« heur, dit-il, pour ceux qui ont assez de génie pour
« le sentir, que les principes de la métaphysique
« soient si déliés et si peu féconds. Cette science
« mérite certainement que nous nous y attachions
« avec la plus avide curiosité; mais elle est trop
« haute et trop sublime pour de petits esprits comme
« les nôtres. Peut-être que les anges, les chérubins
« mêmes, osent à peine s'en mêler (1). »

Cependant Saurin ne croit pas traiter des sujets trop difficiles. Voici comment il en parle lui-même, dans son sermon sur *l'Éternité de Dieu* :

« Que ceux de vous, mes frères, qui ne pourront
« pas suivre ce raisonnement ne s'en prennent qu'à
« eux-mêmes. Qu'ils ne disent pas que ce sont là
« des réflexions abstruses et métaphysiques, qui ne
« doivent pas être apportées dans ces assemblées. Il
« n'est pas juste que l'incapacité d'un petit nombre
« de personnes, incapacité causée par leur attache-
« ment volontaire aux choses sensibles, et pour ainsi
« dire par leur enfoncement criminel dans la ma-
« tière, retarde l'édification de tout un peuple et
« nous empêche de lui proposer les premiers prin-
« cipes de la religion naturelle (2). »

Saurin a raison; car si l'on peut faire des méditations creuses et trop difficiles, on peut aussi, et c'est le cas trop souvent aujourd'hui, rester au-des-

(1) *Journal littéraire de La Haye.* Tome XII, page 393. (Article sur le tome V des *Sermons* de Saurin.)
(2) Édition de Paris. Tome VIII, page 215.

sous de son auditoire. Il faut éviter les expressions et les idées scientifiques et abstraites, que le plus grand nombre ne comprend pas : tout doit prendre un corps, tout doit devenir vivant et palpable; mais il faut éviter avec le même soin les trivialités, qui ne satisfont pas les esprits les plus ordinaires. On est étonné de rencontrer souvent chez le petit peuple une intelligence des choses divines qu'on ne rencontre pas toujours chez les hommes plus cultivés. C'est que ces choses se comprennent avec le cœur. Il ne faut donc laisser de côté que les sujets auxquels le cœur ne saurait atteindre. Est-ce le cas pour le développement auquel Saurin fait allusion dans les paroles que nous avons transcrites? Nous allons en juger. — Il veut prouver que, de la conscience que nous avons de notre propre existence, résulte nécessairement la persuasion de l'éternité de Dieu.

« Si je suis assuré de mon existence, dit-il, je ne « suis pas moins assuré que je ne la puise pas de « moi-même, et que je la tiens d'un être supérieur. « Quand j'ignorerais l'histoire du monde; quand « je ne saurais pas par tradition que je ne suis que « *du jour d'hier*, selon l'expression du Psalmiste; « quand je ne saurais pas que mes pères, qui étaient « nés comme moi, sont morts, comme je suis bien « assuré que je mourrai bientôt; quand je ne saurais « rien de tout cela, je ne douterais pourtant pas « que je ne dusse mon existence à un être supé- « rieur. Je ne pourrais jamais me convaincre qu'une

« créature aussi faible que je le suis, une créature « qui trouve à ses moindres volontés des obstacles « insurmontables, une créature qui ne saurait ajou- « ter *une coudée à sa stature*, une créature qui ne « peut pas prolonger d'un seul instant sa propre « vie, et qui est forcée de céder, soit qu'elle le « veuille, soit qu'elle ne le veuille point, à une « puissance majeure qui lui crie : *Tu es poudre et « tu retourneras en poudre;* je ne pourrais jamais me « convaincre qu'une telle créature subsiste de toute « éternité; beaucoup moins, qu'elle ne doive son « existence qu'à elle-même et qu'à l'éminence de « ses perfections. Il est donc sûr que j'existe, il est « sûr que je ne suis pas l'auteur de mon existence.

« Mais je ne veux que cette certitude, je ne veux « que cette double proposition : J'existe, je ne suis « pas l'auteur de mon existence, — pour me con- « vaincre qu'il y a un Être éternel. Oui, quand une « révélation, émanée du sein de la toute-science, ne « nous donnerait pas cette idée de la Divinité; quand « Moïse n'aurait pas prononcé cet oracle : *Avant « que les montagnes fussent nées, et que tu eusses formé « la terre habitable, même d'éternité en éternité, tu es « le Dieu fort;* quand les vingt-quatre Anciens qui « sont assis devant Dieu, ne rendraient pas hom- « mage à son éternité et ne s'écrieraient pas sans « cesse en se prosternant devant lui : *Nous te ren- « dons grâces, Seigneur, qui es, qui étais, qui dois « être;* quand l'Être éternel n'aurait pas dit de lui- « même : *Je suis alpha et oméga, le premier et le der-*

« *nier;* — bien plus encore, quand cet Être éternel « ne nous aurait pas convaincus de sa grandeur par « les ouvrages qu'il a opérés; quand je serais tout « seul dans la nature des êtres, je serais forcé d'ad« mettre un Être éternel, et cette proposition : Il « y a un être éternel, naîtrait du sein de celle-ci : « J'existe, et je ne suis pas l'auteur de mon exis« tence; car si je ne suis pas l'auteur de mon exis« tence, je la dois à un être qui est hors de moi. « Cet être, à qui je dois mon existence, tire la « sienne de lui-même, ou il la doit comme moi à « un être qui est hors de lui. S'il la tire de lui« même, voilà l'Être éternel que je cherche; s'il la « doit à un autre être, je fais le même raisonnement « sur celui-ci que sur l'autre. Je remonte ainsi, et je « suis contraint de remonter, jusques à l'Être qui « existe par lui-même et qui a toujours existé (1). »

Un des traits distinctifs de Saurin, c'est une clarté qui ne laisse subsister aucune ombre. Il est sous ce rapport aussi admirable que Du Bosc. Rien de plus distinct, de plus net que chacune de ses idées. Il n'y a pas une de ses explications, même lorsqu'elle n'est pas juste, qui ne renvoie content.

Comme exemple d'explication d'un point difficile, citons le passage suivant du sermon sur l'*Aumône*:

« La charité nous rassure contre les frayeurs que « la pensée du dernier jugement doit nous inspirer. « C'est Jésus-Christ qui nous fournit cette pensée, « et qui nous dit dans le chapitre XXV de saint

(1) Édition de Paris. Tome VIII, pages 213-215.

« Matthieu, que quand le Fils de l'homme viendra « avec ses saints anges, il dira à ceux qui seront à « sa droite : *Venez, les bénis de mon Père, possédez* « *en héritage le royaume qui vous a été préparé dès la* « *fondation du monde; car j'ai eu faim, et vous m'avez* « *donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné* « *à boire. En tant que vous l'avez fait à l'un de ces* « *petits, vous me l'avez fait à moi-même.*

« Voici encore un de ces passages qui doivent être « entendus dans ce sens de sublimité dont nous par- « lions tout à l'heure. Jésus-Christ revêt la personne « des pauvres; il veut prendre sur soi, s'il faut ainsi « dire, tout ce que nous ferons en leur faveur. « Quelle est la raison de cette conduite? Si les pau- « vres lui sont si chers, pourquoi les laisse-t-il « souffrir; et s'il les laisse souffrir, pourquoi dit-il « qu'ils lui sont si chers? Mes frères, c'est pour nous « mettre à l'épreuve, c'est pour épurer notre amour. « S'il venait à nous avec la pompe de sa gloire, en- « touré du *feu dévorant*, précédé de la force et de la « majesté, accompagné de ses séraphins et de ces « *dix mille milliers qui sont continuellement devant lui;* « s'il venait dans cet appareil nous demander un « verre d'eau, un morceau de pain, un peu d'ar- « gent, qui est-ce de nous qui pourrait lui refuser sa « demande? Mais cette marque de notre amour se- « rait suspecte. Ce serait un mouvement excité par « l'éclat de sa majesté, plutôt qu'un mouvement « d'un vrai amour dont nous serions animés. Il n'est « pas étonnant qu'un roi soit respecté au milieu de

« sa cour et sur son trône. La majesté éblouit, l'idée
« du pouvoir suprême met en mouvement, s'il faut
« ainsi dire, toutes les puissances de notre âme.
« Mais s'il survient quelque disgrâce à ce roi, s'il
« est exilé de ses États, abandonné de ses sujets,
« alors il éprouve quels sont ses vrais amis, et il
« leur prépare mille récompenses. Voilà l'image de
« Jésus-Christ. En vain, abattus au pied de son
« trône, lui disons-nous mille et mille fois : *Sei-*
« *gneur, tu sais que je t'aime.* C'est peut-être l'amour
« pour les bienfaits et non l'amour pour le bienfai-
« teur, qui nous dicte ces paroles. Exilé de sa cour
« céleste dans la personne de ses membres, aban-
« donné de ses sujets, couvert de haillons, logé
« dans les hôpitaux, il vient éprouver ses véritables
« sujets, il sollicite leur compassion, il leur présente
« ses misères, il leur dit en même temps qu'elles ne
« doivent pas être éternelles, qu'il doit être rétabli
« un jour, et qu'alors il récompensera leur soin par
« une félicité éternelle; et c'est l'idée de ce texte :
« *J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger; j'ai eu*
« *soif et vous m'avez donné à boire.* Grand motif à
« la charité! Poids immense sur une âme qui aurait
« quelque étincelle de ferveur et quelque ombre de
« générosité! Mais je ne suis pas surpris que des
« motifs si forts en eux-mêmes le soient si peu par
« rapport à nous. Toujours renfermés dans cette
« sphère d'objets qui s'offre à nos yeux, occupés du
« période présent que nous fournissons, resserrés
« dans les bornes étroites de notre petitesse, nous ne

« portons jamais nos regards sur l'avenir, nous ne
« pensons jamais à ce grand jour où Dieu doit *juger*
« *l'univers en justice* et prononcer l'arrêt de notre
« destinée éternelle. Mais qui est-ce, qui est-ce, qui
« à la face de tous les hommes, à la face de tous les
« anges, à la face de tout l'univers, et à la face de
« Dieu même, pourra soutenir ce reproche, sortant
« de la bouche du Fils de Dieu : *J'ai eu faim, et vous*
« *avez refusé de me donner à manger; j'ai eu soif, et*
« *vous avez refusé de me donner à boire* (1). »

Écoutons encore Saurin nous parler de la sainteté :

« Les plus simples peuvent se former (du moins
« s'ils veulent se prévaloir des secours qui leur sont
« offerts) des idées de ce que nous appelons *sainteté*.
« Il me semble, du moins, qu'il n'y a personne dans
« cet auditoire qui ne puisse suivre la méditation
« suivante, à laquelle je vous prie d'être attentifs.

« Supposez, dans un monde qui vous soit entière-
« ment étranger, une société avec laquelle vous
« n'ayez aucune sorte de relation et avec laquelle
« vous ne puissiez jamais en avoir. Supposez que
« cette société ait reçu de Dieu la dispense de s'as-
« servir à certaines lois; qu'il lui ait permis de se
« conduire au gré de ses désirs et qu'il lui ait dé-
« claré que, comme il ne lui infligerait aucune peine
« pour ce que nous nommons aujourd'hui *vice*, il ne
« lui donnerait aussi aucune récompense pour s'être
« attaché à ce que nous appelons *vertu*. Supposez

(1) Édition de Paris. Tome II, pages 16-18. — *Sermons choisis*, pages 17-19.

« dans cette société deux hommes qui auront fait un
« usage tout opposé de cette indépendance. L'un se
« dira à lui-même : Puisque je suis l'arbitre de ma
« conduite et que ce premier Être, dont je dépends,
« s'est engagé à ne me demander aucun compte de
« mes actions, je ne consulterai dans ma vie d'autre
« règle que mon intérêt. Quand mon intérêt deman-
« dera que je nie le dépôt qui m'a été confié, je le
« ferai sans répugnance; quand mon intérêt deman-
« dera la perte de mon ami le plus tendre et le plus
« fidèle, je deviendrai moi-même son bourreau et
« je lui percerai le flanc. Ainsi raisonne l'un de ces
« hommes. L'autre, au contraire, dit : Je suis libre,
« il est vrai; je ne suis responsable qu'à moi-même
« de ma conduite, il est vrai; mais je tirerai de mon
« propre fonds certaines lois pour ma conduite et je
« les suivrai inviolablement. Je ne nierai jamais le
« dépôt qui m'a été confié, et je le rendrai avec
« fidélité, quelque intérêt que j'eusse à me l'appro-
« prier. Je conserverai chèrement la vie de cet
« homme qui a eu pour moi tant de fidélité et tant
« de tendresse, quelque intérêt que je puisse avoir
« à sa perte. — Nous demandons à ceux mêmes de
« nos auditeurs qui sont le moins exercés à suivre
« une méditation, s'ils peuvent obtenir d'eux-mêmes
« de ne pas mettre une différence essentielle entre
« ces deux hommes de la société supposée? Nous
« demandons s'ils peuvent s'empêcher d'avoir de
« l'horreur pour le premier de ces hommes et d'a-
« voir de la vénération pour l'autre? Or cette con-

« duite, ou les principes de cette conduite, pour « lesquels vous ne pouvez vous empêcher d'avoir du « respect et de la vénération, quoiqu'elle se passe « dans un monde et dans une société avec lesquels « vous n'avez aucune relation et avec lesquels vous « n'en aurez jamais; ces principes, dis-je, sont ceux « auxquels se dévoue celui que nos Écritures ap- « pellent *saint;* ces principes sont ce que nous ap- « pelons *vertu*, *justice*, *ordre*, ou, comme porte mon « texte, *sainteté*. *Soyez saints*, *car je suis saint*.

« Portons plus avant notre méditation, et faisons « une supposition d'un autre genre. Vous avez tous « quelque idée de Dieu; vous en avez du moins « cette notion, c'est qu'il est souverainement indé- « pendant, c'est qu'il n'y a aucune créature qui « puisse le punir ou le récompenser de l'usage qu'il « fait de son indépendance. Supposez, autant qu'on « le peut sans blasphème, qu'il prodiguât ses grâces « au dépositaire infidèle et qu'il les refusât à l'autre; « qu'il comblât de ses biens celui qui enfonce le « poignard dans le sein de son ami le plus tendre « et le plus fidèle, et qu'il laissât l'autre dans la « misère et dans l'indigence. Supposez, au contraire, « que Dieu prodiguât ses faveurs au dépositaire « fidèle, et qu'il les refusât à l'autre, et ainsi du « reste. Je demande à ceux mêmes de mes audi- « teurs qui sont le moins exercés à suivre une mé- « ditation, s'ils peuvent s'empêcher de mettre une « différence essentielle entre ces deux usages de « l'indépendance. Peuvent-ils s'empêcher d'avoir

« plus de respect et plus de vénération pour l'Être « suprême dans le second cas que dans l'autre? Or, « mes frères, encore une fois, ces lois, selon les« quelles l'Être suprême agit, ce sont celles aux« quelles est destiné, dévoué, celui qui est appelé « *saint* dans nos Écritures. La conformité avec ces « lois, c'est ce que nous appelons *vertu*, *justice*, « *ordre*, ou, comme porte notre texte, *sainteté*. Ainsi « il me semble que les plus simples d'entre les chré« tiens (s'ils veulent se prévaloir des secours qui leur « sont offerts) peuvent avoir des idées de la sainteté.

« Il est vrai pourtant que les plus grands philo« sophes et les plus profonds théologiens ont quel« quefois de la peine à parler avec précision sur ce « sujet et à répondre à toutes les questions aux« quelles il a donné lieu. Peut-être qu'une des prin« cipales causes de ce qu'il a d'obscur, c'est sa clarté « même; car c'est une vérité que nous enseignent « ceux qui nous forment à l'art de raisonner, que « quand on a porté une idée jusques à un certain « degré d'évidence et de simplicité, tout ce qu'on « peut ajouter pour l'éclaircir ne sert plus qu'à l'ob« scurcir et qu'à la confondre. Une partie des diffi« cultés qui se trouvent encore sur la nature du juste « et de l'injuste ne viendrait-elle pas de ce principe?

« Il me semble du moins qu'il résulte de ce que « nous venons d'entendre que tous les hommes ont « une idée claire et distincte de la sainteté, lors « même qu'ils manquent de termes pour s'exprimer « avec justesse et précision sur cette matière. Il me

« semble qu'il n'y a point d'artisan qui puisse s'em-
« pêcher de prendre quelque parti sur cette ques-
« tion, qui a causé tant de débats dans l'école :
« Sur quoi la différence du juste et de l'injuste
« est-elle fondée? Est-ce sur l'intérêt uniquement?
« Est-ce uniquement sur la volonté d'un Être su-
« périeur, qui a prescrit telle ou telle loi? Car, puis-
« que nous ne pouvons pas nous empêcher d'avoir
« en exécration un homme qui viole certaines lois,
« quoiqu'il ne porte point atteinte à nos intérêts par
« cette violation, il est clair que nous ne saurions
« nous empêcher, quand nous réfléchissons sur nos
« idées, de reconnaître que la différence du juste
« et de l'injuste n'est point fondée sur l'intérêt uni-
« quement. Et puisque nous ne saurions nous empê-
« cher d'avoir plus de vénération pour l'être indé-
« pendant, lorsqu'il suit certaines lois, que s'il les
« violait, il est clair que nous ne saurions nous em-
« pêcher de reconnaître qu'il y a une justice indé-
« pendante de la loi souveraine qui l'a prescrite (1). »

Le temple était alors la grande école où le peuple venait apprendre sa langue et où l'on mettait la philosophie à sa portée. Il n'en est plus ainsi aujourd'hui. Mais, du moins sous le rapport de la langue, après tout ce qu'on a fait dans certains pays pour en avancer la connaissance, ne pourrait-on pas mieux que Saurin porter ces raisonnements dans la chaire? Cela augmenterait singulièrement le nombre des sujets à traiter.

(1) *La Sainteté.* (Édition de Paris. Tome I[er], pages 345-349.)

On peut reprocher à Saurin de faire trop d'érudition. Chez d'autres, aussi savants que lui, elle est moins en dehors et mieux fondue dans l'ensemble. Mais ce qui est frappant, c'est que, dans l'érudition comme dans la métaphysique, il est toujours animé, pratique, allocutif.

Après avoir vu quel genre de sujets sont traités par Saurin, disons maintenant quelques mots de sa méthode de composition. Il a fait dominer le sermon synthétique. Pour le coup, nous sommes bien loin des *explications* de Mestrezat et de Daillé. Il emploie cependant quelquefois encore et avec succès la méthode analytique; ainsi dans ses sermons sur *la Pénitence de la pécheresse*, sur *la Tristesse selon Dieu*, sur *la Prière sacerdotale de Jésus-Christ*. Il a été moins heureux dans son sermon sur *l'Éternité de Dieu*, qui manque d'unité par l'effet de l'emploi de cette méthode.

Il veut établir cette proposition qu'*un jour est devant le Seigneur comme mille ans et mille ans comme un jour*, et il l'établit par l'éternité de Dieu, par sa toute-science, qui découle de son éternité, et par sa félicité, suite des deux premières; puis il en tire, avec saint Pierre, une conclusion contre les libertins, qui disent : *Où est la promesse de son avénement?* Il montre enfin que la perspective de l'embrasement de l'univers est propre à nous porter à la piété.

« Employons, dit-il, le peu de moments qui nous « restent à tirer du dogme de l'embrasement du « monde, mis à couvert contre l'objection des liber-

« tins, les motifs à la piété que l'Apôtre veut nous « y faire puiser. *Bien-aimés, vous n'ignorez pas une « chose, c'est qu'un jour est envers le Seigneur comme « mille ans, et mille ans sont comme un jour. Le Seigneur « ne retarde point sa promesse... Mais le jour du Sei- « gneur viendra comme un larron pendant la nuit, et « en ce jour les cieux passeront avec un bruit sifflant de « tempête, et les éléments embrasés seront dissous, et la « terre et tous les ouvrages qui sont en elle brûleront en- « tièrement.* Voilà le dogme que l'Apôtre vient d'éta- « blir. *Puis donc que toutes ces choses doivent se dis- « soudre, quels vous faut-il être dans une sainte con- « duite et dans les œuvres de piété, en attendant et vous « hâtant à la venue du jour de Dieu!* Voilà la consé- « quence qu'il en tire, conséquence dont la justesse « va paraître par cinq tableaux, que le dernier em- « brasement de l'univers nous retrace devant les « yeux : un tableau de la puissance de notre Juge, « un tableau des horreurs du vice, un tableau de « la vanité du monde présent, un tableau des beau- « tés du monde à venir, un tableau de l'excellence « de la piété. C'est la troisième partie, c'est la con- « clusion de ce discours (1). »

Et cela s'appelle un sermon sur *l'Éternité de Dieu!* — J'aime mieux, pour le plan, le sermon sur *la Pénitence de la pécheresse.* Ce plan est indiqué en ces termes à la fin de l'exorde :

« Arrêtons-nous à la principale des circonstances « de la vie de cette pécheresse, et pour ranger nos

(1) Édition de Paris. Tome VIII, page 229.

« réflexions sous quelques chefs généraux, exami-
« nons dans sa conduite : 1. la douleur qui la dé-
« chire; 2. le Sauveur auquel elle a recours; 3. l'a-
« mour dont elle est embrasée; 4. le courage qui
« l'anime. Remarquons dans ces quatre circonstances
« quatre grands caractères de la pénitence : 1. Elle
« doit être vive dans ses remords. Notre pécheresse
« verse des larmes, et ses yeux sont les interprètes
« de son cœur. 2. La pénitence doit être sage dans
« son recours. Notre pécheresse s'humilie aux pieds
« de Celui qui a fait l'expiation de nos péchés et de
« ceux de tout le monde. 3. La pénitence doit être
« tendre dans son exercice et nous faire réparer,
« par des actes d'amour divin, l'amour que nous
« avons eu pour le crime. 4. La pénitence doit être
« courageuse dans son exercice. Notre pécheresse
« surmonte tous les scrupules qu'un faux honneur
« pouvait lui dicter; elle va dans la maison du pha-
« risien, en la présence de tous les invités, recon-
« naître son crime, et puisqu'elle n'a point eu de
« honte de le commettre, elle n'a point de honte de
« l'avouer (1). »

Au reste, si Saurin nous mène parfois un peu loin, il y a tant de verve dans la conception première, tant de vivacité dans la manière dont il embrasse et traite son sujet, que nous ne demandons jamais où il nous mène.

Les sermons analytiques ne sont chez lui que des exceptions; il emploie à l'ordinaire la méthode syn-

(1) Édition de Paris. Tome II, page 396. — *Sermons choisis*, page 353.

thétique, qu'il a le premier mise en honneur et qui consiste à concentrer tous les éléments du texte dans une idée commune, à traiter l'idée et non le texte. Saurin, toutefois, s'attache d'abord beaucoup au texte; il l'explique avec surabondance; mais cela fait, il cède à son génie, qui le pousse à l'abstraction, il se met à l'aise et il s'attache exclusivement à son sujet. Voyez, comme exemples de cette méthode, ses sermons sur *le Prix de l'âme*, sur *les Profondeurs divines* (l'un de ses plus beaux), sur *la plus sublime Dévotion*.

Ce fut là dans la chaire une révolution importante, qui eut ses bons et ses mauvais effets. L'un des bons résultats immédiats fut d'introduire dans la chaire des sujets qu'il faut traiter, mais qu'on n'aurait pas pu traiter, ou pas assez librement, par la méthode analytique. Malheureusement on abusa de cette liberté; bientôt, pour beaucoup, le texte ne fut plus qu'un prétexte, et le prédicateur, cessant d'être l'interprète respectueux de la Parole, se contenta d'en coudre quelques lambeaux à son discours. Il est fâcheux aussi que le sermon analytique ait été si complétement chassé par le sermon synthétique.

Dans cette méthode même, Saurin s'est donné plus de liberté qu'elle ne semble en comporter. Il faudrait remonter au vieux Du Moulin pour trouver avant lui quelque chose de pareil. Son plan n'est quelquefois qu'une suite d'observations ou une énumération. Ainsi dans son sermon sur *le Trafic de la*

vérité (Proverbes, XXIII, 23), après avoir établi que vendre la vérité c'est la trahir, il énumère quels sont ceux qui la trahissent.

« Nous marquons, dit-il, six ordres de personnes, « qui peuvent *vendre la vérité* dans le sens que nous « avons indiqué : 1. le courtisan; 2. le zélateur in- « discret; 3. l'apostat ou le nicodémite; 4. le juge; « 5. le politique; 6. le pasteur. Le courtisan, par « une basse adulation; le zélateur indiscret, par des « fraudes pieuses, au lieu de ne défendre la vérité « qu'avec les armes de la vérité même; l'apostat « ou le nicodémite, par l'amour du siècle présent « (2 Timothée, IV, 10) ou par la crainte des tour- « ments, lorsqu'il est appelé à rendre raison de sa « foi et de l'espérance qui est en lui et à prendre « pour modèle ce Jésus, qui, selon l'expression de « l'Apôtre, *fit cette belle confession devant Ponce Pi-* « *late;* le juge, par un principe de partialité, lors- « qu'il faudrait mettre un bandeau devant ses yeux « pour n'avoir point d'égard à l'apparence des per- « sonnes; le politique, par une criminelle circon- « spection, quand il devrait porter la sonde jusque « dans le fond des plaies d'un État et examiner dans « des assemblées publiques quelles sont les véri- « tables causes de sa décadence et les vrais auteurs « de ses misères; enfin le pasteur, par une lâcheté « qui l'empêche d'*annoncer tout le conseil de Dieu*, de « *déclarer à Jacob ses forfaits et à Israël ses iniquités*. « Ainsi l'adulation du courtisan, les fraudes pieuses « du zélateur indiscret, la mondanité et la timidité

« de l'apostat ou du nicodémite, la partialité du « juge, la criminelle circonspection du politique et « la lâcheté du pasteur, voilà les six défauts que « nous attaquons; voilà six sources que nous ou« vrons à vos réflexions, et ce qui doit occuper le « reste de ce discours (1). »

Ainsi encore dans le sermon sur *les Conversations* (2) (Colossiens, IV, 6), il ne s'arrête que fort peu sur l'idée générale; puis il passe à l'énumération des défauts qui lui paraissent condamnés par l'Apôtre : les jurements, les paroles obscènes, les médisances, les complaisances outrées, les vides perpétuels. C'est là tout le plan de son discours.

Cette méthode est convenable, facile et parfois la seule possible; toutefois Saurin ne s'attache pas assez à l'idée centrale du sujet. Il en est de beaucoup de ses sermons comme de ces arbres dont le tronc se divise en sortant de terre, et qui par conséquent n'ont point de tronc, mais seulement des branches.

Cela n'empêche pas qu'un des mérites spéciaux de Saurin, et celui peut-être qui frappa le plus ses auditeurs, c'est l'enchaînement logique. « Quelques« uns, dit un de ses apologistes, se plaignent de ne « pouvoir le suivre, parce qu'il est trop suivi. » Jamais en effet, même dans les énumérations, il ne laisse reprendre haleine. C'est le cas en particulier du sermon sur *la Sainteté* (3).

Saurin est remarquable par l'art avec lequel il

(1) Édition de Paris. Tome Ier, pages 410-411. (2) *Ibid.* Tome III.
(3) *Ibid.* Tome Ier.

dispose les idées selon une loi de progression. Elles s'engendrent les unes les autres d'une manière si naturelle qu'il ne paraît pas possible de les intervertir, comme on le pourrait si souvent chez ses prédécesseurs. Voyez, comme exemple, la seconde partie du sermon sur *la plus sublime Dévotion* (1). — On dit que les discours suivis fatiguent, mais ceux qui ne le sont pas fatiguent bien davantage encore. Si les uns exigent parfois une attention trop soutenue, les autres n'en exigent pas assez, et l'esprit est fatigué par l'indécision et le vague dans lesquels l'orateur le laisse. Cela est si vrai que les orateurs qui connaissent leur art inventent une liaison artificielle, quand ils n'en ont pas d'autre. Saurin, lui, n'en a pas besoin, parce que les différentes parties de son discours se lient naturellement.

Il est tellement préoccupé du besoin de donner à ses discours une forme compacte, qu'il emploie assez souvent la même forme dans deux parties de son discours, lors même que le sujet l'amènerait à en employer deux différentes. Ainsi dans le sermon sur l'*Assurance du salut* (2), il combat dans la seconde partie la fausse sécurité par les mêmes arguments qui lui ont servi à établir dans la première la légitimité de l'assurance du fidèle.

Saurin est admirable dans la réfutation. Voyez le premier sermon sur le *Renvoi de la conversion* (3) et le sermon sur l'*Aumône* (4). Son premier mérite est

(1) Édition de Paris. Tome II, page 462.
(2) *Ibid.* Tome II.
(3) *Ibid.* Tome II. — *Sermons choisis.*
(4) *Ibid.*

celui que nous avons déjà signalé : la loyauté dans la manière dont il expose les objections ; mais ensuite il excelle à tourner ces objections en preuves. Cependant l'appareil ou l'échafaudage logique est souvent trop visible ; il semble se complaire à montrer ce labeur de la dialectique qu'il faudrait soigneusement cacher : de là (osé-je le dire?) un peu de pédanterie dans la forme. C'est le cas dans le sermon sur la *Tranquillité qui naît de la charité* (1). Dans les sujets qui n'ont rien de tendre ni d'intime, que la logique se montre à découvert, avec ses formes anguleuses et sévères, qu'on frappe alors sans cacher son épée, on le comprend, — et c'est peut-être le cas pour le premier sermon sur le *Renvoi de la conversion*, où il y a beaucoup de dialectique formelle. Mais quand il s'agit de développer cette parole : *La parfaite charité bannit la crainte*, alors, on le sent, la logique doit être voilée. Disons la même chose pour le sermon sur la *Divinité de Jésus-Christ* (2), dont l'érudition et la dialectique remplissent la plus grande partie. Massillon a traité le même sujet avec une supériorité incontestable ; son sermon est lyrique et fait ressortir ce qu'il y a de sublime dans la vérité qu'il développe ; Saurin semble ne voir qu'un dogme dans cette vérité : il la développe d'une manière dogmatique, et l'on peut même dire scolastique.

Du reste, dans tous ses sermons, même dans les plus défectueux, Saurin est digne de notre admi-

(1) Édition de Paris. Tome VI. (2) *Ibid.* Tome II.

ration. Pourquoi ne le lit-on pas davantage? Le talent ne copie pas, sans doute; mais le talent peut s'inspirer, et qui voudrait se passer de la lecture des grands maîtres risquerait fort de demeurer au-dessous de lui-même. Or parmi les modèles de la chaire protestante, aujourd'hui encore, Saurin est le premier.

Tout ce qui précède nous a moins montré quelques-uns des éléments que quelques-unes des conditions de l'éloquence. C'est le cas en particulier de la dialectique. Elle n'est à l'éloquence que ce que le lien est à la gerbe. Or Saurin a davantage, et c'est l'*éloquence* qui le distingue de tous ses devanciers. Il a transporté dans la chaire réformée, par instinct ou par calcul, certaines formes qui n'avaient appartenu qu'à la chaire catholique, seule oratoire jusque-là; il a mis de côté les scrupules de ses prédécesseurs et ne s'est refusé aucune des ressources de l'éloquence. Ce genre oratoire, qui dès lors a pris le dessus, est peu goûté des étrangers. En Allemagne, la prédication est beaucoup plus modérée, et en Angleterre, tandis que l'éloquence politique y est aussi emportée, plus emportée même qu'en France, l'éloquence de la chaire est calme jusqu'à la froideur. Il faut aux Français des allures plus vives; mais c'est un préjugé fâcheux de croire que pour les atteindre il faille à toute force une éloquence extérieure, bruyante, qui se démène un peu violemment. Une éloquence intérieure, tranquille, modé-

rée, mais profonde, pénétrante, intime, parviendrait bien mieux aux consciences. Faudrait-il pour cela revenir au genre tranquille et un peu froid des prédécesseurs de Saurin? Non sans aucun doute. Du reste, ici pas de règle précise : que chacun suive sa nature. Faire de l'éloquence ne vaut pas mieux que faire de l'esprit. « On peut, a dit Cicéron avec une « grande justesse, simuler la philosophie, mais non « pas l'éloquence. » On ne peut arriver au cœur que par la vérité. Si l'on veut imiter un genre, on ne parvient qu'au pastiche ou à la parodie.

Ajoutons qu'il est toujours fâcheux et périlleux d'étonner. Saurin dut en faire l'expérience, jusqu'à ce qu'il eut habitué ses auditeurs à ses formes si nouvelles.

Comme orateur, il n'est inférieur à aucun des grands maîtres de la chaire catholique. Il peut manquer de quelques-unes des qualités qui se joignent à l'éloquence : il n'a pas la richesse d'idées de Bourdaloue; il n'a pas la langue suave de Massillon; bien qu'à la hauteur de Bossuet, quand il est sublime, il ne l'est pas d'une manière aussi continue; mais il est orateur comme eux.

Saurin a toujours le style direct, actif, allocutif. Il n'est jamais simplement didactique comme ses devanciers; ses sermons sont *parlés* d'un bout à l'autre; il ne perd pas un instant de vue son auditoire, et même en compulsant de vieux livres dans son cabinet pour ses citations érudites, il est dans sa chaire, en présence de ses auditeurs.

Si l'énergie de pensée et d'images est la base de l'éloquence, en cela encore Saurin surpasse ses devanciers. Prenons un exemple dans le troisième sermon sur le *Renvoi de la conversion*. Il veut établir que la patience de Dieu a des bornes.

« Mais à qui prêché-je? s'écrie-t-il. A qui prouvé-je « aujourd'hui cette triste vérité? Qui compose cet au« ditoire? Qui sont ces tisons retirés du feu et ces ré« chappés de la grande tribulation? Par quel coup de « la Providence paraît ici à mes yeux cet amas de « tant de provinces? D'où êtes-vous? Quelle terre « vous vit naître? Ah! mes frères, que vous êtes sa« vants sur la vérité que je prêche! Le temps de la « patience a ses bornes, disions-nous : hélas! pouvez« vous l'ignorer? N'en êtes-vous pas des témoins « d'expérience? Nos preuves ne sont-elles pas assez « sensibles? Demandez-vous des arguments plus con« cluants? Venez, voyez; allons sur les masures de « nos temples; allons voir la poudre de nos sanc« tuaires; allons voir nos forçats dans les fers et nos « confesseurs dans les chaînes; allons voir *la terre qui « nous vomit* sur la face de l'univers, et le nom ré« fugié vénéré, dirai-je, ou en horreur par toute la « terre? Et pour vous présenter des objets plus tou« chants encore, allons voir nos frères au pied d'un « autel qu'ils croient idolâtre, les mères soutenant la « fortune de leur maison aux dépens de l'âme de « leurs enfants, qu'elles vouent à l'idolâtrie, et par « un funeste retour, conservant cette même for« tune à leurs enfants aux dépens de leur âme pro-

« pre (1). Cédez, cédez à nos misères, catastrophes « des siècles passés! Mères dont la tragique mémoire « étonne la postérité, parce que vous fûtes forcées par « les horreurs de la famine à manger la chair de vos « fils et à conserver votre vie en l'arrachant à ceux « qui l'avaient reçue de vous, quelque sanglant que « fût votre état, vous ne leur ôtiez après tout qu'une « vie passagère, et vous dérobiez par un même coup « eux et vous aux rigueurs de la famine. Ici tout se « suit dans le même abîme, et par un prodige inouï, « la mère, la mère se nourrit, s'il faut ainsi dire, de « la substance de l'âme de son fils, et le fils à son tour « dévore la substance de l'âme de sa mère.

« Ah! mes frères, voilà nos preuves, voilà nos ar- « guments, voilà les solutions que nous opposons à « vos objections, voilà véritablement le temps où *le « Seigneur ne se trouve plus*. Car depuis vos misères, « quels efforts n'avez-vous pas faits pour les termi- « ner et pour fléchir la vengeance qui vous poursuit! « Combien d'humiliations, combien de jeûnes, com- « bien de soupirs, combien de larmes, combien de « protestations! Combien de mères éplorées, satis- « faites de la ruine de leur maison, ont demandé « pour tout butin l'âme de leurs enfants! Combien « de Job, combien de Samuel se sont tenus devant « Dieu et ont imploré la délivrance de l'Église! Tout « cela est inutile. Le temps est écoulé, le Seigneur ne

(1) « Il y a une déclaration du roi de France qui porte que l'on confisquera le « bien de ceux qui ne feront pas les actes de bons catholiques-romains au lit de « la mort. »

« se trouve plus; et peut-être, peut-être ne se trou-
« vera-t-il jamais (1). »

L'éloquence est certainement dans la *series et junctura;* mais elle est aussi et surtout dans les idées fortes et hardies. Citons-en quelques exemples encore :

Dans l'exorde du sermon sur l'*Aumône :* « Aujourd'hui, chrétiens, cette maison change de face. « Ce n'est plus ce superbe lieu d'où partent les richesses et l'abondance. C'est une maison d'indigence. C'est, si je l'ose dire, un hôpital général, « où j'assemble par la pensée tous les pauvres, toutes « les veuves indigentes, tous les orphelins destitués, « tous les vieillards affamés que ces provinces virent « naître, et ceux que les malheurs des temps jetèrent « sur vos bords et répandirent au milieu de vous. « Quel spectacle! Dieu prend aujourd'hui la place « de l'homme, et l'homme va prendre la place de « Dieu. Dieu prie, c'est l'homme qui exauce. Dieu « demande, c'est l'homme qui accorde. Dieu met « toutes choses à prix, le ciel, la grâce, la gloire, et « du haut de ces cieux, où il habite parmi les louanges des bienheureux, il sollicite vos charités et vous « crie par notre bouche : *Donnez en aumône ce que* « *vous avez* (2). »

A la fin de la première partie du même sermon: « Après avoir élevé notre méditation jusqu'au ciel, « nous revenons à vous, mes frères. Nous rougissons

(1) Édition de Paris. Tome Ier, pages 109-110.
(2) Édition de Paris. Tome II, page 2. — *Sermons choisis*, page 2.

« de ce que nous faisons aujourd'hui. Nous avons « honte qu'il faille prêcher, crier, exhorter. Pour- « quoi? Est-ce pour vous porter à sacrifier vos for- « tunes, à renoncer à la vie, à être *anathèmes pour* « *vos frères?* Est-ce pour vous porter à quelque acte « héroïque d'amour? Non. Il faut exhorter, il faut « crier, il faut prêcher, pour obtenir de vous un peu « de pain, quelques haillons, quelque petite portion « de ces biens que vous donnez si libéralement au « monde. Quels chrétiens êtes-vous, bon Dieu ! Est-ce « ici l'Église? Sont-ce là ces *domestiques de la foi?* « Prêchons-nous aux *bourgeois des cieux?* Frappons- « nous à la porte de ces cœurs qui croient une vie « éternelle? Mais comment, avec des sentiments si « durs, entreriez-vous dans ce séjour? Iriez-vous « rompre la communion des saints? Iriez-vous trou- « bler les concerts des anges? Et ne sentez-vous pas « que si vous ne *revêtez des entrailles de charité*, vous « vous bannissez vous-mêmes d'un séjour où tout res- « pire la charité (1)? »

Enfin, dans l'application du sermon sur le *Dégoût du monde et le mépris pour la vie :* « Si la vie vous « paraît aimable malgré tant d'amertumes qui l'em- « poisonnent, en vain vous en faisons-nous des por- « traits si odieux. Mais voyez du moins où elle aboutit. « Et qu'il me soit permis du moins de répondre aux « devoirs de mon ministère, qui m'appelle à ne vous « entretenir aujourd'hui que des morts et que des « mourants. Un auteur moderne a publié un livre

(1) Édition de Paris. Tome II, page 20. — *Sermons choisis*, page 21.

« dont le titre est bien singulier; ce titre, c'est *Rome* « *souterraine*. Titre plein d'instruction et de vérité; « titre qui enseigne à cette Rome superbe, à cette « Rome qui frappe les sens, qu'il y a une autre Rome « de morts, une Rome ensevelie, image naturelle de « ce que Rome vivante doit être un jour. Je vous « présente un pareil objet. Je vous présente votre « république, non pas telle que vous la voyez, com- « posée de souverains, de généraux, de chefs de « famille : ce n'est là que la surface de votre répu- « blique, c'est la république superficielle. Mais je « voudrais tracer à vos regards l'intérieur de cette « république, la république souterraine. Car il y a « une république sous vos pieds : descendons-y, par- « courons ces tombeaux qui sont dans le sein de la « terre, levons la pierre. Qu'y voyons-nous? qu'y « apprenons-nous? Quels habitants, mon Dieu! Quels « citoyens! Quelle république!

« Ce n'est pas tout. Portez vos vues au delà de ces « tombeaux. Faites un acte de cette foi qui est *une* « *subsistance des choses que vous ne voyez point*. Portez « votre pensée sur ces âmes qui ne tombent point « sous vos sens, et qui animaient autrefois cette cen- « dre, cette poudre, ces ossements que vous voyez. « Où sont-elles ces âmes? Les unes sont au comble « de la félicité, les autres au comble de la misère. « Les unes sont dans le sein de Dieu, les autres sont « avec les démons. Les unes sont abreuvées au tor- « rent des délices éternelles, les autres ont leur por- « tion dans le *puits de l'abîme, dont la fumée monte*

« *aux siècles des siècles*. Et pour tout dire en un mot, « les unes, pour s'être abandonnées au monde, rem- « portent les récompenses que le monde donne à ses « adorateurs; les autres, pour s'être dévouées à Dieu, « remportent les récompenses que Dieu donne à ceux « qui l'aiment. Que ce contraste vous touche, qu'il « vous pénètre, qu'il vous transforme. Et toi, grand « Dieu, donne du poids à nos exhortations, afin de « donner du succès à nos vœux (1)! »

Sous le rapport de l'invention oratoire, Saurin est éminemment remarquable et n'est dépassé que par Bossuet. Ce n'est pas l'invention logique, invention que Saurin possède du reste à un haut degré; ce n'est pas l'invention des idées, mais de ces traits qui frappent l'imagination et donnent aux idées de l'éloquence. Jugeons-en par un passage du sermon sur la *Pénitence de la pécheresse*. Après avoir rappelé ces paroles de Jésus : *Femme, tes péchés te sont pardonnés; ta foi t'a sauvée; va-t'en en paix*, l'orateur ajoute :

« C'est par là, mes frères, que l'évangéliste finit « l'histoire de la pécheresse et que nous devons finir « ce discours. Il y a pourtant une circonstance que « saint Luc a supprimée, et si j'ose le dire, que je « voudrais qu'il eût racontée, avec tout le détail le « plus exact et le plus sévère. Quels furent les sen- « timents de cette femme après qu'elle eut eu le cou- « rage de faire les démarches que vous avez vues? « Quels mouvements firent naître dans son âme l'ab- « solution qu'elle reçut? Quels effets produisit dans

(1) Édition de Paris. Tome IX, pages 77-79.

« sa conscience cette voix du Sauveur du monde :
« *Femme, tes péchés te sont pardonnés. Femme, ta foi
« t'a sauvée; va-t'en en paix?* Mais non, ce silence n'a
« rien qui doive nous surprendre; mais non, cette
« joie n'était pas une de ces circonstances de l'his-
« toire, qui dût entrer dans la narration de l'his-
« torien : c'est dans le cœur de cette pécheresse,
« mais de cette pécheresse réconciliée, que ce mystère
« devait demeurer renfermé. C'est là cette *paix de
« Dieu, qui surpasse tout entendement;* c'est là cette
« *joie inénarrable et glorieuse*, c'est ce *caillou blanc que
« nul ne connaît sinon celui qui l'a reçu*. Puissiez-vous
« le recevoir, mes frères, afin de le connaître! Puisse
« la douleur d'une repentance vive et amère dé-
« chirer vos cœurs, afin que la miséricorde les gué-
« risse, les console, les comble de joie et d'allé-
« gresse (1)! »

Citons encore un fragment du sermon sur le *Cantique de Siméon*, celui de tous où Saurin a mis le plus d'âme et de tendresse :

« Quelle est cette épée dont la sainte Vierge doit
« avoir l'âme percée? C'était sans doute la douleur
« qu'elle ressentit quand elle vit son Fils attaché à la
« croix. Quel objet pour une mère! Qui de vous, mes
« frères, a réuni ses soins les plus vigilants et sa ten-
« dresse la plus vive sur un seul objet, sur un enfant,
« qu'il regarde comme devant être la consolation de
« ses maux, la gloire de sa maison, l'appui de ses
« derniers ans? Qu'il sente ce que les expressions les

(1) Édition de Paris. Tome II, page 427. — *Sermons choisis*, page 385.

« plus recherchées sont incapables d'exprimer; qu'il « se suppose à la place de Marie; qu'il suppose cet « enfant à la place de Jésus-Christ : faible image en-« core du combat que la nature livre à Marie; faible « commentaire des paroles de Siméon à Marie : *Une « épée percera ta propre âme.* Marie va perdre ce Fils « dont un ange du ciel lui avait annoncé la nais-« sance; ce Fils dont les armées célestes étaient ve-« nues féliciter la terre; ce Fils, que tant de vertus, « tant de charité, tant de bienfaits semblaient devoir « laisser éternellement sur la terre. Elle se représente « déjà cette affreuse solitude, cet abandon général « que l'on éprouve, lorsque, après avoir perdu ce « que l'on avait de plus cher, on se trouve comme si « tout le monde était mort, comme si l'on était resté « seul dans l'être des choses, et si tout ce qui nous « faisait mouvoir et tout ce qui nous faisait vivre était « anéanti. Et par quelle porte le voit-elle ce Fils sortir « du monde? Par un genre de martyre dont la seule « idée effraye l'imagination. Elle voit ces mains cha-« ritables, qui avaient nourri tant d'affamés, qui « avaient fait tant de miracles, percées de clous; elle « voit cette tête royale, sur laquelle le diadème de « l'univers devait être mis, couronnée d'épines, et ce « bras, destiné à porter le sceptre du monde, tenant « un roseau ridicule; elle voit ce temple, dans lequel « la Divinité a *habité* avec toute sa *plénitude*, avec « toute sa sagesse, avec toute sa lumière, avec toute « sa justice, avec toute sa miséricorde, avec toutes les « perfections qui entrent dans la notion de l'Être su-

« prême, elle le voit atteint avec une hache profane « et une impie cognée; elle entend la voix des en- « fants d'Édom, qui crient sur cette auguste demeure « du Très-Haut : A sac! à sac! et qui la réduisent en « monceaux de pierres. Encore si, en voyant expirer « Jésus-Christ, elle pouvait s'en approcher pour le « soulager et pour recueillir cette âme qu'elle ne peut « retenir! Si elle pouvait embrasser ce cher Fils, le « couvrir de ses larmes et lui dire les derniers adieux! « Si elle pouvait arrêter encore ce sang qui coule à « grands flots et qui consume le reste de ses forces « épuisées, soutenir ce chef auguste qui chancelle et « mettre du baume sur ses plaies! Mais elle est con- « trainte de céder à la violence; elle est entraînée « elle-même par la *puissance des ténèbres;* elle ne peut « offrir à Jésus-Christ que des soins impuissants et que « des larmes inutiles. *Une épée percera ta propre âme.* « Siméon connaissait donc le mystère de la croix; il « recueillait le sang que devait répandre ce Rédemp- « teur qu'il tenait entre ses bras, et il disait dans ces « sentiments : *Seigneur, tu laisses maintenant aller ton* « *serviteur en paix selon ta parole, car mes yeux ont vu* « *ton salut* (1). »

Mais l'exemple le plus frappant de ce genre d'invention, celui où Saurin montre le plus de hardiesse, est sans doute le passage suivant du sermon *pour le Jeûne célébré à l'ouverture de la campagne de* 1706 :

« Comme nous envisageons tout ce texte par rap- « port à vous, mes frères, il vous est permis aujour-

(1) Édition de Paris. Tome IV, pages 47-48.

« d'hui de donner un libre cours à vos plaintes et de « dire à la face du ciel et de la terre les maux que « Dieu vous a faits. *Mon peuple, que t'ai-je fait?* Ah! « Seigneur, que de choses tu nous as faites! Chemins « de Sion couverts de deuil, portes de Jérusalem dé- « solées, sacrificateurs sanglotants, vierges dolentes, « sanctuaires abattus, déserts peuplés de fugitifs, « membres de Jésus-Christ errants sur la face de « l'univers, enfants arrachés à leurs pères, prisons « remplies de confesseurs, galères regorgeant de « martyrs, sang de nos compatriotes répandu comme « de l'eau, cadavres vénérables, puisque vous ser- « vîtes de témoins à la religion, mais jetés à la voirie « et donnés aux bêtes des champs et aux oiseaux des « cieux pour pâture, masures de nos temples, pou- « dre, cendre, tristes restes de maisons consacrées « à notre Dieu, feux, roues, gibets, supplices inouïs « jusqu'à notre siècle, répondez et déposez ici contre « l'Éternel.

« Mes frères, si nous considérions Dieu comme « juge, quelle foule de raisons ne pourrions-nous pas « alléguer pour justifier ces coups dont il vous a frap- « pés? L'abus que nous faisions de ses grâces, le mé- « pris que nous avions pour sa parole, les avertisse- « ments de ses pasteurs dont nous ne tenions aucun « compte, tant de mondanité, tant d'orgueil, tant de « froideur, tant d'indifférence et tant de vices odieux « qui ont précédé nos misères, sont des témoins trop « convaincants que nous les avions méritées; ils doi- « vent faire succéder à nos plaintes ce triste mais sin-

« cère aveu qu'un prophète met dans la bouche de
« l'Église : *l'Éternel est juste, car je me suis rebellée*
« *contre lui.*

« Mais dans tout ce texte, nous considérons Dieu
« comme père, et nous disons qu'il n'a point démenti
« cette qualité dans ses châtiments même les plus
« rigoureux. L'amour qu'il avait pour vous l'a porté
« à employer les moyens extrêmes pour vous rap-
« peler à lui. Vous le savez, mes frères, et vous ne
« le savez que trop, la facilité avec laquelle on jouit
« de la présence de Dieu diminue souvent à nos yeux
« le prix de cet avantage. J'en appelle à l'expérience.
« Rappelez à votre mémoire ce temps qui lui est si
« cher, ce temps où la religion était prêchée dans les
« lieux de votre naissance et où Dieu, par une bonté
« admirable, vous accordait tout ensemble et les biens
« spirituels et les prospérités terrestres. J'en atteste
« vos consciences : connaissiez-vous alors tout ce que
« valaient ces faveurs? N'étiez-vous jamais dégoûtés
« de cette manne qui tombait chaque matin à vos
« portes? Ne disiez-vous jamais, comme les Israélites:
« *Nos yeux ne voient que manne?* Il a fallu, pour ra-
« nimer votre zèle, que Dieu vous ait ôté son chan-
« delier; il a fallu que la difficulté de travailler à
« sauver vos âmes vous en fît sentir la nécessité et
« que l'absence de l'Époux mystique embrasât votre
« ferveur. Alors la piété a redoublé au milieu de
« vous, et quoique les malheurs des temps nous aient
« fait voir tant de preuves de la fragilité humaine,
« c'est pourtant à ces mêmes malheurs que nous de-

« vons ces beaux exemples dont la mémoire passera
« à la postérité la plus reculée.

« Reconnaissons-le donc, mes frères, et rendons
« hommage aux droits de Dieu, après avoir osé y
« porter atteinte. Dieu n'a rien fait à l'égard de son
« peuple dont il ait lieu de se plaindre; dans toute
« sa conduite il lui a montré la protection d'un Dieu,
« la fidélité d'un époux, la tendresse d'un père, et
« nous n'avons rien à répondre à la voix qu'il nous
« adresse : *Mon peuple, que t'ai-je fait? En quoi t'ai-je*
« *travaillé? Réponds-moi.*

« Mais si Dieu a répondu aux plaintes du peuple,
« voyons maintenant de quelle manière le peuple ré-
« pondra aux plaintes de Dieu; voyons ce que nous
« répondrons nous-mêmes à celles qu'il nous fait en-
« tendre. Il a écouté les nôtres : refuserions-nous
« d'entendre les siennes? Achevons d'instruire cet
« étonnant procès, qui est entre Dieu et son Église.
« *L'Éternel a un procès avec son peuple, l'Éternel veut*
« *plaider avec Israël* (1). »

Le caractère dramatique est un des plus frappants de l'éloquence de Saurin. On rencontre souvent chez lui des dialogues d'une invention fort heureuse : dialogues entre l'orateur et Dieu, entre l'orateur et son troupeau; dialogues de l'auditeur avec lui-même. La vérité en est toujours le charme, comme elle est l'excuse de ses élans les plus audacieux; la sincérité de son émotion le préserve de l'exagération, car l'exagé-

(1) Édition de Paris. Tome VIII, pages 112-114. — *Sermons choisis*, pages 407-409.

ration n'est possible que quand cette sincérité manque, ou quand l'exaltation de l'esprit n'est pas soutenue par l'exaltation du cœur.

Citons un exemple, qui suffirait seul à justifier ce que nous venons de dire et que nous empruntons encore au sermon sur la *Pénitence de la pécheresse* :

« Directeurs rigides, qui rétrécissez les portes de « la vie, vous qui, par vos effrayantes maximes, se- « mez de ronces et d'épines le chemin du paradis; « messagers de terreur et de vengeance, semblables « à cet ange formidable, qui, avec un glaive flam- « boyant, interdisait à l'homme coupable l'accès au « jardin d'Éden ; vous qui ne dénoncez qu'enfer et « que damnation, venez recevoir ici votre leçon, ve- « nez apprendre et à prêcher et à écrire et à parler « dans ces chaires à un auditoire et à consoler dans « un lit de mort un homme qui a son âme sur le bord « de ses lèvres. Voyez le Sauveur du monde, voyez « avec quelle facilité et avec quelle indulgence il re- « çoit cette pénitente. A peine a-t-elle versé quelques « larmes, à peine a-t-elle répandu sur les pieds de « Jésus-Christ quelque parfum, qu'il couronne sa re- « pentance, devient son apologiste, pardonne pour « un instant de repentir les excès de toute une vie et « daigne reconnaître pour membre de cette Église « *pure, sans rides et sans taches*, une femme, et quelle « femme ! une femme coupable peut-être de prosti- « tution, peut-être d'adultère, certainement d'impu- « reté et de fornication. Après cela déclamerez-vous « avec tant de violence contre la conversion, sous

« prétexte qu'elle n'arrive pas précisément dans le « temps qu'il vous avait plu de lui marquer? Refu- « serez-vous encore des dénonciations de grâce et « d'absolution à ce pécheur qui véritablement a « croupi toute sa vie dans le crime, mais qui, quel- « ques moments avant que d'expirer, revêt tout l'ap- « pareil de la pénitence, se couvre de larmes et de « deuil, comme la pécheresse de l'Évangile, et vous « dit qu'il embrasse avec ferveur les pieds du Ré- « dempteur des hommes?

« Me trompé-je, mes frères? Il me semble que je « vois l'attention redoubler dans cet auditoire. Il me « semble que cette dernière réflexion est du goût « de plusieurs de mes auditeurs. Il me semble que « j'en aperçois quelques-uns qui me tendent la main « d'association et qui me félicitent de ce que j'ab- « jure publiquement aujourd'hui cette morale fu- « neste et atrabilaire qui est plus propre à déses- « pérer les pécheurs qu'à les ramener.

« Mais quoi, mes frères, depuis tant d'années que « nous vous portons la parole, serions-nous assez « mal connus de vous pour que vous pussiez nous « soupçonner d'avoir proposé ces pensées dans un « autre dessein que d'en faire sentir le faible? Ou « plutôt connaîtriez-vous assez mal votre religion, « connaîtriez-vous assez mal l'esprit de l'Évangile « et de mon texte pour en tirer des usages si opposés « aux vues du Saint-Esprit qui les a dictés? Et où « sont-ils donc ces hommes barbares? Où sont-ils ces « messagers de vengeance et de terreur? Où sont-ils

« ces casuistes, dont les maximes ferment tous les « chemins de la vie? Où sont-ils, pour exciter de « cette manière votre colère et votre indignation? « Quoi! cet homme qui creuse depuis cinquante ou « soixante années dans les replis du cœur humain, « cet homme qui vous assure qu'après des recher- « ches exactes, qu'après mille soins réitérés, il trouve « encore dans ce cœur des profondeurs impéné- « trables, cet homme qui tire de la difficulté de ses « travaux des arguments pour vous engager à ne « pas vous contenter d'un examen léger de votre « conscience, à porter le flambeau de l'Évangile « jusque dans les endroits de votre cœur les plus « cachés, cet homme qui vous avertit, qui vous « répète et qui vous réitère que si vous vous con- « tentez d'une étude superficielle de vous-mêmes, « vous tomberez dans mille et mille illusions, vous « prendrez le fantôme de la pénitence pour son vé- « ritable corps, vous vous croirez *riche et dans l'a- « bondance* lorsque vous serez *misérable*, *aveugle*, *nu*, « est-ce là ce casuiste rigide, qui vous scandalise et « qui vous irrite? Quoi! cet homme qui vous dit que, « pour être en droit de s'assurer qu'on est en état « de grâce, il faut avoir pour Dieu un amour de « préférence, qui nous fasse mettre son service au- « dessus de celui des créatures; cet homme qui, « jugeant par mille et mille présomptions que vous « préférez le service des créatures à celui du Créa- « teur, conclut de ce triste phénomène que vous avez « lieu de trembler; quoi, cet homme qui veut que

« vous passiez huit jours dans le recueillement et la « retraite avant que de participer au sacrement de « la sainte cène; cet homme qui veut que vous pu- « rifiiez ces mains sanglantes du meurtre de vos « frères et ce cœur brûlant de haine et de ven- « geance, et mis par cela même dans le catalogue « des cœurs *meurtriers* selon l'esprit de l'Évangile; « cet homme qui vous interdit l'accès à l'eucharistie « tandis que vos commerces ne sont que suspendus, « mais non pas rompus, tandis que vos concussions « ne sont que suspendues, mais non déracinées, « est-ce encore là ce casuiste rigide, qui vous scan- « dalise et qui vous irrite? Quoi! cet homme qui « vous a assistés trois, quatre, six fois au lit de la « mort; cet homme qui vous a vus alors toujours « couverts de larmes, toujours reconnaissant vos « crimes, toujours attestant le ciel et la terre du « dessein où vous étiez de vous corriger, mais qui « vous a vus reprendre incontinent votre premier « genre de vie, comme si vous n'aviez point versé « de larmes, point formé de vœux, point prêté de « serments; cet homme qui conclut de ces tristes « phénomènes que les résolutions de ceux qui sont « mourants ou qui croient l'être doivent être tou- « jours extrêmement suspectes; cet homme qui « vous dit que, depuis qu'il assiste des malades, il « n'en a presque pas vu un seul qui se soit converti « par la maladie (et pour nous, mes frères, nous « sommes garants de ce triste fait); cet homme que « ces exemples affreux épouvantent, et qui est moins

« empressé à dénoncer la grâce de Dieu à des mou-
« rants d'un certain genre, est-ce là encore ce ca-
« suiste rigide qui vous scandalise et qui vous irrite?
« Quoi! cet homme qui voit écrite sur votre visage
« la sentence de mort, cette maison d'argile prête à
« crouler sur ses fondements; cet homme à qui vous
« paraissez plus un squelette qu'un corps vivant;
« cet homme qui craint que dans trois, que dans
« quatre jours on ne vienne lui dire qu'on vous a
« trouvé mort dans votre lit, et sans avoir eu d'autre
« maladie que celle que vous nourrissiez déjà dans
« vos entrailles, que dis-je? que celle qui est peinte
« sur votre visage, que celle qui afflige vos amis,
« qui consterne votre famille; cet homme qui est
« effrayé de ce que tout cela ne fait aucune impres-
« sion sur vous et de ce que vous vivez dans une
« distraction et dans une sécurité qui ne serait pas
« même pardonnable à celui dont les forces et la
« santé sembleraient lui promettre une longue vie;
« cet homme qui vous crie : *Réveille-toi, toi qui dors,*
« *et te relève d'entre les morts, et Christ t'éclairera;*
« mets à profit ce reste de vie qui t'anime, ce souffle
« qui t'empêche de tomber encore, s'il ne t'empêche
« de chanceler, est-ce là ce casuiste rigide qui vous
« scandalise et qui vous irrite? Ces maximes, ces
« discours, ces livres, ces sermons, sont-ce là ces
« systèmes de morale qui confondent et qui déses-
« pèrent? Et où sont-ils donc les pécheurs que ces
« casuistes ont désespérés? Où sont-elles ces con-
« sciences bourrelées, tourmentées? Pour moi, je ne

« vois presque partout qu'un sommeil funeste, je ne « vois que sécurité, que léthargie, qu'endurcisse- « ment. Et quoi, est-ce donc l'histoire de notre « texte? Est-ce cette voix de Jésus-Christ : *Ma fille,* « *ta foi t'a sauvée; va-t'en en paix?* Est-ce la voix de « la Vérité éternelle, qui vous porte à nous faire « ainsi des objections de mensonge et d'illusion? Et « ne voyez-vous pas des différences sans nombre « entre votre cas et celui de la pénitente, entre « Jésus-Christ et ces casuistes (1)? »

A quoi bon, dira quelqu'un, énumérer tous ces moyens d'invention de l'éloquence? L'invention n'est-elle pas un don? Oui, mais c'est un don accordé à celui qui médite et creuse laborieusement son sujet. Sans la méditation, sans cette incubation persévérante, sans ce mariage de l'âme avec le sujet, le talent le plus remarquable reste dans le trivial. C'est l'invention que nous admirons surtout chez les grands orateurs; mais pour trouver, il faut chercher, et en cherchant avec labeur, en mettant toute leur vie dans leur travail, des hommes même sans talent se sont avisés de choses excellentes. Ainsi ne nous contentons pas de répéter l'adage : *Gaudeant bene nati;* mais disons plutôt : Bienheureux ceux qui ne laissent pas leur champ en friche.

La beauté des exordes de Saurin est une des particularités de son talent. Peu d'orateurs en ont d'aussi frappants et d'aussi hardis. Ils sont tous

(1) Édition de Paris. Tome II, pages 420-424. — *Sermons choisis*, pages 378-382.

marqués au coin d'un esprit supérieur, sauf quand il n'y a pas d'exorde du tout, ce qui arrive au moins une fois. Il faut que l'orateur compte sur sa force pour débuter comme il le fait ordinairement. Lisez, par exemple, l'exorde du sermon sur *la Sainteté* (1). Voici celui du sermon sur *le Cantique de Siméon* :

« *Que je meure cette fois, puisque j'ai vu ton visage* « *et que tu vis encore!* Ce fut le cri d'un père tendre, « nous pourrions dire, d'un père faible, dans une « circonstance mémorable de sa vie. Si ce mouve- « ment n'était pas héroïque, il était du moins na- « turel. Joseph avait été le centre des complaisances « de Jacob. Jacob avait cru pendant plus de vingt « années que ce fils avait été dévoré par une bête « sauvage. Il donna toutes les marques d'affliction « qu'on pouvait attendre d'un père qui vient de « perdre son fils et un fils favorisé. Après tant « d'années de deuil, il apprend que ce fils vit, qu'il « est élevé aux postes les plus éminents de l'Égypte, « qu'il mande son père. Tous les moments paraissent « désormais des siècles à ce bon vieillard. Tout ce « qui retarde ses espérances lui semble les faire « évanouir. Il craint la longueur du chemin; il « craint les périls du voyage; il craint sa propre « vieillesse. Il part, il arrive enfin; il voit de ses « yeux cet objet de tant de vœux. Il sent Joseph « qui l'embrasse et qui le couvre de ses larmes. La « joie lui coupe la voix, et il ne peut prononcer « d'autres paroles que celles-ci, que Moïse semble

(1) Édition de Paris. Tome Ier.

« avoir décrites, s'il faut ainsi dire, du sein des en« trailles paternelles : *Que je meure cette fois, puisque* « *j'ai vu ton visage et que tu vis encore.*

« Mes frères, il y a ici plus que Jacob, surtout il « y a ici plus que Joseph. Siméon avait reçu de « Dieu la promesse de vivre jusqu'à ce qu'il eût vu « le Messie. De l'accomplissement de cette promesse « dépendait la décision de ces questions les plus « grandes que pût agiter la misérable postérité « d'Adam. Y a-t-il quelque adoucissement à at« tendre à cette fatale sentence : *Au jour que tu man*« *geras du fruit de l'arbre du bien et du mal, tu mour*« *ras de mort?* Tant d'oracles, qui promettaient un « Rédempteur, venaient-ils de Dieu ou des hommes? « La charité de Dieu peut-elle aller jusqu'à immoler « son Fils à la place des coupables? En un mot, « l'attente d'Israël est-elle fondée ou chimérique? « Elle s'accomplit enfin cette promesse; il paraît en« fin ce divin enfant, que Dieu avait *préparé devant* « *la face de tous les peuples, pour éclairer toutes les na*« *tions, pour être la gloire d'Israël.* Déjà un ange a an« noncé sa venue aux bergers; déjà des armées cé« lestes ont fait retentir les airs de ces triomphantes « voix : *Gloire soit à Dieu aux lieux très hauts, et en* « *terre paix envers les hommes de bonne volonté;* déjà « des sages d'Orient sont venus lui rendre les hon« neurs suprêmes comme à leur Souverain. Que « reste-t-il à Siméon, après avoir vu le Sauveur, que « d'entrer en possession du salut? Aussi prend-il cet « enfant entre ses bras : sa foi est changée en vue et

« son espérance en possession, et il s'écrie : *Seigneur,*
« *tu laisses maintenant aller ton serviteur en paix, selon*
« *ta parole; car mes yeux ont vu ton salut* (1). »

La majesté et l'autorité qui distinguent Saurin se retrouvent partout dans ses exordes; on y remarque aussi le trait caractéristique de son talent oratoire : l'invention. Sous ce rapport chacun de ses exordes vaut tout un discours. Il n'eût certes pas goûté le conseil de Théremin, de tirer invariablement l'exorde du contexte. Ordinairement il lui est fourni par un souvenir biblique. C'est une heureuse idée, de préparer à la tractation du texte par le développement d'une portion parallèle de l'Écriture sainte. Ainsi, dans son sermon sur *la Pénitence de la pécheresse*, il avait le moyen le plus direct d'entrer en matière, et cependant il demande à l'ancienne alliance le sujet d'un exorde dont vous remarquerez la beauté et la parfaite convenance :

« *Je te prie, que je tombe entre les mains de l'Éter-*
« *nel, parce que ses compassions sont en grand nombre;*
« *mais que je ne tombe point entre les mains des hommes.*
« Ce fut le vœu que forma David dans la plus fu-
« neste circonstance de sa vie. Un prophète, émis-
« saire du Dieu des vengeances, vient lui apporter
« ce sinistre choix : *Je te propose trois choses; choisis*
« *l'une d'elles, afin qu'elle t'arrive : ou la famine du-*
« *rant l'espace de trois ans; ou d'être consumé durant*
« *trois mois, en sorte que l'épée de tes ennemis t'at-*
« *teigne; ou que l'épée même de l'Éternel soit durant*

(1) Édition de Paris. Tome IV, pages 29-31.

« *trois jours dans le pays et que l'Ange de l'Éternel*
« *fasse le dégât dans toutes les contrées d'Israël. Re-*
« *garde ce que j'aurai à répondre à celui qui m'a en-*
« *voyé.*

« Quelle proposition pour un homme accoutumé « à regarder le ciel comme la source des bénédic- « tions et des grâces, qui ne le voit désormais que « comme le séjour des foudres et des carreaux, prêts « à être lancés sur sa tête! Pour quel de ces fléaux « penchera-t-il? Quel d'entre eux pourra-t-il choisir, « qui ne lui donne sujet de se reprocher qu'il s'est « déterminé pour le plus funeste? Et qu'eussiez-vous « choisi à sa place, mes frères? — Vous fussiez-vous « déterminés pour la guerre? Auriez-vous pu seule- « ment soutenir cette idée? Les armées d'Israël jadis « voyant la victoire constamment attachée à leurs « pas; elles-mêmes menées en triomphe; l'arche de « l'Éternel captive; un soldat cruel et barbare met- « tant le royaume en cendres, rasant ses forteresses, « ravageant la moisson et enlevant dans un moment « l'espérance de toute une année! — Vous fussiez- « vous déterminés pour la famine? Eussiez-vous « choisi *les cieux* devenus *d'airain*, la *terre* rendue « *de fer*, les champs dévorant le grain qui leur avait « été confié, *les sauterelles broutant les restes du hurbec,* « *et le hanneton le reste des sauterelles;* les hommes « s'arrachant le pain des mains, ne pouvant ni vivre « ni mourir, et devenus hors d'état de se nourrir, « pour avoir été trop longtemps sans prendre de « nourriture? — Vous fussiez-vous déterminés pour

[redacted]

« la mortalité? Eussiez-vous choisi ces affreux temps, « où la contagion, comme sur les ailes du vent, « porte son venin mortel, avec la rapidité de l'éclair, « d'une ville dans une autre ville, d'une maison « dans une autre maison; temps où l'on vit sans « secours, où chacun, occupé à se garantir soi-même « du péril, ne peut s'employer à garantir les autres; « où le père fuit l'entretien du fils, le fils celui du « père, l'épouse celui de l'époux, l'époux celui de « l'épouse; où l'on se redoute, lors même qu'on « s'aime tendrement, et où l'on se communique mu- « tuellement des souffles mortels et empoisonnés?

« Ce sont les funestes fléaux que Dieu met au « choix de David coupable, afin qu'il les pèse à la « balance et qu'il agite la triste question quel des « trois sera son partage? Il se détermine pourtant: « *Que je tombe, je te prie, entre les mains de l'Éter- « nel, parce que ses compassions sont en grand nombre, « plutôt qu'entre les mains des hommes.* Il lui semble « que les coups partant immédiatement de la main « d'un Dieu miséricordieux, quoique irrité, seront « les plus faciles à arrêter. Il ne conçoit rien de « plus affreux que de voir entre Dieu et lui des « hommes, qui lui interceptent ses regards et qui « lui ferment l'accès au trône de la grâce.

« Mes frères, le souhait de David consterné doit « régler le nôtre à l'égard de chacune des taches « dont notre vie a été souillée. Il est vrai que les « yeux de Dieu sont infiniment plus purs que les « yeux des hommes. Il est vrai qu'il découvre dans

« notre vie des faibles qui nous avaient échappé, et
« que *si notre cœur nous condamne, Dieu est plus grand*
« *que notre cœur*. Il est vrai qu'il a des fléaux pour
« nous punir, infiniment plus redoutables que ceux
« des hommes, et qu'au lieu que les hommes ne
« peuvent *tuer que le corps, Dieu peut jeter l'âme dans*
« *la gêne*. Mais pourtant ce Dieu fort, ce Dieu ven-
« geur, ce Dieu terrible, est un Dieu miséricordieux;
« *ses compassions sont en grand nombre*, au lieu que
« les hommes sont cruels. Oui, ces hommes, qui se
« donnent eux-mêmes les licences les plus criantes,
« ces hommes qui ont tant besoin de support, ces
« hommes qui méritent eux-mêmes les châtiments
« les plus rigoureux, ces hommes sont pour l'ordi-
« naire sans miséricorde pour leurs semblables. En
« voici un fameux exemple. La pécheresse de l'É-
« vangile fait l'expérience de l'un et de l'autre de ces
« deux états. Elle éprouve tour à tour le jugement
« de Dieu et le jugement des hommes. Mais elle y
« trouve un traitement bien différent. Entre les
« mains de Jésus-Christ, elle voit à la vérité un lé-
« gislateur sévère, qui la laisse pendant quelque
« temps verser des larmes et des larmes très amères,
« un législateur qui l'abandonne quelque temps à la
« douleur dont elle est pénétrée, qui peut voir ses
« cheveux épars, son maintien troublé, mais qui
« bientôt prend soin d'essuyer lui-même ses larmes
« et qui lui fait entendre cette douce voix : *Ma*
« *fille, va-t'en en paix*. Entre les mains des hommes,
« au contraire, elle ne trouve que cruauté et que

« barbarie. Elle entend un pharisien orgueilleux, « qui voudrait armer contre elle, même le Rédemp- « teur du genre humain; lui faire entendre un ar- « rêt de mort, même dans l'exercice de la pénitence; « exciter et faire sourdre la condamnation du sein « même de la grâce et de la miséricorde. — C'est « cette instructive, c'est cette consolante histoire, « que nous rappelons aujourd'hui (1). »

Saurin fait un usage abondant et judicieux de l'Écriture sainte. Il l'emploie d'une manière directe, et non par des allusions fines ou ingénieuses comme Du Bosc et Superville. Il a moins d'esprit qu'eux, ou en fait moins. En général, les grands écrivains ne font pas de l'esprit, et quand il leur arrive d'en faire, on le remarque comme une tache. Ce n'est pas que Saurin n'ait aussi des emplois ingénieux de l'Écriture sainte; mais il est alors plutôt poétique que spirituel. Ainsi dans le sermon *pour le Jeûne de* 1706:

« Lorsque la colombe rencontre hors de l'arche « les vents déchaînés, les eaux débordées, les bondes « des cieux ouvertes, l'univers entier enseveli sous « les ondes, elle cherche son refuge dans l'arche. « Mais lorsqu'elle trouve des plaines et des cam- « pagnes, elle s'y arrête. Mon âme, voilà ton image. « Lorsque le monde te propose des prospérités, des « dignités, des richesses, tu écoutes la voix de l'en- « chanteur et tu te laisses surprendre à ses charmes. « Mais lorsque tu ne trouves dans le monde que

(1) Édition de Paris. Tome II, pages 390-393. — *Sermons choisis*, pages 348-351.

« pauvreté, que dégoûts, que misère, tu tournes tes « yeux vers le ciel, pour y chercher la félicité dans « son centre (1). »

Ainsi encore dans le deuxième sermon sur *le Renvoi de la conversion :*

« Nous devons agir dans l'ouvrage de notre salut « comme à l'égard de notre santé et de notre vie. « En vain travaillerions-nous à nous les conserver, « si Dieu même ne nous prêtait son bras : l'air, la « nature, les éléments, tout conspire à nous enlever « au monde; nous nous évanouissons comme de « nous-mêmes, et Dieu peut seul retenir ce souffle « qui nous soutient. Un roi d'Israël fut blâmé pour « avoir eu recours au médecin sans recourir à l'Éter- « nel. Mais ne serions-nous pas des insensés si, sous « prétexte que Dieu seul peut conserver notre vie, « nous nous précipitions dans un abîme; si nous nous « abandonnions aux flots de l'Océan; si nous ne pre- « nions ni aliments, lorsque nous avons de la santé, « ni remèdes, lorsque nous sommes malades. Ainsi, « dans l'ouvrage du salut, nous devons, lors même « que nous implorons le secours du ciel, travailler « à cet ouvrage. Nous devons imiter l'exemple de « Moïse attaqué par l'Amalécite : il partage avec « Josué l'ouvrage de la victoire. Moïse monte sur la « montagne, Josué descend dans la plaine; Josué « combat, Moïse prie; Moïse tend ses mains sup- « pliantes au ciel, Josué lève un bras guerrier; « Moïse oppose sa ferveur au courroux du ciel, Josué

(1) Édition de Paris. Tome VIII, page 100. — *Sermons choisis*, page 405.

[redacted]

« oppose ses armes et son courage à l'ennemi du « peuple juif; et par ce sage concours de prières et « d'action, de confiance et de vigilance, Israël « triomphe, Amalec est mis en déroute (1). »

Saurin ne fait pas, comme d'autres, naître le sourire par des rapprochements spirituels (nous ne le regrettons pas, car l'esprit, en semblable matière, nuit au sérieux); en revanche, sa manière d'employer la Bible est noble, large et franche, ingénieuse quelquefois, éloquente presque toujours.

Quant à sa langue, elle n'est pas sans défectuosités. Tant mieux pour ses compétiteurs ; car si chez lui la forme était en harmonie avec le fond, Bossuet seul pourrait lui tenir tête. Sa langue est d'une admirable clarté, d'une concision rapide, d'un mouvement pressé et entraînant; mais elle a des allures un peu brusques, quelque chose de haché dans la contexture, peu de rhythme, peu d'élégance, peu de souplesse; elle est moins riche que celle des prédicateurs catholiques; elle n'a pas non plus les articulations douces, les inflexions moelleuses de la langue de Massillon, ni la liberté et l'ampleur de celle de Bourdaloue. Le séjour de Saurin à l'étranger a exercé sur lui à cet égard une influence fâcheuse : son style est un style réfugié, tout au moins pour le choix des expressions, parfois impropres, triviales ou peu précises. Il faut signaler aussi chez lui une sorte de tic, qui consiste à ouvrir la phrase cinq ou six fois de suite par les mêmes mots. Il peut

(1) Édition de Paris. Tome Ier, page 56.

y avoir dans cette forme quelque chose qui attire l'attention et grave les idées dans la mémoire; mais Saurin en a abusé et ses copistes après lui.

Disons quelques mots de qualités qui appartiennent plus directement au caractère et à l'âme. L'éloquence est en elle-même un trait du caractère plutôt qu'un don intellectuel; mais on peut néanmoins distinguer ce qui est de l'art, du talent, et ce qui est de l'individualité morale, c'est-à-dire de l'homme lui-même. C'est l'homme que nous voulons considérer maintenant plutôt que l'orateur. Avec peu de piété, Saurin aurait pu être ce que nous l'avons vu, tant le talent sait bien imiter; mais l'*autorité* de sa parole nous fait reconnaître en lui le vrai chrétien, et elle nous empêcherait, à elle seule, d'admettre les imputations fâcheuses dont il a été l'objet. L'accent de l'autorité est chez lui plus énergique et plus frappant peut-être que chez aucun autre.

Nous n'en citons que deux exemples. Le premier est tiré du deuxième sermon sur *le Renvoi de la conversion* :

« Ces réflexions doivent disculper les ministres « de l'Évangile qui savent soutenir la majesté de « leur emploi et répondre à leur caractère. Si elles « ne nous disculpent pas dans vos esprits, elles nous « justifieront au moins dans ce grand jour où les « choses les plus cachées seront mises en évidence. « On n'a point d'idée de notre ministère. On nous

« appelle chez un mourant, que nous savons avoir « été un scélérat, ou du moins avoir été très éloigné « de remplir les conditions de l'alliance de grâce. « Ce scélérat, aux approches de la mort, se com- « pose, ne parle que de repentir, que de miséricorde, « que de larmes. On voudrait qu'à la vue de cet « extérieur de conversion, nous supposassions qu'un « tel homme est plus que converti et que, dans cette « téméraire supposition, nous lui offrissions les pre- « mières places dans le séjour des bienheureux.

« Mais malheur, malheur à ces ministres qui, par « une cruelle douceur, précipitent des âmes dans « l'enfer, sous prétexte de leur ouvrir le paradis! « Malheur au ministre de l'Évangile qui sera si li- « béral des faveurs de Dieu! Au lieu de parler de « paix à un tel homme, *je crierai à plein gosier,* « *j'élèverai ma voix comme un cornet* (Ésaïe, LVIII, 1); « je censurerai, je tonnerai, je décocherai contre lui « *les flèches du Tout-Puissant*, je lui en ferai *sucer* « *tout le venin* (Job, VI, 4). Heureux si je me fais « jour à travers tant de passions invétérées, si je « sauve *par frayeur*, et si j'arrache comme du feu « un cœur endurci dans le crime.

« Que si, comme il arrive pour l'ordinaire, le « mourant ne donne à sa conversion que les restes « d'un corps usé et les derniers soupirs d'une vie « mourante, malheur, malheur encore au ministre « de l'Évangile qui, par une lâche politique, viendra, « pour ainsi dire, canoniser ce mourant, comme s'il « était expiré de *la mort des justes!* Et qu'on ne dise

« pas : Que voulez-vous? Voulez-vous troubler les « cendres d'un mort? Voulez-vous désespérer une « famille? Voulez-vous mettre une note d'infamie « dans une maison? — Ce que je veux? Je veux sou- « tenir les intérêts de mon maître; je veux agir en « digne ministre de Jésus-Christ; je veux vous faire « éviter de prendre pour une bonne mort, une mort « antichrétienne; je veux mettre à profit la perte « que je viens de faire, et que la proie que le démon « vient de m'enlever épouvante les assistants, une « famille, toute une Église (1). »

Notre second exemple est tiré du sermon sur *les Dévotions passagères :*

« Nous entendons, par cette piété qui est comme « la *rosée de l'aube du jour qui s'en va*, celle qu'ex- « citent pour l'ordinaire les catastrophes publiques. « Un État prospère, son commerce fleurit, ses ar- « mées triomphent, son suffrage donne le branle à « l'univers. Les vices, suites ordinaires de la prospé- « rité, naissent du sein de la prospérité même. La « conscience dort au milieu du tumulte des pas- « sions et, à mesure que la corruption grossit, la « sécurité augmente. La patience de Dieu se lasse « et, par les coups dont elle frappe, ou par ceux « dont elle menace de frapper, elle enlève cette « prospérité, du moins elle menace de l'enlever. « Les sinistres messagers de la vengeance de Dieu « viennent signifier leur commission formidable. Ces « *vents*, dont il fait *ses anges*, font déjà entendre leurs

(1) Édition de Paris. Tome Ier, pages 78-79.

« sons affreux; ces *flammes de feu*, dont il fait *ses*
« *ministres*, font déjà voir leur épouvantable lueur.
« La peste, la guerre, la famine, exécuteurs de ces
« arrêts du courroux céleste, préparent leur redoutable ministère. *Un personnage appelé la Mort* et un
« autre appelé *Sépulcre* reçoivent cet ordre sanguinaire : Allez, courez, exterminez, *par la mortalité,*
« *par l'épée et par la famine la quatrième partie de la*
« *terre*. Chacun voit dans le malheur public sa perte
« particulière. *Capernaüm*, *élevée jusques au ciel,* s'en
« va *précipitée jusqu'aux enfers*. Les Jonas se promènent dans Ninive et font retentir ses murs de
« ces sons lugubres : *Encore quarante jours*, *et Ninive*
« *sera détruite*. Ou, pour laisser les noms empruntés
« et pour rapprocher nos portraits des originaux qui
« nous en ont fourni la matière, vos pasteurs, affranchis de leur timidité ou de leur lâcheté naturelle, méprisant ces petits tyrans, dirai-je? ou ces
« vermisseaux, qui voudraient qu'au milieu d'un
« peuple tout libre nous fussions les seuls esclaves;
« que, tandis qu'on voit les vices courir déchaînés,
« la *Parole de Dieu* fût *liée* et que, dans l'exercice
« d'un ministère de réformation, nous fussions plus
« lâches que des évêques de cour ou des prédicateurs de princes; vos pasteurs vous font entendre
« leur voix, etc. (1). »

A l'autorité ajoutons la hardiesse, non-seulement celle des idées, mais celle de l'homme. Il est hardi

(1) Édition de Paris. Tome II, pages 115-116. — *Sermons choisis,* pages 215-216.

pour la cause de Dieu. On a rarement porté plus haut ce que nous pourrions appeler, faute d'un meilleur mot, la fierté chrétienne. Nous en trouvons un exemple dans le passage suivant du sermon sur *la Tranquillité qui naît de la charité* :

« Je sais bien quel est le goût de la plupart des « chrétiens sur ce sujet, et je sais les croix aux« quelles on doit s'attendre lorsqu'on refuse de s'y « conformer. On croit avoir flétri un ministre de « l'Évangile, quand on a dit de lui : Il trouble, il « épouvante, il atterre. Reproche glorieux ! flétris« sure honorable ! Comme si, pour décrier un homme « versé dans la science du corps humain, on disait : « Il coupe, il tranche, il brûle ! Eh ! c'est parce qu'il « est versé dans cette science, c'est pour cela qu'il « agit de cette manière ; c'est pour cela qu'il est aussi « prodigue du sang corrompu qu'avare de celui qui « est pur ; c'est pour cela que, malgré la fureur et « les hurlements d'un malade, il va chercher, avec le « fer et le feu, à travers les parties les plus saines et « les plus sensibles, celles qui sont infectées et qui al« laient communiquer leur venin à toutes les autres.

« Et voilà le devoir d'un ministre de Jésus-Christ ; « et j'en atteste le Dieu immortel, voilà le modèle « que nous voulons suivre. Nous irons, jusque dans « l'intérieur de vos demeures, troubler cette fausse « paix dont vous jouissez. Nous irons au milieu d'une « maison de deuil, parmi les larmes et les cris d'une « famille éplorée, à la vue même d'un héritier avide « et moins agité de la crainte de voir mourir un ma-

« lade que de celle de lui voir restituer avant sa mort « une partie du bien mal acquis, prêcher la restitu- « tion. Nous craindrons plus, pour nos pénitents, le « feu de l'enfer que celui de la fièvre, que nos exhor- « tations pourraient augmenter. Nous aurons plus « d'égard à la voix d'un apôtre, qui veut que nous « sauvions certains hommes par *la frayeur,* qu'aux « instances d'une femme mal instruite de ses devoirs « et des nôtres, et qui voudrait que nous calmassions « une âme qu'il est nécessaire d'agiter. Et croyez- « nous, mes frères, si Dieu nous donne d'exciter un « trouble salutaire dans une âme, il nous donnera « bien de l'apaiser. Nous saurons bien ranimer des « consciences que nous aurons abattues. Quand nous « aurons atterré des pécheurs et que nous les aurons « mis au terme où était saint Paul dans le chemin de « Damas, nous saurons bien les relever Quand, du « fond d'une âme saintement effrayée des jugements « de Dieu, vous direz : ***Misérable que je suis, qui me « délivrera de ce corps de mort? O Dieu, à toi est la jus- « tice, à moi la honte et la confusion de face! O Éternel, « si tu prends garde aux iniquités, qui est-ce qui subsis- « tera?*** — alors, nous vous ferons éprouver qu'il y a « une cruauté charitable, comme il y a une charité « cruelle; alors nous exercerons les fonctions les plus « douces de notre ministère; alors nous déférerons « avec des transports de joie à cet ordre du ciel : « ***Consolez, consolez mon peuple!*** Alors nous vous tire- « rons des gouffres de cet enfer, dans lesquels nous « vous avions fait descendre par la pensée, de peur

« que vous n'y fussiez précipités réellement; alors « nous bannirons la crainte de vos cœurs, après y « avoir produit la charité. C'est ainsi que se concilie « l'Écriture avec l'Écriture, notre ministère avec « notre ministère (1). »

Saurin a-t-il de l'onction, c'est-à-dire ce composé de suavité, de douceur, de tendresse, d'entrailles paternelles, qu'on désigne sous le nom d'onction? Il serait injuste de la lui refuser tout à fait (preuve en soit le sermon sur *le Cantique de Siméon*, que nous avons déjà signalé sous ce rapport); mais ce n'est pas là ce qui le distingue. Il ravit les âmes par la violence, plutôt qu'il n'y pénètre par la douceur.

Un de ses titres d'honneur, c'est d'avoir autant de tolérance que de franchise. C'est bien en son nom qu'il parle, dans ce passage du sermon sur *les Profondeurs divines* :

« Les profondeurs divines doivent confondre le zé« lateur indiscret, ceux qui décrient, qui déchirent « les opinions différentes de leur système, sur des « matières en elles-mêmes obscures et ténébreuses. « Ici nous versons notre douleur dans le sein de nos « frères de la confession d'Augsbourg, dont quelques « docteurs nous dépeignent avec de noires couleurs, « trempent leur plume dans le fiel lorsqu'ils écrivent « contre nous, nous taxent de faire de la Divinité un « Dieu cruel et barbare, un Dieu qui est l'auteur du « péché et qui autorise lui-même par ses décrets le « relâchement et la corruption des hommes. Vous le

(1) Édition de Paris. Tome VI, pages 93-95.

« voyez, si c'est là notre doctrine. Vous le voyez
« si nous ne joignons pas nos voix à celles des
« séraphins et si nous ne faisons pas résonner nos
« auditoires des cris redoublés : *Saint, saint, saint*
« *est l'Éternel des armées!* Vous le voyez, si nous
« n'exhortons pas nos peuples à *entrer par la porte*
« *étroite*, à *travailler à leur salut avec crainte et trem-*
« *blement*. Mais les conséquences que nous vous im-
« putons, nous dites-vous, ne suivent-elles pas de
« vos principes? Je veux pour un moment qu'elles en
« suivent. Ne suffit-il pas que nous les désavouions,
« que nous les condamnions? Une pareille réponse de
« votre bouche sur un autre dogme ne nous a-t-elle
« pas satisfaits? Accusez-nous d'être de mauvais logi-
« ciens; mais ne nous accusez pas d'être de méchants
« hommes. Accusez-nous de mal raisonner; mais ne
« nous accusez pas d'exercer un ministère infidèle.
« Mais, direz-vous, vous avez des docteurs parmi
« vous qui empoisonnent eux-mêmes les contro-
« verses, qui réfutent avec aigreur, qui excommu-
« nient ceux qui ne sont pas de leur sentiment sur
« la prédestination, et qui voudraient pouvoir mettre
« tout à feu et à sang. Avons-nous de ces docteurs?
« Ah! Dieu veuille nous en délivrer! Mais ils sui-
« vent leur propre esprit et non l'esprit de nos Égli-
« ses. Nos Églises n'ont jamais séparé personne de
« leur communion, pour ce point seul qu'on n'était
« pas de leur sentiment sur la prédestination. Vous
« le savez par expérience. Ne vous ouvrons-nous pas
« notre sein? Ne vous recevons-nous pas à notre com-

« munion? N'avons-nous pas un désir sincère, ar-
« dent, de nous réunir avec vous? Oh ! si Dieu vou-
« lait exaucer nos vœux! O Épouse de Jésus-Christ,
« si Dieu voulait terminer ces guerres intestines qui
« te déchirent! O enfants de la Réformation, si vous
« saviez unir vos efforts contre le vrai ennemi de la
« Réformation et des réformés! C'est la matière de
« nos souhaits. Ce sera sans cesse la matière de nos
« prières (1). »

Tolérant envers les protestants qui ne partagent pas toutes ses vues, serait-il intolérant envers les catholiques, ainsi que l'affirme le cardinal Maury? Celui-ci est souverainement injuste envers Saurin et cherche de toute manière à le rabaisser. Ainsi il indique les sermons sur *la Sagesse de Salomon* (2) et sur *le Discours de saint Paul à Félix et à Drusille* (3), qui n'ont rien de remarquable, comme « les chefs-d'œuvre « de son talent. » Il y a là une singulière prévention, si ce n'est un misérable calcul. Il se livre ensuite à de minutieuses investigations pour trouver Saurin en défaut et pouvoir lui reprocher des invectives contre le catholicisme. Citons un passage du chapitre qu'il lui consacre :

« On croit assez communément, sur parole, que
« Saurin ne s'est jamais permis des déclamations
« contre l'Église romaine; mais, au contraire, je
« n'imagine pas que l'inconséquente contradiction

(1) Édition de Paris. Tome Ier, pages 161-162. — *Sermons choisis*, pages 163-164.
(2) Édition de Paris. Tome VII. (3) *Ibid.*

« qu'on découvre avec tant de surprise parmi les « protestants, quand ils allient trop souvent les prin« cipes et le langage de la tolérance avec la conduite « et la fureur du fanatisme, puisse éclater avec plus « d'emportement et de scandale que dans ses ser« mons sur *la Consécration du temple de Woorburg*, « sur *les Malheurs de l'Église*, sur *les Profondeurs « divines*, sur *le Jeûne célébré avant la campagne de* « 1706. On y retrouve la violence et la frénésie des « premières explosions qui avaient signalé, dans le « seizième siècle, l'esprit révolutionnaire de la pré« tendue réforme (1). »

Nous déclarons que ces accusations n'ont pas l'ombre de fondement et que Saurin montre bien plutôt, en parlant des persécuteurs de ses frères, une modération admirable et un esprit de charité et de pardon. Jugez-en vous-mêmes. Voici quelques-uns des passages dans lesquels Maury a vu *la fureur du fanatisme*.

Dans le sermon sur *les Profondeurs divines :*

« La Providence est la troisième voie qui nous « conduit à Dieu, et qui nous donne de nouveaux « sujets d'adorer ses perfections, mais qui confond « notre esprit et qui nous fait sentir que Dieu n'est « pas moins incompréhensible dans la manière dont « il gouverne le monde, que dans la manière dont il « l'a formé. C'est ce qu'il serait aisé de prouver, si « les bornes qui nous renferment nous permettaient « d'examiner les ressorts dont la Providence se sert

(1) Maury. *Essai sur l'éloquence de la chaire*. Chapitre xxxii.

« dans le gouvernement de cet univers. Contentez-« vous de jeter les yeux un moment sur la conduite « de la Providence dans le gouvernement de l'Église « depuis un siècle et demi.

« Qui eût cru que, dans un royaume voisin, un « roi cruel et superstitieux, le plus grand ennemi « que la Réformation eut jamais, lui qui, par la fu-« reur de ses armes et par les productions de sa « plume, s'opposait à ce grand ouvrage, réfutant « ceux qu'il ne pouvait persécuter, persécutant ceux « qu'il ne pouvait réfuter; qui eût cru que ce mo-« narque servît le premier au dessein qu'il voulait « renverser, frayât le chemin à la Réformation et, « en secouant le joug du pontife romain, exécutât le « plan de la Providence, lorsqu'il semblait ne faire « qu'assouvir sa volupté et son ambition (1)?

« Qui eût cru que l'ambitieux Clément (2), pour « soutenir des droits chimériques que l'orgueil du « clergé a formés, et auxquels la lâcheté des peuples « et la mollesse même des souverains les soumet; « qui eût cru, dis-je, que cet ambitieux pontife, en « lançant les foudres du Vatican contre ce roi, eût « perdu tout un grand royaume et eût porté ainsi le « premier coup à la tyrannie qu'il avait dessein d'af-« fermir?

« Qui eût cru que Zwingle eût eu de si grands « succès, au milieu du peuple de l'univers le plus in-« violablement attaché aux coutumes de ses pères; « d'un peuple qui retient avec scrupule jusqu'à la

(1) Henri VIII. (2) Clément VII.

« forme des habits de ses ancêtres ; d'un peuple sur-« tout si ennemi des innovations en matière de reli-« gion, qu'il peut à peine souffrir une explication « nouvelle d'un passage de l'Écriture, un argument « qui n'avait point encore été employé, une remar-« que de critique; qui eût cru qu'on eût pu lui per-« suader une religion si diamétralement opposée à « celle qu'il avait sucée avec le lait?

« Qui eût cru que Luther pût triompher de tant « d'obstacles, qui s'opposaient au succès de ses pré-« dications en Allemagne, et que ce superbe empe-« reur, qui comptait parmi ses captifs des pontifes « et des rois, ne pût triompher d'un misérable « moine?

« Qui eût cru que ce tribunal barbare de l'Inqui-« sition, qui asservit tant de peuples à la supersti-« tion, eût été dans ces provinces une des premières « causes de notre réformation?

« Et peut-être que de cette nuit ténébreuse qui « enveloppe aujourd'hui une partie de l'Église, va « s'élever la lumière. Peut-être que ceux qui parle-« ront après nous sur la Providence auront lieu de « mettre dans le catalogue de ses profondeurs la ma-« nière dont Dieu aura délivré la vérité opprimée, « dans un royaume où elle fleurissait avec tant d'é-« clat, et que ces coups redoublés qu'on porte contre « les réformés ne serviront qu'à affermir la Réfor-« mation (1). »

(1) Édition de Paris. Tome Ier, pages 139-140. — *Sermons choisis*, pages 140-142.

Dans le sermon *pour le Jour de la consécration du temple de Woorburg* :

« N'attendez pas que je cherche à rouvrir des « plaies que le temps a déjà fermées, qu'en rappe- « lant à vos esprits les effrayantes scènes dont nos « Églises furent ensanglantées, j'examine si ce sont « les désolations de la Jérusalem ainsi proprement « nommée, ou celles de la Jérusalem mystique, qui « ont dû faire répandre plus de larmes. Puisse l'idée « de ce torrent de maux dans lesquels nous avons été « plongés, n'exciter dans les entrailles du Dieu misé- « ricordieux que des mouvements de miséricorde! « Puisse-t-il, en couronnant ceux qui les ont souf- « ferts, faire grâce à ceux qui les ont fait souffrir!

« Je me borne à l'objet que la solennité de ce jour « rappellerait à vos esprits quand même j'entrepren- « drais de les en éloigner : je veux dire à la perte « de nos temples et aux coups qui ont été portés à « la religion. Les couleurs dont Jérémie s'est servi « pour tracer les malheurs des Juifs ne sauraient « rien avoir de trop vif pour dépeindre ceux qui fon- « dirent sur nous. Pendant une longue suite d'an- « nées, un fléau succédait à un autre fléau, *un abîme « appelait un autre abîme au son de ses canaux*. Mille « et mille coups furent portés à nos malheureuses « Églises avant celui qui devait les réduire en pou- « dre, et, s'il est permis de parler ainsi, on aurait dit « que ceux qui s'étaient armés contre nous, non con- « tents du plaisir de voir notre ruine, voulaient en- « core avoir celui de la savourer.

« Tantôt on publiait des édits contre ceux qui, pré-
« voyant les maux qui allaient fondre sur nos Églises
« et ne pouvant les détourner, allaient chercher la
« triste consolation de ne pas en être les témoins;
« tantôt contre ceux qui, ayant eu la lâcheté de re-
« nier leur religion, ne pouvaient soutenir les re-
« mords de leur conscience et se relevaient de leur
« chute; tantôt on défendait aux pasteurs d'exercer
« leur discipline contre ceux de leur troupeau qui
« avaient abjuré la vérité; tantôt on permettait aux
« enfants de l'âge de sept ans d'embrasser une doc-
« trine, dans la discussion de laquelle on soutient
« que les adultes mêmes sont incapables d'entrer;
« tantôt on supprimait un collége, tantôt on inter-
« disait une église..... Quelquefois on nous chassait
« du royaume, quelquefois on nous défendait sous
« peine de mort d'en sortir. Ici vous auriez vu des
« trophées dressés à la gloire de ceux qui avaient
« trahi leur religion; là vous auriez vu traîner dans
« les cachots, sur l'échafaud ou sur la galère, ceux
« qui avaient le courage de la confesser; là des corps
« morts traînés sur la claie pour avoir expiré en la
« confessant. Ailleurs vous auriez vu un mourant
« aux prises avec les ministres de l'erreur, par-
« tagé entre la crainte de l'enfer, s'il persistait
« dans son apostasie, et la crainte de laisser ses en-
« fants sans pain, s'il employait ces derniers mo-
« ments que les trésors de la Providence et de la
« longue attente de Dieu lui laissaient encore pour
« s'en relever. Dans un autre endroit, des pères et

« des mères s'arracher à des enfants, sur lesquels la « crainte d'être séparés d'eux dans l'éternité leur fai- « sait répandre des larmes plus amères que celles de « s'en voir séparés pour cette vie. Ailleurs des fa- « milles entières arrivant dans des pays protestants, « le cœur pénétré de joie de revoir des temples, et « trouvant dans ces objets de quoi adoucir ce qu'il « y avait de plus amer dans le sacrifice qu'ils avaient « fait pour les posséder. Tirons le rideau sur ces lu- « gubres images. Nos malheurs, comme ceux des « Juifs, ont eu un caractère d'horreur : c'est ce qu'il « fallait, c'est ce qui n'est que trop facile à prou- « ver (1). »

Est-ce un crime de gémir ainsi sur les malheurs de ses frères? — Le seul passage où nous voyons Saurin se départir de sa modération ordinaire, est l'apostrophe qu'il adresse à Rome dans son sermon sur *la Pénitence de la pécheresse* :

« Rome, quelle occasion ne me serait point ici « offerte de te confondre? Ne pourrais-je pas pro- « duire aux yeux de tout l'univers ta honte et ton « infamie; la prostitution mise parmi tes revenus; « les prostituées et les prostitués te servant de nour- « rissons et de nourrices, et le saint siége entretenu « en partie par le *salaire des chiens et des femmes im- « pures* (Deutéronome, XXIII, 18), pour me servir « d'une expression de l'Écriture (2)? »

(1) Édition de Paris. Tome VIII, pages 277-280. — Voyez encore le sermon sur *les Nouveaux malheurs de l'Église*, tome VIII, pages 416-421, de la même édition.

(2) Édition de Paris. Tome II, page 397. — *Sermons choisis*, page 355.

Maury est particulièrement injuste dans l'allusion qu'il fait à la péroraison du sermon sur *les Dévotions passagères* :

« Saurin, dit-il, se transforme, il s'élève dans « quelques moments à la véhémence de Démosthène, « quand il parle de l'émigration des protestants, sur- « tout quand il tonne contre Louis XIV; il n'est ja- « mais plus éloquent et plus sublime qu'en exhalant « sa rage contre ce monarque, dont le nom revient « sans cesse dans ses discours et principalement dans « les sermons que je viens de citer. On peut y distin- « guer cette virulente apostrophe : *Et toi, prince re- « doutable, que j'honorai jadis comme mon roi, et que « je respecte encore comme le fléau du Seigneur*, etc. « Saurin termine une diatribe si forcenée en disant « qu'il *fait grâce* à Louis XIV; mais il s'en faut de « beaucoup qu'il cherche à inspirer cette insultante « modération aux calvinistes hollandais (1). »

Citons en entier ce beau passage, que Maury s'est bien gardé d'achever. Il suffirait seul à montrer à quel point ses inculpations manquent de bonne foi et de sens commun :

« Et toi, prince redoutable, que j'honorai jadis « comme mon roi, et que je respecte encore comme « le fléau du Seigneur, tu auras aussi part à mes « vœux. Ces provinces que tu menaces, mais que le « bras de l'Éternel soutient; ces climats que tu peu- « ples de fugitifs, mais de fugitifs que la charité « anime; ces murs qui renferment mille martyrs

(1) MAURY. *Essai sur l'éloquence de la chaire*. Chapitre XXXII.

« que tu as faits, mais que la foi rend triomphants,
« retentiront encore de bénédictions en ta faveur.
« Dieu veuille faire tomber le bandeau fatal qui cache
« la vérité à ta vue! Dieu veuille oublier ces fleuves
« de sang dont tu as couvert la terre et que ton règne
« a vu répandre! Dieu veuille effacer de son livre les
« maux que tu nous as faits, et en récompensant ceux
« qui les ont soufferts, pardonner à ceux qui les ont
« fait souffrir! Dieu veuille qu'après avoir été pour
« nous, pour l'Église, le ministre de ses jugements,
« tu sois le dispensateur de ses grâces et le ministre
« de ses miséricordes (1). »

Résumons en quelques mots notre jugement sur Saurin. — Il a enrichi la chaire d'une grande variété de sujets nouveaux, particulièrement dans la morale, avant lui tout à fait négligée. Son recueil est un cours presque complet de théologie et de morale. Sa pensée a quelque chose de plus libéral et de plus rationnel que celle de ses prédécesseurs. Sa théologie est orthodoxe; mais elle diffère de celle de ses devanciers par une réaction contre la dureté de certaines vues dogmatiques, et de la théologie *méthodiste* de nos jours en ce que la pensée de la justification par la foi est chez lui beaucoup moins explicite, et que la séve du salut par grâce circule moins abondamment dans ses discours que dans les prédications du réveil. La conversion est pour lui un fait complexe, dans lequel ne ressort pas assez la foi simple et vivante

(1) Édition de Paris. Tome II, page 145. — *Sermons choisis*, page 246.

en Christ; il montre les fruits de la foi, sans la montrer assez elle-même, et se prive par là de ce je ne sais quoi qui touche, qui enlève et qui de tout temps a converti les âmes.

Il a sinon introduit, du moins accrédité le sermon synthétique.

Ce qui le distingue dans l'exécution, c'est l'invention, et particulièrement l'invention oratoire, une dialectique loyale et rigoureuse, une admirable clarté, une marche rapide, un style plein de mouvement, toujours direct et allocutif, la force des idées et des images, la hardiesse et quelquefois la sublimité oratoire. Il n'y a rien chez lui de petit, de mesquin, de joli. Quant à l'esprit, il n'a pas le temps d'en avoir.

On peut lui reprocher une dialectique trop formelle, l'abus de l'exégèse et de l'érudition. Abordant par une sorte de prédilection les sujets de haute spiritualité, il y emploie la métaphysique et l'analyse plutôt que l'inspiration mystique (ainsi dans ses sermons sur *la Vision béatifique de la Divinité* (1), sur *la plus sublime Dévotion* (2), etc.). Il n'est pas assez immédiat dans ces matières. Il montre une forme au loin, touchante ou sublime; on espère toujours la voir de plus près et la toucher; mais elle se dissipe comme une ombre. Il y a sous ce rapport une continuelle déception.

Sa langue est dénuée de charme, peu riche et par là même défectueuse sous le rapport de la jus-

(1) Édition de Paris. Tome III. (2) *Ibid.* Tome II.

tesse (car la richesse et l'extrême justesse se touchent de près); elle est un peu rude et inculte; mais elle est remarquable par sa clarté et abonde en expressions d'une franchise et d'une énergie admirables.

Les sermons les plus remarquables sont, me semble-t-il, les suivants : Les trois sermons sur *le Renvoi de la conversion*, les sermons sur *l'Aumône*, sur *la Suffisance de la Révélation*, sur *le Cantique de Siméon*, sur *le Prix de l'âme*, sur *les Dévotions passagères*, sur *la Pénitence de la pécheresse*, et le sermon *pour le Jeûne de* 1706 (1).

Analysons maintenant le premier des sermons sur *le Renvoi de la conversion*, sur ce texte : *Cherchez l'Éternel pendant qu'il se trouve, invoquez-le tandis qu'il est près.* (Ésaïe, LV, 6.)

Saurin rappelle au commencement de son exorde cette parole de l'Ange, dans l'Apocalypse, qu'*il n'y aura plus de temps.*

« Quand le pécheur s'obstine, quand il résiste, « quand il diffère de se convertir, Dieu ferme les « entrailles de ses compassions, et refuse d'en- « tendre la voix de ceux qui s'endurcissent à la « sienne.

« C'est de cet effrayant principe qu'Ésaïe tire la « conclusion qui fait la matière de notre texte :

(1) Tous ces sermons, excepté le premier sur le *Renvoi de la conversion*, et ceux sur le *Cantique de Siméon* et sur le *Prix de l'âme*, se trouvent dans le recueil des *Sermons choisis de Jacques Saurin*, publié en 1854 par M. Weiss. (*Éditeurs.*)

« *Cherchez l'Éternel pendant qu'il se trouve, invoquez-le*
« *tandis qu'il est près*. Dispensez-nous d'une exacti-
« tude trop rigoureuse. Nous ne nous arrêterons
« pas à vous expliquer ce que c'est que *chercher*
« *l'Éternel* et qu'*invoquer l'Éternel* (1). Quelque illu-
« sion que nous soyons sujets à nous faire sur cet
« article, quelque penchant que nous ayons à con-
« fondre l'apparence de la conversion avec la con-
« version même, il faut l'avouer, ce n'est pas là ce
« qui perd le plus grand nombre. Nous nous pro-
« posons aujourd'hui de sonder notre véritable plaie,
« de remonter jusqu'à la source de notre corrup-
« tion, de dissiper, s'il est possible, l'appât trom-
« peur qui a jeté tant de chrétiens dans la perdi-
« tion, et qui est encore le charme le plus puissant
« dont le démon se sert pour nous attirer. Cet appât,
« ce charme, j'en atteste vos consciences, c'est je
« ne sais quelle idée contradictoire que nous nous
« sommes formée des miséricordes divines, certains
« desseins vagues que nous faisons de nous conver-
« tir dans les enfoncements de l'avenir, et une chi-
« mérique assurance de pouvoir y réussir dès que
« nous voudrons l'entreprendre (2). »

Dans ce premier discours, Saurin prouve le danger du renvoi de la conversion, par la raison et la nature des choses (3) :

« Il est constant, dit-il, que nous portons dans

(1) Les devanciers de Saurin s'y seraient certainement arrêtés.

(2) Édition de Paris. Tome Ier, page 2.

(3) Dans le deuxième discours, il prouve ce danger par la Révélation ; dans le troisième, par l'histoire et les faits.

« nous-mêmes des qualités qui rendent la conversion « difficile, et j'ose dire impossible, à mesure qu'elle « est plus différée. Pour le comprendre, formez-« vous une juste idée de la conversion, et recon-« naissez que pour être en état de grâce, votre « âme doit avoir deux dispositions. Elle doit être « éclairée; elle doit être sanctifiée. Elle doit con-« naître les vérités de la religion; elle doit se sou-« mettre à ses préceptes (1). »

Saurin commence par déterminer le sens de sa thèse :

« Vous ne sauriez être en état de grâce, si vous « ne *connaissez* les vérités de la religion..... Vous ne « sauriez contester que chaque chrétien ne soit « obligé d'être instruit à proportion des circon-« stances où la Providence le place, et de la portion « de génie qu'il a reçue du ciel. En un mot, un « chrétien doit être chrétien, non parce qu'il a été « élevé dans les principes du christianisme et qu'ils « lui ont été transmis par ses pères, mais parce que « ces principes sont émanés de Dieu (2). »

Avoir des dispositions contraires, c'est renoncer à la qualité d'homme, de chrétien, de réformé. — « ..... L'examen, la connaissance, la lumière, c'est « la première partie de la religion, et la première « voie, s'il faut ainsi dire, par laquelle on doit cher-« cher l'Éternel. La sanctification est la seconde. « Les vérités que l'Écriture nous propose à croire « et à examiner, ne nous sont pas présentées pour

(1) Édition de Paris. Tome Ier, page 4.

(2) *Ibid.* Page 4.

« fournir de vaines spéculations à l'esprit..... » — Dieu exige du chrétien l'obéissance, par quoi « nous « entendons, dit Saurin, une soumission qui vienne « d'un fonds de vertu; en sorte que s'il se mêle « quelque imperfection dans son obéissance, la piété « soit toujours la disposition dominante dans son « cœur, et que la vertu l'emporte sur l'injus- « tice (1). »

1. Application de la thèse générale à la *connaissance*. — L'orateur fait ici quelques réflexions sur la nature de notre âme et son union avec le corps, sur l'influence des années, sur la force de l'habitude, sur la distraction qui naît des objets qui ont pris possession de notre esprit.

2. Application de la thèse à la *sanctification*. — Saurin rappelle le principe que, pour être vraiment converti, il faut avoir un fonds et un principe constant d'amour pour Dieu.

« Mais ce principe accordé, ajoute-t-il, tout ce « que nous avons à dire contre le renvoi de la con- « version va se fonder de lui-même. Car toute la « question se réduit à celle-ci : si à l'heure de la « mort, si à l'extrémité de la vie, si dans un espace « court et rapide, on peut acquérir cette habitude « de l'amour divin, que nous convenons tous être « nécessaire pour le salut. Si cette habitude peut « s'acquérir dans un moment, nous ne prêchons « plus contre vos délais; vous êtes fondés en raison. « Renvoyez, différez, attendez jusques à la fin, et

(1) Édition de Paris. Tome Ier, pages 5-6.

« par une rare prudence, ne commencez à recher-
« cher les plaisirs célestes, que lorsque le monde
« vous quittera, et que vous vous serez gorgés de
« ses infâmes délices. Mais s'il faut du temps, du
« travail, de la peine pour former ce fonds d'amour
« pour Dieu, dont nous avons prouvé la nécessité,
« vous nous accorderez aussi qu'il y a de la folie à
« différer d'un seul moment un ouvrage si impor-
« tant; que c'est l'excès de la fureur que d'attendre
« jusqu'à la mort pour y travailler, et que le pro-
« phète ne peut trop élever sa voix pour crier à
« tous ceux qui aiment leur salut : *Cherchez l'Éter-*
« *nel pendant qu'il se trouve, invoquez-le tandis qu'il*
« *est près.*

« Cela posé, nous établissons sur deux principes
« tout ce que nous avons à vous proposer sur cette
« matière (1). »

Premier principe. — On ne peut acquérir une habitude, sans former les actes qui y ont du rapport. Pour l'amour de Dieu, l'humilité, la patience, la charité, il faut faire des actes, et des actes réitérés, d'humilité, de patience, de charité. Il en faut même faire en plus grand nombre que d'actes vicieux pour contracter un vice.

« Un court noviciat suffit pour être maître dans
« l'école du monde et du démon, et il n'est point
« étonnant qu'un homme soit tout à coup luxurieux,
« avare, vindicatif, parce qu'il porte dans son cœur
« les principes de tous ces vices. Mais les habitudes

(1) Édition de Paris. Tome Ier, page 14.

« de la vertu sont directement opposées à notre « constitution. Elles combattent nos inclinations; « elles choquent tous nos penchants; elles font, s'il « faut ainsi dire, violence à notre nature, et nous « avons une double tâche quand nous voulons de- « venir chrétiens. Il faut édifier, il faut abattre. Il « faut abattre l'édifice de la corruption, avant que « d'édifier celui de la grâce. Il faut porter le coup « mortel au vieil homme avant que d'édifier l'homme « nouveau. Et comme les Israélites qui relevaient « les murs de Jérusalem, il faut travailler *l'épée « dans une main, et l'équerre dans l'autre* (Néhé- « mie, IV, 17), également appliqués à produire ce « qui n'est point et à renverser ce qui est déjà.

« Telle est la manière, telle est l'unique manière « dont nous pouvons espérer que la piété se formera « au dedans de nous, par un travail opiniâtre, par « des actes réitérés, par une vigilance continuelle. « Or, qui est-ce, qui est-ce de vous, qui peut entrer « dans cette pensée, et ne pas apercevoir la folie de « ceux qui diffèrent leur conversion? On s'imagine « que l'exhortation d'un pasteur, que l'idée de la « mort, qu'une résolution subite, pourront former « tout à coup les vertus au dedans de nous. Mau- « vaise philosophie; extravagance du pécheur; il- « lusion de l'amour-propre; imagination qui ren- « verse tout le système de notre corruption origi- « nelle et tout le mécanisme du corps humain. « J'aimerais autant voir un homme qui voudrait « jouer parfaitement d'un instrument, sans avoir été

« formé à cet art par l'assiduité et par le travail. « J'aimerais autant voir un homme qui voudrait « parler une langue sans en avoir étudié les mots, « sans avoir surmonté par la peine et par l'exercice « la difficulté de la prononciation. Celui-ci ne ferait « qu'un langage barbare, sujet à la dérision et in- « intelligible; l'autre ne formerait que des sons « bizarres, sans douceur et sans harmonie. C'est la « folie du pécheur, qui veut devenir pieux, humble, « charitable, patient, détaché du monde sur-le-champ « et dans un moment, par un simple désir de l'âme, « sans avoir acquis ces vertus par les soins et par « l'exercice. Toutes les actions de piété que vous « en verrez émaner, ne seront que des mouvements « qui partent d'un cœur touché véritablement, mais « non converti (1). »

Second principe. — « Quand une habitude s'est « enracinée, elle devient ou très difficile, ou impos- « sible à corriger, selon les fondements qu'elle a « jetés au dedans de nous (2). »

S'il en est ainsi, comment différer?

Vous reculez aujourd'hui à cause de la difficulté : combien plus ne reculerez-vous pas demain?

Il ne suffit plus même, arrivé à un certain point, d'interrompre les actes pour déraciner l'habitude. Il faudrait plus : il faudrait faire des actes contraires.

Objections réfutées. — 1° « On nous dira que nos « principes sont détruits par l'expérience; que nous

(1) Édition de Paris. Tome Ier, pages 17-18. (2) *Ibid.* Page 15.

« voyons tous les jours des personnes qui ont vécu
« une longue suite d'années dans une habitude, et
« qui y renoncent incontinent, sans former des
« actes réitérés de la disposition contraire. Le fait
« est possible; il est même incontestable. Il arrive
« dans cinq cas, qui, étant bien examinés, seront
« reconnus ne porter aucune atteinte à ce que nous
« venons d'établir (1). »

Saurin énumère les cinq cas.

2° « On nous dira que ce principe prouve trop;
« que si l'on ne peut être sauvé sans avoir un fonds
« et une habitude de vertu, que si cette habitude ne
« peut s'acquérir que par un grand nombre d'actes
« réitérés, on doit exclure du salut les pécheurs le
« plus vivement contrits, après qu'ils ont croupi
« dans le vice, et qu'ils n'ont plus un temps suffi-
« sant pour former un contre-poids à la force de
« l'habitude criminelle.

« Cette difficulté s'offre naturellement à l'esprit;
« mais la solution que nous y opposons n'est pas
« bien du ressort de ce discours; nous y répondrons
« mieux dans nos actions suivantes, quand nous pui-
« serons nos arguments dans l'Écriture. Nous vous
« dirons alors que quand un pécheur gémit dans le
« sentiment de sa corruption et qu'il a un désir sin-
« cère de se convertir, Dieu l'assiste de son secours
« et lui donne des forces surnaturelles pour sur-
« monter son mauvais penchant. Mais nous vous
« ferons voir en même temps, que, bien loin que

(1) Édition de Paris. Tome 1er, page 22.

« cette pensée favorise le renvoi de la conversion,
« il n'y en a point de plus propre à épouvanter une
« âme qui prend ce parti funeste. Car, mes frères,
« notre théologie et notre morale se donnent mu-
« tuellement la main et s'établissent l'une sur l'autre.
« Il y a un sage milieu entre l'hérésie et je ne sais
« quelle orthodoxie outrée et contradictoire; et
« comme c'est une très mauvaise maxime pour éta-
« blir les préceptes de Jésus-Christ que de renoncer
« à ses dogmes, c'est aussi une pratique très per-
« nicieuse de faire brèche à ses préceptes pour for-
« tifier ses dogmes.

« Le secours de l'Esprit de Dieu et l'idée de notre
« impuissance naturelle sont les motifs les plus puis-
« sants qui nous portent à travailler sans délai à
« notre conversion. Car s'il dépendait de vous de
« vous convertir lorsque vous aurez croupi dans le
« vice, si votre propre cœur était en votre puis-
« sance, si vous aviez assez de pouvoir sur vous-
« mêmes pour vous sanctifier dès que vous voudrez
« l'entreprendre, vous auriez quelque raison de vous
« flatter dans vos délais. Mais votre conversion ne
« pouvant être produite que par une cause étran-
« gère, que par le secours de l'Esprit de Dieu, se-
« cours qu'il vous refusera probablement, après que
« vous aurez méprisé sa grâce et que vous l'aurez
« outragée avec obstination et avec malice, vous
« ne sauriez fonder aucune espérance raisonnable
« sur cet article (1). »

(1) Édition de Paris. Tome Ier, pages 24-26.

3° On nous dira que nous avons avoué nous-même qu'une catastrophe extraordinaire, l'approche de la mort, par exemple, peut changer tout à coup un homme.

« Nous avouons qu'un homme, qui, dans une « grande liberté d'esprit, voit tomber cette maison « de poussière et envisage la mort avec des yeux « attentifs, peut entrer dans les dispositions que l'on « propose. La mort, envisagée de près, nous fait « connaître le monde : elle nous découvre sa va- « nité, son vide, son néant. Un homme qui n'a plus « que quelques moments à vivre, qui voit que son « crédit, que ses biens, que ses titres, que ses gran- « deurs, que le monde universel ligué pour son « secours, ne sauraient le soulager; un homme dans « cet état connaît mieux la vanité du monde que « les plus grands philosophes, que les plus sévères « anachorètes : ainsi il peut en détacher son cœur. « Nous accordons que ce fait soit possible; nous « voulons même que la Divinité, contente de cette « conversion, satisfaite d'une âme qui ne se donne « à la vertu que lorsque les occasions du vice lui « sont enlevées, reçoive un pareil pécheur aux ex- « trémités de la vie; il est pourtant certain que toutes « ces suppositions, bien loin de favoriser le renvoi « de la conversion, en démontrent l'extravagance.

« Comment se fonder sur ce qui doit arriver à « l'heure de la mort? De combien de difficultés « n'est pas susceptible cette illusoire supposition. « Je mourrai dans un lit, calme, tranquille; j'aurai

« de la conception, de la présence d'esprit; je me « servirai de ces dispositions pour déraciner le vice « de mon cœur et pour y établir le règne de la jus- « tice (1)? »

a. Qui vous est garant que vous mourrez de cette manière?

b. Est-on bien en état de penser dans un tel moment?

c. Même en le supposant, en serez-vous mieux disposé à vous convertir?

d. La pensée même de la mort n'est-elle pas faite pour vous troubler?

e. N'en est-il pas de même du nombre infini d'occupations de l'heure dernière?

« Ainsi cette troisième difficulté s'évanouit comme « d'elle-même; ainsi nous pouvons tenir pour con- « stants les principes que nous avons posés et les « conséquences que nous en avons tirées. »

Après une récapitulation, qui est l'analyse du discours, Saurin arrive à l'application qu'il en fait à ses auditeurs :

« Vous devez réduire en pratique l'idée que nous « avons donnée de la conversion, et particulière- « ment cette réflexion que nous avons tâché de vous « inculquer : c'est que pour être véritablement « converti, il ne suffit pas de faire quelque acte « d'amour de Dieu, qu'il faut que cet amour soit « la disposition dominante de notre cœur. Cette idée « doit corriger toutes celles que vous avez d'une

(1) Édition de Paris. Tome Ier, pages 26-27.

« bonne vie et d'une bonne mort; car on ne con-
« naît pas ces choses dans le monde et l'on ne veut
« pas les connaître.

« .....On se flatte, on se perd, on renonce à la « lumière volontairement sur ces articles. On s'ima- « gine que pourvu qu'on ait donné un soin modique « à la dévotion dans le cours ordinaire de sa vie, « et qu'aux approches de la mort l'âme se soit sou- « mise à la volonté de Dieu, qui l'appelle à sortir « du monde; on s'imagine avoir fourni dignement « sa carrière, avoir combattu le bon combat, et « n'avoir plus qu'à mettre la main sur la couronne « de justice.

« .....Mais quelle est donc la morale qui vous « prescrit une voie si large? Ce n'est pas la morale « de Jésus-Christ. La morale de Jésus-Christ vous « prêche partout le silence, la retraite, le détache- « ment du monde. La morale de Jésus-Christ veut « que vous soyez *miséricordieux, comme Dieu est mi- « séricordieux;* que vous soyez *parfaits comme votre « Père qui est aux cieux est parfait.* La morale de « Jésus-Christ veut que vous *aimiez Dieu de tout « votre cœur, de toute votre âme et de toute votre pen- « sée;* et que si vous ne pouvez pas parvenir à ce « degré de perfection sur la terre, vous fassiez des « efforts continuels pour y arriver. Voilà ce que « prescrit la morale de Jésus-Christ. Mais la morale « dont on parle, c'est la morale du monde, c'est la « morale du démon, c'est la morale de l'enfer (1). »

(1) Édition de Paris. Tome Ier, pages 43-47.

2. La seconde conclusion du discours est que nous devons songer aux moyens de corriger les mauvaises habitudes et d'en acquérir de bonnes. Pour y travailler avec succès, il faut revenir mille et mille fois à la charge.

« On serait plus frappé de cette réflexion si, « comme nous disions dans le corps de ce discours, « on s'employait quelquefois à s'étudier soi-même. « Mais la plupart des gens vivent sans recueillement « et sans réflexion. Nous nous dissipons au dehors; « nous nous répandons sur tous les objets; nous « montons dans les cieux pour y découvrir des astres « nouveaux; nous descendons dans les abîmes, et « nous creusons jusque dans les entrailles de la « terre; nous parcourons l'un et l'autre monde, « pour aller chercher la fortune dans les pays les « plus reculés, et nous ignorons ce qui se passe chez « nous. Nous avons un corps, une âme, chefs-d'œu- « vre du Tout-Puissant, et nous ne réfléchissons ja- « mais sur ce qui s'y passe, sur la manière dont « nos connaissances s'acquièrent, dont nos préjugés « naissent, dont nos habitudes se forment et se for- « tifient. Si ces connaissances n'étaient bonnes que « pour la spéculation, on aurait lieu pourtant de « nous taxer d'indolence sur ce que nous les négli- « geons; mais comme elles ont une relation intime « avec notre salut, on ne peut que déplorer notre « tiédeur sur ce sujet. Étudions-nous donc nous- « mêmes; devenons raisonnables si nous voulons « devenir chrétiens; apprenons cette vérité impor-

« tante que nous avons prouvée, savoir, *que les ver-*
« *tus s'acquièrent par le travail, par des actes réitérés.*

« Et qu'on ne dise point ici, qu'il ne faut pas
« raisonner à l'égard des vertus chrétiennes, comme
« sur les autres habitudes de l'âme, et que le Saint-
« Esprit saura bien corriger subitement nos préjugés
« et déraciner nos mauvais penchants. Sans doute,
« nous avons besoin de cet Esprit. Oui, Esprit saint!
« source éternelle de sagesse, quelque grands que
« soient mes efforts et ma vigilance, quelques mou-
« vements que je me donne pour mon salut, je ne
« me fonderai jamais sur moi-même; jamais *je n'en-*
« *censerai à mes rets*, jamais *je ne sacrifierai à mes*
« *filets* (Habacuc, I, 15); *jamais je ne m'appuierai*
« *sur ce roseau cassé* (Ésaïe, XXXVI, 6); jamais je
« ne serai sans sentir mon néant et sans demander
« ton assistance.

« Mais, après tout, ne croyez pas que les opé-
« rations du Saint-Esprit soient semblables à ces
« enchantements fabuleux, renommés dans nos ro-
« mans et dans nos poëmes. On vous l'a dit mille
« fois, et l'on ne saurait trop vous le répéter, la
« grâce ne détruit point la nature; elle ne fait que
« la perfectionner. L'Esprit de Dieu vous aidera bien
« de ses lumières, si vous travaillez fortement à
« étudier la religion; mais il ne vous infusera pas
« cette connaissance, si vous dédaignez cette étude.
« L'Esprit de Dieu établira bien l'empire des vertus
« chrétiennes dans votre cœur, si vous vous em-
« ployez à cet ouvrage; mais il ne viendra pas

« porter ces vertus au dedans de vous; au milieu « de vos distractions et de vos désordres. Et, après « tout, nous devons nous employer à devenir bons « chrétiens, comme nous nous employons à devenir « bons philosophes, bons mathématiciens, bons pré- « dicateurs, bons négociants, bons capitaines, par « l'assiduité, par le travail, par des actes réitérés, « par un exercice opiniâtre et continuel (1). »

L'orateur termine en disant à tous, jeunes et vieux : « Il en est temps encore, convertissez vous! »

On a pu le voir par ce qui précède, la conversion, chez Saurin, se présente comme un acte composé, comme un tout complexe, dont le principe est *un*, mais n'est pas mis en saillie. Ces mots : *retour à Dieu*, la définissent très bien.

Le mot *convertir* n'exclut certainement aucune des idées que Saurin y fait entrer; un homme *converti* est, actuellement ou virtuellement, tout cela.

Néanmoins, quand on presse le devoir ou la nécessité de la conversion, il n'est pas indifférent de la présenter dans l'ensemble de ses résultats ou dans son principe; car dans le premier cas (c'est-à-dire si l'on ne voit que les résultats), on prêche la loi, et dans l'autre, l'Évangile.

La rédemption (qui est le principe de la conversion) ne peut pas avoir dans l'Évangile une autre place que la première.

Cela ne veut pas dire que la foi à la rédemption

(1) Édition de Paris. Tome Ier, pages 37-38.

et au salut par grâce soit toute la conversion, mais seulement que cette foi en est le principe, le germe, la condition.

Cependant, il est certain qu'on ne peut prendre un homme que sur le terrain où il se trouve. Hors de la connaissance de l'Évangile, quel est ce terrain? Autrement, quel est l'ordre de sentiments et de pensées auquel on aura affaire? D'où faut-il partir avec ceux qui ne croient point encore? — De l'idée d'une responsabilité compromise, d'un vide intérieur à combler, du besoin d'un changement.

Ceux qui sont dans cette disposition doivent trouver naturel qu'on leur prêche la conversion dans le sens de Saurin, et ils le trouveront naturel jusqu'à ce que l'inutilité ou l'impuissance d'une telle prédication les ait désabusés.

Il faut donc, à ceux qui ne sentent pas jusqu'à quel point ils sont compromis, le montrer; — à ceux qui le sentent (ou aux premiers, quand ils sont venus à le sentir), montrer que la bonne nouvelle de l'Évangile est leur refuge.

Or, cette bonne nouvelle en renferme deux : celle du pardon — et celle que, dans la foi au pardon, ils trouveront la sanctification, sans laquelle il n'y a point de salut.

Prêcher cela, c'est prêcher la conversion. Accepter cela, c'est se convertir, — mot d'autant plus juste, que ce fait si simple, si indécomposable en apparence, renferme, dès l'entrée, plusieurs éléments, un riche développement moral.

Néanmoins, il ne dépend pas de nous d'ôter au mot *conversion* son sens vulgaire; la conversion est pourtant bien ce que Saurin a dit; le délai de la conversion est le délai qu'on apporte au redressement de ses voies et au changement de sa vie; seulement il fallait arriver à la conclusion : que tout cela ne peut se faire que sous une condition, que cet édifice ne peut s'élever que sur un terrain, celui de la foi. Saurin ne l'a pas fait, et c'est là son tort, qui est fort grave. Il en résulte que son discours, admirable du reste, est comme une montre qui n'a pas de ressort ou qui n'est pas montée.

Quant à ceux qui, acceptant l'Évangile, croyant à l'Évangile, et c'est bien à ceux-là que Saurin s'adresse, ne font pas des fruits convenables à la repentance, que fallait-il leur dire? Fallait-il leur prêcher la sanctification, abstraction faite du salut gratuit? Mais pour eux, comme pour tous les autres et pour tout le monde, la foi au pardon est la cheville ouvrière de la sanctification.

Saurin, au sujet de la conversion, parle des *connaissances* comme du premier élément dont elle se compose; mais il ne dit pas en quoi ces connaissances consistent, et la manière dont il en parle écarte l'idée simple de la foi.

Il représente aussi la conversion comme l'acquisition d'une *habitude* (qu'il appelle aussi de temps en temps un *fonds*). Mais je crois que la conversion est l'acquisition du *principe* même de cette habitude.

Il n'en résultera pas que la conversion en soit plus facile, moins exposée par les délais; car l'établissement de ce principe coûte beaucoup; c'est une révolution profonde; l'acte qui consiste à se tourner décidément vers Dieu, est aussi difficile à consommer qu'une habitude est difficile à acquérir.

Il faut savoir s'il y a un tel acte, un moment où l'âme commence à appartenir à Dieu, où le poids de Dieu l'entraîne, avant que soient contractées les habitudes dont parle Saurin, un moment où l'on passe de l'incrédulité à la foi, ou de la foi morte à la foi vivante; — en d'autres termes, si l'habitude contractée n'est pas le résultat d'un acte premier, par lequel on rompt avec le passé et qui est la conversion.

Les devanciers de Saurin emploient le mot de conversion dans le même sens que lui (1); mais ils exposent plus complétement les principes. La justification par la foi est pour eux, implicitement et explicitement, la base de l'Évangile. Le salut par la foi est en effet un paradoxe insoutenable, si ce n'est pas une vérité capitale, et il faut n'en faire aucun usage ou le mettre au-dessus de tout, y tout ramener, en faire tout dépendre. A ceux qui ne croient pas, il faut dire : Croyez ! et à ceux qui croient sans vivre, il faut dire aussi : Croyez ! vous ne croyez pas, car vous ne vivez pas.

(1) Voyez Le Faucheur, sur le même texte que Saurin; Superville, sur l'*Avantage de l'Évangile sur la loi*, et Mestrezat, sur ces paroles : *Le juste vivra de la foi.*

Avec ce complément, une prédication comme celle de Saurin conviendrait à nos chaires; car la plupart de nos auditeurs sont des incrédules ou des croyants à foi morte, des gens qui tiennent l'Évangile pour vrai, mais qui, n'ayant jamais bien connu cet Évangile, ayant négligé de compléter leurs connaissances religieuses, ont été facilement ébranlés par les sophismes du monde et de la science. Il faut s'adresser aux besoins du cœur, parler à la conscience, chercher à convaincre de la nécessité d'un retour à Dieu; il faut, en un mot, faire ce que fait Saurin, mais ne pas s'arrêter où il s'arrête.

Revenons à l'idée de conversion. Réal la définit : « Le changement qui se fait dans les idées, dans les « sentiments, dans la volonté et dans la conduite « d'une personne qui se repent vraiment; change« ment représenté sous l'image d'un homme qui, « ayant marché quelque temps dans un chemin qu'il « croyait bon, reconnaît quil s'est trompé, revient « sur ses pas, quitte ce mauvais chemin et en re« prend un meilleur, où il marche avec assu« rance (1). »

Cette définition ne mesure pas les intervalles du chemin. Elle est bonne, dans son vague, et, comme on le voit, insiste aussi sur l'idée d'un retour à Dieu.

« La conversion, selon M. Fabre, est le *premier* « *pas* que l'homme fait dans la voie de la régéné« ration (2). » — M. Burnier, dans son *Abrégé de la*

(1) Réal, *Cours de religion*, page 277.
(2) Fabre, *Cours de Religion*, page 219.

doctrine du salut, ne prononce pas même le nom de la conversion.

Les prédicateurs du réveil l'ont beaucoup prononcé, mais ont appliqué presque exclusivement ce mot à l'acceptation du salut, et il est vrai que celui qui a, de cœur, accepté Jésus-Christ, est converti; mais avant d'avoir été transporté à ce point de vue, le mot de *conversion* ne peut avoir ce sens pour lui; il en a un autre qu'il faut maintenir, c'est l'acte (et non le moyen) par lequel on retourne à Dieu, c'est la rentrée dans le bon chemin, n'importe combien de pas on y aura faits.

En étudiant tous les passages de la Bible où il est parlé de conversion, on arrive à un sens vague, mais qui peut l'être sans inconvénient. Tantôt c'est l'acte par lequel on accepte la grâce, tantôt le développement de cet acte, tantôt les deux sens réunis. Le mot même de *conversion* (ἐπιστροφή) ne se trouve qu'une seule fois dans le Nouveau Testament (Actes XV, 3); le mot *convertir* s'y rencontre souvent au contraire; mais quand il est employé dans nos versions, il ne répond pas toujours au même mot grec.

Il y a dans l'Écriture sainte un mot (שׁוּב en hébreu, ἐπιστρέφεσθαι et μετανοεῖν en grec) qui ne peut se traduire que par *se convertir*, et qui évidemment signifie : changer de dispositions à l'égard de Dieu. Ce n'est qu'au point de vue du chrétien que ce mot *peut* désigner l'acceptation du mystère de piété et être pris dans le même sens que la *foi;* mais réellement, objectivement il ne signifie pas cela.

Saurin, de son côté, représente la conversion comme la pleine possession des avantages promis au chrétien, comme une actualité, non comme une virtualité. Il l'a confondue avec la sanctification; il fait même de la sanctification une partie de la conversion. Le sens réel du mot *conversion* est entre la notion moderne de ce mot et le sens que Saurin lui donne.

Les trois longs discours de Saurin sur ce grand sujet forment vraiment un livre sur la conversion. La séparation qu'il a adoptée entre la raison, la révélation et l'histoire, se justifie très bien au point de vue didactique; mais elle nuit à l'effet oratoire. Sous ce rapport Massillon lui est bien supérieur.

Le discours que nous avons analysé donne l'idée de toute une classe de sermons de Saurin, sermons à forme didactique et savante. Il en a d'autres d'une structure beaucoup plus simple, entre autres ses sermons de circonstance. Le sermon sur *les Dévotions passagères*, qu'on cite beaucoup, a peut-être plus de renom qu'il n'en mérite. Il est déparé par l'abus de l'exégèse. Je préfère, pour ma part, le *Sermon pour le Jeûne célébré à l'ouverture de la campagne de* 1706, peu avant la bataille de Ramillies, où Marlborough défit l'armée française. Ce sermon est presque en entier de la plus grande beauté; la marche en est rapide et l'éloquence simple et peu chargée.

(M. Vinet a terminé ici son cours. Il s'était proposé d'analyser encore avec ses élèves quelques sermons de Saurin, mais il en fut empêché. L'analyse suivante du sermon sur *les Frayeurs de la mort* (1), sur Hébreux, II, 14-15, qu'il avait préparée dans la pensée qu'il aurait le temps d'en faire usage, s'est trouvée parmi ses notes. — *Éditeurs.*)

Exorde : Dans le monde, si quelqu'un ne craint pas la mort, c'est qu'il ne la connaît pas. La connaître et ne la craindre pas, voilà le secret du chrétien.

Ce qui la rend terrible, c'est :

1° L'ignorance de ce qui doit la suivre;

2° Les remords de la conscience;

3° La perte des biens, etc.

La mort de Jésus-Christ est le remède à ces trois maux.

I. La doctrine et la mort de Jésus-Christ prouvent l'immortalité de l'âme.

Sans cela sa doctrine serait incomplète et mutilée. Sa résurrection, du reste, en est une preuve de fait.

Voilà, si l'homme n'avait pas d'autre sujet de craindre la mort, voilà de quoi le rassurer; car combien n'est-il pas probable qu'il sera plus heureux dans une autre économie! — Mais il a un autre sujet de crainte : la justice de Dieu.

II. La mort de Jésus-Christ dissipe cette seconde crainte.

Le premier argument est tiré de la raison. Jésus-Christ, souffrant comme homme, a satisfait à Dieu soutenant les droits de la Divinité.

Le second argument est tiré de la justice divine. D'abord elle n'a rien qui s'oppose à ce dogme. Ensuite, elle nous y conduit directement.

Le troisième argument est tiré des sentiments de la conscience et de la pratique de tous les peuples.

Le quatrième, de l'accord de notre foi sur cet article avec

(1) Édition de Paris. Tome II, page 253. — *Sermons choisis*, page 315.

celle de tous les siècles qui se sont écoulés depuis Jésus-Christ jusqu'à nous.

Tout cela sont des préjugés en faveur du dogme de la satisfaction.

Or, ce dogme, ce qui est concluant, nous le trouvons partout dans les Écritures.

Première classe de passages : ceux qui disent que Jésus-Christ est mort pour nous.

Deuxième classe : ceux qui disent qu'il a porté la peine que nous avions méritée.

Troisième classe : ceux où notre salut est présenté comme étant le fruit de la mort de Christ. (Ce fruit n'est point attribué à sa doctrine, à ses miracles, etc. Voyez, au reste, les paroles qui suivent le texte.)

Quatrième classe : ceux qui nous font envisager la mort de Christ comme la réalité dont les sacrifices étaient simplement la figure.

Cinquième classe : ceux qui rapportent les circonstances de sa mort. (Nul homme dans l'univers ne devait mourir avec autant de joie que Jésus-Christ, s'il se fût agi d'une mort ordinaire.)

III. Dernier sujet de crainte : la perte des biens.

Christ nous a conquis, par sa mort, un bonheur immense.

Manière dont, à l'ordinaire, nous nous représentons le bonheur céleste : par rapport à l'esprit, au corps, à la nature, à la société, à l'Église, à l'éternité.

Aujourd'hui nous vous présentons ce bonheur sous un autre aspect. Il est le prix de la mort de Jésus-Christ.

Cette mort, objet de tant de types, entourée de tant de douleurs, accompagnée de tant de signes éclatants, cette mort où la victime est si grande, est un trop grand moyen pour ne pas correspondre à une grande fin. *Celui qui n'a point épargné son Fils, mais qui l'a livré pour nous tous à la mort, ne nous donnera-t-il pas toutes choses avec lui?* (Romains, VIII, 32.)

Vous qui devez aller au ciel, regretterez-vous les choses du monde ? Que sont-elles pour que vous les regrettiez ?

La mort n'a plus rien de redoutable pour le chrétien.

Application. D'où vient donc que parmi les chrétiens, il en est tant qui craignent la mort ? C'est que peu s'appliquent réellement la mort de Christ.

Rappelez à votre mémoire les trois manières dont Jésus-Christ a désarmé la mort : en nous prouvant l'immortalité de nos âmes, en faisant l'expiation de nos crimes, en nous acquérant une félicité éternelle.

Mais pour profiter de la mort de Jésus-Christ, étudiez les preuves qu'elle vous donne de l'immortalité de l'âme, — appropriez-vous son sacrifice, — entretenez la pensée de l'éternité qu'il vous a acquise.

Conclusion : si nous voulons mourir en chrétiens, il nous faut vivre en chrétiens.

Si, après cela, il survient encore quelque faiblesse à la pensée de la mort, c'est bien un malheur qui nous empêche de sentir toutes les douceurs d'une bonne mort, mais ce n'est pas un obstacle qui nous empêche de bien mourir. Fortifions-nous. L'Esprit de Dieu est là. Prions. Le Dieu fort se laisse vaincre, quand on le combat par des larmes et par des prières.

APPENDICE

LETTRES INÉDITES DU PROPOSANT G. GONDREVILLE A PAUL FERRY, PASTEUR A METZ.

I

A Paris, le 17 juin 1666.

Monsieur,

Comme j'ai toujours appris avec beaucoup de douleur la continuation de votre maladie, j'ai appris avec beaucoup de joie que vous commenciez à vous mieux porter; j'en rends grâces à Dieu de tout mon cœur, et je le prie d'un zèle très ardent qu'il vous renvoie une santé parfaite, qu'il vous remette en votre premier état, et vous conserve un bon nombre d'années pour la joie, la consolation et l'édification de l'Église à qui vous êtes si cher et si utile tout ensemble. Vous eûtes la bonté de me permettre un peu avant mon départ de vous entretenir quelquefois; jusques ici je n'ai pas osé me servir de cette liberté, de peur de vous être importun dans votre maladie; mais puisque vous commencez à vous mieux porter, je commencerai à m'en servir avec beaucoup de respect.

..... Vous me témoignâtes que vous seriez bien aise d'apprendre de fois à d'autres ce qui se passerait ici; permettez-moi donc de vous entretenir un moment de ce qui est venu à ma connaissance. M. Claude a été reçu, malgré tous ceux qui s'y sont opposés. Son mérite a triomphé de toutes les brigues, et il y a huit jours qu'il a fait sa première semaine, après celle de M. Morus, à qui il a cédé de bon gré la préséance, encore qu'il fût reçu ministre devant lui, parce que M. Morus a été professeur, avant que lui fût ministre. Ce M. Claude est solidement savant; vous avez sans doute vu son livre; ses prêches y répondent très bien; il a une très belle méthode, claire et pleine de jugement. On espère beaucoup de lui; c'est un homme de grand travail, fort zélé pour la gloire de Dieu et pour l'édification de l'Église. Il y a peu de jours que je fus le féliciter de sa réception; il eut la bonté de m'as-

surer qu'aussitôt qu'il serait établi, qu'il ferait aux proposants la même grâce que M. Gaches, c'est-à-dire qu'il nous donnera un jour chaque semaine pour nous instruire en nous écoutant proposer (1), ce qui me réjouit fort, et d'ici vous voulez bien que je prenne occasion de vous dire un mot de mes études.

Je vous ai souvent témoigné à Metz que j'avais beaucoup d'inclination pour la langue grecque, et que j'y donnais tous les jours quelques heures, et souvent vous m'avez encouragé dans l'étude de cette langue. J'ai trouvé ici le moyen d'accroître la petite connaissance que j'en ai ; c'est-à-dire que j'ai trouvé un professeur qui sait tout ce que cette langue a de beau et qui m'a promis de ne m'en rien céler. De plus, j'ai trouvé le moyen de bien apprendre la langue hébraïque sous un professeur royal, de sorte que j'ai résolu de donner encore deux ou trois mois à ces deux langues avant que de me mettre entièrement à la théologie. Ce n'est pas que je ne lise tous les jours la Bible, et que je ne fasse des remarques comme vous avez eu la bonté de me conseiller, que je ne relise de fois à autre mon Buchan ; mais tant y a que je fais mes principales occupations de ces deux langues. Je vois assez souvent MM. nos pasteurs, qui, à votre recommandation, ont beaucoup de bonté pour moi. Ils témoignent avoir beaucoup de déplaisir de votre maladie, surtout M. Morus, qui vous baise les mains. Il attend l'occasion de vous écrire. Je vous parlerais particulièrement de lui si je ne craignais vous importuner par une trop longue lettre. Je le ferai quand j'aurai appris que vous vous portez tout à fait bien. Je prie Dieu de tout mon cœur que ce soit bientôt ; cependant je demeure, avec tout le respect qu'il m'est possible,

Monsieur,

Votre très humble, très obéissant et très obligé serviteur.

G. GONDREVILLE.

II

A Paris, le 9e août 1666.

Monsieur,

La seule vue de votre lettre me réjouit extrêmement, parce qu'elle semblait m'annoncer le recouvrement de votre santé, qui m'est infiniment chère. Elle m'a trompé en quelque façon, puisque vous ne vous portez pas encore tout à fait bien. Je rends grâces à Dieu de ce qu'il vous a donné un peu de soulagement, et je le prie avec autant de zèle qu'il m'est possible qu'il continue à vous soulager et qu'enfin il vous remette bientôt dans un état si heureux que vous puissiez être encore un bon nombre d'années

(1) Gondreville écrivait, vers le même temps, à un ami : « M. Claude, notre « nouveau ministre, est un homme incomparable, et qui nous promet beaucoup à « nous autres les proposants aussi bien qu'à tout le peuple. » Peut-être ces conférences avec les proposants ont-elles été l'occasion du *Traité de la composition d'un sermon*, inséré dans les *Œuvres posthumes* de Claude. (*Éditeurs.*)

la joie et l'ornement de notre Église. Tous ceux qui vous connaissent ici et particulièrement ceux dont vous parlez dans votre lettre font des vœux pour vous. Je crois que vous aurez reçu la réponse de M. Daillé le père. Je vous envoie le catalogue que vous désiriez du fils. Tous deux vous baisent les mains. M. Claude a reçu avec bien de la joie le compliment que vous lui faites. M. Morus de même, et tous deux vous prient d'être entièrement assuré d'eux.

Et puisque vous souhaitez que je vous parle du dernier et que vous me témoignez que nonobstant votre incommodité, je ne vous serai pas importun, je veux bien vous dire ce que j'en sais. Vous savez, Monsieur, la réputation où il a été *inter convitia et laudes*. Il a eu des ennemis; il en a encore;... mais sans mentir, je crois qu'il y a plus d'envie que de vérité... Les prêches de M. Morus sont si pleins de zèle, sa conversation si sainte, que je ne puis pas croire qu'il soit coupable de (ce dont) on l'accuse. Pour ce qui est du jugement, dont plusieurs le croient dépourvu, je crois que c'est faute de le connaître. Il en a infiniment, et si quelquefois il semble en manquer, c'est par jugement; il veut bien négliger des fins subalternes pour parvenir à la générale; il veut bien perdre la réputation d'un particulier pour conserver celle du public. Il sait que c'est une chose trop importune que d'être si exact, surtout à un homme qui doit être continuellement occupé à l'étude et à la méditation pour conserver la haute estime qui lui est acquise. Ce n'est pas qu'il soit si brusque ni si farouche qu'on le fait; j'ai l'honneur de le voir assez souvent; il me semble fort doux, fort civil et fort agréable. Il est vrai qu'il ne l'est pas également à tous; mais c'est pour n'être pas accablé de visites, qui le détourneraient de ses méditations, qui durent continuellement, même parmi les rues. Ce sont elles qui lui fournissent ses belles pensées, qui font toujours le meilleur de son discours, c'est-à-dire de ses prêches, qui en sont souvent plus remplis que de doctrine; ce qui fait qu'il n'a pas toujours l'ordre que plusieurs souhaiteraient. Pour dire une belle pensée, il ne fait point de difficulté de sortir en quelque façon de son texte.

Pour ce qui est de sa façon de prêcher. tout le monde reconnaît, ses ennemis mêmes, qu'il réussit bien. Il est grave et majestueux partout. Jamais il n'est bas, quoiqu'il ne soit pas toujours également élevé. Il a toujours du feu; mais il le ménage très bien, le faisant tantôt plus, tantôt moins paraître; il y a un accord merveilleux entre sa parole, son geste et ses pensées. Il pratique tout ce qu'un orateur peut avoir de beau; mais il faut pourtant avouer qu'il n'a ni votre douceur, ni votre agrément, et que, pour bien pendue que soit sa langue, elle ne l'est pas si bien que la vôtre. Je n'en dis pas davantage. Si vous souhaitez d'être averti de quelque chose plus particulière de lui, je vous prie d'avoir la bonté de m'en avertir. Je tâcherai de vous satisfaire en cela, le mieux qu'il me sera possible, comme en tout ce que vous me commanderez. Je vous assure que je vous servirai toujours avec joie, puisqu'il n'y a personne à qui je sois avec plus de respect qu'à vous, etc.

G. GONDREVILLE.

III

A Paris, le 2e octobre 1666.

Monsieur,

... Vous me donnez la liberté de vous entretenir de mes études. Je la veux bien prendre sur la confiance que j'ai en votre bonté, qui m'assure que vous souffrirez bien l'importunité que je vous pourrai causer. Il y a déjà quelque temps que je vous ai dit que je m'adonnais à la langue grecque et à l'hébraïque. J'ai quitté, il y a quelques jours, mon professeur grec, et depuis je me suis mis à la lecture des auteurs grecs. J'ai lu les harangues d'Isocrate et en ai fait des lieux communs. J'ai commencé Homère et je le poursuis. Si je le puis, je lirai encore les autres poëtes grecs et ferai suivre les latins; ce n'est pas qu'en pédant je veuille m'arrêter à chaque mot et peser tous les vers; je veux simplement y chercher les doctrines ou les pensées, qui, un jour, Dieu aidant, me pourront servir en ma profession. Pour ce qui est de l'hébreu, je le continue, et en particulier et sous notre professeur, et je me sens obligé de le continuer encore quelque temps. Cependant je poursuis toujours à lire la Bible et à y faire des réflexions. J'ai quatre buts principaux en la lisant : premièrement, je tâche d'apprendre tous les plus beaux passages; secondement, je médite sur l'histoire, pour en tirer de bons dogmes ou de morale ou de théologie; en après, je remarque toutes les choses mystérieuses, et enfin tous les lieux douteux ou difficiles, pour en consulter les bons commentaires, Messieurs nos pasteurs ou les grands hommes que je pourrai rencontrer, et je me réjouis, si jamais Dieu me fait la grâce de faire un tour à Metz, de vous y consulter comme un oracle.

Il y a environ deux mois que je pris un texte de M. Morus; je fus, quelques jours après, pour voir quand il souhaitait que je l'exposasse. Il me dit que le jour précédent il avait parlé de moi avec l'illustre M. Conrart, et que je devais l'exposer chez eux. M. Conrart partit le lendemain pour aller à sa belle maison des champs, où il est demeuré jusques à présent, et je ne sais pas bien quand il en retournera, de sorte que ma proposition m'est demeurée sur les bras jusques à présent, et je ne suis pas assuré quand je la rendrai. Je souhaiterais fort que ce fût bientôt; mais il faut suivre la volonté de celui qui m'en a donné le texte. Aussitôt que M. Claude sera établi et qu'il commencera à effectuer la promesse qu'il nous a faite, je me mettrai tout de bon à la proposition, et je m'exercerai le plus qu'il me sera possible, en continuant toujours la lecture des saintes lettres et celle des auteurs païens. Voilà, Monsieur, l'état de mes études. Si vous avez la charité de m'en dire votre sentiment et de m'honorer de votre bon conseil, vous obligerez infinement celui qui est déja, Monsieur,

Votre très humble, très obéissant et très obligé serviteur,

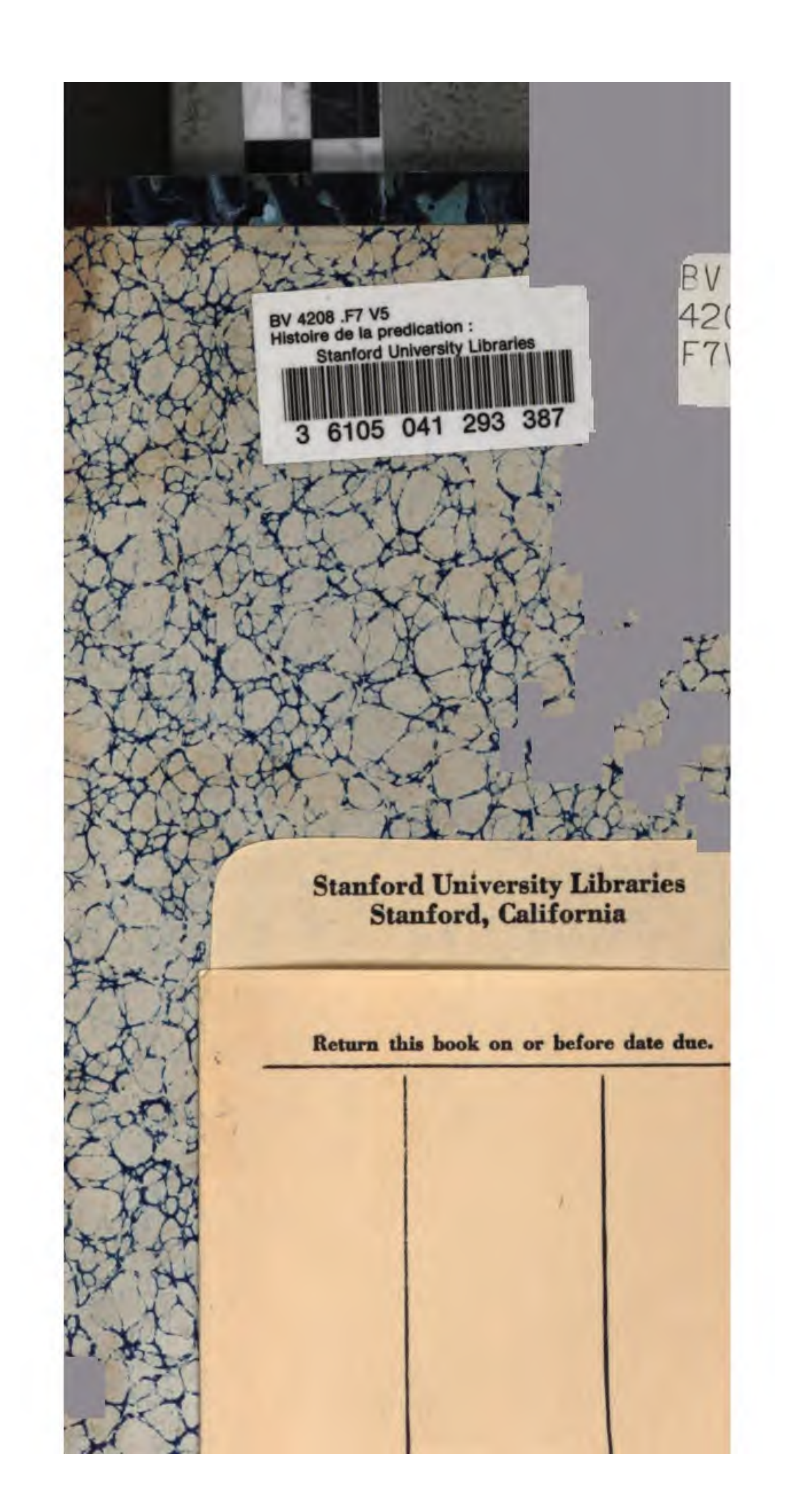
G. GONDREVILLE.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Paris. — Typographie de Ch. Meyrueis et Cie, rue des Grès, 11.




BV 4208 .F7 V5
Histoire de la predication :
Stanford University Libraries
3 6105 041 293 387
BV
42
F7
Stanford University Libraries
Stanford, California
Return this book on or before date due.

